ux (née Marie)

COMTE

IVISME

DE LA FONDATION

L'HUMANITÉ

MIER

catholicisme, ils (ses lecteurs)
rains seront surtout jugés, indi-
s leur conduite envers le posi-

. Jorge Lagarrigue, p. 102).

va, quia ibi est salus mea et
o, vel audio, non me recreat nec

re III, cap. LVI, en y rempla-

kerce à t'imiter ;
heure il s'essaye ;
ainteté vraie,
te peut mériter :
que je puisse entendre,
ait,
aisir parfait
attendre.
en y remplaçant *serviteur* par

Maintenant demeurent donc la foi, l'espérance, l'amour; ces trois vertus; mais la plus grande est l'amour. (St. Paul. I. Cor. Cap. XIII.)

Le vrai Amour est pleinement satisfait de soi-même. (St. Bernard. *Traité de l'amour de Dieu.* Cap. VII.)

Magna res est amor, magnum omnino bonum. (Thomas à Kempis, *Imitation.* Livre III. Cap. V.)

L'Amour est un trésor qu'on ne peut estimer ;
Il n'est rien de plus grand, rien de plus admirable ;
Il est seul à soi-même ici bas comparable.
(Traduction embellie de Corneille.)

Les grandes pensées viennent du cœur. (Vauvenargues.)

Il n'y a rien de réel au monde qu'aimer. (Madame de Staël.)

« ... Rien ne pouvait mieux toucher à la fois mon cœur et mon esprit, que cette unanime spontanéité qui, pendant la séance finale, l accueillit si profondément ma formule décisive sur la concentration totale du positivisme dans la conception mentale et sociale de l'Humanité, dont la femme constitue naturellement l'image familière : *à ce seul véritable Grand-Être, dont nous sommes sciemment les membres nécessaires, se rapporteront toujours nos contemplations pour le connaître, nos affections pour l'aimer, et nos actions pour le servir.* (Auguste Comte. *Testament* p. 124. Confessions. Troisième Sainte-Clotilde. 2 juin 1847.)

1 Du *mémorable* trimestre philosophique qui, en 1847, inaugura *en douze séances*, dont la dernière eut lieu le dimanche 24 janvier, son dix-septième *Cours d'Astronomie populaire.* Nous croyons donc que cette séance finale eut lieu le dimanche 11 Avril 1847. (Voir l'*Année sans pareille* ps. 871 à 879).— R. T. M.

Note— Pour les developpements, voir: les Œuvres et la Correspondance de notre Maître; les *Notices biographiques* de ses disciples, Robinet, J. Lonchampt, et G. Audiffrent; les *Notes* ds Miguel Lemos à la *Notice biographique* de Lonchampt, au *Catéchisme Positiviste*, et à l'*Appel aux Conservateurs;* les *Circulaires annuelles* de l'Apostolat Positiviste au Brésil; les écrits de Richard Congreve, et de Jorge Lagarrigue; *Une Visite aux Lieux-Saints du Positivisme, Le Positivisme et la Pédantocratie algébrique, Les relations de la Famille Marie avec Auguste Comte, L'Année sans pareille, Les Dernières Conceptions d'Auguste Comte,* les *Circulaires sur la propagande positiviste à Paris, d'après la consécration au culte de l'Humanité, de la Maison où mourut Clotilde,* et *Pour l'Humanité!* (publications n° 380 et 391, sur la catastrophe fratricide actuelle), par R. Teixeira Mendes.

N. 388.

Eglise et Apostolat Positiviste du Brésil

L'Amour pour principe, et l'Ordre pour base ;
le Progrès pour but.
Vivre pour autrui. *Vivre au grand jour.*

CLOTILDE ET COMTE

TRÈS-SAINTS FONDATEURS DE LA RELIGION DE L'HUMANITÉ

SOUVENIR FILIAL
AU
PREMIER CENTENAIRE DE LA NAISSANCE
DE

CLOTILDE de Vaux (née Marie)

3 AVRIL 1815 — 3 AVRIL 1915

dédié à la

TRÈS-SAINTE VILLE DE PARIS

...la religion *dont la Postérité t'attribuera* (à Clotilde) *la fondation autant qu'à moi.... Tu fus, à ton insu,* comme je le dis chaque Mardi, *la femme la plus éminente, de cœur, d'esprit, et même de caractère, que l'histoire universelle m'ait jusqu'ici présentée. L'avenir me paraît difficilement susceptible d'un meilleur type.* (AUGUSTE COMTE *Testament.* Dernière Confession, p. 239).

... *Vivre pour autrui.* Voilà le vrai bonheur, comme le vrai devoir ! Toi seule m'enseignas à fondre leurs formules ! Quels plaisirs peuvent l'emporter sur ceux du dévouement ? (AUGUSTE COMTE. *Testament*, Prières p. 82).

Le positivisme religieux commença réellement, dans notre précieuse entrevue initiale du Vendredi 16 Mai 1845, quand mon cœur proclama inopinément, devant ta famille émerveillée, la sentence caractéristique (*on ne peut pas toujours penser, mais on peut toujours aimer*) qui, complétée, devint la devise spéciale de notre grande composition. (*Ibidem*, Cinquième Confession, p. 146).

...digne type réel, plus efficace que les meilleures démonstrations philosophiques. (*Ibidem*, Correspondance p. 514).

L'homme devient de plus en plus religieux.
L'homme s'agite, et l'Humanité le mène.
Paris, c'est la France, l'Occident, la Terre...

AUGUSTE COMTE.

RIO DE JANEIRO

AU SIÈGE CENTRAL DE L'ÉGLISE POSITIVISTE DU BRÉSIL

Temple de l'Humanité
74, rue Benjamin Constant
9 CHARLEMAGNE — 26 JUIN
Année CXXVII de la Rév. Française, et LXI de l'Ère normale.
LXXI année du Positivisme religieux.

:..Au reste, je connais assez ma Clotilde pour garantir que ces nobles perspectives ne lui feront jamais perdre de vue, pas plus qu'à moi, le principal attrait de la vie humaine, *le bonheur d'aimer et d'être aimé.* J'ambitionnerai toujours *par dessus tout* le titre de : *Son amoureux philosophe.* (Auguste Comte, *Testament* Correspondance, ps. 377-378. Lettre à Clotilde, le 29 Octobre 1845.)

...Quant à moi, je compte que ma persévérance infatigable obtiendra enfin de votre sincère modestie la précieuse autorisation de rendre convenablement un hommage solennel à cette nature exceptionnelle, ne fût-ce que pour offrir indirectement à votre sexe *un digne type réel, plus efficace que les meilleures démonstrations philosophiques.* (*Ibidem*, p. 514. Lettre à Clotilde, le 15 Février 1846.)

Il est encore meilleur d'aimer que d'être aimé.(*Ibidem*, Prières.)

Nos charmantes sœurs du Midi seront ainsi conduites bientôt à bénir ton saint nom, qui me semble devoir y trouver son principal avénement. Le doux enthousiasme des Espagnoles te procurera peut-être la tardive reconnaissance des Françaises. Je conserve de plus en plus mon espoir primitif de voir *ta chère image fournir un jour l'emblème usuel de l'Humanité* sur les bannières occidentales. (*Ibidem*, Confessions, p. 160. Sixième Confession.)

Je ne serais point un digne pontife de l'Humanité si je n'étais pas profondément convaincu de mon infériorité morale envers toi. C'est donc à m'efforcer de te ressembler que je dois m'attacher de plus en plus. (*Ibidem*, p. 178, Septième Confession.)

A mesure que s'installe la religion *dont la Postérité t'attribuera la fondation autant qu'à moi*, je sens combien tu serais maintenant précieuse au positivisme, où le besoin d'une digne plume féminine devient aujourd'hui prépondérant. Quel que soit mon espoir de te trouver, à cet égard, de nobles suppléantes, leur ensemble ne pourra jamais équivaloir à ce que je voyais spontanément réuni chez toi. *Tu fus, à ton insu*, comme je le dis chaque Mardi, *la femme la plus éminente, de cœur, d'esprit, et même de caractère, que l'histoire universelle m'ait jusqu'ici présentée. L'avenir me paraît difficilement susceptible d'un meilleur type.* (*Ibidem*, p. 239. Dernière Confession.)

CHAPELLE DE L'HUMANITÉ À PARIS

En deuil, à cause de l'actuel déchirement fratricide occidental.

Installée au premier étage de la Maison de la RUE PAYENNE 5, où passa sa dernière année, et où mourut, le 5 Avril 1846,
CLOTILDE de Vaux (née Marie), TENDRE ET IMMACULÉE INSPIRATRICE **d'AUGUSTE COMTE.**

Explication fraternelle

Aux yeux du sacerdote l'Humanité, tous les hommes sont surtout aujourd'hui, des positivistes spontanés à divers degrés d'évolution, qui n'ont jamais besoin que d'être complétés. (Auguste Comte. *Pol. Pos.*, *IV*, p. 377).

En septembre 1897, nous avons publié, en portugais, le rapport, une Visite aux Lieux-Saints du Positivisme, rendant compte du premier pèlerinage que la bienveillance de notre incomparable ami, Mr. Miguel Lemos, Fondateur et Directeur de l'Église et de l'Apostolat Positiviste du Brésil, ainsi que le généreux appui de nos coreligionnaires nous permirent de faire en France, spécialement à París, du 3 Descartes au 9 Frédérie 43/109 (10 Octobre au 13 Novembre 1897), pour y recueillir des renseignements et des documents biographiques sur notre Maître et ses Trois Anges.

Auparavant, en Août 1898, avait paru, en français, notre petite brochure Les Relations de la Famille Marie avec Auguste Comte, note à notre publication, Le Positivisme et la Pédantocratie algébrique (Avril 1897). Cette brochure contient un résumé des trois touchantes entrevues que Mme Ve Maximilien Marie et son digne petit fils, Mr. Charles de Rouvre, daignèrent accorder, en 1897, à un inconnu, sans la moindre présen-

tation de qui que ce soit. Telle fut la source des inestimables relations d'affection et d'estime, que nous sommes heureux d'avoir vu grandir, du vivant de Mme Ve Maximilien Marie, et, après sa mort, le 18 Février 1901, jusqu'ici, grâce à sa bonté et à la bienveillance de Mr. Charles de Rouvre.

Enfin, en décembre 1900, paraissait, en portugais, notre méditation religieuse sur L'ANNÉE SANS PAREILLE, (Avril 1845 à Avril 1846). Le volume actuel n'est que l'édition française, presque textuelle, d'un extrait de ces publications. Voici ce que nous disions dans *l'Avertissement* du rapport UNE VISITE AUX LIEUX-SAINTS DU POSITIVISME.

«Le Positivisme est l'aboutissement de la longue évolution de l'Humanité s'efforçant de faire converger, de plus en plus, vers le perfectionnement, c'est-à-dire, vers le bonheur de ses enfants, l'ensemble des aspects de notre nature, individuelle et collective, ainsi que l'ensemble des éléments que la Terre et l'Espace mettent à sa portée. C'est cette suprême coordination qui caractérise le problème de l'UNITÉ HUMAINE, dont les différentes Religions ne constituent, en réalité, que des *solutions provisoires*, adaptées aux bésoins de chaque lieu et de chaque époque. L'avortement successif de ces tentatives empiriques, à travers lesquelles notre Espèce ne cessa jamais de poursuivre son but réel, sous des enluminures plus ou moins chimériques, finit par en permettre l'institution définitive.

«Celle-ci exigea, d'après la double nature, à la fois féminine et masculine, propre à l'espèce humaine, de même qu'aux espèces supérieures, le concours de deux influences originales. Car il fallait que l'apport masculin fît ressortir d'abord, surtout, les *conditions préparatoires*, tant philoso-

phiques que politiques, de la vie sociale. Tandis qu'il échéait inéludablement au prestige féminin révéler la prééminence *spontanée et définitive*, quoique systématiquement méconnue, de l'Amour, c'est-à-dire de l'Altruisme, source unique de la Morale et de la Poésie, et même de la Philosophie et de l'Industrie, en tant que principe et but de l'*existence humaine*, collective et individuelle.

« Ce sont ces deux influences connexes, quoique distinctes, que la sublime et orageuse évolution de l'Humanité personnifia respectivement dans Auguste Comte et dans Clotilde de Vaux. Après un essor indépendant, que la révolution moderne à son apogée remplit de dangers et de douleurs, la Fatalité rapprocha heureusement ces deux âmes incomparables et assura, par une UNION SPIRITUELLE sans exemple, l'accomplissement de la très-sainte mission que l'ensemble des destinées humaines leur avaient assignée. La carrière théorique d'Auguste Comte put alors prendre son vrai caractère, en étendant et en régénérant la synthèse scientifique, d'après l'assimilation des inspirations morales et esthétiques de Clotilde aussi bien que d'après la méditation des perfections de l'âme de celle-ci, *plus efficace que les meilleures démonstrations philosophiques.* (AUGUSTE COMTE. *Testament*, Correspondance p. 514). Et Clotilde, à son tour, parvint ainsi à la réalisation de ses vœux les plus tendres et les plus nobles, grâce à la systématisation positive des sublimes élans de son cœur tendre et immaculé.

« Essayer une esquisse de ce tableau à jamais unique, tentant de reconstruire les situations sociales et morales où se trouvèrent les très-saints Fondateurs de la Religion de l'Humanité, voilà le rêve qui nous entraîna. Nous avons donc ou-

blié les difficultés à surmonter pour atteindre une suffisante approximation d'un pareil vœu, en pensant que l'inépuisable charme de contempler la grandeur humaine dans son suprême épanouissement pourrait amener les âmes généreuses qui liraient cette ébauche à mieux connaître la vie de nos très-saints Parents spirituels et à consacrer, dès lors, leurs efforts à la régénération sociale. »

R. Teixeira Mendes.

(120 rue Benjamin Constant)

Né, le 5 Janvier 1855, à Caxias (Maranhão)

Vice-directeur de l'Eglise et de l'Apostolat positivistes, fondés, au Brésil, le 11 Mai 1881, par Mr. Miguel Lemos, Directeur.

Rio, le 2 Saint Paul 61-127, LXXI année du Positivisme religieux, (16 Juin 1915).

HYMNE À CLOTILDE

Paroles d'AUGUSTE COMTE

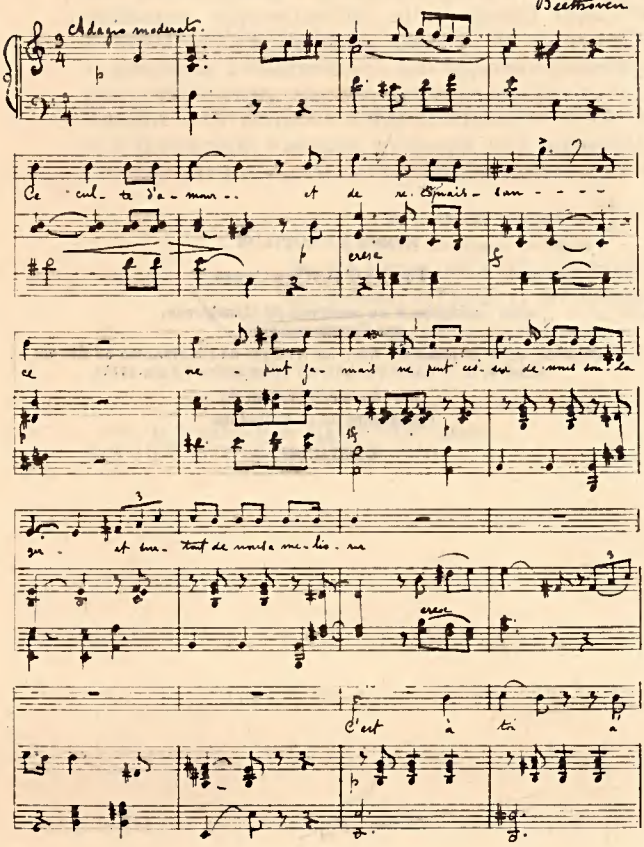
adaptées à un morceau de BEETHOVEN,
par Cyprlano Lemos.

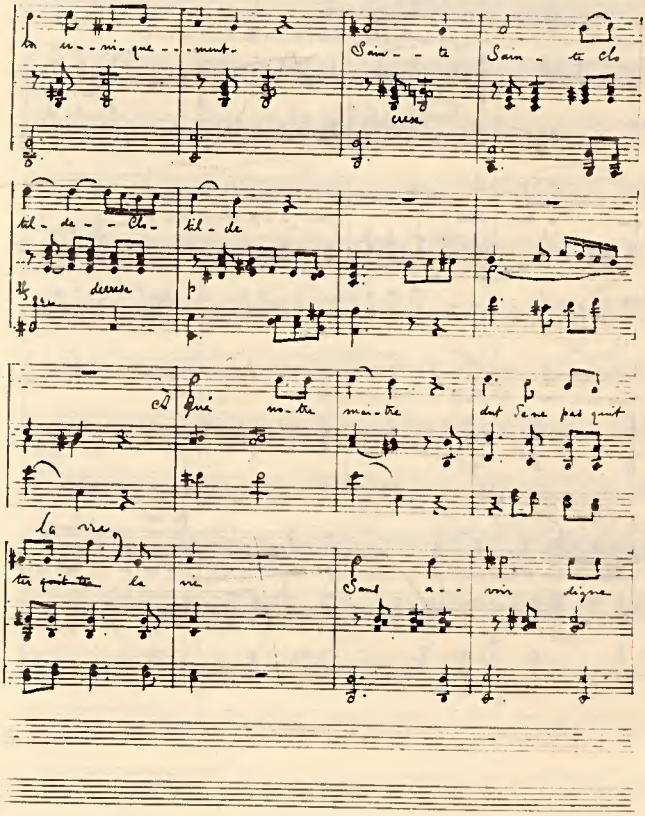
Chantée, pour la première fois, au Temple de l'Humanité de Rio de Janeiro, le 17 Saint-Paul 61/127 (Dimanche 6 Juin 1915),

jour de la célébration du
Centenaire de la Naissance
de
CLOTILDE.

Hino à Clotilde.

Beethoven





ton u - ni - que - - ment. Sain - - te Sain - te Clo

cresc

til - de - - Clo - til - de

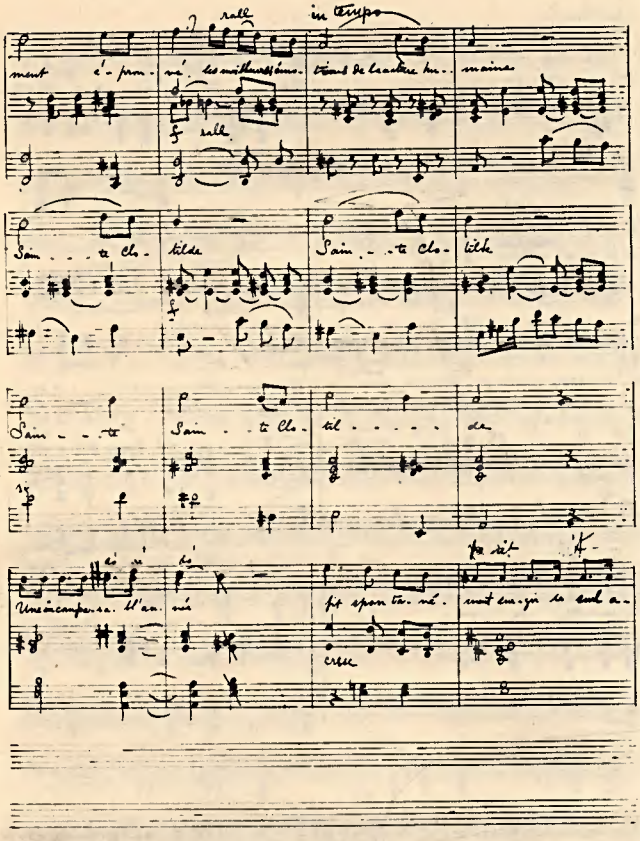
decresc

p

Ah qué no - tre mai - tre dut Sene pas quit

la vie

ter quit tte la vie Sans a - - voir digne



rall in tempo

ment é-prou-vé les meilleurs émo-tions de la nature hu-maine

f rall

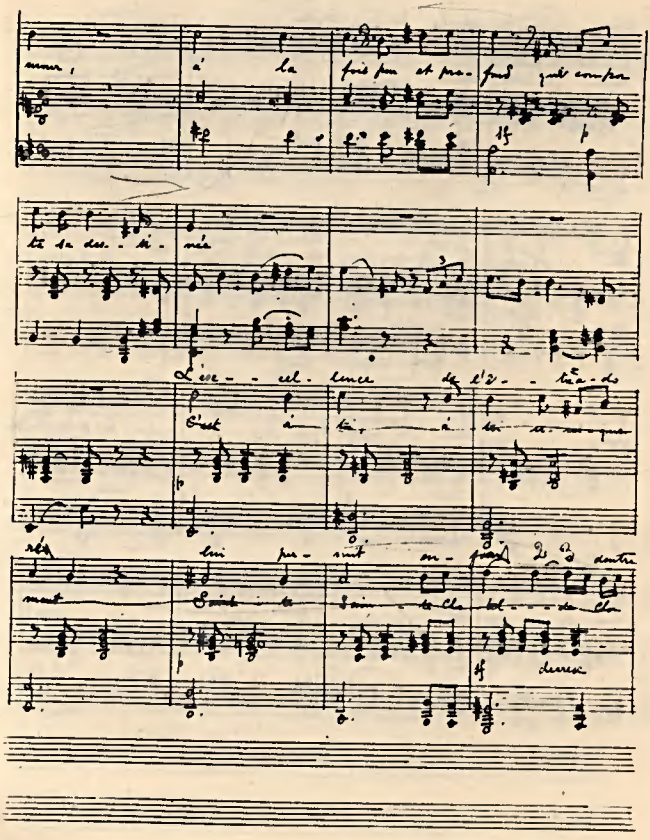
Sain-te Clo-tilde Sain-te Clo-tilde

f

Sain-te Sain-te Clo-til-de

Une incompara-ble an-née fit spon-ta-né-ment sur-gir le seul a-

cresc



mour, à la fois peu et pro- fond qu'il compor-

te sa des- ti- née

L'exc- cel- lence de l'Ex- tra- do-

C'est à toi, à toi ce- mo- que

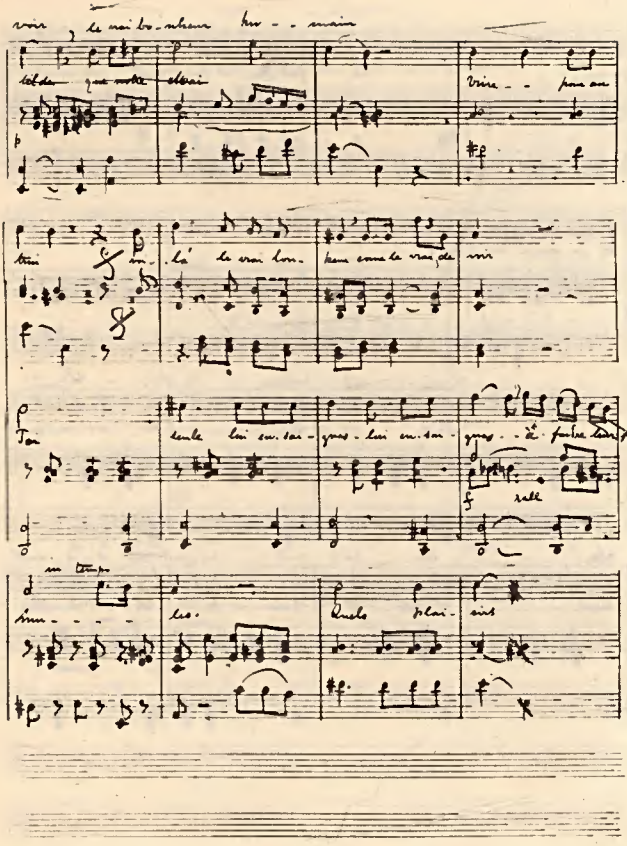
ré lui per- mit en- fin d'entre-

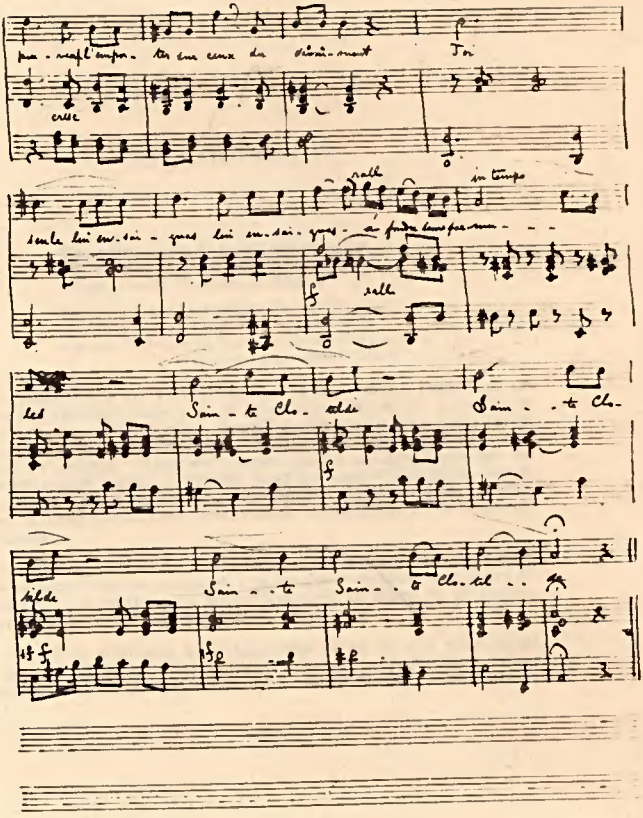
ment Saint- te Sain- te Cla- tel- de Cla-

sf p

p

sf decresc





pu - rent l'empor - ter sur ceux du dévoûment Toi

cresc

rall

in tempo

seule lui en - sai - gnas lui en - sai - gnas - à fondre leurs per - mu - - -

f

rall

les Sain - te Clo - tilde Sain - - te Clo -

f

tilde Sain - - te Sain - - te Clo - til - - de

sf f

sf

INTRODUCTION

Tu, perché non ti facci maraviglia,
Pensa che in terra non è chi governi:
Onde si svia l'umana famiglia.

Toi, pour n'avoir point de surprise,
Sache que sur terre nul se gouverne;
Ce qui fait que la famille humaine s'égare.
(DANTE, *Paradiso*. Chant XXVII).

L'admirable chevalerie du moyen-âge «comprimée sous les croyances théologiques» n'avait jamais pu élever ce culte (de la Femme) qu'au second rang. Quand la sociabilité moderne aura pris son vrai caractère, le genou de l'homme ne fléchira plus que devant la femme. (AUGUSTE COMTE. *Lettre philosophique sur la commémoration sociale*, composée pour madame Clotilde de Vaux, au sujet de sa fête, par l'auteur du *Système de philosophie positive*. Paris, le lundi 2 Juin 1845. POL. POS. I, *Complément de la dédicace*, p. XXXIX).

Il s'agit surtout, au fond, d'incorporer intimement au positivisme, avec des améliorations radicales, tout ce que le système catholique du moyen-âge a pu réaliser, ou même ébaucher, de grand ou de tendre. (AUGUSTE COMTE, *Correspondance*, p. 296.)

Nous ne différons des catholiques qu'en ce que notre unité se rapporte à l'Humanité, tandis que la leur se rattache à Dieu. (AUGUSTE COMTE. *Lettre* à son Père, le 26 Moïse 69 - 26 Janvier 1857).

Je suis si persuadé des vérités que je défends, que lorsque je considère l'affaiblissement général des principes moraux, la divergence des opinions, l'ébranlement des souverainetés qui manquent de base, l'immensité de nos besoins et l'inanité de nos moyens, il me semble que tout vrai philosophe doit opter entre ces deux hypothèses, *ou qu'il va se former une nouvelle religion, ou que le christianisme sera rajeuni de quelque manière extraordinaire. C'est entre ces deux suppositions* qu'il faut choisir, suivant la parti qu'on a pris sur la vérité du christianisme. (Joseph De Maistre. *Considerations sur la France.* Éditlon de 1821. Cap. v. p. 85.)

Outre ses services immédiats, cette admirable transition (Moyen-Âge) fit irrévocablement surgir tous les germes essentiels du régime final. Elle ébaucha même, sous chaque grand aspect, le véritable ordre humaln, à la fois temporel et spirituel, autant que le permettaient alors la doctrine et la situation. Aussi le positivisme n'a-t-il maintenant qu'à reprendre l'ensemble de son programme pour le réaliser dignement, d'après une meilleure foi combinée avec une activité plus favorable. Mais l'influence féodale, qui n'a pas aujourd'hui de défenseurs spéciaux, se trouve injustement sacrifiée, dans ces appréciations historiques, à la participation catolique, seule étudiée par l'école rétrograde, Un examen approfondi montre pourtant la réaction chevaleresque jusque sur les modifications trop méconnues que subit alors la dernière foi provisoire. Après avoir admirablement ébauché le culte de la Femme, prélude nécessaire à la Religion de l'Humanité, le sentiment féodal détermina réellement, au siècle des croisades, l'altération qu'éprouva le monothéisme occidental, qnand la Vierge y tendit à remplader Dieu.
(Auguste Comte, *Cathécisme Positiviste*, Édition de *Jorge Lagarrigue*, aveo des notes de Miguel Lemos; ps. 358-359.)

... En attribuant au mot *catholicisme* son acceplion étymologique, qui ne convient qu'au positlvisme, on peut réduire la révolution occidantale à remplacer le catholicisme de Rome par celui de Paris, quand la métropole humaine sera seulement spirituelle.
Cette sainte cité ne saurait même devenir le centre religieux du territoire français, tant qu'elle ne se trouvera point purifiée convenablement de sa domination temporelle qui ferait alors redouter une confusion oppressive entre les deux pouvoirs. (*Pol. Pos.*, IV, p. 463.)

Mais quand l'homogénéité positlviste sera suffisament complète, l'*Occident* s'effacera devant la *Terre*, et Paris ne remplira plus les diverses conditions essentielles d'un vrai centre universel. Alors la capitale définitive sera pour toute la durée de notre espèce, Çonstantiuople, que l'Islamisme garde en dépôt pour unir l'Orient et l'Occident, en fondant les théocraties dans la socioeratie. Je présume que cette révolution finale aura lieu dans sept siècles, si, suivant mon annonce, le siècle prochain voit le positivisme assez prévaloir chez tous les vrais chefs terrestres. Ce grand déplacement devra paisiblement s'accomplir d'après une digne décision du pontife universel, transférant son siège de la capitale provisoire à la véritable ville éternelle, qui condensera tous les grands souvenirs humains. (Auguste Comte. *Lettre a divers.* Tome I. Première partie, p. 351. Lettre au Dr. Audiffrent, 6 Bichat 68--7 Septembre 1856.)

CALENDRIER POSITIVISTE

POUR UNE ANNÉE QUELCONQUE

OU

Tableau concret de la préparation humaine,

destiné surtout à la transition finale de la république occidentale formée, depuis Charlemagne, par la libre connexité des cinq populations avancées, française, italienne, espagnole, britannique, et germanique.

(INSTITUÉ LE 28 NOVEMBRE 1848)
(Extrait de l'institution initiale.) 1

ONZIÈME MOIS.

DESCARTES.

LA PHILOSOPHIE MODERNE.

Albert-le-Grand. . . . . *Gerson.*
Roger Bacon. . . . . *Raimond Lulle.*
Saint-Bonaventure. . . . . *Louis de Grenade.*
Ramus. . . . . *Cardan.*
Montaigne. . . . . *Érasme.*
Campanella. . . . . *Thomas Morus.*

Saint-Thomas-d'Aquin.

Hobbes. . . . . *Spinosa.*
Locke. . . . . *Tracy.*
Fontenelle. . . . . *Bayle.*
Fréret. . . . . *Muratori.*
Diderot.
Buffon. . . . . *Malebranche.*

Le Chancelier **Bacon.**

Grotius. . . . . *Cujas.*
Vico. . . . . *Robertson.*
Montesquieu. . . . . *Pothier.*
Kant. . . . . *Hegel.*
Condorcet.
Joseph de Maistre. . . . . *de Bonald.*

Leibnitz.

Pascal. . . . . *Fichte.*
Vauvenargues. . . . . *Duclos.*
Adam Smith. . . . . *Gibbon.*
Cabanis. . . . . *Barthez.*
Sophie Germain. . . . . *Mme. de Lambert.*
Clotilde de Vaux. . . . . *Elisa Mercœur.*

Hume.

1 Cette institution initiale fut trouvée dans les papiers de notre Maître et resta inédite jusqu'à Mars 1898, quand elle fut publiée dans la *Revue Occidentale*, première série, tome XXI. On trouvera ci-joint la réproduction de la dernière édition du Calendrier Positiviste, publiée en octobre 1860, dans *la Notice sur la vie et l'œuvre d'Auguste Comte*, du Docteur Robinet, contenant quelques modifications manuscrites de la main de notre Maître. Voir *Revue Occidentale* serie 1. tome XXI ps. 93 et 128 — R. T. M.

TESTAMENT
D'AUGUSTE COMTE

avec

LES DOCUMENTS QUI S'Y RAPPORTENT

PIÈCES JUSTIFICATIVES

PRIÈRES QUOTIDIENNES, CONFESSIONS ANNUELLES

CORRESPONDANCE AVEC Mme DE VAUX

Publié par ses exécuteurs testamentaires conformément à ses dernières volontés

---

CONFESSIONS ANNUELLES

MA CINQUIÈME SAINTE-CLOTILDE

TON IRRÉVOCABLE INCORPORATION AU VRAI GRAND-ÊTRE !

LE VRAI BONHEUR CONSISTE A VIVRE POUR AUTRUI.

Commencée le Jeudi 11 Saint-Paul 61,
continuée le lendemain, et terminée le surlendemain, pour être lue sur la sainte tombe le Mercredi suivant.

Paris, le Jeudi 31 Mai 1849 (11 SaintPaul 61).

(Extrait)

NOBLE ET TENDRE ÉPOUSE,

. . . . . .

...Ce calendrier positiviste, qui semble devoir surmonter le coupable silence de la presse, m'a tendrement rappelé la composition exceptionnelle où mon cœur préluda réellement à cette construction occidentale, dans notre solennité initiale, vrai début de ma nouvelle vie. Suivant mes promesses d'alors, ta sainte patronne est irrévocablement incorporée au culte final, dont le cours systématique change seulement son jour. Une tentation excusable m'entraînait d'abord à t'adjoindre au petit nombre des types féminins ainsi honorés de l'immortalité occidentale. Mais j'ai noblement surmonté cette douce impulsion, avant que personne eût encore la moindre connaissance du tableau sacré. *Malgré tes vrais titres à une telle apothéose*, ta digne célébration n'appartient qu'au culte de cet avenir que tu pouvais tant préparer, *outre ta puissante réaction sur moi*. C'est avec le mien que ton saint nom doit un jour être fêté, tandis que cette adjonction au passé tendait à nous séparer. Peut-être vivrai-je assez pour goûter déjà cette noble solidarité, principale récompense personnelle de tous mes travaux. (TESTAMENT D'AUGUSTE COMTE, p. 141).

CHAPELLE DE L'HUMANITÉ À PARIS

Vue du *Chœur*, montrant le Maître-autel où l'HUMANITÉ est personnifiée au centre, par CLOTILDE, selon le vœu d'AUGUSTE COMTE. À droite, ROSALIE BOYER, Mère d'AUGUSTE COMTE, vouant son enfant à la régénération religieuse. Ces deux ébauches sont de Mr. Eduardo Sá. À gauche, la prolétaire SOPHIE BLIAUX, Fille adoptive d'AUGUSTE COMTE, recevant le dernier soupir du très-saint Fondateur de la Religion universelle et premier Grand-Prêtre de l'Humanité (24 Gutenberg 69 —5 Septembre 1857). Cette ébauche est de Mr. Manuel Madruga.

ESSAI D'UN TABLEAU SYNOPTIQUE DE LA VIE ET DE L'ŒUVRE D'AUGUSTE COMTE ET DE CLOTILDE de Vaux [1]

INTRODUCTION

Conception générale du problème humain et de sa solution définitive.

1.° Théorie générale de la Religion.

2.° Théorie de l'Humanité, de la Terre, et de l'Espace.

ŒUVRE ET VIE D'AUGUSTE COMTE ET DE CLOTILDE

Conception générale de l'accomplissement de la solution du problème humain.

I — PHASE FONDAMENTALE, essentiellement personnelle ou MORALE

1ère Période — SOLITUDE
Rosalie.

1797 à Octobre 1844.

Position décisive du problème de la régénération sociale d'après les efforts indépendants d'Auguste Comte et de Clotilde, aboutissant, d'un côté, à la fondation systématique de la *Philosophie Positive* par Auguste Comte, et, d'un autre côté, à l'institution spontanée, tant pratique que poétique, de la *Morale Positive* par Clotilde.

2ème Période — UNION
Rosalie. Clotilde.

Octobre 1844 au 5 Avril 1846.

Fondation du Positivisme religieux: 1.° d'après le nouvel essor du génie d'Auguste Comte, grâce à l'incomparable ébranlement que son cœur dut à l'influence morale de Clotilde lui transmettant l'ensemble de l'évolution féminine spontanément épurée de tout alliage théologique et même métaphysique ; 2.° en vertu de la nouvelle consistance qu'acquirent les inspirations morales de Clotilde, par suite de ses relations avec Auguste Comte.

II — PHASE FINALE, seule définitive en tant que seule vraiment SOCIALE

3ème Période — UNITÉ
Rosalie. Clotilde. Sophie.

5 Avril 1846 au 5 Septembre 1857.

Construction de la Religion de l'Humanité par Auguste Comte, d'après la méditation continue de l'excellence de Clotilde, emmenant l'entier épanouissement moral et mental, de notre Maître, en vertu de la subordination de plus en plus complète de l'esprit au cœur.

CONCLUSION

Apréciation de la situation actuelle et du triomphe de la Religion de l'Humanité, d'après ce résumé de notre Maître :

«Il s'agit surtout, au fond, d'incorporer intimement au positivisme, avec des améliorations radicales, tout ce que le système catholique du moyen-âge a pu réaliser, ou même ébaucher, de grand ou de tendre».

«*Paris, c'est la France, l'Occident, la Terre*».

1 Voir la brochure, *Inauguration de la Chapelle de l'Humanité*, rue Payenne n. 5 à Paris, Maison où Clotilde passa sa dernière année et où Elle mourut.

...Les positivistes et les catholiques peuvent déjà se concerter dignement, afin d'obliger, au nom de la raison et de la morale, tous ceux qui croient en Dieu de redevenir catholiques, et tous ceux qui n'y croient pas de devenir positivistes, le siècle de la construction ne devant comporter de lutte qu'entre des doctrines vraiment organiques, en éliminant tous les purs critiques comme autant arriérés que perturbateurs. (AUGUSTE COMTE. *Lettres à divers, publiées par ses exécuteurs testamentaires* Tome I, deuxième partie, p. 361. Lettre à Alfred Sabatier, 8 Shakespeare 68—17 Septembre 1856.)

N'ayant pu jusqu'ici trouver de successeur, ni même aucun collègue, je déclare que si je disparessais avant d'y parvenir, le positivisme se développerait mieux d'après les libres efforts des mes dignes disciples, que sous un chef insuffisant. (POL. POS. IV, p. 542.)

En terminant ma huitième circulaire, je dois spécialement déclarer que la lenteur des progrès sociaux du positivisme est plus imputable aux positivistes eux-mêmes qu'au public occidental et surtout qu'aux gouvernements actuels, principalement chez le peuple central. (AUGUSTE COMTE. *Huitième circulaire*, 1857.)

Tandis que saint Paul et Mahomet, au millieu des luttes acharnées, obtinrent des dévouements complets, je puis, sans attaque extérieure, être, à chaque instant, abandonné de tous les miens, d'après les habitudes dues à leur négativisme primitif. (AUGUSTE COMTE. *Testament*, p. 28.)

...Je ne puis reconnaître *pour mes vrais disciples* que ceux qui, renonçant à fonder eux-mêmes une synthèse, regardent celle que j'ai construite comme essentiellement suffisante et radicalement préférable à toute autre. Leur devoir est alors de la propager et de l'appliquer, sans prétendre la critiquer ou même la perfectionner. (AUGUSTE COMTE. *Lettres à Henry Dix Hutton*, p. 72-73.)

In necessariis unitas; in dubiis libertas; in omnibus charitas. (St. AUGUSTIN.)

Il n'appartient qu'au positivisme de réaliser le vœu, vainement formé jusqu'ici, d'obtenir l'unité nécessaire, la liberté permise, et la charité continue, que ne pouvait comporter une synthèse absolue et fictive. (AUGUSTE COMTE. — *Lettres à Dix Hutton*, p. 75 — 1er. Homère 68, — 29 Janvier 1856.)

Conciliant en fait, inflexible en principe. (AUGUSTE COMTE. *Synthèse Subjective*, Préface p. XIII.)

Pour compléter les lois, il faut des volontés. (AUGUSTE COMTE. *Synthèse Subjective*. Introduction. p. 25.)

PREMIÈRE PÉRIODE

SOLITUDE

b) ÉVOLUTION SPONTANÉE

DE

CLOTILDE

1814 à Octobre 1844

PRÉCIS BIOGRAPHIQUE

Institution décisive, tant pratique qu'esthétique,

DE LA

MORALE POSITIVE

Entre l'homme et le monde il faut l'Humanité.
(AUGUSTE COMTE.)

Supérieures par l'amour, mieux disposées à toujours subordonner au sentiment l'intelligence et l'activité, *les femmes constituent spontanément des êtres intermédiaires entre l'Humanité et les hommes.*
(AUGUSTE COMTE, *Pol. Pos. II.* p. 63.)

C'est de la femme, au fond, que provient l'homme.
(AUGUSTE COMTE. *Testament.* p. 206. Neuv. Confession.)

«... Quoique ton essor initial ait été si fatalement brisé, il a laissé des traces qui, *même sans mon témoignage*, permettent d'apprécier en toi un ensemble, *peut-être incomparable*, des principales qualités de ton sexe, tant pour l'esprit que pour le cœur.
(AUGUSTE COMTE. *Test.*, p. 138. Cinquième Confession.)

PREMIÈMIRE PÉRIODE DE LA VIE VIE DES FONDATEURS DE LA RELIGION DE L'HUMANITÉ

SOLITUDE — 1797 à Octobre 1844.

ROSALIE

a) Évolution spontanée d'Auguste Comte. Fondation systématique de la *Philosophie Positive*

«Du moins, c'est, en attendant, une douce consolation que la conviction de s'être conduit *le plus moralement possible dans un siècle profondément immoral*, et c'est là, avec *la gloire*, ma principale récompense.» (Lettres d'Auguste Comte, à Valat, p. 166, le 30 mars 1825.)

1. CHAP.—*Conception, enfance, et adolescence d'Aug. Comte* (1797-1819).

1.° Milieu social où se trouvait Rosalie Boyer lorsqu'elle devint la Mère d'Auguste Comte. Préparation fondamentale que dut Auguste Comte à l'influence catholique de sa sainte Mère, pendant sa première enfance. (1797—1807).

2°. Complément indispensable de cette éducation, résulté de sa culture scientifique, principalement due à son Maître de Mathématique, au Lycée de Montpellier, Daniel Encontre, aussi éminent de cœur que d'esprit, et accessoirement aidée par son séjour à l'École Polytechnique. Premier éveil de ses sentiments chevaleresques, manifestés dans l'adoration féminine et dans l'appréciation de l'heroïque défense du peuple espagnol contre l'invasion française (1807—1816).

3°. Premiers efforts pour résoudre le problème humain. Dangers et égarements résultés de l'inévitable scepticisme que dut subir le Régénérateur. (1816—1819).

2. CHAP.—*Jeunesse d'Auguste Comte* (1819-1826).

4°. Efforts de plus en plus décisifs pour résoudre le problème moderne, amenant enfin la *fondation de la Sociologie*, en Avril 1822. Portée de cette fondation ; son insuffisance fatale ; aggravation des égarements antérieurs due à l'impuissance de cette fondation pour réparer les suites, tant du scepticisme antérieur, que de l'empirisme moral actuel.

5°. Évolution conduisant de la fondation de la Sociologie à la *fondation de la Philosophie Positive*, d'après l'appréciation des conditions propres á la restauration scientifique du *Pouvoir Spirituel* qui doit succéder à la Papauté catbolico-féodale, pour que la révolution moderne pulsse être close.

3. CHAP.— *Virilité d'Auguste Comte* (1826-1838).

6°. Première tèntative d'exposition de la *Philosophie Positive*. Crise cérébrale résultée du fatal concours de grandes peines morales avec de violents excès de travail. Dévouement capital de Rosalie Boyer pour sauver son fils, aidée par l'assistance de la malheureuse que celui-ci avait généreusement épousée (1826-1828).

7°. Reprise de l'évolution antérieure. Exposition orale de la *Philosophie Positive*. Premier rapprochement systématique du prolétariat parisien, d'après l'institution de son *Cours d'Astronomie populaire*. (1828-1830). Début de sa carrière polytechnique. (1832).

8°. Première ébaucbe de la *Philosophie Cosmologique* et de la *Philosophie Biologique :* publication des tomes I, II, III, du *Système de Philosophie Positive*. (1830-1838).

4. CHAP.—*Inauguration de la Maturité d'Auguste Comte* (1839-1844).

9°. Première ébauche de la *Philosophie Sociologique :* publication des tomes IV, V, VI du *Système de Philosophie Positive*. Persécution pédantocratique. Isolement complet. Premier rapprocbement décisif de la Femme prolétaire : Sopbie Bliaux (1839-1844).

PREMIÈRE PÉRIODE
DE LA VIE DES FONDATEURS
de la
RELIGION DE L'HUMANITÉ
1797 à Octobre 1844
SOLITUDE

---

b) Évolution spontanée de CLOTILDE
1814 à Octobre 1844
Institution décisive, tant pratique qu'esthétique,
de la
MORALE POSITIVE

Première enfance de CLOTILDE

I

Filiation de CLOTILDE
Acte de Naissance

(Timbre: République Française.)

MARIE
CHARLOTTE-CLOTILDE-JOSÉPHINE,

PRÉFECTURE DU DÉPARTEMENT DE LA SEINE

EXTRAIT des minutes des Actes de Naissance
Reconstitués en vertu de la loi du 12 Février 1872

3.e Arrondissement de Paris. Année 1815

L'an mil huit cent quinze, le quatre Avril à une heure de relevée, par devant nous. Maire du troisième arrondissement de Paris, soussigné, faisant fonctions d'officier de l'état civil. Est comparu le sieur Joseph MARIE, Capitaine, Membre de la légion d'honneur, âgé de trente neuf ans, demeurant à Paris, rue du Cadran. n. 30. quartier

Montmartre, lequel nous a présenté un enfant du sexe féminin né d'avant-hier, à onze heures du soir, de lui déclarant et de Henriette Joséphine FIEQUELMONT, (*sic*) son épouse, auquel enfant il a donné les prénoms Charlotte-Clotilde-Joséphine. Les dites présentation et déclaration faites en présenee des sieurs Jean-François Tête, marchand épicier, âgé de quarante deux ans, et Claude Joseph Bauce, taillandier, âgé de quarante deux ans, tous deux demeurans à Paris, rue du Cadran, n. 30, amis, et ont les déclarants (*sic*) et les témoins signé avec nous le présent aete de naissance après lecture faite. Ainsi signé au registre : Marie, Tête, Bauee et Cretté, adjoint au maire. — Le présent délivré par nous, Maire du troisième arrondissement de Paris, le douze Avril mil huit cent quinze. Signé : Rousseau. — Admis par la Commission (Loi du 12 Février 1872) Le membre de la Commission. — Signé : Dalligny. — Pour expédition conforme. Paris, le treize oetobre mil huit eent quatre vingt dix sept.

Le Secrétaire Général de la Préfecture.
Pour le Seerétaire Général.
Le Conseiller de Préfeeture délégué.
Signature illisible.

Vu par nous M. Kartler juge pour la légalisation de la signature de M. Laty. Pour empêchement de M. le Président du Tribunal de 1ère Instanee de la Seine. Paris le 14 Octobre 1897.

Signature illisible.

Nous avons tâehé de déterminer la maison où est née Clotilde. Il n'existe plus à Paris de rue avec le nom du Cadran. Dans un livre sur les rues de Paris, que M. Coyecque a bien voulu nous montrer, aux Archives de la Seine, nous avons pris eette note:

PARIS

Rue du Cadran, aujourd'hui St. Sauveur, où nacquit au n. 30 d'alors, Clotilde; d'après une photographie de 1897. Le n. 30 correspondait, en 1897, au n.° 60, qui était peut-être la même maison. C'est la plus étroite, avec cinq étages et deux fenêtres à chaque étage.

«CADRAN (rue du) Actuellement partie de la rue Saint Sauveur entre les rues Montorgeuil et Montmartre ; en 1489 *ruelle des* Aigoux.

«À la fin du XVII siècle une enseigne lui fit donner le nom du *Bout du Monde*, en 1807 rue du Cadran.»

L'ouvrage du Marquis de Rochegude, *Promenades dans toutes les rues de Paris par arrondissements*, donne les renseignements suivants: [1]

« *Rue Saint-Sauveur*. Portait ce nom dès le XIII siècle à cause de l'église St. Sauveur, puis s'appela plus tard rue du Bout-du Monde, à cause d'une enseigne qui représentait: un os, un bouc, un duc,. et un globe terrestre (os, bouc, duc, monde). Rue des Aigoux au XV siècle, à cause d'un égout qui la longeait à ciel ouvert. La partie comprise entre les rues Montmartre et les Petits-Carreaux prit, en 1807, le nom de rue du Cadran et garda ce nom jusqu'en 1851... (II Arrondissement, p. 51).

On lit dans ce même volume à la pag. 59: «*Rue des Petits-Carreaux*... La rue a été longtemps confondue avec la rue Montorgueil.»

L'Atlas général de Paris, de 1836, qu'eut la bonté de nous faire voir, aux Archives de la Seine, M. Lucien Lazard, donne encore la rue avec ce nom. Le n. 30 est à cent-vingt mètres du coin de la rue Montorgueil, et la maison a six mètres de façade. D'après ces indications, nous croyons que la maison dont il s'agit est aujoud'hui [2] le n.º 66 de la rue Saint Sauveur, qui est un bâtiment de

1 Nous devons la connaissance de cet ouvrage à notre jeune confrère Mr. Silvio Vieira Souto.

2 Ceci a été écrit en 1897. (Voir *Une Visite aux Lieux-Saints du Positivisme.*)

construction ancienne. [1] Nous avons fait faire une photographie de cette partie de l'Atlas ainsi que de la maison nº 66 en y montrant les maisons contigües. C'est un bâtiment à cinq étages ayant chacun deux fenêtres; nous n'avons pu déterminer l'étage où démeuraient les Parents de Clotilde parec qu' aux bureaux où devaient se trouver de tels renseignements nous fut dit que les documents nécessaires à cette fin avaient été brulés pendant la Commune, en 1871.

II

Famille Maternelle de Clotilde

C'est de la femme, au fond, que provient l'homme, [2] —tel est le résumé de la théorie positive de l'hérédité. En appréciant l'avènement des âmes d'élite, ce sont donc les antécédents maternels, qui doivent surtout fixer notre attention. Reste ainsi déterminée la hiérarchie qu'il faut adopter dans l'indication des origines de la tendre et immaculée Inspiratrice de la Religion de l'Humanité.

1

Henriette - Joséphine de Ficquelmont.

Clotilde descendait, par sa Mère, des comtes de Ficquelmont, dont l'établissement et les propriétés héréditaires étaient en Lorraine [3] Son grand père, le comte Chrétien-Maximilien, s'était

1 Nous avons fait cette détermination aidé par Mr. Luis Arrau et Mr. Americo Quadros. Les cent vingt mètres sont comptés depuis le coin de la rue Montorgueil jusqu'à la limite de la maison la plus éloignée de ce coin.

2 Auguste Comte. *Testament.* Confessions, p. 206.

3 Voir l'ouvrage: *Pensées et réflexions morales et politiques du Comte de Ficquelmont*, Ministre d'État en Autriche, précédées d'une notice sur sa vie par Mr. le baron de Barante. Paris, Didier, et Cie. 1858. 1 vol. In-8. Nous devons la connaissance de cet ouvrage, ainsi que des articles du *Dictionnaire Larousse*, sur Maximilien Marie et sur le comte de Ficquelmont, à notre ami Mr. Miguel Lemos.

HENRIETTE-JOSÉPHINE MARIE (née de **FICQUELMONT**)
Mère de CLOTILDE

D'après une miniature colorée appartenant à la Famille Marie

marié à une comtesse de la Marche. De ce mariage naquirent deux fils et plusieurs filles. L'aîné, Charles-Louis, plus tard comte de Fiequelmont, naquit à Dieuse, le 23 Mars 1777. La Mère de Clotilde, Henriette-Josephine, était des plus jeunes et spécialement attachée à son frère cadet Joseph.

Voici comment Maximilien Marie raconte les vicissitudes qu'éprouvèrent ses ancêtres maternels, à l'occasion de la Révolution :

«L'abbé de Fiequelmont s'étant fait lapider à Metz, en 1791, pour une escapade anti-révolutionnaire assez mal avisée, le comte de Ficquelmont fut arrêté quelque temps après dans son château de Paroy et emmené dans les prisons de Nancy. Il s'en échappa avec l'aide de Régnier [1] et parvint à passer la frontière. Ses deux fils le rejoignirent. [2] Ses filles furent réeueillies par leur grand'mère maternelle, la comtesse de la Marche. Ma mère était l'une des plus jeunes. Le comte de Fiequelmont rentra en France dès qu'il le put. [3] Le plus jeune de ses fils avait été tué à la bataille d'Ulm. [4] L'âîné resta au service d'Autriche et n'est revenu depuis qu'une fois en France, en 1820. Ma mère se rappelait á peine l'avoir vu, mais ces deux esprits supérieurs s'étaient attachés l'un à l'autre.

1 De la notice biographique du *Dictionnaire Larousse*, on extrait les données suivantes : Régnier (Claude-Ambroise), duc de Massa sous l'Empire, naquit le 6 Avril 1736 à Blamont. (Lorraine), et mourut à Paris le 24 Juin 1814. Il était avocat à Nancy, lorsqu'il fut élu député aux Etats-Généraux, en 1789. R. T. M.

2 Suivant la notice biographique par le baron de Barante, le comte de Ficquelmont (Charles-Louis) avait quinze ans lorsque son père émigra. Ce fait dut donc avoir eu lieu en 1792. R. T. M.

3 Selon la notice biographique que le *Dictionnaire Larousse* donne sur le comte de Ficquelmont, Chrétien-Maximillen fut mort au combat de Magnano. Ce combat eut lieu le 5 Avril 1789. Magnano est un village d'Italie, à la rive droite de l'Adige, au sud de Vérone. R. T. M.

4 La capitulation d'Ulm eut lieu le 18 Octobre 1805, pendant la campagne, dont le dénouement fut la bataille d'Austerlitz. R. T. M.

Le frère et la sœur, malgré la distance et malgré la différence des situations, ne cessèrent jamais de correspondre.» [1]

.....

Nous avons appris, par Mme. Ve. Maximilien Marie, que ces relations ne continuèrent pas avec les descendants de son illustre belle-mère, après le décès de celle-ci.

La Mère de Clotilde naquit au Chateau de Paroy en 1782 [2]; Elle était donc cinq-ans moins âgée que le comte Louis de Ficquelmont. La notice biographique sur Maximilien Marie, publiée dans le *Grand Dictionnaire Larousse*, donne les renseignements suivants :

«Sa mère (Henriette-Joséphine [3] de Ficquelmont) avait éprouvé toutes les vicissitudes de

1 (THÉORIE DES FONCTIONS DE VARIABLES IMAGINAIRES, *par M. Maximilien Marie*, répititeur à l'École polytechnique. Tome troisième. Histoire de cet ouvrage. Paris 1876, p. 24. Lorsque, dans la suite, nous citerons cet ouvrage, nous nous bornerons à l'indication *Théorie etc.*)

2 Cette date se trouve indiquée dans le document suivant que nous avons obtenu à Beauvais, aux Archives départementales de l'Oise :

Extrait de l'Etat nominatif de la population de la Commune de Méru au premier Avril 1831

Noms	Prénoms	Année de la naissance	Professions, qualifications ou fonctions
MARIE	Joseph Simon	1775	Receveur des Contributions.
DE FICQUELMONT	Henriette Joséphine	1782	
	Charlotte Clotilde Joséphine.	1815	
	Charles Maximilien François (*sic*). . . .	1819	
	François Eléonor . .	1820	

Archives de l'Oise.—Série M.—Population.

Mais l'acte de décès de Mme Marie (née de Ficquelmont) déclare qu'elle est décédée à l'âge de soixante-sept ans, le 8 Février 1848, ce qui ferait attribuer sa naissance à 1781.

3 Le *Dictionnaire Larousse* donne le prénom *Philippine* au lieu de *Joséphine*; mais tous les documents que nous avons obtenus portent *Joséphine*.—R. T. M.

l'époque troublée où s'était passée sa jeunesse. Renvoyée en Lorraine à onze ans,[1] d'un couvent de Paris qu'on venait de fermer, elle avait trouvé le château de son père incendié et rasé, son père et ses deux frères émigrés, ses sœurs réfugiées chez leur grand'mère. Son frère, le comte de Ficquelmont, qui a joué plus tard un rôle considérable en Autriche, avait dès longtemps renoncé à toute idée de retour en France. Ses sœurs avaient ardemment épousé, avec leurs maris, les intérêts de l'ancien régime. Rien ne put l'empêcher de rester Française de cœur et libérale d'esprit. Elle a laissé plusieurs opuscules d'économie sociale,[2] écrits dans un style charmant et empreints du plus pur amour de l'humanité ».[3]

2

Ancêtres maternels.

Extrait de l'ouvrage de Jean Cayon sur

L'ANCIENNE CHEVALERIE DE LA LORRAINE.

FIQUÉMONT OU FICQUELMONT. — *D'or à trois pals abaissés au pied fiché de gueules, surmontant d'un loup passant de sable.*

Ancienne chevalerie. — Maison de nom et d'armes originaire de Lorraine et dont il existait plusieurs branches : 1° des seigneurs de MALATOUR, 2° de MONTIER et de PAROYE. *Gérard* chevalier, seigneur de Fiquelmont, vivait en 1130. Dans un

1 En 1793 ou en 1792 R. T. M.

2 Nous connaissons les indications bibliographiques suivantes : *Proposition d'une association religieuse et perpetuelle de femmes, pour travailler au soulagement des pauvres et à l'extirpation de la mendicité.* Paris Mme. Pichot 1836. — *Le sculpteur en bois*, récit entièrement vrai. Paris Dupont 1844.

Nous n'avons pu obtenir aucun de ces écrits. Nous regrettons de n'avoir pas parlé, à ce sujet, à Mme. Ve. Maximilien Marie. R. T. M.

3 (*Grand dictionnaire universelle de XIXe siècle* par Pierre Larousse. Tome dixième. Article MARIE (Charles-Frauçois-Maximilien p. 1203).

acte de l'an 1230, *Raymond* s'intitule fils de *Pierre de Fiquelmont*, chevalier. *René* grand-écuyer du duc Charles III, épousa, en 1570, Charlotte d'Anglure, et en eut *Balthasar* maître-d—hotel de Louis XIII. *Léonard de Fiquelmont*, capitaine de dragons, au régiment d'Asfeld, fut tué le 25 octobre 1709, au service d'Espagne. Les derniers de cette grande Maison ont suivi les ducs de Lorraine à Florence et en Allemagne, ont occupé et occupent encore à la cour de Vienne les emplois les plus relevés.

(C. H-L. B. D-P. A-R.)

NOTE : C — Callot ; H-L — Mathieu, Husson l'Escossais ; B — Bernau ; D-P — Dom Pelletier ; A-R — l'Armorial ou Nobiliaire général de la Lorraine.

3

Le comte de Ficquelmont (*Charles-Louis*).

« FICQUELMONT (Charles-Louis, comte de), homme d'Etat et général autrichien, né à Dieuze (Lorraine) en 1777, mort à Vénise le 7 Avril 1857. Fils d'un émigré tué dans les rangs autrichiens à la bataille de Magnano (1799), il porta les armes contre la France, et parvint au grade de major-général de cavalerie [1]. . . »

Nous allons extraire, de l'ouvrage du baron de Barante, les renseignements suivants:

« Le comte de Fiequelmont, qui a occupé une place si distinguée dans la diplomatie européenne, était Français ; sa famille comptait dans cette illustre chevalerie de Lorraine, qui défendit longtemps avec courage et dévouement l'indépendance d'une patrie, définitivement réunie à la France vers le milieu du siècle dernier.

. . . . . .

1 (LAROUSSE - *Grand Dictionnaire.* Article FICQUELMONT (Charles-Louis, comte de).

« Un certain nombre de familles nobles de Lorraine, sans renoncer à leur nouvelle patrie, conservèrent un attachement héréditaire pour leurs anciens princes et placèrent leurs enfants au service d'Autriche. Cette destination était d'autant plus compatible avec leurs devoirs de sujets français, que la France et l'Autriche devinrent alors alliées et coalisées contre la Prusse pendant la guerre de Sept ans, et restèrent en bonne intelligence jusqu'aux grandes guerres de la révolution.

« Ainsi le comte Maximilien, grand-père du comte de Ficquelmont, et son père Chrétien-Maximilien restèrent au service d'Autriche, mais conservèrent leur qualité de Français. Leur établissement et leurs propriétés héréditaires continuèrent à être en Lorraine. Son père avait épousé une comtesse de la Marche. De ce mariage naquit le 23 Mars 1777, le comte Louis de Ficquelmont. Il avait quinze ans, lorsque son père émigra et l'emmena avec lui; jusqu'alors il avait été élevé au collège de Nancy. Dès qu'il eut quitté la France, il fut placé dans le régiment autrichien des dragons de la Tour.

. . . . . .

« Pendant la campagne de 1805, qui eut pour dénoûment la bataille d'Austerliz, M. de Ficquelmont fut attaché comme ajudant à l'empereur François ; son frère Joseph de Ficquelmont, avait été tué devant Ulm.

« Après la paix de Schœnbrunn, le comte de Ficquelmont, après avoir fait la campagne de 1809 avec le grade de colonel ataché à l'archiduc Ferdinand d'Este, ne se soumit pas à l'exigence de l'empereur Napoléon, qui avait voulu que tous les émigrés français au service d'Autriche rentrassent dans leur patrie...

. . . . . .

« L'Espagne était alors un vaste champ de bataille où combattaient, contre l'invasion française, les armées espagnole et anglaise, ayant pour auxilaire un peuple soulevé pour défendre son indépendance. Le comte de Ficquelmont passa en Espagne ; il commanda pendant les années 1811 et 1812 trois régiments de cavalerie, nouvellement formés, dans l'armée du général Castagnos. Il fit preuve pendant cette guerre d'un talent et d'une énergie remarquables. . . . .

« En 1813, lorsque l'Autriche se joignit à la coalition européenne qui s'était formée contre l'empereur Napoléon, le comte de Ficquelmont, revenu d'Espagne, fut adjudant général sous le maréchal de Bellegarde, général en chef de l'armée d'Italie. En 1815, il commandait, sous le général Frimont, la cavalerie du corps d'armée qui s'avança jusqu'à Lyon.

« A cette époque, après la bataille de Waterloo et la seconde abdication de Napoléon, il se rendit à Paris où se trouvaient les souverains alliés. Ses conversations avec les hommes politiques donnèrent l'idée de son esprit de discernement et de justesse. L'empereur François le nomma ministre plénipotentiaire en Suède ; en 1820, il fut, en la même qualité, placé à Florence.

. . . . . , ...

« Quand le prince de Metternich reprit la gestion des affaires étrangères, M. de Ficquelmont fut nommé ministre d'État et en même temps général de cavalerie. En 1847 il fut placé auprès de l'archiduc Reynier, vice-roi de Lombardie.

« L'année suivante, quelques jours avant la révolution du 13 mars, il fut nommé président du conseil de la guerre. Pendant la première phase

de cette révolution, il fut président du conseil et ministre des affaires étrangères ; mais la sédition victorieuse ne s'arrêta point dans sa marche ; après qu'elle eut renversé M. de Metternich, il fallut lui sacrifier M. de Ficquelmont.

«Lorsque Vienne fut soumise et qu'un gouvernement se forma sous l'archiduc François-Joseph devenu empereur, le comte de Ficquelmont ne rentra point aux affaires. Il était arrivé à l'âge du repos, une génération nouvelle entourait le jeune souverain. Il témoigna à M. de Ficquelmont une haute estime, et reconnut son dévouement et ses services en lui donnant l'ordre de la Toison d'or. (PENSÉES ET RÉFLEXIONS ETC. pags. I à XIV).

. . . . . .

« Le comte de Ficquelmont montra dans la tourmente la plus grande noblesse. Une émeute venait de massacrer son cousin le comte de Latour et roulait vers le palais qu'habitait mon oncle. Il jeta à la multitude quelques paroles de mépris pour l'acte de férocité qu'elle venait d'accomplir, fit ouvrir les portes, sortit du ministère et traversa la foule haletante mais dominée.

« À sa mort, quelques mois après, le *National* rendit un respectueux hommage à son beau caractère.» (MAXIMILIEN MARIE. *Theorie etc.*, p. 39).

. . . . . .

« Il le (comte de Ficquelmont), avait conservé toute la vivacité de son esprit ; ses pensées ne cessaient point de se porter sur les grands intérêts qui avaient occupé sa vie ; il avait renoncé à l'action, mais il n'était pas assoupi dans un loisir vide et inutile.

« En 1852, il publia un livre intitulé : *Lord Palmerston, l'Angleterre et le Continent.* Ce titre ne donne pas une idée suffisante de cette œuvre d'un intérêt plus général, et qui, surtout dans la

première partie, appartient plus à la philosophie historique qu'à la politique actuelle. Peu d'écrivains ont aussi bien analysé et décrit la situation des sociétés européennes, ni exposé avec plus de fermeté et de décision la ruine de l'ancien ordre social, l'incertitude et les difficultés d'une organisation nouvelle et l'impossibilité de remonter vers le passé.

.....

« Deux ans après, sans cesse préoccupé des grandes affaires qu'il observait maintenant avec un intérêt aussi vif que s'il avait encore à y intervenir activement, il fit paraître un autre écrit qui a pour titre : *Le côté religieux de la question d'Orient.* Il commence, selon les habitudes de son esprit, par poser la question dans toute sa généralité. En reconnaissant les causes et la réalité de la renaissance religieuse, il en assigne le principal caractère. — « Chacun s'est reporté au principe de sa croyance : les catholiques, à l'autorité du chef de l'Église et à l'action du clergé ; les Grecs, à leur séparation de l'Église de Rome ; les protestants, au libre examen et à la résistance qui leur a donné naissance. »

« M. de Ficquelmont ne compare pas les dogmes de chacune des communions chrétiennes ; il recherche les différences qui les séparent, sous le rapport de l'ordre social et de l'autorité qu'elles exercent sur les âmes.

« Le caractère du Christianisme est d'avoir « établi deux pouvoirs indépendants l'un de l'au« tre, dont l'action simultanée est nécessaire « pour gouverner l'homme. Le pouvoir religieux « ne suffit pas aux intérêts de cette vie. Le pou« voir temporel, s'il existait seul, détruirait la « liberté morale de l'homme. L'indépendance du « pouvoir spirituel a seule fondé l'indépendance

« morale de l'homme, le plus grand bienfait « qui ait pu être accordé aux hommes et qui a « suffit pour fonder la civilisation des peuples « modernes, aussi supérieure à la civilisation des « peuples anciens que la vérité est au-dessus de « l'erreur. »

.....

«Après la mort de l'empereur Nicolas, après la prise de Sébastopol, lorsqu'il paraissait à peu près certain que des négociations allaient commencer, le comte de Ficquelmont fit imprimer un nouvel écrit intitulé : *Examen de conscience à l'occasion de la guerre d'Orient.* Il ne croyait pas que la paix fût prochaine, et supposait que l'Angleterre ne voulait point faire le sacrifice du triomphe, que lui promettaient les immenses armements qu'elle venait de faire. Cette brochure était donc écrite avec un sentiment d'amertume contre le gouvernement et le peuple anglais. C'était un livre de morale plus que de politique. Il n'admettait point qu'il y eût pour les nations et leurs gouvernements une dispense des devoirs, qui sont imposés à tout individu humain et qui sont écrits dans la conscience. La bonne foi, la justice et l'humanité lui semblaient obligatoires pour les sociétés comme pour les individus : selon lui, un peuple doit avoir une conscience, dont aucun calcul d'intérêt, aucune passion, ne doit étouffer la voix.

.....

«M. de Ficquelmont approchait de quatre-vingts ans, lorsqu'il s'occupait avec une vivacité, en même temps sérieuse et jeune, de ce qui se passait sur le théâtre d'où il avait voulu descendre ; ses forces diminuaient, mais sa vie intellectuelle ne faiblissait pas. Il s'affligeait ou s'irritait de tout ce qui lui semblait contraire à la jus-

tice ou à la raison. Il avait le besoin d'écrire ses pensées, de les rattacher à des principes généraux, d'en faire les matériaux d'un système. Il terminait un livre, dont il n'avait pas encore déterminé le titre, mais que provisoirement il appelait «Psychologie de l'histoire.» Il l'avait écrit en allemand, et se proposait de le faire paraître, après l'avoir traduit en français.

«Lorsqu'il tomba malade pour ne plus retrouver la santé, il disait : — « Je suis malade bien mal « à propos, car j'ai la tête remplie d'idées que je « voudrais écrire. » — Telle avait été son habitude pendant toute sa vie. Quand une idée lui venait à l'esprit, quand il réfléchissait sur une impression vive, quand une conversation lui donnait à penser, il se hâtait d'en fixer le souvenir dans des notes, souvent écrites au crayon ; parfois pendant les insomnies de la nuit ou tout en voyageant. Il eût voulu les classer, en faire un choix et les publier. C'est pour se conformer à ses intentions que madame la comtesse de Ficquelmont les a copiées et réunies, persuadée que cette publication contribuerait à faire connaître le caractère, les sentiments, les opinions et la distinction d'esprit du mari dont la mémoire lui est si chère. Il jouissait depuis trente-six ans d'un bonheur domestique qui n'avait jamais été troublé. En 1821, étant embassadeur à Naples il avait épousé la comtesse Dorothée de Tiesenhausen, petite-fille du général Koutousof. Sa fille unique était mariée au prince Clari d'Aldringen. Depuis quelque temps il s'était fixé à Venise; leurs soins et leur tendresse lui faisaient supporter avec patience et douceur les souffrances que dévoraient sa vie.

« Elle a fini le 6 Août 1857. Les consolations religieuses ne lui ont pas manqué ; il n'avait pas attendu les derniers moments pour y chercher la

force et le calme. Toujours il avait été ferme et tranquille dans ses convictions ; son respect et et son obéissance aux devoirs de la Religion lui inspiraient la tolérance et la charité dans les jugements qu'il portait sur le prochain. Il avait coutume de dire :—«Combien de gens sont chrétiens sans le savoir et pratiquent la morale évangélique sans se souvenir qu'elle leur vient de la Révélation, qui l'a écrite dans leur conscience». (PENSÉES *etc. par M. baron de Barante*, pags. XIX à XXIII).

Pour que l'on puisse apprécier suffisamment les antécédents maternels de Clotilde, il convient de rappeler enfin un document qui, tout en caractérisant l'élévation morale du comte de Ficquelmont, fournit, en même temps, des indications générales que se conservaient, dans sa famille, les traditions chevaleresques de la vraie noblesse. C'est la lettre qu'il écrivit à sa fille, le jour de la *Confirmation* celle-ci :

À MA FILLE
Le jour de sa Confirmation.

Tu vas, ma chère enfant, te présenter demain à la Confirmation, c'est-à-dire que tu vas prendre, arrivée que tu es à l'âge de raison, le même engagement qui a été pris pour toi, au moment de ton Baptême, l'engagement de vivre selon les préceptes de la loi chrétienne. Ton instruction religieuse est achevée ; tu as appris à connaître tes devoirs ; tu sais la manière dont tu dois les remplir. On a donné à ton esprit des lumières, pour que tu puisses voir la bonne route, et du secours à ta faiblesse, pour que tu saches y marcher d'un pas ferme et assuré.

Ce sentiment naturel, qui réside dans la conscience de l'homme, pour l'avertir de ce qui est mal, pourrait le tromper quelquefois, s'il

n'avait un guide plus sûr que la conscience elle-même.—Et ce guide, c'est l'Église, qui nous dit le précepte qu'il faut suivre, et qui nous donne en même temps l'instruction qui nous le fait comprendre. Tu as reçu cette instruction, mon amie, mieux que je ne pourrais te la donner. Je n'aurai donc rien à te dire, sous ce rapport, que tu ne le saches déjà. Mais je puis y ajouter des conseils, parce que j'ai l'expérience de la vie.

Écoute-moi donc :

À l'occasion du jour de ta première Communion, je t'ai dit que la vie morale est un combat perpétuel entre le principe du mal et celui du bien ; — que l'éducation que nous te donnions n'avait d'autre but que de te fournir des armes pour soutenir ce combat avec avantage ; — que le développement de ton intelligence et tout ce que tu apprenais n'avait pas d'autre objet. Je te disais aussi que l'acte de ta première Communion, en t'ouvrant tout les trésors de l'Église, allait te donner l'arme la plus puissante pour soutenir cette lutte de la vie. Tu ne pouvais pas encore bien apprécier ce que je te disais alors. Tu n'étais pas alors assez développée pour le comprendre, et, quoique plus avancée aujourd'hui de raison et d'intelligence, tu ne le comprendrais pas encore, si je ne venais à ton aide.

Tu vas entrer dans la vie d'une manière active. Tu deviens responsable de tes actions, pour ta conscience, comme pour ton bonheur. En regardant autour de toi, ton premier sentiment doit toujours être celui de la *reconnaissance*, mon amie, car tu verras que le nombre d'hommes placés dans une condiction de misère, ou du moins de travail pénible, est bien plus grand que celui des hommes, auxquels tu pourrais

porter envie. Penses que j'aurais pu être un de ces hommes, que j'aurais alors trouvé ta mère dans une de ces classes pour lesquelles la vie est toujours un travail difficile. Jouis donc de la position qui t'a été donnée comme d'un bienfait, et n'oublie jamais que *tous les hommes sont égaux devant Dieu*. Cette loi d'égalité, toujours présente à l'esprit, doit te préserver de l'orgueil, et t'imposer le devoir de ne jamais te servir de la supériorité de ta position, de manière à blesser ceux qui te sont inférieurs. C'est le Christ, mon amie, qui a manifesté aux hommes cette loi du ciel ; c'est lui qui a fondé l'affranchissement moral de l'homme ; c'est lui qui a dit *qu'il faut aimer son prochain comme soi-même*. Ce serait agir comme faisaient les païens, que de ne pas traiter l'homme selon l'esprit de la nouvelle loi, qui est un esprit de charité. Mais la charité, ce n'est pas l'aumône que le riche donne d'une main légère, parce qu'il la prend de son superflu. La charité est une loi morale, qui enseigne à compatir aux besoins de l'âme et de l'intelligence, qui, loin d'exiger d'êtres moins élevés de position que nous, plus de vertus que nous n'en avons nous-mêmes, vient, au contraire, au secours de la faiblesse et cherche à leur rendre plus facile l'accomplissement de devoirs, qui leur sont toujours pénibles, puisque ces devoirs les mettent dans une condition de servitude.

Tu sais déjà, mon amie, combien la condition de la femme est différente de celle de l'homme. Le mouvement du monde appelle l'homme hors de la maison, tandis qu'au contraire la vie de la femme l'y renferme. C'est là qu'est son *empire et son existence ;* c'est dans cette maison, que sont placés tous ses devoirs de fille, d'épouse et de mère ; ce n'est donc que là qu'elle peut trouver le

bonheur. En entrant dans le monde, comme tu vas le faire, ne te laisse donc pas aller à l'idée que tu pourrais y trouver le bonheur que ne te donnerait pas ta maison, celle de tes parents tant que tu y seras, ou celle de l'homme qui t'aura choisie pour compagne et que tu auras accepté. *La destinée d'une femme est renfermée tout entière dans ces deux dernières lignes*. Étudie-les bien, mon amie; elles te diront que tu dois conserver ton cœur libre, afin de conserver à ton esprit la faculté de juger, si l'homme qui voudrait te choisir pour compagne, serait digne de ton affection, et s'il te rendrait faciles les devoirs que tu aurais à remplir envers lui. Ne te permets donc jamais d'occuper tes pensées d'un avenir qu'il ne dépend pas de toi de fixer. Tu dois entrer dans la vie, forte de principes, et te *maintenir libre de cœur et d'esprit*, jusqu'au moment où tu feras le sacrifice de cette double indépendance, en échange de celle dont un homme te fera l'hommage. C'est dans cette positon morale que sont placés à la fois *le bonheur et la dignité d'une femme*.

L'Église doit nous donner des lumières et du secours pour toutes les situations de la vie. Ainsi, quand elle impose à la jeunesse, encore *libre*, la répression d'affections trop vives, c'est pour conserver le cœur digne de sentir et d'inspirer une affection plus profonde, telle qu'il faut qu'elle soit pour conserver, à l'acte solennel qui doit enchaîner la destinée de la femme, ce caractère de *sincère et religieuse pureté*, qui seul peut en fonder le bonheur.

Pense à nous, qui te donnons ces lignes, dans les moments difficiles que la vie pourrait te présenter; et reçois nos conseils avec cette confiance, que tu as dans le cœur et que mérite notre tendresse. (RÉFLEXIONS MORALES, ETC. pags. 24-28).

Capitaine MARIE (Joseph-Simon) Père de CLOTILDE

D'après une miniature
colorée appartenant à la Famille MARIE

III

Famille Paternelle de CLOTILDE

État des services et campagnes du Capitaine Joseph-Simon Marie

A) Copie prise aux archives de la Légion d'Honneur

Etat des services et campagnes de Monsieur Marie, Joseph Simon, né à Orléans, département du Loiret le 30 juillet 1775. Capitaine aide de Camp admis à la Retraite le 23 Mars 1816.

SERVICE.		CAMPAGNE.
Volontaire au 2e Bataillon du Loiret, devenu par suite des différentes Organisations, 87e, 78e, 1/2 Brigade et 2e Régiment d'Infanterie de Ligne le 9 Août.	1792	En temps de guerre, celles des années 1792, 1793, an 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, et 9, tant aux armées du Nord, Sambre et Meuse, Allemagne, Mayence, Naples, Italie et le Blocus de Gênes, 1808, 1809, 1810 et 1811 en Espagne, 1812 en Russie, 1813 à l'armée d'Allemagne, 1814 en France.
Caporal le 6 Mai.	1793	
Fourrier le 18 Messidor an. . . .	2	
Sergent le 8 Ventose an	3	
Sergent Major le 1er Pluviose an	8	
Sous Lieutenant le 25 Décembre	1807	
Pour prendre rang du 14 août..	1807	
Lieutenant le 6 août.	1809	
Capitaine le 28 février.	1812	
Membre de la Légion d'Honneur le 19 Novembre.	1813	
Capitaine aide de Camp le 4 Avril..	1815	
Admis à la retraite le 23 Mars..	1816	

IIe 4498 (nveau).

Les Membres du conseil d'administration du depôt du 2e Régiment d'Infanterie de ligne, certifions véritables les services et campagnes de Monsieur Marie Capitaine.

fait à Besançon ce neuf avril 1814

(Signés) Lemaitre, Capitaine, Moreau Major et Duhamel adjudant.

Vu par nous adjoint aux etc.

B) Certificat obtenu en 1895 par notre confrère M. Montenegro Cordeiro.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

Par ordre du Ministre de la Guerre,

Le Chef du Service

Certifie que des registres matricules et documents déposés aux Archives de la Guerre a été extrait ce qui suit:

NOM ET SIGNALEMENT DU MILITAIRE.	DÉTAIL DES SERVICES.
MARIE (Joseph Simon), né le 30 juillet 1775, à Orléans (Loiret).	Volontaire au 2e bataillon du Loiret, le 9 Août 1792 (Bataillon devenu par suite de différentes organisations, 87e, 78e, 1/2 Brigade, et 2e régt. d'infanterie de ligne). Caporal, le 6 Mai 1793 Fourrier, le 6 Juillet 1794 Sergent, le 26 Février 1795 Sergent Major, le 21 Janvier 1800 Sous Lieutenant, le 14 Août 1807 Lieutenant, le 6 Août 1809 Capitaine, le 28 Février 1812 Aide de camp du général Piat, le 4 Avril 1815 Mis en non activité par licenciement, le 1er Septembre 1815 Retraité, le 23 Mars 1816 CAMPAGNES : 1792 et 1793, armées du Centre, des Ardennes et de la Moselle; 1794, 1795, 1796, et 1797, armée de Sambre et Meuse; 1798, 1799 et 1800, armées d'Allemagne, de Mayence, de Naples et d'Italie: 1808, 1809, 1810 et 1811, Espagne; 1812, Russie, 1813, Saxe; 1814 et 1815. France. BLESSURES : Atteint par une balle à la jambe gauche au blocus de Gênes en 1800. DÉCORATIONS : Membre de la Légion d'honneur le 19 Novembre 1813 Officier de la Légion d'honneur, le 30 Avril 1834 Fait à Paris, le 1 Juillet 1895. (Signature illisible.)

IV

Fondation de la Famille de Clotilde

> Vous remarquerez, sur la seconde partie (Plan de la Morale pratique, 1er. Chap. Éducation propre à la première Enfance, *depuis la conception* jusqu'à sept ans ; sous le *Sacrement de la Présentation.*) que *j'y fais remonter l'éducation jusqu'à la conception*, de manière à renfermer l'état fœtal, en perfectionnant la présidence maternelle et l'influence sociale qu'elle transmet. (Auguste Comte. Lettre à G. Audiffrent, le 27 Aristote 69--24 Mars 1857).
>
> ... *vrai début systématique de l'éducation réelle*, qui ne saurait jamais devenir pleinement normale, sans remonter jusqu'à la conception, de manière à comprendre l'âge fœtal. Toutes les autres phases de la vie humaine ont plus ou moins suscité des soins spéciaux, tandis que celle-là ne fut jamais l'objet d'une sollicitude régulière, même de la part des mères, *quoiqu' elle doive certainement influer plus qu'aucune autre sur l'ensemble de notre évolution*, surtout jusqu'à la fin de la virilité, comme vous l'avez bien senti. (Auguste Comte. Lettre à G. Audiffrent, le 4 Archimède 69--29 Mars 1857).

En 1813, Henriette-Joséphine de Fiequelmont se trouvait en Bohême et était agée de trente et un ans, lorsque la sixième coalition européenne contre la France y conduisit un corps de l'armée française, auquel était attaché le capitaine Marie. Les hasards de la guerre firent ainsi celui-ci connaître Henriette-Joséphine de Fiequelmont, à qui il se maria, malgré l'opposition de la famille de Fiequelmont qui rompit ses relations avec Henriette. [1] Ce mariage fut après confirmé en France, [2] où nous rencontrons le capitaine Marie prenant part à la campagne de 1814.

Cette campagne finit par la chute de Bonaparte et l'élévation de Louis XVIII, qui fit son entrée solennelle à Paris, le 3 Mai 1814. Ainsi se

1 Nous n'avons pu savoir la date du mariage du capitaine Marie ; de sorte que nous ignorons s'il était déjà décoré à cette époque.

2 Toutes les informations sur la Famille de Clotilde et qui ne font pas partie des documents transcrits dans ce récit sont dues à la bienveillance de Mme. Ve Maximilien Marie.

réalisa la *première Restauration*. Rélégué à l'île d'Elbe, Bonaparte ne cessait pas de tourner ses yeux vers la France ; et la manière par laquelle s'établit le nouveau gouvernement, plus que la politique de celui-ci, créait, au néfaste dictateur, des éléments pour sa dernière aventure. Un immense dégoût gagnait surtout l'armée et y enflammait les plus audacieuses espérances. Cette situation sociale nous permet d'imaginer les dispositions morales dans lesquelles se sont données la conception et la gestation de la future Inspiratrice de la Religion de l'Humanité.

CLOTILDE est née à Paris, comme on l'a vu, à onze heures du soir du deux Avril 1815.

V

SITUATION DE LA FAMILLE MARIE, PENDANT LA PREMIÈRE ENFANCE DE CLOTILDE.

L'acte de naissance de Clotilde semble indiquer, que, à l'époque que nous considérons, continuaient encore interrompues les rélations entre la Famille Marie et la Famille de Ficquelmont.

Le jour même, 4 Avril, de la présentation civile de Clotilde, son Père fut nommé aide de camp du général Piat. [1] Bonaparte était parvenu, un peu avant, à entrer en France, et essayait de relever l'Empire.

Mais, le 18 Juin, il était définitivement écrasé à Waterloo. Le capitaine MARIE fit la campagne de 1815 et fut mis en disponibilité le 1er Septembre 1815. Enfin le 23 Mars de l'année suivante (1816), il obtint sa retraite.

1 Le général Piat est la personne à laquelle le second Bonaparte adressa la lettre où vient la phrase : *on ne détruit que ce qu'on remplace*. Voyez le CATÉCHISME POSITIVISTE, édition de Jorge Lagarrigue avec des notes de Miguel Lemos, p. 397.

Nous n'avons pas d'informations sur la famille Marie jusque vers la fin de 1822. Nous savons seulement que, en 1819, était né à Paris son fils, Charles-François-Maximilien. Quant à François-Eléonor, [1] il est née en 1820, mais nous ne savons où. Les documents que nous avons rencontrés aux Archives du Département de l'Oise, à Beauvais, et dont nous devons la communication à la bienveillance de Mr. Roussell [2] et de Mr. P. Langlois, nous montrent, que, dès 1821, il faisait des démarches pour obtenir une Perception.

1 Nous croyons que c'est le même que Clotilde appelait Léon; nous écrivons Éléonor suivant la liste de famille transcrite ci-dessus.

2 C'est Mr. Lucien Lazard, archiviste paléographe, sous-archiviste aux Archives de la Seine, qui eut la honté de nous présenter à Mr. Roussell, en 1897. Nous sommes heureux de pouvoir rappeler ici, ainsi que nous l'avons fait dans la *Visite aux Lieux-Saints du Positivisme* (p. 258), les touchantes circonstances qui nous ont mis en rapport avec Mr. Lucien Lazard. Dès notre arrivée à Paris, le 10 Octobre 1897, nous avons tâché de découvrir le document indiquant la maison où était morte Clotilde. À cet effet, nous nous sommes adressé, sans aucune présentation, au chef des gardes du cimetière Père Lachaise, Mr. Dapsens, un ancien militaire, déjà âgé, encore vigoureux, qui daigna nous écouter avec honhomie et nous informa que cette indication devait se trouver sur l'Acte de Décès. Nos démarches pour obtenir un *extrait de cet acte* offrirent ensuite l'occasion de Mr. Dapsens nous faire connaître le chef des Conducteurs du cimetière Père Lachaise, Mr. Charles Moonen, qui eut spontanément la honté de nous donner une carte de présentation pour Mr. Lucien Lazard, auquel nous avons dû la connaissance de son digne collégue Mr. É. Coyecque. C'est grâce à la hienveilliance de Mr. Lucien Lazard et de Mr. É. Coyecque, que nous sommes parvenu à ohtenir les copies authentiques des documents existant aux Archives de la Seine, et que nous avons été éclairés sur les recherches à faire à d'autres archives puhlics, spécialement à celui de Beauvais. C'est ainsi que nous avons été porté à y examiner, avec Mr. San-Juan, les *tables décennales de l'État civil*, où Mr. San-Juan a trouvé l'indication du mariage de Clotilde. (Voir *Une Visite aux Lieux-Saints du Positivisme* ps. 65--66).

SECONDE ENFANCE DE CLOTILDE

3 Avril 1822 à 3 Avril 1829

I

SITUATION DE LA FAMILLE MARIE, PENDANT LA SECONDE ENFANCE DE CLOTILDE.

Cette prétension ne fut satisfaite que le 15 Janvier 1823. Nous transcrirons ci-dessous les documents dont il s'agit. [1] Ils montrent, non seulement les difficiles conditions où se trouvaient les Parents de Clotilde, mais aussi le milieu domestique et social où elle grandit et fut élevée. Personne ne peut méconnaître les réactions que devait avoir, sur son éminente nature, le concours des influences aristocratiques, provenant de ses antécédents marternels, avec les impulsions plébéiennes propres à son Père.

Voici maintenant les documents, jusqu'alors inédits, que nous avons obtenus à Beauvais, en 1897, sur la Famille de Clotilde.[2]

1. Lettre transmettant au Préfet de l'Oise une demande de Mme Marie en faveur de son mari.

Monsieur le Baron,

J'ai l'honneur de vous transmettre la demande de Madame Marie, née de Ficquelmont, à l'effet d'obtenir pour son mari la place vacante de percepteur à Méru.

La manière avantageuse dont sont connus M^r^ et Mad^e^ Marie me fait espérer que vous daignerez accueillir leur sollicitation.

1 Nous avons reçu, pour ces recherches, l'aide la plus précieuse de la part de notre jeune ami Mr. João Manuel de San-Juan, prématurément décédé, à Rio de Janeiro, au milieu de sa quarante-unième année, le 23 Dante 124 (6 Août 1912).

2. Nous ajouterons à ces documents ceux que nous avons pu obtenir, presque douze ans plus tard, en 1908 et 1909, grâce à l'obligeance de Mr. P. Langlois.

Je suis avec les sentiments les plus distingués, Monsieur le Baron, votre très humble et très obéissant serviteur.

(Signé) Le Vaillant.

Beauvais 28 X^bre 1822.

Annoncer à Mad^e Marie que j'avais déjà arrêté la liste des candidats lorsque sa demande m'est parvenue et que je regrette de ne pouvoir pas seconder ses vœux.

Archives de l'Oise — Série *P.* — Finances.

2. Lettre à laquelle se rapporte le document précédent.

Monsieur le Préfet,

Permettez que je vienne solliciter pour mon mari des bontés auxquelles il a droit de prétendre comme habitant de notre département, comme père de famille dans l'infortune, comme appartenant à une famille des plus recommendables dont le chef Monsieur le comte de Ficquelmont, mon frère, remplit aujourd'hui le poste important d'ambassadeur d'Autriche près la Cour de Naples ; ces différents motifs nous ont obtenu à la sollicitation de M^rs les Comtes d'Escard, de Kergorlay, de Beaufort et de Scufft, la bienveillance de son Excellence Monseigneur le Ministre des finances, qui, ayant appris par ces Messieurs les malheurs dont ma famille a été acablée par suite de l'émigration de mon père, a bien voulu promettre de nommer mon mari à une perception sitôt qu'il serait porté sur une liste de candidats. L'occasion la plus favorable se présente aujourd'hui, Monsieur le Préfet, le percepteur de Méru, commune que nous habitons, vient de mourir et Son Excellence verrait sans doute avec plaisir que vos bontés pour nous le missent à même de rem-

plir ses engagements ; j'ose espérer cette faveur de votre part, Monsier le Préfet, votre désir de faire le bien vient à l'appui de ma demande ; mon mari, père de trois enfants, Capitaine en retraite ne possédant qu'une pension de 1200 francs, se trouverait bien heureux de vous devoir le mieux être de sa famille.

J'ose donc vous supplier avec les sentiments d'une mère dans l'infortune, de vouloir bien porter comme candidat pour la perception de Méru Joseph Simon MARIE, Capitaine en retraite, chevalier de la Légion d'honneur. Sa solvabilité est assurée sur une propriété en bois dans le département de la Meurthe, seul débris qui me soit resté de la fortune de mon père.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur le Préfet, avec les sentiments de la plus haute considération, votre très humble et très obéissante servante.

(Signé) Marie, née de Ficquelmont.

3. Lettre du Ministre De Villèle recommandant au Préfet la candidature du Capitaine Marie.

Cabinet du Ministre des finances.

—

M. le Préfet est prié de vouloir bien porter Mr. Marie sur la Liste des candidats pour la perception de Mèru.

—

Paris, le 28 Décembre 1822

Il paraitrait, Monsieur le Préfet, que la vacance de la perception de Méru, arrondissement de Beauvais, vient d'avoir lieu par le décès du titulaire, le S. Adeville.

J'attache un intérêt particulier au succès de la demande qui m'a été faite de cet emploi, en faveur de Mr Marie, beau-frère de Mr. le Cte de Ficquelmont, Ambassadeur d'Autriche à Naples. Je vous serai donc très obligé, Monsieur le Préfet, de vouloir bien comprendre M.r Marie sur la Liste des candidats que vous aurez à me présenter pour la

perception de Méru, dans le cas où elle serait effectivement vacante.

J'ai l'honneur, Monsieur le Préfet, de vous saluer avec un bien sincère attachement.

Le Ministre Secrétaire d'Etat des finances
(Signé) De Villèle.

A Monsieur le Préfet du Département de l'Oise.

—

Je prie M. Grave de faire connaître à M. le Receveur G[al] le contenu de cette lettre et de lui demander s'il consent à ce que ce nouveau candidat soit compris sur une Liste supplémentaire.

Voir la minute de la lettre écrite au Ministre le 29 Décembre qui est ci-jointe.

30 Janvier.

4. Réponse à la lettre précédente.

Cabinet de S. E. Réponse à la lettre du 28 Xbre.

Beauvais le 29 X[bre] 1822.

A S. E. le Ministre des finances.

Monseigneur,

J'avais déjà adressé à V. E. les propositions auxquelles donnait lieu de ma part le décès du percepteur de Méru lorsque j'ai reçu la lettre qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire le 28 de ce mois en faveur de M. Marie, Beau-frère de M. le Cte de Fiequelmont, Ambassadeur d'Autriche à Naples. Pour me conformer aux intentions bienveillantes de V. E. à son égard, je vais réclamer le consentement de M. le R[t] G[al] pour que ce candidat puisse être porté sur une liste supplémentaire, que je m'empresserai, Monseigneur, de vous adresser.

En proposant à V. E. d'accorder cette perception au Sr. Conte percepteur de Ste Geneviève, j'avais été mu par le double désir de procurer un avancement à un des meilleurs comptables du

dépt. et de vous mettre à portée de réduire les remises de deux perceptions au lieu d'une à 3 centimes 1/2 : la nomination de M. Marie privera les contribuables de plusieurs communes du département d'un centime 1/2 que j'avais voulu leur procurer. V. E. aura à examiner si cette considération doit l'emporter sur le désir qu'elle éprouve de donner à M. Marie un témoignage de sa bienveillance. J'aurai l'honneur de lui faire observer en outre que le S^r. Descampeaux portée en tête de la liste des candidats jointe à ma lettre du 28 X^bre, n'a dû la préférence que je lui avais accordée dans mon travail qu'à l'intérêt de S. E. M. le Mis de Clermont Tonnerre vis-à-vis duquel j'avais pris antérieurement l'engagement de le comprendre dans la première liste de candidats que je serais dans le cas de présenter à Votre Excellence.

5. Lettre du comte F. de Kergorlay recommandant la candidature du Capitaine Marie.

Rép. le 31 à classer.

Paris, rue Saint-Dominique n. 102, ce 30 X^bre 1822.

Monsieur le Préfet

J'ai l'honneur de vous recommander avec un intérêt très particulier le S^r. Joseph Simon Marie, officier en retraite résidant à Méru, qui désire obtenir la perception de Méru qui vient de devenir vacante par la mort du titulaire. Je l'avais déjà recommandé l'an passé[1] à votre prédécesseur pour la perception d'Amblainville et il m'avait donné l'espérance de l'y porter sur la liste des candidats dans le cas de sa vacance qui semblait alors prochaine, mais qui ne peut plus avoir lieu main-

1 On voit par là, comme nous l'avons dit ci-dessus, que, dès 1821, le Capitaine Marie faisait des démarches pour obtenir une Perception.—R. T. M.

tenant vu la réunion de cette perception à celle de Fosseuse et Bornel. M. Marie désire aujourd'hui obtenir de vous la même grâce d'être porté sur la liste des candidats pour la perception de Méru. Il a d'assez puissants appuis pour espérer sa nomination du Ministre des finances, s'il se trouve sur cette liste. Les relations que j'ai eues avec la famille de son épouse, fille du comte de Fiequelmont Emigré, qui a perdu tous ses biens à la révolution, me feraient désirer vivement de pouvoir concourir à procurer à Mme Marie en la personne de son époux quelque adoucissement aux pertes qu'elle a faites, et je vous aurai l'obligation de m'en avoir fourni les moyens si vous consentez à porter Mr. Marie sur la liste des candidats pour la perception de Méru.

Agréez, Monsieur le Préfet, les assurances de la considération très distinguée, avec laquelle j'ai l'honneur d'être

Votre très humble et très obéissant serviteur.

(Signe) Le Cte F. de Kergorlay, Député de l'Oise.

(Au dos est écrit) À Monsieur
Monsieur le Baron de Balsac
Préfet du Département de l'Oise
à Beauvais (Oise).

6. Lettre du Préfet au Receveur général.

31 Décembre 1822.

A Monsieur le Receveur général des finances.

Monsieur le Rr Gal.

S. E. le Ministre des finances m'écrit, sous la date du 28 Xbre qu'il prend un intérêt particulier à ce que la perception de Méru soit

donnée, s'il est possible, à M. Marie, beau-frère de M. le Cte de Ficquelmont Ambassadeur d'Autriche à Naples. Je vous prie de me faire connaître en conséquence, M. le R^r^ G^al^ si vous consentez à ce que le Sr Marie soit présenté comme candidat sur une liste qui servirait de supplément à celle que vous m'avez déjà adressée le 27 X^bre^ courant.

7. *Lettre proposant le Capitaine Marie.*

Beauvais, le 11 Janvier 1823

A S. E. le Ministre des Finances,

Ainsi que je l'ai annoncé à V. E. par ma lettre du 29 X^bre^, j'ai l'honneur de lui adresser une liste supplémentaire de candidats pour la perception de Méru sur laquelle est porté le sieur Marie. Le consentement donné à cette nouvelle proposition par M. le Receveur général est consigné dans la lettre d'hier ci-jointe.

Cette dépêche est également accompagnée d'une demande qui vous est adressée par M. le Porquier Devaux (*sic*), Secrétaire général de la Préfecture de l'Oise et qui a pour objet de faire détacher la commune de Lormaison de la perception de Méru pour la réunir à celle de Ressons dont son gendre le sieur Demay est titulaire. Cette proposition tendant à changer le travail qui a déterminé la nouvelle circonscription des perceptions et à affaiblir les remises de celle que V. E. destine au Sieur Marie, je n'ai pas cru devoir me la rendre propre ; je me bornerai donc à exprimer que M. Devaux (*sic*) mérite sous tous les rapports la bienveillance de V. E. et qu'il m'eut été très agréable que son zèle pour le service du Roi eut pu motiver en faveur de son gendre le démembrement de la perception de Méru.

Archives de l'Oise — Série *P.* — Finances.

8. Proposition du Capitaine Marie pour la place de percepteur de Méru, à laquelle se rapporte la lettre précédente.

Département de l'Oise.

État de proposition pour les perceptions vacantes.

Arrondissemens	Désignation des Communes	Noms et prénoms des percepteurs décédés démissionaires ou révoqués	Noms et prénoms des sujets proposés par le Préfet	Date du consentement par écrit du receveur général	Indications et valeur des immeubles possédés par les sujets proposés	Observations
Beauvais	MÉRU Andeville Lardières Lormaison	ADEVILLE décédé	MARIE (Joseph Simon) Capitaine retraité Chevalier de la Légion d'honneur	10 Janvier 1823	Indépendamment d'une pension de retraite de 1.200 francs, le Sr. Marie possède des propriétés dans le dépt. de la Meurthe dont on ne connait pas la valeur.	Ses opinions politiques ont pour garant l'intérêt que M. le Cte de Kergorlay, député de l'Oise, accorde à ce candidat.

Arrêté par le Préfet de l'Oise.— Beauvais ce 11 Janvier 1823.

9. Nomination du Capitaine Marie pour percepteur de Ste Geneviève.

a) Arrêté du Ministre De Villèle nommant le Capitaine Marie percepteur de St Geneviève.
Document obtenu en Mai 1909

Ampliation pour Mr. le Préfet

Ministère des Finances
Nomination de Percepteurs
Département de l'Oise.
Arrondissement de Beauvais.
Enregistré au Secrétariat de la Préfecture de l'Oise le 23 Janvier 1823.

NOMINATION
DE PERCEPTEURS.

—

Au nom du Roi.

Le Ministre Secrétaire d'État des Finances,

Arrête ce qui suit

Article 1er

Le Sr Leconte, présentement percepteur de Ste Geneviève est nommé percepteur des communes de Méru (chef lieu), Andeville, Lardières et Lormaison, en remplacement du Sr Adeville, décédé.

Ses remises sont fixées à trois centimes et demi par franc, pour toutes les communes de sa perception, à partir du 1er Janvier 1824.

Article 2

Le Sr Marie (Joseph Simon) est nommé Percepteur des communes de Ste Geneviève (chef lieu), Corbeil-Cerf, Laboissière, La Chapelle St Pierre et Mortefontaine, en remplacement du Sr Leconte, qui passe à la perception de Méru.

Ses remises sont fixées à trois centimes et demi par franc, pour toutes les communes de sa perception, à partir du 1er Janvier 1824.

Article 3

L'extrait du présent arrêté sera délivré aux Percepteurs nommés et ils ne seront installés dans leurs fonctions, que lorsqu'ils auront justifié du versement de leur cautionnement, prêté serment d'être fidèles au Roi, d'obéir aux lois du Royaume, et de se conformer aux règlemens qui régissent la perception, notamment à ceux qui prescrivent aux percepteurs,

1° d'exercer par eux-mêmes leur emploi ;

2° de tenir leur comptabilité suivant le mode indiqué par les instructions ;

3° de ne point cumuler des fonctions incompatibles avec celles de Percepteur.

Ils seront tenus en outre d'aller de suite résider dans l'une des communes composant leur perception et de préférence dans celle chef lieu ou dans la commune la plus centrale : à défaut de quoi il sera pourvu sur le champ à leur remplacement.

Arrêté à Paris, le 15 Janvier 1823.

Le Ministre Secrétaire d'état des finances,

Signé J^h de Villèle

Nota. Le seul fait de la non-résidence du Percepteur dans une des communes de son arrondissement de perception, donnera immédiatement lieu à son remplacement.

pour ampliation

Le Directeur de l'administration des Contributions directes, fesant les fonctions de Secrétaire général,

(Signé) Cornet Dincourt

Archives de l'Oise, Série P. Finances. — Perceptions de Méru et de Ste Geneviève.

b) Documents obtenus en 1897.

1. Lettre du Ministre De Villèle au Préfet du Département de l'Oise, communiquant la nomination du Capitaine Marie pour percepteur de Ste Geneviève.

Ministère des Finances.

Nomination de Percepteurs.

Paris le 22 Janvier 1823.

J'ai l'honneur, Monsieur le Préfet, de vous adresser deux ampliations de l'arrêté que j'ai pris le 15 Janvier courant qui nomme les sieurs Leconte et Marie percepteurs, le premier de Méru et le second de Ste Geneviève.

La première de ces ampliations doit vous rester. Je vous prie de transmettre l'autre au receveur général de votre département afin qu'il suive en ce qui le concerne l'exécution de l'arrêté dont il s'agit.

Je joins également à la présente lettre des extraits de cet arrêté pour les percepteurs nommés ; vous aurez soin de ne les leur remettre, et de ne les faire installer dans leurs fonctions qu'après qu'ils auront justifié du versement de leur cautionnement.

Vous voudrez bien leur recommander de se conformer aux dispositions de l'arrêté de leur nomination, et notamment à l'obligation qui leur est imposée d'aller résider dans l'une des communes de leur perceptions, et de préférence dans celle chef-lieu, ou dans la commune la plus centrale.

Vous les préviendrez que le défaut de résidence entraînerait immédiatement leur remplacement.

Je vous serai obligé de m'informer du moment où cet objet sera définitivement mis en règle.

J'ai l'honneur, Monsieur le Préfet, de vous saluer avec un bien sincère attachement.

Le ministre secrétaire d'état des finances.

(Signé) De Villèle.

Monsieur le Préfet du Dépt de l'Oise.

2. Procès-verbal constatant l'entrée en fonction du Capitaine Marie, comme percepteur de Ste Geneviève, Département de l'Oise.

Porté au Répertoire n. 5327.

L'an mil huit cent vingt trois, le huit février, deux heures de relevée.

S'est présenté devant nous Préfet du Département de l'Oise, le sieur Marie (Joseph Simon) nommé par arrêté de S. Ex. le ministre des finances, en date du quinze janvier dernier, percepteur des communes de Ste-Geneviève, (chef-lieu) Corbeil-Cerf, Laboissière, La Chapelle St-Pierre et Mortefontaine, en remplacement du sieur Leconte qui passe à la perception de Méru.

Lequel a prêté en nos mains, le serment d'être fidèle au Roy, d'obéir aux lois du Royaume, et de se conformer aux réglemens qui régissent la perception notamment à ceux qui prescrivent aux percepteurs.

1er d'exercer par eux-mêmes leur emploi ;

2e de tenir leur comptabilité suivant le mode indiqué par les instructions ;

3e de ne point cumuler des fonctions incompatibles avec celles de percepteur.

Fait à Beauvais, hôtel de la préfecture les jour, mois et an susdits

Le Préfet de l'Oise

(Signé) Baron de Balsac.

(Signé) Marie.

Enregistré à Beauvais le huit février 1823. fo 144 Vo.

10. Séjour de la Famille Marie à Noailles.

D'après le document précédent, nous avons dit, dans la *Visite aux Lieux-Saints du Positivisme*, que, en Fevrier 1823, la Famille Marie alla demeurer à Ste. Geneviève, petit village du département de l'Oise. Mais les documents ci-dessous transcrits, que voulut bien nous envoyer, en Mai 1909, M.r P. Langlois, montrent que la Famille Marie dut s'établir alors à Noailles, près de Ste Geneviève. Clotilde complétait huit ans. Les sœurs de Mme Marie étaient entrées en France et avaient rétabli leurs relations avec elle. Mme Ve Maximilien Marie ne nous a rien renseigné sur l'enfance de Clotilde : elle se souvenait seulement d'avoir entendu dire qu'elle était un *peu taquine avec ses frères*, — me dit elle, en souriant avec bonhomie.

Documents concernant le séjour de la Famille Marie à Noailles, près de Ste Geneviève.

Ces documents, reçus le 25 Mai 1909, sont dus à l'obligeance de Mr. P. Langlois.

1. Lettre du Receveur général des Finances transmettant au Préfet de l'Oise la pétition du Capitaine Marie demandant l'autorisation de résider à Noailles.

Document reçu le 25 Mai 1909.

Trésor Royal

Département de l'Oise.

N° 1246

Beauvais, ce 29 Mars 1823

Le Receveur général des Finances

A Monsieur le Baron de Balsac,
Préfet du Département de l'Oise
à Beauvais.

Monsieur le Baron,

J'ai l'honneur de vous adresser avec prière de vouloir bien la transmettre à Son Excellence le

Ministre des finances; une pétition par laquelle le sieur Marie, Perceptеur de la Réunion de Ste Geneviève, expose qu'il lui est impossible de trouver dans les cinq communes composant sa perception, une maison où il puisse se loger convenablement, et demande à être autorisé à résider à Noailles.[1]

Je pense, Monsieur le Baron, que Son Excellence peut sans qu'il en résulte le moindre inconvénient, accorder au sieur Marie l'autorisation qu'il sollicite, car la commune de Noailles est si rapprochée de la Perception de Ste Geneviève que le bien du service ne peut souffrir par la non résidence du Percepteur et que les contribuables auront même la facilité de se libérer les jours où ils se rendront au marché à Noailles, qui est le chef lieu de leur canton.

Je crois donc d'après ces motifs, devoir vous prier d'appuyer près de Son Excellence la demande du sieur Marie.

J'ai l'honneur d'être avec respect,

Monsieur,
Votre dévoué serviteur
(Signé) Gibert

Archives de l'Oise—Série P. Finances.—Perception de Ste Geneviève.

2. Lettre du Préfet de l'Oise au Ministre des Finances, au sujet de la pétition précédente.
Document reçu le 25 Mai 1909.

12 Avril 1823

à S. Ex. le Ministre des Finances

Mgr

J'ai l'honneur d'adresser à V. Ex. une pétition par laquelle M. Marie, nouveau percepteur

1 Distant de Ste Geneviève de 5 kilomètres. (Note de la copie).

de la Réunion de Ste Geneviève, lui demande l'autorisation de fixer sa résidence à Noailles, commune voisine et chef lieu du canton.

La demande de M. Maric est accompagnée des certificats des maires des cinq communes composant sa perception qui attestent que ce comptable n'a pu trouver de logement convenable dans leurs communes. M. le Receveur général des finances pense que l'autorisation sollicitée par le Sr Marie ne peut donner lieu à aucun inconvénient, et que sous certains rapports, elle peut faciliter les recouvremens ; je partage, à cet égard, l'avis de M. le Receveur général, et je crois devoir recommander à la bienveillance de V. E. la pétition de M. Marie.

Arch. de l'Oise. Ibidem.

3. Lettre du Ministre De Villèle au Préfet de l'Oise, consentant à accorder l'autorisation sollicitée par le Capitaine Marie.

Document reçu le 25 Mai 1909.

Ministère des Finances
—
Cabinet du Ministre
—
Autorisation accordée au percepteur de Ste Geneviève de résider à Noailles.
—

Paris, le 14 Mai 1823

Vous m'avez fait l'honneur de me transmettre, le 12 Avril der, Monsieur le Préfet, une pétion du Sr Marie, percepteur de Ste Geneviève, arrondt. de Beauvais, tendant à obtenir l'autorisation de résider à Noailles, hors de son arrondissement de perception.

Vous proposez d'accueillir cette demande qui est également appuyée des avis favorables des Maires et du Receveur Gal.

Je consens, sur votre proposition, à accorder l'autorisation réclamée par le S.r Marie ; mais sous la réserve expresse toutefois que ce compta-

ble sera tenu de se rendre fréquemment et à des époques périodiques dans chaque commune de sa perception, pour y recevoir les versemens des contribuables.

Je vous prie d'informer le Receveur général de votre dépt des dispositions que font l'objet de la présente lettre, afin qu'il puisse veiller, en ce qui le concerne, à ce qu'elles reçoivent leur exécution.

J'ai l'honneur, Monsieur le Préfet, de vous saluer avec un bien sincère attachement.

Le Ministre Secrétaire d'État des finances

(Signé) De Villèle

M. le Préfet du département de l'Oise à Beauvais.

Arch. de l'Oise. Ibid.

4. Lettre du Préfet au Receveur Général des Finances transmettant l'autorisation sollicitée par le Capitaine Marie.

Document reçu le 25 Mai 1909.

Ce 19 Mai 1823

A M. le Receveur g^{al} des finances

M. le R. g^{al}

J'ai l'honneur de vous prévenir que S. E. le Ministre des finances, par décision du 14 de ce mois, a accordé au S. Marie l'autorisation de résider à Noailles, hors de son arrond.t de perception, sous la réserve expresse que ce comptable sera tenu de se rendre fréquemment et à des époques périodiques dans chaque commune do sa perception pour y recevoir les versemens des contribuables.

Je vous prie de veiller, en ce qui vous concerne, à ce que cette disposition reçoive son exécution.

Arch. de l'Oise. Ibid.

II

Baptême de CLOTILDE

Clotilde fut baptisée, comme on verra ci-dessous, à Ste Geneviève, le 7 Octobre 1823. Il semble donc que la Famille Marie demeurait déjà à Ste Geneviève, au début de la seconde enfance de Clotilde, et y resta jusque vers la fin de 1824. La Famille Marie fit alors des démarches pour que Clotilde fût admise *comme élève gratuite* dans une des *Maisons de la Légion d'honneur*, vu la pauvreté de ses Parents. C'est cette maison que Clotilde et notre Maître appelaient le couvent de la rue Barbette.

Nous avons tâché d'obtenir les renseignements se trouvant aux archives de la Légion d'honneur, sur le séjour de Clotilde à cet établissement. À cette fin nous avons adressé, par l'entremise du Ministre du Brésil à Paris, Mr. Gabriel de Piza, une lettre au Grand Chancelier de la Légion d'honneur, Mr le Général Davout. Peu de jours après, nous avons reçu une lettre de Mr. Ed. Poinsot, chef du 2e bureau de la chancellerie de l'Ordre, nous avertissant que le Secrétaire général désirait nous entendre sur les informations que nous avions demandées. Mr. Ed. Poinsot nous accueillit, en effet, avec bienveillance et nous communiqua les pièces qu'il avait. À ce propos, il nous dit que ces papiers avaient été sauvés par hasard de l'incendie de la Commune en 1871. On aura déjà rémarqué que ce n'était pas la première fois que nous éprouvions les suites de cette fatalité ; et cette circonstance éveilla des réflexions que nous devons consigner ici.

Lors de notre voyage (en 1897) nous n'avions pas aperçu son urgence pour obtenir les documents existant aux archives publics. Nous

croyions qu'ils y seraient trouvés à tout temps. Ce qui nous préoccupait alors c'était exclusivement de parler avec les personnes qui avaient connu Clotilde et Auguste Comte, et les contemporains de ces personnes, qui étaient déjà très âgés. Mais l'expérience vint montrer combien il est urgent de sauver des éventualités révolutionnaires et autres les documents quelconques de l'histoire du Positivisme, en les publiant. Il conviendrait même que la publication en fut faite au moyen de reproductions photographiques apportant en elles-mêmes le cachet de l'authenticité.

—

Aux archives de la Légion d'honneur, nous avons rencontré des données très précieuses. Ce fut ainsi que nous avons pu obtenir l'acte du Baptême de Clotilde, pour la première fois. Dès que nous avions obtenu l'extrait de l'Acte civil de naissance, transcrit ci-dessus, nous avons tenté de découvrir ce document. Mais furent sans succès toutes nos démarches, en parcourant plusieurs Églises de Paris, aidé dans ces recherches par M.rs San Juan, Americo Quadros, et Luis Arrau. L'explication de cet insuccès est dans la circonstance de Clotilde n'avoir été baptisée que le 7 Octobre 1824, à Ste Geneviève, et quand elle avait neuf ans et demi. M.r Ed. Poinsot nous fit remarquer que cela montrait qu'Elle avait été baptisée pour pouvoir être admise à la maison de la rue Barbette. En effet, à cette époque, on exigeait cette condition, dont on se passa plus tard.

Ce fait sert à montrer le dégré de dégagement moral et mental des Parents de Clotilde envers les croyances catholiques, malgré la transformation politique par laquelle venait de passer la France. Le mariage de Henriette-Joséphine de Ficquelmont et les antécédents du Capitaine

Marie, aussi bien que l'époque de leur jeunesse, indiquaient d'ailleurs déjà cette situation de leurs âmes.

Comme on vient de le voir, le baptême de Clotilde se réalisa le 7 Octobre 1824. Nous en avons copié l'extrait existant aux archives de la Légion d'honneur; mais nous avons tâché d'en obtenir aussi une autre copie aux archives de la Paroisse de Ste Geneviève. Nous nous sommes rendu pour cela, avec M. San-Juan, au petit village, où Clotilde se trouvait quand elle fut baptisée. Mais, malgré la bonne volonté du curé, il ne fut pas possible de trouver le cahier des actes de baptême pendant cette année. Nous n'avons pu qu'obtenir à l'évêché de l'Oise, à Beauvais, un extrait de ce document, et qui ne coïncide pas, en certaines particularités de rédaction, avec l'extrait existant aux Archives de la Légion d'honneur. Voici les textes de ces deux documents:

Acte de Baptême de Clotilde.

A). Copie prise aux Archives de la Légion d'Honneur.

Du Registre des Baptêmes, Mariages, et Sépultures de la paroisse de Ste Geneviève a été extrait ce qui suit. année 1824.

Ce jourd'hui 7 octobre 1824 a été Baptisée par moi curé soussigné Charlotte-Joséphine-Clotilde (*sic*), née le 3 Avril 1815, fille de Joseph Simon Marie, Capitaine, aide de camp Retraité, chevalier de la Légion d'Honneur, Et de Henriette Joséphine de Ficquelmont son épouse ; le parrain Mr Gabriel Pernot de Fontenoy, la marraine, Marie Jeanne Clotilde, Dame de la Lance, née de Ficquelmont, tante de l'enfant, représen-

CLOTILDE

(vers sa neuvième année).

Réproduction d'une miniature colorée, faite par sa MÈRE, et appartenant à la Famille MARIE.

tés par le père et la mère. Lesquels n'ont point signé.

Collationné conforme à l'original et délivré par moi soussigné : à Ste Geneviève le 18 octobre 1824.

V. Merlier

Curé de Ste Geneviève.

B) Certificat obtenu à Beauvais

Evêché de Beauvais — Beauvais le 189...

Extrait des actes religieux
de la paroisse de Ste Geneviève
déposés aux archives de l'Evêché.

—

Aujourd'hui 7 Octobre 1824, a été baptisée par moi curé soussigné Charlotte, Joséphine Clotilde, (*sic*) née le 3 Avril 1815, fille de Joseph, Simon, Marie, capitaine, aide de camp retraité, chevalier de la Légion d'honneur, et d'Henriette Joséphine de Fiequelmont, ses père et mère, demeurant depuis quelque temps dans cette paroisse.

Le parrain M.r Gabriel (*sic*) de Fontenoy et la marraine Marie Jeanne Clotilde, dame de la Lance, née de Fiequelmont, tante de l'enfant représentés par les père et mère.

Signé : Merlier.

Pour copie conforme

D. Pistorius.

Secrétaire de l'Evêché.

III

Séjour de Clotilde à la Maison de la Légion d'honneur, rue Barbette, à Paris.

> ... Que les parents à qui la Providence a donné tout à la fois les vertus et les talents, la fortune et le loisir; que ces parents, dis-je, conduisent leurs enfants aussi loin qu'ils le pourront; mais pourvu qu'on possède *le premier* et le plus important de tous ces dons, qu'on ne se hâte pas au moins *d'arracher les enfants de la maison paternelle, l'asile du bonheur et le berceau des vertus.* Ne soyons point les meurtriers de l'innocence, en la précipitant de si bonne heure au milieu des dangers qu'accompagnent nécessairement tous les rassemblements nombreux. L'œil du sage s'arrête douloureusement sur *ces amas de jeunes gens* où les vertus sont isolées et tous les vices mis en commun. (Joseph de Maistre--Voir *l'Esprit* du comte Joseph De Maistre par Charles Barthélemy, p. 267. Paris-1859).
>
> ... Les cloîtres scolastiques, toujours funestes sous leurs divers modes, *ne sauraient s'éteindre avant la fin de la transition occidentale*, qui seule fera partout prévaloir l'éducation domestique sur l'instruction publique. Cependant, sans entraver aucunement les instituts pédagogiques, le gouvernement ne doit jamais encourager un usage qui manifeste et développe l'incurie des familles modernes envers le premier de leurs devoirs. (Auguste Comte *Pol. Pos.* IV, p. 389).

Parmi les documents existant aux Archives de la Légion d'honneur, on trouve l'état des services du capitaine Marie, que nous connaissions déjà, mais dont nous avons pris une copie. Ce document présente de petites différences par rapport à celui qu'a obtenu notre confrère, Mr. Montenegro Cordeiro.

Par ces documents, on voit que Clotilde a été recommandée par l'évêque de Beauvais, le 1er Août 1824.

Elle fut nommée élève gratuite par le Décret du 19 Août 1824.

Existe un document certifiant la pauvreté de ses parents.

Ce fut donc un mois et demi environ après le Décret de la nomination d'élève gratuite, qu'eut lieu le baptême de CLOTILDE ; et le 15 Octobre 1824 le capitaine Marie demanda l'admission de CLOTILDE à la rue Barbette. Mais cette entrée n'eut lieu que le 18 Mai de l'année suivante (1825). Les parents des élèves doivent indiquer une personne demeurant à Paris qui s'engage à recevoir les jeunes-filles à toute éventualité. Parmi les documents existant aux Archives de la Légion d'honneur, se trouve une lettre du capitaine Marie, écrite d'Ercuis; (arrondissement de Senlis, canton de Neuilly-en-Thelle, département de l'Oise), du 21 Mai 1825, demandant que la comtesse de Bonchamp, demeurant à la rue du Pare-Royal n.º 8, fût autorisée à voir sa fille. Selon l'information que nous a donnée Mr. Ed. Poinsot, cette lettre avait pour but de satisfaire cette condition.

Nous avons cherché à determiner la maison de la rue Barbette où fut élevée CLOTILDE. D'après les informations données par Mr. Lazard, aux Archives de la Seine, nous avons vérifié que cette maison était alors le numéro 2 et venait jusqu'au coin de la rue des Trois Pavillons, à présent rue Elzévir. Il y avait, en 1897, un grand batiment ; mais en le contemplant, nous hésitions que ce fut la maison que nous cherchions, parce que son apparence n'offrait rien de particulier. Un homme qui nous sembla prolétaire et qui s'y trouvait, auquel nous nous sommes adressé, nous a dit être un ancien habitant du quartier, et connaître la maison que nous cherchions. D'après son aimable renseignement, cette maison portait, en 1897, le n.º 8. A ce qu'il nous dit, elle était entourée d'un jardin qui venait jusqu'au coin de la

rue des Trois Pavillons et par un autre plus petit du coté opposé.

Nous nous sommes procuré une copie photographique du plan de Paris correspondant à cette partie du quartier; on y voit aussi les rues Pavée, Payenne, et la partie de la rue St. Antoine aux environs de l'Église St. Paul.

Le 27 Décembre 1824, le Capitaine MARIE avait été transféré à la perception de Neuilly-en-Thelle, et, vu la lettre citée ci-dessus, il semble qu'il s'établit à Ereuis. Il est donc à presumer que ce fut de là que CLOTILDE passa à la rue Barbette, où son séjour fut interrompu à cause de l'état délicat de sa santé. En effet, au commencement d'Août 1827, elle obtint, à cause de sa débilité, un congé de trois mois, qui fut d'abord prorogé pendant six mois en Novembre de la même année, et, ensuite, encore pendant cinq mois, en Mai 1828. De sorte qu'elle resta ainsi absente de la rue Barbette jusqu'à Octobre 1828; c'est-à-dire,— depuis l'âge de douze ans et quatre mois environ jusqu'a treize ans et demi à peu près, — elle resta absente à cause de maladie. Un certificat de médecin, du 21 Septembre 1828, constate qu'elle se trouvait en traitement chez le baron de Manonville, son oncle, à Manonville, Département de la Meurthe.

Adolescence de CLOTILDE
3 Avril 1829 à 3 Avril 1836

I.

Situation de la Famille Marie pendant l'adolescence de Clotilde

Le 25 Avril 1828, le capitaine Marie fut transféré à la perception de Méru. Voici les documents concernant cette nomination et que nous avons reçus le 25 Mai 1909. Ils sont dus á l'obligeance de M. P. Langlois.

Nomination du Capitaine Marie pour percepteur de Méru

Documents reçus le 25 Mai 1909.

1. Proposition du Réceveur Général des Finances.

Trésor Royal.
—
Département de l'Oise
—
N°. 1674.
—

Beauvais, ce 17 Avril 1828

Le Receveur général des Finances

À Monsieur le Comte de Nugent
Préfet du Dépt. de l'Oise,

Monsieur le Comte,

Je vous serai obligé de vouloir bien proposer à Son Excellence Mgr Le Ministre des finances pour remplacer M.r Leconte décédé P.r de la Réunion de Méru arrondissemt de Beauvais, M.r Marie Percepteur de la réunion de Neuilly-en-Thel qui m'en a témoigné le désir. Je suis très flatté d'avoir cette occasion de donner à ce percepteur une preuve de la satisfaction que j'éprouve à contribuer, pour ceux qui le méritent par leur bonne gestion et la considération dont ils jouissent, à leur procurer les places qui sont le plus à leur convenance.

J'ai l'honneur de vous adresser pour former la liste des candidats à proposer pour la Perception

de Neuilly-en-Thel, si M.r Marie obtient la Place de Méru, les consentemens de M.r Le R.r de l'arrondissement de Senlis en faveur de

M. Brechot fils qui vous est particulièrement connu.

M. Vilmar fils de l'ancien P.r de la réunion du Hamel arrond.t de Beauvais.

M. Nys, fils d'un ancien P.r de la réunion de Clermont. Ces derniers ont acquis en travaillant avec leur père, dont la gestion fut irréprochable, les connaissances néeessaires pour s'acquitter de leur devoir à la satisfaction de l'administration.

Je suis avec respect,

Monsieur le Comte,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

(Signé) Gibert

Arch. de l'Oise — Série P — Finances. Perception de Méru et Neuilly-en-Thelle.

2. *Lettre du Préfet de l'Oise au Ministre des Finances, proposant de faire passer le Capitaine Marie à la perception de Méru.*

17 Avril 1828

à S. E. Le Ministre des Finances

Mgr

J'ai l'honneur d'informer V. E. de la mort de M. *Leconte*, percepteur de Méru, arrondiss.t de Beauvais.

Je joins à cette lettre un tableau de présentation pour que V. E. puisse pourvoir à la place que cette mort laisse vacante.

M. le Receveur Général m'a proposé de faire passer à Méru le S.r Marie, percepteur de la réunion de Neuilly-en-Thelle. Ce comptable a droit à la bienveillance du gouvernement par son excellente gestion, par sa position peu aisée, par ses alliances (il est parent de M. le C.te de Ficquelmont,

ambassadeur d'Autriche à Naples) ; cette mutation n'améliorera point sa situation sous le rapport pécuniaire, puisque les perceptions de Méru et de Neuilly-en-Thelle sont de même valeur ; mais elle le rapprochera des ses intérêts particuliers, et sous ce rapport elle sera une véritable faveur pour lui.

Dans le cas où V. E. adopterait cette proposition, j'ai inscrit sur le tableau le nom de trois candidats pour qu'elle puisse nommer à la perception de Neuilly-en-Thelle. Les trois candidats sont probes et capables, mais le S.r *Bréchot*, premier inscrit a des connaissances spéciales d'administration communale qui lui rendront faciles l'accomplissement de ses devoirs de percepteur. Sa famille est nombreuse, peu fortunée ; son père et l'un de ses frères appartiennent déjà à une administration financière, celle des contributions indirectes ; cette considération et sa grande aptitude semblent de nature à lui concilier l'intérêt de V. E. j'ose le réclamer pour lui de concert avec M. le Receveur G.[1]

Arch. de l'Oise.—Ibid.

3. Arrêté du Ministre des Finances passant à la perception de Méru le Capitaine Marie.

Ministère des Finances

Au nom du Roi

Département de l'Oise

Le Ministre Secrétaire d'État des Finances,

Arrondissement de Beauvais.

Arrête ce qui suit

Art. 1.er

Inscrit au Régre du Snt Gal. page 121.

Le S.r Marie actuellement percepteur de Neuilly-en-Thelle, arrondt de Senlis, est nommé titulaire de la perception composé des Communes de Méru (chef lieu), Andeville, Lardières, La Villeneuve le Roy

et Lormaison, arrond.t de Beauvais, en remplacement du S.r Leeonte décédé.

Les remises du S.r Marie sont fixées à 3 eent.es et demi par frane.

Son eautionnement, eomme percepteur des Contributions directes est fixé à Trois mille cent cinquante francs (3150) et eelui qu'il est tenu de fournir, en qualité de Receveur M.al sera de six eent vingt franes (620).

Arrondissement de Senlis

Art. 2e

Le S.r de Lespinay de Paney (Alphonse) acetuellement employé au Ministère des finaneos, est nommé pereeptcur des Contributions direetes des Communes de Neuilly-en-Thelle (chef lieu), Ereuis et Ully St. George, arrond.t de Senlis, en remplacement du S.r Marie, appelé à la pereeption de Méru par l'artiele 1er ei-dessus.

Les remises du S.r de Lespinay de Paney sont fixées à 3 centimes et demi par frane.

Son eautionnement comme pereepteur des contributions direetes est fixé à la somme de Trois mille einq eent trente franes (3530) et eelui qu'il est tenu de fournir en qualité de reeeveur Munieipal sera de deux cents soixante-dix francs (270).

Art. 3

Les percepteurs nommés ne seront installés dans leurs fonctions qu'après avoir justifié du versement de leur eautionnement et prêté serment de fidélité au Roi et d'obéissance aux lois du Royaume.

Ils sont tenus d'exereer personnellement leur emploi ;

De ne pas cumuler des fonetions ineompatibles avee eelles de Pereeptcurs ;

De résider dans l'une des communes de leur pereeption et de préférenee dans la plus centrale ;

Enfin de remplir fidèlement toutes les obligations que les règlemens imposent aux Percepteurs.

Art. 4

La remise du service des Pereepteurs remplacés aux nouveaux titulaires sera faite eonformément aux régles traeées par les eireulaires ministérielles des 26 juin 1820, 9 fevrier, 26 décembre 1824, 26 février et 15 déeembre 1826.

Art. 5

Ampliation du présent arrêté sera transmise à M. le Préfet du département, au Reeeveur général et au Direeteur des Contributions direetes, afin qu'ils en suivent l'exécution ehacun en ce qui le eoneerne.

Fait à Paris, le 25 Avril 1828

Signé Roy

Pour ampliation :

Le Seerétaire général des Finanees

(Signé) de Boubers

Areh. de l'Oise. Ibid.

4. Lettre du Ministre des Finances communiquant au Préfet de l'Oise la nomination du Capitaine Marie pour la perception de Méru.

Ministère des Finances — Cabinet du Ministre — 4 pièces jointes

Paris, le 26 Avril 1828.

Monsieur le Préfet, j'ai l'honneur de vous adresser deux amplions (*sic*) de mon arrêté du 25 de ee mois par lequel le S.r Marie est nommé à la pereeption de Méru, arrondissement de Beauvais et remplacé par le S.r de Lespinay de Paney, empoyé au trésor dans eelle de Neuilly-en-Thelle, don til est aetuellement titulaire, dans l'arrondissement de Senlis.

L'une de ces ampliations doit rester entre vos mains et je vous invite à transmettre l'autre au Receveur général de votre département.

Vous trouverez également ci-joint les commissions destinées aux percepteurs nommés.

Agréez, Monsieur le Préfet, l'assurance de mon bien sincère attachement.

Le Ministre Secrétaire d'État des finances

(Signé) Roy

M. de Lespinay de Pancy est
actuellement attaché au Ministère
des finances et je ne doute pas qu'il
ne présente toutes les garanties désirables
au trésor et au Receveur particulier
de l'arrond.t de Senlis.

Monsieur le Préfet de l'Oise, à Beauvais.

5. Lettre du Préfet de l'Oise communiquant au Receveur Général des Finances la nomination du Capitaine Marie.

2 mai 1828.

à M. le Receveur Général des Finances

M. le R.r G.l

J'ai l'honneur de vous transmettre une ampliation de l'arrêté en date du 25 avril, par lequel S. E. le Ministre des finances a nommé le S.r *Marie* à la perception de Méru, et remplacé ce comptable dans la perception de Neuilly-en-Thelle par le S.r de *Lespinay de Pancy* employé au trésor public.

Je vous prie de faire avertir le S.r *Marie* de sa promotion et de l'engager à justifier promptement du versement de cautionnement supplémentaire qui lui est assigné et à retirer sa nouvelle commission.

Arch. de l'Oise.—Ibid.

6. Lettre du Receveur Général au Préfet de l'Oise pourvoyant au retard du Capitaine Marie á prendre possession de la perception de Méru.

Trésor Royal
—
Département de l'Oise
—
N° 2065
—

Beauvais, ce 12 Mai 1828.

Le Receveur général des Finances
A Monsieur le Comte de Nugent
Préfet du Dépt.

Monsieur le Comte,

Les travaux de remise de service que M.r Marie, Percepteur de Neuilly-en-Thele, nommé percepteur de Méru, a à faire avant de prendre possession de sa nouvelle place et l'incertitude où je suis de l'époque où le nouveau percepteur de Neuilly-en-Thele entrera en exercice ne me permettent pas de laisser plus longtemps en souffrance les recouvremens des contributions de la Perception de Méru ni la gestion des deniers com.x et de la comptabilité de l'hospice de ce Boury. J'ai l'honneur de vous prier en conséquence de vouloir bien nommer pour gérer la place par intérim M. Langlois (Louis Joseph), dont la capacité et la probité me sont bien connues.

Je suis avec respect
Monsieur le Comte
Votre très humble serviteur.
(Signé) Gibert

Arch. de l'Oise. Ibid.

7. Lettre du Préfet de l'Oise informant au Ministre des Finances l'installation du Capitaine Marie dans la perception de Méru.

10 Juin 1828.

à S. E. le Ministre des Finances
M.gr

J'ai reçu, avec la lettre que V. E. m'a fait l'honneur de m'écrit le 27 avril dernier, l'arrêté

par lequel elle a nommé le S.r *Marie* à la perception de Méru, et le S.r *Lespinay de Pancy* à la Perception de Neuilly-en Thelle.

J'ai l'honneur d'informer V. E. que ces deux comptables ont été installés dans leurs fonctions respectives.

Arch. de l'Oise.—Ibid.

8. Reconnaissance du Capitaine Marie de sa Commission de perception de Méru.

Je reconnais avoir reçu ma Commission de perception de Méru.

Beauvais le 7 Juin 1828

(Signé) Marie

Arch. de l'Oise.—Ibid.

II

Première COMMUNION de Clotilde.

Souvenir precieux de ma jeunesse, compagnon et guide des heures saintes qui ont sonné pour moi, rappelle toujours à mon cœur les cérémonies grandes et suaves de la Chapelle du Couvent. (*Inscription de Clotilde*, en 1837, sur La Journée du Chrétien, son livre usuel au couvent de la Légion d'honneur, rue Barbette. Elle donna cette relique à notre Maître, le dimanche 29 Mars 1846, sept jours avant sa mort. (Testament p. 93).

Le 14 Avril 1829, Clotilde obtint encore de quitter la maison de la rue Barbette, à cause de sa santé.[1] Un certificat de médecin daté de

1 La demande de ce congé fut faite par Mr. Chauvin, chef de bataillon retraité, demeurant rue du Cimetière St. Nicolas 9, ami et fondé de pouvoir du Capitaine Marie, que l'on verra être un des témoins du mariage de Clotilde. Parmi les documents existant à la Légion d'honneur, se trouve une lettre du Capitaine Marie, écrite de Méru, le 19 Septembre 1835, demandant au Grand Chaucelier l'autorisation de retirer l'acte de naissance de Clotilde et de la remettre à Mr. Chauvin, son ami.

C'était à cet état précaire de sa santé que Clotilde faisait allusion, dans sa lettre du 23 février 1846: «Dieu me préserve, pour soulager mes bronches, de perdre mon estomac, et de remettre mes intestins dans l'état où je les ai eus pendant mon enfance!» (Testament. *Correspondnce, p. 521*).

52

PONT-À-MOUSSON

Monsieur Marie
Capitaine en retraite chevalier
de la Légion d'honneur maire
municipal de Metz

Metz (Dpt de la Moselle)

31 MAI 1829

3 JUIN 1829

Mes chers Parens

Nous sommes au moment d'entrer en retraite Je viens vous demander pardon de tous les sujets de mécontentement que j'ai pu vous donner du peu d'efforts que j'ai fait pour me corriger. Je vous demande aussi votre Bénédiction bénissez votre enfant Je suis bien résolue de mériter par mon entière docilité ce bonheur d'être toujours bénie de Dieu et de mes parens. J'embrasse mes frères de tout mon coeur et je me recommande à leurs prières Mon Oncle et ma tante vous font bien des amitiés et Mr le Curé bien des complimens. Recevez moi à vos Pieds mes chers Parens et agréez mon repentir et mes résolutions. Adieu mes chers parens permettez moi de vous embrasser de tout mon Coeur Je suis avec respect votre fille

Clotilde Marie

Comme nous allons entrer en retraite je vous écris d'avance parceque je ne pourrai le faire pendant ce tems là: on compte toujours faire la première communion le Jour de la pentecôte Priez bien pour moi mes bons parens ne m'oubliez pas auprès du Bon Dieu

Je joins à ma lettre une de ma tante l'abbesse que Ma tante a reçu ce matin

Juin, la déclare en état de rentrer ; mais elle dut être de retour vers la mi-Mai de la même année. En effet, parmi les inestimables reliques que Mme. Ve. Maximilien Marie daigna confier à notre piété filiale, se trouve la lettre que Clotilde écrivit à ses Parents, à l'occasion de sa PREMIÈRE COMMUNION. Cette lettre n'a pas de date; mais les cachets postaux sont du 31 Mai et du 3 Juin 1829.

Voici le texte de ce précieux document dont la touchante naïveté traduit l'esprit humainement humble et tendre du Catholicisme à travers les réactions cultuelles de son dogme divin. Clotilde avait alors quatorze ans accomplis.

Lettre de CLOTILDE à ses PARENTS.

Mes chers Parens

Nous sommes au moment d'entrer en retraite Je viens vous demander pardon de tous les sujets de mécontentement que j'ai pu vous donner du peu d'efforts que j'ai fait pour me corriger. Je vous demande aussi votre Bénédiction bénissez votre enfant je suis bien résolue de mériter par mon entière docilité ce bonheur d'être toujours bénie de Dieu et de mes parens. J'ambrasse mes frères de tout mon cœur et je me recommande a leurs prières Mon Oncle et ma tante vous font bien des amitiès et Mr le Curé bien des complimens. Recevez moi à vos Pieds mes chers Parens et agreez mon repentir et mes résolutions. Adieu mes chers parens permettez-moi de vous embrasser de tout mon Cœur Je suis avec respect votre fille

Clotilde Marie.

Comme nous allons entrer en retraite je vous écris d'avance parce que je ne pourrai le faire pendant ce tems la. on compte toujours faire la

première communion le Jour de la pentecôte[1] Priez bien pour moi mes bons parens ne m'oubliez pas auprès du Bon Dieu.

Je joins à ma lettre une de ma tante l'abesse que Ma tante a reçu ce matin

À l'adresse on lit :

Monsieur Marie
Capitaine en retraite chevalier
de la Légion d'honneur receveur
municipal à Méru
Méru (Dpt de l'Oise)[2]

«... L'amour de Dieu animait toutes ses actions, et il louait beaucoup la parole d'une femme qu'on avait trouvée dans la Terre-Sainte, tenant un flambleau allumé d'une main, et un vaisseau plein d'eau de l'autre ; qui, étant interrogée de ce qu'elle en voulait faire, répondit qu'elle voulait mettre le feu au paradis et éteindre le feu de l'enfer, afin, disait-elle, que dorénavant les hommes servent Dieu par le seul amour. (Bossuet ---*Abrégé de l'histoire de France*---Louis IX).

Cette lettre suggère des réflexions sur lesquelles nous croyons devoir appeler l'attention du lecteur. Voilà, en résumé, toute cette lutte intime entre les affections divines et les plus pures affections humaines, qui devint toujours le plus grand tourment des meilleures âmes sincèrement catholiques, et qui montre d'une manière irrécusable le caractère transitoire de la réligion médiévale. Car la rupture des liens humains pour mieux s'approcher de Dieu, ne peut être acceptée que tant que l'ensemble de la situation sociale ne permet pas de concevoir que l'Amour désintéressé devienne le mobile habituel de la conduite populaire. Alors, en effet, les âmes même les plus éminentes se sentent incapables d'imaginer que

1. En 1829, tomba le Dimanche sept Juin—R. T. M.
2. On a reproduit cette lettre textuellement, avec l'ortographe et la ponctuation qui s'y trouvent.—R. T. M.

l'on parvienne, chez les humains, à une suffisante épuration de l'égoïsme, si ce n'est en invoquant l'égoïsme même. Aux joies et aux souffrances personnelles sur la Terre on oppose les délices et les tortures personnelles aussi d'outre-tombe, et on obtient ainsi l'empire de la Charité, c'est à dire de l'Amour. Ce sont donc les besoins politiques et moraux qui ne permettent pas que l'intelligence se dégage des croyances théologiques, dans la phase préparatoire de l'évolution de l'Humanité.

Mais, dès que la culture affective des masses occidentales, organisée par le Catholicisme, a fait partout prévaloir des mœurs et des aspirations pleinement fraternelles parmi les humains, l'intelligence fut poussée à découvrir, en dehors des préoccupations surnaturelles, les moyens de systématiser les mœurs pacifiques. Stimulés ainsi directement par l'altruïsme délivré des plus grandes entraves égoïstes, les esprits d'élite ont dû chercher, dans les *sciences positives*, les lumières dont avait besoin l'industrie. Et cette recherche conduisit les génies placés en des conditions assez favorables à réconnaître graduellement *l'inanité*, même mentale, des dogmes théologiques, qui constituaient déjà pour eux une superfétation affective. Ce dégagement des croyances surnaturelles tendit à se propager fatalement et prématurément chez toutes les âmes, avant même que la science eût étendu son domaine aux phénomènes politiques et moraux. Il en résulta un état de scepticisme, plus ou moins profond, pendant lequel les individus et les peuples occidentaux sont devenus victimes des perturbations que l'égoïsme apporte à l'ascendant de l'altruisme, quand l'intelligence n'offre pas les lumières indispensables.

Mais, quelque prolongée qu'aie été et que puisse encore être cette anxieuse situation, au-

cun doute ne saurait désormais rester quant à son terme plus ou moins prochain, d'après la victoire de la Religion de l'Humanité. En effet, la fin de l'anarchie moderne exige à peine que l'élite des masses populaires et surtout du sexe féminin puisse instituer la rapprochement entre les satisfactions que le Positivisme et le Catholicisme assurent respectivement aux plus nobles besoins du cœur. Sous un aspect quelconque, ce rapprochement mettra au grand jour que la Religion de l'Humanité peut seule répondre aux sublimes désirs que l'évolution médiévale vint déterminer en Occident chez les plus grands Saints et chez les plus admirables Saintes. Ainsi, en revenant au touchant document qu'occasionna ces réflexions, quel contraste entre le culte catholique et le culte positiviste ! Pour mieux approcher de Dieu une enfant, le Catholicisme la prive de correspondre même avec sa Mère. Le Positivisme, au contraire, érige chaque Mère en la meilleure personnification habituelle de l'Humanité pour tous les croyants ; il rend le culte le plus intime à peine une fervente idéalisation de nos relations journalières avec les êtres humains que nous aimons le plus, sous la suave présidence du type maternel, en tant que la synthèse familière des dévouements dont nous sommes sans cesse l'objet ; il transforme enfin les plus grandioses solennités de l'adoration publique en suprême épanouissement de toutes les effusions domestiques et civiques. Or, personne ne peu méconnaître, d'après un tel contraste, vers où se tourneront les masses populaires et surtout les cœurs féminins, quand il leur sera convenablement révélé. Ceci fait voir quel doit être le but de nos efforts actuels.

TEMPLE DE L'HUMANITÉ A RIO DE JANEIRO. **Le Maître-autel.**
L'HUMANITÉ y est personnifiée par CLOTILDE, selon le vœu de notre MAÎTRE.
En deuil, dès le 25 Gutenberg 126 (6 Septembre 1914).
LA PREMIÈRE COMMUNION DE CLOTILDE
La Commémoration solennelle du premier Centenaire de la Naissance de
CLOTILDE de Vaux (née Marie) (3 Avril 1815—3 Avril 1915).

III

Milieu social où se passa l'enfance et le début de l'adolescence de Clotilde.

3 Avril 1815 à 29 Juillet 1830.

> Dimanche je commencerai ma préface (de l'Appel aux Conservateurs), qui sera finie le surlendemain. Outre la *déviation militaire* (de la Guerre de Crimée), qui doit en occuper le tiers, je saisirai l'occasion de témoigner ma reconnaissance envers le régime trop méconnu de la Restauration, sous lequel je vis paisiblement surgir mes méditations les plus fondamentales, dignement accueillies á leur début, avant que les lettrés se fussent spontanément concertés contre leur essor. Ce prélude sera pleinement conforme à la préférence, systématisée dans tout l'opuscule, que j'accorde aux rétrogrades sur les révolutionnaires. Quelque indignation que ceux-ci puissent en ressentir, je dois dignement témoigner les regrets que m'inspira la chute du régime le plus honnête, le plus noble et le plus vraiment libéral, de tous ceux sous lesquels j'ai vécu; bien convaincu que, si le coup d'état du 25 Juillet 1830 avait réussi, nous aurions eu, vingt ans plus tôt, le gouvernement des conservateurs républicains unis aux républicains conservateurs, pour nous délivrer de la fatale oscillation entre les demagogues rétrogrades et les rétrogrades comme l'explique mon *Appel*. (Auguste Comte—Lettre à G. Audiffrent, le 26 Charlemagne 67—13 Juillet 1855).

Le milieu social où Clotilde passa son enfance et le début de son adolescence, était bien propre à lui faire sentir profondément les antécedents catholico-féodaux. Cette partie de sa vie se rapporte, en effet, à la Restauration. Voici le jugement définitif de notre Maître, sur cette phase. «Appréciant l'histoire générale du mot *Conservateur*, incorporé par lui à la politique la plus avancée», il dit, dans la Préface de son opuscule l'Appel aux Conservateurs :

«...Propre au parti provisoire qui doit prévaloir jusqu'à ce que la transition finale soit pleinement installée, ce nom a suivi, pendant le demi-siècle de sa destinée politique, une marche naturellement conforme au développement de la situation correspondante.

« L'irrévocable avénement de la paix occidentale termina la longue rétrogradation qui dut succéder à l'issue anarchique de l'explosion française. Il fit partout sentir, et surtout chez le peuple central (France), le besoin d'une conciliation fondamentale entre l'ordre et le progrès. Ainsi surgit le titre de *Conservateur*, où l'on doit voir un programme permament, dont la réalisation exigeait l'entière élaboration de la doctrine destinée à terminer la révolution occidentale.

« Il fut spontanément introduit par le parti rétrograde, irrévocablement réduit à l'état d'opposant d'après l'énergique sagesse de la dictature française, dans une transformation décisive, instituée le 5 septembre 1816 et complétée le 5 février 1817. [1] Alors ce parti manifesta son aptitude à se modifier en acceptant les deux conditions connexes que lui prescrivait la situation correspondante. En effet, il s'efforça de ressaisir le gouvernement d'après un noble emploi du journalisme et du régime parlementaire. Le titre de *Conservateur* surgit pour désigner la revue hebdomadaire où, sous l'éminente direction de Bonald et Châteaubriand, avec l'éloquente assistance de La Mennais, les dignes rétrogrades exposèrent, pendant cinq ans, leurs vues politiques. Cette qualification représente la supériorité, mentale et morale, de ce parti sur ses adversaires, quand on la compare aux noms insignifiants qu'adoptaient ceux-ci, suivant l'usage britannique, faute d'un caractère organique.

1. La première date se rapporte à la dissolution, par Louis XVIII, de la Chambre nommée *introuvable ;* la seconde fait allusion à la nouvelle loi électorale qui abolissait l'élection à deux degrés et modifiait le cens électoral et les conditions d'éligibilité, la chambre devant être renouvelée pour le cinquième (Note de Miguel Lemos, à la traduction en portugais de l'*Appel aux Conservateurs.*)

TEMPLE DE L'HUMANITÉ à Rio de Janeiro.

PREMIÈRE COMMUNION DE CLOTILDE.

CLOTILDE se vouant, au début de son adolescence, sous le patronage de STE. CLOTILDE, de STE. GENEVIÈVE, et ST. BERNARD, à la régénération religieuse.

À l'occasion du Centenaire de la naissance de CLOTILDE.

Souvenir précieux de ma jeunesse, compagnon et guide des heures saintes qui ont sonné pour moi, rappelle toujours à mon cœur les cérémonies grandes et suaves de la Chapelle du Couvent. (*Inscription de* CLOTILDE, en 1837, sur LA JOURNÉE DU CHRÉTIEN, son livre usuel au couvent de la Légion d'honneur, rue Barbette. Elle donna cette relique à notre Maître, le dimanche 29 Mars 1846, sept jours avant sa mort).

« Dans la mémorable origine d'une expression bientôt destinée à prévaloir provisoirement, il faut surtout apprécier son aptitude à caractériser l'assistance que l'ensemble des tendances rétrogrades peut offrir à la politique de transition. Ceux dont les pères avaient fourni les principaux auxiliaires de l'ébranlement propre au dix-huitième siècle ne pouvaient invoquer la rétrogradation que comme préservatif contre l'anarchie, tant qu'une doctrine vraiment organique n'aurait pas conciliè l'ordre et le progrès. Une semblable disposition prévalait dans la noble dynastie à laquelle ils étaient liés, et surtout chez le meilleur des cinq dictateurs qui jusqu'ici succédèrent à Danton. [1] En prenant les rênes, il sut dignement rappeler la série d'antécédants progressistes qui caractérisa les rois français. Tandis que la royauté déchue avait surtout invoqué l'imposant monarque qui commença la rétrogradation, [2] la sage dictateur institua, dès son début, une filiation directe envers le plus populaire de ses ancêtres. [3]

« On peut ainsi reconnaître que le titre de *Conservateur* n'eut, à son origine, d'autre destination que de marquer l'aptitude des tendances rétrogrades à conserver jusqu'à ce qu'on pût construire, suivant la mission alors attribuée unanimement au dix-neuvième siècle. Au lieu d'être altérée par le triomphe politique qu'obtinrent les chefs de ce parti d'après cinq ans de dignes luttes, cette disposition se trouva confirmée dans l'irrévocable transformation qu'ils éprouvèrent bientôt. Sentant l'incompatibilité du prin-

1. Le meillieur est Louis XVIII, et les cinq dictateurs qui succédèrent à Danton sont : Robespierre, Bonaparte, Louis XVIII, Charles X, et Louis-Philippe. (Note de Miguel Lemos, *ibidem.*)
2. Louis XIV. (Note de Miguel Lemos *ibidem.*)
3. Henri IV. (Note de Miguel Lemos, *ibidem.*)

cipe rétrograde avec la situation républicaine que leur avènement les forçait d'apprécier, ils surent en réduire l'usage, malgré des réclamations continues, à comprimer les tendances insurrectionnelles, tandis qu'ils secondaient l'essor des conceptions organiques. D'après leurs dissidences croissantes avec leur ancien camp, le titre de Conservateur fut bientôt dégagé de son origine, et servit à désigner le parti, de plus en plue distinct, qui s'efforçait de concilier l'ordre et le progrès. Voilà comment prévalut, pendant sept ans (de 1821 à 1828), le plus honnête, le plus noble, et le plus libéral de tous les régimes sous lesquels j'ai vécu jusqu'ici.

« Par sa nature, il faisait directement surgir la question la plus fondamentale, avec la liberté qu'exigeait l'élaboration. En effet, il poussait à la réorganisation spirituelle pour surmonter la réaction théologique, et disposait à la prépondérance de la continuité sur la solidarité. C'étaient alors les révolutionnaires qui s'opposaient à la reconstruction du pouvoir théorique, comme l'indique le contraste décisif que j'ai dû noter au début de l'Appendice général de ma *Politique positive*. [1] Mais, même dans ce camp, l'impossibilité de développer les dispositions factieuses entraînait

1 « Voici le passage auquel notre Maître fait allusion :

« Enfin, le cinquième opuscule exposa, d'une manière décisive, en mars 1826, dans le même recueil (*le Producteur*), la division, philosophique et sociale, des deux puissances élémentaires.

« Ma tendance continue à fonder un nouveau sacerdoce devint dès lors assez prononcée pour m'attirer à la fois les reproches de l'école révolutionnaire, sous prétexte de théocratie, et les félicitations de l'école rétrograde, au nom de l'ordre. Le contraste des deux appréciations que ce travail inspirait à deux écrivains accrédités (Benjamin Constant et Lamennais) indiquait déjà l'attitude normale du parti que j'instituais envers ceux dont ils étaient les chefs respectifs. Cette opposition put être spécialement vérifiée chez un même esprit, quand l'éloquent défenseur du catholicisme devint aveuglément hostile à la doctrine positive, à mesure qu'il dégénérait en déclamateur révolutionnaire. » (Pol. Pos., IV. Préface de l'Appandice général, pages III-IV. Note de Miguel Lemos, *Ibidem.*)

tous les esprits vers les graves méditations. Les sollicitudes populaires, ainsi détournées de l'agitation politique, se trouvèrent spontanèment concentrées sur les questions directement relatives à l'avenir social. Dès le début de cette dictature, elle avait indirectement secondé l'élaboration organique en supprimant les chaires officielles où trois célèbres lettrés viciaient l'enthousiasme théorique de la jeunesse française. [1] Tous les efforts synthétiques eurent bientôt obtenu l'attention des gouvernés et le respect des gouvernants, dans une situation éminemment propre à faire partout sentir l'épuisement du théologisme et l'urgence d'une nouvelle systématisation.

« Ainsi furent paisiblement accomplies mes méditations les plus fondamentales, caractérisées par les opuscules reproduits à la fin de mon principal ouvrage. [2] Dès ce début, ma mission trouva des sympathies décisives chez les meilleurs esprits, sans excepter ceux qui plus tard secondèrent le concert spontané des lettrés occidentaux contre la philosophie et la religion positives. Outre l'attention générale du public théorique, je fus spécialement encouragé, dans tous les partis, par les praticiens les plus purs et les plus éminents. La préface générale de ma *Politique positive* indique l'auguste approbation que mon opuscule fondamental reçut, à sa naissance, du grand citoyen qui constituait alors la meilleure représentation de la dictature républicaine. [3] Je dois ici compléter ce souvenir en signalant le noble accueil que ce travail obtint, en même temps, du plus distingué des hommes d'État donc le dix-neuvième siècle puisse jusqu'à présent s'honorer en Occident. [4]

1 Nous croyons que ces trois lettrés sont : Guizot, Cousin, et Villemain. (Note de Miguel Lemos, *Ibidem.*)
2 Politique Positive. 3 Carnot.—*Ididem.*
4 Le Comte de Villèle.— *Ibidem.*

Malgré ses préoccupations pratiques, le digne président de la dictature légitimiste pressentit la portée politique de la synthèse qui, subordonant la science sociale à l'ensemble des précédentes, devait irrésistiblement discipliner l'esprit théorique, principale source des pertubations modernes. Il doit m'être ici permis de témoigner ma tardive reconnaissance au seul homme d'État qui, dans ce siècle, ait su noblement renoncer à l'ascendant politique ; quand nous l'avons récemment perdu, son nom n'était, depuis longtemps, conservé que chez les âmes aptes à représenter la postérité.

«Nul ne blâmera, j'espère, l'hommage que l'indépendance propre au vrai philosophe devait actuellement m'inspirer envers le régime qui seconda l'élaboration et l'avénement des mes conceptions les plus décives. Ma gratitude est d'autant plus libre que, quoique la légitimité m'ait toujours paru fournir le meilleur mode pour instituer la transition organique, je la regarde, depuis longtemps, comme ayant irrévocablement perdu, chez le peuple central, toute évantualité politique. Elle n'y pourrait passagèrement revivre que si l'anarchie parlementaire s'y rétablissait momentanément, de manière à pousser tous les amis de l'ordre vers le régime le moins conforme aux inclinations françaises. Or, la situation dictatoriale a déjà duré suffisamment pour éviter, dans un cas quelconque, la seule aberration qui pût faire désormais recourir au moyen de salut le plus extrême. Quoi qu'il en soit, les indications précédentes font assez sentir que, même alors, le positivisme continuerait à développer la régénération occidentale, en utilisant les propriétés du régime qui protégea le primier essor de la synthèse universelle.» (Auguste Comte. *Appel aux Conservateurs*. Préface, pages. VI à X.)

—

Ainsi, l'insuccès organique de la Révolution française détermina, sous l'impulsion de De Maistre, l'avènement de l'école rétrograde, «représentée alors par De Bonald et Chateaubriand, avec l'éloquente assistance de La Mennais.» (*Appel aux Conservateurs* p. VII). Le scéptieisme des masses adultes rendait factice le rajeunissement que présentait le Catholicisme. Mais, la jeunesse, surtout féminine, dont l'essor subissait cette influence, y rencontrait, aux plus nobles attributs de notre âme, un aliment que rien ne saurait alors remplacer. Sincèrement pénétrée de la réalité des croyances qui lui étaient enseignées, elle goûtait tout le charme des imposantes cérémonies du culte catholique, dont Chateaubriand cherchait à rendre plus éclatante la poésie.

La situation domestique de Clotilde devait contribuer puissamment à ce qu'Elle puisa assez les inestimables avantages de ce milieu social. D'un côté, les traditions de sa Mère et de ses parents maternels lui rétraçaient l'éminente action civilisatrice de ses chevaleresques ancêtres. Parmi les chevaliers de Lorraine, figurait Godefroi de Bouillon, l'illustre chef de la première croisade. La délicatesse des sentiments, l'élévation des aspirations, la noblesse des actes, traduites habituellement dans la distinction des manières, devaient produire sur Elle une profonde impression. D'un autre côté, le sort de sa Mère, le contraste entre sa position sociale et celle des autres membres de la Famille de Ficquelmont, la provenance de son Père, étaient de nature à la faire s'identifier avec le véritable esprit, moral et politique, de la civilisation médiévale. Ses Parents constituaient, en effet, pour Elle, un exemple spontané de la noble alliance entre la grandeur et l'humilité, dont le Catholi-

cisme lui montrait le *suprême modèle humain* dans la Vierge-Mère du Rédempteur.

On doit enfin remarquer l'aptitude du Monothéisme occidental à développer, chez les âmes d'élite, la disposition aux sacrifices extrêmes, qui n'est plus que le suprême épanchement de l'altruisme. L'habitude de la soumission volontaire, dans une nature spontanément encline à tout subordonner au bonheur d'autrui, l'examen continu des mobiles de notre conduite de chaque instant, de manière à dévoiler les pièges de l'égoïsme au milieu des meilleurs élans altruistes, conduisent à une incomparable délicatesse affective. On se fait ainsi une habitude de se méfier de ses décisions pour peu que celles-ci semblent favoriser l'égoïsme; à prendre toujours le parti de l'abnégation, de la joie d'autrui, de la satisfaction des êtres qui lui sont les plus chers, dès que le conflit s'établit entre ses propres désirs et les désirs de ceux qu'on aime.

Tels sont, dans les cœurs heureusement organisés, les inestimables fruits de l'éducation qui s'inspire dans les traditions médiévales, et non pas cette banale dévotion qui habitue les natures vulgaires à concilier les plus futiles jouissances mondaines avec la perspective de la béatitude céleste. L'avenir démontra que tel avait été le résultat de la culture catholique dans l'âme extraordinaire de Clotilde, en rehaussant en même temps, d'après un pareil succès, la grandeur de cette nature dont l'ensemble de l'histoire n'offrit l'égale à notre Maître, et qu'celui-ci proclama difficilement susceptible d'être un jour surpassée.

IV

Sortie de Clotilde de la Maison de la Légion d'honneur
10 Avril 1833

Enfin, le 1er Mars 1833, le Capitaine Marie était averti, par une lettre du Grand Chancelier, qu'approchait le terme du séjour de Clotilde, à la rue Barbette. Ce document fut aussi gracieusement confié à notre piété filiale, par M.me V.e Maximilien Marie. Il est ainsi conçu :

Paris, le 1er Mars 1833.

Grande Chancellerie de l'Ordre royal de la Légion d'honneur.

2e. Division

2e. Bureau.

Les réponses doivent être adressées à M. le Grand Chancelier de l'Odre royal de la Légion d'honneur.

On doit avoir soin de *rappeler la Division* d'où sont parties les lettres auxquelles on répond.

J'ai l'honneur de vous prévenir Monsieur, que Melle votre fille Charlotte, Clotilde, Joséphine, élève de la 1ère Succursale, aura ses 18 ans accomplis le 1er Avril (*sic*) prochain, et qu'aux termes du réglement Melle Marie devra être retirée définitivement à cette époque.

Je vous invite à prendre les dispositions convenables á cet égard.

J'ai l'honneur de vous saluer.

Le Grand Chancelier
Signature illisible: Duc de Treviso.

M. Marie, Chevr de la Légion d'honneur.

Mais le Capitaine Marie démanda et obtint l'autorisation de ne retirer Clotilde que le 10 Avril de la même année 1833.

V

Instruction systématique de Clotilde

> Sauf son admirable nature, morale et mentale, mûrie d'avance par le malheur, ma sainte collègue (Clotilde de Vaux) n'offrait aucune disposition spécialement favorable à son initiation positiviste. Prolétaire ou illétrée, elle aurait peut-être saisi encore plus facilement l'esprit fondamental et la destination sociale de la nouvelle philosophie. (Auguste Comte, *Discours sur l'ensemble du Positivisme.* Quatrième partie, p. 265. Juillet 1848.)

Ce fut donc le 10 Avril 1833 que Clotilde quitta la maison de la Légion d'Honneur, après avoir accompli sa dix huitième année. Son instruction y fut très modeste. Elle caractérisa Elle-même la portée de ses connaissances théoriques, dans cette profonde et gracieuse appréciation, non seulement du dix-neuvième siècle, mais aussi du rôle moral et politique propre à la science, ainsi que des conditions indispensables à l'accomplissement d'une telle destination :

«J'espère ne parler jamais que de ce que je saurai ou sentirai bien ; et, quand je vous ai dit que je ferais une philosophe de ma Will., ce n'est pas une philosophe systématique que j'ai entendu, c'est une philosophe de cœur tout bonnement, une femme qui aime l'humanité pour elle-même, et sans terreurs de la marmite bouillante d'en bas, tout comme sans espérance de posséder un lit de roses dans l'éther. Voilà ce que je comprends le mieux du XIXe siècle, c'est la tendance universelle des êtres vers la raison toute simple. En voyant comme les plus modestes intelligences participent naturellement et sans effort á toutes les clartés obtenues, je me pénètre chaque jour davantage de l'idée que la science n'a besoin que de résider au sommet des sociétés pour les enrichir tout entières : et, ma foi, je me

console de ne pas avoir été initiée aux merveilles du carré de l'hypoténuse.» (TESTAMENT *Correspondance* ps. 378-379. Lettre de Clotilde, le 30 octobre 1845).

Esthétiquement, sa culture s'était bornée á l'appréciation spontanée de la poésie (l'art général) en tant qu'inhérente à l'étude d'une langue quelconque, quand même cette étude se réduit à l'apprentissage empirique. Selon les informations de M.me V.e Maximilien Marie, Clotilde ne connaissait la musique, soit vocale, soit instrumentale. Mais il ne faut pas exagérer l'importance d'une semblable lacune, parce que Clotilde possédait un *profond sentiment musical* (TESTAMENT, *Correspondance*, p. 425), et Elle chantait, grâce à son aptitude naturelle (*Ibidem* p. 477). Or, comme le fait remarquer notre Maître:

«Quoique une pédanterie intéressée y exagère beaucoup les besoins techniques, il (l'art musical) exige moins que les trois autres (peinture, sculpture, architecture) un apprentissage particulier, soit pour goûter, soit même pour produire. Aussi est-il, à tous égards, plus populaire et plus social.» (AUGUSTE COMTE. *Discours sur l'ensemble du positivisme*. Cinquième partie, p. 288).

Le bouquet de fleurs artificielles qu'Elle fit pour notre Maître indique, d'ailleurs, qu'Elle avait acquis, avec perfection, les délicates aptitudes qui attestent l'origine féminine et domestique des arts plastiques ainsi que de l'industrie, à travers leur prodigeux essor dû à l'activité politique propre au sexe masculin.

Il convient enfin de rappeler que, plus tard, Clotilde signalait les inconvénients de l'éducation dans les cloîtres scolaires:

«Vous qui connaissez à merveille les niaise-

ries et les vices de l'éducation religieuse, [1] vous pourriez peut-être me fournir de bonnes armes. Je ferai mon premier article de souvenir sur les abus des maisons d'éducation». (TESTAMENT. *Correspondance*, p. 279. Lettre de Clotilde, le 20 Juillet 1845.)

VI

DONNÉES SUR LE NATUREL DE CLOTILDE.

Quant à son humeur, les allusions de la *Correspondance* avec notre Maître font voir que CLOTILDE était joviale ; on y trouve même une mention de son goût spéculatif pour la danse. (TESTAMENT. *Correspondance*, p. 497. Lettre d'Auguste Comte, le 29 Janvier 1846).

Quant à la personne de CLOTILDE, voici le témoignage de notre Maître. Quoique se rapportant à la trentième année de CLOTILDE, et lorsque celle-ci se trouvait au comble de ses malheurs immérités, cette appréciation permet d'entrevoir ses charmes de jeune-fille. Dans une lettre, non envoyée, du 22 Mai 1845, notre Maître Lui disait :

«Vous savez que je vous connaissait même physiquement avant de vous avoir vue, grâce à ce précieux ouvrage maternel, [2] qui depuis, quand j'ai pu constater qu'un tel pinceau ne vous avait nullement flattée, ma tant servi à contempler, sans inconvenance, ce regard si modeste et pourtant si expressif, cette physionomie à la fois ouverte et distinguée, ainsi que beaucoup d'autres attributs enchanteurs, que ma myopie ne m'a pas fait perdre.» (CORRESPONDANCE INÉDITE D'AUGUSTE COMTE, quatrième série. 1904, p. 70).

1 Religieuse est ici synonyme de théologique.—R. T. M.

2 Allusion à un portrait de Clotilde, fait par sa Mère. Plus tard, après la mort de Clotilde, son Père confia cette esquisse à notre Maître, afin que Etex *put dignement instituer la suave image* de Clotilde (POL. POS. IV. p. 554).

Daus sa *Prière du milieu de la journée*, on trouve cette indication d'Auguste Comte :

« *Image du 29 Avril 1845* — La vue a complété le charme de l'ouïe... *Gli occhi smeraldi!* » (Testament, p. 96, *Prières*).

Et, dans sa *Prière du matin*, notre Maître rappelle cette effusion verbale de Clotilde, sur son lit de mort, à propros du passage final de la dernière lettre qu'il lui adressa (le 20 Mars 1846). Notre Maître lui avait écrit :

« Vous m'avez aujourd'hui fait profondément sentir le prix de notre noble pureté, que nous a permis, devant votre mère, de tenir tendrement votre main dans les miennes, pendant que je contemplais l'angélique physionomie dont l'altération passagère rend plus touchante le suave beauté » (Fin de la dernière lettre d'Auguste Comte à Clotilde).

« Je n'ai pas de beauté, j'ai seulement un peu d'expression. (Effusion verbale de Clotilde, le 22 Mars 1846). (Testament, p. 87, *Prières*).

VII

Milieu social où se passa l'adolescence de Clotilde, pendant les dernières années qu'Elle resta à la Maison de la Légion d'honneur, et où Elle allait vivre désormais directement.

29 Juillet 1830 à 10 Avril 1833.

> « Voilà comment surgit, en France, une phase honteuse et funeste, caractérisée par le développement connexe du journalisme et du régime parlementaire... » (Auguste Comte, *Appel aux Conservateurs*. Préface p. XII.)

Clotilde commençait, à la rue Barbette, la deuxième année de son adolescence, lorsque la France subit la révolution de Juillet 1830 (les journées

des 27, 28, 29), qui remit la direction de la nation centrale à Louis-Philippe.

Nous allons rappeler l'appréciation de notre Maître, au sujet de cette transformation politique :

« Malgré son apparence rétrograde, la dictature légitimiste n'aurait pas succombé si l'élaboration de la doctrine régénératrice [1] avait pu s'achever avant que les sollicitudes relatives au progrès cussent assez ranimé les impulsions révolutionnaires. La détermination générale de l'avenir humain, d'après l'explication positive de l'ensemble du passé, devait calmer les principales inquiétudes en fournissant, aux gouvernants comme aux gouvernés, une base fixe d'espérances et même de conduite. Car, si cette conception avait été suffisamment précise, elle aurait bientôt indiqué la nature et la marche de la transition finale, de manière à prévenir ou réparer les déviations vraiment graves. Dès son début, la nouvelle synthèse [1] s'efforça de détourner les gouvernés de l'agitation politique, et de rectifier l'attitude rétrograde des gouvernants, en représentant ces deux dispositions comme également contraires à la destination du dix-neuvième siècle. Ses efforts auraient pu suffire, en un temps où l'intervention populaire était peu développée, si la construction de la philosophie de l'histoire avait été complète quand la dictature légitimiste tenta d'abolir le régime parlementaire. Alors la situation occidentale, évitant beaucoup de désastres, eût atteint, vingt ans plus tôt, le mode propre à l'installation décisive de la transition organique, que la légitimité régénérée pouvait mieux instituer qu'aucun autre pouvoir, en faisant directement

1. Le Positivisme.—R. T. M.

ressortir la réorganisation spirituelle. J'ai toujours regretté qu'une telle marche fût incompatible avec la fatalité qui ne permettait point au positivisme un développement assez rapide pour dissiper à temps l'égarement des gouvernés et l'aveuglement des gouvernants.

« La déviation anarchique de l'explosion française, et la longue rétrogradation qui la suivit, avaient été dues à l'absence d'une doctrine régénératrice, d'après l'inégalité de vitesse entre les deux mouvements simultanés de décomposition et de recomposition propres à la révolution occidentale. Il est vrai que la paix et la liberté firent bientôt surgir les germes décisifs du positivisme, dont le préambule scientifique était assez accompli. Mais son développement intellectuel et social exigeait trop de temps pour permettre de préserver la dictature légitimiste en la régénérant. Elle succomba quand les diverses factions liguées contre elle eurent assez exploité les inquiétudes suscitées par son attitude rétrograde. Faute d'une doctrine capable de déterminer l'avenir et de régler le présent, les âmes populaires, alarmées sur le progrès, accueillirent les rêveurs et les jongleurs qui leur promettaient des réformes à la fois immédiates et radicales.

« Voilà comment surgit, en France, une phase honteuse et funeste, caractérisée par le développement connexe du journalisme et du régime parlementaire. [1] La dictature dégénérée n'abdiqua la suprématie spirituelle qu'en s'efforçant de prévaloir d'après des influences purement matérielles, sans comprendre qu'une telle conduite devait développer la plus vicieuse des dispositions révolutionnaires, en soulevant le nombre contre

1. Le règne de Louis-Philippe. (Note de Miguel Lemos. *Ibidem.*)

la richesse. Plus incapable que le régime légitimiste de conciliier l'ordre et le progrès, la domination bourgeoise fut bientôt poussée à faire directement ressortir le besoin de cette conciliation. Une dénomination éphémère suscita la réhabilitation du titre de Conservateur par ceux-là même qui le reprochaient jadis à leurs adversaires comme un symbole de rétrogradation. Telle fut la seconde phase de la qualification qui, d'abord émanée du milieu rétrograde, convint dès lors à des chefs issus du camp révolutionnaire ; de manière à faire mieux ressortir son aptitude finale à désigner le parti propre à surmonter les deux autres.» (Auguste Comte, *Appel aux Conservateurs*. Préface ps. X à XII).

Tel était le milieu social qu'allait rencontrer Clotilde et dont l'anarchie continue devait cruellement évanouir les douces illusions de son adolescence !...

Précoce début social de Clotilde, d'après l'aveugle destinée à laquelle la primitive et grossière appréciation du mariage et de la maternité continue à vouer l'essor féminin, en méconnaissant les inéludables conditions, politiques et morales, en un mot religieuses, de ces sublimes liens.

Les trois dernières années de l'adolescence de Clotilde.
10 Avril 1833 à 3 Avril 1836

I

Situation de la Famille Marie pendant les dernières années de l'adolescence de Clotilde.

Il y avait au département de l'Oise une famille très considérée et d'origine noble. Son chef

était Secrétaire général de la Préfecture, à l'époque où le Capitaine MARIE fut nommé pour la perception de Ste Geneviève. En Juillet 1834, un peu plus d'un an après la sortie de Clotilde de la Maison de la Légion d'honneur, le Capitaine MARIE demanda l'autorisation pour établir, sous sa responsabilité, en qualité de son fondé de pouvoir, dans son emploi, un fils de cet ancien fonctionnaire. Le candidat proposé, A. Le P. de Vaux, [1] était alors âgé de trente ans. Voici la lettre où le Receveur général fait part de cette prétention au Préfet. [2]

1 Lettre du Receveur général faisant part au Préfet de la demande du Capitaine Marie, proposant A. Le P. de Vaux pour son fondé de pouvoir.

Trésor public

Département de l'Oise
---
n. 4029
1re Don
2e Beau

Beauvais ce 31 Juillet 1834.

Le Receveur général des Finances,

à Monsieur le Conseiller d'État Préfet du Département de l'Oise.

Monsieur,

Mr. Marie Percepteur de la Réunion de Méru, ancien officier, m'a démandé, conformement à l'art. 975 de l'Instruction générale du 16 Xbre 1826, mon agrément à ce qu'à raison des soins qu'exige sa santé, principalement sous le rapport de la vue, il puisse sous sa responsabilité

1 Nous avons cru devoir réduire ici aux seules initiales plusieurs noms, quoiqu'ils se trouvent en entier dans les documents conservés aux Archives du Temple de l'Humanité de Rio de Janeiro. — R. T. M.

2 Ces documents sont ici reproduits d'après les extraits dûment légalisés, que Mr. P. Langlois a bien voulu nous envoyer, à notre prière, le 28 Novembre 1908. Ils complètent ceux qui se trouvent dans la *Visite aux Lieux-Saints du Positivisme.*

entière avoir pour fondé de Pouvoirs M. A. J. B. Le P. Devaux, (*sic*) jusqu'à ce qu'il lui soit possible de reprendre lui-même son service qui sans cela pourrait souffrir sous presque tous les rapports. Ayant la certitude que son exposé est exact et n'ayant jamais eu qu'à me féliciter de sa gestion pendant tout le temps qu'il a été Percepteur de Ste Geneviève arrondissement de Beauvais, Percepteur de Neuilly-en-Thel, arrondissement de Senlis et depuis qu'il est chargé de la Perception de Méru. Ayant eu d'une autre part les renseignemens les plus favorables sur la capacité et la moralité du fondé de pouvoir qu'il propose, j'ai l'honneur de vous prier d'approuver l'agrément que je lui accorde et de l'accréditer près de MM. les Maires de la Perception de M. Marie.

Je suis avec respect, Monsieur, votre très humble et obéissant serviteur.

(Signé) Gibert

—

2. Reponse du Préfet

Beauvais le 2 Août 1834.

A M.r le Receveur Gal du Dépt

M. Le Reur Gal.

J'approuve les dispositions que vous m'annoncez avoir prises le 31 juillet der, pour autoriser le S.r Marie, percepteur de la réunion de Méru, à charger le S.r Lep. Devaux (*sic*) (A. J. B.) de la direction de sa perception jusqu'à l'époque à laquelle sa santé lui permettra de reprendre son service.

Je viens d'informer M.M. les Maires de la Réunion de Méru de la mesure que vous avez prise, relativement à ce comptable.

3. Circulaire à laquelle se rapporte la lettre ci-dessus.

Du 2 Août 1834

A MM. les Maires de Méru, Andeville, Anserville, Bornel, Esche et Fosseuse.

M^r. le Maire.

J'ai l'honneur de vous informer que le 31 juillet dernier, M.^r le R^eur Général des finances de l'Oise a autorisé Mr Marie, percepteur de votre commune à nommer pour son fondé de pouvoirs Mr A. J. B. Le P. Devaux, (*sic*) afin qu'il exerce ses fonctions jusqu'à ce que sa santé lui permette de reprendre son service.

Je vous prie de vouloir bien en informer vos administrés.

4. Lettre du Capitaine Marie au Préfet, à ce sujet.

Méru le 18 Août 1834.

Monsieur le Préfet,

J'ai l'honneur de vous informer que la Procuration donnée, avec l'agrément de l'autorité supérieure, à Monsieur Le P. Devaux (*sic*) (A. J. B.), à l'effet de gérer ma Perception, a été passée à Méru, en l'étude de M. Dubois, Notaire, le 17 Juillet dernier, et que M. Le P. Devaux (*sic*) entrera en fonction à compter du 21 du courant.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect,
Monsieur le Préfet
Votre très humble et très obéissant serviteur
Le Perceepteur de la réunion de Méru,
(Signé) Marie.

Signature de Le P. de Vaux (A. J. B.) gérant autorisé
(Signé) A. Le P.

5. Procuration à laquelle se rapporte le document précédent. Copie envoyée par M. P. Langlois, reçue le 25 Mai 1909.

17 Juillet 1834 Procuration par M. Marie à M. Le P. de Vaux (*sic*).

Pardevant Me Alexandre Jean Baptiste Pierre Dubois, notaire à la résidence de Méru, chef lieu de canton, arrondissement de Beauvais, département de l'Oise, soussigné, en présence des Témoins ci après nommés, aussi soussignés.

Est comparu

M. Joseph Simon Marie, ancien capitaine aide de camp, officier de l'ordre royal de la Légion d'honneur demeurant à Méru, rue de la Loi.

Agissant au nom et comme

Percepteur des contributions directes des communes de Méru (chef-lieu), Andeville, Anserville, Bornel, Esches et Fosseuse :

Receveur des Revenus communaux de ces communes

Et Receveur des revenus de l'hospice civil de Méru.

Lequel, en ces qualités, a, par ces présentes, constitué pour son mandataire général et spécial :

Monsieur A. J. B. Le P. des Vaux (*sic*), célibataire majeur, récemment arrivé de l'Ile-Bourbon, où il a résidé pendant plusieurs années.

Auquel il a donné pouvoir de pour lui et en son nom, gérer avec l'agrément de l'autorité supérieure, les diverses fonctions dont il est pourvu; à cet effet, toucher des contribuables et des débiteurs des communes dont il fait la perception et la recette, les sommes, qu'ils ont à payer à différentes époques, pour contributions directes et revenus. Donner tous reçus et quittances; signer tous émargements, faire en temps opportuns pour

le compte du mandant, en ses qualités sus dites, les versements et les paiements convenables; en retirer les récépissés et les décharges nécessaires; et généralement faire pour remplir le but du présent mandat, tout ce qui sera utile promettant l'avouer.

Dont acte:

Fait et passé à Méru, en l'étude
L'an mil huit cent trente quatre
Le Dix-sept Juillet

En présence des sieurs Laurent Auguste Gervais Desouges, marchand épicier et Alexandre Désiré Foubert marchand boucher, l'un et l'autre, demeurant à Méru.

Temoins à ce appelés qui ont signé avec le comparant et le notaire après lecture faite.

(Signé) Marie, Foubert, Desouges fils et Dubois ce dernier notaire.

En suite est écrit:

« Enregistré à Méru le vingt un Juillet mil « huit cent trent quatre, folio 70, recto case 8;
« Reçu deux francs vingt centimes, décimes « compris.
« (signé) Prévost.

II

Mariage de Clotilde

Je connais le mariage, et je me connais mieux que le premier savant du monde. (Testament. *Correspondance*, p. 325, lettre de Clotilde, le 9 Septembre 1845).

Tous les mariages où il n'y a qu'un consentement finissent mal: l'accord parfait est indispensable dans ce lien là. (*Ibidem*, p. 435, lettre de Clotilde, le 5 Décembre 1845).

Je me suis expérimentée dans les états les plus caractérisés de la vie. J'ai fait un mariage de convenance, et j'avoue que j'aime presqu'autant le célibat. » (*Ibidem*, p. 439, lettre de Clotilde, le 8 Décembre 1845).

Préoccupés de l'avenir de Clotilde, ses Parents eurent le malheur de projeter son mariage

avec A. Le P. de Vaux. Et, comme la dot de sa Fille bien-aimée, la Famille Marie tâcha d'obtenir, au moyen de ses relations, que A. Le P. de Vaux fût nommé à la perception de Méru, où, ainsi que l'on vient de le voir, il se trouvait, depuis le 21 Août 1834, en qualité de fondé de pouvoir du Capitaine MARIE. À cet effet, le Capitaine MARIE donnerait sa démission. Cette substitution n'eut lieu que le 16 Septembre 1836, un an environ après le mariage de CLOTILDE. Nous reproduirons ci-après les documents qui s'y rapportent, et que nous avons reçus le 21 Décembre 1908, par l'obligeance de Mr. P. Langlois.

Quoique l'époux choisi par ses Parents ne lui inspirât pas d'amour, CLOTILDE s'y résigna uniquement par vertueuse obéissance filiale. (AUGUSTE COMTE, *Testament*, p. 104, *Dédicace* de la POL. POS). Le mariage eut lieu à Méru, le 28 Septembre 1835; la cérémonie civile, à la Mairie, et la célébration catholique après, à la petite Église, dont le chevet se trouve en face de la Mairie. CLOTILDE avait alors un peu moins de vingt ans et demi. Voici les extraits de ces deux actes, que nous avons obtenus en 1897. Nous les ferons précéder du contrat de mariage, signé le 1er Septembre 1835, dont Mr. P. Langlois a bien voulu nous envoyer, à notre prière, une copie, reçue le 25 Mai 1909.

Documents relatifs au mariage de CLOTILDE.

1. Contrat de Mariage. Copie reçue le 25 Mai 1909; envoyée, à notre prière, par Mr. P. Langlois.

1er. Setembre 1835

Contrat de Mariage entre M. Le P. de VAUX et demoiselle MARIE

Pardevant Me Alexandre Jean Baptiste Pierre DUBOIS, notaire à la résidence de Méru, chef lieu de canton, arrondissement de Beauvais, département de l'Oise, soussigné, en pré-

sence des témoins ci-après nommés aussi soussignés.

Sont comparu

Monsieur A. J. B. Le P. de Vaux, propriétaire, demeurant à Méru, grande rue ; fils majeur de trente et un ans passé de feu M. J. B. L. Le P. de Vaux, décédé à Chaumont (Oise) le trente et un août mil huit cent vingt huit, chevalier de la Légion d'honneur, ancien secrétaire général de la Préfecture de l'Oise, et de Mad^e M. F. C. R. de L., son épouse ;

Stipulant pour lui et en son nom . . . D'une part

Ma dite dame, veuve Le P. de Vaux, propriétaire, demeurant à Chaumont, arrondissement de Beauvais, à cause de la dot qu'elle constituera ci-après à M. Le P. de Vaux, son fils ..... encore d'une part

M. Joseph Simon Marie, capitaine, aide-de-camp retraité, officier de la Légion d'honneur, et Mad^e Henriette Joséphine de Ficquelmont, son épouse, qu'il a autorisée, demeurant à Méru, rue de la Loi ; Stipulant pour Mad^elle Charlotte Clotilde Joséphine Marie, leur fille mineure de vingt ans passé, à ce présente et de son consentement ; et encore à cause de la dot qu'ils lui constitueront ci aprés :

D'autre part

Lesquels, dans la vue du mariage projeté entre M. le P. de Vaux, et Mad^elle Marie, ont arrêté les conditions du contrat qui en réglera leur effet de la manière suivante :

Article premier :

Il y aura communauté de biens entre les futurs époux, conformément aux dispositions du code civil, sauf les modifications ci après.

Artiele deux :

Chaeun des futurs époux paiera séparément ses dettes personnelles antérieures à la eélébration du mariage ; l'autre époux ses biens ni sa part dans la eommunauté ne devant en être aueunement tenue.

Artiele trois :

Le futur époux a déelaré que ses biens eonsistent :

1° En ses droits indivis dans la sueeession non eneore liquidée de feu M. le P. de VAUX, son père, et dont il est héritier pour un huitième, ainsi que cela a été constaté, à défaut d'inventaire suivant un aete de notoriété, reçu en minute par Me Avenel notaire à Chaumont Oise, Témoins présents le seize oetobre mil huit cent vingt huit, enregistré, laquelle sueeession se compose principalement de rentes sur l'État, cinq pour cent, et de terres labourables, prés et bois, situés sur les terroirs des eommunes de Chaumont-Trie-Chateau, Gomerfontaine, Enaneourt, Léage, Villers sur Trie, Flavacourt, Tourly et la Villetertre, arrondissement de Beauvais.

Il a été iei observé pour ordre, que tout le mobilier, dépendant de eette sucession exeepté les rentes sur l'État, a été légué à madame veuve le P. de VAUX, par feu M. son mari, aux termes de son testament olographe, en date à Chaumont du vingt six février mil huit eent vingt huit, dûment enregistré et déposé pour minute au dit Me Avenel, notaire, en vertu de l'ordonnance de M. Auger, juge pour empêehement de M. le Président du tribunal de première instanee de Beauvais, eontenue au proeès verbal d'ouverture et de deseription de ee testament, en date du premier septembre suivant ; l'exéeution du même testament et la déli-

vrance du legs, sus-énoncé ont été consenties par un acte passé, en minute, devant le dit Me Avenel notaire, témoins présents le dix sept octobre suivant, enregistré.

2°. Et en ses effets mobiliers, linge et hardes à son usage personnel, le tout d'une valeur de six cents francs.

Article quatre :

En considération de ce mariage, madame veuve Le P. de Vaux, constitue en dot à M. son fils futur époux, qui l'accepte, en avancement sur sa succession, une somme principale de cinq mille francs, dont deux mille francs seront payés comptant, le jour de la célébration du mariage qui tiendra lieu de quittance, et les trois mille francs restant, seront remboursables à la volonté de la constituante, en un ou plusieurs paiements dont le moindre ne pourra être au dessus de mille francs, et jusqu'au remboursement de ces trois mille francs, ils seront productifs d'intérêts à cinq du cent par an, sans retenue payable au futur époux de semestre en semestre à compter du jour de la célébration du mariage.

Article cinq :

En considération du même mariage M. et Made Marie, constituent en dot à la future épouse, leur fille qui l'accepte avec leur autorisation en avancement sur leurs successions, un trousseau composé d'effets mobiliers, linge et hardes à l'usage personnel de Madelle Marie, d'une valeur de deux mille francs. Lequel trousseau sera remis le jour de la célébration du mariage, à la future épouse, ainsi qu'au futur époux qui consent d'en demeurer chargé par le seul fait de cette célébration.

Artiele six :

Les biens apportés en mariage par les futurs époux, ensemble ceux qui leur ont été constitués en dot, et ceux qui pendant le mariage, écherront à l'un ou à l'autre par successions, donations, legs ou autrement, demeureront propres à chacun des futurs époux et sera exclu de la communauté, qui conséquemment, se trouvera réduite aux acquêts.

Article sept :

Lors de la dissolution de la communauté, la future épouse ou ses enfants, pourront en y renonçant, reprendre tout ce que la future épouse, a apporté en mariage, avec ce qui pendant sa durée lui sera avenu par successions, donations, legs, ou autrement le tout franc et quitte des dettes et hypothèques de la communauté ; quand même la future épouse s'y serait obligée ou y aurait été condamnée ; parce que dans ces cas, elle ou ses enfants en seraient garantis et indemnisés par le futur époux et sur ses biens.

Artiele huit :

Pour se donner des preuves de leur attachement, les futurs époux, Mad^elle^ MARIE avec l'autorisation de ses père et mère, se sont fait par ces présentes Donation au survivant d'eux ; ce accepté respectivement pour le dit survivant :

Savoir :

Par le futur époux à la future épouse : de tous les biens meubles et immeubles, sans exception qui lui appartiendront au jour de son décès et qui se trouveront dépendre de sa succession.

Et par la future épouse, au futur époux : Seulement de la valeur du trousseau que ses père et mère lui ont constitué en dot.

CLOTILDE de Vaux
Photographie d'une esquisse maternelle.

Pour, par le survivant, jouir de l'effet de cette donation en usufruit seulement, sa vie durant, sans être assujetti à fournir caution, mais à la charge de faire faire dans le temps de droit contradictoirement avec les héritiers du prédécédé un bon et fidèle inventaire pour constater l'importance de la succession de celui-ci.

Il demeure entendu entre les contractants que s'il existe au décès du premier mourant des futurs époux, des enfants nés de leur mariage, la donation ci-dessus subira la réduction déterminée par la loi :

Article neuf et dernier :

C'est ainsi que le tout a été convenu et arrêté entre les parties :

En présence, savoir :

Du côté du futur époux.

De Madame M. P. M. B. l'I., veuve de M. N. M. de La L., propriétaire, demeurant à Beauvais, rue Saint André, sa grand'tante, maternelle par alliance.

De Mad^e F. E. E. Le P. de V., veuve de M. L. D. D. de T. propriétaire, demeurant à Saint Crépin Ibouvillers sa sœur.

De M. C. J. Le P. de V., son frère propriétaire demeurant au même endroit, canton de Méru.

De M. L. C. D., propriétaire son beau frère, demeurant au Déluge, canton de Noailles, arrondissement de Beauvais.

Et de Mad^elle C. S. D. de T. sa nièce, demeurant chez mad^e veuve D. de T. sa tante.

Et du côté de la future épouse.

de M. Charles François Maximilien Marie, son frère élève au collège royal d'Orléans.

Et M. Auguste Marie Christophe Jules Mar-

quis de Mornay, officier de la Légion d'honneur, membre de la chambre des députés, demeurant en son château de Mont Chevreuil, commune de Fresneaux canton de Méru

de M. Adrien Louis Mathieu Le Vaillant de Bovent, commandeur de la Légion d'honneur, demeurant en sa maison de campagne de Boulaine, par Méru

de M. Jean François Guiblin, curé de l'Église Saint Lucien de Méru.

de M. Michel Benjamin Graux, maire de la ville de Méru.

de M. Célestin Meunier Juge de paix du canton de Méru.

De M. Edme Chauvin, chef de bataillon retraité, chevalier de l'ordre royal, de la Légion d'honneur, demeurant à Paris, rue Française numéro 9 ses amis.

Et de Mad^e Alexandrine Sophie Dubois, son amie, épouse de M. Alexandre Jean Guesnet, négociant, demeurant à Chaumont (Oise).

Dont acte :

Fait et passé à Méru en l'Étude :

L'an mil huit cent trente cinq.

le Premier Septembre :

En présence des sieurs Nicolas Guillaume Rouget propriétaire, et Louis Eléonor Despréaux chef d'institution, l'un et l'autre, demeurant à Méru, rue de la Loi,

Témoins à ce appelés qui ont signé avec les futurs époux, leurs parents et amis ci dessus nommés et le notaire après lecture faite.

(signé) C. C. J. Marie, A. Le P., Marie, R. de L., veuve Le P. de V., Guesnet née Dubois, M. b..., veuve M. de L., C. F. M. Marie, Le Marquis de Mornay, Chauvin, L. Le P., Graux, Guiblin curé doyen, Rouget, Despeaux, C. L. de M., Le P. de

LA MAISON D'AUGUSTE COMTE À PARIS.
rue Monsieur-le-Prince 10.

CLOTILDE de Vaux (née Marie)

L'image instituée par Etex, d'après une esquisse maternelle
appartenant à la Famille MARIE.
Confiée à notre MAÎTRE par le PÈRE de CLOTILDE.
(POL. POS. IV. p. 554).

V., C. de T., de M., Soult Marquise de Mornay, veuve D. de T., C. de T., Meunier, L. Le Vaillant, et Dubois ce dernier notaire.

En marge est écrit :

« Enregistré à Méru le neuf septembre mil « huit cent trente cinq folio 97, verso case (*si-* « *gne illissible*, reçu en principal et décimes cin- « quante neuf francs treize centimes.

« (signé) illisiblement (*sic*)

2. Extrait de l'acte de mariage civil ; document obtenu en 1897.

Du Régistre des Actes de l'État civil de la commune de Méru pour l'année mil huit cent trente cinq a été extrait ce qui suit.

Mariage Lep. Devaux à Marie

L'an mil huit cent trente cinq le vingt huit Septembre, dix heures du matin en la maison commune Pardevant nous Michel Benjamin Groux maire de la ville de Méru, remplissant les fonctions de l'État civil de la dite ville sont comparus :

Le sieur A. J. B. Lep. Devaux (*sic*) propriétaire demeurant à Méru, fils majeur de feu J. B. L. L. Devaux (*sic*) ancien secrétaire Général de la préfecture de l'Oise et chevalier de l'ordre royal de la Légion d'honneur et de dame M. F. C. R. de L. propriétaire domiciliée à Chaumont (Oise) ses père et mère et du consentement de cette dernière ici présente d'une part.

Et Demoiselle Charlotte Clotilde Joséphine Marie sans profession demeurant à Méru, fille mineure du sieur Joseph Simon Marie, capitaine aide-de-camp rétraité officier de l'ordre royal de la Légion d'honneur et percepteur à vie des contributions directes et de dame Henriette Joséphine de Ficquelmont domiciliée audit Méru ses

père et mère et du consentement de ces derniers ici présens d'autre part :

Lesquels en présence des sieurs E. L. Lep. Devaux (*sic*) agé de trente trois ans propriétaire domicilié à Chaumont et Monsieur C. L. D. âgé de cinquante trois ans propriétaire demeurant au Déluge, le premier frère et le second beau-frère du futur et Monsieur Edme Chauvin chef de bataillon retraité chevalier de la Légion d'honneur, âgé de soixante six ans demeurant à Paris rue Française n. 9.

2°. Et Mr Meusnier Célestin âgé de trente six ans et demie juge de paix du canton de Méru, demeurant audit Méru tous deux amis de la future.

Nous ont requis de procéder à la célébration de leur mariage dont les publications ont eté faites dans cette Ville les dimanches treize et vingt de ce mois, faisant droit à leur réquisition après avoir donné lecture

1°. des actes de naissance des futurs époux qui constatent que le dit sieur Lep. Devaux (*sic*) est né à Chaumont le onze Mai mil huit cent quatre vingt un floreal an douze, et la Demoiselle Marie à Paris le deux avril mil huit cent quinze.

2°. de l'acte de décès de Monsieur Lep. Devaux (*sic*) père du futur constatant qu'il est mort à Chaumont le trente un août mil huit cent vingt-huit.

3°. des actes de publications faites dans cet endroit les jours sus-indiqués sur lesquelles il n'est survenu aucune opposition.

4°. et du Chapitre VI titre V du livre premier du code civil concernant les droits et devoirs des époux.

Nous avons demandé au futur époux et à la future Épouse en présence des père et Mères

des dits futurs et des témoins, s'il veulent se prendre pour mari et pour femme chacun d'eux ayant répondu séparément et affirmativement nous avons prononcé au nom de la Loi que le dit Sr A. J. B. Lep. Devaux (*sic*) et la demoiselle Charlotte Clotilde Joséphine Marie étaient unis par le mariage.

De ce que dessus nous avons dressé acte et signé avec toutes les parties contractantes les témoins et amis le tout après lecture faite.

Signé : A Le P., E. Le P., C. Marie, D., R. de L., Chauvin, Meusnier, Marie, de Ficquelmont, J. Le P., L. Le P., Le P., Groux et une signature illisible (*sic*).

Délivré conforme au Registre par le Greffier du Tribunal de première instance de Beauvais au Greffe séant au palais de justice.

A Beauvais le six Novembre mil huit cent quatre vingt dix-sept.

A. Bacquet

Vu par nous Fabignon Juge St
au tribunal civil de Beauvais
agissant pour le Président empêché
pour légalisation de la signature
de M. Bacquet Greffier
Beauvais le 6 Novembre 1897.

Fabignon.

3. Extrait de l'acte du Mariage catholique ; obtenu en 1897.

Evêché de Beauvais — *Beauvais* le 189...

Extrait des actes religieux de la paroisse de Méru déposés aux Archives de l'Evêché.

L'an mil hui-cent trente cinq, le lundi vingt huit Septembre, après une seule publication des

bans du futur mariage entre M A. J. B. Le P. de Vaux, (*sic*) propriétaire, domicilié dans cette paroisse, fils majeur de feu J. B. L. Le p. de Vaux, (*sic*) ancien secrétaire général de la préfecture de l'Oise, et chevalier de l'ordre royal de la Légion d'honneur et de Dame M. F. C. R. de L., sa veuve, domiciliée à Chaumont, chef-lieu du canton d'une part ;

et D^elle^ Charlotte Clotilde Joséphine Marie, fille mineure de M. Joseph Simon Marie capitaine aide-de-camp, retraité, officier de l'ordre royal de la Légion d'honneur et de D^me^ Henriette Joséphine de Fiequelmont, ses père et mère, domiciliés dans cette paroisse d'autre part,

laquelle publication a été faite au prône de la messe paroissiale, le Dimanche, treize Septembre, présent mois, sans qu'il se soit trouvé aucun empêchement civil ni opposition canonique au dit mariage, si ce n'est la publication des deux derniers bans dont les parties ont obtenu dispense de Monseigneur l'Evêque de Beauvais, je soussigné, Curé-Doyen de Méru, ai reçu ce jourd'hui leur mutuel consentement de mariage et leur ai donné la bénédiction nuptiale avec les cérémonies prescriptes par la Ste Église Romaine en présence des parents et amis qui ont signé. Servatis aliunde servandis.

Suivent les signatures

a. Le P. Guiblin.
curé-doyen

C. Marie

A. Le P. De M. E. Le p.

Signature illisible.

Pour copie conforme
Le secrétaire de l'Evêché
D Pistorius

Jeunesse de Clotilde
3 Avril 1836 à 3 Avril 1843

I

Vie conjugale de Clotilde
28 septembre 1835 à 15 juin 1839

> . . . il faut maintenant que j'éprouve aussi tous les sentiments, même en ce qu'ils ont de douloureux : c'est une irrésistible condition préalable, naturellement prescrite à tous les régénérateurs de l'Humanité. (Testament, *Correspondance*, p. 295. Lettre d'Auguste Comte à Clotilde, le 5 Août 1845).

1. Premiers temps de mariage

Avant même d'avoir achevé son adolescence, Clotilde inaugura ainsi sa destinée sociale par l'horrible martyre d'un mariage sans Amour ! . . . L'avénement d'un pieux attachement, d'après le culte sincère que lui vouerait son époux, s'il s'était profondément pénétré de l'incomparable générosité du sacrifice dont il était l'objet, pourrait seul désormais racheter l'avenir. Autrement, c'était ravir pour toujours l'intime bonheur d'une âme innocente, en créant, à l'accomplissement de ses saints devoirs, des obstacles d'autant plus désespérants que sa nature était plus éminente, et que les ravages de l'anarchie religieuse dépassaient, sans cesse, de plus en plus, autour d'Elle, toutes les bornes imaginables. Une aveugle fatalité ne tarda pas, malheureusement, à frustrer tous les vœux du plus angélique dévouement de ce cœur vraiment féminin ! . . .

Selon nous informa Mme Ve Maximilien Marie, résulta du mariage de Clotilde un enfant qui est mort en naissant, Clotilde ayant beaucoup souffert à cette occasion. Nous n'avons pu trouver les actes correspondant à la naissance et au décès de cet enfant ; ce qui nous empêcha d'en fixer la date.

Mr. P. Langlois qui voulut bien reprendre ces recherches, à notre prière, nous informa le 4 Mai 1909, « qu'il n'avait trouvé ni à la Mairie de Méru ni au Greffe du Tribunal civil de Beauvais aucune trace do la naissance et du décès de l'enfant de CLOTILDE ». Mais il existe aux Archives départementales do l'Oise, à Beauvais, les deux documents ci-dessous réproduits relatifs à un congé de vingt jours accordé à Le P. de Vaux, à cause de la santé de son Épouse, à compter du 11 Juillet 1838. Nous devons les copies de ces documents à Mr. P. Langlois.

2. Situation de la Famille Marie, après le mariage de CLOTILDE.

a) Démission du Capitaine Marie, de la perception de Méru, et son remplacement par A. de Vaux.

16 Septembre 1836.

Lo 16 Septembre 1836 A. de Vaux obtint être nommé percepteur do Méru, en remplacement du Capitaine MARIE, qui demanda sa démission. Voici les documents concernants cette nomination. Nous devons à Mr. P. Langlois, ces extraits, dûment légalisés.

Nomination de A. *de Vaux pour la perception de Méru. Copies légalisées, reçues le 21 Décembre 1908.*

1. Arrêté du Ministre des Finances nommant Le P. de Vaux percepteur de Méru, en remplacement du Capitaine Marie, démissionnaire.

Ministère des Finances
—
Département de l'Oise
—
Arrondissement de Beauvais.

Au nom du Roi.

Le Ministre Secrétaire d'Etat des Finances.

Arrête ce qui suit :

Artiele premier.

M. Devaux (*sic*) (A..) est nommé Percepteur Receveur Municipal de la réunion composée

des Communes de Méru (ch. L.), Andéville, Anserville, Bornel, Esches et Fosseuse, en remplacement de M. Marie, démissionnaire.

Remises : Trois centimes et demi

Cautionnement connu { Percepteur 3930fs00 / Reur Mpal 1130. 00

Art. 2

Le percepteur nommé ne sera installé dans ses fonctions qu'après avoir justifié du versement de son cautionnement, et prêté le serment prescrit par la loi du 31 Août 1830 ;

Il est tenu d'exercer personnellement son emploi;

De ne pas cumuler de fonctions incompatibles avec celles de Percepteur ;

De résider dans la commune chef-lieu de sa perception ;

Enfin, de remplir fidèlement toutes les obligations que les règlements imposent aux percepteurs.

Art. 3

La remise du service du Percepteur remplacé au nouveau titulaire sera faite conformément aux règles tracées par les circulaires ministérielles des 26 juin 1820, 9 février, 26 décembre 1824, 26 février et 15 décembre 1826.

Art. 4

Ampliation du présent arrêté sera transmise à M. le Préfet du département, au Receveur général et au Directeur des Contributions directes, afin qu'ils en suivent l'exécution, chacun en ce qui le concerne.

Fait à Paris, le 16 Septembre 1836 .

Signé T. Duchâtel

Pour ampliation

Le Secrétaire général des Finances

(Signé) de Boubers

Inscrit au Secrétariat de la Préfecture le 17 Septembre 1836.

2. Lettre du Ministre des Finances au Préfet de l'Oise, à ce sujet.

Ministère des Finances.
—
Secrétariat particulier.
—
Nomination de Percepteur.

Paris, le 16 Septembre 1836

Monsieur le Préfet, j'ai l'honneur de vous adresser deux ampliations de mon arrêté du 16 de ce mois, par lequel j'ai nommé M. Devaux (*sic*), Titulaire de la perception de Méru, en remplacement de M. Marie, démissionnaire.

L'une de ces ampliations doit rester entre vos mains, je vous invite à transmettre l'autre au Receveur général.

Vous trouverez également ci-joint, la Commission destinée à M. Devaux (*sic*).

Recevez, Monsieur le Préfet, l'assurance de ma considération distinguée.

Le Ministre Secrétaire d'État des Finances,
(Signé) Illisible (*sic*)

À M. le Préfet du département de l'Oise.

3. Lettre du Préfet au Receveur général transmettant l'ampliation de l'arrêté ci-dessus.

1re 2e

Ce 20 7bre 1836.

A M. le Reur général des finances.

M. le Reur général,

J'ai l'honneur de vous transmettre une ampliation de l'arrêté en date du 16 de ce mois par lequel M. le Ministre des finances a nommé M. Devaux (*sic*) (A. . .), percepteur des contributions directes de la réunion de Méru en remplacement du Sr Marie, démissionnaire.

Je vous prie d'informer le Sr Devaux (*sic*) de sa nomination et de l'inviter à ce présenter devant moi pour y justifier du versement de son cautionnement et prêter le serment voulu par la loi.

4. Entrée en fonction de A. de Vaux, comme percepteur de Méru, en remplacement du Capitaine Marie.

Porté au répre L'an mil huit cent trente six le trois Octobre ;

Devant nous Maître des Requêtes, Préfet de l'Oise s'est présenté M. Devaux (*sic*) (A. . .) nommé par arrêté de M. le Ministre des finances en date du 16 Septembre 1836 percepteur des Contributions directes de la réunion de Méru, arrondissement de Beauvais, en remplacement du Sr Marie démissionnaire,

Lequel a prêté en nos mains le serment prescrit par la loi du 31 Août 1830, conçu en ces termes :

« Je jure fidélité au Roi des Français, obéis-« sance à la charte coustitutionnelle et aux lois « du royaume. »

Ledit Sr Devaux (*sic*) a promis en outre

1° d'exercer personnellement son emploi ;

2° de ne point cumuler de fouction incompatibles avec celle de percepteur ;

3° de résider dans la Commune chef-lieu de sa perception ;

4° et enfin de remplir fidèlement toutes les obligations que les règlemens imposent aux percepteurs.

Fait à Beauvais, hôtel de la Préfecture les jour, mois et an susdits.

P. Le Préfet, Le Percepteur
le Conseiller de préfecture (signé) Le P. de Vaux
Secrétaire général
(Signé) Graves

Enregé à Beauvais, le Trois octobre 1836 f° 59v° Cse 1re Reçu quinze francs et un franc cinquante centes pour le décime.

(Signé) Parisot

5. Lettre du Préfet au Ministre des finances lui informant l'entrée en fonction de Le P. de Vaux.[1]

1re 2e Ce 5 octobre 1836

A M. le Ministre des Finances.

M. le Ministre,

J'ai l'honneur de vous informer que le Sr Devaux (*sic*) (A.) nommé par votre arrêté du 16 Septembre dernier percepteur-receveur municipal des Contributions directes de la réunion de Méru, arrondt de Beauvais, a justifié le 3 octobre courant du versement de son cautionnement et prêté le serment prescrit par la loi du 31 août 1830.

Je viens de le faire reconnaître en cette qualité par les maires des communes composant son arrondissement de perception.

Je vous ferai remarquer que les véritables noms de ce nouveau comptable sont Le P. de Devaux (A. J. B.) au lieu de Devaux (A).

6. Circulaire du Préfet aux Maires de la réunion de Méru, à ce sujet.

Ce 5 octobre 1836.

A M.M. les Maires de Méru, Andéville, Anserville, Bornel, Esches et Fosseuse

M. le Maire,

J'ai l'honneur de vous prévenir que par arrêté de M. le Ministre des finances en date du 16 Septembre dernier, le Sr Le P. de Vaux (*sic*) (A.) a été nommé Percepteur-receveur municipal de la réunion de Méru, dont votre commune fait partie.

Ce nouveau titulaire a été installé dans ses fonctions le 3 octobre courant.

Je vous prie de porter sa nomination à la connaissance de vos administrés.

1. Cet extrait présente quelques différences graphiques, spécialement le nom de de Vaux, envers la copie obtenue en 1897, qui a été reproduite dans la *Visite aux Lieux-Saints du Positivisme*. Ce document consigne les *véritables noms de A. de Vaux*, ainsi qu'il a été indiqué dans la *Visite aux Lieux-Saints du Positivisme*.—*R. T. M.*

b.) Début de la carrière polytechnique de Maximilien MARIE; *premiers contacts avec* AUGUSTE COMTE.

22 Octobre 1837 à 1838

On a vu ci-dessus que CLOTILDE avait deux frères: Charles François Maximilien et François Eléonor. Nous ne connaissons aucune influence spéciale de la vie de celui-ci sur la destinée de CLOTILDE. Mais ce fut la carrière polytechnique de Maximilien Marie qui procura l'occasion des bienheureuses relations entre CLOTILDE et AUGUSTE COMTE. C'est ainsi que des circonstances inestimables tendaient, *depuis le 22 Octobre 1837,* à rapprocher ces deux âmes sans pareilles, en assurant à jamais, par là, l'efficacité morale et sociale de leurs saints efforts. Nous allons rappeler ces touchants événements, surgissant des plus naïfs hasards de la vie commune, pour s'élever graduellement aux plus sublimes idéals systematiques.

Lors du mariage de CLOTILDE, Maximilien Marie se trouvait à la fin de sa dix-septième année et était élève au collège royal d'Orléans, comme il est déclaré dans le contrat de ce mariage. Deux ans plus tard, en Octobre 1837, il s'est présenté candidat à l'admission à l'École polytechnique. AUGUSTE COMTE inaugurait ses fonctions d'examinateur d'admission pour cette école. Voici la note d'examen de Max. Marie, conservée, comme les documents semblables, parmi les papiers de notre Maître. Les personnes qui ne connaissent pas la manière par laquelle AUGUSTE COMTE remplissait ses fonctions auront par là un modèle de son scrupule.

AUGUSTE, COMTE *examinateur d'admission à l'École polytechnique.* [1]

Questions d'examen

Année 1837

EXAMENS DE BOURGES

Dimanche 22 Octobre—MARIE, 18 ans (de 10 h. 1/2 à midi).

1° *Décider trigonométriquement si 3 points inaccessibles sont en ligne droite.*

Il croit d'abord pouvoir prononcer d'après une seule station, et indique un caractère absurde : il a beaucoup de peine à reconnaître la necessité de deux stations. Il finit cependant par bien concevoir l'opération, et la compare judicieusement à l'observation directe. (*Enough well.*)

Même question pour 4 points en cercle, dont il faut trouver le rayon.

Il finit par reconnaître d'abord, mais avec beaucoup de peine, si le quadrilatère est plan, et indique, ensuite un bon caractère d'inscriptibilité. (*Near about well.*)

Il explique convenablement la formule ordinaire du rayon par les côtés. (*Well.*)

2° *Dimensions d'une calotte sphérique d'après, son volume et sa surface totale.*

Il forme bien les équations préparatoires, et en déduit bien, trop lentement, par excès d'adresse, l'équation finale à la hauteur $y^4 - 8a^2y^2 + 32b^3y - a^4 = o$. Il n'y voit pas nettement que les 2 racines réelles permanentes sont nécessairement étrangères à la question. L'ensemble de sa discussion algébrique est très faible : il ne voit pas même le signe nécessaire des 2 autres racines en cas de réalité. Il concilie d'ailleurs cette analyse très imparfaitement avec la nature de la question. Invité à déterminer les dimensions de la ca-

1. *Revue Occidentale*, seconde série. 1892. Tome V. ps. 292-294.

lotte maximum, il la croit caractérisée par $y = a$, et cherche à démontrer ce sophisme, sans penser ni au principe des racines égales, ni aux conditions de réalité. (*Weakly.*)

3°. *Lieu d'un sommet d'un triangle invariable dont les 2 autres décrivent 2 droites rectangulaires.*

Il institue péniblement une analyse presque impraticable et confuse, quoique strictement correcte. Il ne peut la simplifier assez pour la rendre exécutable. (*Sufficiently.*)

Invité alors à discuter *a priori*, en supposant que l'équation soit du 4e degré, il ne pense nullement à la décomposition évidente du lieu, et n'aperçoit que la double symétrie, dont il apprécie sainement l'influence algébrique, sans pouvoir même déterminer par quelques positions choisies les coefficients restés indéterminés, quoique très formellement mis sur la voie à cet égard. (*Very weakly.*)

4°. *Discussion de la courbe* $y^4 + x^4 = 1$.

Il discute très faiblement l'ordonnée et ne pense pas à la tangente. Il imagine de comparer la courbe au cercle correspondant; mais il ne s'en sert que comme d'une sorte d'artifice d'évaluation des ordonnées, et finalement ne peut prononcer sur la vraie figure. (*Weakly.*)

Il promettait beaucoup plus qu'il n'a tenu; mais il n'est pas sans intelligence, quoique trop faiblement préparé. En persistant convénablement, il pourra devenir bon l'an prochain, mais il n'est, cette fois, que très strictement admissible. (+.)

(A classer, presque sans doute, entre Bertin et Urbain.)

Maximilien Marie n'entra à l'École polytechnique que l'année suivante (Novembre 1838). Ce fut alors qu'il put acquérir une vraie connais-

sanee de notre Maître; et e'est à l'influence de l'enseignement d'Auguste Comte que Maximilien Marie dut la direction de sa carrière mathématique.

3. Amertume de la vie conjugale de Clotilde.

> Il est indigne des grand cœurs de repandre le trouble qu'ils ressentent. (Clotilde. *Lucie*).
>
> Si je ne m'était pas fait depuis longtemps une habitude de cacher mon cœur, je vous aurais inspiré encore plus de pitié que de tendresse. (Testament. *Correspondance*, p. 253. Lettre de Clotilde à Auguste Comte, le 21 Mai 1845).

La Famille Marie semble ne s'être point aperçu d'abord du malheur eonjugal de Clotilde. Car Mme Ve Maximilien Marie nous informa que, à ce qu'elle avait entendu dire, Clotilde s'était montrée, dans le eommeneement, satisfaite de son mariage. Cela ressortirait des lettres de Clotilde à sa Mère. Quoi qu'il en soit, aueun doute ne dut bientôt exister sur les profonds chagrins venant si vite éprouver la sainte résignation de Clotilde à son irréparable martyre. On peut en juger par eette mélaneolique inseription, en 1837, sur son exemplaire de la Journée du Chrétien, son livre usuel au couvent de la Légion d'Honneur, rue Barbette:

« *Souvenir précieux de ma jeunesse, compagnon et guide des heures saintes qui ont sonné pour moi, rappelle toujours à mon cœur les cérémonies grandes et suaves de la chapelle du couvent!* . . . » (Testament, pg. 93, *Prières* d'Auguste Comte).

Ces renseignements suffisent pour permettre d'imaginer eombien dut être amère la vie eonjugale de Clotilde ; ses souffranees étaient d'autant plus eruelles qu'elles étaient tout-à-fait imméritées et que son eœur était plus saint. Les fatalités humaines lui réservaient eependant des douleurs eneore plus intimes et plus navrantes en retour d'une mission à jamais sans pareille.

4). Congé sollicité par A. de Vaux, juillet 1838 à cause de la santé de son Épouse. Documents reçus le 21 Décembre 1908.

a) Lettre du Receveur général au Préfet

Trésor public
—
Département de l'Oise
—
n° 4082
1re Don
2e Beau

Beauvais, ce 6 juillet 1838
10 id.

Le Receveur général des Finances
A Monsieur le Maître des Requêtes,
Préfet du Dépt
Monsieur,

M. A Le P. Devaux (*sic*) Pr Rr Mal de la Réunion de Méru que des motifs de santé de son épouse mettent dans le cas de s'absenter, désire obtenir un congé de 20 jours à partir du 11 de ce mois. Je vous prie de le lui accorder, je prendrai les mesures nécessaires pour qu'au moyen du Concurs du titulaire d'une perception voisine le service ne souffre pas de son absence.

Je suis avec respect,
Monsieur,
Votre très humble et obt Sr
(Signé) Gibert

b). Réponse du Préfet

Beauvais, le 11 Juillet 1838.
A Monsieur le Receveur Général de l'Oise.
M. le Reur Gal

Je vous prie d'informer le Sr Le P. de Vaux (*sic*) que conformément à la proposition que vous m'en avez faite le 6 de ce mois, je l'autorise à prendre un congé de 20 jours, pour vacquer à ses affaires.

Je vous serai obligé de m'informer de l'époque à laquelle ce comptable aura repris la direction de sa caisse.

5. *Catastrophe conjugale de* CLOTILDE

15 Juin 1839

Jusque là, le martyre de CLOTILDE s'était concentré dans son foyer ; mais approchait le moment où son malheur allait l'exposer, ainsi que les êtres qui lui étaient plus chers, aux hasards d'une affreuse publicité !... « Il lui fallait éprouver tous les sentiments, même en ce qu'ils ont de douloureux ; c'est une irrésistible condition préalable, naturellement prescrite à tous les régénérateurs de l'Humanité» ainsi que lui écrivait, plus tard, notre Maître, en faisant allusion à lui-même. (TESTAMENT. *Correspondance*, p. 295. Lettre d'AUGUSTE COMTE à CLOTILDE, le 5 Août 1845.)

En effet le 15 Juin 1839,--trois ans et neuf mois après son mariage, — A. de Vaux disparaissait. CLOTILDE se trouvait à Saint-Crépin, près de Méru, chez un des frères de A. de Vaux. Elle ne soupçonnait rien. On ne s'aperçu de l'absence du percepteur que trois jours après. CLOTILDE en fut srprise lorsque les agents de police vinrent Lui demander les clefs de sa maison, qui étaient avec A. de Vaux lui-même. Un frère de celui-ce acompagna les autorités. Les portes furent ouvertes par un serrurier, et on vérifia que A. de Vaux avait brulé plusieurs documents relatifs aux années de sa gestion.

Lors de notre visite, avec notre jeune ami San-Juan, aux Archives départementales de l'Oise, en Novembre 1897, il ne nous fut pas permis de prendre connaissance directe des documents relatifs aux poursuites légales motivées par la disparition de A. de Vaux, parce que les règlements des Archives en défendaient la publicité, Mr. Roussel eut alors la bienveillance de nous donner les renseignements

que nous venons de rappeler, et qui ont été publiés dans la *Visite aux Lieux-Saints du Positivisme.*

Mais, le 25 Juin 1908, Mr. P. Langlois, en réponse à notre lettre du 15 St Paul 54/120 (3 Juin 1908), voulut bien nous informer qu'une circulaire ministérielle du 22 Avril 1908, établissait que: «les documents ayant plus de cinquante ans de date sont librement communiqués au public.» C'est pourquoi nous lui avons prié d'avoir l'obligeance de nous obenir les extraits dûment légalisés des documents dont il s'agit. Nous avons reçu ces extraits le 21 Décembre de la même année 1908. Nous allons les transcrire; la dernière de ces dix pièces est celle que contient plus de détails sur ce malheur. Nous nous abstiendrons de réproduire la troisième de ces pièces donnant le *signalement* de A. de Vaux. Viendront après les publications parues alors dans le *Journal de l'Oise*, et qui se trouvent déjà dans la *Visite aux Lieux-Saints du Positivisme.*

Documents relatifs à la disparition de A. de Vaux. Ces dix pièces ont été reçues le 21 Décembre 1908.

1ère pièce. Lettre du Maire Méru au Préfet de l'Oise, annonçant à celui-ci la disparition de A. de Vaux. Cette lettre est du 18 Juin 1839, mais ne fut reçue que le 19 Juin.

Département de l'Oise.
—
Ville de Méru.
—
Arrondissement de Beauvais.
—
1re Don; 2me Beau
—
nº 404
—
Oise
Reçu le 19 Juin 1839.

Méru, le 18 Juin 1839

Monsieur le Préfet,

J'ai l'honneur de vous faire part que le Sieur A. Devaux. (*sic*), Percepteur de l'arrondissement des six commune de sa Perception de Méru, a la vérification de sa caisse avec un inspecteur ou nous nous sommes présentés hiers à huit

heurs du soir que ledit Devaux (*sic*) avait disparu depuis le samedi 15 Juin à onze heures du matin, nous avons trouvé les porte fermé et nous avons fait ouvrir les portes par un serrurier en présence de son frère J. de St Crespin et du Sr D. du Deluge son Beau frère nous n'avons trouvé les rôles de 1834, 1835 et 1836, et au sujet de rôles des 1837, 1838 et 1839, nous ne les avons pas trouvés, et ni les mandats des personnes qui avaient été payés et rien trouvé de ce qui régarde la Caisse d'épargne ; il y avait au bas de la cheminée ou est son Bureau un tas énorme de cendre de papiers brulés il a eu la méchansté et l'indignité de brulé les rôles de 1837, 1838 et 1839 des six communes de sa Perception il emporte au moins 16 mille franes à différentes honnêtes personnes à qui il a emprunté sans le déficite de sa caisse que l'on ne peut en connaître le montant.

Recevez Monsieur le Préfet
L'assuranee de mon profond respeet
Le Maire de Méru
(Signé) Rouget [1]

M^r^ le Juge de Paix à mis le scellé sur toutes les portes et armoires de sa maison à la requête des créanciers

2e. Pièce. Lettre du Préfet de l'Oise au Ministre respectif annonçant la disparition de A. de Vaux. Cette lettre est du 18 Juin 1839, antérieure donc à la réception de la lettre précédente du Maire de Méru.

Département de l'Oise.
—
Cabinet du Préfet

Beauvais, le 18 Juin 1839.

Monsieur le Ministre,

Le S^r^ Le P. de Vaux (*sic*) percepteur de Méru vient de disparaître laissant sa caisse vuide et après avoir brulé tous les registres de sa pereep-

1. Ont été conservées l'ortographe et la ponctuation de tous ces l'extraits.—R. T. M.

tion ainsi que beaucoup de titres dont il était dépositaire. J'en informe par ce courrier M. le Ministre des finances qui le saura d'ailleurs par la correspondance des Inspecteurs des finances en tournée dans le Dépt.

J'ai prescrit immédiatement toutes les recherches nécessaires dans le Dépt, mais les renseignements qui me sont parvenus et la nature des choses me portent à penser que Le P. Devaux (*sic*) est déjà loin. Il a été vu hier lundi au moment où il allait s'embarquer sur le Bateau à vapeur qui va de Paris à Compiègne. Interrogé sur les causes de ce départ il eut l'air de s'être trompé et de croire que ce bateau allait à Paris. Soit que l'erreur fut véritable soit qu'il voulut donner le change il emmena son interlocteur au café puis monta dans une voiture qui partait pour la capitale. A-t-il continué son voyage, c'est ce que je ne saurais affirmer et ce que je crois cependant probable. Sa première intention était évidemment de se réfugier en Belgique puisqu'il s'embarquait pour Compiègne ; l'obstacle qu'il a rencontré ou peut être seulement de nouvelles réflexions l'auront déterminé à aller à Paris. En quelque lieu qu'il soit il est à présumer qu'il voyage avec un faux passe-port portant le timbre de la mairie de Fosseuse car il en a dérobé le cachet probablement dans cette intention et est sous le coup d'une poursuite à ce sujet. [1]

Je joins ici un signalement du Sr Devaux (*sic*) plus exact que celui de ma précédente lettre qui avait été fait sur les 1ers renseignements obtenus.

L'arrestation de ce comptable a de l'importance et pour la vindicte publique et pour l'intérêt du Trésor comme des particuliers auxquels il a

1 Voir ci-dessous la déclaration du Maire de Fosseuse au Préfet de l'Oise, au sujet de la soustraction du sceau de cette Mairie. Ce document à été reçu le 25 Mai 1909.—R. T. M.

emporté des fonds considérables. Mr le Procureur du Roi écrit par ce courrier à Mr le Préfet de Police que fera certainement toutes les diligences nécessaires. mais comme il est possible que Devaux (*sic*) soit déjà sorti de Paris ou que même il n'y soit jamais entré V. Exc. croira sans doute devoir prendre les mesures nécessaires pour qu'il ne puisse pas sortir de France. Ci joint son signalement.

3ème Pièce. Signalement de A. de Vaux, auquel fait allusion la lettre précédente.

4e Pièce. Quatre lettres du Préfet de l'Oise, du 18 Juin ; antérieures donc à la réception de la lettre du Maire de Méru, transcripte ci-dessus.

a) Lettre au Ministre des finances

M. le Ministre des finances

18 Juin 1839

M. le Ministre,

Je viens d'être informé et je m'empresse de vous annoncer que le Sr Devaux, (*sic*) percepteur de la réunion de Méru vient de prendre la fuite. Il a brulé ses registres et l'on a de vives craintes pour les fonds de l'Etat, ceux de la commune, de l'hospice et de la Caisse d'épargne et même pour ceux de plusieurs particuliers dont il s'était fait le banquier.

J'ai pris aussitôt des mesures pour faire constater la situation de ce comptable sous le rapport des divers services dont il était chargé et pour qu'il soit nommé un gérant en attendant qu'il puisse être remplacé.

Je suis etc (*sic*)

b) Lettre au Receveur général

M. Le Receveur Gal des finances

M. le Receveur Gal

Je viens d'être informé que le Sr Devaux (*sic*) percepteur de la réunion de Méru a pris la fuite et l'on craint qu'il n'ait emporté les fonds de

l'État, ceux de la Commune, de l'hospice et de la Caisse d'épargne.

Je vous prie de faire constater immédiatement la situation de ce comptable et à me proposer sans délai un gérant, en attendant son remplacement.

Recevez, etc. (*sic*)

c) Lettre au Maire de Méru

M. le Maire de Méru

M. le Maire

Je suis informé que le Sr Devaux (*sic*) percepteur à Méru a disparu de cette résidence et l'on craint qu'il n'ait emporté les fonds de l'État, de la commune, de l'hospice et de la caisse d'épargne. Je regrette que vous ne m'ayez pas donné sur le champ avis de cette disparition. Je vous invite à m'adresser sans délai un rapport sur les diverses circonstances qui se rattachent à cet événement.

Recevez, etc. (*sic*)

d) Lettre au Capitaine de Gendarmerie

M. le Capitaine de Gendarmerie

M. le Capitaine,

Le Sr Devaux (*sic*) Percepteur à Méru vient de disparaître de cette résidence et l'on craint qu'il n'ait emporté les fonds de l'État, de la Commune, de l'hospice et de la Caisse d'épargne. Je vous prie de donner des ordres pour la recherche de cet individu qui dans le cas de son arrestation devra être conduit devant M. le Procureur du Roi. Je vous prie également de m'informer du résultat des recherches qui auront lieu.

Recevez, etc. (*sic*)

5e pièce. Seconde lettre du Préfet de l'Oise au Capitaine de Gendarmerie, le 18 Juin 1839.

Préfecture de l'Oise

Beauvais, le 18 Juin 1839.

Monsieur le Capitaine,

Le Percepteur de Méru le Sr Le P. de Vaux (*sic*) a disparu hier de sa résidence en emportant

des valeurs qu'on croit considérables et après avoir brulé tous les registres de sa perception. Ce fait d'une haute gravité a été connu de M. le Procureur du Roi cette nuit à deux heures et de moi à dix heures du matin seulement, par une démarche directe de M. l'Inspecteur Général des finances. Il est sept heures de l'après midi et je n'ai encore sur cette affaire aucun rapport de la gendarmerie. Je sais cependant que le rapport de Mr le Juge de Paix de Méru à Mr le Procureur du Roi lui est arrivé cette nuit par un gendarme d'ordonnance et je comprendrais difficilement comment le Brigadier de Méru aurait négligé de vous en informer. Depuis une nouvelle lettre est arrivée par une autre voie à Mr le Procureur du Roi et le même silence aurait été gardé par le Maréchal des Logis. Je vous prie de vouloir bien me donner par écrit quelques renseignemens sur ce fait qui doit être scrupuleusement éclairci car il avait entr'autres conséquences celle de compromettre la recherche du comptable fugitif.

Recevez, Monsieur le Capitaine, l'assurance de ma considération la plus distinguée

Le Préfet de l'Oise.

6e pièce. Lettre du Capitaine de gendarmerie, du 18 Juin 1839, 10 hres du soir, au Préfet de l'Oise.

Beauvais le 18 Juin 1839

10 hres du soir

Monsieur le Préfet,

Ce matin un gendarme envoyé par ordonnance extraordinaire de Méru, a apporté à M. le Procureur du Roi de Beauvais une dépêche de M. le Juge de paix de Méru; ce même gendarme était porteur d'une lettre pour M. le Lieutenant de la résidence de Beauvais dans laquelle ce S.officier

mande qu'arrivant de tournée de commune il a appris que des bruits circulaient sur la disparition de M. Devaux (*sic*) percepteur, et que le soir vers huit heures, M. le Juge de paix, M. le Maire et un employé des finances avait fait ouvrir la maison, que l'on avait constaté l'état de la Caisse, mais que l'Employé des finances avait recommendé à la Gendarmerie *la plus grande circonspection à cet égard*, qu'elle n'avait point été appellée à l'information et qu'il ne pourrait lui donner un rapport plus circonstancié que demain. Cette lettre est datée du 17. M. le Lieutenant attend encore ces détails plus circonstanciés, Le M[l] d. Logis ne donnant les premiers que comme très confidentiels.

En cette circonstance la Gendarmerie n'a eu qu'à exécuter les mandats de justice puisque l'autorité judiciaire a été saisie aussitôt la disparition du Comptable Le P.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur le Préfet, votre très humble et très obéissant serviteur.

Le Capitaine Comm[t] la Gendarmerie de l'Oise,

(Signé) Jacquet

Le signalement du
percepteur en fuite va être
transmis à toutes les Brigades.

7e Pièce. Seconde lettre du Capitaine de Gendarmerie, le 19 Juin 1839, au Préfet de l'Oise.

Gendarmerie de l'Oise

Beauvais le 19 juin 1839

Monsieur le Préfet,

Le Maréchal des logis Phulpin de la résidence de Méru est un des plus ardents S.officier de ma Compagnie. Les Notables du Canton qu'il surveille, ne cessent de faire l'éloge de son zèle, de sa vigilance et de son dévouement.

Par le nouveau rapport qu'il vient d'adresser à son Lieutenant, ce S. officier fait connaître qu'occupé pendant toute la soirée du 17 et la nuit, à exécuter ou à faire exécuter les réquisitions des autorités judiciaires qui informaient sur la disparition du Percepteur le P., et Mr le Juge de paix ayant recommandé que sa dépêche à M. le Procureur du Roi fut portée sans aucun retard, il n'avait eu que le tems de donner à la hate, à son chef immédiat, l'avis que j'ai eu l'honneur de vous transmettre cette nuit.

Ce S. officier donne aujourd'hui les détails qu'il promettait hier. La disparition remonterait au samedi 15. On ne s'en serait pas apperçu le 16, parce que c'était un jour férié et qu'il arrivait souvent que le Sieur Le P. s'absentait en pareil jour. Ce n'est que le 17 que le bruit de cette disparition a circulé, le Ml d. Logis était en tournée. L'Employé du Ministère des finances qui se trouvait à Méru avait recommandé aux Gendarmes la plus grande *circonspection sur ces bruits.*

Pendant que M. le Juge de paix, M. le Maire et l'Inspecteur des finances faisaient ouvrir les portes du domicile du comptable en fuite, le Ml d. Logis de Gendarmerie cherchait de son côté et avec son activité ordinaire, à se procurer des renseignemens sur la réalité de cette disparition, sur la direction que le fugitif avait pu prendre. Il parait certain qu'il s'est dirigé sur la Belgique pour de là se rendre à Cayenne ou autre Ile, où depuis longtems il manifeste l'intention d'aller.

Les livres à souche, beaucoup de registres, une grande quantité de papiers ont été brulés, d'autres ont été trouvés dans les fosses d'aisance. Ce sont en majeure partie les rôles de 1836, 37, 38 et 39. Il sera dit on très difficile d'établir la situation de ce comptable chez lequel beaucoup

de personnes avaient plaeé des sommes qui s'éleveraient à plus de 20.000 fr. il n'a été trouvé qu'une somme de fr. 202 en monnaye de billon, le mobilier, le linge, l'argenterie et les bijoux n'ont pas été enlevés.

Un mandat d'amener a été décerné eontre ce prévenu, les reeherches les plus aetives et les plus étendues sont ordonnées en même temps que le signalement est envoyé. Si on parvient à l'arrêter je ne manquerais pas de vous en informer.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur le Préfet,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

Le Capitaine Commandant la Gend^ie de l'Oise,

(Signé) Jacquet

8.e Pièce. Réponse du Préfet de l'Oise aux deux lettres précédentes du Capitaine de Gendarmerie.

M. le Capitaine de Gendarmerie.

19 Juin 1839.

M. le Capitaine,

Il résulte des explications et renscignements que vous me donnez par vos lettres en date d'hier et d'aujourd'hui au sujet de la disparition du Perceptcur de Méru qu'une ordonnanee de Gendarmerie expédiée par le Maréchal des Logis de cette résidence, en même temps qu'elle portait à M. le Procureur du Roi une dépêehe du Juge de paix a également remis au Lieutenant de la résidenee de Beauvais une lettre que l'informait de l'événement et de quelques unes de ses eirconstances. L'ordonnanee est arrivée dans la nuit ou de très grand matin. Cependant le premier avis que j'ai reçu de vous ne m'est parvenu qu'à huit heurs du soir et d'une manière qui n'a rien de spéeiale puisqu'il se trouve confondu dans les faits divers que contient votre rapport journalier du 18. De deux ehoses l'une, ou votre Lieutenant

ne vous a pas donné connaissance sur le champ de la lettre qui lui était adressée ou bien vous êtes resté 15 ou 18 heures sans me rendre compte. Quelles qu'aient été les recommandations faites à la gendarmerie d'agir avec circonspection, vous n'avez pas pensé sans doute qu'elles puissent aller jusqu'à vouloir que l'autorité départementale ne fut pas avertie le plus tôt possible d'un événement aussi important que la disparition d'un comptable. Il est constant que M. le Procureur du Roi a été averti deux fois avant que je ne l'aie été une seule. Je sais bien que vous m'avez dit que les moyens d'exécution vous manquaient pour l'expédition des affaires, mais en admettant même cette excuse même (*mot rayé*) dans les cas ordinaires, elle n'est pas acceptable pour les circonstances graves et urgentes. Je vous prie donc M. le Capitaine de m'adresser des explications précises sur les causes du retard que je vous signale pour que je puisse prendre des mesures pour le faire cesser à l'avenir.

Recevez etc. (*sic*)

9e Pièce. Réponse du Capitaine de Gendarmerie à la lettre précédente.

Gendarmerie de l'Oise.

—

Beauvais, le 19 Juin 1839.

Monsieur le Préfet,

J'ai eu l'honneur de vous faire part que le Ml d. Logis de la résidence de Méru n'avait donné dans la nuit du 17 à M. le Lieutenant de la résidence de Beauvais, que fort peu de renseignemens sur la disparition du percepteur de Méru.

Ce n'est que le 18 vers 6 heures du matin que cet officier a reçu le billet contenant ces renseignemens, il me l'a communiqué vers 7 heures en me prévenant qu'il avait invité le Ml d. Logis à donner plus de renseignemens et à faire un rap-

port circonstancié. J'ai pensé que sur la recommandation qui venait d'être faite de nouveaux renseignemens nous arriveraient dans la journée et que je pourrais alors vous adresser un rapport plus positif et plus détaillé, malheureusement j'ai vainement attendu jusqu'au moment de clore mon rapport journalier, dans lequel j'ai inséré le peu de lignes que nous avait données le Mr d. Logis de Méru en y ajoutant aussi d'autres renseignemens obtenus près d'un habitant de Méru venu à Beauvais.

Ce n'est que ce matin que ces détails demandés et annoncés nous sont parvenus. J'ai eu l'honneur de vous les transmettre sans autre retard que celui nécessaire pour faire ma lettre ; je regrette de m'être fié à l'activité du Mr d. Logis de Méru, en cette circonstance.

Je ne puis Monsieur le Préfet vous donner d'autres explications sur ce retard si facheux, qui vous contrarie tant et que cependant n'a pu rien changer à l'état des choses.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur le Préfet,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

Le Capitaine Commandant la Gendarmerie de l'Oise,

(Signé) Jacquet

10e Pièce. Réponse du Maire de Méru à la lettre du Préfet, du 18 Juin 1839, ci-dessus transcrite.

Département de l'Oise.
Ville de Méru.
Arrondissement de Beauvais.
1re Don 2e Beau nº 413
Oise
Reçu le 21 Juin 1839.

Méru, le 19 Juin 1839.

Monsieur le Préfet,

J'ai l'honneur de répondre à votre lettre du 18 Juin à l'égard du Sr Devaux (*sic*) Percepteur de Méru. J'ai apris mardi dernier par Mr Demorcourt de Chaumont

controleur qui était à Méru le samedi 15 Juin sur les huit heures du matin et a dit audit Devaux de l'accompagner pour aller à Andeville pour l'aider à faire je crois les mutations il lui a répondu qu'il n'yrait pas et qu'il ne voulait pas y aller il lui a représenté que c'était son devoir de si rendre avec lui. Mr Demorcourt la vu comme dans un état d'exaspération et d'esprit troublé. J'ignorais qu'il était en déficit je ne m'en doutais nulement, le dimanche mon voisin en fasse me dit voyez vous les contrevents de Mr Devaux sont fermés il n'y est pas il y a un inspecteur je suis sur qu'il est en déficite. L'inspecteur est venu me voir le samedi dans la journée il m'a demandé si le receveur de l'enregistrement, la directrice de la poste aux lettres et le percepteur remplissaient bien leurs fonctions je lui dis que oui, il m'a dit ensuite que c'était étonnant qu'il n'y avait personnes chez ledit Devaux, qu'il voulait vérifiait sa caisse que sa l'étonnait, il me dit ensuite qu'il courait un mauvais bruit dans la ville à sa défaveur qu'il ne faudrait pas le divulgué le tenir sécrait parce qu'il pouvait être allé chercher de l'argent pour completer sa caisse. L'inspecteur est revenu me revoir le dimanche en me répétant son étonnement de la longue absence dudit Devaux et il me dit qu'il était embarrassé de la marche qu'il devait suivre qu'il ne s'était pas encore trouvé dans une pareille position moi étant encore plus novice que lui je lui dis que je n'étais pas assez instruit dans cette partie pour lui donner un bon avis. on a décidé le lundi matin d'envoyer chercher la Dame Devaux (*sic*) qui était à St Crespin d'apporter les clefs pour ouvrir les portes, elle n'est pas venue mais le Sr J... Devaux (*sic*) et le Sr D... du Déluge frère et beau-frère de la ditte dame avec pouvoir d'ouvrir les portes mais ils n'en avais pas les clefs moi je

craignais d'outrepasser mes pouvoirs en les faisant ouvrir avant leurs arrivée ils ont voulu attendre jusqu'au soir et à huit heures trois quarts du soir à la Candelle on a envoyé cherché un serrurier qui a ouvert les portes et en entrans nous avons apperçu dans la cheminée de son Bureau un tas énorme de sendre de papiers brulés ensuite nous avons regardé sur les tables nous avons trouvé les Rôles de 1834, 1835 et 1836 et différens autres papiers, mais les rôles de 1837, 1838 et 1839 n'y étais pas ils étaient brulés. Voyant ce désastre je dis au mareehal de Logis de la Gendarmerie de Méru qui était présent d'envoyer un Gendarme à Beauvais porter la nouvelle à ses suppérieurs et de le faire dire à Mr le Préfet. Comme ma présenee était nécessaire à la recherehe des papiers ou j'ai resté jusqu'à minuit je n'avais pas le temps de vous écrire mais je n'ai pas manqué de vous le faire savoir le mardi par ma lettre du 18 que vous avez reçu ce matin.

Ledit Devaux (*sic*) a pris samedi dernier à Fosseuse en s'en allant à Beaumont ou on dit l'avoir vu le seeau ou le cachet au maire de Fosseuse dans son armoire ou la clef était à la porte pendant qu'il avait sorti un instant. En faisant la récherehes des papiers on nous a dit qu'on l'avait vu jetter un gros paquet de papiers dans les lieux d'aisanee qui n'avait pas eut le temps de bruler on les a fait rétirer mardi matin par le Sr Sauvage Vidangeur on les a lavés et ils sont en trin de seeher. [1]

Recevez, Monsieur le Préfet,
l'assuranee de mon profond respect.
Le Maire de Méru
(Signé) Rouget

1. Ont été conservées l'ortographe et la ponctuation de l'extrait légalisé.—R. T. M.

Après la réception des dix pièces précédentes, nous avons reçu, le 25 Mai 1909, avec les autres documents déjà transcrits, une copie de la déclaration du Maire de Fosseuse, au sujet de la soustraction du sceau de cette Mairie. La voici :

Déclaration du Maire de Fosseuse au Préfet, au sujet de la soustraction du sceau de cette Mairie. [1]

Commune de Fosseuse
—
Arrondissement de Beauvais
—
Département de l'Oise

Oise

Reçue le 19 Juin 1839

L'an mil huit cent trente neuf le lundi dix sept Juin à midi.

Nous Antoine Simon Puissant Maire de la commune de Fosseuse.

Déclare à Monsieur Le préfet que je me suis apperçu le seize Juin à midi que le sceau de la mairie de Fosseuse m'avait été soustrait, en voulant mettre le cachet à une adresse envoyé à Monsieur le préfet ;

Ne savant à qui adresser le fait; comme n'étant entrer chez moi que des personne notable, j'ai resté dans l'inquiétude jusqu'à ce que j'ai appris que Mr Devaux, receveur des contributions, avait disparû de chez lui, comme ayant passé le samedi quinze juin à midi je n'aitait pas à la maison; n'ayant trouvé que mon fils, qui lui a demandé à boire, le temps que mon fils a mis pour lui aller chercher à boire il a resté seul dans la maison je n'ai pas d'autre doute que lui.

A Fosseuse les jours, mois, an et heure que dessus.

Le Maire de Fosseuse
(Signé) Puissant

Archives de l'Oise. Série O. Administration communale (Fosseuse)

1. Ont été conservées l'ortographe et la ponctuation de la copie.—R. T. M.

Publications parues dans le JOURNAL DE L'OISE, *au sujet de la disparition de A. de Vaux.*

1. Annonce de la disparition de A. de Vaux.

JOURNAL DE L'OISE, Samedi. 22 Juin 1839.

MÉRU — M. L. D., percepteur, vient de disparaître, laissant un déficit dont on ne peut apprécier l'importance, parce qu'il a brulé avant de partir tous ses papiers. Il se livrait, dit-on, à des opérations de banque, et plusieurs personnes perdent avec lui des sommes importantes ; on dit qu'il y a jusqu'à des créances de 20.000 francs. Il était agent de la caisse d'épargne pour la succursale de Méru et avait heureusement fait peu de temps auparavant le dépôt des fonds versés entre ses mains. De nouveaux rôles sont dressés en toute hâte pour remplacer ceux qu'il a annéantis. On peut juger de l'inquiétude que jette cet événement parmi les coutribuables qui n'ont pas soigneusement conservé leurs quittances, et qui peuvent être recherchés pour les trois années dont il a détruit tous les papiers.

Un mandat d'amener a eté immédiatement lancé par le juge d'instruction de l'arrondissement contre le coupable dont le [1]... été envoyé à tous les parquets. On croit qu'il s'est dirigé sur un port de mer pour tâcher de passer aux îles Bourbon ou Maurice où il avait été déjà voyagé avant d'obtenir l'emploi dont il a fait un si mauvais usage. M. L. D. apartient à une famille des plus considérées du département. Son père a laissé de ces

1 Mot manquant dans la copie que nous possédons et qui a été prise par M. San-Jean.—R T. M.

souvenirs qu'on invoque pendant plusieurs générations. Il appartient par alliance à une famille non moins honorable. Quelques jours avant la disparition il avait envoyé sa femme chez un de ses beau-frères pour opérer sans témoins l'œuvre de destruction. C'est seulement après sa fuite que la malheureuse femme a eu connaissance de l'état de ses affaires.

—

Nous ne pouvons nous dispenser de faire remarquer, à propos de la disparition du percepteur de Méru, tout ce qu'a de déplorable un mal que nous avons déjà signalé à bien de reprises et toujours inutilement. Le percepteur de Méru était un protégé de M. le Marquis de Mornay. Les dissidences politiques, on voudra bien le croire, ne nous aveuglent pas au point que nous admettions qu'il rejaillisse sur le puissant protecteur la moindre parcelle des torts du protégé, mais les résultats matériels n'en sont pas moins déplorables. Il n'y en a pas moins perturbation dans le service à la suite d'une interversion de pouvoirs. Lorsque M. L. D. a été nommé, ni le préfet ni le receveur général, du moins tout le monde ici le dit hautement, n'ont été informés de la substitution qui se préparait. Le fonctionnaire qui était alors dépositaire des déniers publics et qui avait eu le malheur d'attacher M. L. D. à sa famille, malheur sans égal pour un homme d'honneur comme lui, désirait lui transmettre son titre. Comme il est de coutume dans ce département, ce n'est pas à ses supérieurs naturels, aux dépositaires officiels du pouvoir qu'il a demandé cette faveur. Il savait qu'il n'obtiendrait rien : il s'est adressé au député. Le préfet et le receveur général n'ont été informé de tout ceci que par l'arrêté ministériel qui nommait un successeur au percepteur démission-

naire. Ils l'ont su juste à temps pour installer le protégé de M. de Mornay. M. de Mornay, nous en convenons, avait pour garantie dans cet acte de patronage le vœu de deux familles honorables. Mais lorsqu'il imposait à des fonctionnaires responsables un subordonné que ceux-ci ne pouvaient repousser, auquel ils n'avaient plus la moindre observation à adresser, M. de Mornay pouvait-il prendre en leur lieu et place, toutes les précautions que l'intérêt personnel, la responsabilité engagé leur auraient sans doute sugérées? M. de Mornay est-il un homme de finance, et pouvait-il apprécier la capacité financière du solliciteur qu'il préposait au maniement des deniers publics? Pouvait-il, lui, intermédiaire officieux, stipuler des garanties particulières au profit des chefs officiels du service? Peut-on soutenir aujourd'hui que ce malheur a éclaté, qu'avec la même estime pour les deux familles les autorités compétantes et responsables n'auraient pas montré plus de sévérité contre l'individu? Qui peut dire qu'elles ne se seraient pas prémunis d'une façon quelconque contre le malheur que les atteint, elles d'adord et ensuite tout le pays? N'eût-ce pas été là précisément leur premier devoir? Oui, si la filière des pouvoirs avait été suivie, il n'y aurait que justice dans la responsabilité matérielle et morale qui aurait pesé sur l'autorité. L'état, en reprenant ses deniers dans la caisse du receveur général, lui dirait avec raison: Rendez-moi compte de la gestion du dépositaire infidèle, c'est vous qui me l'avez présenté. La population inquiète, le contribuable auquel on va demander compte des 3 dernières années, celui qui la perte d'une quittance expose a payer deux fois la dette déjà soldée, pourraient élever une juste plainte contre l'incurie de l'administration, et lui dire: Celui qui nous dépouille était l'homme

de votre choix. Aujourd'hui rien de cela n'est vrai, et tout se passera comme si c'était l'exacte vérité. La responsabilité matérielle existe et elle devient inique. La responsabilité morale tombera sur l'autorité, car le contribuable inquiété ne se rendra pas compte de l'impuissance où les chefs de service se sont trouvés contre le patronage d'un député ; il sentira l'exigence du fisc, et rien de plus, et néanmoins s'il s'en prend à quelqu'un, dans son mécontentement trop bien fondé, ce sera au pouvoir qui n'en peut mais ; dont les agens publiquement acrédités sont obligés toujours de se croiser les bras et quelques fois de remercier.

Voilà donc à quoi aboutit ce déplacement anarchique de l'autorité. Or, toute garantie cesse pour le pays du moment où la hiérarchie des pouvoirs et la responsabilité des chefs de service deviennent un mensonge. A coup sûr il est piquant pour les contribuables du canton de Méru, eux qui sont si fiers du patronage hautement exercé par le noble marquis, que de graves inquiétudes leur viennent aujourd'hui, précisément à la suite d'un acte de son omnipotence. Et pourtant en cela M. le Marquis de Mornay n'a fait ni plus ni moins que ce qu'on doit raisonnablement attendre et de lui et de ses collègues, dès qu'ils se mêlent de la distribution des places et des faveurs. La mission des députés est de contrôler l'administration. Quand ils font acte d'aministration, ils se trouvent insuffisans par la force des choses, et manquent à leur mission. Que devient en effet le contrôle à eux confié? Il cesse, il disparait au moment même où il serait le plus nécessaire. Le scrutin ne donne pas toute science, celle des hommes et des choses. Si parfois l'administration locale est trompée à travers toutes les difficultés dont

elle se hérisse et malgré son expérience de tous les jours, à plus forte raison un député qui ne manie point les affaires, qui ne connait guère des hommes de son département que la liste et l'opinion présumée des électeurs. Si l'administration se trompe, alors même qu'elle engage sa responsabilité, à plus forte raison le député qui n'engage rien, qui n'apporte dans l'exercice d'une autorité anormale qu'une seule idée, celle de sa réélection. Ses besoins électoraux peuvent répondre quelques fois aux besoins du service, c'est un hasard heureux, mais c'est toujours un hasard. Plus de spécialité dans le choix du personnel, plus de discipline parmi les fonctionnaires, plus de garantie pour le public, ni contre le mal courant ni pour la réparation du mal consommé, plus de contrôle de la part des députés qui veulent avant tout le respect de leur œuvre, et, dans le désordre du pays, voient d'abord leur candidature fortement organisée ; voilà où nous en sommes ; voilà ce que nous [1]. . . tout le patronage des députés ; voilà ce qui a fait la molle complaisance des ministères précedents, et, nous le craignons bien, ce que ne changera pas plus que les autres le ministère du 12 Mai.

Le Capitaine Marie s'empressa de protester contre les inexactitudes de cet article en ce qui concerne la nomination de A. de Vaux. Et le Juge de paix Meusnier, qui fut un des témoins de Clotilde lors du mariage de celle-ci, se joignit à cette protestation, en donnant des informations complètes à ce sujet. Voici le texte de ces documents, ainsi que les commentaires que le journaliste anonyme crut devoir faire, à ce sujet.

1 Mot manquant dans la copie que nous possédons.—R. T. M.

2. Réclamation du Capitaine Marie et du Juge de paix Meusnier contre les inexatitudes de l'article précédent ; réplique du journaliste.

JOURNAL DE L'OISE. 29 Juin 1839. Samedi n. 53.

Notre article du 22, sur la fuite du percepteur de Méru, a été le texte d'une double réclamation que nous allons reproduire.

A M. le Rédacteur du Journal de l'Oise.

Monsieur,

Je déclare que l'article de votre journal du 22 juin courant, concernant la nomination de M. L. D. à la perception de Méru, est inexact. Moi, malheureux père de la pauvre victime, j'ai demandé cette nomination à tous ceux qui pouvaient y concourir : ils ont consenti à m'aider ; et si M. de Mornay l'a obtenue, c'est que le meilleur des hommes est toujours le plus puissant protecteur.

Je vous prie, Monsieur le Redacteur, de vouloir bien insérer dans votre plus prochain numero cette déclaration.

M***

Beauvais, le 28 Juin 1839.

Il y a dans le sentiment qui a dicté cette lettre un côté respectable, et la position de M. M*** mérite trop d'intérêt, pour que nous ne nous empressions pas de la publier, en nous interdisant toute réflexion.

A M. le Rédacteur du Journal de l'Oise.

Monsieur,

La disparition du percepteur de Méru vous a fourni l'occasion de diriger de nouvelles attaques contre M. le Marquis de Mornay. Depuis les élections je croyais cette guerre terminée, aussi ai-je été péniblement affecté à la lecture du numero du Journal de l'Oise du 22 de ce mois. Si votre article

n'eût présenté qu'une discussion de principes sur la hiérarchie des pouvoirs, sans acception de personnes, je me serais bien gardé de combattre une opinion ainsi formulée; mais il énonce des faits erronés, et je sens le besoin de les relever dans l'intérêt de la verité. Vous reconnaîtrez, je l'espère, que vous avez été mal renseigné, et vous regretterez votre argumentation, quand vous verrez qu'elle pêchait par la base.

Vous dites 1° que sans l'influence de M. de Mornay, jamais le percepteur de Méru n'aurait été nommé; 2° que L. D. savait qu'en s'adressant à M. le receveur général, *il n'obtiendrait rien;* 3° et que c'est à l'omnipotence du député que le canton de Méru est redevable des graves inquiétudes qui tormentent aujourd'hui les esprits; et vous ajoutez: le trait est piquant. Je vois bien Monsieur, dans la fuite du comptable un grand malheur public; mais j'ai beau chercher, je ne puis rien trouver de piquant dans un pareil désastre.

L. D. gérait la perception de Méru depuis 15 à 18 mois, [1] lorsqu'il en fut nommé titulaire. [2] Cette gérance avait été consentie par M. le receveur général, [3] auquel on avait communiqué d'avance les conventions intervenues à ce sujet entre L. D. et M. Marie, alors percepteur. Un double de ces conventions a été déposé daus les bureaux de la recette générale.

L. D. occupait donc une position dans l'administration, lorsque M. de Mornay consentit à lui prêter son appui. Ce n'était pas un homme nouveau qu'il présentait au ministre, mais bien un employé déjà en exercice et en possession de la confiauce de M. le receveur général, et s'il

1. Il la gérait depuis le 21 Août 1834. Voir ci-dessus p. 93. R. T. M.
2. Il fut nommé le 16 Septembre 1836, Voir ci-dessus p. 108. R. T. M
3. Voir ci-dessus pg. 91-92. R. T. M.

était vrai, comme on vient de me l'affirmer, que des notes déposées au ministère des finances et émanées de la recette générale de Beauvais, présentaient L. D. comme un homme capable et digne de la bienveillance ministérielle, on ne concevrait pas le besoin qu'on pourrait éprouver de faire peser sur M. de Mornay *seul* la responsabilité morale de la nomination : il semble que cette responsabilité devait être au moins partagée. Sans doute, il y a eu des difficultés lors de cette nomination, mais en voici la seule cause : Le ministre consentait à accorder une perception à L. D. ; il lui reconnaissait des droits à cette faveur ; mais il voulait l'envoyer dans une autre commune de l'arrondissement, pour ne pas consacrer le principe des successions dans les emplois de finances. Toute l'influence de M. de Mornay, s'est donc bornée à lever cet obstacle et à obtenir que L. D. remplaçât à Méru M. M***, son beau-père. J'attends de votre loyauté, Monsieur, l'insertion de cette lettre dans le prochain numero de votre journal.

J'ai l'honneur d'être etc.

Meusnier, juge de paix.

Méru le 25 Juin 1839. [1]

Nous n'avons jamais reculé devant les explications de fait nécessaires à la manifestation de la vérité. Il n'entre donc pas dans nos vues de faire subir non plus le moindre retard à cette seconde lettre. Mais nous n'avons pas les mêmes motifs pour nous interdire la réplique.

Et d'abord M. Meusnier s'étonne de ce que la crise électorale passée, nous insistons sur les inconveniens du patronage que M. le Marquis de Mornay exerce dans son arrondissement ; ce se-

1. Ici finit la copie prise par Mr. San-Juan : nous devons la suite, depuis 1897, à l'obligeance de Mr. P. Langlois. R. T. M.

rait pour nous un plus juste sujet d'étonnement si M. Meusnier n'admettait pas comme nécessaire et conforme aux devoirs de la presse un contrôle incessant sur des actes de la vie publique pareils à ceux que nous signalons.

Nous n'avons d'ailleurs que peu de mots à répondre à la lettre même de M. Meusnier. Il a vu dans notre article précédent ce que nous avons évité d'y mettre. Nous avons parlé de sévérité contre l'individu, de garanties particulières qu'on eut pu stipuler vis-à-vis de lui. M. Meusnier nous fait dire que sans M. de Mornay il n'aurait jamais été nommé. C'est là nous le répétons ce que nous n'avons pas dit.[1] Ainsi les explications de M. Meusnier portent sur une interprétation de notre pensée, consciencieuse nous le pensons, mais erronée et fautive. Ce n'est pas à nous qu'il répond, c'est à lui-même. Ce que nous avons dit et ce qui est confirmé par la lettre de M. Meusnier, c'est que les autorités compétentes ne songeaient pas à placer M. L. D. à Méru; ce que nous avons dit et ce que nous répétons, c'est que la responsabilité des chefs officiels de l'administration, responsabilité si nécessaire au pays qu'on devrait religieusement se garder d'un souffle qui pût l'effleurer, devient un mensonge et une injustice du moment où les chefs officiels ne sont pas libres dans leur action. Et certes il n'y a pas eu respect suffisant des devoirs et des droits de l'administration, lorsqu'en dépit d'obstacles fondés en raison, la protection d'un député a emporté pour un agent secondaire une double faveur : une place très productive, dès le début dans la carrière, et une infraction à la règle salutaire qui interdit la succession dans les emplois de finances. Or, n'est-ce pas là l'œuvre de

1. Le journaliste nie ce qu'il a dit; voir ci-dessus p. 134. M. T. M.

M. de Mornay ? nous nous en rapportons à la lettre de M. Meusnier.

Maintenant que nous veuillons faire peser la responsabilité morale de cette nomination sur M. de Mornay seul, non certes, ce n'est pas encore là notre intention ; et cette fois s'il faut compléter notre pensée, nous profiterons de l'occasion que nous en donne M. Meusnier.

Quand M. de Mornay donne une place, dispense une faveur, il joue son jeu ; la faute la plus grave est aux ministres, eux les soutiens naturels du pouvoir, qui l'avilissent par faiblesse, où le ruinent dans leur intérêt particulier. De bonne foi, est-ce le bien du pays, est-ce même une pensée d'équité naïve envers toutes les opinions, qui depuis sept ou huit ans inspirent à tous les ministères ces molles condescendances, pour tout député soigneux de montrer la boule noire, qu'il jette à propos dans l'urne ? Le bien du pays ! mais les ministres le cherchent-ils ailleurs que dans le triomphe de leur pensée politique ? Leur système est-il affaire de conscience ? Dès lors pourquoi fortifier les principes et les partis contraires ?

M. Passy vient d'accorder quatre nominations à M. de Mornay. Il croit donc utile d'augmenter dans le département l'influence de ce député ? Singulière contradiction pour un homme d'état. Il y a deux mois, si nous avons bonne mémoire, M. de Mornay se faisait le second de M. Barrot dans tous les pourparlers ministériels, et M. Passy rompait avec ses propres amis précisement au sujet de M. Barrot. C'est à raison de cette candidature au fauteuil de la présidence qu'il est sorti avec un petit groupe des rangs de l'opposition. Grâce à ce revirement inattendu nous avons vu la gauche qui se croyait maîtresse du pouvoir, à l'instant même où elle levait la main pour le sai-

sir, glisser rapidement du haut du mât savonné où elle s'était hissée avec tant de peine. Et bien ! ce parti, cette opinion que M. le Ministre des finances a contribué plus que tout autre à refouler dans son ancienne impuissance, faut-il lui abandonner en détail et d'une manière occulte le pouvoir qu'on lui a arraché au moment décisif ? Est-ce là ce qu'on appelle la morale parlementaire ! Nous n'hésitons pas à le dire : livrer aux députés de l'opposition la distribution exclusive des emplois, c'est faire quelque chose de pis que de leur abandonner officiellement le pouvoir ; car on apporte à leurs théories l'appui des séductions ministérielles et on leur laisse toute leur popularité.

Depuis sept ou huit ans les majorités sont tellement faibles, tellement friables, qu'à tout moment les ministres craignent de les voir disparaître par la mauvaise humeur de quelques députés remuans. Tous voient dans un prochain avenir la dissolution du cabinet où ils ont eu tant de peine à se faire une petite position. Cette position il faut la sauver. Il faut se faire des amis particuliers qui plus tard facilitent des nouvelles combinaisons. Quand d'autres gouvernent on appelle cela de la corruption ; quand on est au pouvoir, on enchérit sur ces traditions. Et puis un jour vient où ces manœuvres ont porté fruit, où les ministres sont devenus si forts, chacun à part soi, que le ministère tombe en charpie. Leurs amis particuliers, si chèrement achetés estiment qu'ils ont duré assez longtemps, que leur semestre est fini. La crise se déclare. On se rejette alors tout éperdu sur les opinions qu'on a desservies tout en les professant. On écrit en toute hâte aux préfets : « Combattez cette candidature. » On se replie vers les députés qu'on a délaissés, froissés, annihilés; on fera tout pour eux. On tend la main vers le petit nombre de

citoyens que n'ont pas découragés l'activité toujours récompensée de leus adversaires, les negligences, les lâchetés ou les trahisons du pouvoir. On échoue, les majorités se disssolvent, Dieu sait alors où va le pays.

Nous avons parcouru avec Mr. San-Juan plusieurs mumeros du même journal après celui-ci ; mais nous n'avons trouvé rien de plus concernant le malheur conjugal de CLOTILDE. N'ayant pu cependant que passer quelques heures à Beauvais, on ne saura regarder cette recherche comme épuisée. Mr. P. Langlois qui a bien voulu reprendre ces recherches, à notre prière, en 1909, nous informa, le 4 Mai 1909, qu'il n'avait pas découvert d'indication relative à la vente des objets ayant appartenu à A. de Vaux.

6. *Situation légale de* CLOTILDE *après sa catastrophe conjugale.*

L'ensemble le ces documents donnent un tableau fidèle des indescriptibles souffrances de la Famille MARIE, et surtout de CLOTILDE, à l'occasion d'un malheur auquel CLOTILDE n'avait contribué que par son incomparable altruisme. Cédant à une extrême piété filiale, CLOTILDE avait accepté, quand Elle achevait à peine son adolescence, l'époux que ses Parents lui avaient choisi. Dans leur dévouement envers leur Fille bien-aimée, ceux-ci s'étaient désisté, en faveur de leur gendre, de l'emploi public qui constituait une des bases matérielles de leur modeste existence, et que le Capitaine MARIE avait difficilement obtenu. Et le mariage, accompli avec de pareils sacrifices, aboutissait, après avoir rempli de profondes amertumes l'existence de CLOTILDE, à un épouvantable malheur, impitoyablement exploré contre les protecteurs des siens. Tout se

joignit donc dans cette fatalité : les afflictions morales et sociales, des plus poignantes, étaient aggravées par le delaissement matériel de la généreuse victime...

Selon les informations qui daigna nous donner Mme Ve Maximilien Marie, la police ne réussit pas à trouver A. de Vaux. On se borna à saisir tout ce que possédait CLOTILDE, en la réduisant à une inhumaine détresse. CLOTILDE dut se présenter chez ses Parents sous le plus simple habillement que la décence occidentale impose au sexe féminin ; sans un chapeau, sans un manteau,... presque réduite à un jupon, disait mélancoliquement CLOTILDE elle-même, pour caractériser plus tard son dénuement, à cet affreux moment.

Après la disparition de A. de Vaux, la Famille MARIE ne tenta aucun procès pour obtenir la séparation légale de corps et de biens ; tout son effort se résuma à chercher de jeter dans l'oubli ce qui s'était passé. Mme Ve Maximilien Marie nous dit que, selon les informations qu'elle avait entendues, ce fut le jeu la cause de la perdition de A. de Vaux ; que celui-ci était d'un bon naturel et tendre avec les enfants.

7. *Jugement d'*AUGUSTE COMTE *et de* CLOTILDE *sur l'homme fatal.*

Nous n'avons pu obtenir aucune information concernant le *triste paquet* auquel fait allusion la *Correspondance sacrée*. Nous avons appris seulement que A. de Vaux avait écrit à Mme MARIE, Mère de CLOTILDE, lui disant qu'on ne le reverrait jamais plus ; que Mme MARIE avait brulé cette lettre, d'après laquelle on soupçonnait qu'il s'était suicidé. Cependant la *Correspondance sacrée* porte à supposer l'existence de plusieurs lettres de A. de Vaux

écrites après son malheur, ainsi que plusieurs autres documents, et qui étaient en pouvoir de CLOTILDE.

Nous rappellerons ces douloureux passages, parce qu'ils contiennent les jugements de notre MAÎTRE et de CLOTILDE sur l'*homme fatal*. Dans sa lettre du 19 Octobre 1845, le matin, AUGUSTE COMTE écrivait à sa tendre et immaculée Inspiratrice :

« Mon absence des Italiens m'a permis hier de consacrer ma soirée à lire avec soin votre *triste paquet*, que vous reprendrez Mercredi, si, comme je l'espère, rien n'empêche votre chère visite hebdomadaire. Quoique la nature de cet être n'ait jamais pu mériter la noble union qu'il avait obtenue, il me semble, au fond, encore plus malheureux que coupable. Autant que je puis ainsi pénétrer un caractère qui vise toujours à l'effet théâtral, je ne le juge radicalement avili que vers la fin, quand il s'est assez familiarisé avec sa fatalité. Il affecte trop le penchant au suicide pour y avoir succombé. Cependant, tout porte à croire que, d'une autre manière quelconque, il a terminé, depuis deux ou trois ans au moins, sa déplorable existence. Une phrase de *l'avant dernière lettre* pourrait faire conjecturer qu'il a fini comme soldat, probablement prussien ou hollandais, si l'ensemble de son histoire ne paraissait contraire à une telle supposition. Peut-être doit-on surtout attendre des îles Bourbon et Maurice la preuve du dénouement, s'il est allé y ranimer d'anciennes relations, ou même y tenter les ressources spéciales d'une première inclination. En cas qu'on n'ait encore fait aucune recherche de ce côté, permettez-moi d'essayer cette voie. Au reste, quelque pénible que me soit cette lecture, je dois avoir le cou-

CLOTILDE de Vaux (née Marie)

Photographie du tableau d'Etex, retouchée par
Mr. Rodolfo Chambelland.
Le tableau d'Etex se trouve à la

MAISON D'AUGUSTE COMTE A PARIS.
rue Monsieur-le-Prince 10.

rage de la recommencer, afin de vous mieux servir.

« Elle a naturellement ravivé la profonde impression que me produisit votre touchante *Lucie*, et avec l'irrésistible surcroît d'énergie qui distingue toujours la réalité de la plus puissante fiction... (TESTAMENT, *Correspondance* p. 362 à 363 Lettre d'AUGUSTE COMTE, le 19 Octobre 1845. Les italiques sont de cette transcription).

Dans sa réponse, CLOTILDE disait, en un post-scriptum :

« Vous me paraissez très bien avoir jugé l'*homme fatal*. C'était un pastiche en noir de Gil Blas.» (*Ibidem*, p. 367. Lettre de Clotilde, le 19 Octobre 1845).

II

LA VIE DE CLOTILDE DEPUIS SA CATASTROPHE CONJUGALE JUSQU'À LA FIN DE SA JEUNESSE.

15 Juin 1839 à 3 Avril 1843.

1. *Sainte attitude de* CLOTILDE *dans son malheur immérité.*

> Il me reste au moins des sources d'enseignement pour les autres : c'est encore un intérêt réel dans ma vie. Je veux l'exploiter. (TESTAMENT, *Correspondance*, ps. 333-334. Lettre de Clotilde à Auguste COMTE, le 14 Septembre 1845).

CLOTILDE avait un peu plus de vingt-quatre ans lorsque survint sa catastrophe conjugale. Si sa malheureuse situation domestique et les contacts sociaux ne lui avaient pas encore manifesté la profonde décomposition, politique et morale, où se trouvait l'Occident, sa fatalité conjugale était de nature à ne lui laisser pas désormais d'illusions à ce sujet. Nous ignorons si, dès lors, ses croyances religieuses s'étaient tout-à-fait évanouies, où si ce furent les nouvelles épreuves qui suivirent son

infortune qui la menèrent au septicisme voltairien. Mais les antécédents de sa Famille maternelle et le spectacle de son milieu social, douloureusement réflété par la littérature contemporaine, rendaient bien difficile qu'une âme supérieure ne s'aperçût pas du radical anéantissement des croyances théologiques quelconques, aussi bien que de l'inanité, politique et morale, des fantaisies métaphysiques. Quoi qu'il en soit, si les déceptions, plus cruelles encore, que lui reservait l'avenir, aidées par le plein essor de son scepticisme philosophique ne lui firent jamais méconnaître ce qu'il y avait de saint et d'heureusement pour toujours acquis dans les traditions chevaleresques médiévales, autres ne sauraient être les dispositions de son âme au début des écrasantes épreuves de sa destinée. L'étude du cœur humain que lui avait fournie le Catholicisme, de plus en plus confirmée et éclairée par son affreuse expérience personnelle, dut la conduire, dès cette époque, à envisager sa situation d'après l'appréciation idéalisée postérieurement dans sa touchante LUCIE, et développée dans sa correspondance avec notre Maître.

Nous allons rapporter quelques unes de ces passages caractéristiques.

> ... Cette touchante nouvelle (LUCIE), dont la principale situation caractérise essentiellement la fatalité conjugale de l'infortunée Clotilde, fut insérée au feuilleton du *National* les 20 et 21 juin 1845. En la reproduisant ici, j'espère fournir aux juges compétents un témoignage direct de l'éminente nature, intellectuelle et morale, de l'ange méconnu qui préside à ma seconde vie.

LUCIE.

Il y a quelques années, un crime, compliqué de circonstances extraordinaires, vint frapper de stupeur la petite ville de ***.

Un jeune homme, appartenant à une famille distinguée, avait disparu sous une prévention ter-

rible : on l'accusait d'avoir assassiné un banquier son associé, en lui soustrayant des valeurs considérables. Ce double forfait fut attribué à la funeste passion du jeu. Le coupable abandonnait, après quelques mois de mariage, une jeune femme douée d'une grande beauté et des qualités les plus éminentes. Orpheline, elle restait, à vingt ans, livrée à l'isolement, à la misère, et à une position sans espérance.

Les lois lui accordèrent spontanément la séparation de corps et de biens, c'est-à-dire de tout ce qui lui échappait. La famille de son mari lui prêta un abri et une paire de souliers. Comme elle était généralement admirée, des protections puissantes l'environnèrent de toutes parts.

C'était heureusement une de ces nobles femmes qui acceptent le malheur plus facilement qu'une transaction honteuse. Son intelligence élevée lui montra sans voiles sa situation : *elle comprit qu'elle ne devrait l'intérêt des hommes qu'à sa beauté ; elle pressentit les périls que couvrent de douces sympathies, et voulut tirer d'elle seule tout adoucissement à son sort.* Cette courageuse résolution étant prise, la jeune femme ne pensa plus qu'à l'exécuter. Possédant un talent remarquable, elle se rendit à Paris pour l'utiliser. Après quelques épreuves, elle fut admise, comme institutrice, dans la maison de l'Abbaye-aux-Bois, où elle trouva un asile honorable.

Pendant ce temps, la justice suivait son cours ; des démarches actives cherchaient partout la trace du fugitif. Déjà les créanciers irrités s'étaient partagé la dépouille de sa malheureuse victime, dont les vêtements, les bijoux, et jusqu'aux petits trésors de jeune fille, avaient été vendus à la criée. Elle inspirait tant d'intérêt que quelques personnes rachetèrent plusieurs de ces objets et les lui renvoyèrent.

Une jeune fille voulut avoir un médaillon qui renfermait le portrait de l'héroïne, et le curé du lieu acheta sa robe nuptiale pour en parer l'autel de la Vierge.

Ces détails touchèrent vivement l'infortunée. Une noble fierté se joignait dans son cœur à une sensibilité profonde: elle se sentit soutenue par les témoignages d'intérêt qui lui venaient de toutes parts. Remplie d'effroi au souvenir de son premier amour, elle n'envisagea sa chaîne que comme une barrière qu'elle eût volontairement placée entre les hommes et elle. L'horreur et les périls de sa situation échapèrent ainsi à ses regards, et elle accepta sans révolte l'arrêt injuste des lois.

Un sentiment indestructible, une douce et sainte amitié d'enfance sauva d'abord à ce noble cœur les amères douleurs de l'isolement. La philosophie, si mesquine et si aride dans les âmes égoïstes, développa ses magnifiques proportions dans celle de la jeune femme. Pauvre, elle trouvait le moyen de faire le bien: elle allait rarement dans les églises, où la frivolité a établi ses comptoirs; mais on la rencontrait souvent dans les mansardes, où le malheur est fréquemment réduit à se cacher comme la honte.» (Lucie. Pol. Pos., I, *Complément de la Dédicace*, p. XXIII à XXIV).

. . . . . .

« Il existe au sein des lois un abus dont la portée est effrayante; permettez-moi de vous le signaler par un exemple frappant.

Une femme de vingt-deux ans, dont le cœur est pur et plein d'honneur, se trouve enchaînée par le mariage à un forçat.

Quinze années de détention, l'infamie, le mépris, tout ce qui sépare la vertu du vice, annule matériellement cet odieux lien.

L'homme est mort civilement; la femme, dé-

clarée libre par les tribunaux, rentre en possession de sa fortune, qu'elle gère déjà. Tous ses droits sont évidents ; et pourtant il lui faut renoncer au plus précieux de tous, celui d'user de la liberté de son cœur.

Par une inconcevable imprévoyance des lois, cette femme se trouve expulsée de leur protection, et placée par elles entre deux abîmes, le malheur et le désordre.

Quel choix oserait-on lui assigner ? Pour se parer d'un stérile héroïsme, renoncera-t-elle à l'amour et à la maternité, ces beaux et nobles fiefs de l'épouse ?

Si l'isolement pèse comme une loi de mort sur son âme, et la pousse à contracter un lien hostile à la société, qui la protégera contre la mauvaise foi de l'opinion et contre tous les dangers attachés à une situation fausse ?

Entre ces deux écueils, il y en a un troisième où tombe tout être opprimé et faible, c'est la lâcheté.

Messieurs les députés, j'appelle votre attention sur cette question de haute morale, et je sollicite une loi qui constitue le divorce par le seul fait d'une peine infamante.» (*Ibidem* p. XXX).

Il faut aussi rapporter à cette époque les appréciations émises dans les passages suivants de la *Correspondance sacrée :*

« Je ne me suis jamais défiée d'aucun homme. Une femme inspire toujours à peu près les sentiments qu'elle veut. » (TESTAMENT *Correspondance*, p. 280. Lettre de CLOTILDE à AUGUSTE COMTE, du 20 Juillet 1845).

« Depuis mes malheurs, mon seul rêve a été la maternité: (*Ibidem*, p. 311. Lettre du 5 Septembre de la même l'année.).

«...Je connais le mariage, et je me connais mieux que le premier savant du monde.» (*Ibidem*, p. 325. Lettre du 9 du même mois).

«...Non, le gros des hommes n'est ni bon ni généreux. Il faut à notre espèce plus qu'aux autres des devoirs pour faire des sentiments. Combien il y a d'égoïstes au delà du cerceau de la famille!» (*Ibidem*, p. 374. Lettre du 25 Octobre 1845).

«...Tous les mariages où il n'y a qu'un consentement finissent mal: l'accord parfait est indispensable dans ce lien là». (*Ibidem*, p. 435. Lettre du 5 Décembre 1845).

«Je me suis expérimentée dans les états les plus caractérisés de la vie. J'ai fait un mariage de convenance, et j'avoue que j'aime présqu'autant le célibat». (*Ibidem*, p. 439. Lettre du 8 Décembre 1845).

L'éminent génie de Clotilde précocement mûri par le malheur, lui fit comprendre l'immense difficulté des problèmes moraux qui s'agitaient autour d'Elle et qui tourbillonnaient dans son âme. En perdant ses croyances catholiques, Elle sut garder, grâces à l'incomparable supériorité de son altruisme, les résultats de la sagesse du Sacerdoce médiéval. Elle voyait nettement que les passions intervenaient dans toutes nos pensées, et Elle se méfiait des sophismes que peut inspirer l'égoïsme en les colorant avec les charmantes nuances de l'altruisme. Sa culture catholique ne lui consentait aucune illusion à cet égard. Sa touchante modestie exagérait, même, l'insuffisance des ressources intellectuelles dont Elle disposait, pour résoudre définitivement des question si délicates. Pour tout guide dans ces problèmes jusqu'alors inextricables, Elle n'avait que son *cœur*, ainsi qu'Elle le disait Elle-même:

«...Ma'heureusement, *nous avons tous encore un pied en l'air sur le seuil de la vérité;* nous regardons les champions dans l'arène sans nous soucier de prendre part au combat. Aussi il ne nous reste que de petits rôles et de vraies entraves pour peu que nous nous dirigions du côté du bien. J'en suis là ; je ne me sens pas de force à abdiquer un grand doute avant de me trouver munie ; par conséquent, *je ne puis puiser ma morale que dans mon cœur et l'édifier que sur le pur sentiment;* c'est assez le lot d'une femme au reste ; elle gagne à marcher modestement derrière le convoi des novateurs, dût-elle y perdre un peu de son élan.» (Testament, *Correspondance* p. 484, lettre de Clotilde à Auguste Comte, le 15 Janvier 1846).

Dans de pareilles conditions, l'émouvante inspiration de son délicat génie rappelle la noble sagesse de Descartes.[1] De même que le plus grand des philosophes modernes, et peut-être sans l'avoir jamais lu, Elle adopta comme règle de ne jamais enfeindre les principes moraux en vigeur dans le milieu social et domestique où Elle vivait. On trouve dans la Lucie cette résolution, ainsi que le montrent les passages suivants :

«...Comme nous nous reposions à l'ombre d'une petite chapelle en ruines, une noce de villageois est venue à passer devant nous. Il y avait tant de

1. Voir Discours de la méthode, troisième partie: *Quelques règles morales tirées de la méthode.*—Nous nous bornerons à rappeler le passage concernant les deux premières maximes:

« La première était d'obéir aux lois et aux coutumes de mon pays, retenant constamment la réligion en laquelle Dieu m'a fait la grâce d'être instruit dès mon enfance et me gouvernant en tout autre chose suivant les opinions les plus modérées et les plus éloignées de l'excès qui fussent communement reçues en pratique par les mieux sensés de ceux avec lesquels j'aurais à vivre...

« Ma seconde maxime était d'être le plus ferme et le plus résolu en mes actions que je pourrais, et de ne suivre pas moins constamment les opinions les plus douteuses, lorsque je m'y serais une fois déterminé, que si elles eussent été très assurées...»

bonheur et d'insouciance sur toutes ces physionomies ouvertes, que je n'ai pu retenir une réflexion amère en comparant nos sorts. Lucie a tressailli en m'entendant. « O mon ami, s'est-elle écriée, ils sont heureux ; *mais c'est parce que leur bonheur n'afflige et n'offense personne.* » Je l'ai regardée avec stupeur : son visage était légèrement coloré; elle a posé ma main sur son cœur ; puis elle a repris d'une voix grave et émue : « *Maurice, c'est en vain que notre malheur nous pousserait à nous élever contre la société ;* ses institutions sont grandes et respectables comme le labeur des temps ; *il est indigne des grands cœurs de répandre le trouble qu'ils ressentent.* » (Lucie — Pol. Pos. I, *Complément de la dédicace*, p. XXVIII).

. . . . . .

« Nous envisageâmes ensuite notre situation sous tous les points de vue. Maurice assurait qu'un lien comme celui qu'il m'engageait à contracter suffisait au bonheur, et qu'il renoncerait, sans le moindre regret, à ce monde qui sacrifie le véritable honneur à des préjugés fièrement décorés du nom de convenances. Je lui avouai *que je ne me sentais ni assez haut ni assez bas pour braver l'opinion*, et qu'il me serait doux de pouvoir entourer notre amour du respect des familles honnêtes. Il combatit doucement mes idées ; *mais le souvenir de sa mère se joignit dans son cœur à tous les sentiments élevés qui lui sont propres.* (*Ibidem*, p. XXIX).

Ils sont heureux ; mais c'est parce que leur bonheur n'afflige et n'offense personne. — Il est indigne des grands cœurs de repandre le trouble qu'ils ressentent.

Ces saintes inspirations d'un incomparable empirisme suffiront à elles seules, étant donnée la sublimité de son cœur, pour la sauver dans les si

tuations les plus difficiles qu'Elle allait trouver. Ce sont ces inductions admirables qui vont lui permettre de rendre évidente la vraie constitution de la morale humaine, dégagée finalement de toutes les illusions de la théologie, de tous les sophismes de la métaphysique, ainsi que des aperçus grossiers du matérialisme biologique.

2. Touchante conduite du comte de Ficquelmont.

Après la catastrophe conjugale de CLOTILDE, le comte de Fiequelmont l'invita à venir demeurer chez lui. Mais Elle le remercia de cette noble offre, sans l'accepter; parce que son assentiment eréerait des obstacles aux projects qu'Elle s'était formés.[1] Victime innocente des imperfections de l'ordre social et de l'anarchie de son siècle, Elle avait conçu le plan de contribuer, dans la mesure de ses forces, à la régénération de l'Humanité. A cet effet, elle avait résolu de consacrer dorénavant sa vie à l'activité littéraire, signalant aux âmes généreuses les maux qui, si amèrement, pesaient sur sa destinée, et leur indiquant les remèdes qu'ils lui semblaient comporter. Chez sa propre Mère, Elle rencontrait un exemple de ce noble emploi exceptionnel de l'activité féminine. Un semblable genre de vie, à ce qu'Elle pensait, lui

1. Se rapporte peut-être à cet fait l'allusion suivante de la *Correspondance Sacrée*: (TESTAMENT, *Correspondance*, p. 259. Lettre d'AUGUSTE COMTE, le 28 Mai 1845).

«...Quoique je vous aie, sans doute, beaucoup plus devinée jusqu'ici qu'observée, les renseignements spéciaux ne m'ont pas plus manqué pour vous juger que les principes généraux. Il me suffit aujourd'hui de vous rappeler un seul trait décisif, cette admirable résistance, si conforme à mon propre caractère, par laquelle vous avez repoussé une douce aisance dignement acquise, quand il fallait l'acheter aux prix d'une dépendance personnelle qui, chez les âmes de notre trempe, ne sauralt, en effet, jamais être pleinement honorable, de quelque vaine décoration qu'on l'entoure. Pensez-vous, ma noble Dame, qu'un vral connaisseur alt bésoin de beaucoup de documents semblables pour démêler une éminente organisation morale? Ah! qui donc a pu posséder un tel trésor, et ne savoir pas l'apprécier?»

procurerait l'unique bonheur à sa portée et les modestes ressources matérielles indispensables à sa subsistance. Or, son entière indépendance personnelle était la base inéludable pour l'accomplissement de cette sainte mission.

Mais, dépourvue d'une notable instruction spéciale, ses projets n'inspiraient pas confiance aux siens. Il était naturel que ceux-ci se sentissent assaillis par la perspective des dangers que courait leur Fille bien-aimée, dans une carrière si pleine d'abîmes. L'indépendance pouvait n'être qu'une chimère ; et la poursuite de ce séduisant mirage pouvait bien ne lui entraîner que des déceptions successives et chaque jour plus amères. En un mot, la Famille de CLOTILDE ne découvrit nullement la supériorité de l'incomparable créature que l'Humanité avait fait surgir dans son sein. Comme il fallait s'en attendre, cette fatale méprise devint la source de nouvelles tortures pour l'infortunée Dame aussi bien que pour ses Parents et ses frères qui l'aimaient tant ! Combien est triste cette fatalité qui rend si fréquents de pareils conflits, dans l'anxieuse évolution de notre humble Décsse ! . . .

Le comte de Fiequelmont ne se borna pas à cette tendre démarche, ainsi que le révéla, plus tard, le passage suivant de la *Correspondance sacrée* (lettre de CLOTILDE à notre MAÎTRE, le 7 Octobre 1845) :

« Maintenant, pour les miens et pour moi, je suis bien aise de vous initier à mes affaires privées, desquelles je ne veux pas risquer non plus que vous preniez souci.

« Depuis trois ans, [1] le frère de ma mère [2] me

1 Ce doit être donc depuis le milieu de 1842, c'est à dire, quelques mois après que Clotilde était venue demeurer à Paris.-R. T. M.

2 Le comte de Ficquelmont.-R. T. M.

donne, à titre d'étrennes, huit cents francs, qui servent à couvrir une partie de ma dépense de l'année. Ma mère me remet trois cents francs sur cette somme, et puis elle paie mon loyer, et ma pension chez mon frère. Chacun me fait, de temps à autre, un petit cadeau pour m'aider : *je ne suis donc nullement malheureuse matériellement.* Cette année (1845), que, sans être malade ni en traitement, j'ai eu beaucoup de soins à prendre de moi, je me suis trouvée ruinée avant le temps : et, si vous ne m'aviez pas paru le meilleur des hommes, *j'aurais recouru à la sollicitude des miens* au lieu de m'adresser à la vôtre ; voilà ma petite histoire. Je ne voudrais vous paraître, ni une dépensière, ni vous faire suspecter la bonté réelle de ma famille. Tous ils ont condescendu à plusieurs de mes désirs qui leur étaient dans le fait onéreux. Le seul reproche que je puisse leur faire, c'est de vouloir me circonscrire intellectuellement.» (TESTAMENT, *Correspondance*, p. 351).

3 Appréciation de CLOTILDE *sur sa* FAMILLE.

CLOTILDE manifesta invariablement cette touchante confiance dans l'affection que lui vouaient les siens, et Elle témoigna toujours la plus haute estime à l'égard de sa Famille. Ainsi, dans sa lettre du 30 Septembre 1845, Elle disait à notre Maître :

« ... Ils sont bons au fond ; ma mère par dessus tous. Mais ils ont des passions comme ceux à qui ils les reprochent ; et les passions de tout genre me paraissent devoir étouffer ou beaucoup engourdir la vraie générosité. Je n'ai encore rencontré qu'en vous l'équité unie à d'amples besoins du cœur ; aussi je me pénètre toujours plus de l'idée que vous êtes un homme parfait. Que

ne vous ai-je connu plus tôt ! Que de douleurs de moins j'aurais subies peut-être, que de plaies de moins aussi j'aurais à cicatriser ! Mais peut-être, au contraire, ai-je gagné à subir cette épreuve. Elle m'a fait dépenser un fardeau d'enthousiasme ; je crains seulement qu'elle ne l'ait tué en moi. De tout cela n'accusons personne. Je le redirai toujours : je ne voudrais pas, au prix d'une fortune, être née ailleurs. J'ai vu de laides choses sous de belles apparences dans bien de familles. Dans la mienne, il y a de plus que l'honneur, l'honnêteté.» (*Ibidem*, ps. 344 à 345).

Et, écrivant à notre Maître, le 2 Mars 1846, un mois presque avant d'expirer, CLOTILDE épanchait ainsi la tendresse que lui inspirait sa Mère : «...Ma mère vient de venir, elle avait demandé plusieurs fois à me voir : elle a toujours ce cœur *qui n'a pas battu un seul instant pour elle dans sa vie ;* je la respecterais comme étrangère ; je l'aime ; et la plains de ne pas voir plus net. Je me suis trouvée dans une singulière situation, qui a déterminé ma confiance entière envers elle, à l'égard de mon traitement. J'étais arrivée à manquer des petits objets nécessaires pour mon bras ; elle s'est chargée de me les envoyer demain bien empaquetés, de me les apporter. Cette nouvelle lui a fait tant de plaisir que j'en ai éprouvé après la lui avoir dite. Elle sait beaucoup mieux que les autres que ma poitrine demande des soins, et elle avait toujours voulu amener son médecin à me traiter pour cela.» (*Ibidem*, p. 536 à 537).

C'est d'Elle, cette *remarquable maxime* (TESTAMENT ps. 384 et *mémorable* 401), que CLOTILDE citait dans sa lettre du 28 Octobre 1845 : « le hasard fait les parents, mais le cœur seul fait les amis.» (*Ibidem*, p. 375).

Il faut rappeler, à ce sujet, l'appréciation suivante que notre MAÎTRE attribue à CLOTILDE, dans son CATÉCHISME POSITIVISTE :

«...Loin de taxer d'illusion la haute idée que deux vrais époux se forment souvent l'un de l'autre, je l'ai presque toujours attribuée à *l'appréciation plus profonde que procure seule une pleine intimité*, qui d'ailleurs développe des qualités inconnues aux indifférents. On doit même regarder comme très honorable pour notre espèce cette grande estime que ses membres s'inspirent mutuellement quant ils s'étudient beaucoup. Car la haine et l'indifférence mériteraient seules le reproche d'aveuglement qu'une appréciation superficielle applique à l'amour.» (CATÉCHISME POSITIVISTE, *Édition Jorge Lagarrigue, avec des notes de Miguel Lemos*, p. 288).

4, Situation du problème religieux, spécialement sous l'aspect moral, à ce moment.

CLOTILDE n'avait pas éprouvé jusqu'alors les plus fortes émotions de l'Amour. Mariée d'après une vertueuse obéissance aux désirs de ses Parents, l'époux que ceux-ci avaient eu le malheur de lui choisir ne lui offrit pas des qualités propres à lui inspirer après d'attachement. Avec la résignation et le dévouement qui sont le sublime apanage du sexe féminin, Elle tâcha de s'adapter à sa destinée, espérant rencontrer dans les charmes de la maternité la compensation de ses douleurs conjugales. Mais la fatalité venait de lui ravir peut-être pour toujours, cet incomparable soulagement, à moins qu'Elle ne se résolût à fouler aux pieds les mœurs et les lois de son pays, aussi bien que les saints préjugés moraux que sa Famille avait heureusement gardés de ses antécédents catholiques.

Ne saurait être plus délicate la situation d'une Femme, belle, jeune, enchantée par les plus purs idéals médiévaux, et sentant son cœur déborder d'Amour sans une destination précise. Ses croyances catholiques se trovaient presque tout-à-fait anéanties, et, avec elles, avaient sombrées les *bases systémathiques* des grands principes moraux dont son éducation l'avaient heureusement imbue. Dans son entourage s'agitaîent les idées les plus subversives concernant l'ordre domestique hérité du Moyen Âge. Ceux qui l'attaquait le moins prêchaient le divorce comme la solution des malheurs résultés des déceptions conjugales. Telle était l'opinion unanime parmi les esprits libéraux. La moitié de l'Occident,—les nations qui semblaient les plus avancées, — justifiaient apparemment, dès le seizième siècle, ces doctrines, sanctionnées par la Révolution française. Les codes empêchant cette issue, les plus audacieux parmi les hommes généreux dégagés du théologisme, de même que ceux moins scrupuleux, prêchaient les unions libres comme la réparation inévitable de ce qui semblait une iniquité légale. Une femme éloquente s'était faite l'organe de ces aberrations. Et les arguments métaphysiques où s'appuyait cette attaque contre *l'indissolubilité du mariage*, — la *plus précieuse des institutions sociales*, — semblaient irréfutables en dehors des croyances catholiques, désormais entièrement épuisées.

Tel était le milieu moral et intellectuel où se trouvait Clotilde au moment où sa situation personnelle et l'état de son âme la prédisposaient à la révolte contre l'ordre domestique et social. Tout montre que, après son malheur, Elle prit la résolution d'étouffer dans son cœur les affections qui n'y pouvaient avoir d'essor, sans mettre son bonheur en antagonisme avec la société et les opinions

morales ainsi que les saints préjugés de ees Parents. Mais, selon la profonde remarque de Dante :

Amor, ehe al cor gentil ratto s'aprende,
. . . . . .
Amor che a nullo amato amar perdona,

(Divina Commedia. *Inferno*. Canto. V. vs. 100 et 103). 1

Et notre Maître observe dans son Catéchisme :

« Si la liberté humaine consistait à ne suivre aucune loi, (il s'agit ici des *lois naturelles*, comparables à celles déjà reeonnues envers la vitalité et la matérialité), elle serait *encore plus immorale* qu'absurde, comme rendant impossible un régime quelconque, individuel ou colleetif. Notre intelligenee manifeste sa plus grande liberté quand elle devient, suivant sa destination normale, un miroir fidèle de l'ordre extérieur, malgré les impulsions physiques ou morales qui tendraient à la troubler. Aucun esprit ne peut refuser son assentiment aux démonstrations qu'il a comprises. Mais. en outre, chacun est incapable de rejeter les opinions assez aecréditées autour de lui, même quand il ignore leurs vrais fondements, à moins qu'il ne soit préoccupé d'une croyance eontraire. On peut défier, par exemple, les plus orgueilleux métaphysiciens de nier le mouvement de la terre, ou des doctrines, encore plus modernes, quoiqu'ils n'en eonnaissent aucunement les preuves scientifiques. Il en est de même dans l'ordre moral, qui deviendrait eontradietoire si chaque âme pouvait, à son gré, haïr quand il faut aimer, ou réciproquement. La volonté comporte une liberté semblable à eelle de l'intelligence, lorsque nos bons penchants acquièrent assez d'ascendant pour rendre l'impulsion affective eonforme à sa vraie destination, en surmontant les moteurs contraires.

1. « L'amour, qui se prend vite aux nobles cœurs...
. . . . . .
L'amour. qui ne fait grâce d'aimer à nul être aimé...»
Traduction de Pier-Angelo Fiorentino.

« Ainsi la liberté véritable se trouve partout inhérente et subordonnée à l'ordre, tant humain qu'extérieur. Mais, à mesure que les phénomènes se compliquent, ils deviennent plus susceptibles de perturbation, et l'état normal y suppose plus d'efforts, que d'ailleurs y permet une plus grand aptitude aux modifications systémathiques. Notre meilleure liberté consiste donc à faire, autant que possible, prévaloir les bons penchants sur les mauvais ; et c'est aussi là que notre empire a le plus d'étendue, pourvu que notre intervention s'y conforme toujours aux lois fondamentales de l'ordre universel.

« La doctrine métaphysique sur la prétendue liberté morale doit être historiquement regardée comme un résultat passsager de l'anarchie moderne. Car, elle est directement destinée à consacrer l'individualisme absolu, vers lequel tendit de plus en plus la révolte occidentale qui dut succéder au moyen âge. Mais cette protestation sophistique contre toute vraie discipline, privée ou publique, ne saurait aucunement entraver le positivisme, quoique le catholicisme n'ait pu la surmonter. On ne parviendra jamais à représenter comme hostile à la liberté et à la dignité de l'homme le dogme qui consolide et développe le mieux l'activité, l'intelligence, et le sentiment.» (Catéchisme Positiviste, *Édition Jorge Lagarrigue, avec des notes de Miguel Lemos*, ps. 205 à 207).

Tout digne cœur, pendant qu'il reste vide, ne saurait donc s'abstenir d'aimer que tant qu'il n'a pas rencontré un être capable de répondre à ses vœux les plus nobles. Jusqu'alors, l'indéfini où se sent l'âme amène une vague inquiétude qui rend malheureux au milieu de tous les autres éléments du bonheur. Aucune âme normalement organisée

ne saurait donc prendre la résolution de ne jamais aimer.

L'exemple du passé théologique montre, d'ailleurs, que les êtres capables de répondre aux penchants, tant égoïstes, qu'altruistes, peuvent être *subjectifs;* soit que ces êtres aient eu jadis une existence *objective*, soit qu'ils aient été toujours purement idéals. La croyance à la *réalité objective* des êtres tout-à-fait fictifs ne saurait avoir déterminé leur prédominance, si l'ensemble des *lois naturelles* propres à notre constitution cérébrale n'avait pas rendu possible un pareil ascendant. Or, l'admirable essor médiéval démontra pour toujours, d'après le culte des Saints et surtout d'après l'adoration de la Vierge-Mère, l'heureuse aptitude de l'organisation altruiste des humains à résumer l'existence, collective et individuelle, dans l'Amour entièrement dégagé de motifs égoïstes. D'après ces incomparables antécédents notre Maître put concevoir pleinement notre nature morale, *quand l'angélique influence de* CLOTILDE, devenue bientôt *subjective*, le fit remonter, des élans chevaleresques de Dante, aux plus sublimes ravissements de Saint Bernard. Dès lors publiant, en juillet 1848, son *Discours sur l'ensemble du Positivisme*, il pouvait révéler la pleine efficacité de l'Amour dans ce passage :

« . . . Notre culture morale s'est accomplie jusqu'ici sous un régime si peu convenable que nous ne pouvons aujourd'hui concevoir assez l'efficacité habituelle que comportera sa régénération positive, concentrant toujours, sur la vie humaine, les affections comme les pensées. Vivre avec les morts, constitue l'un des plus précieux privilèges de l'humanité, qui le développe davantage à mesure que ses idées s'étendent et que ses sentiments s'épurent. Le positivisme doit lui procurer un vaste

essor, à la fois spontané et systématique, non-seulement public, mais encore privé. Il l'étendra même à l'avenir, en nous faisant vivre aussi avec ceux qui ne sont pas nés ; ce qui n'était auparavant impossible que faute d'une vraie théorie historique, embrassant d'un seul regard l'ensemble des destinées humaines. Une foule d'exemples nous indique l'aptitude du cœur humain aux émotions dépourvues de tout fondement objectif, si ce n'est idéal. Les visions familières du polythéiste, les mystiques affections du monothéiste, signalent, dans le passé, une tendance naturelle que l'avenir doit utiliser en lui procurant une destination plus réelle et plus noble, d'après une meilleure philosophie générale. Ainsi, ceux-là même qui seraient malheureusement dépourvus d'un digne objet d'affection personnelle, pourraient néanmoins instituer convenablement le culte privé de la Femme, en choisissant, chez nos prédécesseurs, un type adapté à leur propre nature. Les plus puissantes imaginations s'ouvriraient aussi le domaine de l'avenir, en y construisant un idéal encore plus parfait. Au fond, c'est ce que firent souvent nos chevaleresques aïeux, malgré leur naïve ignorance. Pourquoi l'habitude d'une saine théorie historique n'augmenterait-elle pas, à cet égard, nos facultés naturelles ? Envers l'avenir, comme quant au passé, la doctrine positive étendra d'autant mieux cette heureuse aptitude qu'elle pourra la préserver de toute divagation énervante, en lui imposant des lois objectives propres à contenir la versatilité spontanée du cœur humain.» (Politique Positive I, ps. 262 à 263).

L'amour, ainsi que tous nos penchants affectifs, ne peut cependant que nous inspirer des désirs ; ces penchants ne se trouvent à même de découvrir les moyens propres à satisfaire leurs sou-

haits. C'est à l'esprit de rechercher, autour de chacun ou dans chacun, l'objet propre à répondre aux émotions qui agitent le cœur. Il offre alors à l'âme toutes les *images* qu'il reçoit du dehors ou qu'il peut lui-même construire d'après les impressions extérieures : et c'est le sentiment seul qui juge, selon l'expérience, si ces images ou les êtres respectifs satisfont ou non à ses vœux. Cette expérience consiste à déterminer à résumer spontanément, et de plus en plus systématiquement, la vie autour de l'idéal ainsi conçu ou révélé, soit par la *raison* personelle soit par la *foi* sociale. Si cette coordination est possible, le cerveau devient le théâtre d'une incomparable harmonie d'où résulte le bien être suprême constituant le *bonheur*. Autrement, surgissent les *déceptions* et les *désillusions ;* et le cœur, toujours vide, pousse l'esprit à la recherche de son idéal inconnu.

Mais, pour bien juger de ce sublime phénomène, il faut, d'un côté, faire attention à la multiplicité de notre constitution affective, et, de l'autre côté, reconnaître que le problème du bonheur ne saurait comporter qu'une solution à la fois *altruiste* et *relative*. Sous le premier aspect, existant plusieurs instincts égoïstes et plusieurs penchants altruistes, le cœur humain se trouve à tout moment sollicité en directions opposées par des désirs plus ou moins énergiques. Le bonheur deviendra, donc, impossible tant que tous ces désirs ne se coordonnent pas, d'après leur subordination, pour toujours, à l'un d'entre eux. Mais lequel choisir pour centre ?

Les désirs correspondant à certains instincts se trouvant plus ou moins satisfaits, les autres penchants, soit égoïstes soit altruistes, tendent à prévaloir à leur tour. Ne faisant attention qu'à la sollicitation du moment, on reste disposé à ne con-

sidérer le bonheur que comme consistant dans la satisfaction du penchant qui prévaut à l'occasion. Le bonheur semble donc devoir dépendre de la faculté de se livrer à tous ses caprices; l'*inconstance* se figure alors une fatalité inhérente à notre constitution morale. La systématisation d'une pareille *versatilité* peut s'offrir comme un idéal. C'est ce qui arrive soit aux natures vicieusement organisées, soit aux âmes fourvoyées par la dissolution morale et mentale propre aux époques de transition religieuse, telle que les temps modernes. Mais toute vie sociale serait ainsi impossible; car le même désir peut simultanément surgir chez plusieurs individus par rapport au même objet. Et la possession de celui-ci entraînerait, comme au début de l'Humanité, la lutte parmi les prétendants, en compromettant le bonheur de tous, sans permettre le bonheur de personne.

Il est donc indispensable, pour le bonheur, que l'un des penchants affectifs devienne prépondérant et subordonne à lui même tous les autres. Or, l'expérience individuelle est insuffisante, même dans la plus longue vie, pour permettre de décider lequel des instincts doit prévaloir. La nature humaine se trouve constituée d'après le même type *fondamental* chez tous les membres de notre espèce. Les différences individuelles ne résultent que de la diversité dans les intensités des attributs communs. Ainsi les conditions *fondamentales* du bonheur pour un individu sont celles du bonheur pour tous les autres. Mais la vie individuelle est trop courte pour manifester ces conditions, parce qu'elles dépendent, non seulement de notre nature, mais aussi de notre situation, tant cosmologique que sociale. Et sans connaître suffisamment l'une et l'autre, il n'est pas possible de déterminer ni quel désir doit prévaloir, ni les moyens d'en

obtenir la suprématie. L'énergie des mobiles *égoïstes* rend d'ailleurs extrêmement difficile l'étude directe de soi-même ; aussi c'est dans l'observation d'autrui qu'il faut chercher les lumières propres à éclairer le *moi*.

Il faut encore remarquer que toutes les découvertes capitales ne peuvent être faites que par les génies d'élite, résumant à chaque instant l'ensemble de l'évolution de l'Humanité. Il serait aussi absurde d'admettre que les conditions définitives du bonheur humain pussent être devoilées par les âmes vulgaires que de supposer que la géométrie générale, par exemple, pourrait être instituée par n'importe quel mathématicien. Il n'y a d'accessible à la masse populaire, d'après une sincère et sage expérience, que la vérification de l'exactitude des découvertes accomplies par les Saintes, par les saints, par les prêtres, par les poètes, par les philosophes, et par les savants. Mais cette constatation universelle est le suprême critérium de la *réalité* et de *l'utilité* des découvertes quelconques, tant morales que théoriques et techniques.

Le problème du bonheur humain ne saurait donc être résolu dans la phase préparatoire de l'Humanité. Il fallait que se fût achevé le complet développement de tous nos attributs, de manière à manifester le vrai caractère de chacun de ceux-ci, afin qu'une pareille solution devint possible. Jusque là, les *déceptions* et les *désillusions* étaient fatales. Mais la constatation même de cette vérité, — ainsi que celle de tous les principes fondamentaux, — n'était, nullement accessible qu'après une expérience séculaire. Pendant cet inévitable tatonnement, les meilleures natures se livreraient à cette recherche comme celle qui nous importe le plus ; et ce fut elle que conduisit aux divers systèmes religieux.

Ainsi, l'énergie des instincts égoïstes commença par faire croire que le bonheur provenait de la satisfaction de tous nos penchants quelconques pour toute l'éternité, selon l'attestent les types divins construits dans la phase polythéiste. Et comme une pareille satisfaction était évidemment irréalisable sur la Terre, les théologies la transportèrent à une existence surnaturelle. À mesure que le développement social détermina l'épuration de l'égoïsme et l'essor de l'altruisme, l'idéal de l'existence surnaturelle est allé sans cesse en s'ennoblissant aussi. L'Humanité conçut la vie future comme de plus en plus détachée des besoins les plus grossiers, c'est-à-dire, qu'Elle est allée en modifiant toujours son appréciation des conditions du bonheur éternel. On rencontre cette extrême épuration dans le type de la béatitude catholique. Le bonheur y est, alors, regardé comme n'étant pas susceptible d'entier accomplissement sur la Terre ; mais son idéal continue d'être égoïste, d'après le salut personnel, celui-ci devant même devenir le mobile de la résignation aux amertumes inévitables de cette vallée de larmes. Telle est le terrible programme résumé dans ces vers de Corneille, paraphrasant l'IMITATION de Thomas-à-Kempis :

Apprends de cet exemple à desserrer les nœuds
Par qui l'affection, par qui le sang te lie,
Ces puissants et doux nœuds qui font aimer la vie,
Et sans qui l'homme a peine à s'estimer heureux.
Quitte un ami sans trouble, alors que Dieu l'ordonne ;
Vois sans trouble un ami te quitter à son tour :
Comme un bien passager regarde son amour ;
Sois égal quand il t'aime et quand il t'abandonne.
Ne faut-il pas enfin chacun s'entre-quitter ?
Où tous les hommes vont, aucuns ne vont ensemble ;
Et devant ce grand juge où le plus hardi tremble,
Le roi le mieux suivie se va seul présenter.

(*Imitation*, livre II, cap. IX.)

Dès que les croyances catholiques s'anéantirent, vers le début du quatorzième siècle, le problème du bonheur s'imposa de nouveau. Le vulgaire des philosophes continua cependant à lui chercher une solution égoïste. Il en résulta la morale métaphysique de l'*intérêt bien entendu*, méconnaissant toute spontanéité altruiste dans la constitution de l'âme humaine, selon le point de vue catholique. L'école encyclopédique de Hume et Diderot ne partagea pas une pareille aberration, quant à l'innéité de nos penchants bienveillants. Elle persista cependant à juger le bonheur comme impossible en dehors de la satisfaction des instincts égoïstes à un degré au delà de ce que le Catholicisme proclama comme exigé par la vertu. Les concessions à ce sujet concernèrent surtout le plus perturbateur des instincts masculins, dont la satisfaction semblait indispensable même à la santé, ainsi qu'à la plénitude de la plus intime sympathie entre les sexes. On fut ainsi porté à considérer la chasteté non seulement une vertu difficile, mais une pratique nuisible à la vie. La démoralisation croissante du clergé, la théorie catholique de la nature humaine, aussi bien que l'appréciation générale du sexe féminin, justifiaient d'ailleurs cette fatale illusion. Telle est encore aujourd'hui, tant le point de vue médical vulgaire, que l'opinion générale des libres penseurs. Ce fut seulement après son entière régénération morale et mentale que notre MAÎTRE réussit à se convaincre et à se trouver à même de démontrer qu'un pareil penchant et son siège cérébral constituent de vrais superfétations.

Le résumé de ce qui précède c'est que le problème du *bonheur* se trouvait *sans solution systématique*, pour les âmes dégagées des croyances catholiques, quand CLOTILDE le sentit se dresser

devant Elle, entouré des plus poignantes suggestions du malheur individuel et de l'anarchie sociale. Mais, pour apercevoir toute la difficulté d'une pareille question, il faut remarquer que, à cause des imperfections propres à la nature humaine et à la situation humaine, l'essor décisif des instincts sympathiques se trouve lié, *dans le développement initial de l'Humanité*, aux suggestions du fatal instinct rapprochant entre eux les deux sexes, en vue de la continuité biologique. Chez l'homme cette liaison résulte, non seulement de la faiblesse des penchants altruistes, mais aussi de ce qu'un semblable penchant met seul l'homme *adulte* dans les conditions propres à le faire pleinement subir l'influence moralisatrice de la Femme. Quant à la Femme, dont la supériorité altruiste spontanée exempte directement de pareilles sollicitations, l'influence perturbatrice du même penchant se fait sentir d'après sa connexité avec les besoins de la maternité. Mais, en outre, ce penchant constitue avec l'instinct nutritif, au début de l'Humanité, la base de l'action moralisatrice de la Femme sur l'homme. L'ascendant de ce penchant sembla, jusqu'à Auguste Comte si insurmontable que l'amoureux Saint-Paul ne rencontra d'autre fondement, pour légitimer le mariage, que le besoin de régler un tel instinct, comme on le voit dans le chapitre sept de la première Epitre aux Corinthiens.

Sans entrer en de grands développements à ce sujet, il faut signaler les motifs de cette fatale subordination. La culture affective débute, chez l'enfant, par la *vénération*, éveillée d'après les réactions de l'instinct nutritif. L'essor de l'*attachement* et de la *bonté* s'accomplit ainsi, pendant l'enfance et le commencement de l'adolescence, sous l'ascendant maternel. Mais, cette prédominance même

de la vénération, la différence des âges, et l'ensemble des circonstances où se trouvent les parents par rapport à leurs enfants ne permettent pas entre ceux-ci et les premiers une entière identification affective. Arrivés à un certain âge, l'homme et la Femme éprouvent le besoin d'affections plus intimes, plus exclusives, d'une mutuelle harmonie plus intense. Cela est la conséquence, en faisant abstraction de tout motif égoïste, des sollicitations mêmes des penchants altruistes, spécialement l'*attachement*. Or, ce penchant, qui est la source de l'*amitié*, ou union entre les *égaux*, ne comporte une pleine satisfaction qu'entre deux individus ; et, de plus, entre deux individus de sexes différents.

En effet, l'entière amitié suppose la plus grande homogénéité entre deux âmes, de manière que leur mutuelle assimilation devienne assez profonde et assez complète, pour que désormais indissolublement fondues, elles se retrouvent, en réalité, chez l'une et l'autre. Or, comme l'égalité ne saurait jamais exister entre deux personnes, leur pleine harmonie spirituelle exige que leurs natures soient *complémentaires*, afin d'éviter d'avance, le maximum d'éventualités de conflit. Entre individus du même sexe, cette condition serait irréalisable ; leurs penchants égoïstes, en faisant abstraction de toute grossiérité, de même que leurs penchants altruistes ne trouvent alors d'objet propre à déterminer leur absorption réciproque. Au contraire, leurs natures et leurs situations les exposent très souvent à des occasions de chocs. De sorte que le type d'une profonde amitié tout-à-fait exempte de rivalités, même conjecturales, ne peut être trouvé que dans l'union d'un homme d'élite et d'une Femme éminente, en faisant abstraction, nous le répétons, de tout motif grossier.

Il est donc aisé d'apercevoir combien sont captieux les sophismes inspirés par l'instinct égoïste qui rapproche spécialement les deux sexes. Car, la condition inéludable du plein essor de la plus pure sympathie, — c'est-à-dire, l'union entre un homme et une Femme adultes, — coïncide spontanément avec celle qui rend possible l'entière satisfaction d'un semblable penchant. C'est ce qui explique l'illusion séculaire, qui *ne fut dissipée que par notre* MAÎTRE, *et seulement après que la régénération morale due à* CLOTILDE *produisit tous les fruits qui y étaient inhérents.*

Voilà le point capital dans l'appréciation de la vie de nos très-saints PARENTS spirituels. Sans avoir réfléchi sur le rôle échu, pendant la phase préliminaire et partant spontanée de l'évolution de l'Humanité, aux deux penchants égoïstes inférieurs, localisés au cervelet,—l'instinct nutritif et l'instinct sexuel, — il est impossible de faire aucune juste idée de l'incomparable grandeur morale des Fondateurs de la Religion définitive. C'est pourquoi il faut signaler, quoique sommairement, les conditions où s'est accompli l'essor affectif de notre espèce, jusqu'à ce que notre MAÎTRE eût subi l'influence régénératrice de CLOTILDE.

L'examen approfondi de l'histoire rend évident que le principal facteur de l'élévation graduelle de notre espèce consiste invariablement dans l'influence féminine. Cette vérité est devenue aujourd'hui incontestable, non seulement quant à l'évolution affective,—source de tous les progrès quelconques, — mais aussi quant au primitif essor de nos facultés esthétiques et théoriques, ainsi que de nos aptitudes techniques. Rendue, d'après sa nature et sa situation, le plus dépendant et le plus dévoué des êtres connus, la Femme ne saurait

subsister sans une action morale systématique sur l'homme. Il lui fallait conquérir la bienveillance de son compagnon, pénétrer les replis les plus cachés du cœur de celui-ci, pour découvrir les moyens propres à surmonter l'inconstance masculine, transformant en dévouement continu les rares élans d'un altruisme rudimentaire et généralement assoupi. Il lui fallait pourvoir à cette versatilité des désirs de l'homme, en multipliant les ressources qu'il lui procurait, aux moments d'une générosité fatalement précaire. Ce fut sous la pression d'une pareille situation, que l'altruisme de la Femme, sans cesse surexcité, conduisit son intelligence à saisir empiriquement, non seulement les principales *lois morales*, mais aussi les premières *lois intellectuelles* et *physiques*. Elle ébaucha ainsi la morale, la poésie, la science, et l'industrie pacifique, tandis que l'homme, asservi par l'instinct nutritif, par l'instinct destructeur, et par l'orgueil tâchait de dominer, par sa force matérielle, aidée par l'industrie guerrière, la Planète et les espèces rivales.

Grâces à cette suave influence de la Femme et à cette rude action de l'homme, la nature masculine et la situation planétaire se sont améliorées assez pour permettre la conservation des vieillards. Dès lors, à coté de l'influence morale du sexe féminin, ne tarda pas à surgir le prestige des anciens, qui vint permettre l'*essor public* des acquisitions civilisatrices accomplies par la Femme dans un *but domestique*. Une semblable expansion exigea que l'ascendant des anciens prevalût dans l'ensemble de l'organisme social, d'après la formation du *sacerdoce*. L'orgueil masculin tendait d'ailleurs à déterminer l'aspiration á cet ascendant. Et, ne pouvant concourir avec la Femme dans l'influence directe sur le cœur, les vieil-

lards tâchèrent de suppléer à leur insuffisance affective d'après leur prééminence intellectuelle, dont les fonctions maternelles, conjugales, et filiales écartaient la Femme, non moins que sa spontanée suprématie sentimentale. D'un autre côté, l'ensemble de la nature féminine fit que le sexe aimant accepta la prédominance sacerdotale et en devint le principal appui, au lieu de céder aux inspirations d'une rivalité quelconque. On comprend par là combien il a été aisé à l'orgueil masculin d'accorder à l'esprit la primauté dans l'ensemble des attributs humains.

Mais, pour agir sur l'homme, la première condition était évidemment que la Femme pût contribuer, d'une manière capitale et exclusive, à satisfaire l'un des penchants constituant notre nature morale. On a déjà fait voir que, en considérant les besoins de nos plus nobles attributs, c'est seulement dans l'union spirituelle entre l'homme et la Femme que le bonheur peut être atteint. Mais, dans la situation initiale de l'espèce humaine, où l'égoïsme est trop énergique et l'altruisme extrêmement débile, où le siège planétaire superexcite davantage la personnalité, l'homme ne pouvait saisir une semblable vérité. La Femme était pour l'homme, de même que tout, et même davantage que tout, un objet de domination plutôt que d'affection. Pour concevoir combien était précaire alors le sort de l'Humanité, c'est assez de remarquer que, parmi les instincts égoïstes, celui qui, à l'âge adulte, *spontanément* comporte les plus grandes réactions entre les deux sexes, se trouve habituellement engourdi, de même que chez les autres espèces qui le possèdent. De sorte que les moments où l'homme adulte peut subir l'influence de la Femme constituaient des rares épisodes. Cependant, *étant donnée la situation pri-*

mitive, cet instinct était le *seul* plaçant l'influence féminine en dehors de toute concurrence quelconque, comme ne trouvant de satisfaction normale qu'au maintien de la continuité sociale.

Dans ces tristes conditions, la Femme primitive dut fonder son influence sur l'homme *adulte*, en flattant les penchants égoïstes de celui-ci, coordonnés autour du plus perturbateur parmi eux. En effet, l'expérience révéla bientôt à la Femme que nos satisfactions égoïstes comportent des *réactions altruistes*. Et, alors, menée par l'empirisme, quoique ayant aperçu les dangers de l'excitation des penchants personnels, qui la rendaient elle-même très souvent victime de la grossiérité masculine, elle tâcha de développer la tendresse de l'homme adulte, d'après les seuls moyens qui lui semblaient à sa portée. Ce ne fut qu'ainsi que l'influence féminine, d'abord presque exclusivement maternelle et fraternelle, pendant l'enfance, et n'embrassant donc qu'une période extrêmement bornée de la vie individuelle, tendit de plus en plus à devenir conjugale et filiale, de manière à envelopper la totalité de l'existence humaine. De tels antécédents du primitif essor de l'influence féminine expliquent l'humiliante légende d'après laquelle la théocratie prétendit systématiser la subordination de la Femme à l'homme, et que le Catholicisme accepta jusqu'à présent pour base de la hiérarchie des sexes.

Pour saisir toute l'efficacité de cette sagesse instinctive de la Femme primitive, il convient de remarquer qu'une pareille sagesse fournit le type initial dont la morale catholique représente admirablement le plein épanouissement. En effet, lorsque Saint-Paul fit reposer la pratique des plus sublimes vertus sur le désir de conquérir le Ciel et sur la crainte des peines éternelles, il n'a

que suivit la même méthode morale que la Femme avait instituée au plus lointain fétichisme. Dans un cas, de même que dans l'autre, l'on s'appuie sur l'égoïsme pour obtenir l'expansion de l'altruisme. L'incomparable Apôtre n'eut que le bonheur de rencontrer l'Humanité, grâces à l'ascendant continu de la Femme, spécialment pendant la civilisation romaine, à un degré de délicatesse morale, mentale, et pratique, qui permit de rendre la perpective des jouissances et des terreurs fictives assez énergique pour contre-balancer les satisfactions égoïstes réelles. Tandis que la Femme primitive dut recourir à des sollicitations grossières, pour éveiller et renforcer l'altruisme extrêmement faible de l'homme adulte, au début. Et si l'on considère que, jusqu'à Auguste Comte, il fut impossible de concevoir l'essor de l'altruisme sans de pareilles ressources empruntées à l'égoïsme, on reconnaîtra aisément combien fut inévitable cette évolution. Mais, d'un autre côté, on sent par là toute la sublimité de la nature féminine qui rendit seule possible la surprenante régénération du plus grand des hommes.

En effet, si avant l'influence de Clotilde sur notre Maître, les principaux sophismes inspirés par l'instinct nutritif se trouvaient dissipés chez les natures d'élite dégagées tant du théologisme que presque entièrement de la métaphysique, il n'en était pas de même quant au penchant auquel on rapportait systématiquement l'union conjugale. C'est ainsi que notre Maître, non seulement était déjà parvenu à la suppression des principaux excitants, mais avait reconnu aussi l'efficacité morale et mentale du *jeûne*. [1] Mais les illusions morales et théoriques du penchant sexuel étaient alors universelles, d'autant plus que le

1. Lettres à Stuart Mill p. 271.—Lettre du 21 Octobre 1844.

Catholicisme l'envisage comme le plus difficile à surmonter, pour parvenir à la discipline de l'ensemble des penchants egoïstes. Et ces illusions, partagées même par les plus grands poètes occidentaux, ne furent évanouies que par notre MAÎTRE, aprés avoir subi l'influence régénératrice de CLOTILDE.

Il reste à signaler une dernière difficulté qu'offre la solution du problème du *bonheur* et qui consiste dans le besoin de le concilier avec le *devoir* ou la *vertu*. En examinant ce que partout et à tout temps on comprit par ces derniers mots, on reconaît qu'ils désignent le concours qu'il faut que chacun apporte à l'existence sociale. La notion d'une pareille existence a varié pendant l'évolution humaine ; et ce sont ces variations qui déterminent les diversités dans l'appréciation du *devoir* et de la *vertu*. Cependant, à travers ces variations, on constate que le *devoir* ou la *vertu* consistent à subordonner volontairement nos suggestion égoïstes à nos penchants altruistes. Cette subordination demande en général des efforts peu considérables ; mais elle coûte souvent les plus héroïques sacrifices de nos penchants personnels. Et, comme l'on a du bonheur la notion orgueilleuse et absolu qui fait supposer qu'être heureux c'est ne rien souffrir, on est vulgairement porté à penser qu'il y a conflit entre le *devoir* et le *bonheur*. Car le bonheur semble dépendre de la satisfaction du penchant personnel du moment, tandis que le devoir exige la répression de ce penchant, pour adopter le parti du dévouement envers autrui. Le Positivisme, en introduisant la pondération entre nos aspirations morales et nos prétensions intellectuelles, rendrait seul évident qu'ambitionner le bonheur sans amertume

est aussi chimérique que projeter la science sans ignorance. Comme notre MAÎTRE le disait à CLOTILDE, quinze jours avant la mort de celle-ci :

« Au milieu des plus graves tourments qui puissent jamais résulter de l'affection, je n'ai pas cessé de sentir que l'essentiel pour le bonheur c'est toujours d'avoir le cœur dignement rempli : (TESTAMENT. *Correspondance*, ps. 556-557. Lettre du 18 Mars 1846, envoyée le 20 du même mois). Et Il ajouta dans ses *Prières :* «même de douleur, oui même de douleur, de la plus amère douleur. » (TESTAMENT. *Prières* p. 82).

Ce qui précède ne suffit pas encore pour donner une ébauche complète du problème moral à l'époque où CLOTILDE dut l'aborder systhématiquement. En effet, non seulement on croyait au conflit, même permanent, entre le *devoir* et le *bonheur*, mais on jugeait que le *sentiment aussi bien que la notion du devoir* dépendaient *surtout du développement intellectuel*. C'est ce que l'on exprimait en accordant la suprématie de la dignité à l'esprit sur le cœur, dans la hiérarchie des attributs humains. Comme l'intelligence peut seule offrir au sentiment les objets capables de répondre aux suggestions de celui-ci, on croyait que la part la plus grande de la *notion*, de la *conscience*, et du *plaisir* dans le *devoir* échéait à l'esprit. Il en était ainsi pour ceux qui reconnaissaient l'innéité des penchants bienveillants. Car les partisans de la théorie de l'*égoïsme bien entendu*, ceux-là accordaient à la *raison* tout le mérite dans la connaissance de la vertu, ainsi que dans la pratique, et dans la joie qu'elle procure. De sorte que l'on confondait l'aptitude à rechercher et à offrir, qui revient à l'esprit, avec la faculté de *souhaiter* et de *choisir* qui est seule décisive et qui n'appartient

en propre qu'au cœur. On oubliait que l'esprit ne recherche et n'offre des objets que pour satisfaire aux désirs du cœur ; de sorte que toute initiative appartient au sentiment. Telle était l'illusion que l'on condense encore dans la formule vulgaire : *subordonner le sentiment à la raison;* laquelle, en réalité, pour les âmes d'élite, veut dire : *subordonner l'égoïsme à l'altruisme.*

Ces sommaires réflexions procurent, ce nous semble, une idée suffisante de la situation du problème moral, qui se dressait devant CLOTILDE, dès qu'Elle perdit ses croyances religieuses.

5. Dangers moraux du fatal scepticisme intellectuel où se trouvait CLOTILDE.

Ce fut au début de sa vingt-cinquième année, ainsi qu'on l'a vu, que CLOTILDE sentit fondre sur Elle le malheur faute duquel Elle n'aurait peut-être jamais cherché, dans l'existence littéraire, la digne, mais par trop insuffisante, compensation à ses chagrins privés. À cet âge, une cruelle expérience l'avait déjà instruite dans la profonde connaissance du cœur humain. Et, si les contacts sociaux aidés par ses amertumes intimes l'avaient dégagée des croyances théologiques, il est certain aussi que sa vie l'avait également affranchie des aberrations que la métaphysique et la science partageaient encore, au sujet de la nature humaine. Dans sa trop rapide et affligtive existence conjugale, et grâce à sa culture catholique, Elle s'était trouvée à même de juger le véritable caractère du plus perturbateur des penchants masculins, en appréciant, en même temps, toute l'énergie de l'instinct maternel. La catastrophe qui s'était inopinément abattue sur Elle, la rencontra donc assez sure de sa pureté. Elle se sentait assez forte pour ne jamais craindre, à ce sujet, tant les séductions et les

sophismes des natures sans délicatesse, que les illusions passionnées des âmes les plus chevaleresques. Dans son cœur se levait seul impétueux le besoin de devenir Mère, dont Elle avait éprouvé les conditions, même les plus douloureuses ; ce besoin et les sublimes charmes propres aux penchants tout-à-fait désintéressés étaient les uniques mobiles capables de l'exposer à quelque égarement. Et quelles sollicitations seraient plus puissantes pour la faire tomber, étant donnés, à la fois, son état mental et l'incomparable anarchie tant morale que intellectuelle de son milieu social? Quelles tentations séraient plus grandes pour une âme féminine d'élite? Et comment s'en défendre?

On a vu ci-dessus les passages de la *Correspondance sacrée* montrant douloureusement cette situation morale de CLOTILDE.

6. La vie de CLOTILDE *depuis sa catastrophe conjugale jusqu'à la fin de 1841 ou le commencement de 1842, lorsqu'Elle vint résider à Paris.*

Dans sa lettre du 2 Mars 1846, CLOTILDE disait à notre MAÎTRE :

« J'ai reçu ce matin une lettre de ma cousine *aux poires de quatillard.* Je m'en veux de la définition, mais c'est que je crois qu'elle seule peut vous rappeler la personne. *C'est la femme avec laquelle j'ai été si liée pendant les deux années qui ont suivi mes malheurs.* Elle peut bien me servir de point de comparaison pour la différence dont je vous parle en commençant ma lettre. (... je sais très bien la différence qui caractérise les amitiés de mêmes sexes et de sexes différents). La pauvre femme m'apprend que sa fille de quartorze ans est très malade d'une *bronchite aigüe* à la suite d'une rougeole. Ils ont appelé les fameux en

consultations, mais elle a l'air inquiet : et certes son égoïsme se concentre bien sur sa couvée ; aussi je la plains du fond du cœur.

«Elle retrouve de ces accents qui vibrent dans le malheur où l'on a tant besoin d'être aimé. Ce n'est pas moi que le bonheur rendra jamais insouciante pour mes vrais amis.» (TESTAMENT, *Correspondance* p. 537).

Vers la fin de 1841, Maximilien Marie vint s'établir à Paris. Nous ne savons pas si jusqu'alors ses Parents demeurèrent à Méru et si CLOTILDE y resta après son infortune conjugale, pendant cet intervalle qui constitue un peu plus des *deux années qui ont suivi ses malheurs*.

Mais, deux ans environ avant le mariage de Maximilien Marie avec Mlle Philiberte Félicité Aniel, qui eut lieu le 20 Janvier 1844, CLOTILDE vint habiter Paris avec son frère. Il s'en suit que CLOTILDE se trouvait dans la très-sainte Métropole occidentale, sa Ville natale, dès la fin de 1841 ou le commencement de 1842. La Sœur et le frère demeuraient ensemble à la rue Louis Philippe. Ses Parents demeuraient alors à la rue Miromesnil. On est donc autorisé à penser que s'applique à cette période le passage suivant de la LUCIE :

«Deux années s'écoulèrent sans qu'aucun événement vînt changer cette situation étrange et malheureuse. Le temps, qui ne fait qu'accroître les grandes douleurs, avait ruiné peu a peu l'organisation brillante de l'orphéline. À son courage héroïque, à ses efforts persévérants pour rester dans le rude chemin qui lui était tracé, commençait à succéder un abattement profond.» (POL. Pos. I, *Complément de la Dédicace*, p. XXIV).

7. Situation de Maximilien Marie, depuis que CLOTILDE *vint habiter Paris jusqu'à la fin de la jeunesse de Clotilde.*

Fin de 1841 ou commencement de 1842 jusqu'à 3 Avril 1843.

On vient de voir que, c'est vers la fin de 1841, que Maximilien Marie vint s'établir à Paris. Nous emprunterons à la notice biographique du DICTIONNAIRE LAROUSSE, où il collabora pendant six ans, les renseignements suivants :

« Maximilien Marie entra à l'École Polytechnique en 1838, avec l'intention de se livrer à la carrière de l'enseignement ; toutefois les circonstances politiques où se trouvait la France en 1840 lui parurent exiger le sacrifice momentané de ses goûts pour l'étude et il se rendit comme sous-lieutenant élève d'artillerie à l'école de Metz, dont il suivit les cours jusqu'au moment où M. Guizot s'étant affermi au Ministère, il devint évident qu'on allait entrer dans la voie de l'abaissement continu de la France.

. . . . . .

« Dès l'École Polytéchnique, M. Marie avait pris parti pour la République. En 1841, il rédigeait le compte rendu scientifique du *Journal du Peuple*, dirigé par Godefroy Cavaignac depuis qu'il était devenu quotidien après l'audacieuse condamnation de Dupoty, à propos de l'affaire de police dont Quenisset fut le héros. »

À cette époque, notre MAÎTRE n'avait publié que jusqu'au tome cinquième du SYSTÈME DE PHILOSOPHIE POSITIVE. Nous ne savons si les préoccupations politiques de Maximilien Marie l'avait fait étendre, à ce volume, ses lectures. Quoi qu'il en

soit, cette partie de l'ouvrage de notre MAÎTRE ne pourrait être profitable à CLOTILDE, à travers son frère, que d'après l'appréciation d'AUGUSTE COMTE au sujet du Catholicisme. Mais les théories de notre MAÎTRE, soit à l'égard de la Femme, soit à l'égard de la Morale n'étaient pas de nature à lui procurer une aide beaucoup efficace. Il est même à présumer qu'Elle n'aurait pas sympathisé alors avec le Positivisme, dans le cas où Elle l'eût connu, quoique il soit aisé de prévoir que l'admiration de son frère envers AUGUSTE COMTE et la connaissance des incomparables injustices dont était victime le Philosophe, de la part des savants, arbitres de sa position à l'École polytechnique, devaient la faire compatir au sort de notre MAÎTRE. Il faut en outre remarquer que, en ce qui concerne la principale question féminine, CLOTILDE ne saurait accepter la décision de notre MAÎTRE, qui semblait exclure le divorce en toute hypothèse quelconque.

Pour que l'on puisse bien apprécier la vérité de semblables remarques, nous rappellerons le jugement définitif d'AUGUSTE COMTE lui-même, sur son *œuvre fondamentale* (le SYSTÈME DE PHILOSOPHIE POSITIVE), après sa régénération morale et mentale, due à l'angélique influence de CLOTILDE. Écrivant à son disciple G. Audiffrent, le 8 Saint-Paul 69 (28 Mai 1857), Il lui disait :

« Dans votre lettre de dimanche soir, reçue hier matin, je suis spécialement touché de la noble apréciation où je pressens le jugement final de la Posterité pour ma sainte collègue éternelle (CLOTILDE). J'ai récemment conquis à cet égard une *sécurité complète*, en reconnaissant que sa glorification morale est irrévocablement liée à la conviction intellectuelle de l'incontestable superiorité de ma *Politique* sur ma *Philosophie*. Afin de mieux mesurer cette prééminence décisive, j'ai spéciale-

ment relu, ces jours-ci, *la meilleure partie* de la *Philosophie positive*, c'est à dire les trois chapitres extrêmes de *conclusions générales* que je n'avais jamais regardés depuis quinze ans. *Outre leur sécheresse morale, qui m'a fait immédiatement lire un chant d'Arioste, pour me remonter*, j'ai profondément senti leur infériorité mentale par rapport au vrai point de vue philosophique où le cœur m'a pleinement établi. Nul digne penseur ne saurait maintenant méconnaître un tel contraste, ni, par suite, oublier l'angélique influence qui le produisit d'après une filiation dont toutes les phases essentielles sont nettement appréciables. (LETTRES d'AUGUSTE COMTE *à divers*, publiés par ses exécuteurs testamentaires, Tome I, 1ère Partie p. 397)».

Déjà auparavant, dans sa cinquième SAINTE CLOTILDE, du 31 Mai 1849 (11 Saint-Paul 61), notre MAÎTRE signalait un tel contraste entre sa situation philosophique originale et son état mental après avoir assimilé les résultats moraux de l'évolution propre à CLOTILDE :

« Moins de six ans après mon ouvrage fondamental, *où le positivisme semblait exclusivement destiné aux penseurs scientifiques*, voici un Discours décisif, [1] où, *contre l'attente universelle*, son ensemble repose directement sur la prépondérance continue du cœur, *de manière à convenir surtout aux femmes*. Ce progrès sans exemple t'est radicalement dû, ma Clotilde, quoique tu n'aies pu, hélas ! y assister, ni presque l'entrevoir, malgré mes infatigables annonces. *Une passion moins pure ou moins profonde m'aurait empêché* de consacrer ainsi ma plénitude mentale à systématiser *définitivement* le régime normal de l'avenir. (TESTAMENT ps. 146-147).

1 Allusion au DISCOURS SUR L'ENSEMBLE DU POSITIVISME, publié en Juillet 1848. — R. T. M.

Or, en 1841, le tome sixième et dernier du Système de Philosophie Positive n'avait pas encore paru ; de sorte qui cette *meilleure partie* de l'œuvre fondamentale de notre Maître n'existait pas même. C'est pourquoi nous croyons que l'influence philosophique d'Auguste Comte sur Maximilien Marie dût surtout alors continuer l'impulsion que celui-ci reçut de l'enseignement de notre Maître, à l'Éeole polytechnique.

En effet, d'aprés cette impulsion, Maximilien Marie tâchait de combler la lacune de la géométrie cartésienne, quant à l'interprétation géométrique des solutions dites *imaginaires*. La confiance que lui inspirait Auguste Comte décida Maximilien Marie à consulter notre Maître sur ses essais. Et le bienveillant accueil du tendre Penseur détermina l'essor de la sympathie que celui-ici lui avait inspirée à l'Éeole polytéchnique. Cet accueil offrait un saisissant contraste avec le mauvais-vouloir que Maximilien Marie rencontrait dans le milieu scientifique. [1]

Nous sommes portés à croire que ce fut au commencement de 1842 que Maximilien Marie s'adressa à Auguste Comte, pour lui soumettre ses essais mathématiques.

Ces essais datent de l'hiver de 1841-1842 (*Théorie*, *III*, p. 1). Encouragé par le jugement d'Auguste Comte, le jeune géomètre décida de présenter à l'*Académie des Sciences*, le 15 Avril 1842, les résultats auxquels il venait d'arriver. Mais il n'obtint ni que son mémoire fût communiqué en résumé à l'Académie par le secrétaire perpétuel

1. Dans ce récit, nous suivons les renseignements constant de la préface du *Discours sur la nature des grandeurs négatives et imaginaires*, Paris, 1844, 2e édition, in 8, et de la *Théorie des fonctions de variables imaginaires*, Paris 3e volume, 1876, in 8. Pour abréger, nous indiquerons par les mots *Discours* et *Théorie* chacune de ces deux sources.

lui-même, Flourens, ni qu'en fût donné le rapport par Sturm et Liouville, que Flourens avait chargés d'examiner le mémoire et en rendre compte à à l'Académie. Maximilien Marie résolut donc d'autographier son mémoire, en Juillet 1842, et l'adresser à quelques amis. (*Théorie*, III ps. 6 à 7).

Cet insuccès ne découragea pas Maximilien Marie; il poursuivit ses méditations, et quand il crut que les résultats acquis étaient assez intéressants, il décida de s'adresser de nouveau à l'*Académie des Sciences*. À cet effet, six mois environ après la présentation de son mémoire (*Théorie* III, p. 14), il demanda la parole pour exposer, en résumé, ces résultats. Après deux mois d'attente, il en appela en vain au secrétaire pérpetuel. Se désistant d'être écouté par les académiciens, il publia ses recherches dans son *Discours sur la nature des grandeurs négatives et imaginaires*, en Juin 1843. (*Discours*, 2e édition. Avertissement, p. v).

Nous ne connaissons que la séconde édition de cet ouvrage. Cette seconde édition parut en Octobre 1844. (*Théorie* III p. 22). Elle réproduit la *préface* de la première édition (*Discours*, Avertissement pour la deuxième édition — p. xij.) qui porte la date 27 Mars 1843. Et cette préface est précédée d'une dédicace, sans date, de l'ouvrage à Auguste Comte. Maximilien Marie y fait allusion à l'encouragement public qu'il venait de recevoir de notre Maître, dans sa Géométrie Analytique. La Géométrie Analytique ayant paru aussi en Mars 1843, il peut se faire que la dédicace de Maximilien Marie soit postérieure à la préface de son *Discours*. Mais l'on est porté à croire que cette dédicace se trouvait dans la première édition du *Discours*, parue en Juin 1843.

Voici la préface dont il s'agit:

DISCOURS

sur la

NATURE DES GRANDEURS

NÉGATIVES ET IMAGINAIRES,

par MAXIMILIEN MARIE,

Ancien élève de l'École polytechnique.

PRÉFACE.

Je dois le déclarer tout d'abord, je ne suis pas malheureux comme les pierres ; je ne songe ni à me noyer, ni à me couper la gorge. Donc, bien que j'élève la voix pour me plaindre, que mes honorables lecteurs ne cherchent pas ici des scènes de mélodrame. La littérature chevelue ne me plaît pas, et je serai tout content et tout aise, si j'atteins à un grain de bon sens. Cela dit, j'espère qu'on me permettra quelques humbles réflexions sur le régime scientifique auquel nous sommes tous soumis, jeunes écrivailleurs.

Je sais à quoi doit s'attendre un jeune homme qui ose parler un peu franchement d'un corps habitué à la flatterie. C'est un brouillon, disent les uns, un être insociable ; que ne fait-il tranquillement son chemin comme tout le monde ? pourquoi tant d'efforts qui n'aboutiront à rien ? D'autres, se moquant, diront : si nous vivons dans un siècle de népotisme, cherchons des protecteurs, et laissons le monde aller comme il va.

Un vice incurable de notre espèce, c'est la lâcheté. Quelques-uns s'exposeront de gaieté de cœur à un danger imminent ; en campagne, nos officiers et nos soldats montrent de la bravoure. Mais le véritable courage est chose introuvable. Nul n'ose penser par soi-même ; l'ombre d'une idée effraye ceux que la mitraille n'a pas fait pâlir.

Tout homme ment à sa conscience vingt fois en un jour par faiblesse de cœur. Quel est celui qui oserait dire ce qu'il sent et ce qu'il pense ?

Cependant notre génération est appelée à de grandes choses ; il serait bon qu'elle se fît un peu de cœur.

La Convention avait dispersé l'Académie des sciences. Napoléon, ce grand homme qui lança sur nos philosophes cette épithète saugrenue d'*idéologues*, mot qui pèse encore sur nous après trente années, intimide les faibles par son odeur de meurtre, et nous barre le chemin ; Napoléon qui inventa la haute police pour traquer les idées, rouvrit l'Institut et s'y fit faire place.

Fut-ce là une heureuse idée ? les sciences en ont-elles pris un plus prompt développement ? — Le grand homme ne songeait qu'embrigadements ; il nous eût voulut tous enrégimenter, et avoir dans des cartons les listes des citoyens rangés par catégories, c'était là l'ordre qu'il aimait. Il eût formé des corps de philosophes, et leur eût dicté lui-même leurs idées. Mais il n'y a que la liberté qui produise de grandes choses.

Il est malheureusement certain que les hommes réunis valent moins qu'isolés. Ils se neutralisent l'un l'autre en se regardant assis en rond. Rien de grand, rien d'élevé ne sortit jamais d'une réunion officielle, et les plus beaux génies en consentant à y entrer

Perdirent la moitié de leur vertu première.

Toutes nos assemblées délibérantes démontrent ce fait de la manière la plus irrécusable, et l'Académie des sciences est peut-être aujourd'hui la seule réunion d'hommes de talent pour laquelle le public n'ait pas un mépris bien mérité.

Que faire de Maurice de Saxe après la bataille de Fontenoy ? — l'immortaliser. — C'est aussi à

quoi l'on songea ; on lui offrit une place parmi les quarante, mais c'était pour lui trop de confrères, il répondit :

On veut me nomer de la Cadémie, ça miret come une bag à un cha.

Richelieu y entra *comme un âne dans un moulin*, ses nouveaux confrères se crurent très-honorés.

L'Académie des sciences n'a pas, il est vrai, dans son histoire un seul trait aussi repoussant ; mais les hommes partout se ressemblent ; la restauration d'ailleurs en chassa les plus illustres membres, les remplaça par ordonnance, et le corps se laissa souiller par les sbires.

Quiconque a assisté à quelques-unes de ses séances, a pu s'apercevoir que l'Académie est divisée en deux partis ; chaque membre y vote avec ses chefs, et de là bien des abus. Ce schisme malheureusement était inévitable ; toute assemblée se partage ainsi nécessairement en deux factions, dont la haine mutuelle, née d'abord d'une divergence d'opinions, de plus en plus aveugle, parce qu'elle est plus violente, incessamment en quête d'aliments nouveaux, se manifeste bientôt en toute circonstance, arrête et paralyse le corps tout entier, le jette à chaque instant dans de niaises discussions, et le pousse hors de ses voies, en lui faisant oublier le but réel de sa création, qui est le perfectionnement de la science.

L'homme le mieux savant, le plus philosophe, je pense, ne résisterait pas à cette tentation que les circonstances chaque jour ramènent pour tout académicien, au milieu du bourdonnement qui l'entoure, de se mêler aux cabales, aux intrigues, de se donner une importance en faisant pencher la balance du côté des bleus ou des verts et y apportant la victoire, de s'échauffer avec sa faction

pour des niaiseries, de soulever des questions gonflées de vent, et de jouer de rôle de Jupiter assemble-nuages.

Cependant sortez-le de cette atmosphère, le voilà tout autre. C'est un ingénieux expérimentateur, un profond érudit ; autrefois il a fait faire de grands pas à la science. Mais, il n'était pas alors absorbé dans des intrigues, et avait sa fortune à faire.

Depuis quelque temps on a imaginé de donner au public une représentation académique hebdomadaire, de jetter tous les lundis en pâture à une centaine de flâneurs des lambeaux de mémoires dont la lectur vingt fois interrompue n'arrive jamais à sa fin. Car, dans le sanctuaire des sciences, chaque parleur, comme les avocats à Athènes, a son temps mesuré par la clepsydre ; à l'instant précis, au bout d'un quart d'heure, il lui faut rester court au milieu de sa période. Il y a bien à la vérité quelque tolérance pour les élus, mais le premier vilain veuu ne doit pas y prétendre.

De cette facilité avec laquelle les savants peuvent se représenter devant le public à de courts intervalles, il est résulté chez eux des habitudes de paresse incroyables. Tous les travaux sont incomplets, écourtés ; ils semblent faits pour solde de fin de mois. On fait à l'Académie des communications singulières. Un chimiste vient annoncer en termes pompeux qu'il a presque découvert un nouveau composé *organique*, ou analysé quelque nouvelle substance ; huit jours après un rival affirme qu'il se trompe ; on se débat : c'est toi, c'est lui, c'est nous ; non, ce n'est pas nous. Puis la noise apaisée, au bout de quelque temps, notre homme vient de nouveau se traîner devant ses juges et amène une expérience barométrique cette fois ; on la dissèque pour faire passer une heure

ou deux, et le même jeu répété 10 ou 15 fois fait un savant.

Tout se tronque, tout s'amoindrit ; on ne sait plus attendre et mûrir longtemps une idée, remplir dans le silence un laborieux cadre de recherches qui puissent conduire à la découverte d'une loi naturelle ; au contraire, il n'est pas de si mince travail d'écolier encore inhabile à manier une cornue, qu'on ne s'empresse de venir étaler, aussitôt qu'il est aux trois quarts achevé.

Cependant que ne s'était-ou pas promis de ces séances ? attirer le public pour l'instruire ; fournir aux jeunes gens le moyen de se faire connaître, en leur accordant à leur tour la parole devant une illustre assemblée ; les y aider même, en chargeant quelques membres d'examiner leurs travaux, et d'en rendre compte publiquement dans des rapports d'ailleurs insérés dans un recueil suffisamment répandu.

Mais ce programme était trop beau; d'ailleurs il promettait plus qu'on ne pouvait tenir. Instruit par ma propre expérience, j'ai vu que la parole ne s'accorde guère qu'aux protégés des membres influents ; eux seuls peuvent de même prétendre à faire examiner leurs travaux. Qu'on en prenne donc son parti, si l'on veut arriver, il faudra se chercher un protecteur, ou si l'on se sent peu fait pour être comme Sosie l'ombre d'un plus puissant que soi, se résigner à ne rien être.

Le quatrième chapitre de cet ouvrage fut terminé il y a un an ; d'après les conseils d'un professeur illustre, je l'adressai à l'Académie. Je priais M. le secrétaire perpétuel de résumer en quelques mots l'idée génératrice de l'ouvrage et d'indiquer les résultats auxquels j'étais parvenus; je terminais ma lettre par prier qu'on ne renvoyât pas mon travail à l'examen de commissai-

res. Quel sort en effet plus piteux et plus misérable que d'être induit à leur faire visite (et d'autre part comment s'en dispenser ?) d'aller s'enquérir de l'heure où l'on trouve *Monsieur*, auprès d'une servante que vous demande votre nom, *parce qu'alors monsieur est bien plus sûr*, et vous indique juste l'heure où l'on ne trouve personne? Toutefois, je ne pus y échapper ; il est vrai qu'au lieu d'un commissaire j'en eus deux.

Je vois ce que c'est : monsieur Flourens, en homme d'esprit, habitué aux calculs si respectables de la vanité honteuse, interprète plutôt qu'il ne lit, et la plupart du temps il satisfait son monde. Mais c'était bien sincèrement que je demandais un résumé en trois mots, deux si l'on ne pouvait davantage, et surtout pas de commissaires, à moins, ajoutais-je, que monsieur le secrétaire ne jugeât que l'ouvrage en valût la peine. Et en effet, dans ce cas, rien de mieux, s'il ont la bonne volonté ; mais les forcer de lire des élucubrations plus ou moins niaises, d'en faire un rapport bien grave et compassé, comme il convient à la majesté des sciences, tandis qu'ils se moquent du mémoire et de l'auteur !

Mais pourquoi monsieur Flourens ne fit-il pas le résumé que je demandais ? mon Dieu ! cela est tout simple, et je dois dire que je n'ai eu jamais qu'à me louer de sa complaisance.

Il faut savoir que depuis l'accroissement considérable qu'ont pris dans ces derniers temps les sciences exactes, un seul homme ne pouvant plus les bien posséder toutes, l'Académie fut obligée de se donner deux secrétaires. Tour à tour ils dépouillent la correspondance et sont d'ailleurs chargés de faire au bout l'an, le résumé des travaux de l'Académie, chacun dans les sciences dont il s'occupe plus spécialement ; mais sous

ce dernier rapport, comme ils ne s'acquittent pas de leurs fonctions, on doit croire que, s'ils le faisaient, ce serait avec intelligence, et il n'y a rien à dire. Cependant, voyez comme on ne s'avise jamais de tout ! il eût été désirable que chaque semaine les pièces de la correspondance fussent classés et renvoyées à chacun des secrétaires selon la nature des questions dont elle traitaient : ce serait là une réforme utile à introduire ; mais on n'y songe pas. Mais dira-t-on, les correspondants de l'Académie peuvent choisir leur jour et s'arranger de manière à n'envoyer leurs travaux qu'à celui des deux secrétaires qui peut les lire et en rendre compte. Mais, répondrai-je, ces messieurs changent souvent leurs tours, et j'y été pris et d'autres que moi l'ont été et le seront encore.

Quoi qu'il en soit, M. Flourens fit renvoyer mon mémoire à l'examen d'une commission commcomposée de deux membres. Quel honneur pour un jeune homme, un pauvre diable comme moi ! deux académiciens liront son travail, l'étudieront avec soin ! voilà qu'il occupe de sa personne chétive une commission de l'Institut ! Mais peste ! il ne faut pas se faire de chimères pourtant ; en toute chose il est sage de ne considérer que la fin: or cette rare distinction, cet honneur insigne et désirable sans doute, on l'accorde à tout le monde. Chacun peut, s'il y tient, se faire accorder 2, 3, 4 commissaires, et quelques personnes les demendent nominativement, mais c'est pour des raisons particulières. Envoyez, si cela vous amuse, à l'Académie un cahier de papier quelque peu écrit, sur le sujet que vous voudrez, on vous fera sûrement politesse à la porte; demandez des commissaires, M. le président dira pour vous comme pour votre voisin : je prie MM. X et Z d'examiner

le travail de M. K, et d'en rendre compte à l'Académie ; vous en serez surpris peut-être.

Ecrivez à l'Academie que M. votre chat s'est nourri pendant quarante jours de pain et de laitage seulement, et a engraissé de 3 grammes 5 décigrammes, (scrupulosissimè), preuve, ajouterez-vous, que l'homme est né pour faire maigre ; aussitôt vous serez vanté dans toutes les revues ; on vous donnera deux, trois, quatre commissaires à vos ordres, pour répéter devant eux *vos ingénieuses expériences* ; surtout ne prenez aucune peine, ne vous dérangez pas, ils iront bien d'eux-mêmes vérifier l'existence jusqu'ici problématique d'un chat aussi étonnant. Autre exemple : annoncez que vous avez trouvé le moyen de mesurer le saut d'une puce ; une commission composée de cinq membres sera chargée de montrer que vous ne l'êtes pas. Mais vous serez couvert de gloire si vous apportez avec vous des documents historiques; il sera donc bien de rappeler qu'un certain Chéréphon, disciple de Socrate s'était occupé du même problème ; vous chercherez si Aristophane ne dit rien dans ses Nuées d'une pareille découverte.

Certes, messieurs, vous devez bien vous amuser de toutes ces folies joyeuses. C'est assurément pour égayer vos travaux que vous vous moquez avec autant d'esprit et de finesse des badauds qui vous assiègent ; vous les accueillez avec une politesse qui les charme, et réjouit bien les gens qui savent les choses. Cela est dans l'esprit français, et je ne suis pas prêt à en gémir. Autant que d'autres, j'aime la politesse exquise, et tout ce qui rend chez nous les relations si faciles ; rien de plus plaisant d'ailleurs que de voir les gens se saluer jusqu'à terre et se retourner un peu pour rire. Mais, messieurs, vous savez bien que ceux à qui vous avez tant promis, viennent vous harceler,

vous fatiguer, vous ennuyer chez vous et vous font perdre votre temps. Vos travaux nécessairement en souffrent, et le public gémit des embarras qu'on vous suscite. En somme vous nommez bien dix commissions par séance, et apparemment vous ne trouvez pas dans ce qu'on vous adresse de quoi faire plus de deux rapports en trois mois. Il y aurait, ce me semble, ici quelque chose à faire, d'ailleurs. . . . . .

Quel avantage a-t on qu'un homme vous caresse,
Vous jure amitié, foi, zèle, estime, tendresse.
Lorsqu'au premier faquin il court en faire autant ?

Quand vous vous voulez accorder quelque distinction particulière, vous ne savez plus qu'inventer.

Mon mémoire fut donc renvoyé à une commission composée de deux membres, MM. X et Z [1]. Au bout de trois semaines M. X avait lu la première page du cahier et la moitié de la seconde (m'a-t-il dit). Mais il allait bientôt s'y mettre d'arrache-pied, et alors il ne lui faudrait guère ; ou plutôt il commencerait le soir même, et (par Jupiter Olympien !) n'ôterait pas ses bottes avant d'avoir lu depuis l'alpha jusqu'à l'oméga. En conséquence je pourrais revenir le lendemain, à midi précis, et je connaîtrais sa décision. — Sourtout, n'y manquez pas ! — Hélas ! je n'avais garde. J'arrivai donc à l'heure dite ; M. X me met en main du papier, une plume et:—voyons, me dit-il, expliquez-moi la chose ; *surtout soyez bref*.—Je....

1. Si je ne nomme pas ces messieurs, ce n'est pas par crainte, je prie qu'on le croit, mais je n'ai d'animosité contre personne, et je serais trop faché de faire de la peine à qui que ce fût. C'est, au reste, précisément parce que je me sens incapable de ressentiment contre les individus, que je me permets de critiquer plus franchement les institutions. Je crois les hommes à peu près partout les mêmes, également bons ou méchants, comme on voudra, et je n'estime pas qu'il soit permis de se plaindre particulièrement de ceux à qui on a eu affaire, tandis qu'ils ne font que tout ce que le monde fait, grands ou petits.
(note de Max. Marie).

— *Point d'ambages, de circonlocutions.* — Monsieur....—*Tranchez-moi votre discours d'un apophthegme à la laconienne.*—Ah parbleu ! me dis-je, il est gaillard de me faire venir de loin, pour entendre un arrêt aussi bien motivé. Monsieur, il est bon de plaisanter, mais peste ! s'il faut de la joie, non plus pas trop n'en faut. Comment ! vous prenez jour et heure pour me donner votre avis sur mon mémoire, et quand je viens savoir ce que vous en pensez,

À peine vous pouvez dire comme il se nomme.

Oui, me dites-vous bonnement, il faudra voir, il faudra réfléchir ! — Bref, dans quinze jours au plus, à vous en croire, je serais fixé ; mais il ne fallait pas être inquiet ; il y avait dans mon travail une idée, quelque chose, et bien sûr on en ferait un rapport. D'ailleurs, j'en verrais bien d'autres si je continuais d'envoyer des mémoires aux académies; témoin ce jeune Suédois qui attendit trois ans ; il en mourut ; c'est une sottise.

Enfin et de compte fait, les académies en tous genres doivent en avoir gros sur la conscience ; Gilbert, Hégésippe Moreau, etc., etc. Mais tout beau ! soyons modeste ; aussi bien, pour mourir de faim, faut-il plus de génie que je n'en ai, et ce n'est pas à quoi j'aspire. J'aime mieux que l'on me range parmi les badauds savants ou qui croient l'être, et que l'on se moque de moi, j'aurai toujours le bon esprit d'en rire.

Au bout de trois mois M. Z... n'avait pas encore vu mon manuscrit ; je le fis lithographier et ne m'en occupai plus.

J'avoue que je fus un peu faché de ma déconvenue ; j'eusse été peut-être assez nigaud pour me mettre en colère ; mais je suis bien revenu de pa-

reilles idées. Toute cette aventure, en effet, est beaucoup plus amusante que fâcheuse.

Le cinquième chapitre me donna peut-être encore plus de tracas. On me disait : prenez patience, l'académie a du bon, elle finira par s'apercevoir que vous êtes là dans une humble posture, demandant à lui dire un mot ; elle récompensera certainement votre zèle opiniâtre. Enfin mes amis me faisaient tous ces contes avec quoi les hommes se consolent mutuellement, je résolus de tenter encore l'aventure.

Je m'inscrivis pour obtenir la parole, et je fus assez . . . comment dirai-je ? naïf ? tant j'étais de mon pays, pour aller, pendant trois bons mois, siéger à l'Académie, comptant à chaque fois que ce serait pour la séance suivante ; car il faudrait avoir bien du malheur, me disais-je ; on ne fait ici de préférence pour personne, et mon tour viendra. Mais il ne vint pas, et voici comment la chose se fit, et comment je renonçai à le voir venir.

J'avais demandé la parole, le même jour qu'un ancien professeur de physique qui eut le bonheur de n'attendre qu'une semaine ou deux. Cela me donnait bon espoir, tant j'étais peu au fait. Bon ! me disais-je, que j'ai été un grand sot ! voilà le moyen qu'il fallait prendre dès la première fois et je vois que l'on m'a bien conseillé. Quelle admirable institution ! les affaires se font vite ici, et je sens là quelque chose qui me dit que je n'attendrai guère.

Malheureusement un chimiste, que je crois distingué, mais qui n'était pas inscrit entre monsieur le professeur et moi, obtint la parole après lui ; cela aurait pu m'éclairer, mais hélas ! j'avais une foi robuste. C'est une erreur, me dis-je, admirons en silence, peut être moi aussi aurai-je du bonheur dans un autre temps.

Quelques jours après, la même personne reprenait la parole, et annonçait en terminant qu'elle viendrait dans peu une troisième fois entretenir l'Académie de ses travaux. Je prenais patience, car c'était la faute d'un acide qu'elle avait découvert ; et comment s'irriter contre un acide ? il faudrait avoir bien mauvais caractère. Cependant je me disais : si nous étions à dix, je ferais une croix, mais d'ici là il se passera bien du temps. Ecrivons à M. le secrétaire ; je parie bien qu'un commis endiablé a manqué à transcrire mon nom ; de fait il n'y a pas moyen d'expliquer autrement ce que je vois.

Je fis part de mes craintes à M. le secrétaire perpétuel. Ma candeur le toucha et il se hâta de me tranquilliser. — Oublier votre nom, me dit-il, ah ! monsieur, nos écritures sont bien tenues, vous voilà sur la liste ; mais l'Académie a dû entendre de préférance les candidats aux places vacantes. Voilà, songeai-je, qui est juste, mais il n'y a pas de place vacante dans la section de chimie. Je me creusais la tête ; mais bast ! me dis-je enfin, ce sera encore une erreur, et je continuais mes stations.

Cependant j'étais pressé ; je voulais imprimer mon livre, et je renonçai enfin à obtenir la parole ; je m'en allai en déplorant le malheur des gens en place, à qui leurs nombreuses affaires font souvent prendre, sur une liste, un nom pour un autre. Un beau bœuf, me disait-je, dans ses pâturages, écrase, sans le savoir, quelque pitite bête sous ses gros pieds ; et voilà mon cas, je suis la petite bête.

Telle est, cher lecteur, ma piteuse histoire d'un bout à l'autre ; il me reste à dire à mes amis que je sais à quoi je m'oblige, en publiant ces lignes. Si j'avais encore besoins de l'Académie, je saurais renoncer aux avantages que peut trouver un jeune

homme inconnu, à prendre enfin la parole devant une réunion d'hommes aussi éclairés. Ce sera peut-être un sacrifice pénible, mais si mon exemple peut amener quelques membres de l'Institut à demander les réformes les plus urgentes, je serai trop heureux. Mon ouvrage peut être fort mauvais, et je n'ai pas à coup sûr le droit de me plaindre qu'on y ait fait un accueil rempli de partialité; mais si l'on considère que personne n'en ayant pris connaissance, il eût été très-bon, que je n'eusse pas trouvé plus d'encouragements, on conviendra qu'il n'était pas nécessaire d'ouvrir une tribune aux jeunes gens, s'ils n'en peuvent profiter que lorsqu'ils sont connus.

Paris, 27 mars 1843.

MARIE,
Ancien élève de l'École polytechnique.

Dans la *Théorie des fonctions de variables imaginaires*, tome troisième, parut en 1876, Maximilien Marie donne des renseignements précisant ce récit.

THÉORIE DES FONCTIONS
DE
VARIABLES IMAGINAIRES
Troisième partie
HISTOIRE DE CET OUVRAGE.

Quelques recherces mathématiques que l'on entreprenne, on rencontre toujours les imaginaires, soit comme obstacle, soit comme appât.

Voici, quant à moi, comment, pendant l'hiver de 1841-42, j'ai été amené à m'en occuper.

. . . . . .

Telle est la propriété qui m'avait frappé et dont je crus pouvoir faire l'objet d'une communication à l'Académie, le 15 Avril 1842.

J'avais, daus ma lettre d'envoi, demandé à M. le secrétaire perpétuel, un résumé en deux mots, sans renvoi à une Commission et, pour obtenir ee que je désirais, j'avais choisi le jour du dépôt de façon que ce dut être M. Arago qui rendît compte de la correspondanee. Mais il y eut une interversion ce jour-là, et mon mémoire tomba aux mains de M. Flourens, qui ne pouvait pas en prendre connaissanee ; MM. Sturm et Liouville furent désignés pour l'examiner et en rendre compte à l'Académie.

.....

J'allai voir M. Sturm, qui me reçut bien, promit de me lire et me douna rendez-vous pour me faire eonnaître son avis.

Au jour dit, il n'avait pas ouvert mon manuscrit, mais, me mettant en main une plume et du papier, il me pria de lui expliquer mon travail.

.....

Quoi qu'il en soit, tout ce que je pus faire vis-à vis de M. Sturm, fut de supprimer l'expression de mon opinion.

Je me présentai quelques jours après chez M. Liouville, et comme il n'avait pas eu communication de mon mémoire, je crus pouvoir, sans tomber au rang de solliciteur, lui expliquer de vive voix ce qu'il contenait. M. Liouville me parut prendre intérêt à ce que je lui disait et m'offrit même, à défaut de rapport, la publication de mon mémoire dans son journal. J'eus la sottise de ne pas profiter d'uue offre si obligeante, dont au reste je ne connaissais pas le prix.

J'autographiai mon mémoire (juillet 1842) et l'adressai à quelques amis. (*Théorie*, III, ps. 1-7).

.....

Toutes ces inductions étant vérifiées et leur exactitude constatée par des démonstrations di-

reetes, je songeai de nouveau à l'Académie des seienees. . . Je demandai la paro'e pour une eommunieation, voici ma lettre.

«Monsieur le Président, je viens vous prier de m'aeeorder la parole, si eela vous est possible, dans une des proehaines séanees de l'Aeadémie des seienees. Je me suis oeeupé depuis un an de ehereher une interprétation des solutions imaginaires en géométrie. Un premier mémoire que j'adressai sur ce sujet, il y a environ six mois à M. le seerétaire perpétuel n'ayant pas été rapporté, je désirerais, si eela se pouvait, dire en quelques mots les résultats auxquels je suis parvenu dans eelui que je viens de terminer.

«J'ai l'honneur ete.»

. . . . . .

J'attendis deux mois. Au bout de ee temps je rappelai timidement au Président que j'étais toujours là, attendant mon tour. Je lui éerivis :

«Monsieur le Président, j'ai eu l'honneur de vous éerire, il y a environ deux mois, pour vous demander la parole. Je désirais indiquer en quelques mots les résultats auxquels je suis parvenu relativement à la théorie des expressions imaginaires, eonsidérées eomme solutions indirectes des problèmes de géométrie dont les eonditions se trouvaient ineompatibles.

« Depuis eette époque, un grand nombre de personnes ont été appelées et je erains d'avoir été oublié sur la liste de celles qui démandaient eomme moi à entretenir l'Aeadémie de leurs travaux.»

Le président répondit en séanee à ma lettre par une bonne parole, et je eontinuai mes stations ; mais mon tour ne vint pas davantage et je finis par renoneer à le voir venir.

... ; j'avais mon ancien mémoire et le nouveau. Je fis du tout un ensemble que je donnai à l'impression.

C'était un livre fort mal fait : les parties en étaient mal soudées ; le titre : *Discours sur la nature des grandeurs négatives et imaginaires*, semblait annoncer une mauvaise amplification de rhétorique. Les faits n'étaient pas mis en lumière comme il aurait convenu. Il fallait chercher ce qu'il y avait dans ce livre ; la jeunesse y débordait et en avait fourragé toute l'ordonnance. Et puis il y avait une préface ! cette préface était gaie, elle ne s'attaquait à personne nominativement ; mais elle n'était pas précisément composée dans le style adulatoire. (*Théorie* III, ps. 14 à 15).

Quant à la constitution de l'Académie des sciences, nous rappellerons ce jugement d'Auguste Comte :

« Je dois maintenant caractériser le complément de la supression du budget théorique, en appréciant *l'abolition néeessaire* des subsides et compagnie scientifiques, *dont la dictature dantonienne nous avait dignement délivrés*. Quoique cette partie de la triple rétrogradation soit moins onéreuse que les précédentes, *elle à rèellement entravé davantage la régénération occidentale, en corrompant directement sa souree intellectuelle*. Ni le clergé, ni même l'Université, ne font, *autant que l'Institut, et surtout l'Aeadémie des sciences*, dévier la jeunesse française des disposition synthétiques et sympathiques qu'exige sa mission actuelle.

« Il suffit de considérer l'ensemble du mouvement théorique pendant la première moitié du dix-neuvième siècle pour reconnaître combien il fut altéré par *une corporation aussi rétrograde qu'anar-*

chique, envers laquelle je renvoie à mon traité fondamental (Système de Philosophie Positive). Quand Danton l'abolit, elle venait de perdre, d'après l'avénement de la chimie, *son utilité passagère*, nécessairement bornée à l'essor décisif de la cosmologie, et surtout au développement de la mécanique céleste. Depuis sa restauration, son caractère, *empiriquement analytique*, a profondément vicié le génie, normalement synthétique, de la biologie, forcée de surgir hors du sactuaire officiel, où Bichat, Broussais, et Gall ne furent jamais admis. La dégénération académique serait assez manifestée par le schisme qu'exigea l'organe d'où procédait le principal crédit d'une compagnie obligée d'instituer *deux demi-Fontenelles, faute de comporter un Condorcet*. Si la dictature eût été plus clairvoyante, elle aurait atténué les *ravages intellectuels et moraux* de cette corporation en protégeant la rivale que les médecins lui firent ériger, *quoique la suppression de toutes deux offrît moins d'embarras et plus d'avantages*. Une expérience décisive ne permet pas d'hésiter aujourd'hui sur l'irrévocable extinction de *ces émeutes permanentes des médiocrités contre toute supériorité*, pourvu que la dictature, en cessant de salarier les clubs théoriques *leur laisse une* pleine liberté. Mais leur abolition nécessaire exige une importante compensation, envers l'assistance matérielle qu'une telle institution procure indirectement à des esprits vraiment recommendables, qui maintenant s'y perdent parmi les nullités qu'ils dissimulent.» (Auguste Comte — *Pol. Pos.* IV, ps. 390 à 391. — Les italiques sont de cette transcription).

Il est à présumer que ce fut notre Maître qui suggéra à Maximilien Marie l'avis de demander au secrétaire de l'Académie un simples résumé de

son travail, sans renvoyer celui-ci à une Commission. Peut-être Auguste Comte lui raconta, à cette occasion, ce qui était arrivé à lui-même, quand Il envoya à l'Académie des sciences le tome premier du Système de Philosophie Positive.

«... Je puis, à cet égard, dit Pierre Laffitte, raconter une anédocte caractérisque que je tiens d'Auguste Comte lui-même.

«M. Poinsot, chargé du rapport sur ce premier volume de philosophie mathémathique, s'adressa á Auguste Comte pour qu'il le fit lui-méme. Il paraît que, dés de cette époque, les auteurs faisaient eux-mêmes les appréciations endossées et signés par d'autres. Mais Auguste Comte n'était pas de ceux qui se prêtaient à de pareilles concessions. Il refusa, et le rapport ne fut jamais fait.» (Voir *Revue Occidentale*, 1889, tome 22. ps. 124 à 125).

Le réeit ci-dessus de Maximilien Marie, outre qu'il permet de faire mieux conecvoir les relations entre le jeune géomètre et Auguste Comte, servent à rendre évidentes, une fois de plus, et la grandeur morale de notre Maître, et la dégénération académique. On y voit un Philosophe à qui les fonctions didactiques et les tribulations domestiques laissaient si peu de temps pour ses incomparables méditations ; qui conseillait depuis lors à ne pas perdre, dans la culture mathématique, les forces théoriques ; accueillir avec bienveillance un jeune théoricien qui s'est voué au perfectionnement de la géométrie générale. Tandis que les savants spécialistes faisant profession de s'absorber uniquement dans les études mathématiques ; la corporation que la France soutient pour encourager ces études ; se refusaient à accorder une attention quelconque à des travaux se trouvant dans la sphère dont ils prônent l'importenee.

Et, pour que l'on se trouve à même d'apprécier assez la conduite de notre MAÎTRE, il faut rappeler son opinion au sujet des recherches mathématiques.—comme celles auxquelles se livrait Maximilien Marie,—dont la valeur théorique avait été signalée par le PHILOSOPHE lui-même. C'est pourquoi nous reproduiront le passage suivant de la correspondance de notre MAÎTRE avec Stuart Mill :

« Mais quelque importance spéculative que puissent acquérir, en ce genre (il s'agit justement de la *Géométrie comparée*), les éminents efforts de sir Molesworth, je vous avoue que je verrais en quelque sorte avec peine qu'il s'en laissât trop préoccuper. C'est aux études sociales que doivent maintenant s'appliquer des natures aussi éminentes, soit comme patrons, soit comme actifs promoteurs directs. Aux temps de régénération radicale où nous sommes arrivés, je vois toujours avec regret des hautes intelligences se restreindre aux spéculations mathématiques, autrement qu'à titre d'une indispensable initiation philosophique. » (Lettre du 16 Mai 1843, p. 148).

Notre MAÎTRE écrivait à ce moment (Juillet 1842) sa *Préface personnelle*. Et, le 18 Août 1842, paraissait le tome sixième et dernier du SYSTÈME DE PHILOSOPHIE POSITIVE. La noble joie que cet événement vint apporter à AUGUSTE COMTE fut troublée par la juste indignation de l'affront que son éditeur, Bachelier, devenu l'agent d'Arago, osa faire au généreux Penseur. Bachelier avait prié en vain AUGUSTE COMTE de supprimer un passage de la *Préface personnelle* qui caractérisait la désastreuse influence d'Arago, à l'École polytechnique. Voulant, cependant, garantir les intérêts du libraire et éviter tout retard dans la publication de son ouvrage, notre MAÎTRE con-

scilla Bachelier de mettre, en tête du volume, un avis pour dire qu'il ne partageait pas l'opinion de l'auteur, sur Arago. Abusant étrangement de cette autorisation, Bachelier ajouta, à l'insu de notre MAÎTRE, à l'ouvrage de celui-ci, un *Avis de l'éditeur*, où Arago lui-même étalait son animosité à l'égard de l'Auteur.

Notre MAÎTRE fut donc forcé de faire un procès contre Bachelier ; et Il obtint " du tribunal de commerce de Paris, par un arrêt rendu le 29 décembre 1842, la pleine réparation qu'Il avait dû réclamer, *dans l'intérêt commun de tous les auteurs indépendants*. Quelques jours avant les débats publics de cette grave affaire, que j'ai personnellement soutenue,—continue textuellement notre MAÎTRE,—j'ai été directement ménacé, si je me permettais d'y nommer M. Arago, de perdre ma position à l'École polytechnique, surtout quant aux fonctions d'examinateur, au sujet desquelles on se faisait fort, si j'osais parler, d'empêcher ma prochaine réélection annuelle. Je n'ai tenu aucun compte de ces coupables menaces, me bornant à les dévoiler au tribunal et au public, dans l'audience du 15 décembre 1842, où je discutai la cause " (TESTAMENT. p. 60. *Pièces justificatives*, première lettre au Maréchal Soult, remise le 30 janvier 1844.)

Or, il faut faire remarquer que la *Préface personnelle* de ce volume mettait dans tout son jour l'antagonisme entre la régénération sociale et le maintien du régime académique. Les animosités individuelles des savants, surtout des mathématiciens, devinrent donc plus vives contre notre MAÎTRE, et ils projetèrent, malgré le noble appui que Blainville et Poinsot donnaient au PHILOSOPHE, l'écarter de l'École polytechnique. Parmi les quatre examinateurs d'admission, AUGUSTE

COMTE *etait le seul soumis à une réélection annuelle.* (TESTAMENT, p. 56. *Pièces justificatives.* Première lettre au Maréchal Soult, remise le 30 janvier 1844).

Pendant ce temps, notre MAÎTRE rédigea la première moitié de sa GÉOMÉTRIE ANALYTIQUE, qui fut terminée en Février 1843, et parut en Mars de la même année (1843). Ce volume vint montrer, de nouveau, que la grandeur morale de l'affectueux PENSEUR, n'était pas moins touchante que les traits surprenants de son génie.

En effet, l'on vient de voir que Maximilien Marie, n'étant pas parvenu à obtenir que les académiciens examinassent ses essais géométriques, s'était décidé à faire autographier son mémoire, en Juillet 1842. Et, poursuivant ses méditations, il ne tarda pas à entrevoir, dans sa conception, une contribution à la constitution de la *Géométrie comparée.* Le généreux PHILOSOPHE attribuait habituellement cette création à Monge, quoique celui-ci n'eût pas saisi la vraie portée de son idée mère. (Voir la lettre à Stuart Mill du 25 Mars 1843, p. 127).

La conception de Maximilien Marie n'avait pas encore acquis la netteté convenable, quand notre MAÎTRE décida immortaliser le jeune géomètre. Après avoir signalé, dans sa GÉOMÉTRIE ANALYTIQUE, les essais mathématiques de Maximilien Marie, notre MAÎTRE ajoutait la note suivante :

« Un jeune géomètre, M. Marie, ancien élève de l'École polytechnique, vient de concevoir cette peinture des solutions imaginaires d'une manière plus profonde et plus générale que dans aucune des tentatives antérieures, de façon à obtenir quelquefois d'heureux rapprochements inattendus, et sans se faire d'ailleurs aucune grave illusion sur

la réalisation usuelle d'un tel perfectionnement.» (GÉOMÉTRIE ANALYTIQUE, p. 25).

Ce volume se trouvait sous presse, lorsque Maximilien Marie décida la publication de la première édition de son *Discours;* et l'éditeur de la GEOMÉTRIE ANALYTIQUE l'est aussi de l'opuscule de Maximilien Marie. C'est donc peut-être notre MAÎTRE qui recommanda le jeune géomètre à son éditeur. Quoi qu'il en soit, l'importance morale de cette présentation disparaît devant la mention élogieuse que le PHILOSOPHE fit des travaux de son disciple, lui offrant par là une incomparable compensation aux désapointements que, depuis une année environ, lui procurait l'académicisme.

La GEOMÉTRIE ANALYTIQUE parut en Mars 1843, comme on a vu. La persécution polytechnique contre AUGUSTE COMTE était arrivée peu après à son comble. Le PHILOSOPHE paraissait avoir remporté une victoire décisive sur ses haineux ennemis. Ceux-ci étaient cependant surs d'avoir simplement ajourné leur féroce vengeance. L'enthousiasme qu'éveillait AUGUSTE COMTE chez le jeunesse polytecnicienne était d'ailleurs à ce moment peut-être plus grand que jamais. Maximilien Marie partageait, cette admiration générale; le MAÎTRE lui inspirait une profonde vénération, non seulement par son génie, mais aussi par sa grandeur morale. Le contact plus intime qu'il avait été heureux d'avoir avec AUGUSTE COMTE l'avait ému encore davantage, d'après l'alliance de cette supériorité à une noble simplicité. À ces motifs, s'ajoutait maintenant la gratitude motivée par la glorieuse mention de ses essais mathématiques, avec laquelle venait de le surprendre le PHILOSOPHE.

Dominé par ces sentiments, Maximilien Marie résolut dédier son opuscule inaugural à notre MAÎTRE.

À Monsieur

A. Comte,

Examinateur
pour l'admission à l'École Polytechnique

Mon cher et honorable maître,

Je ne vous eusse pas demandé pour ce livre l'appui de votre nom auprès du public, je ne vous eusse pas prié d'en accepter le patronage ; j'aurais, en effet, trop bien trouvé mon compte à un pareil arrangement, et je redoutais de paraître faire affiche et prospectus de la reconnaissance que je vous dois, de l'affection respectueuse et du dévouement qui m'animent pour vous.

Mais vous avez joint à toutes vos bontés pour moi l'honorable et précieuse faveur de quelques mots encourageants insérés dans un ouvrage qui doit avoir une publicité immense, comparée à celle que comporte cette brochure.

Je retrouve donc ma liberté toute entière, et je puis laisser ici parler mon cœur ; ce n'est plus une affaire que je fais, c'est un devoir bien doux et sacré dont je m'acquitte en vous priant d'accepter l'hommage de mon premier essai.

Vous m'avez accueilli avec une bonté touchante, vous m'avez aidé de vos conseils, vous m'avez permis quelquefois de jouir de votre conversation, et tout cela sans m'imposer un rôle derrière la coulisse. Votre grand cœur méprise les intrigues et les pauvres comédies que joue la vanité ; il n'y a qu'honneur et profit auprès de

vous ; vos bienfaits ne font pas rougir, on peut s'en parer.

Permettez donc que je vous exprime ici toute ma reconnaissance, et que j'ose me dire pour la vie votre élève enthousiaste et dévoué.

M. MARIE,
Ancien élève de l'École polytechnique

Ceux qui connaissent l'exubérance affective d'AUGUSTE COMTE peuvent juger de son émotion, en recevant cette noble manifestation d'enthousiasme. L'élévation des sentiments et la valeur intellectuelle de son jeune disciple avaient, d'ailleurs, déjà conquis l'amitié et la confiance du sympathique PHILOSOPHE.

Répondant ainsi à l'inattendu encouragement avec lequel AUGUSTE COMTE l'avait distingué, par l'inscription de son nom dans la GÉOMÉTRIE ANALYTIQUE, qui le portait désormais à la Postérité, Maximilien Marie donnait un touchant témoignage de la noblesse de ses sentiments. Car tout hommage rendu au mérite d'AUGUSTE COMTE soulevant alors les animosités des puissants et haineux ennemis du PHILOSOPHE, la dédicace de Maximilien Marie venait créer de considérables obstacles à la difficile carrière du jeune géomètre.

Précoce maturité de Clotilde

3 Avril 1843 à 5 Avril 1846 ! ! !

I

La vie de Clotilde depuis qu'Elle vint habiter Paris jusqu'à la première rencontre d'Auguste Comte avec Elle, chez la Famille Marie, en octobre 1844.

Fin de 1841 ou eommencement de 1842 à Oetobre 1844.

1. Grave crise morale qu'éprouva Clotilde, *en 1843.*

" Mais cette épreuve était au dessus de mes forces, et elle me plongea dans l'état où *j'ai passé l'année dernière* (1844) ; et il m'a faliu renoncer même au bonheur le plus pur et le plus vif que j'aie goûté dans ma vie.

" Voilà l'état dont je sors ; et, pendant cette cruelle période, le vice, le crime, le désespoir se sont présentés souvent en idée devant moi. *J'ai compris mieux que personne la faiblesse de notre nature quand elle n'est pas dirigée vers un but élevé et inaccessible aux passions.* Vous retrouverez cet épisode dans mon écrit actuel ; il est un funeste exemple du mal que peut *le désordre, même le plus légitimé et le plus honorable dans ses causes.*

" Je me suis usée dans une lutte stérile ; j'ai dépensé mon dévouement en pure perte : et me voilà à l'état de débris sans avoir même vécu.

" Adieu, mon cher ami. Il me reste au moins des sources d'enseignement pour les autres : c'est encore un intérêt réel dans ma vie. Je veux l'exploiter". (Testament, *Correspondance*, ps. 333 à 334, lettre de Clotilde à Auguste Comte, le 14 Septembre 1845).

Nous n'avons pas des renseignements directs sur la vie de Clotilde dans l'intervalle qui va depuis 1841 jusque vers le milieu de 1843. Mais on sait par la *Correspondance sacrée* que, pendant cette dernière année (1843). Clotilde éprouva une passion qui, ainsi qu'Elle le disait Elle-même, détermina *la plus triste phase de sa vie.* (Lettre à Auguste Comte, le 18 Octobre 1845).

Nous avons tâché de cueillir les informations sur cet émouvant et dangereux épisode; mais Mme Ve Maximilien Marie ne put que conjecturer qui serait la personne objet de cet amour. Nous allons rappeler les passages où CLOTILLE fait Elle-même allusion à cette phase de sa glorieuse existence.

Dans sa lettre du 21 Mai 1845, Elle disait à notre MAÎTRE, pour le dissuader de l'affection que, à son insu, Elle lui avait inspirée :

« Si je ne m'étais pas fait depuis longtemps une habitude de cacher mon cœur, je vous aurais inspiré encore plus de pitié que de tendresse, j'en suis sûre. *Il y a un an*[1] *que je me demande chaque soir si j'aurai la force de vivre le lendemain...* Ce n'est pas avec de telles pensées qu'on peut faire des coups de tête. »

Le 5 Juin suivant, le même saint propos inspire à CLOTILDE la noble résolution de révéler à AUGUSTE COMTE les fatales circonstances qui avaient amené son âme à cet anxieux état :

« Je n'aurais pas cru qu'il fût possible de rien ajouter à ce que j'ai souffert depuis longtemps ; mais je viens de voir qu'on peut ressentir le contre-coup des douleurs des autres en même temps qu'on subit les siennes. Mon cœur est comme mutilé; et, quand je vous ai dit que je me demandais chaque soir si j'aurais le courage de passer le lendemain en ce monde, c'est vrai à la lettre. Au nom de l'intérêt que je vous porte, je vous en prie, travaillez à surmonter un penchant qui vous rendra malheureux. Un amour sans espérance tue le corps et l'âme ; il vous fauche comme un brin

1. Ce qui nous reporte à Mai 1844.—R. T. M.

d'herbe. *Il y a deux ans* [1] que *j'aime* [2] un homme de qui je suis séparée par un double obstacle. En vain j'ai essayé de métamorphoser ce sentiment funeste en maternité, en tendresse de sœur, en dévouement, il m'a dévorée sous toutes les formes. Il n'y a que quand j'ai eu le courage de *m'éloigner* que j'ai pu commencer à vivre.»

Et CLOTILDE terminait par cette mélancolique exhortation, qui caractérise, à la fois, non seulement la situation où l'anarchie moderne laisse la vertu, mais aussi l'ensemble des orgueilleux préjugés relatifs à la suprématie morale de l'esprit par rapport au cœur et du sexe masculin par rapport au sexe féminin, préjugés dont la régénératipn de notre MAÎTRE affranchit seule la mentalité humaine :

« *Explorez toutes vos armes d'homme pour cette lutte*, Monsieur Comte ; *une femme n'a que son cœur pour combattre, et elle n'en est pas moins tenue au succès.*

Le 14 Septembre 1845, CLOTILDE donnait de plus grands éclaircissements sur ce douloureux épisode :

«*Jai aimé* [3] de toute ma puissance un être dont j'étais digne, et qui m'a également aimée. Il vivait seul, et paraissait n'avoir d'autres liens que ceux de sa famille. Des circonstances nous rapprochèrent, et nous rendirent bientôt également nécessaires l'un à l'autre. Il paraissait prendre un intérêt très tendre à mon sort, et me conseillait souvent de contracter des liens pour lequels je lui semblais si bien faite. Il ajoutait qu'il serait éternellement mon ami, et que je le trouverais tou-

1 Ce qui nous reporte vers le milieu de 1843. — R. T. M,
2 La passion subsistait donc encore. — R. T. M.
3 CLOTILDE se trouvait donc délivrée de sa funeste passion. R. T. M.

jours disposé à me le prouver. Ses actions étaient en parfaite harmonie avec ses paroles, et je n'ai pas rencontré un homme plus pur et plus élévé de sentiments que lui. Pourtant je ne pouvais comprendre sa conduite à mon égard ; et le jour qu'il me l'expliqua, je crus, à plusieurs reprises, que j'allais cesser de vivre, tant la douleur me causa d'angoisses terribles. Lui aussi avait des liens; et de plus il avait des devoirs. Nous nous étions assez appreciés réciproquement pour comprendre toute l'étendue de notre malheur. Nous essayâmes de le braver en nous aimant ardemment de cœur. Mais cette épreuve était au dessus de mes forçes, et elle me plongea dans l'état *où j'ai passé l'année dernière ;* [1] et il ma fallu renoncer même au bonheur le plus pur et le plus vif que j'aie goûté dans ma vie.

« Voilà l'état dont je sors ; et pendant cette cruelle période, le vice, le crime, le désespoir se sont présentés souvent en idée devant moi. *J'ai compris mieux que personne la faiblaisse de notre nature quand elle n'est pas dirigée vers un but élevé et inaccessible aux passions.* Vous trouverez et épisode dans mon écrit actuel ; il est un funeste exemple du mal que peut *le désordre, même le plus légitimé et le plus honorable dans ses causes.* [2]

« Je me suis usée dans une lutte stérile ; j'ai dépensé mon dévouement en pure perte : et me voilà à l'état de débris sans avoir même vécu. »

Et Clotilde finit par ce sublime trait de dévouement social plein de la plus sainte abnégation :

1 L'année 1844. Dans sa lettre du 21 Mai 1845, Elle avait déjà dit, ainsi qu'on l'a vue :

« Si je ne m'étais pas fait depuis longtemps une habitude de cacher mon cœur, je vous aurais inspiré encore plus de pitié que de tendresse, j'en suis sûre. Il y a un an que je me demande chaque soir si j'aurai la force de vivre le lendemain . . . » R. T. M.

2 Ce dernier *italique* est de l'original. R. T. M.

« Adieu, mon cher ami. *Il me reste au moins des sources d'enseignement pour les autres ;* c'est encore un intérêt réel dans ma vie. Je veux l'exploiter. »

Enfin, le 18 Octobre 1845, CLOTILDE donnait cette dernière information :

«...Vous m'avez demandé une fois, mon digne ami, si ma mère connaissait *ta plus triste phase de ma vie.* Jé me rapelle que je ne vous ai pas répondu, et je vous en dois presque une réparation. Je n'ai jamais pu prendre sur moi d'aborder ce douloureux sujet, si ce n'est avec elle, et cet épanchement-là ne m'a pas fait du bien. »

Daus la LUCIE, on trouve des éléments pour préciser la situation morale de CLOTILDE pendant cette dangereuse phase. Dans la première lettre, —de *Lucie à Mme M.*— se peint sa situation avant la passion.

«... : rien n'est sain comme lc spectacle d'une belle nature et de cette vie laborieuse et uniforme *qui force l'esprit à se régler.*

. . . . . .

« Tu m'engages à cultiver les fleurs pour me sevrer un peu de musique et de lecture. Hélas ! ma bien-aimée, ne son-ce pas là les seuls plaisirs qui me restent ? Quand j'ai payé mon faible tribut a l'amitié, quand je viens de lire au général quelques passages de ses mémoires, quand nous avons évoqué ensemble de grands et sévères souvenirs, ou quand j'ai partagé avec notre amie ses petits soins d'intérieur, *je me trouve de nouveau en proie à ce besoin de sentir et de penser qui est devenu le principal ressort de mon existence ; et pourtant nulle femme plus que moi n'aima la vie paisible et simple. Quels plaisirs brillants n'aurais-jc pas sacrifiés avec joie aux devoirs et au bonheur de la famille ?* Quels

succès ne m'auraient paru fades auprès des caresses de mes enfants ! O mon amie, *le maternité, c'est là le sentiment dont le fontôme se dresse, si jeune et si impétueux, dans mon cœur.* Cet amour, qui survit à tous les autres, n'est-il pas donné à la femme pour se régénérer dans ses douleurs ? »

La huitième lettre, — *Lucie à Mme M.* — décrit la situation morale de CLOTILDE, pendant sa malheureuse passion :

« O ma bien-aimée ! l'amour d'un homme pur et délicat est un sentiment plein de puissance. Combien j'ai besoin de force et de courage pour y résister ! Mais *l'intérêt et la gloire* de Maurice me sont plus chers que mon repos peut-être : aussi suis-je soutenue par l'orgueil de lui voir tenter une noble entreprise ; car il me semble que j'ai accompli la mienne en véritable héroïne.

« C'est hier seulement que notre sort a été décidé. Nous avions passé la soirée avec le digne docteur, dont la morale est à la fois si douce et si élevée. À peine nous eut-il quitté, Maurice saisit impétueusement ma main ; et, la pressant sur son cœur, il jura de me protéger malgré le monde et de ne plus permettre que je m'éloignasse de lui. Je rassemblai mes forces pour lutter contre ces émotions délicieuses et terribles. Je représentai à Maurice que le devoir lui commandait d'essayer de m'affranchir de mes liens, en réclamant une loi juste et sage. J'employai pour le toucher les arguments qui ont le plus de prise sur son grand cœur. Je lui dépeignis avec feu les *avantages que la société* pouvait retirer de cette tentative glorieuse. Pour lui, il ne fut pas difficile de l'intéresser au sort de ces êtres jeunes, faibles, désarmés, qu'un lien odieux peut pousser au désespoir. Il convint que les abus des lois résultent le plus souvent de

l'apathie des hommes, et qu'il est toujonrs honorable et utile de lutter contre l'oppression.

« Nous envisageâmes ensuite notre situation sous tous les points de vue. Mauriee assurait qu'un lien eomme celui qu'il m'engageait à eontraeter suffisait au bonheur, et qu'il renoncerait, sans le moindre regret, à ee monde qui saerifie le véritable honneur à des préjugés fièrement déeorés du nom de eonvenanees. *Je lui avouai que je ne me sentais ni assez haut ni assez bas pour braver l'opinion, et qu'il me serait doux de pouvoir entourer notre amour du respect des familles honnêtes.* Il eombattit doucement mes idées ; mais le souvenir de sa mère se joignit dans son eœur à tous les sentiments élévés qui lui sont propres...

. . . . . .

« O mon amie ! toi qui vis ealme et heureuse auprès de l'homme de ton ehoix, tu eomprendras tout ee qui se passe dans mon pauvre eœur. Tu sais si je partage le ridieule de ees femmes qui trépignent à l'idée de n'être jamais député, et qui montent à eheval pour démontrer qu'elles seraient au besoin d'exeellents eolonels de dragons. Mais tu sais aussi si je sens vivement l'oppression là où elle est réelle. C'est en portant atteinte au bonheur modeste et vrai de la femme que les lois la poussent en dehors de sa sphère et lui font parfois *méconnaître sa destinée sublime. Henriette, quels plaisirs peuvent l'emporter sur ceux du dévouement ?* Entourer de bien-être l'homme qu'on aime, être bonne et simple dans la famille, digne et affable au dehors, n'est-ee pas là notre plus doux rôle et eelui qui nous va le mieux ? Il me semble que le eerele de la famille peut se modeler, à eertains égards, sur les eereles du monde ; et n'est-ee pas la femme qui en fait les honneurs ? »

Dans la dixième lettre, — *Maurice* à *Roger*, — CLOTILDE caractérise encore plus nettement l'état de son âme, en appréciant la mission de la Femme. Déplorant le fatal besoin où se trouve aujourd'hui, souvent, une Femme de se livrer à des travaux étrangers aux fonctions domestiques, pour vivre, Elle dit :

« ...Le véritable rôle de la femme n'est-il pas de donner à l'homme les soins et les douceurs du foyer domestique, et de recevoir de lui en échange tous le moyens d'existence que procure le travail ? J'aime mieux voir une mère de famille peu fortunée laver le linge de ses enfants, que de la voir consumer sa vie pour répandre au dehors les produits de son intelligence. J'excepte, bien entendu, la femme émiuente que son génie pousse hors des sphères de la famille. Celle-là doit trouver dans la société son libre essor ; car la manifestation est le véritable flambeau des intelligences supérieures.

« Je voudrais non seulement que les femmes trouvassent dans leurs pères, leurs frères, et leurs époux des appuis naturels ; mais que, ces appuis venant à leur manquer, elles fussent soutenues par les gouvernements. »

On peut, enfin, retrouver le tableau des émotions de CLOTILDE, en s'éloignant de l'objet de son infortuné amour, dans la douzième lettre, — *Lucie à Maurice :*

« Maurice, vous êtes noble et grand. Quel cœur peut être plus digne que le vôtre de comprendre la justice et la raison ? O le meilleur et le plus généreux des hommes, vous à qui j'aurais sacrifié avec joie le repos de ma vie entière, puissez-vous reconnaître à quel point le vôtre m'a été cher et sacré ! Mon bien-aimé, c'est en vain que

nous tenterions de lutter plus longtemps contre le sort : mon âme a achevé de se briser sous ses coups. Hélas ! quand je me suis laissée aller au bonheur de vous aimer, j'ai cru pouvoir, à mon tour, répandre du charme dans votre vie. Laissez-moi puiser mes dernières forces dans une grande et consolante pensée, en espérant que *vous verserez sur la société les flots de dévouement et d'amour* qui sont en vous. Que de fois n'ai-je pas vu votre belle intelligence s'enflammer à l'aspect des plaies qui couvrent le monde ! O Maurice ! *tous les sentiments généreux sont délicieux à éprouver. Quelle destinée est à la fois plus grande et plus douce que celle de l'homme utile ?* Ne vous souvient-il pas d'avoir souvent envié à des pauvres artisans la gloire d'une petite découverte ? Vous qui pouvez bien plus qu'eux, resteriez vous oisif ? Cher et bien cher ami, vivez pour imprimer sur la terre votre noble trace. Quand un homme tel que vous apparaît au milieu de la société, il faut qu'il lui apporte son tribut de lumières et *de vertus*, ou qu'il se condamne au silence et à la froideur de l'égoïste. Je connais votre âme ; elle est riche et orageuse comme les nues d'un beau ciel : *jamais vous n'auriez trouvé le bonheur dans l'isolement.* Ne renoncez pas au joies de la famille ; des enfants répandront un grand intérêt sur votre existence. Vous vous plairez à développer en eux les nobles germes qu'ils tiendront de vous. Vous ferez de leurs *jeunes cœurs* autant de foyers où s'épanchera la flamme du vôtre. *Ils vous entoureront de respect et d'amour.* O Maurice ! toutes les félicités de la vie ne se resument-elles pas dans ce seul mot ?»

L'ensemble de la morale positive se trouve condensée *pratiquement et esthétiquement* dans les lignes qui précèdent. Une Femme jeune, belle, et

d'une rare intelligence, tout-à-fait dégagée des charmes surnaturels ; incrédule au sujet de tout bonheur celeste aussi bien que de tous les les tourments de l'enfer éprouvée par les plus cruelles Infortunes resultées de l'anarchie sociale ; mise dans la situation la plus propre pour soulever les plus énergiques penchants égoïstes ; y proclame que le *bonheur* consiste dans le *dévouement.* Et ce n'est pas du dévouement à une certaine personne, à une certaine famille, à une certaine patrie, qu'Elle fait dépendre le bonheur ; c'est du dévouement envers tous : « *Ils sont heureux ; mais c'est parce que leur bonheur n'afflige et n'offense personne.* — *Quels plaisirs peuvent l'emporter sur ceux du dévouement ?* Elle conçoit le dévouement avec l'abnégation la plus extrême, avec un entier renoncement de soi-même : « *Cette noble femme sera mère comme elle est amante Les sacrifices qu'elle accepterait vaillamment pour elle-même, elle souffre de la pensée de les léguer à ses enfants.* — *Il est indigne des grands cœurs de répandre le trouble qu'ils ressentent.*»

Ce fut tout cela que notre Maître résuma dans la formule — *vivre pour autrui ;* — mais les passages qui précèdent montrent évidemment qu'Il se borna alors à condenser, dans un *énoncé philosophique*, l'*identification du bonheur avec le devoir* que Clotilde venait de découvrir, au cours de sa malheureuse existence. Combien est grande la distance de cette *loi* au principe qui, pour les meilleures âmes occidentales, constituait encore le suprême idéal de la Morale : *aimer son prochain comme soi-même* !

Notre Maître s'astreignit donc aux préceptes de la plus scrupuleuse rectitude, dont Il fit toujours preuve, quand Il proclama que la gloire

d'une pareille découverte revenait à sa tendre et immaculée Inspiratrice.

« ... L'excellence de l'être adoré permit à ma maturité, mieux traitée que ma jeunesse, d'entrevoir, dans toute sa plénitude, le vrai bonheur humain : *Vivre pour autrui.* Voilà le vrai bonheur, comme le vrai devoir ! *Toi seule m'enseignas à fondre leurs formules* ! Quels plaisirs peuvent l'emporter sur ceux du dévouement ? Pour devenir un parfait philosophe, il me manquait sur tout une passion, à la foi profonde et pure, qui me fit assez apprécier la partie affective de la nature humaine». (Testament. *Prières*, p, 82).

Ce fut aussi d'après la même noblesse de sentiments que, dans son Catéchisme, Il attribua à Clotilde la comparaison du précepte positiviste avec les principes qui avaient jusqu'alors résumé la Morale, chez les peuples avancés, et spécialement avec la maxime catholique.

Le Prêtre..... Vivre pour autrui devient doue, chez chacun de nous, le devoir continu qui résulte rigoureusement de ce fait irrécusable : vivre par autrui. Tel est, sans aucune exaltation sympathique, le résultat nécessaire d'une exacte appréciation de la réalité, philosophiquement saisie dans son ensemble.

La Femme. Je suis heureuse, mon père, de voir ainsi consacrée systématiquement une disposition que je me reprochai quelquefois comme due à l'exagération de mes sentiments. Avant d'être positiviste, je disais souvent : « *Quels plaisirs peuvent l'emporter sur ceux du dévouement ?* » Maintenant je saurais défendre ce saint principe contre les railleries des égoïstes, et peut-être exciter en eux des émotions qui les empêcheront d'en douter.

Le Prêtre. Vous avez, ma fille, spontanément

pressenti le principal caractère du positivisme. Il consiste à résumer enfin, dans une même formule, la loi du devoir et celle du bonheur, jusqu'alors proclamées inconciliables par toutes les doctrines, quoique l'instinct public aspirât toujours à les combiner. Leur concordance nécessaire résulte directement de l'existence naturelle des inclinations bienveillantes, scientifiquement démontrée, au siècle dernier, d'après l'ensemble des animaux, où les parts respectives du cœur et de l'esprit sont mieux appréciables.

. . . . . .

La Femme. Une telle appréciation de la nature humaine me fait enfin comprendre, mon père, la possibilité de rendre essentiellement altruistes même les règles relatives à l'existence personnelle, toujours motivées jusqu'ici sur une prudence égoïste. La sagesse antique résuma la morale dans ce précepte : *Traiter autrui comme on voudrait en être traité.* Quelque précieuse que fût alors cette prescription générale, elle se bornait à régler un calcul purement personnel. Ce caractère se retrouve au fond de la grande formule catholique : *Aimer son prochain comme soi-même.* Non seulement on sanctionne ainsi l'égoïsme au lieu de le comprimer, mais on l'excite directement par le motif sur lequel on fonde cette règle, *pour l'amour de Dieu*, sans aucune sympathie humaine, outre qu'un tel *amour* se réduisait ordinairement à la crainte. Toutefois, en comparant ce principe au précédent, on y reconnaît un grand progrès. Car le premier se bornait aux actes, tandis que le second pénètre jusqu'aux sentiments qui les dirigent. Néanmois, ce perfectionnement moral reste très incomplet, tant que l'amour théologique conserve sa souillure égoïste.

Seul le positivisme devient à la fois digne et

vrai, quand il nous invite à *vivre pour autrui*. Cette formule définitive de la morale humaine ne consacre directement que les penchants bienveillants, source commune du bonheur et du devoir. Mais elle sanctionne implicitement les instincts personnels, comme conditions nécessaires de notre existence, pourvu qu'ils se subordonnent aux premiers. Sous cette unique réserve, leur satisfaction continue nous est même prescrite, afin de nous bien adapter au service réel de l'Humanité, à laquelle nous appartenons entièrement.

Je conçois ainsi la profonde réprobation dont je vous vis toujours frapper le suicide, qui ne m'avait jusqu'alors semblé condamné que par le catholicisme. Car nous devons encore mois disposer arbitrairement de notre vie que de notre fortune ou de nos talents quelconques; puisqu'elle est plus précieuse à l'Humanité, de qui nous la tenons. Mais, d'après le même principe, la religion positive condamne aussi, quoique due souvent à des motifs respectables, cette sorte de suicide chronique, au moins social, que le régime catholique encouragea trop fréquemment. Je me souviens que l'abus journalier de la discipline corporelle avait tellement annulé les solitaires de la Thébaïde que leurs abbés furent enfin obligés de les autoriser à prier assis, ou même couchés, faute de pouvoir rester assez longtemps à genoux.» (Catéchisme Positiviste. — Édition de Jorge Lagarrigue, avec de notes de Miguel Lemos, ps. 275-278).

Mais l'élaboration morale de Clotilde ne se borna point à cet aperçu synthétique. Elle aborda aussi le problème suprême dans le cas le plus compliqué, et en formula *précisement* la solution. Ainsi, Elle signala l'inéludable liaison continue en-

tre le bonheur individuel et l'existence sociale : *vous verserez sur la société les flots de dévouement et d amour qui sont en vous. — Tous les sentiments généreux sont délicieux à éprouver. Quelle destinée est à la fois plus grande et plus douce que celle de l'homme utile?* Et, encore plus, Elle mit en évidence la subordination du bonheur individuel envers l'ensemble des institutions sociales fondamentales dont Elle proclama la sainteté :

« C'est en vain que notre malheur nous pousserait à nous élever contre la société ; ses institutions sont grandes et respectables comme le labeur des temps. — Je lui avouai que je ne me sentais ni assez haut ni assez bas pour braver l'opinion, et qu'il me serait doux de pouvoir entourer notre amour du respect des familles honnêtes.»

Au milieu des aberrations contemporaines, Elle saisit les caractères fondamentaux de l'existence sociale. Elle aperçut que c'est seulement dans la Famille que l'on peut normalement trouver le *bonheur*. Les préjugés catholiques, métaphysiques et scientifiques sur la noblesse du célibat, aussi bien que les égarements délirants du romantisme au sujet de l'amour libre, ne parviennent pas à l'ébranler : — *Je connais votre âme ; jamais vous n'aurez trouvé le bonheur dans l'isolement.* Elle sent ainsi que le *type* de la pleine *amitié* n'existe que dans l'union conjugale. En même temps, Elle constate sans hésitation, le rôle normal de la Femme et la *sublimité* de sa fonction sociale :

« Le véritable rôle de la femme n'est-il pas de donner à l'homme les soins et les douceurs du foyer domestique, et de recevoir de lui en échange tous les moyens d'existence que procure le travail ? *J'aime mieux voir une mère de famille*

peu fortunée laver le linge de ses enfants que de la voir consumer sa vie pour répandre au dehors les produits de son intelligence.»

«Je voudrais non seulement que les femmes trouvassent dans leurs pères, leurs frères, et leurs époux des appuis naturels ; mais quo *ces appuis venant à leur manquer, elles fussent soutenues par les gouvernements.*»

« C'est en portant atteinte au bonheur modeste et vrai de la femme que les lois la poussent en dehors de sa sphère et lui font parfois *méconnaître sa destinée sublime* Heuriette, *quels plaisirs peuvent l'emporter sur ceux du dévouement ?* Entourer de bien-être l'homme qu'on aime, être bonne et simple dans la famille, digne et affable au dehors, n'est ce pas là *notre plus doux rôle et celui qui nous va le mieux ?*»

Mais Elle comprend également la *rélativité* des grandes *lois morales* qu'Elle vient de proclamer. Après avoir oxalté la sublimité de la mission de la femme agissant sur la société à travers la Famille, Elle ajoute:

«J'excepte, bien entendu, la femme éminente que son génie pousse hors des sphères de la famille. Celle-là doit trouver dans la société son libre essor ; car la manifestation ost le véritable flambeau des intelligences supérieures.»

. . . . . .

«... Non, je le sens, les lois ne peuvent pas être volontairement immorales et absurdes. L'évidence frappe les hommes ; ils briseront ce lien odieux qui enchaîne l'être le plus pur à un forçat.

. . . . . .

«Il existe au sein des lois un abus dont la portée est effrayante ; permettez-moi de vous le signaler par un exemple frappant.

Une femme de vingt-deux ans, dont le cœur est pur et plein d'honneur, se trouve enchaînée par le mariage à un forçat.

Quinze années de détention, l'infamie, le mépris, tout ce qui sépare la vertu du vice, annule matériellement cet odieux lien.

L'homme est mort civilement ; la femme, déclarée libre par les tribunaux, rentre en possession de sa fortune, qu'elle gère déjà. Tous ses droits sont évidents ; et pourtant il lui faut renoncer au plus précieux de tous, celui d'user de la liberté de son cœur.

Par une inconcevable imprévoyance des lois, cette femme se trouve expulsée de leur protection, et placée par elles entre deux abîmes, le malheur et le désordre.

Quel choix oserait-on lui assigner ? Pour se parer d'un stérile héroïsme, renoncera-t-elle à l'amour et à la maternité, ces beaux et nobles fiefs de l'épouse ?

Si l'isolement pèse comme une loi de mort sur son âme, et la pousse à contracter un lien hostile à la société, qui la protégera contre la mauvaise foi de l'opinion et contre tous les dangers attachés à une situation fausse ?

Entre ces deux écueils, il y en a un troisième où tombe tout être opprimé et faible, c'est la lâcheté ».

Il faut rappeler, à ce propos, le passage suivant de la lettre du 23 Juin 1845 (midi), où notre MAÎTRE « remerciait CLOTILDE pour les douces larmes que venait de lui faire verser la charmante nouvelle (LUCIE) dont *il lui avait reproché de ne l'avoir pas gratifié avant le public.* »

« Dans toutes ces anomalies, la morale positive se montrera spécialement supérieure à la mo-

rale théologique, en ce que sa nature relative lui permettra de mieux s'adapter à ces modifications exceptionnelles, sans altérer néanmoins la juste rigidité de ses règles habituelles. Si vous connaissez, comme je le présume, l'admirable *Prison d'Edinbourg* de Walter Scott, vous y aurez noté comment le poète a heureusement apprécié la fatale impossibilité où se trouvait placée Jeannie Deans, par la caractère purement religieux [1] de ses convictions morales, de faire, sans s'exposer elle-même à une démoralisation totale, la fausse déclaration qui eût aussitôt préservé sa sœur d'une barbare légalité, tandis qu'une éducation raisonnable aurait autorisé ce pieux mensonge, tout en laissant intacte l'habitude de la vérité. (TESTAMENT *Correspondance*, p. 269).

Et, dans le CATÉCHISME POSITIVISTE, revenant à cette appréciation, notre MAÎTRE dit:

« *Le Prêtre.* Vous savez, ma fille, que Saint-Augustin, surmontant, par sa propre raison, le génie nécessairement absolu de sa doctrine théologique, commence son principal ouvrage [2] en remarquant que le meurtre peut devenir souvent excusable et quelquefois louable. On en peut dire autant du mensonge, et de presque tout ce qui mérite une réprobation générale... » (CATÉCHISME POSITIVISTE — Édition Jorge Lagarrigue avec des notes de Miguel Lemos, p. 286).

« Mais, quelque exceptionnelles que puissent devenir les situations, individuelles ou collectives, le principe suprême *vivre pour autrui* dissipera, aussitôt, chez toute âme droite, les doutes sincères ; car cette règle suprême montre que le *devoir* consiste *toujours* à suivre la conduite la plus altruiste

1 *Religieux* est ici synonyme de *théologique*. R. T. M.
2 LA CITÉ DE DIEU. R. T. M.

compatible avec l'ensemble des circonstances, d'après une digne soumission aux Fatalités quelconques, en réduisant au minimum les concessions aux penchants égoïstes.

«De sorte que, en réalité, les exceptions commandées par des circonstances *spéciales autrement insurmontables altruistement* ne constituent des *exceptions* qu'à l'égard des *régles particulières* instituées pour les cas habituels, d'après le seul principe général *vivre pour autrui*. Mais, directement rapportées à ce principe suprême lui-même, ces exceptions y rentrent aussi rigoureusement que les cas les plus normaux. (POUR L'HUMANITÉ !-III-*Utopie de la Vierge-Mère*, ps. 34 à 35). [1]

Toutes ces conclusions furent systématisées par la Religion de l'Humanité. Rien n'est donc plus fondé que ces touchants témoignages de notre MAÎTRE:

« Je ne puis résister, ma chère amie, au besoin de vous remercier immédiatement pour les douces larmes que vient de me faire verser la charmante nouvelle dont je vous ai *reproché de ne m'avoir pas gratifié avant le public*. Les sentiments et les idées m'en ont paru également dignes de vous, sans me laisser même apercevoir les fautes typographiques qui vous choquaient tant Vendredi. Il m'est bien doux, je vous l'assure, de pouvoir, à tous égards, vous féliciter aussi sincèrement d'un tel début. Sans me faire regretter les affectueux conseils de ma dernière lettre sur l'ensemble de votre existence littéraire, ce premier travail m'indique *combien vos propres dispositions s'accordent spontanément avec les vœux de mon amitié, surtout quand à votre scrupuleux respect continu des vrais principes so-*

1 Publication de l'Apostolat Positiviste du Brésil, nº 391,

ciaux.» (TESTAMENT. *Correspondance*, p. 263. Lettre d'AUUSTE COMTE à CLOTILDE, le 2 Juin 1845).

«Le besoin d'échapper à la pénible impression que me laissait le fatal paquet vient naturellement de me conduire à une quatrième lecture de votre touchante *Lucie*, que je n'avais pas relue depuis le commencement de Juillet. Vous seule pouvez dignement comprendre le nouveau genre de douces émotions que j'ai dû éprouver ainsi, *maintenant que je sais à quel point votre douloureuse réalité ressemble* à cette pathétique fiction.[1] Combien j'ai mieux admiré la noble résolution de votre grand cœur, loin de *répandre le trouble qu'il ressent*, de faire jaillir, de l'ensemble de ses souffrances, une haute instruction générale! J'ai mieux apprécié aussi la *généreuse raison* qui malgré tant d'injustes tourments, vous fait concevoir la société sans aucune amertume personnelle. Quelles tendres larmes j'ai versées encore sur l'inappréciable maxime par laquelle, vous caractérisez, à l'abri de toute aberration contemporaine, la vrai destination des femmes! Oh! ma très chère CLOTILDE, comptez à jamais sur la respectueuse adoration de votre philosophe, qui se sent à peine digne de vous. (*Ibidem* p. 372, lettre du 25 Octobre 1845).

«...Quoique je ne prétende point être complètement dégagé de ce triste penchant à la jalousie qui semble inséparable du véritable amour, ma profonde conviction habituelle de vos admirables vertus me préservera toujours de ses plus graves atteintes, surtout quant à leur réation sur vous. *Aucun exemple ne m'avait jamais offert une aussi parfaite loyauté uni à une pureté si exquise, sans le*

1 Notre MAÎTRE connaissait déjà, alors, les douloureuses circonstances du malheureux amour de CLOTILDE. R. T. M.

moindre mélange de pruderie ni d'ostentation. Cette rare combinaison morale ne semblerait même pouvoir se réaliser qu'aux dépens de l'intelligence. Quel incomparable bonheur pour moi de l'avoir enfin trouvée chez *un des types les plus éminents du véritable esprit féminin !* Vous savez à peu près à qui j'eus le malheur de vouloir consacrer ma vie. [1] Sous aucun rapport, ce n'était certes, il s'en faut de beaucoup, une femme vulgaire. Mais, chez elle, le défaut radical de *pureté morale* a suffi pour amener l'avortement presque total de hautes facultés intellectuelles, dont l'essor à été ainsi neutralisé par une aveugle personnalité, un orgueil extravagant et une vanité sans mesure. Si le cœur est toujours indispensable à l'esprit pour permettre une élévation durable, c'est surtout dans votre sexe, quoique l'autre ne soit nullement affranchi de cette grande solidarité naturelle. Félicitez-vous donc, ma noble et tendre CLOTILDE, que votre bel avenir intellectuel s'appuie solidement *sur une perfection morale* d'autant mieux assurée que vous en craignez spontanément l'altération involontaire. Vous me survivrez assez, j'espère, pour pouvoir un jour vous glorifier, même publiquement, de ma prophétique appréciation. Quant à moi, je compte que ma persévérance infatigable obtiendra enfin de votre sincère modestie la précieuse autorisation de rendre convenablement un hommage solennel à *cette nature exceptionnelle*, ne fût-ce que pour offrir indirectement à votre sexe un *digne type réel*, plus efficace que les meilleures démonstrations philosophiques. *Cette alliance, seule décisive, de la pureté morale avec la supériorité mentale ne s'est réalisée de nos jours, que chez l'illustre femme dont je vous ai invité à lire un éminent opuscule :* mais une dé-

1 CLOTILDE mourut sans connaître les plus graves antécédents moraux de cette fatale personne. Voir le *Testament* p. 31. R. T. M.

SOPHIE GERMAIN

D'après le buste de Zacharie Astruc, commandé par le *Conseil Municipal* de Paris, pour l'École supérieure de Filles, rue de Jouy. (Reproduit du livre de Hte. Stupuy : *Œuvres philosophiques de Sophie Germain*, Paris 1896).

SOPHIE GERMAIN

Moulage phrénologique de sa tête, appartenant au Muséum. (Reproduit du livre de Hte. Stupuy : *Œuvres philosophiques de Sophie Germain*, Paris 1896).

plorable imperfection physique y devait trop neutraliser l'ascendant naturel d'un tel assemblage, dont il vous est réservé, j'espère, de faire enfin sentir dignement tout le prix. » [1] (*Ibidem*, p. 513 à 514. Lettre du dimanche soir, 15 Février 1846).

Dans sa *Confession* du 25 Juin 1848, notre MAÎTRE disait :

« ... Ta célébration serait assurée, si quelque femme d'élite pouvait aujourd'hui écarter assez toute vraie rivalité pour caractériser dignement ton aptitude *mentale et morale à constituer le meilleur type féminin*. Les besoins essentiels du nouveau culte m'ont fait chercher avec candeur, dans l'ensemble du passé, une vraie personnification de la femme. Mais ma conscience sacerdotale m'a toujours ramené à toi. *Je n'ai pu trouver ailleurs cette pleine harmonie entre le cœur et l'esprit que tu prêtas à ta touchante Lucie.*

.....,

« Quelle autre femme célèbre offrirait ce mélange admirable d'abandon et de dignité, cette parfaite pureté exempte de toute sécheresse ? Mais tant que je proclamerai seul ton excellence, on expliquera par l'amour une appréciation émanée surtout de la justice et où notre union n'intervient que comme m'ayant permis de te mieux

1 Notre MAÎTRE fait allusion à Sophie Germain et à l'opuscule posthume de celle-ci, qui a pour titre : *Considérations générales sur l'état des sciences et des lettres aux différentes époques de leur culture*. S'y révélant non moins philosophe qu'elle s'était déjà montrée géomètre, Sophie Germain se propose à faire voir l'indentité logique des travaux intellectuels, soit théoriques, soit esthetiques, et annonce la future combinaison de la poésie avec la science. Elle y manifeste aussi un profond sentiment de plusieurs des principe universels qui constituent la *Philosophie Première*, selon AUGUSTE COMTE ; elle y affirme l'extension de l'esprit positif à l'appréciation des phénomènes moraux et politiques ; et exprime la conviction que c'est de la constitution de la science morale et sociale que dépend la clôture de la révolution.
R. T. M.

connaître. J'espère pourtant que les cœurs tendres et les esprits délicats sentiront le *profond mérite intellectuel et moral* de ton unique publication esthétique. Reproduite comme complément de ma chère dédicace, après la composition exceptionnelle [1] qui commença la nouvelle phase du positivisme, et suivie de ta suave *canzone*, elle manifestera, sans doute, *l'intime justesse* de mes éloges. Le rapprochement involontaire de cet heureux préambule avec l'ouvrage capital qu'il inaugurera pourra déterminer une *sérieuse appréciation de la part spontanée que t'attribue ma consciencieuse gratitude dans ma systematisation finale.*» (*Ibidem*, p. 132-133).

Dans sa SAINTE-CLOTILDE, le 31 Mai 1849 (11 Saint-Paul 61) AUGUSTE COMTE ajoute :

« ... Quoique ton essor initial ait été si fatalement brisé, il a laissé des traces qui, *même sans mon témoignage*, permettent d'apprécier en toi un ensemble, *peut-être incomparable*, des principales qualités de ton sexe, tant pour l'esprit que pour le cœur.» *Ibidem*, p. 138).

Enfin dans sa douzième et dernière SAINTE-CLOTILDE, notre MAÎTRE prononce ce jugement définitif :

« À mesure que s'installe la réligion dont la Postérité t'attribuera la fondation autant qu'à moi, je sens combien tu serais maintenant précieuse au positivisme, où le besoin d'une digne plume féminine devient aujourd'hui prépondérant. Quel que soit mon espoir de te trouver, à cet égard, de nobles suppléantes, leur ensemble ne pourra jamais équivaloir à ce que je voyais spontanément

1 Allusion à la *Lettre philosophique* que notre MAÎTRE adressa à CLOTILDE, le 2 Juin 1845 sur la *commémoration sociale*. R. T. M.

réuni chez toi. Tu fus, à ton insu, comme je le dis chaque Mardi, la femme la plus éminente, de cœur, d'esprit, et même de caractère, que l'histoire universelle m'ait jusqu'ici présentée. L'avenir me paraît difficilement susceptible d'un meilleur type. Outre ta propre influence sur la postérité, directement exercée envers le public occidental, tu devais aussi concourir, dans une sphère plus intime, à l'avènement de la régénération finale, par un digne essor du vrai salon positiviste...» (*Ibidem*, p. 239).

Nous ajouterons à peine, comme le résumé de ce qui précède, qu'une âme digne chercherait en vain, dans le Système de Philosophie Positive, — l'œuvre fondamentale de notre Maître, avant de connaître Clotilde, — la règle de conduite pour le plus délicat des problèmes de l'existence morale. Tandis que l'exemple de Clotilde, que la *Lucie* se borne à idéaliser fournit le modèle suprême dont la simple imitation suffira éternellement pour réaliser la plus parfaite sainteté féminine, et, par suite, masculine.

2. *Début poétique de* Clotilde. *1843*

> Tous deux nous traitons, quoique sous des faces très différentes, le même sujet fondamental, la nature et l'existence humaines ;... (Testament, *Correspondance*, p. 336. Lettre d'Auguste Comte à Clotilde 16 le Septembre 1845).
>
> L'art consiste toujours en une représentation idéale de ce qui est, destinée à cultiver notre instinct de la perfection. Son domaine est donc aussi étendu que celui de la science. (Auguste Comte, *Pol. Pos. I*, ps. 282-283.)

Il faut rappeler d'abord cette appréciation de notre Maître :

« Quoique le génie philosophique et le génie poétique ne puissent jamais trouver simultané-

ment de hautes destinations, leur nature intellectuelle est complétement identique. Aristote pouvait devenir un grand poète et Dante un éminent philosophe, si la situation historique avait été moins scientifique chez l'un et moins esthétique pour l'autre. Toutes ces distinctions scolastiques furent imaginées et soutenues par des pédants qui, n'ayant aucune sorte de génie, ne savaient pas même l'apprécier ailleurs. La supériorité mentale est toujours semblable entre les différentes carrières humaines : le choix de chacun s'y trouve fixé par sa situation, surtout historique ; car l'espèce domine sans cesse l'individu.» (Catéchisme Positiviste, Édition Jorge Lagarrigue avec les notes de Miguel Lemos p. 98).

En 1843, parut l'édition posthume des *Œuvres de Élisa Mercœur*, publiée par sa Mère. Nous ne savons si Clotilde, qui tâchait de se familiariser avec les principales productions de son sexe, connaissait ces écrits avant une telle publication. Mais, en tout cas, c'est seulement alors, ce nous semble, qu'Elle dut trouver la pleine justification de son enthousiasme à l'égard de la malheureuse Muse. Car ce fut l'émouvant récit où Madame Mercœur retrace la douloureuse carrière de sa Fille, si tôt ravie à ses caresses, qui révéla au monde l'admirable harmonie entre l'éminent génie et le cœur délicat de son infortunée Elisa. C'est peut-être de cette époque même qui date la prédilection de Clotilde pour la noble Muse, à laquelle d'immérités malheurs avaient entraîné à une tentative de suicide, dont un heureux hasard permit seul que Madame Mercœur la sauvât.

Quoi qu'il en soit, les indications de la *Correspondance sacrée* et le *Complément de la Dédicace de la* Politique Positive font voir que cette année

ELISA MERCŒUR

Photographie du portrait que se trouve dans ses *Œuvres* publiées par sa MÈRE.

(1843) signale le premier essor connu de l'activité littéraire de CLOTILDE. En effet, dans sa lettre du 30 Novembre 1845, parlant du bouquet de fleurs artificielles, qu'elle venait de faire Elle-même, pour l'offrir à notre MAÎTRE, CLOTILDE lui disait :

« Je vous porterai vos fleurs Mereredi ; elles sont, elles le produit net de l'amitié, et ma portière regrette que je ne les offre pas à *Dieu*. En les faisant, je me suis rappelé des vers qui ne sont peut-être pas laids, et dont je composais *autrefois* des volumes. Je vous les joins ici, comme monument du passé ». (TESTAMENT, *Correspondance*. p. 424, lettre de CLOTILDE, le 30 Novembre 1845).

Et dans le *Complément de la Dédicace* de la POLITIQUE, notre MAÎTRE informe que la poésie dont il s'agit, — *Les Pensées d'une Fleur* — est de 1843.

Par sa lettre du 5 Décembre 1845, on voit que CLOTILDE fit cadeau à notre MAÎTRE d'une autre poésie :

« Faites de mes compositions l'usage que vous en voudrez faire. J'avais lu les *Pensées d'une Fleur* en famille, où cela avait été traité de *chose contournée*. Un homme de goût avait trouvé cette petite pièce jolie ; et, d'après votre avis, je lui ai fait trouver sa place dans Wilhelmine. *En voici une autre* qui m'est revenue ; mais elle n'a pas grand sel comme idée ; je vous l'envoie pour la forme ». (*Ibidem*, ps. 431 à 432, lettre de CLOTILDE, le 5 Décembre 1845).

Cette poésie ne fut pas publiée ; mais nous présumons qu'elle est de la même date, et se trouve peut-être parmi les papiers de notre MAÎTRE Enfin, dans sa lettre du 4 Janvier 1846, CLOTILDE fait allusion, de nouveau, à ses essais lyriques.

« Je voudrais bien, mon cher ami, pouvoir

vous offrir quelques nouvelles *canzone*, comme vous voulez bien nommer ma fleur. Mais je ne retrouve que des lambeaux incorrects et indignes de vous. Il y a déjà bien longtemps que j'ai fait l'autodafé dont je vous ai parlé, et je crois qu'il y aurait eu peu de triage à faire, si ce n'est sur Élisa Mercœur où il y avait d'assez jolies pensées. Je ne me rapelle que les derniers vers :

> Quoi ! l'avoir au jeune âge ! le sentir dans son cœur
> Ce fardeau du génie qui vous mène au malheur !
> Pourquoi ces tristes dons ! Ce sont crimes des dieux
> Mais j'adore et m'incline, Mercœur est dans les cieux.»

Nous transcrirons, à ce propos le passage suivant de la lettre de notre MAÎTRE, à son disciple H. Dix Hutton, le 19 Charlemagne 66 (6 Juillet 1854) :

«À la fin de votre seconde lettre je suis heureux de trouver une confirmation décisive de mon appréciation envers la digne et malheureuse Élisa Mercœur, morte, à vingt-six ans, dans la misère avec tous les signes d'un admirable talent. Je dois vous avouer que je n'ai jamais lu ses poésies, qui me sont seulement connues par une quarantaine de vers inscrits sur sa tombe. Mais ce touchant *manuscrit* ne m'aurait pas déterminé probablement à l'adjoindre à Byron sans la profonde admiration que la muse virginale avait inspirée auparavant à Mme de Vaux, dont je suis heureux de voir compléter le suffrage par un juge britannique.» (LETTRE D'AUGUSTE COMTE à divers. T. I. 1ère partie. p. 550).

Dans sa lettre du 12 Archimède 69 (6 Avril 1857), à son disciple A. Ellis, notre MAÎTRE développe cette appréciation :

«Il faut maintenant vous témoigner ma reconnaissance spéciale pour votre communication des

deux extraits du malheureux Shelley, dont j'ai déjà porté le même jugement que vous, quoique ses poésies me fussent entièrement inconnues jusqu'ici. Cette précieuse lecture m'a fait spontanément projeter d'accorder à cet infortuné génie une commémoration secondaire quand je réimprimerai le *Calendrier positiviste*. Quoique Byron y soit déjà pourvu d'un digne adjoint, il peut encore admettre celui-là, d'après une exception motivée, dont la même semaine fournit un premier exemple en faveur de Bunyan, on adoptant une réclamation britannique. Le couple exceptionnel serait spontanément harmonique, vu l'analogie de malheur et de précocité, comme de génie, qui rapproche Shelley de notre éminente Élisa Mercœur, morte à vingt-six ans, en 1835. Ses poésies ne me sont pareillement connues que d'après les extraits que j'en ai lus publiquement gravés sur sa tombe, toujours entourée encore d'admirateurs des deux sexes. Je n'ai pas eu besoin, pour oser l'inscrire à notre calendrier, de rien examiner au delà de cette soixantaine de vers, tant ils sont pleinement caractéristiques. Vous en jugerez par le suivant, écrit à l'âge de dix-sept ans, qui manifeste, chez la jeune fille du Grand-Être, une émancipation plus complète que celle de Byron et plus nette que celle de Shelley :

L'oubli, c'est le néant ; la gloire est l'autre vie.

«Ces diverses anticipations poétiques sont irrévocablement systématisées par la religion positive, qui les purifie de toute tendance anarchique, involontairement inhérente au scepticisme quelconque. Il est donc impossible que ces éminents précurseurs ne fassent bientôt surgir, chez les deux sexes, des successeurs décisifs, qui placeront le mouvement poétique, non seulement au niveau,

mais même au-dessus, du mouvement philosophique, pour l'élaboration occidentale de la régénération sociale. Déjà ma dernière circulaire signale, à cet égard, les espérances qne me suscite un éminent positiviste français, maintenant en Italie, où s'élabore son noviciat poétique, succedant à de fortes préparations scientifiques, d'après la base mathématique.» (*Ibidem*, 2e partie ps. 326 à 327).

Indépendamment de leur valeur esthétique, ces documents constituent autant d'éléments pour bien juger la situation morale et mentale de Clotilde, à cette époque. Ainsi, le fragment relatif à Élisa Mercœur montre que, si le cœur de Clotilde se trouvait déjà dégagé des croyances théologiques, son esprit se conservait encore enveloppé sous les rets du vague déisme voltairien. Il convient aussi de faire remarquer que la prédilection de Clotilde à l'égard de Élisa Mercœur constitue une nouvelle preuve de la délicatesse de l'altruisme de Clotilde. Et il est à présumer que, d'après une touchante réaction, le souvenir du funeste épisode qui faillit enlever la douce Élisa servit de soutien à Clotilde, quand de cruelles fatalités la menèrent au bord du même abîme.

La poésie *les Pensées d'une Fleur* démontre que Clotilde avait saisi l'extrême réaction normale du sentiment sur l'intelligence. Nous rapporterons, à ce sujet, le passage suivant de *l'Invocation finale* de la Politique.

« J'aurais difficilement amené ton incomparable modestie à réconnaître ta participation capitale daus l'ensemble du tome troisième, dont le domaine échappe le plus à tes préparations spéciales. Mais, si nous avions pu réaliser le noble désir que tu me témoignas spontanément envers l'étude

synthétique de l'histoire, tu sentirais maintenant combieu tu m'aidas à systématiser mes eoneeptions dynamiques. Il te suffirait de eomprendre que la synthèse historique se résume néeessairement daus l'institution d'une .eonnexité direete entre les deux termes extrêmes de l'initiation humaine, le fétiehisme et le positivisme. *L'admirable canzone* [1] *que je récite chaque matin depuis neuf ans caractérise autant la poésie fétichique que ta sainte nouvelle* [2] *annonce l'idéalisation positive.* Sous ce eoneours spontané, tu n'aurais pu refuser de reconnaître ta partieipation involontaire à ma eonstruction de la philosophie de l'histoire, quoique cette réaction échappe eneore à mes meilleurs disciples.» (POLITIQUE POSITIVE, IV. *Invocation finale* p. 549).

Il faut enfin rappeler que notre MAÎTRE fait allusion à une *première ébauche* de CLOTILDE; mais nous ne sommes parvenu à obtenir aueun renseignement à ce sujet :

«L'imperfection naturelle de votre *première ébauche* ne m'a point empêehé d'y démêler le germe évident d'un vrai talent littéraire, dont j'ai aequis ensuite des preuves si déeisives dans ees admirables lettres qui me eoûtent tant.» (TESTAMENT. *Correspondance*, ps. 266 à 267. Lettre d AUGUSTE COMTE, le 6 Juin 1845).

1 Les Pensées d'une Fleur. 2 Lucie. R. T. M.

3 *Documents publiés jusqu'ici relatifs au début poétique de* CLOTILDE.

« ... Quoique ton essor initial ait été si fatalement brisé, il a laissé des traces qui, *même sans mon témoignage*, permettent d'apprécier en toi un ensemble, *peut-être incomparable*, des principales qualités de ton sexe, tant pour l'esprit que pour le cœur. » (AUGUSTE COMTE. TESTAMENT, p. 138. — *Cinquième Sainte-Clotilde*),

Voici les seuls documents jusqu'ici publiés sur cet émouvant essor primitif « *d'un talent appelé d'ailleurs aux plus hautes attributions.* » (POL. POS. I, *Complément de la Dédicace*. p. XXII).

LE BOUQUET SACRÉ,

ET

LES PENSÉES D'UNE FLEUR.

Extrait de la CORRESPONDANCE SACRÉE

Cent neuvième Lettre

Dimanche soir 30 Novembre 1845.

. . . . . .

. . . Je vous porterai vos fleurs Mercredi ; elles sont, elles, le produit net de l'amitié, et ma portière regrette que je ne les offre pas à *Dieu*. En les faisant, je me suis rappelé des vers qui ne sont peut-être pas laids, et dont je composais autrefois des volumes. Je vous les joins ici, comme monument du passé.

A vous de tout cœur,

CLOTILDE V.

Les pensées d'une Fleur.

POÉSIE
DE
CLOTILDE DE VAUX (née MARIE).
Musique de A. Segond.

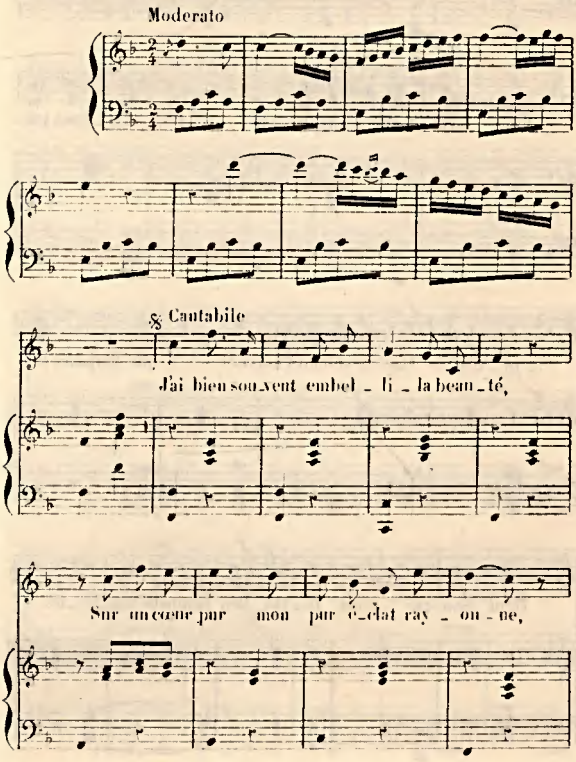
Reproduit de la *Revue Occidentale*,
1889, Tome XXII, p. 238.

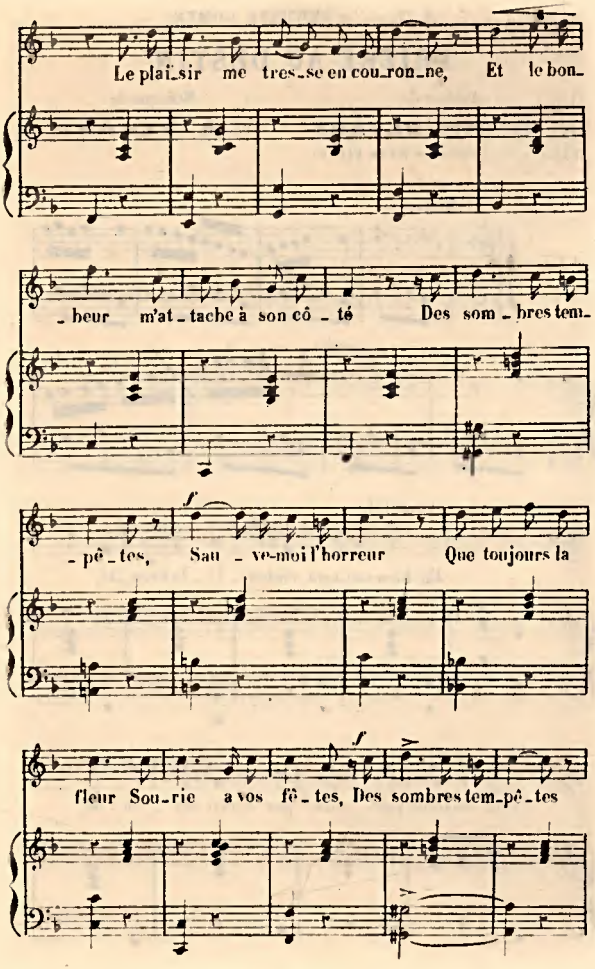
A Monsieur AUGUSTE COMTE

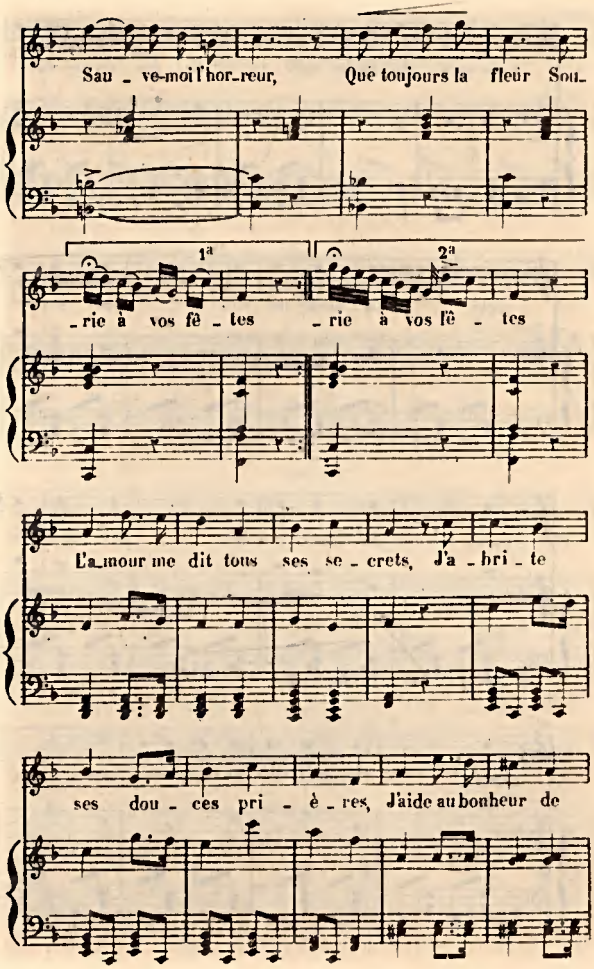
PRIERE AU DESTIN

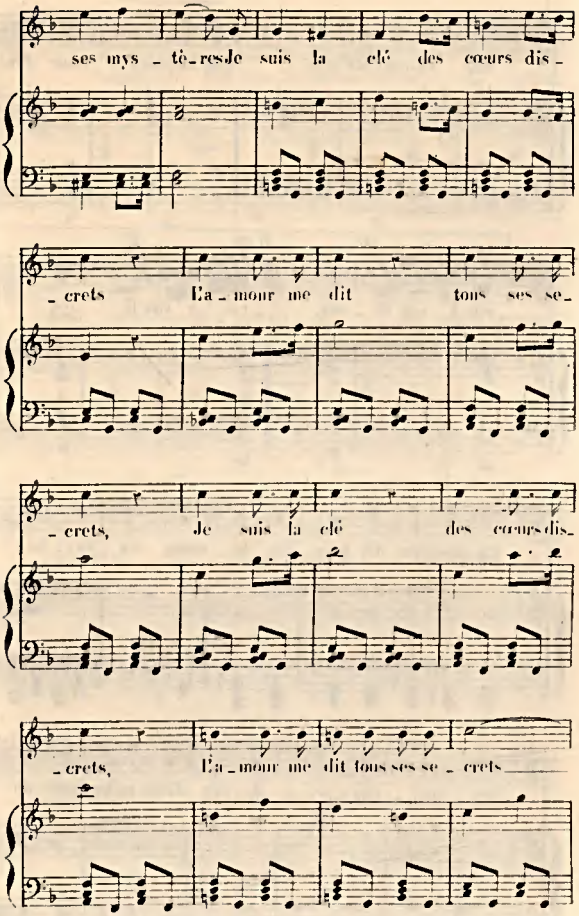
Poésie de
Mme CLOTILDE DEVAUX.
Extraite des « PENSÉES D'UNE FLEUR »

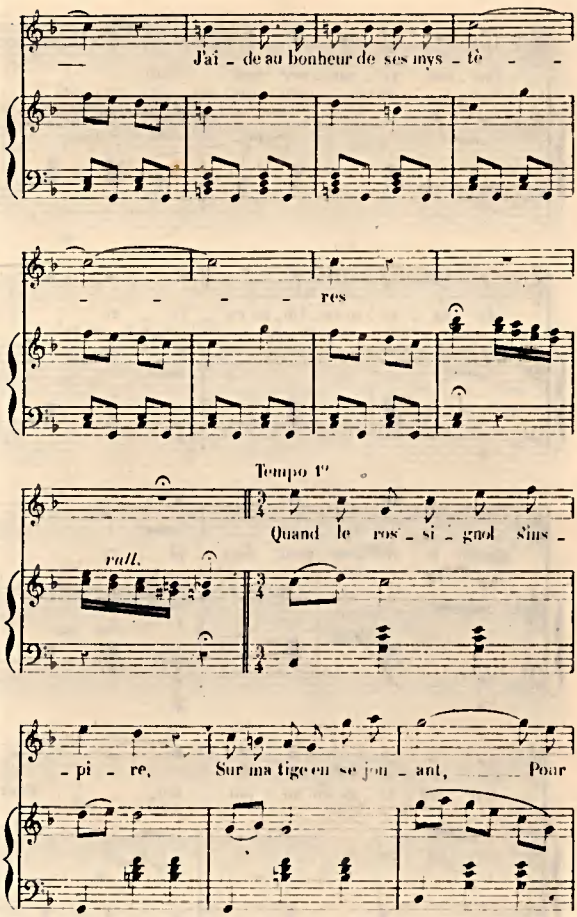
Musique de
Mr A. SEGOND.

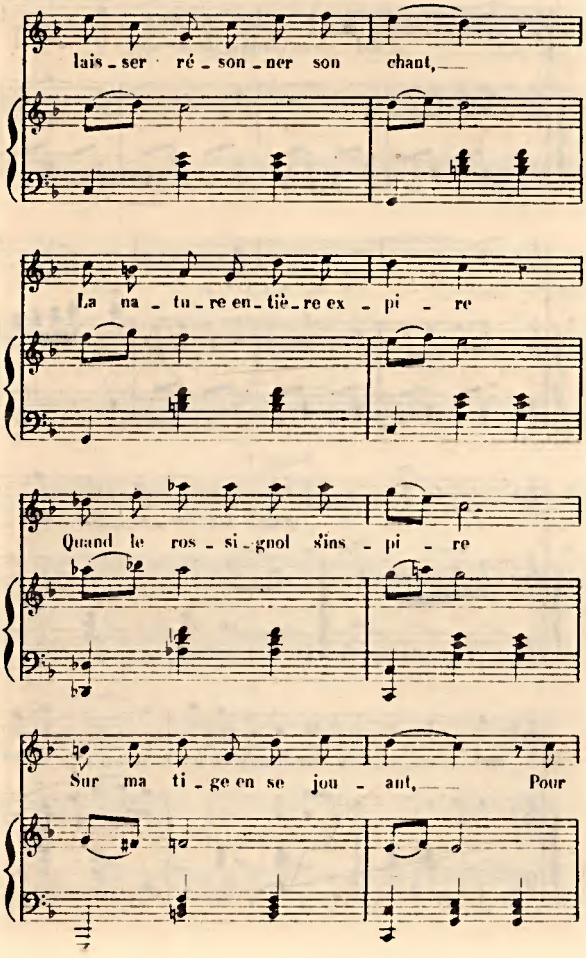


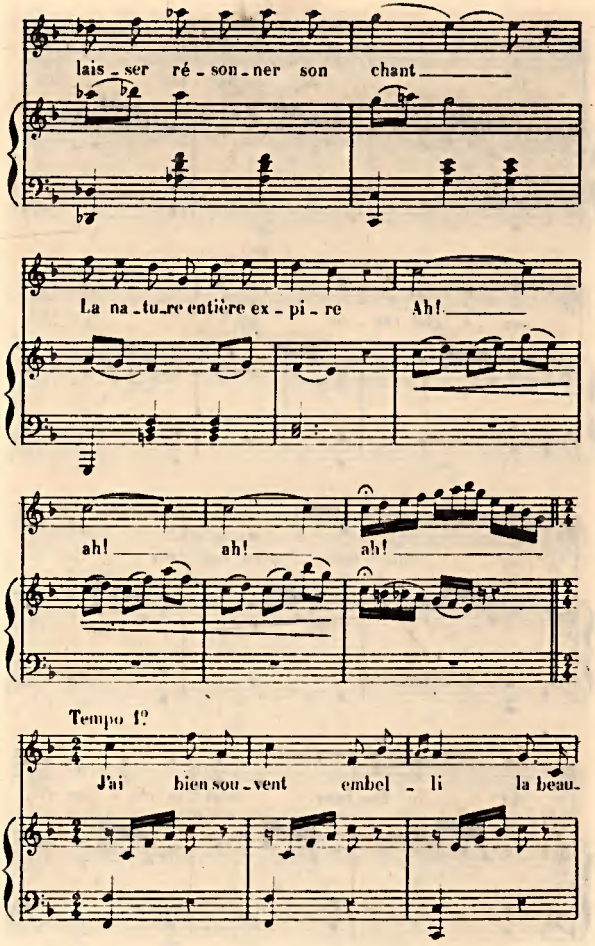

Le plaï_sir me tres_se en cou_ron_ne, Et le bon_
_heur m'at_tache à son cô_té Des som_bres tem_
_pê_tes, Sau_ve-moi l'horreur Que toujours la
f
fleur Sou_rie a vos fê_tes, Des sombres tem_pê_tes
f

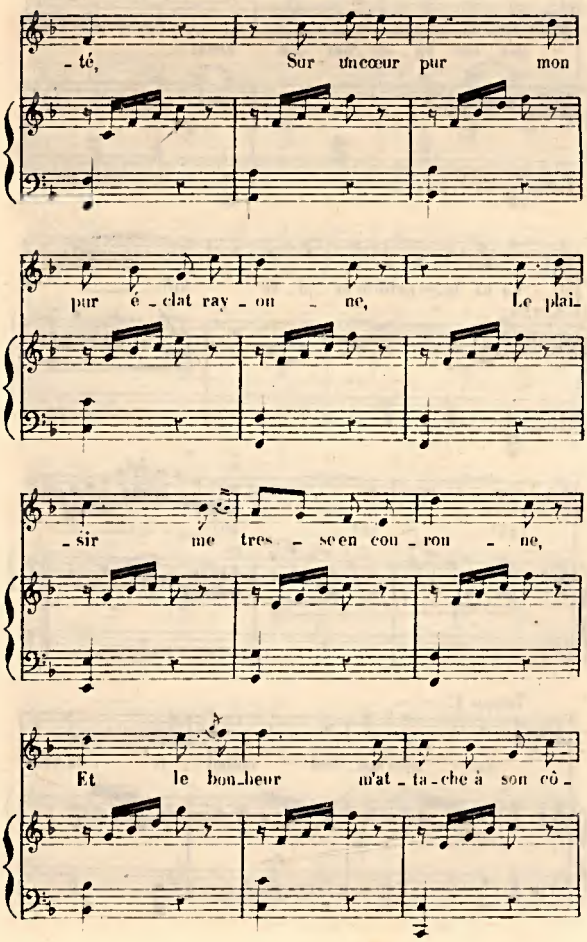

Sau - ve-moi l'hor-reur, Que toujours la fleur Sou-
1a
2a
-rie à vos fê - tes -rie à vos fê - tes
L'a-mour me dit tous ses se - crets, J'a - bri - te
ses dou - ces pri - è - res, J'aide au bonheur de

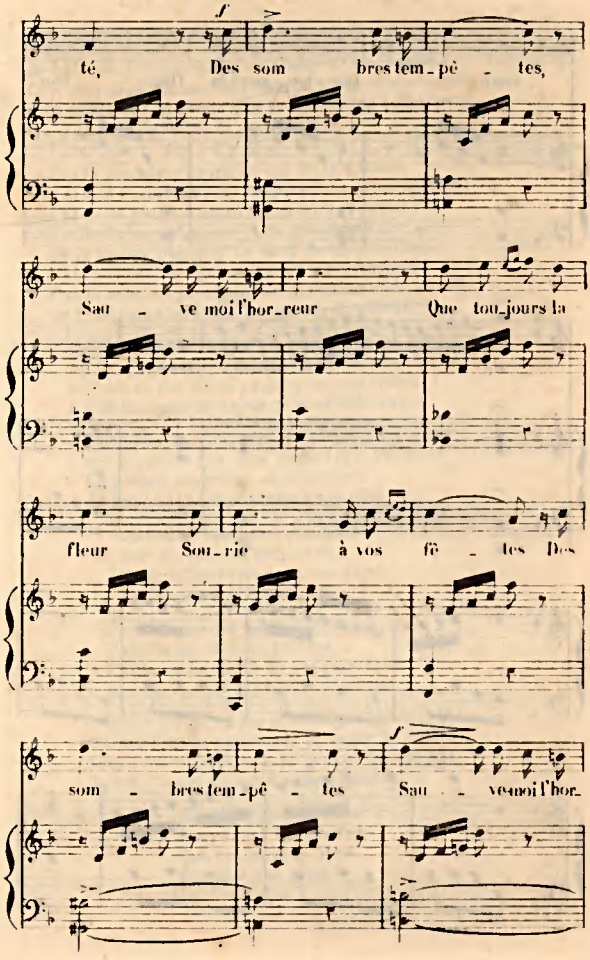

ses mys - tè - res Je suis la clé des cœurs dis -
- crets L'a - mour me dit tous ses se -
- crets, Je suis la clé des cœurs dis -
- crets, L'a - mour me dit tous ses se - crets

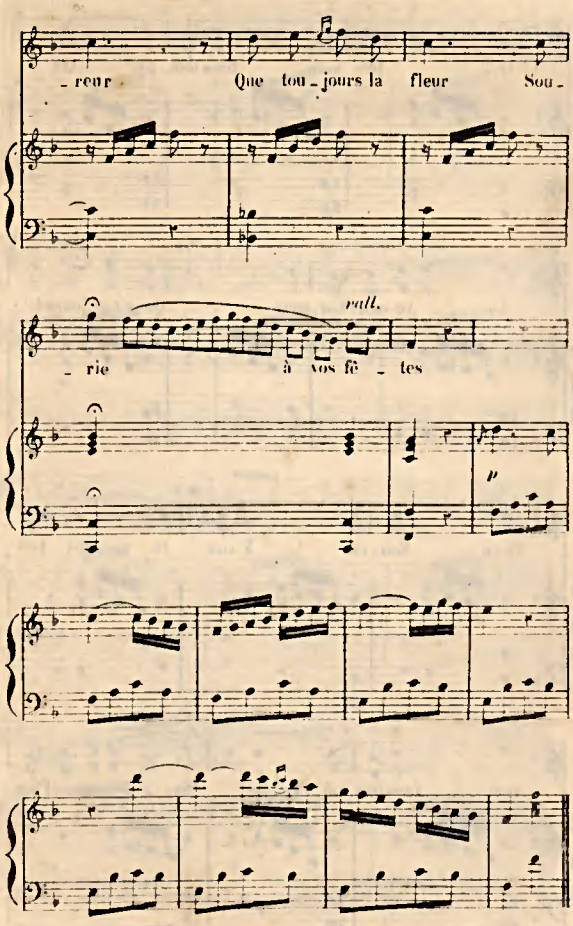

J'ai - de au bonheur de ses mys - tè - -
- - - - res
Tempo 1°
Quand le ros - si - gnol sins -
rall.
- pi - re, Sur ma tige en se jou - ant, Pour


lais - ser ré - son - ner son chant,
La na - tu - re en - tiè - re ex - pi - re
Quand le ros - si - gnol sins - pi - re
Sur ma ti - ge en se jou - ant, Pour


lais - ser ré - son - ner son chant
La na - tu - re entière ex - pi - re Ah!
ah! ah! ah!
Tempo 1?
J'ai bien sou - vent embel - li la beau -


-té, Sur un cœur pur mon
pur é-clat ray-on-ne, Le plai-
-sir me tres-se en cou-ron-ne,
Et le bon-heur m'at-ta-che à son cô-


té, Des som bres tem_pê _ tes,
Sau _ ve moi l'hor_reur Que tou_jours la
fleur Sou_rie à vos fê _ tes Des
som _ bres tem_pê _ tes Sau _ ve moi l'hor_


- reur
Que tou - jours la fleur Sou -
rall.
- rie
à vos fê - tes
p

Les Pensées d'une Fleur

Je nais pour être aimée : oh ! merci, bon destin !
Que les puissants mortels contre toi se déchaînent !
Aux pieds de tes autels que les vents les entraînent,
J'ai mes parfums et mon matin.

J'ai le premier regard du roi de la nature,
J'ai son baiser de feu, sa splendeur pour parure :
J'ai de la jeune Aurore un sourire de sœur ;
J'ai la brise naissante et la douce saveur
De la goutte penchée au bord de mon calice.
J'ai le rayon qui joue au seuil du précipice ;
J'ai le tableau magique, en grandeur sans pareil,
De l'univers s'ouvrant les portes du réveil.

Jamais le froid mortel ne doit tarir ma vie ;
Au sein des voluptés doucement je m'endors ;
La nature me garde et me rend ses trésors ;
A son banquet d'amour je m'éveille ravie.

J'ai bien souvent embelli la beauté ;
Sur un cœur pur mon pur éclat rayonne :
Le plaisir me tresse en couronne,
Et le bonheur m'attache à son côté.

Quand le rossignol s'inspire
Sur ma tige en se jouant,
Pour laisser résonner son chant
La nature entière expire.

L'amour me dit tous ses secrets ;
J'abrite ses douces prières,
J'aide au bonheur de ses mystères ;
Je suis la clef des cœurs discrets.

O doux destin, si les soupirs profanes
De tes décrets pouvaient changer le cours,
Seule ici-bas, dans mes langes diaphanes,
Je renaîtrais au souffle des amours.

Des sombres tempêtes
Sauve-moi l'horreur ;
Que toujours la fleur
Sourie à tes fêtes !

CLOTILDE DE VAUX.

Cent dixième Lettre

Mardi soir 2 Décembre 1845 (2 h.)

Quoique j'aie cette fois bien peu de temps, je ne veux pas, ma très chère amie, laisser arriver votre bonne visite hebdomadaire sans avoir fait auparavant quelque réponse spéciale à l'aimable lettre qui me rappelle, après huit grands jours, au bonheur de vous lire et de vous écrire. N'ayant pu l'ouvrir de suite, son volume apparent m'a d'abord effrayé, parce que je l'attribuais au récent conflit fraternel. J'ai donc été fort heureusement surpris d'y trouver une charmante composition, doucement caractérisée par votre gracieuse sensibilité et philosophiquement remarquable, à mes yeux, par une exquise appréciation spontanée du juste degré de fétichisme poétique que comportera toujours la virilité de la raison humaine. Sans l'avoir lu jusqu'ici plus de deux fois, les douces larmes que je lui dois m'assurent que je ne tarderai pas à la savoir tout entière. Le singulier mot *par cœur* n'aura jamais été mieux appliqué. Elle est déjà rangée, auprès de vos précieuses lettres, parmi mes chères reliques, entre les deux parties de l'admirable *Lucie*. Si j'eusse rapproché plus tôt votre touchante imagination de votre profond sentiment musical, j'aurais deviné que l'aptitude poétique pour laquelle je vous ai déjà signalé à mes amis devait s'étendre à la forme comme au fond. Puisque vous m'avouez, en ce genre, de nombreux essais antérieurs, j'espère que vous m'accorderez la faveur de copier, dans vos *loisirs*, pour ma petite bibliothèque secrète, tous ceux que vous jugerez dignes de subsister.

. . . . . .

Adieu, ma bien-aimée ; ne craignez pas que j'oublie de vous remercier d'avance pour les jolies fleurs que vous m'apporterez demain, quoique ce gracieux ouvrage ne puisse autant durer que celui dont vous m'avez gratifié hier : je suis d'ailleurs tout fier d'avoir été là en concurrence avec *Dieu*.

À vous mon éternel et respectueux amour.

A^TE COMTE.

Cent douzième Lettre

Jeudi soir 4 Décembre 1845 (4 h.)

. . . . . .

Je ne vous ai point assez témoigné hier l'admiration et la reconnaissance que méritent tant vos jolies fleurs. C'est en me penchant involontairement pour les flairer que j'ai dignement apprécié ce charmant cadeau. Quiconque contemplera ce chef-d'œuvre de goût et d'adresse l'attribuera difficilement à l'une des plus éminentes natures, intellectuelles ou morales, destinées à honorer votre sexe en servant toute l'Humanité. Ma respectueuse adoration saurait toujours apprécier cette rare combinaison des plus hautes et des plus gracieuses qualités, quand même il n'en résulterait pas envers moi tant d'aimables manifestations d'une pure affection.

Parmi ces précieux témoignages, j'éprouve un nouveau besoin de mentionner spécialment la charmante composition qu'une troisième lecture a pour jamais gravée tout entière dans la mémoire de mon cœur. Votre confirmation n'a pourtant pas dissipé hier mes scrupules littéraires

sur la sixième stanee. A force d'y rêver j'ai pensé que, quand vous avez écrit :

« L'amour me dit tout ses secrets,
J'abrite *les* douces prières,
J'aime au bonheur ses mystères,
Je suis la clef des cœurs discrets. »

vous vouliez réellement écrire, même pour la mesure et pour le sens.

« L'amour me dit tous ses secrets,
J'abitre *ses* douces prières
J'aide au bonheur *de* ses mystères,
Je suis la clef des cœurs discrets. »

C'est avec cette légère restitution qui je me déeide à retenir cette délieieuse stance, à moins que vous ne me le défendiez expressément.

Sur ce petit chef-d'œuvre de grâce et de sentiment, vous devez me permettre d'écarter tout égoïsme, en insistant pour que tous les vrais connaisseurs soient appelés à partager la douce satisfaetion dont vous avez d'abord gratifié votre reconnaissant adorateur. L'heureuse eatastrophe que vous ménagez à Willelmine vous fournira l'occasion la plus naturelle de publier convenablement cette ravissante *canzone, dont Pétrarque eût été d'autant plus jaulOux que notre langue n'en offre, ce me semble, aucun modele.* Ne rougissez pas, incomparable amie, de mon naïf enthousiasme: vous êtes d'ailleurs trop noblement organisée pour qu'une digne glorification vous devienne jamais dangereuse. Vous devez, au reste, d'autant plus tenir à une telle publieation que vous avez malheureusement détruit tous les autres témoignages spéeiaux de votre spontanéité lyrique. Laissez-moi pourtant espérer aussi que le cours naturel de vos doux travaux eonduira votre mémoire à réaliser peu à peu le vœu personnel que je vous exprimai Mardi.

Amour et respect éternels.

A^TE COMTE.

Cent treizième Lettre

Vendredi matin 5 Décembre 1845.

. . . . . .

. . . Vous m'avez donné une paire de couleurs carmin en me remerciant de mon maigre bouquet ; j'espére le remplacer plus tard un autre plus digne.

. . . . . .

Adieu, cher ami, à vous de cœur,

CLOTILDE DE VAUX.

Une fleur était d'ailleurs le cachet de notre douce PATRONNE, comme on le voit par ce passage de la CORRESPONDANCE SACRÉE :

« En ouvrant hier matin votre lettre, je voulais vous complimenter sur votre nouveau cachet, qui ne pouvait certes indiquer mieux votre principal caractère. Mais aussitôt que je vous ai vue j'ai cessé de penser à toute autre fleur. À propos de fleurs, il n'est pas de jour, depuis un mois, où je ne récite avec bonheur vos suaves stances. . . » (Lettre d'AUGUSTE COMTE à CLOTILDE, le dimanche 4 Janvier 1846 — VOLUME SACRÉ, page 472).

Enfin c'est à cette lecture journalière que se rattache, ainsi qu'on l'a vu ci-dessus, la grande conception qui a seule permis de construire définitivement la philosophie de l'histoire et la Religion universelle, en ralliant tous les peuples et tous les âges, d'après l'incorporation du Fétichisme au Positivisme.

Et, dans le *Complément* de la *Dédicace* de la POLITIQUE POSITIVE, notre MAÎTRE rendit publique son appréciation sur cette poésie de CLOTILDE :

« Je termine ce complément naturel de ma

dédicace par une *canzone* inédite, que Madame de Vaux voulait placer dans sa *Willelmine*, quoiqu'elle l'eût composée en 1843. Ces gracieuses strophes dont Pétrarque aurait peu-être envié la suavité, pourront indiquer la souplesse et la variété d'un talent appelé d'ailleurs aux plus hautes attributions. La tendance poétique de cette âme d'élite se prononçait involontairement dans ses moindres inspirations. Elle serait, par exemple, assez caractérisée d'après cette mélancolique inscription, sécrètement placée, à vint-deux ans, sur une ancienne *Journée du Chrétien*, que je conserve religieusement : « Souvenir précieux de ma » jeunesse, compagnon et guide des heures saintes » qui ont sonné pour moi, rappelle toujours à mon » cœur les cérémonies grandes et suaves de la » chapelle du couvent ! ... » (*Ibidem*, p. XXII). [1]

Extrait de la VIE D'AUGUSTE COMTE, *par le Docteur Robinet*

«Lorsque M. Lonchampt revint, il était quatre heures : Auguste Comte se trouvait plongé dans un abattement dont il ne sortait par intervalle, que pour jeter un regard éteint sur le bouquet de fleurs artificielles, ouvrage et présent de Clotilde de Vaux, qui se trouvait placé en face de son lit. Ce signe de vie fut le dernier !... »

Il faut joindre ici les *sept maximes* que notre MAÎTRE a extraites de l'ensemble des écrits de CLOTILDE et qui résument à la fois, l'âme et la vie de notre très-sainte MÈRE SPIRITUELLE. D'après ce qui précède, ces maximes doivent être rapportées à cette époque ; car il est aisé de constater que les écrits d'où notre MAÎTRE les a dégagées

1 Nous devons à Mr. Léon Simon la photographie ci-jointe des pages de cette relique sacrée, où se trouvent les inscriptioss de CLOTILDE et de notre MAÎTRE. R. T. M.

furent à peine des occasions d'exprimer les sentiments et les opinions qui présidaient à la conduite de CLOTILDE, dès la période de sa vie que nous considérons.

Les sept maximes de Clotilde

Il est indigne des grands cœurs de répandre le trouble qu'ils ressentent

Quels plaisirs peuvent l'emporter sur ceux du dévouement ?

J'ai compris, mieux que personne, la faiblesse de notre nature, quand elle n'est pas dirigée vers un but elevée qui soit Inaccessible aux passions.

Il faut à notre espèce, plus qu'aux autres des devoirs pour faire des sentiments.

Il n'y a, dans la vie, d'irrévocable que la mort.

Nous avons tous encore un pied en l'air sur le seuil de la verité.

Les méchants ont souvent plus besoin de pitié que les bons.

4. *Réaction de cet épisode sur le* CULTE POSITIVISTE.

« En ayant égard à ces diverses exceptions, mon successeur possédera, de la même manière que moi, c'est-à-dire pour le pontife suivant, tout ce que contient aujourd'hui mon appartement, et tout ce que j'y pourrai jamais ajouter. Mais il devra respecter, comme appartenant au trésor sacré de l'Église universelle toutes les reliques de Clotilde de Vaux, que renferment les deux tiroirs de mon secrétaire voués à cette destination jusqu'à ce qu'elles soient transportées an premier temple de l'Humanité. La même vénération convient au fauteuil rouge, enveloppé d'une bousse verte, et marqué, sous son bord antérieur, de mes Initiales en cire rouge. Ayant toujours été le siège de Mme. de Vaux dans ses saintes visites du mercredi, je l'érigeai, même pendant sa vie, et surtout après sa mort, en autel domestique ; je ne m'y suis jamais assis que pour nos cérémonies religieuses. Il pourra remplir ce seul office tant que le permetra sa conservation, *avec les fleurs que* me fit ma sainte collègue, et que j'ai constamment appliquées, *dans leur vase, à nos rites publics*, quoique flétries depuis longtemps. » (VOLUME SACRÉ. *Testament*, p. 10).

Cet émouvant épisode de la vie de nos très-saints PARENTS SPIRITUELS permet de résumer dans

une pratique eultuelle le souvenir de la fondation de la RELIGION de l'HUMANITÉ,[1] ainsi qu'il a été indiqué dans la publication nº 154 de l'Apostolat Positiviste du Brésil, sous le titre *La situation actuelle du Positivisme:*

«Au Brésil nous avons adopté l'habitude d'expliquer le *Catéchisme Positiviste*, comme pratique destinée à maintenir la convergence religieuse dans nos réunions du dimanche. Cette exposition systématique nous permet de rappeler aux croyants, chaque année, l'ensemble de notre doctrine, et d'initier dans le Positivisme ceux qui en éprouvent le désir. Elle nous procure aussi le moyen d'esquisser, autant que nous le pouvons, la commémoration des grands types du calendrier, naturellement évoqués au courant de la prédication.

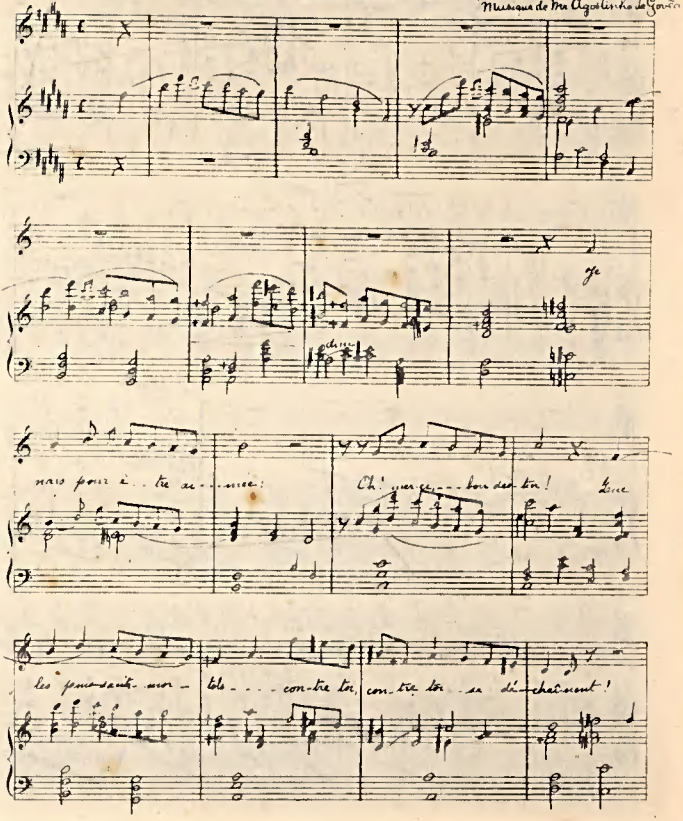
Tant que l'opuscule de notre MAÎTRE n'existait qu'en français, l'organisation des conférences était livrée à l'initiative du conférencier. Mais dès que notre langue a eu l'honneur de reproduire le texte sacré, par la plume de notre Directeur, nos commentaires se sont rattachés aux paroles mêmes du MAÎTRE. Nos cœurs et nos esprits se tournent ainsi plus énergiquement vers le double Fondateur de la Religion universelle, et garantissent mieux notre fidélité, tout en assurant une plus digne attitude à nos assemblées. Aprés l'inauguration de notre Chapelle, nous avons fait un pas en avant, en commençant nos conférences par une invocation au Grand-Être. Le prédicateur, en montant à la chaire apostolique, répète, devant l'Humanité, qu'une belle esquisse due au pinceau de notre coreligionnaire, Mr. Decio Vilares, représente par

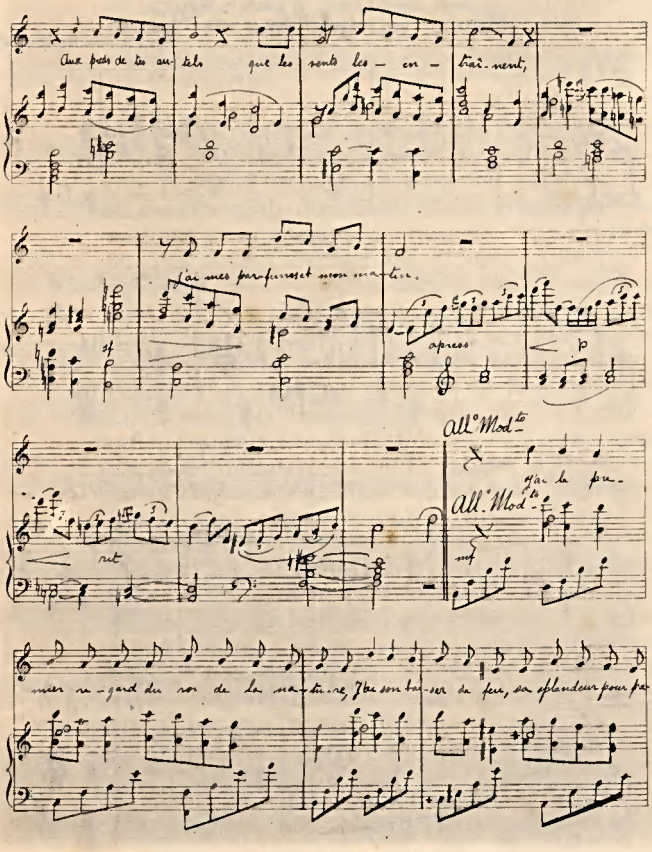
1 Existe au Temple de l'HUMANITÉ, à Rio de Janeiro, un *fac-similé* du Fauteuil sacré, dû à la bienveillance de Mr. Léon Simon. Voir, sur le Bouquet sacré, la publication *Une visite aux Lieux-Saints du Positivisme*, p. 363.

Les Pensées d'une Fleur

Poésie de Clotilde de Vaux

Musique de Mme Augusta Holmès de Gonet





Aux pieds de tes au-tels que les vents les — en — traî-nent,

J'ai mes par-fums et mon ma-tin.

sf

apress

p

rit

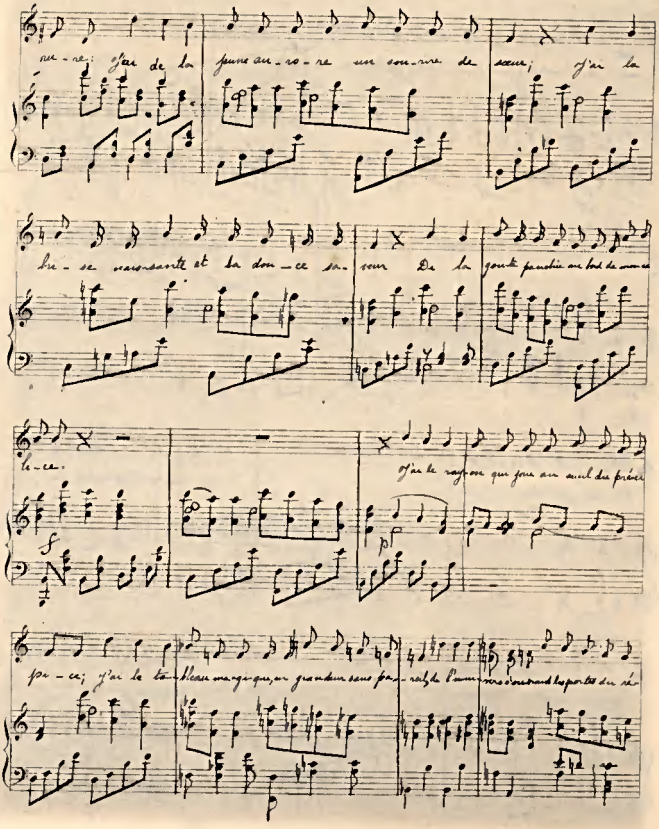
All° Mod^to

J'ai le pre-

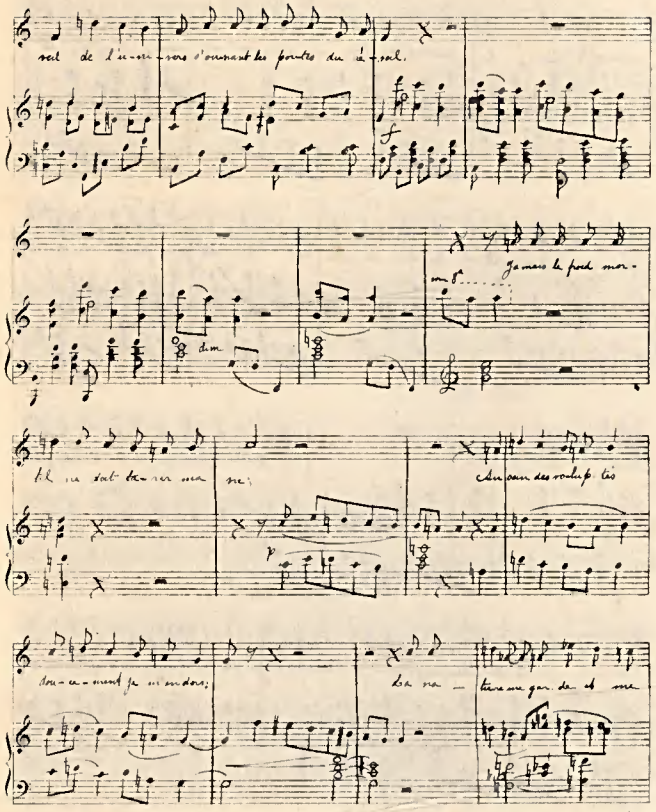
All° Mod^to

mf

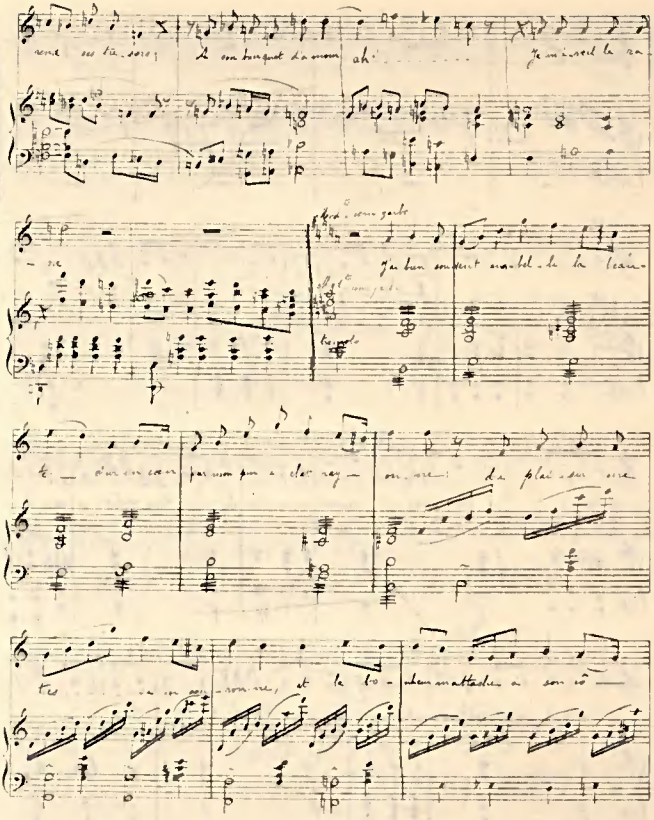
mier re-gard du roi de la na-tu-re, J'ai son bai-ser de feu, sa splendeur pour pa



cm 1 2 3 4 5 unesp 8 9 10 11 12



Jamais le froid mor-
dim



rend ses tré-sors; Le son bouquet d'amour ah! ..... Je m'éveil le ra-

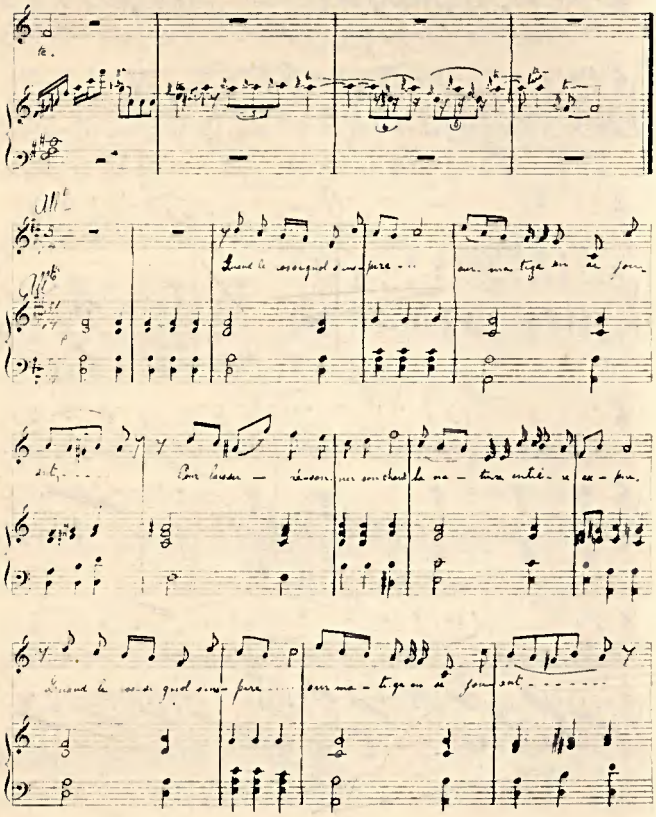
-ne

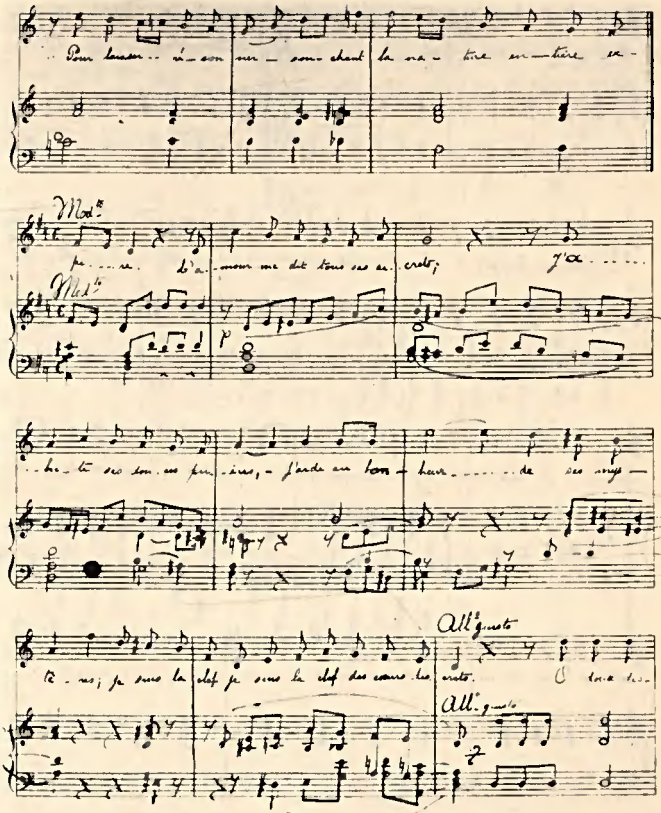
Mrs d'amour garbs

J'ai bien souvent ensebel-le la beau-

tré — d'un cœur par mon pur éclat ray-on-ne: de plai-sir une

tes ... en cou-ron-ne, et le bo-nheur m'attache à son cô —





Pour laisser ré-con-nu-sou-chant la na-ture en-tière ex-

Mod.to

pe-re. L'a-mour me dit tous ses ar-crets; J'ai

Mod.to

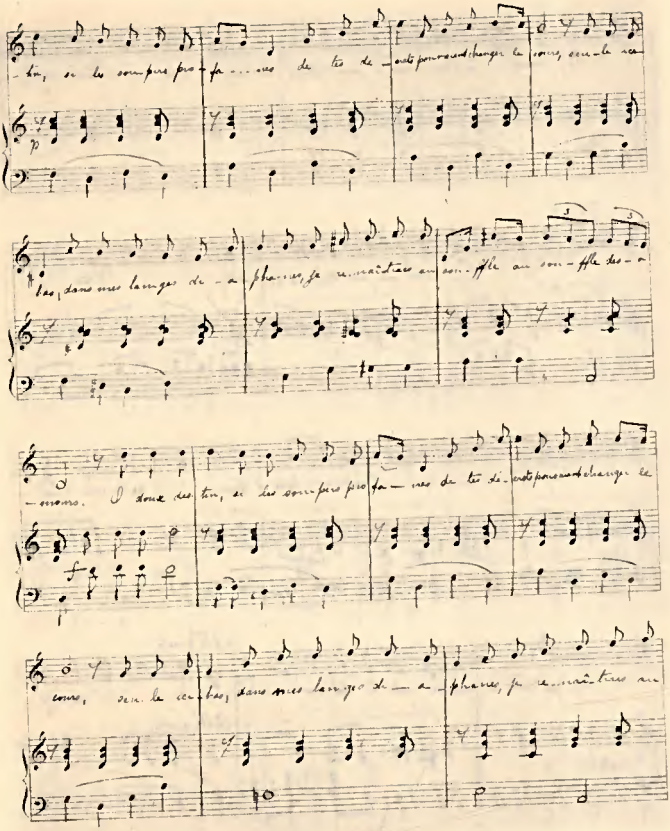
p

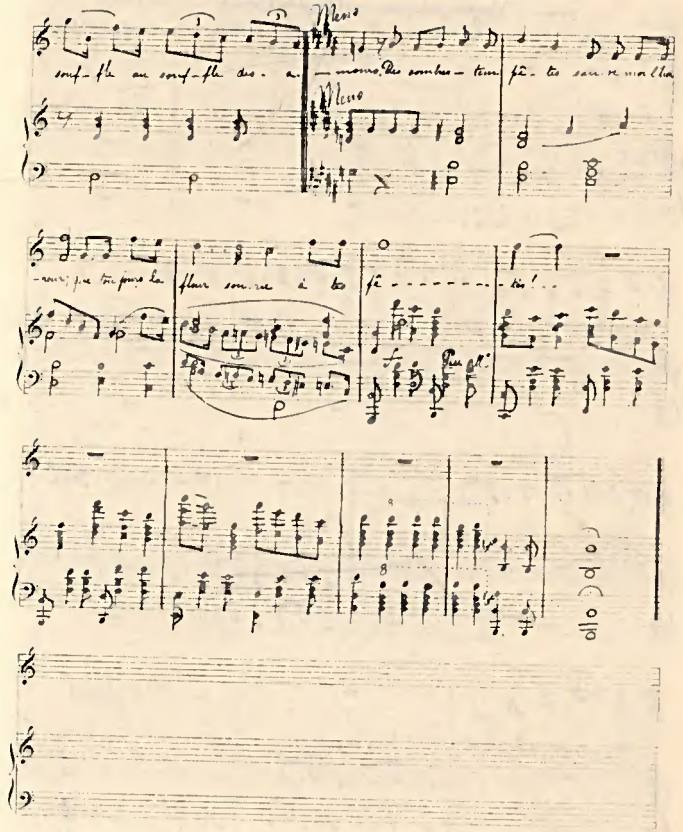
-bi-te ses don-ces pri-ères, - j'aide au bon-heur de ses mys-

tè-res; je suis la clef je suis la clef des cœurs les-crets. O doux des-

All.o giusto

All.o giusto





souf-fle au souf-fle des a- — mours. Des sombres — tem- pê- tes sau-ve moi l'hon-

-rour; que toujours la fleur sou-rie à tes fê - - - - - - - - - tes! . .

Meno

Meno

Peu all.

La mort de Clotilde de Vaux

Vers de Virgile adoptés par Auguste Comte dans ses Prières

Musique de Mr Agostinho Gorêo

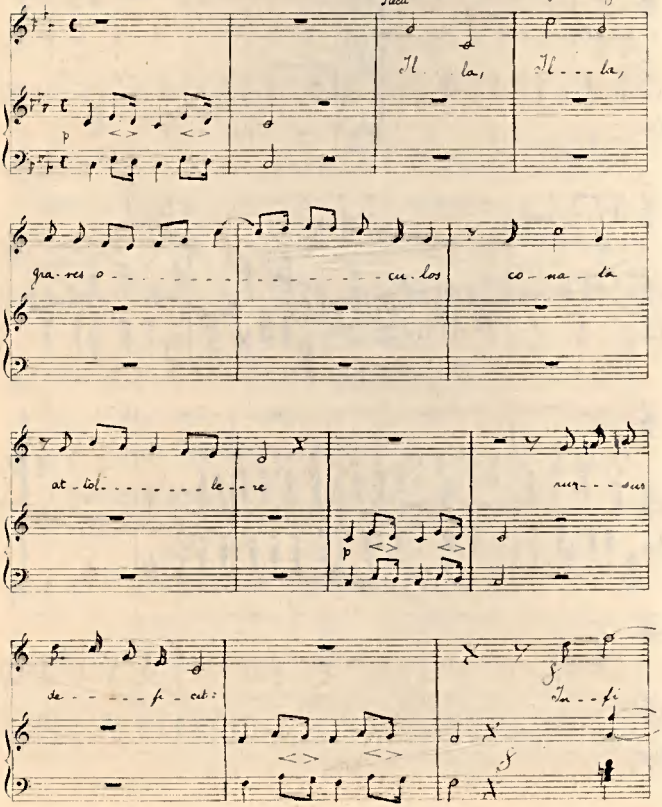
Recit

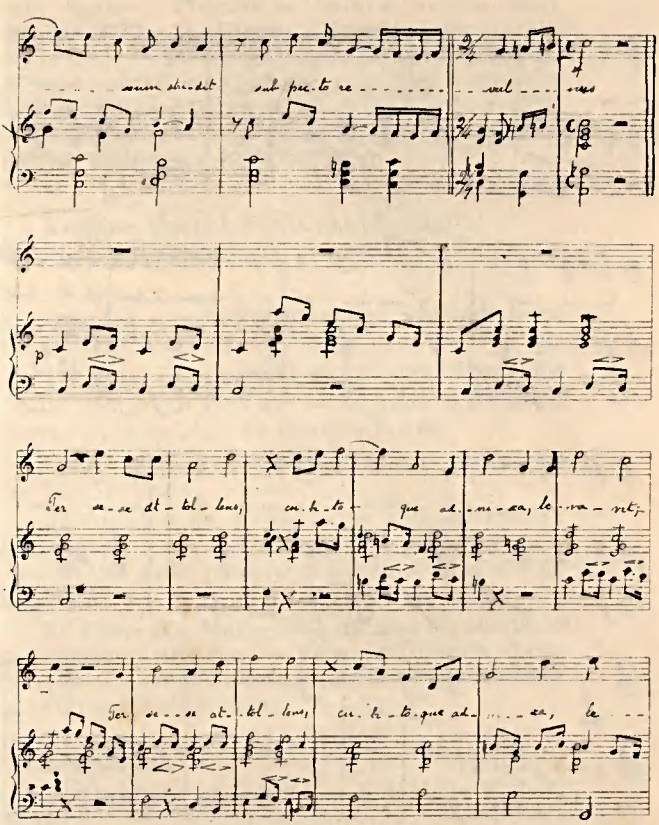
Il - la, Il - - - la,

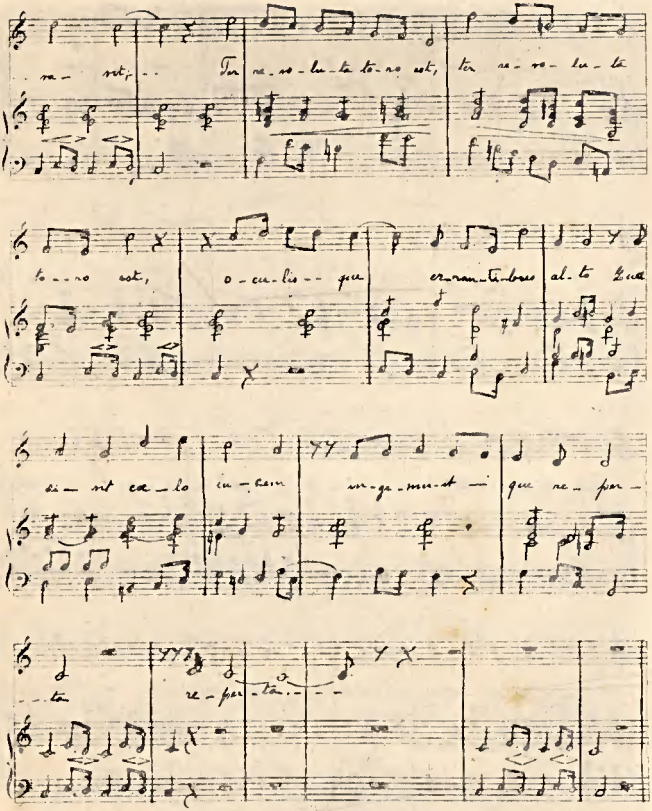
gra - res o - cu - los co - na - ta

at - tol - - - - - - - - - le - - re nur - - - sus

de - - - - - fi - cit: In - - fi




sum stri-dit sub pec-to re - - - - - - - - - vel - - - nus
Ter se-se at-tol-lens, cu-bi-to-que ad-mi-xa, le-va-vit;
Ter se-se at-tol-lens, cu-bi-to-que ad-mi-xa, le - - -



l'image de CLOTILDE, les sublimes vers, avec lesquels, dans son *Paradis*, le Dante a entendu Saint Bernard saluer la Vierge. Nous finissons cette courte prière, que les assistants écoutent de bout, par une qualification et un vœu qui rappellent ceux que notre MAÎTRE répétait chaque jour à sa douce Patronne et à l'Humanité, *d'après les deux sublimes interprètes du moyen âge :*

Vergine-Madre! Figlia del tuo Figlio!
Amem te plus quam me, nec me nisi propter te.

Quant à nos Fêtes annuelles, voici d'abord leur objet et leurs dates :

1er Moïse (1ee Janvier) — Fête de l'HUMANITÉ

19 Moïse (19 Janvier) — Nativité d'AUGUSTE COMTE ; Fête spéciale de ROSALIE BOYER.

11 Archimède (5 Avril) — Transformation de CLOTILDE de VAUX.

27 Archimède (21 Avril) — Fête nationale : commémoration de Tiradentes, le principal précurseur de l'indépendance politique du peuple brésilien.

21 César (13 Mai)—Fête nationale : abolition de l'esclavage africain. — Fête de TOUSSAINT-LOUVERTURE — Commémoration des antécédents africains du peuple brésilien.

27 Charlemagne (14 Juillet) — LA GRANDE CRISE DE 1789.

3 Gutenberg (15 Août) — Fête de la VIERGE-MÈRE.

24 Gutenberg (5 Septembre) — Transformation d'AUGUSTE COMTE. Cette Fête offre l'occasion de faire ressortir spécialement le mérite de la troi-

sième Ange denotre Maître, Sophie Bliaux, sa Fille adoptive.

26 Gutenberg (7 Septembre)—Fête nationale: Commémoration de José Bonifacio, le directeur de l'indépendance politique du peuple brésilien.

5 Descartes (12 Octobre) — Découverte du Nouveau-Monde: Commémoration d'Isabelle et Colomb.

11 Frédérie (15 Novembre)—Fête nationale: Commémoration de Benjamin Constant, le fondateur de la République au Brésil.

Dernier jour de l'an — Fête générale des Morts.

Jour bissextile — Fête des Saintes-Femmes.

Ont été instituées postérieurement les trois Fêtes :

11 César (3 Mai) — Arrivée des portugais au Nouveau-Monde. Commémoration des antécédents portugais et indigènes du peuple brésilien.

12 César (4 Mai) — Commémoration de Jorge Lagarrigue, étendue spontanément aux autres apôtres positivistes décédés, spécialement, Richard Congreve, Thomas Carson, et Albert Crompton.

1ee Descartes (8 Octobre) — Glorification des Fondateurs de la Religion de l'Humanité, Clotilde de Vaux et Auguste Comte.—Auguste Comte et ses Trois Anjes : Rosalie, Clotilde, Sophie.

Dans ces jours, nous ornons, selon l'importance et la nature des fêtes, ainsi que selon nos ressources, l'intérieur et l'extérieur de notre Temple. La solennité s'ouvre par l'invocation habituelle à l'Humanité. Vient ensuite une conférence sur le sujet de la commémoration, montrant son rapport avec la régénération humaine. Cette pré-

dication est précédée et suivie ordinairement de quelques morceaux de musique joués à l'orgue et quelquefois on y ajoute des chants. Pendant le dernier morceau de musique, nos enfants distribuent des roses à l'assemblée. Et quand la distribution est finie, nous clôturons la séance par cet adieu :

« Nous vous distribuons ces fleurs comme l'expression de notre sympathie religieuse. Elles symbolisent à la fois nos vœux et nos résolutions : nos vœux, parce que, comme elles, nous n'avons d'autre destinée que le bonheur de l'HUMANITÉ sur la TERRE et dans l'ESPACE ; nos résolutions, parce que, comme elles, nous ne dominerons que d'après la libre soumission des cœurs et des esprits. Que cet appel fraternel à la concorde humaine trouve un écho dans vos âmes, et qu'il vous pousse à joindre vos efforts aux nôtres pour l'œuvre de la régénération sociale. »

Dans quelques solennités, après la conférence, l'une de nos sœurs présente à celui qui préside à la cérémonie, et pour être offert à l'HUMANITÉ, au nom de l'assemblée, soit le bouquet de fleurs artificielles qui est aux pieds de la VIERGE-MÈRE, soit une rose naturelle pour être incorporée à ce bouquet. » (*Ibidem*, ps. 27 à 31).

C'est l'offerte de la Rose qui a prévalu. En la recevant, le célébrant répète les paroles de notre MAÎTRE : « L'admirable chevalerie du moyen-âge, comprimée sous les croyances théologiques, n'avait jamais pu élever le culte de la VIERGE-MÈRE qu'au second rang. Quand la sociabilité moderne aura pris son vrai caractère, le genou de l'homme ne fléchira plus que devant la FEMME. » (Il se prosterne.) (AUGUSTE COMTE. *Lettre de sur la commémoration*

sociale, eomposée pour CLOTILDE DE VAUX, au sujet de sa fête, le 2 Juin 1845). Cette Rose devrait être cueillie dans le Bois consacré aux MORTS, entourant chaque Temple de l'HUMANITÉ.

On chante alors une invocation à CLOTILDE: (Paroles de notre confrère J. Mariano de Oliveira, adaptées à la Musique, *Ave, Maria!* de Gounod).

AVE, CLOTILDE!

Ave, CLOTILDE
Del Sommo Padre sposa
Che udisti già pietosa
Suo dolente cor:
Con lui donasti al mondo
Il frutto più fecondo
Del più profondo amor.

Santa CLOTILDE,
Per tu' alta virtude,
Accogli nel tuo petto
Il nostro immenso affetto,
La nostra gratitude.
Amen.

Le eélébrant récite ensuite (ou l'on chante) la poésie, *Les Pensées d'une Fleur*, tendis que la Rose est incorporée au Bouquet placé sur l'Autel. Après quoi, le eélébrant lit une paraphrase positiviste du Chap. XVII, Liv. IV, de l'IMITATION de Thomas-à-Kempis, comme formule de *Consécration*. Quand on chante la poésie de CLOTILDE, on l'adapte à une musique eomposée exprès par Mr. Agostinho Gouvea. Il existe aussi une musique de A. Ségond. (Voir REVUE OCCIDENTALE, 1889, t. XXII, p. 239).

.....

Par l'ensemble des souvenirs ci-dessus, il est aisé de reeonnaître, que la Fleur eonstitue, pour les vrais positivistes, un symbole aussi spontané, si ee n'est davantage, que le sont la Croix ou le Pain et le Vin de l'EUCHARISTIE, pour les catholiques. Ces symboles rappellent autant le MÉSSIE paulinien du

Monothéisme occidental ou le dogme du Moyen âge, que la Fleur se rattache personnellement au double FONDATEUR du POSITIVISME et à la foi définitive. Or il y a longtemps que nous donnons ces renseignements aux auditeurs de notre explication du *Catéchisme*. Il existe donc dans nos assemblées un noyau assez préparé pour puiser dans les pratiques dont il s'agit les tendres et grandes émotions, ainsi que les sublimes pensées qu'elles évoquent.

Pour terminer l'ensemble de ces indications sur *l'évolution morale et mentale* de notre et tendre immaculée MÈRE SPIRITUELLE, avant de connaître notre MAÎTRE, nous allons transcrire une ébauche poétique, parue, pour la première fois, en Septembre 1899, dans la publication de *l'Apostolat Positiviste du Brésil* n. 192, en portugais, *une Visite aux Lieux-Saints du Positivisme*. L'autographe, dont on trouvera ci-joint une réproduction phototypique, nous fut gracieusement offert par Madame V^e^. Maximilien Marie. Nous ne savons si ces douces strophes appartiennent au nombre des compositions que la modestie de CLOTILDE avait condamnées à l'oubli. Quoi qu'il en soit, elles auront toujours le suprême mérite d'être une nouvelle manifestation de sa sainte tendresse. La dernière strophe spécialement caractérise l'inépuisable résignation d'une âme qui se complaisait à rechercher partout, même dans les sources d'amertume, des stimulants à l'expansion de l'altruisme. Le manuscrit n'a pas de date; mais nous croyons qu'il est également de 1843.

L'enfance

Approche, jeune Enfant : tout près... que je contemple
Ta blonde chevelure et ton bel œil si doux,
Tes grâces ingénues qui font tant de jaloux,
Ton front où l'innocence a érigé son temple.

Viens car j'aime à te voir quitter pour ton vieux père
Tous les jeux si bruyans qui fatiguent son âge ;
J'aime à voir tes baisers effacer le nuage
Qui glisse rapide sur le front de ta mère.

J'aime à voir le vieillard qui lentement chemine,
Appuyé sur ton bras, regagner sa chaumine ;
J'aime à te voir courir remplir la faible main
Du pauvre qui s'assied sur les bords du chemin.

Pourquoi faut-il quitter ces charmes de jeunesse,
Ces grâces qu'une mère avec amour caresse ?
Pourquoi s'écoulent-ils ces rêves d'avenir ?
Ah ! c'est qu'il faliait bien un jour de souvenir.

(*Signé*) Mme. Clotilde de Vaux.

5. *Autres reliques de* Clotilde, *gardées au Temple de l'*Humanité *à Rio de Janeiro.*

Ce fut à l'occasion de la seconde des inestimables entrevues dues à sa bonté, que Mme Ve Maximilien Marie daigna nous révéler toute la portée de son honorable confiance dans la sincérité de nos sentiments filiaux envers Clotilde. Pour agréer à la pieuse prière que nous lui avions adressée au sujet des reliques quelconques de Clotilde, Madame Ve Maximilien Marie nous a fait alors cadeau des précieuses reliques que nous avons déjà indiquées au cours de ce récit.

Il ne nous manque que mentionner le plus touchant peut-être de ces inestimables souvenirs, en tant que ne pouvant être dignement apprécié

L'enfance.

Approche jeune Enfant ; tout près... que je contemple,
ta blonde chevelure et ton bel oeil si doux
les grâces ingénues qui font tant de jaloux
ton front où l'innocence a érigé son temple.

Viens car j'aime à te voir, quitter pour ton vieux père
tous les jeux si bruyans qui fatiguent son âge ;
J'aime à voir tes baisers effacer le nuage
qui glisse rapide sur le front de ta mère.

J'aime à voir le vieillard qui lentement chemine,
Appuyé sur ton bras regagner sa chaumière
J'aime à te voir ~~courir le vieillard~~ courir remplir la faible main
Du pauvre qui s'assied sur les bords du chemin

Pourquoi faut-il quitter ces charmes de jeunesse
ces grâces qu'une mère avec amour caresse ?
Pourquoi s'écoulent-ils ces rêves d'avenir ?
Ah c'est qu'il fallait bien un jour de souvenir

Mme Clotilde de Vaux.

que par ceux qui voueront à CLOTILDE des sentiments vraiment filiaux.

Ce don sacré consiste dans un porte-monnaie en cuir de Russie, de l'usage personnel de CLOTILDE, et renfermant encore de souvenirs provenant de notre douce MÈRE-SPIRITUELLE. En nous remettant ce porte-monnaie, Madame Ve Maximilien Marie nous dit y avoir gardé longtemps des cheveux de CLOTILDE et d'un neveu de celle-ci, fils de Madame Maximilien Marie, mort encore enfant. Que cette relique n'avait aucune valeur en elle-même; mais qu'elle nous l'offrait vu les sentiments que nous manifestions envers CLOTILDE: *on ne donne des pareils souvenirs qu'à un fils.* Que le fragment de cire à cacheter vert et l'échantillon en soie crème parsemé de petits rameaux de rosier, renfermés dans le porte-monnaie, y avaient été gardés par CLOTILDE Elle-même, laquelle, lui avait dit un jour qu'Elle conservait l'échantillon en soie comme un souvenir de son temps de fiancée.

En nous donnant ces objets sacrés, Mme Ve Maximilien Marie ajouta que ce n'était pas au *positiviste* mais à l'homme qu'elle en faisait cadeau, vu l'attachement que nous montrions envers la mémoire de CLOTILDE. Mais nous lui avons prié de ne pas faire, à notre égard, une telle distinction; car, chez nous, comme chez les positivistes brésiliens, cette séparation était vraiment impratieable. Que nous n'acceptions pas des reliques aussi saintes pour nous personnellement et que nous les remettrions à notre Directeur, pour qu'elles fussent placées sur l'autel de l'HUMANITÉ.

En arrivant à Rio, nous avons remis ces reliques au fondateur et directeur de l'Église Positiviste du Brésil, Monsieur Miguel Lemos; de sorte qu'elles se trouvent depuis lors parmi les objets sacrés de notre Église.

Nous devons enfin rappeler qu'une restauration de la sainte Tombe devenant indispensable, la FAMILLE MARIE la fit faire ; et, d'après la pieuse prière que nous lui avons adressée, par l'entremise de Mr. Charles de Rouvre, elle a bien voulu confier à notre tendresse filiale les précieux débris de l'ancienne grille, au pied de laquelle notre MAÎTRE pria pendant onze années. Cette grille se trouve, depuis le 12 Février 1898, au chœur du Temple de l'HUMANITÉ à Rio de Janeiro.

Pour soutenir les débris de la grille, a été faite une autre en bronze, sur laquelle les précieux fragments ont été fixés au moyen d'anneaux en laiton. Comme il n'en restait qu'une des pommettes, il fallut faire les trois autres en bronze. Tout ce travail, excepté la fonte des pommettes, fut exécuté au chœur du Temple de l'HUMANITÉ à Rio de Janeiro, sans que les débris de la grille sacrée en sortissent jamais. (Voir Circulaire annuelle de l'Apostolat Positiviste du Brésil, 1906, p. 89).

La grille fut placée sur une estrade en bois. Et, au chevet, a été mise une réproduction, en bois, de la pierre verticale existant à la tombe de notre divine MÉRE-SPIRITUELLE.

6. *Situation de la* FAMILLE MARIE *pendant cette période de la vie de* CLOTILDE.

3 Avril 1843 à Octobre 1844.

Voici comment Maximilien Marie raconta, en 1876, l'accueil fait à la première édition de son *Discours sur la nature des grandeurs négatives et imaginaires*, paru en Juin 1843, ainsi que l'on a vu ci-dessus :

« Je vis d'abord fondre sur moi les quolibets d'un journaliste, qui, ayant perdu patience au mi-

lieu de la lecture de mon ouvrage, n'y avait pa vu l'énontiation des faits nouveaux qui eussent pu frapper son esprit, je veux dire la théorie des tangentes imaginaires, et déclairait n'y avoir rien trouvé. Puis je me sentis bientôt paralysée dans tous les mouvements que je tentais pour arriver à gagner ma vie ; j'étais entouré eomme d'une glu que je ne pouvais pereer. J'avais osé faire un total de la partie réelle et de la partie imaginaire d'une variable ! Les ehers camarades avaient fait ressortir la malhonnêteté de eette eonduite, et toutes les portes se fermaient devant moi.

« *Fou, esprit confus*, étaient les épithètes les plus modérées dont on m'affublât. On poussa même le zèle en faveur des saines doctrines jusqu'à aller me dénoneer à notre exeellent camarade M. Lepennee, alors direeteur de l'institution Bourdon, ehez qui je gagnais bien six ou huit eents franes par an. M. Lepennee me eonta le fait, je lui expliquai mes imaginaires, et nous restâmes bons amis. » (*Théorie*, III. p. 16).

.....

« Pour qu'un livre soit lu. il faut que les personnes *réputées capables* d'en juger le reeommandent, ou que l'auteur soit très eonnu. Ni l'une ni l'autre de ees deux conditions ne se tronvant remplie, mon livre ne parvint pas au vrai publie.

« Je dois dire que je n'en fus que médioerement affeeté. Je réfléehis en effet que le sueeès m'aurait aussitôt dépossédé ; que si mes essais avaient été appréeiés, tout le monde se serait précipité dans la voie que j'avais ouverte, que mon ehamp aurait été dévasté en un instant; et que les semenees que j'y avais jetées n'auraient germé que pour les autres.

«Je fus même tellement frappé des inconvénients que pouvait avoir la publicité que j'avais donnée à ma méthode, que je me remis aussitôt au travail, pour prendre possession de tout mon domaine.» (*Théorie*, ps. 17 à 18).

.....

Au commencement de 1844 (le 20 Janvier) Maximilien Marie épousa Melle Philiberte Félicité Aniel. Il quitta alors la rue Louis Philippe et vint s'installer avec ses Parents, à la rue Pavée n.° 24. Cette Maison est l'ancien Palais Lamoignon. La Famille Marie y occupa le premier étage au-dessus de l'entre-sol, au coin au fond de la cour, à droite, en entrant. CLOTILDE accompagna son frère, avec lequel Elle s'était accordé toujours très-bien pendant leur séjour à la rue Louis Philippe. Mais, la nouvelle vie en commun cessant de lui convenir quelque temps après, où prit pour Elle un autre appartement, au troisième étage de la rue Payenne n.° 5, très près de rue Pavée n. 24, où se trouvaient ses PARENTS, et où Elle venait prendre ses repas.

CLOTILDE resta dans cet appartement jusqu'à sa mort. Elle ne le quitta que pendant trois mois de villégiature à Passy, à la rue principale, près du Bois de Boulogne, dans un appartement meublé, pendant l'automne de 1845. Le voisinage du Bois lui permettait d'aller y travailler, en jouissant, à la fois, d'un retire poétique et de l'air libre dont Elle éprouvait vivement le besoin.

Cette Maison a été rachetée par les positivistes brésiliens et ceux de Liverpool, aidés par quelques autres positivistes occidentaux, en Août 1903. Le 28 Août de la même année, elle fut solennellement consacrée au culte de l'HUMANITÉ. Cette destination fut expliquée aux locataires, pour motiver

PARIS

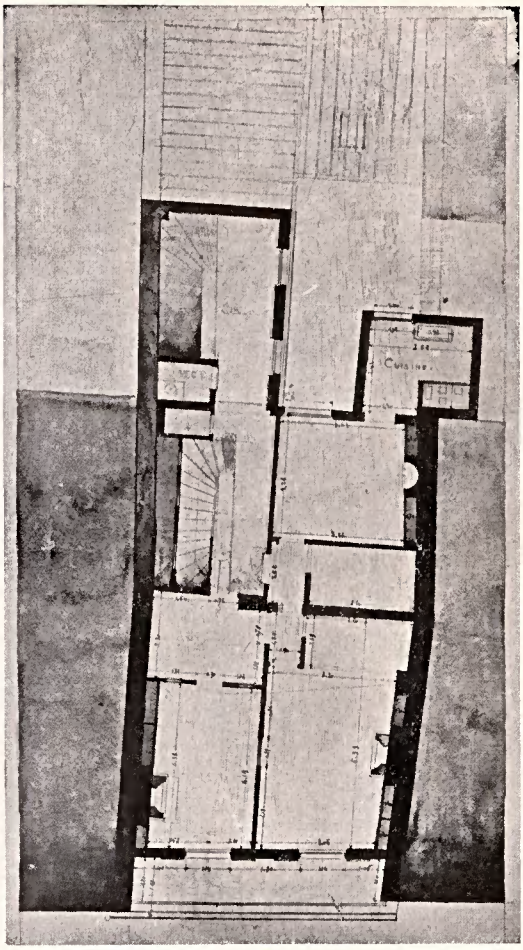
Ancien palais Lamoignon. Maison nº 24 de la rue Pavée où demeurèrent les parents de Clotilde et où Auguste Comte fit la connaissance de Clotilde de Vaux.

PARIS

MAISON DE CLOTILDE

Rue Payenne, 5

Vue de la façade en 1897 montrant
son aspect avant les derniéres installations



PARIS

MAISON DE CLOTILDE

Rue Payenne 5

(*3.e étage*)

Plan de l'Appartement de Clotilde

le congé amiable qui leur fut donné, à cette occasion. Le 2 Juin 1905 y eut lieu l'inauguration de la *Chapelle de l'Humanité*, et la Maison resta depuis lors ouverte aux visites du public. [1]

L'humble appartement sanctifiée par le séjour et la mort de CLOTILDE forme le troisième étage, de la Maison, rue Payenne 5. Il est mansardé, avec deux fenêtres à la façade, donnant accès à un balcon sur la rue Payenne. La fenêtre plus près de la rue Pavée correspond au petit salon, qui communique, au fond, avec une pièce un tiers moindre environ. On passe de celle-ci au vestibule, où aboutit l'escalier montant, de la cour de la Maison, à l'appartement.

L'autre fenêtre appartient à la chambre à coucher, qu'une porte relie au petit salon, et où a été menagé, au fond, une alcove comportant à peine un lit. CLOTILDE y passa sa fatale maladie et y mourut. Entre cette alcove et le salon, existe une porte vitrée communiquant avec l'étroit corridor qui conduit à la salle à manger. Après celle-ci vient la cuisine, l'une et l'autre avec des fenêtres s'ouvrant sur la cour de la Maison.

Le corridor sépare d'abord l'alcove funèbre d'avec la petite pièce annexe au salon, et se continue contigüe au vestibule. Une porte permet de passer de celui-ci dans le corridor, sur lequel s'ouvrent également deux portes, placées vis-à-vis l'une de l'autre, accédant respectivement à la pièce annexe au salon et à l'alcove. Celle-ci est enfin séparée de la salle à manger par une tout petite chambre ne communiquant qu'avec le corridor.

1 Voir les *Circulaires* sur «la propagande positiviste à Paris, d'après la consécration de la Maison où est morte CLOTILDE, au Culte de l'HUMANITÉ».

Après son mariage, Maximilien Marie, touché de l'isolement de notre MAÎTRE l'invita à fréquenter sa FAMILLE. Sa MÈRE était douée, comme on l'a vu, d'après le jugement de CLOTILDE, d'une rare élévation morale, et possédait un esprit distingué; nous lui devons les portraits de l'INSPIRATRICE de la Religion définitive. On a vu ci-dessus combien CLOTILDE l'aimait. Madame Maximilien Marie se trouvait à sa seizième année, et rehaussait ses qualités par une remarquable culture musicale. Le PHILOSOPHE rencontrait donc, chez la FAMILLE MARIE, un milieu propre à adoucir les amertumes de son infortuné foyer.

Madame MARIE fit trois portraits de CLOTILDE: l'un d'eux représente CLOTILDE quand Elle avait neuf ou dix ans: le dernier fut exécuté après la mort de CLOTILDE, en s'inspirant du second, dont nous n'avons pu savoir la date. Nous possédons les photographies du premier et du dernier, et que Mme Ve Maximilien Marie eut la bonté de nous montrer. Quand au second, nous n'avons pu le voir, parce qu'il se trouvait irréparablement abîmé. Ce fut d'après celui-ci qu'Etex institua l'immage à l'huile qui se trouve à la rue Monsieur-le-Prince, nº 10, et dont on voit ici la photographie.

Telle était la FAMILLE avec laquelle AUGUSTE COMTE eut l'inestimable bonheur d'entrer en relations, au commencement de 1844.

L'indifférence et le mauvais-vouloir même du milieu scientifique ne découragèrent pas Maximilien Marie, qui, étant parvenu à de nouveaux résultats, décida faire une seconde édition de son ouvrage.

«J'avais achevé toutes ces recherches vers la fin de 1844. Je ne voyais pour le moment rien de plus à entreprendre. Je crus bien faire de compléter mon premier ouvrage en en supprimant la dernière feuille et raccordant le nouveau travail à l'ancien. Le second tirage, ainsi composé, parut en octobre 1844.

«M. Terquem s'était moqué de moi dans ses Annales, je crus devoir lui répondre. Je n'ai pas eu d'autre relation avec lui. Il paraît que son injustice envers moi lui pesait encore à la fin de ses jours, car il chargea, le jour de sa mort, un de ses amis de me transmettre une parole de regret. Il aurait peut-être dû revenir sur son jugement, dans son journal, il en avait certes eu le temps de 1843 à 1865.

«Quant à moi, j'aurais peut-être dû réprimer le mouvement de colère qui m'emporta, mais on conviendra que M. Terquem, à qui je ne demandais rien, à qui je n'avais pas même adressé mon ouvrage (c'est l'excellent M. Carilian-Gœury qui, pensant m'être utile, lui en avait remis un exemplaire), pouvait bien au moins se donner la peine de me lire avant d'essayer de me ridiculiser.

«Au reste, je crois encore, comme en 1844, que le monde n'en irait que mieux si l'on s'aplatissait un peu moins. Les parvenus y regarderaient à deux fois avant de couper les routes et de faire sauter les ponts derrière eux, et les sciences en progresseraient davantage.

«Il est certain qu'il faut avoir l'âme chevillée dans le corps pour continuer à travailler dans les conditions qui m'ont été faites. (*Th.* p. 22.)

La douloureuse cessation de relations qui, après la mort de CLOTILDE, le 5 Avril 1846, sur-

vint entre Maximilien Marie et notre MAÎTRE, détermina certes Maximilien Marie à ne pas mentionner, dans ce récit, le glorieux encouragement qui, dès son début, lui accorda le FONDATEUR de la PHILOSOPHIE POSITIVE. On aura même remarqué, dans la réeit précédent, eette réflexion, pour expliquer l'aeeueil fait à la prémière édition du *Discours sur la nature des grandeurs négatives et imaginaires:*

«Pour qu'un livre soit lu, il faut que les personnes *réputées capables* d'en juger le recommandent, ou que l'auteur soit très connu. *Ni l'une ni l'autre de ces deux conditions ne se trouvant remplie,* mon livre ne parvint pas au vrai publie.» (*Théorie.* p. 17-18).

M. Charles de Rouvre nous a pourtant dit, en 1897, que Maximilien Marie ne retira jamais la dédicace de son opuscule inaugural.

Cette douloureuse rupture n'empêeha pas que le FONDATEUR de la RELIGION DE L'HUMANITÉ, lorsqu'il systématisa définitivement la LOGIQUE (c'està-dire la MATHÉMATIQUE), consaerât une appréeiation spéciale aux travaux mathématiques aux quels se voua Maximilien Marie. Nous nons bornerons à en trancrire iei les passages suivants:

«Faute d'avoir assez apprecié la destination philosophique du principe cartésien, ou l'a vicieusement taxé de deux inconvénients, plus apparents que réels, imparfaitement earaeterisés dans mon ouvrage fondamental (SYSTÈME DE PHILOSOPHIE POSITIVE). Relativement au premier, il faut finalement regarder l'omission géométrique des solutions imaginaires comme plus utile que nui-

sible à la constitution de la philosophie mathématique...

«L'appréciation philosophique des meilleurs modes propres à combler cette laeune peut directement confirmer un tel jugement, en faisant spécialement sentir que la plénitude d'interprétation tendrait à porter la confusion dans les tableaux correspondants. Instituée aussi simplement que possible, la représentation géométrique des solutions imaginaires consisterait à les construire en ecartant le facteur constant qui les rend ordinairement telles, sauf à marquer distinctement les points ainsi produits.....

«...Relativement aux procédés plus généraux qui furent directement destinés à peindre les solutions imaginaires, ils sont trop indirets et trop compliqués pour devenir jamais admissibles. Tel est le jugement final qui convient à des spéculatios dépourvues de direction philosophique, où l'on oublie le but, essentiellement géométrique, de l'institution cartésienne. Elles manifestent une tendance absolue à développer isolément la peinture des équations quelconques au lieu de la subordonner à sa destination principale, comme élément nécessaire de la constitution propre à la géométrie générale.» (Auguste Comte—Synthèse Subjective. Tome I—ps. 345 à 347.)

Ce passage contient un jugement qui sera éternellement réproduit sur toute la Planète. De sorte que l'on peut-être sûr que c'est, chez les disciples de notre Maître, que se trouvent aujourdhui, ainsi que dans le plus lointain avenir, les personnes à même de apprécier convenablement le mérite théorique qui révelle la conception à laquelle Maximilien Marie voua son activité scientifique.

On vient de voir que la seconde édition du *Discours sur la nature des grandeurs négatives et imaginaires* parut en octobre 1844. Maximilien Marie y ajouta un *Avertissement*, où il blâme, dans une allusion indignée, la spoliation dont venait d'être victime Auguste Comte, envers sa place d'examinateur d'admission pour l'École polytechnique. Cet *Avertissement* est du 7 Septembre 1844, ce qui nous porte à supposer que le volume parut *au commencement d'Octobre*, et, peut-être, avant la première rencontre d'Auguste Comte avec Clotilde.

Voici cet *Avertissement* :

AVERTISSEMENT

POUR LA DEUXIÈME ÉDITION

Cet ouvrage a paru en juin 1843; ce n'était alors qu'un simple essai, une invitation adressée au public de diriger, s'il lui plaisait, ses méditations vers un nouveau but, d'agrandir le cadre de ses recherches, d'abandonner l'étude, désormais épuissée, des courbes individuelles, pour cultiver activement une première section de la géométrie comparée.

Pour ne pas déroger à l'usage, je promettais au voyageur qui m'eût voulu suivre beaucoup de roses et peu d'épines ; pour rester aussi dans la règle, le public m'a tout bonnement laissé dire.

Cependant la partie déblayée de la nouvelle route avait dû présenter des difficultés plus nombreuses et plus considérables que celles que l'on pouvait encore redouter : le travail achevé offrait la solution des points qui pouvaient seuls embarrasser, il n'y avait plus qu'à étendre la main pour récolter abondamment.

Mais l'homme en général est né paresseux,

et quant aux savants, ils intriguent aujourd'hui, cela est beaucoup plus digne et les sciences en profitent davantage. Outre qu'il doit y avoir grand plaisir à ôter à un honnête homme, et de mérite, à un plus savant que soi, la place qui le fait vivre ; si on la peut prendre pour soi, l'affaire est déjà bonne, outre que glorieuse et honorable ; mais quand on en est gorgé, la donner à quelque jeune gars dans le seul but de mal faire, voilà qui touche au sublime ! De fait, comment l'ignorance se vengerait-elle du savoir, si on lui refusait ces honnêtes expédients?

Pardonne, ami lecteur, désintéressé dans ces sales affaires, une petite digression que légitime le ressouvenir d'un vol récent commis en conseil polymachique par une demi-douzaine de docteurs *Pancrace* ; tu en as entendu parler, et le récit de cette friponnerie t'a fait dresser les cheveux sur la tête, sans doute ; car tu aimes la justice, quoique tu te remues peu pour elle.

L'indifférence générale ne fut pas le seul fruit que je recueillis de mon travail, l'intelligente critique d'un honnête folliculaire me ruina d'une telle manière, que je ne saurais m'en relever ; elle faucha mon ouvrage presque dans ses racines. Voici les faits.

. . . . . .

Je reviens. Depuis que l'ouvrage a paru, j'ai employé tous mes moments de loisirs à le revoir, à en rechercher les défauts et les lacunes, et bientôt je fus à même de le compléter par de nouvelles découvertes. Mais il ne se vendait pas, une trentaine d'exemplaires au plus avaient été achetés. Dans de pareilles conditions, attendre que l'édition fût épuisée eût été renoncer à compléter mon œuvre : je me résolus donc à enlever les deux dernières feuilles du livre, lesquelles

contenaient le cinquième et alors dernier chapitre, et de continuer l'ouvrage sur mon nouveau plan.

C'est ce que je viens d'effectuer, il ne reste aujourd'hui de la première édition que le titre, la préface et les six premières feuilles, toutes celles qui suivent ont été ajoutées dans le courant de cette année.

Paris, le 7 Septembre 1844.

M. MARIE.

Pour que l'on puisse juger des perfectionnements que j'ai apportés à mon travail, je joins ici le prospectus annonce de la première édition.

« . . . . . .

Les deux chapitres que nous venons d'analyser, et qui forment la principale partie de l'ouvrage, sont précédés de trois autres où l'auteur a tenté de corriger quelques vices qu'il a cru reconnaître dans l'enseignement usuel de l'algèbre, de la trigonométrie et de la géométrie générale. »

M. M.

On peut donc concevoir, d'après l'ensemble des circonstances qui viennent d'être rappelées, toute la profondeur des affectueuses relations qui existaient entre la FAMILLE MARIE et notre MAÎTRE, quand le FONDATEUR de la Philosophie positive eut l'incomparable bonheur de voir, pour la première fois, chez la FAMILLE MARIE, la FEMME, à jamais sans pareille, qui devait devenir son angélique INSPIRATRICE.

RÉSUMÉ ET CONCLUSION
DE
LA VIE DE CLOTILDE
AVANT LA PREMIÈRE RENCONTRE D'AUGUSTE COMTE
AVEC ELLE,
CHEZ LA FAMILLE MARIE, EN OCTOBRE 1844.

On voit ainsi que CLOTILDE, avait, *dès 1843*, avant sa bienheureuse rencontre avec notre MAÎTRE, non seulement saisi nettement la suprématie du cœur sur l'esprit, mais aussi prouvé par son propre exemple, *plus efficace que les meilleures démonstrations philosophiques* (TESTAMENT, *Correspondance*. p. 514, Lettre d'AUGUSTE COMTE, le 15 Fevrier 1846), que la supériorité morale du sexe féminin sur le sexe masculin garantissait la prééminance de la Femme dans la hiérarchie socialc. Sa sincère modestie ne lui permettait peut être de constater, et encore moins dc proclamer, une semblable vérité, toujours exposée aux sophismes et aux contestations de l'orguoil masculin jusqu'à ce qu'un homme sans rival possible osât noblement l'avouer. Mais, cette base primordiale de la régénération humaine ne restait pas moins évidente, comme le résumé de l'orageuse et glorieuse évolution que CLOTILDE venait d'accomplir spontanément, et à laquelle la suite de sa vie viendrait à peine apporter la plus sainte consécration. Et, s'il nous était donné l'incomparable bonheur de témoigner à notre MAÎTRE l'amour sans bornés que nous lui vouons; le plus grand titre que nous invoquerions, pour justifier notre gratitude, ce serait sa noblesse

proclamant la suprématie de CLOTILDE dans l'ensemble de l'évolution de l'HUMANITÉ. Rien, ce nous semble, au cours de sa prodigieuse ascension, ne fait mieux éclater la sublimité de son altruisme, la profondeur de son génie, et l'énergie de son caractère.

CLOTILDE avait donc, avant sa première rencontre avec le FONDATEUR du POSITIVISME, *spontanément découvert et institué, tant pratiquement, que théoriquement sous forme esthétique*, les vrais conditions morales et mentales de la régénération humaine. Résumant dans son âme les plus précieux fruits de la civilisation catholico-féodale, Elle les avait épurés de tout alliage théologique, d'après une assimilation naturelle des principaux résultats philosophiques de l'évolution moderne, vulgarisés par la *vie reelle*, aussi bien que par la poésie et par l'industrie. Pour que les *lois morales* que la sublimité de son incomparable altruisme avait révélé á son éminent génie devinsent la RELIGION de l'HUMANITÉ, il ne manquait désormais que leur *systématisation scientifique*. Une pareille systematisation était doublement indispensable: non seulement pour leur donner les fondements inébranlables que les *lois physiques* et *les lois logiques* peuvent seules procurer; mais aussi pour réfuter les sophismes du matérialisme biologique.

Or, cette opération ne saurait être accomplie sans une culture encyclopédique permettant, à l'âme qui la réaliserait, d'assimiler les résultats capitaux où était parvenu notre MAÎTRE, depuis Avril 1822, qu'Il avait postérieurement développés, et qui se trouvaient consignés dans son SYSTÈME DE PHILOSOPHIE POSITIVE. Mais, d'un autre côté, ces résultats n'étaient pas susceptibles de permettre la transformation de la *Philosophie*

positive dans la *Religion de l'Humanité*, si ce n'est après leur combinaison systhématique avec ceux auxquels, venait d'atteindre l'évolution originale de CLOTILDE. Cette combinaison était rendue aussi doublement inéludable : soit pour compléter les *lois physiques* et les *lois mentales*, constatés par le PHILOSOPHE, avec les *lois morales*, dévoilées par CLOTILDE ; soit pour corriger les méprises où le respect envers la sagesse du Sacerdoce catholique et envers l'empirisme scientifique, aussi bien qu'une cruelle expérience personnelle, avaient entraîné notre MAÎTRE.

On voit par là que l'issue de la révolution moderne restait désormais sous la dépendance de la combinaison des résultats auquels avaient abouti originalement CLOTILDE et AUGUSTE COMTE. L'une était parvenue à développer, d'après l'assimilation spontanée des principales conséquences théoriques et pratiques propres à la civilisation moderne, les conquêtes morales de l'HUMANITÉ jusqu'à l'extrême limite que comportait empiriquement l'étude féminin de notre nature. L'autre avait réussi à étendre, d'après l'ascendant de la culture morale empiriquement résultée de ses antécédents catholiques et revolutionnaires à la fois, le domaine de la science, autant que cela était accessible aux inspirations systématiques du génie masculin. En un mot, la RELIGION définitive dépendant du concours du plein développement de l'Amour avec l'entier essor de l'intelligence, celui-là fût dû finalement à l'élaboration morale de CLOTILDE, de même que celui-ci échut à la construction philosophique d'AUGUSTE COMTE. De sorte que l'on comprend pourquoi notre MAÎTRE proclamait, dans sa dernière *Confession annuelle*, que la POSTÉRITÉ attribuerait la *fondation de la Religion de l'Huma-*

nité à sa tendre et immaculée INSPIRATRICE autant qu'à lui-même. Dans l'avenir, étant reconnue l'identité philosophique fondamentale entre l'élaboration poétique et le travail scientifique, la LUCIE occupera, certes, théoriquement un rang plus éminent que l'ensemble de l'œuvre propre à la première vie de notre MAÎTRE, en tant que consignant les suprêmes *lois morales*, qui sont les plus importantes et les plus difficiles à saisir.

Ces sont ce *lois* découvertes *inductivement* par CLOTILDE et démontrées, de la manière la plus admirable et la plus décisive à la fois, d'après son irréprochable existence, que notre MAÎTRE eut l'ineffable bonheur et la gloire sans pareille de s'honorer, toujours et de plus en plus, de développer et de systématiser, tant philosophiquement que religieusement, pendant sa seconde vie.

Tout ce qui précède rend évident combien l'union de CLOTILDE DE VAUX et d'AUGUSTE COMTE importait aux plus vitaux intérêts de l'HUMANITÉ. Mais les événements postérieurs n'ont fait que confirmer l'incomparable valeur de cette sublime identification d'efforts pour la régénération sociale. Car, le Positivisme ne trouva pas jusqu'aujourd'hui la plume féminine qui vint saintement vulgariser chez les FEMMES l'excellence de la RELIGION de l'HUMANITÉ, de même qu'il ne rencontra jusqu'ici le digne successeur de notre MAÎTRE. On peut dès lors concevoir que, si ne s'était pas heureusement accomplie déjà la sublime combinaison des élaborations originales de CLOTILDE DE VAUX et d'AUGUSTE COMTE, l'HUMANITÉ attendrait encore la solution théorique et morale de son éternel problème Malgré le poids de cette réflexion, il nous faut encore une dernière considération,

pour achever de montrer combien cette union sans pareille était liée aux suprêmes destinées de l'Humanité.

D'un côté, l'évolution Auguste Comte s'était accomplie en dehors de l'influence des plus fortes et douces émotions de l'âme humaine. Or, l'intelligence travaillant toujours sous la prédominance des penchants affectifs, les résultats philosophiques auxquels était arrivé Auguste Comte ne sauraient avoir un caractère définitif avant de subir l'épreuve d'un Amour profond et pur. D'un autre côté, nos opinions se trouvent subordonnées á l'ensemble de notre situation philosophique, et l'évolution de Clotilde s'était effectuée sans qu'Elle eût senti l'influence du Positivisme. Les conclusions morales qu'Elle avait formulées ne sauraient donc acquérir un caractère décisif avant que son cœur n'eût subi les réactions de la philosophie scientifique. La connaissance personnelle d'Auguste Comte était même indispensable pour lui permettre d'apprécier l'âme masculine chez le plus prodigieux de ses représentants. Ce n'est qu'ainsi qu'Elle se trouverait à même de confirmer et de corriger les résultats auxquels l'avait conduit la contemplation des natures, quelque éminentes qu'elles aient été, avec lesquelles Elle avait vécu. Et une observation semblable s'applique à notre Maître, quant à la portée de ses relations personnelles avec Clotilde.

On va voir quelle série de touchants événements aboutit à cette incomparable union, qui ne saura jamais être dignement résumée qu'en tâchant de l'identifier avec l'adoration que notre Maître adressait sans cesse à Clotilde, d'après les plus sublimes interprètes du Moyen-âge :

Donna, sei tanto gande, e tanto vali.
Che qual vuol grazia, ed a te non ricorre,
Sua desianza vuol volar senz'ali.
La tua benignità non pur soccorre
A chi dimanda, ma molte fiate
Liberamente al dimandar procorre.
In te misericordia, in te pietate,
In te magnificenza, in te s'aduna
Quantunque in creatura è di bontate.
DANTE. *Paradis.* Chant XXXIII.

O amanza *del solo amore*, o diva,
. . . . . .
Non è l'affezion mia tanto profonda,
Che basti a render voi grazia per grazia
Ibidem. Chant IV.

Quella che'mparadiza la mia mente :
Ibidem. Chant XXVIII.

Ogni basso pensier del cor m'avulse
PÉTRARQUE. Sonnets.

Vergine Madre, Filia del tuo figlio,
DANTE. *Paradis.* Chant XXXIII.

Amem Te plus quam me, nec me nisi propter Te !
THOMAS-À-KEMPIS. *Imitation.* Liv. III. Ch. V.

Tre dolci nomi ha' in te raccolti
Sposa, Madre, e Figliuola !
PÉTRARQUE. Sonnets.

Femme, tu es si grande et si puissante, que celui qui souhaite une grâce et ne s'adresse pas à toi, veut que sont désir vole sans ailes. Ta bonté ne vient pas seulement en aide à ceux qui demendent, mais souvent elle devance les vœux avec libéralité. En toi est la miséricorde, en toi la pitié, en toi la magnificence, en toi ce réunit tout ce qu'il y a de bonté dans la créature.

O amante du seul amour ! O déesse !... Mon affection n'est pas si profonde, qu'elle suffise à vous rendre grâce pour grâce.

Celle qui emparadise mon esprit
M'arrache du cœur toute basse pensée.
O VIERGE-MÈRE, Fille de ton fils.

Que je t'aime plus que moi-même et que je ne m'aime que pour l'amour de toi.

Trois doux noms sont réunis en Toi
Épouse, Mère, et Fille !

TEMPLE DE L'HUMANITÉ à Rio de Janeiro.

L'HUMANITÉ
personnifiée par CLOTILDE
Tableau de Decio Vilares, à la salle DANIEL ENCONTRE, au Temple de Rio.

DEUXIÈME PÉRIODE

UNION

ROSALIE ET CLOTILDE

COMBINAISON DE L'ESSOR MORAL DE CLOTILDE DE VAUX AVEC L'ÉVOLUTION PHILOSOPHIQUE D'AUGUSTE COMTE.

Octobre 1844 au 10 Avril 1846.

PRÉCIS BIOGRAPHIQUE

FONDATION de la RELIGION DE L'HUMANITÉ

> . . . *Vivre pour autrui.* Voilà le vrai bonheur, comme le vrai devoir ! *Toi seule m'enseignas à fondre leurs formules !* Quels plaisirs peuvent l'emporter sur ceux du dévouement ? Pour devenir un parfait philosophe, il me manquait surtout une passion, à la fois profonde et pure, qui me fit assez apprécier la partie affective de la nature humaine. (AUGUSTE COMTE. TESTAMENT. *Prières*, p. 82).

TEMPLE DE L'HUMANITÉ à Rio de Janeiro.

ROSALIE BOYER

vouant son enfant nouveau-né à la régénération religieuse.
Tableau du peintre brésilien Eduardo de Sá.

DEUXIÈME PÉRIODE
DE LA VIE DES FONDATEURS
de la
RELIGION DE L'HUMANITÉ
Octobre 1844 au 10 Avril 1846.

UNION
ROSALIE ET CLOTILDE

COMBINAISON DE L'ESSOR MORAL DE CLOTILDE DE VAUX AVEC L'ÉVOLUTION PHILOSOPHIQUE D'AUGUSTE COMTE

Fondation
de la
RELIGION de l'HUMANITÉ

Qu'est-ce qu'une grande vie ?
Une pensée de la jeunesse, exécutée par l'âge mûr.
ALFRED de VIGNY.

Un célèbre écrivain (M. de Lamenais), qui connaissait déjà ma triste situation domestique, disait de moi, il y a vingt ans : *C'est une belle âme, qui ne sait où se prendre.* J'espère lui avoir jusqu'ici prouvé que je le sais, s'il a réellement suivi de bonne foi mon développement total. Mais je compte, grâce à vous (Clotilde) l'empêcher désormais de conserver, à cet égard, le moindre doute sincère. (TESTAMENT *Correspondance* p. 296. Lettre d'AUGUSTE COMTE à CLOTILDE le 5 Août 1845).

Moi, qui puis me glorifier d'avoir dignement connu, par une longue experience, les plus sublimes jouissances de la vie contemplative, j'ose assurer maintenant que *rien dans l'existence humaine n'est comparable au bonheur habituel résulté d'une affection pure*, pas même les intimes satisfactions d'élite que procure la découverte *des grandes vérités*. Que ne vous dois-je donc pas, ma Clotilde, pour m'avoir enfin pleinement initié à cette *suprême félicité !* (*Ibidem.* p. 518 à 519. Lettre d'AUGUSTE COMTE, le 22 Février 1846).

Ceux qui se proposent de diriger les autres ont bien souvent besoin de toute leur indulgence.-- (Lettre d'AUGUSTE COMTE à CLOTILDE, le 21 Mai 1845).

Considérations préliminaires

Jusqu'ici, l'évolution régénératrice d'AUGUSTE COMTE et de CLOTILDE DE VAUX s'était ac-

complic à l'insu de l'un et de l'autre. Des circonstances inestimables tendaient pourtant, *depuis le 27 Octobre 1837*, à rapprocher ces deux âmes sans pareilles, en assurant à jamais, par là, l'efficacité morale et sociale de leurs saints efforts. Suivant ces touchants événements, nous sommes arrivés au bienheureux moment où, à l'occasion de l'une de ses visites à la Famille Marie, en Octobre 1844, Auguste Comte vit, pour la première fois, Clotilde. « Combien n'est-il point regrettable, à tant d'égards, écrivait plus tard Auguste Comte à Clotilde, que votre frère ne nous ait pas mis en relations aussitôt qu'il le pouvait, sans attendre que ce contact résultât lentement d'une source indirecte ! » (Testament. *Correspondance* p. 347. Lettre d'Auguste Comte à Clotilde).

Il faut essayer maintenant de retracer le sublime essor de ces deux âmes incomparables jusqu'à ce qu'une fatale catastrophe vint rendre prématurément *subjective* la coopération de Clotilde à la régénération sociale. On y verra que l'adoration sans exemple que lui voua Auguste Comte assura seule la pleine efficacité de cet angélique concours, au delà même des plus hardies espérances conçues par leurs plus éminents prédécesseurs des deux sexes. Mais la publication de la suite de cette méditation religieuse subit un retard dont nous ne saurions préciser la durée. Nous avons cru donc devoir y suppléer d'après un extrait donnant une idée de l'ensemble de cette esquisse, de sorte que celle-ci parût dans l'année consacrée à la célébration du Centenaire de la Naissance de notre très-sainte Mère spirituelle.

PARIS

Vue de la maison n.° 10 de la rue Monsieur le Prince où demenra Auguste Comte, depuis de 15 Jullet 1841 jusqu'au jour de sa mort et par lui considerée le premier temple de l'Humanité

Situation personnelle d'Auguste Comte en Octobre 1844

A) Situation privée

1. *Isolement conjugal de notre* Maître, *depuis le 5 Août 1842.*

> Il est seulement bien regrettable que les besoins d'affection, que j'éprouve si vivement, soient chez moi si peu satisfaits, sans que cependant je croie l'avoir mérité par aucune faute grave, autre que celle d'avoir épousé une femme depourvue d'affection à mon égard. (Auguste Comte. *Lettres à Stuart Mill*, p. 77, lettre du 21 Août 1842).
>
> L'obligation où je vais me trouver davantage de *me réfugier de plus en plus dans la vie mentale*, me deviendra, grâce à vous et à un petit nombre d'autres, d'autant moins pénible que mon développement philosophique tend graduellement à déterminer en ma faveur *d'éminentes sympathies morales*, qui en constituent, à mes yeux, la plus précieuse récompense. (*Ibidem* p. 84, lettre du 30 Septembre 1842.)

Notre Maître demeurait, depuis Juillet 1841, à la rue Monsieur-le-Prince, n. 10, où il resta jusqu'à sa mort, le 5 Septembre 1857.

Après dix-sept ans de souffrances généreusement endurées, cruelles conséquences de sa *seule faute vraiment grave*, son toit conjugal avait été déserté, pour la dernière fois, *le 5 Août 1842*, par la malheureuse qu'il avait espéré sauver en l'épousant, malgré les plus justes scrupules domestiques et sociaux, où s'est pratiquement résumé, en Occident, la sagesse séculaire de l'Humanité. Reconnaissant jusqu'à son extrême limite le principe *l'homme doit nourrir la femme*, il avait accepté l'obligation d'une annuité viagère de trois mille francs, à celle qu'il avait voulu lier à son sort. [1]

Mais son horrible malheur conjugal n'avait nullement ébranlé ses convictions philosophi-

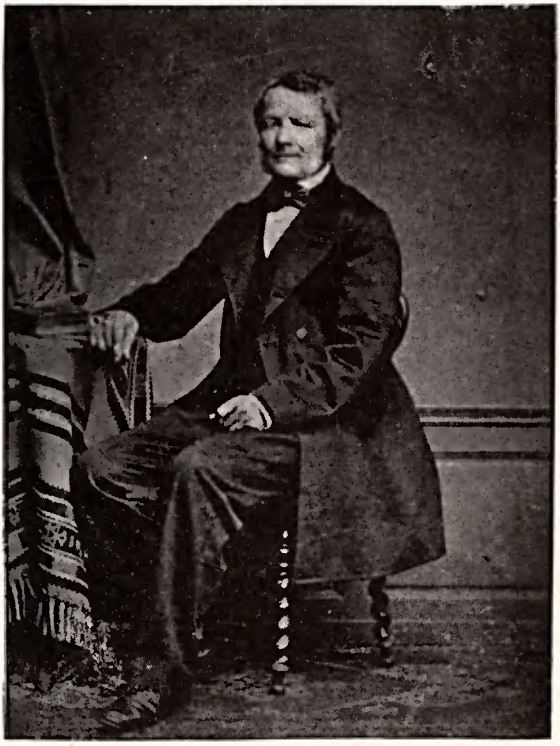
1. Notre Maître fut forcé de réduire cette pension à deux mille francs, après la spoliation polytechnique.

ques, au sujet do l'indissolubilité du mariage. Voici ce qu'Il écrivait à Stuart Mill, le 30 Septembre 1842 :

« Quant à nôtre défaut actuel de concordance au sujet du divorce, je suis persuadé que, malgré mon cas individuel, de nature heureusement exceptionnelle, quoique aujourd'hui trop peu rare, je ne tarderai point à vous ramener à mon opinion sur l'importance sociale de la pleine indissolubilité du mariage, dernier complément indispensable de l'institution monogamique, condition essentielle de l'économie finale ; car j'ai longtemps séjourné dans la phase sociologique où vous êtes encore à cet égard, et j'en suis spontanément sorti, contre les tendances de ma propre situation personnelle, par suite des plus profondes convictions résultées de l'ensemble de mes méditations politiques. Sans me targuer ici du mérite si naturel, chez tout philosophe, d'une conduite conforme à ses principes, je dois du moins vous faire observer que l'inébranlable persistance de cette conviction, au milieu des motifs privés qui devraient me solliciter si énergiquement en sens contraire, constitue certainement une présomption très-puissante en faveur de l'appréciation philosophique qui m'a conduit à penser ainsi, et qui me ferait opiniâtrément refuser à toute tentative de divorce, quelque heureuse qu'elle pût être exceptionnellement pour moi, si, ce qui ne serait pas impossible, une prochaine poussée révolutionnaire venait une seconde fois importer chez nous ce dissolvant protestant.» (Auguste Comte, *Lettres à Stuart Mill* p. 85 à 86, Lettre du 30 Septembre 1842).

SOPHIE THOMAS (née BLIAUX)

FILLE ADOPTIVE D'AUGUSTE COMTE.
D'après une photographie appartenant à son fils, notre confrère, Mr. Paul Thomas.



MARTIN THOMAS

Époux de SOPHIE BLIAUX

D'après une photographie appartenant à son fils,
notre confrère Mr PAUL THOMAS

2. *Le foyer d'*Auguste Comte, *depuis le 5 Août 1842, jusqu'à sa mort, le 5 Septembre 1857.*

Après Juillet 1841, une digne Dame prolétaire d'une rare valeur morale et mentale, Sophie Thomas (née Bliaux), Épouse de Martin Thomas, homme de peine, était entrée, comme cuisinière, chez notre Maître. Dans son humble condition, Elle offrit, dès lors, au Philosophe un type éminent «de la supériorité finale de la femme prolétaire, qu'avait annoncée Jeanne d'Arc.» (Pol. Pos. III, p. 538). Voilà comment Sophie devint la pieuse témoin du malheur conjugal de notre Maître. Et, lorsque celui-ci resta seul, ce fut au modeste dévouement de Sophie qu'il confia le soin de son triste foyer.

«Après sept ans d'épreuves journalières, notre Maître proclama Sophie sa *Fille adoptive*, devant un nombreux auditoire des deux sexes, dans la cérémonie religieuse du Jeudi 18 Juillet 1850, relative au second mariage positiviste.» (Testament. p. 12.)

Dans la *Préface* du tome premier de la Politique Positive, publiée en Août 1851, Auguste Comte fait cette appréciation de Sophie:

«Cette double garde subjective [1] se trouve complétée par la sainte influence objective que mon cœur reçoit journellement de l'éminente prolétaire qui daigna se vouer à mon service matériel sans soupçonner qu'elle m'offrirait aussi un admirable type moral. Son heureuse impuissance de lire fait mieux ressortir, non-seulement sa supériorité affective, mais encore la rectitude et la pénétration de son esprit, qui a spontanément utilisé toutes les leçons d'une sage expérience féminine. Une telle providence

1 Allusion à Rosalie Boyer et Clotilde. R. T.-M.

ranime, à son insu, l'impulsion morale de mes deux autres anges, par le doux spectacle permanent de notre état normal, l'activité et l'intelligence librement subordonnées au sentiment. Si l'adoption légale était moins entravée, dix années d'une appréciation décisive me permettrait aujourd'hui de proclamer SOPHIE BLIOT comme la fille de mon choix. Quoique cette satisfaction me soit interdite, tous les bons esprits unis à des cœurs honnêtes m'en accorderont l'équivalent moral, et la postérité sanctionnera ma juste reconnaissance. Celle que ma sainte compagne chérissait comme une excellente sœur aurait aussi gagné le cœur de ma pieuse mère. Le vertueux ensemble de ces trois admirables types féminins m'excite spécialement à cultiver chacun des trois instincts sympathiques, l'attachement entre les égaux, la vénération pour les supérieurs, et la bonté envers les inférieurs. Mes affections journalières confirment ainsi l'intime réalité de ma conception générale du véritable état social, où l'ordre normal résultera surtout d'une double combinaison des philosophes avec les femmes et avec les prolétaires.» (POL. POS. I. *Préface*, ps. 12 à 13).

3. *Douloureuse situation de notre* MAÎTRE, *à l'égard de sa* FAMILLE MATERNELLE.

Notre MAÎTRE vivait alors presque isolé. Et, pour juger assez de son affreuse situation domestique, il faut enfin rappeler que son malheur conjugal avait entraîné, encore du vivant de sa sainte MÈRE, ROSALIE BOYER, la suspension de ses relations avec sa FAMILLE. Celle-ci, composée alors de son vieux Père, LOUIS COMTE, et de sa Sœur ALIX, habitait MONTPELIER, la ville

natale d'Auguste Comte, et où expira, le 3 Mars 1837, Rosalie Boyer, qu'Il ne voyait depuis dix ans. Dans cette même ville vivait la nourrice d'Auguste Comte, Françoise Jourdan, envers laquelle, Il conserva toujours la plus touchante tendresse.

Voici comment notre Maître apprécie Rosalie Boyer, dans la *Préface* du tome premier de la Politique Positive :

«Ma noble et tendre mère, que j'ai perdue depuis quatorze ans, fut réellement la première source de toutes mes qualités essentielles, non-seulement de cœur, mais aussi de caractère, et même d'esprit. Néanmoins, j'avoue humblement ici que je ne l'ai jamais autant aimée que l'exigeaient ses vertus et ses malheurs. Cette insuffisante tendresse ne lui fut pas même assez témoignée, d'après la mauvaise honte de paraître trop sensible qu'inspire l'éducation actuelle. Or, le culte de ma sainte compagne a seul ranimé celui de ma digne mère. La vénérable image de Rosalie Boyer s'est de plus en plus combinée avec l'aimable présence de Clotilde de Vaux, d'abord dans ma visite hebdomadaire à la tombe chérie, et ensuite pendant mes prières quotidiennes. Ces deux anges si concordants, qui présidèrent aux deux phases extrêmes de mon initiation morale, seront, j'espère, à jamais réunis par la reconnaissance de l'humanité envers l'ensemble de mes services. Leur commune adoration indique l'heureuse tendance de mon culte principal à se répandre naturellement sur tous les êtres dignes d'une telle adjonction. Je ne pouvais puiser ailleurs cette tardive compensation de mes torts filiaux, ni la force de les avouer publiquement. » (Pol. Pos. I. *Préface* p. 12).

Nous citerons enfin, quant à la situation de

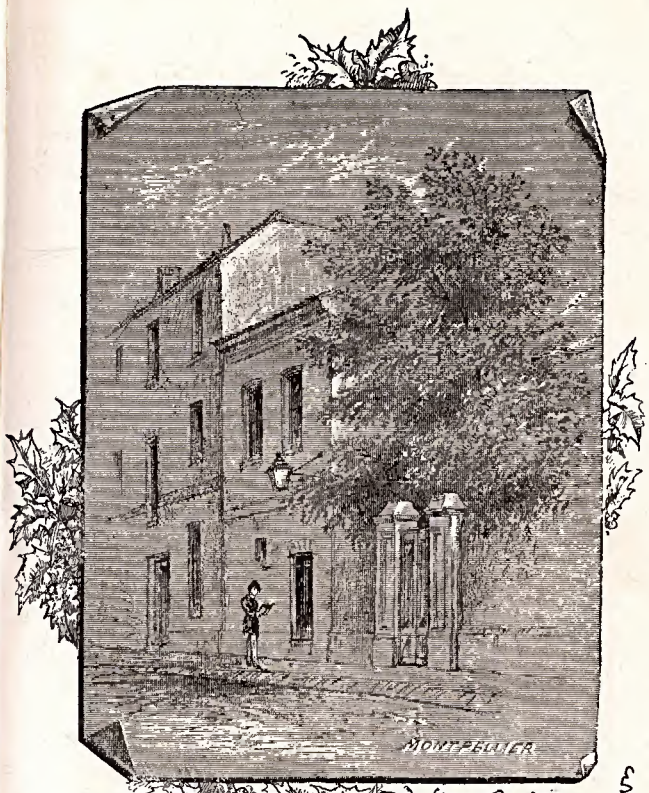
notre MAÎTRE, à l'égard de sa FAMILLE MATERNELLE, le passage suivant de la lettre d'ALIX COMTE au Dr. Robinet:

« En pensant à rappeler mes souvenirs sur mon illustre frère je me suis souvenue d'un trait qui l'honore, dont j'ai parlé à M. Audiffrent dans la crainte qu'il ait oublié de vous en faire part, je crois devoir vous le dire. M. Audiffrent me questionnait beaucoup pour s'assurer si, avant sa maladie, [1] je n'avais pas à me plaindre de mon frère; je lui répondis que non; jamais il ne m'avait donné de sujets de plaintes; qu'au contraire, il était très bien pour moi; et, pour lui en donner une preuve, je lui dis qu'un jour il avait écrit à mes parents qu'il ne voyait pas qu'on se pressa pour me marier, cependant j'avais l'âge (environ 24 ans [2]); que, si c'était le défaut de fortune qu'en fut la cause, il ferait par acte une rénonciation à tout ce qui lui reviendrait de la succession paternelle; que l'on n'avait qu'à lui envoyer l'acte comme l'on voudrait et qu'il signerait. Ce qui ne fut pas fait. Vous voyez que j'avais raison de dire que je n'avais pas tort de n'avoir pas de raisons pour me plaindre, et, si j'avais eu le caractère intéressé comme on le lui avait fait croire, j'aurais engagé mes parents à faire faire cet acte, crainte que plus tard il ne voulut plus. J'ai cru devoir vous le dire, si vous parlez de sa mésintelligence avec sa famille, ce trait qui l'honore ne devait pas être ignoré. Je laisse cela à votre bon jugement et à l'attachement vrai que vous lui portez. [3] (Lettre du 27 Avril 1860, inédite.)

1 Allusion à la crise cérébrale de notre MAÎTRE, en 1826—R. T. M.

2 Ce fait dut avoir lieu en 1825; car ALIX COMTE mourut le 22 Mars 1869, à l'âge de 68 ans — R. T. M.

3 Voir *Uma Visita aos Lugares Santos do Positivismo*, ps. 129 à 130.—L'ortographe d'Alix COMTE a des incorrections que nous avons cru inutile de reproduire.—R. T. M.



MONTPELLIER
Maison où nacquit Auguste Comte

B) Situation publique d'Auguste Comte *en Octobre 1844.*

1. Relations sociales de notre Maître, *en* 1844.

Parmi les relations sociales de notre Maître, nous nous bornerons à mentionner ici, outre Charles Bonnin, et Lenoir, la Famille Austin. Voici l'appréciation de notre Maître, sur Charles Bonnin. Dans sa lettre du 10 Janvier 1845, à Stuart Mill, indiquant les personnes favorables au projet de Littré sur la fondation d'une Revue Positive, notre Maître disait, de Charles Bonnin :

« ... Un vieillard de mes intimes amis, sorte de conventionnel amateur, qui me sert de type éminent de l'école purement révolutionnaire, donne à cette convergence remarquable encore plus de poids... » (*Lettres* à Stuart Mill, p. 306.)

Dans la *Préface* du tome premier de la Politique Positive, Auguste Comte dit :

« ... pendant la majeure partie de mon isolement, ma constance fut ensuite soutenue par l'admirable conversion d'un énergique révolutionnaire, digne ami du grand Carnot. Charles Bonnin, qui aurait pu être mon père, s'honora, pendant sa noble vieillesse, de devenir mon premier disciple, en dédaignant trop ses propres écrits. Carnot lui-même, quelques mois avant de mourir en exil, m'avait déjà fait parvenir, de la manière la plus touchante, les augustes encouragements que lui inspirait ma découverte toute récente des lois sociologiques...» (*Ibidem* p. 21 à 22).

Au chapitre premier du tome IV de la Politique Positive, notre Maître cite Charles Bonnin dans ce passage :

« La constitution domestique fournit spontanément la première manifestation de cet attribut fondamental de toute existence composée; car les

enfants y représentent l'avenir et les vieillards le passé, sous l'immédiate prépondérance de l'âge mûr. Voilà pourquoi la principale période historique, équivalente à la durée normale de la vie humaine, se compose de trois générations, afin que chaque groupe actif se lie aux deux qui le comprennent, comme l'entrevit le vieil ami mentionné dans la préface générale de ce traité. (*Ibidem*, p. 35.)

Charles Bonnin avait une Fille, à laquelle se rapporte cette allusion de notre MAÎTRE, dans le même chapitre :

«... La malheureuse fille du vieil ami rappelé ci-dessus me témoignait naïvement, quelques jours avant d'expirer, combien elle sentait ce prix (l'immortalité *subjective* dans et par autrui), par ce touchant oracle, qui l'associe à mon éternelle patronne, alors morte depuis trois ans : *Elle est bien heureuse, la voilà certaine de l'immortalité* ! (*Ibidem*, ps. 50 à 51.)

Enfin, dans ses *Prières* notre MAÎTRE consacre à Charles Bonnin et à sa tendre Fille ce touchant témoignage de son affection :

(Souvenirs intercalés de mon vieil ami Charles Bonnin et de sa malheureuse fille Victoire.) (*Testament*, p. 90. Prières.)

Voici les renseignements donnés par Pierre Laffitte :

«Les dîners mensuels d'Auguste Comte ont cessé, je crois, presque immédiatement après la mort de M. Bonnin, en 1846 ; ...Auguste Comte donnait ces dîners mensuels le jour où son vieil ami Bonnin, qui habitait Bourg-la-Reine, venait toucher à Paris les arrérages d'une petite pension... Auguste Comte, qui ne parlait guère, y était d'une simplicité parfaite ; les convives habi-

tuels étaient : M M. Lenoir, Bonnin et Thalès Bernard ; ils représentaient, à eux trois, trois époques de notre histoire : le XVIII siècle, la Révolution et l'époque contemporaine. M. Lenoir, ami intime du fameux Ampère et de Ballanche, avait été sous la Restauration un des membres actifs de l'Athénée, où Auguste Comte avait exposé la Philosophie positive ; c 'est probablement là que la relation s'était formée. [1] M. Lenoir avait toute la grâce polie et aimable d'un homme du XVIII siècle, mais aussi avec trop de mollesse dans la décision et les opinions. M. Bonnin offrait un contraste absolu ; il était venu à Comte par les préoccupations politiques et sociales ; ami du grand Carnot, il avait partagé toutes les terribles émotions de la Révolution et il en avait conservé l'ardeur et l'énergie un peu farouche. Je me rappellerai toujours avec quelle sorte de fureur concentrée il parlait des Girondins ; on pouvait juger par lui de ce que furent les passions vigoureuses qui ont permis à la Convention le grand effort qui a sauvé la France. Auguste Comte, avec son aimable bienveillance, calmait quelques fois le retour violent de M. Bonnin vers les ardeurs révolutionnaires, notamment quand celui-ci regrettait que l'on n'eût pas rasé les Tuileries... (*Revue Occidentale*. 1886, XVII, p. 204 à 205.)

Sur Lenoir, nous ajouterons le passage suivant de la lettre que notre MAÎTRE lui adressa le 28 octobre 1846, où celui-ci fait allusion « à l'intimité réelle (du moins en notre MAÎTRE) qui les lia pendant quatre ans » :

« Par une plénitude de confiance qui n'était pas, à beaucoup près, réciproque, je vous ai tou-

1 Il avait été jusqu'à la fin sécretaire de l'Athénée. Il mourut en 1856. La société de l'Athenée se liquida en Juin et Juillet 1847. — (P. Laffitte. *Rev. Occ.* 1894 n. V. p. 261)—R. T. M.

jours montré mon cœur entier, surtout pendant l'année la plus importante de ma vie privée. Je vous en ai laissé voir tous les mouvements dans leur naïve imperfection initiale, sans vous cacher même ceux qui ne se prolongent pas au-delà du temps de les manifester. Malgré quelques passages de votre lettre, j'espère que vous n'abuserez jamais de ces intimes révélations, même en ce qui m'est purement personnel, quoique je ne craigne nullement de vivre au grand jour, en véritable philosophe. Personne ne sait mieux que moi combien je suis loin d'être parfait. Néanmoins, à tout prendre, je me crois très propre, de cœur comme d'esprit, à constituer spontanément une sorte de type, non pas idéal, mais réel. Quant à vos éloges sur mon intelligence, ils me toucheraient beaucoup si je ne connaissais pas notre tendance habituelle à admirer également les penseurs les plus incompatibles. La vertueuse passion dont je vous fit une complète confidence fut d'ailleurs toujours mal appréciée par vous. Votre cœur n'y sentit qu'une sorte de rivalité puérile ; et votre esprit ne comprit jamais sa puissante réaction philosophique sur le perfectionnement spontané de mes nouvelles méditations sociales, où l'affection doit dominer de plus en plus la spéculation. » (Auguste Comte— *Corresp. inédite*. Quatrième partie, ps. 115 à 116.)

On verra ci-après que les relations d'Auguste Comte avec Stuart Mill lui procurèrent l'occasion de connaître, vers la fin de 1843, la Famille Austin. Nous extrayons de l'*Encyclopédie britannique* les données suivantes :

John Austin, un des plus habiles écrivains anglais en jurisprudence, naquit le 3 Mars 1790, et mourut en Décembre 1859.

Sarah Austin, traducteur et écrivain en plusieurs genres, naquit en 1793. Elle appartenait à

la Famille Taylor de Norwieh, qui eompte plusieurs membres distingués dans la littérature et dans la seienee; devint une femme belle et instruite. En 1820, Elle se maria avee John AUSTIN. Après son veuvage survenue en Déeembre 1859, SARAH AUSTIN publia les *Léçons sur la Jurisprudence* ou la *Philosophie du droit positif* de son époux. Elle mourut à Weybridge, au Surrey, le 8 Août 1867.

SARAH AUSTIN se trouvait à sa einquante-unième année, quand AUGUSTE COMTE entra en rélations avec la famille AUSTIN. Dans ses lettres à notre MAÎTRE, Stuart Mill dit que SARAH AUSTIN était plus eonnue que son époux.

2. Position polytechnique de notre MAÎTRE.

> Si le temps des bûchers et des empoisonnements ou seulement celui des guillotines, pouvait revenir ils oseraient tout contre moi ; car ce sont toujours les mêmes haines, mais heureusement contenues par un meilleur milieu. (LETTRES D'AUGUSTE COMTE à Stuart Mill, p. 243 ; lettre du 22 Juillet 1844).
>
> Le ministre (Maréchal Soult) y déclare formellement (dans sa lettre officielle de 15 Juillet 1844) qui *il s'est assuré que M. Comte mérite toute la confiance du gouvernement*, l'acte tenté contre moi y est qualifié de *déni de justice auquel le ministre ne doit pas s'associer ;* l'exclusion dont je suis l'object y est présentée comme *inconciliable avec le zèle et la loyauté que M. Comte a montrés pendant sept ans d'exercice de ses fonctions ;* il la signale aussi comme *contraditoire aux propres éloges du Conseil lui-meme à ce sujet* (*Ibidem* p. 246).
>
> En pensant au noble exemple de Condorcet travaillant à son principal ouvrage dans l'attente journalière de l'échafaud, on n'est point tenté de se faire un mérite de pouvoir travailler avec la perspective prochaine de la misère ou de graves embarras passagers. Mais il est bien triste néanmoins de se sentir pleinement la verdeur morale et la spontanéité mentale propres à la jeunesse, de se reconnaître intimement capable d'exécuter, avant la décadence sénile, tous les grands travaux qu'on a annoncés et de voir cette noble carrière exposée à être arrêtée, ou sérieusement retardée, par de misérables difficultés matérielles, résultées d'une infame spoliation ! (*Ibidem*, ps. 320 à 321 ; lettre du 15 Mai 1845).

L'essor de la carrière philosophique d'AUGUSTE COMTE alla graduellement ameutant eon-

tre lui l'ensemble des classes lettrées, spécialement la coterie cosmologique, surtout le groupe mathématico-astronomique, dont dépendait directement la situation matérielle du noble PENSEUR. Le 22 Décembre 1832, Il avait été nommé, sous la proposition de Navier, répétiteur à l'École polytechnique. Frustré ensuite dans sa candidature à la chaire d'Analyse, à cause des animosités académiciennes, que soulevaient, de plus en plus, son incomparable supériorité didactique, non moins que sa prééminence philosophique et le Positivisme naissant, Il dut à l'influence de Dulong d'être nommé, le 1er Juillet 1837, examinateur des candidats pour l'admission, à la même École. Parmi les quatres examinateurs pour l'admission. *Il était le seul* soumis à une réélection annuelle, ainsi qu'il a été rappelé ci-dessus. À ces deux fonctions AUGUSTE COMTE ajoutait celle de professeur à l'établissement particulier de Laville, qui, préparant spécialement des candidats à l'École polytechnique, subissait la pression des influences dominantes à cette École.

On a vu que notre MAÎTRE fit sa première tournée comme examinateur vers la fin de 1837, et que, pendant cette tournée inaugurale, eut lieu l'événement fortuit rapprochant AUGUSTE COMTE de la FAMILLE de CLOTILDE.

On a eu déjà aussi l'occasion d'indiquer ci-dessus, en retraçant le début de Maximilien Marie, la situation polytechnique d'AUGUSTE COMTE, depuis Août 1842 à Octobre 1844. Il suffit maintenant de rappeler ces incidents, en y ajoutant quelques détails qui furent alors omis.

La publication du sixième et dernier volume du SYSTÈME DE PHILOSOPHIE POSITIVE, le 18 Août 1842, fut suivie du procès contre l'éditeur; et notre MAÎTRE obtint, par l'arrêt rendu le 29 Décembre

1842, la pleine réparation qu'il dut réclamer. Pendant ce temps, AUGUSTE COMTE rédigea la première moitié de sa GÉOMÉTRIE ANALYTIQUE.

L'année 1843 commençait menaçante. Déjoués au grand jour, les savants trament dans les ténèbres leur revanche. Enfin, en Février, la terminaison de la GÉOMÉTRIE ANALYTIQUE permit notre MAÎTRE de reprendre ses longues et mélancoliques promenades.

La publication de cet ouvrage, en Mars 1843 sembla, d'abord, exercer une influence favorable sur la situation polytechnique d'AUGUSTE COMTE. Mais les ennemis du PHILOSOPHE ne tardèrent pas à y trouver, d'après la manière élevée par laquelle y était envisagée la géométrie générale, une nouvelle base à leur honteuse exploration, soulevant contre notre MAÎTRE la foule des intéressés à la dégradation de l'enseignement. C'est ainsi que Mai et Juin 1843, [1] furent presque entièrement remplis avec les incidents de la première tentative pour ravir à AUGUSTE COMTE la place d'examinateur. Ces plans furent frustrés grâce surtout à l'énergique intervention de Poinsot et de Blainville. Mais la vengeance des ennemis de notre MAÎTRE restait à peine ajournée. Coriolis, directeur des études, l'avertit, au nom du conseil, qu'une notable partie de ce corps semblait disposée à changer désormais chaque année la personne appelée aux fonctions d'examinateur.

Pendant cette crise parut la LOGIQUE de Stuart Mill. où la grandeur de l'œuvre philosophique d'AUGUSTE COMTE était dignement proclamée. Et, en Juin 1843, comme l'on a déjà vu, Maximilien Marie publia son DISCOURS SUR LA NATURE DES

1 Voir les incidents dans les lettres à Stuart Mill et les lettres au Maréchal Soult.

GRANDEURS NÉGATIVES ET IMAGINAIRES, en le faissant précéder d'une enthousiaste *dédicace* à notre MAÎTRE.

Telle était la situation de notre MAÎTRE lorsque, vers la fin de 1843, ses relations avec Stuart Mill lui procurèrent la connaissance de la Famille AUSTIN.

L'urgence de cette publication ne nous permet pas de poursuivre ici le récit des incidents de la persécution polytechnique. Il faut seulement rappeler que, le 27 Mai 1844, les ennemis de notre MAÎTRE parvinrent à lui ravir la place d'examinateur pour l'admission.

Notre MAÎTRE en appela, pour la second fois, au Ministre de la Guerre, le Maréchal Soult, lui dénonçant la prévarication dont il devenait victime, et sollicitant une enquête. Le Maréchal Soult blâma sévèrement la conduite du Conseil polytechnique et se refusa à nommer le successeur de notre MAÎTRE, se bornant à désigner un substitut provisoire.

Grâce à l'amicale entremise de Stuart Mill, notre MAÎTRE obtint le généreux concours par lequel Grote, Molesworth, et Raikes Currie empêchèrent, pendant une année, les graves conséquences de cette atroce iniquité.

Malgré cette pénible situation, notre MAÎTRE conclut, en Juillet 1844, son ASTRONOMIE POPULAIRE, parue la même année.

Ce qui précède suffit d'ailleurs essentiellement pour que l'on conçoive la situation matérielle d'AUGUSTE COMTE, à cette époque. Nous nous bornerons donc à rappeler que la lutte polytechnique procura spontanément une occasion au développement des relations entre Maximilien Marie et notre MAÎTRE.

MONTPELLIER
Eglise de St. Pierre

La vie de notre MAÎTRE le conduisit alors à la méditation directe de son second grand ouvrage, qui devrait être le SYSTÈME DE POLITIQUE POSITIVE, en reprenant le programme de sa jeunesse. Cet effort mental aggrava davantage sa situation morale. Le concours de ces circontances finit par déterminer, en Septembre 1844, une répercussion sur sa santé physique, en le tenant dix jours alité et sans nourriture, outre l'insomnie. (LETTRES A STUART MILL, lettre du 21 Octobre 1844).

*b) Situation philosophique d'*AUGUSTE COMTE, *lors de sa bienheureuse rencontre avec* CLOTILDE.

Nous devons commencer indiquant la situation mentale à laquelle était arrivé notre MAÎTRE, dans son SYSTÈME DE PHILOSOPHIE POSITIVE.

Voici comment Il appréciait, dans le tome IV de cet ouvrage, la MORALE CATHOLIQUE,

« ... Quand la morale des peuples avancés nous a prescrit, en général, la stricte obligation *d'aimer nos semblables comme nous-mêmes*, elle a formulé, *de la manière la plus admirable*, le précepte le plus fondamental, *avec ce juste degré d'exagération* qu'exige nécessairement l'indication d'un *type* quelconque, au dessous duquel la réalité ne sera jamais que trop maintenue. Mais, dans ce sublime précepte, *l'instinct personnel ne cesse point de servir de guide et de mesure à l'instinct social*, comme l'exigeait la nature du sujet : de toute autre manière, le but du principe eût été essentiellement manqué ; *car, en quoi et comment celui qui ne s'aimerait point pourrait-il aimer autrui ?...* » (PHILOSOPHIE POSITIVE, IV ps. 553-554; les italiques sont de cette transcription.)

Dans le même tome, notre MAÎTRE se borne

à systématiser la conception catholique du mariage :

« Un système quelconque devant nécessairement être formé d'éléments qui lui soient essentiellement homogènes, l'esprit scientifique ne permet point de regarder la société humaine comme étant réellement composée d'individus. La véritable unité sociale consiste certainement dans la seule famille, au moins réduite au couple élémentaire qui en constitue la base principale . . . . .

. . . . . .

« On ne saurait trop respectueusement admirer cette universelle disposition naturelle, première base nécessaire de toute société, par laquelle, dans l'état de mariage, même très imparfait, *l'instinct le plus énergique de notre animalité, à la fois satisfait et contenu*, se trouve spontanément dirigé de manière à *devenir la source primitive de la plus douce harmonie*, au lieu de troubler le monde par ses impétueux débordemens . . . .

. . . . . .

« . . . . En quoi doivent principalement consister ces inévitables modifications ultérieures du mariage moderne, *c'est ce dont la physique sociale doit aujourd'hui interdire rationnellement l'examen direct comme éminemment prématuré*, d'après sa tendance fondamentale, expliquée dans la quarante-huitième leçon, à procéder toujours de l'ensemble aux détails, conformément à l'évidente nature du sujet, dont l'irrésistible autorité scientifique ne saurait jamais être mieux prononcée qu'en un tel cas, puis que l'étude spéciale de *ces modifications quelconques* doit être nécessairement subordonnée à la conception générale, *encore profondément ignorée*, du vrai

MONTPELLIER

Vue du Cemitière de l'Hôpitael général où fut inhumée Rosalie Boyer, dans le terrain commun, le 4 Mars 1837, entre 7 et 8 h du matin

système de la réorganisation sociale, sous peine d'égarer l'imagination humaine à la dangereuse et irrationnelle poursuite d'utopies vagues et indéfinies, uniquement suseeptibles de troubler sans but la vie réelle. . . . Raprochant, autant que possible, l'analyse des sexes de celle des âges, *la biologie positive tend finalement à représenter le sexe féminin*, prineipalement chez notre espèee, *comme nécessairement constitué*, eomparativement à l'autre, *en une sorte d'état d'enfance continue, qui l'éloigne davantage*, SOUS LES PLUS IMPORTANTS RAPPORTS, du *type idéal de la race*. . . . (*Ibidem*, ps. 559 à 570 --- Les italiques sont de eette transeription.)

En appréciant le *célibat ecclésiastique*, notre MAÎTRE, s'exprimait ainsi, au tome cinquième de son SYSTÈME DE PHILOSOPHIE POSITIVE:

«La première [1] consiste dans l'institution, vraiment eapitale, du célibat eeclésiastique, dont le développement, longtemps entravé, et enfin eomplété par le puissant Hildebrand, a été ensuite justement regardé eomme l'une des bases les plus essentielles de la discipline saeerdotale. Il serait entièrement superflu de rappeler ici les motifs assez connus qui, puisés dans la saine appréciation générale de la nature humaine, expliquent son influence nécessaire *sur le meilleur accomplissement, intellectuel ou social, des fonctions spirituelles: nous devons même éviter soigneusement d'entamer, d'une manière directe ou indirecte, l'examen de la convenance de cette institution pour le nouveau pouvoir spirituel, ultérieurement destiné à réorganiser les sociétés modernes;* cette question délicate, *aujourd'hui trop*

1 Des deux conditions capitales qui ont été indispensables au plein developpement du Catholicisme, et devaient résulter spontanément de son entière maturité.» (*Ibidem, p. 356.*)

prématurée, serait certainement oiseuse á agiter, et *peut-être dangereuse ;* elle ne saurait être décidée convenablement, d'après une expérience graduelle suffisamment approfondie, que par ce pouvoir lui-même, déjà presque constitué, à l'exemple du catholicisme, quoique beaucoup moins tard ». (PHIL. POS., V, 356-357 --- Même observation.)

On a vu ci-dessus l'opinion de notre MAÎTRE contraire au *divorce*.

La correspondance avec Stuart Mill, mena AUGUSTE COMTE à revenir sur la comparaison des deux sexes, dans plusieurs lettres, depuis le 16 Juillet 1843 jusqu'au 14 Novembre de la même année (1843). Nous nous bornerons à en reproduire ici les deux passages suivants.

Dans sa lettre du 16 Juillet 1843, notre MAÎTRE dit :

« Quelque imparfaite que soit encore, á tous égards, la biologie, elle me semble déjá pouvoir solidement établir *la hiérarchie des sexes*, en démontrant à la fois anatomiquement et physiologiquement que *dans presque toute la série animale, et surtout chez notre espèce, le sexe femelle est constitué en une sorte d'état d'enfance radicale qui le rend essentiellement inférieur au type organique correspondant*. Sous l'aspect directement sociologique, la vie moderne, caractérisée par l'activité industrielle et l'esprit positif, *ne doit pas moins développer finalement*, bien que d'une autre manière, *ces diversités fondamentales*, que la vie militaire et théologique des populations anciennes, quoique jusqu'ici la nouveauté de cette situation n'ait pas encore permis une suffisante manifestation *de ces différences finales*, tandis que les premières semblaient s'effacer.

L'idée d'une *reine*, par exemple, même sans être *papesse*, est maintenant devenue presque ridicule, tant elle avait besoin de l'état théologique ; mais, il y a seulement trois siècles, ce n'était pas encore ainsi. Quant à *l'imperfection nécessaire des sympathies fondées sur l'inégalité*, j'en conviens avec vous ; et, à ce titre, *je pense que la plénitude des sympathies humaines ne saurait exister qu'entre deux hommes éminents dont la moralité est assez puissante pour contenir toute grave impulsion de rivalité ; ce genre d'accord me semble bien supérieur à ce qui peut jamais s'obtenir d'un sexe à l'autre*. Mais ce ne saurait être là, évidemment, *le type normal des relations les plus élémentaires et les plus communes, où la hiérarchie naturelle des sexes*, et ensuite des âges, constitue le plus énergique lien.

« La qualification d'*égalité* a été trop sophistiquée de nos jours pour être employée convenablement à caractériser le principe des rapports universels ; je lui préfère de beaucoup la formule *fraternité* que toutes les populations modernes ont spontanément consacrée à cet effet, et que j'ai en ce moment, par exemple, la satisfation de retrouver si profondément et si familièrement empreinte dans langue espagnole, où elle s'allie continuellement à l'expression la plus vive des sentiments hiérarchiques.» (Auguste Comte. *Lettres à Stuar Mill*, ps. 175 à 176. Les italiques, sauf les mots *reine*, *papesse*, *égalité*, et *fraternité*, sont de cette citation).

Et dans sa lettre du 14 Novembre, où Il considère « convenable de suspendre indéfiniment la discussion, jusqu'à ce que les conditions d'une utile reprise se trouvassent effectivement remplies de part ou d'autre, » notre Maître dit :

« La biologie comparée me semble d'ailleurs ne laisser aujourd'hui à ce sujet aucun doute es-

sentiel. En suivant, par exemple les leçons de M. de Blainville, quoiqu'il n'y ait expressément en vue aucune thèse quelconque à cet égard, il est *impossible de ne pas voir ressortir* de l'ensemble des études animales *la loi générale de la supériorité du sexe masculin dans toute la partie supérieure de la hiérarchie vivante ;* il faudrait descendre jusque chez les invertébrés pour trouver, *et encore très-rarement*, de notables exceptions à cette grande règle organique qui présente, en outre, la diversité des sexes comme croissant avec le degré d'organisation. (*Ibidem*, p. 201. Même observation).

Peu après, notre MAÎTRE entra en relations avec la Famille AUSTIN ; et l'essor de ces relations conduisit spontanément à dévoiler que ses opinions sur la hiérarchie des sexes résultaient de la fatale impossibilité où Il s'était trouvé, jusqu'alors, d'observer un type féminin assez éminent et en des conditions indispensables, pour faire évanouir l'ensemble des préjugés séculaires de l'orgueil théorique, disposant à méconnaître partout la prééminence du type féminin.

Dans sa lettre du 23 Décembre 1843, notre MAÎTRE communique à Stuart Mill ses premières impressions à l'égard de cette digne Famille.

« J'ai eu la satisfaction, il y a quelques semaines, de recevoir M. Austin, que je vous remercie beaucoup de m'avoir fait connaître et qui m'a paru un homme très-récommandable, soit par la rectitude et la solidité de son intelligence, soit par la loyauté et l'élévation de son caractere moral. En le rendant sa visite, j'ai eu le plaisir de causer avec sa femme, qui m'a semblé une personne vraimen distinguée, je n'oserais pas dire supérieure, assurément fort aimable, quoiqu'elle ne soit peut-être pas assez exempte de cette tendance *blue* qui fait

sait tant frémir Byron ; ses sentiments me paraissent d'ailleurs encore plus satisfaisants que ses idées. Vous pouvez compter que je ne négligerai aucune occasion d'entretenir d'aussi intéressantes relations, qui me seraient vraiment précieuses, au milieu d'un isolement habituel que vous savez maintenant être indépendant de toute disposition misanthropique ; malheureusement la diversité de nos habitudes et l'éloignement de nos domiciles ne me permettent guère d'espérer que ces agréables entrevues puissent devenir aussi fréquentes que je le désirerais. » (*Lettres à Stuart Mill*, ps. 216 à 217, lettre du 23 Décembre 1843).

Et dans sa lettre du 6 Février 1844, notre MAÎTRE revient sur cette appréciation :

« Je dois vous renouveler mes sincères remerciements pour le plaisir que vous m'avez procuré en me faisant connaître la famille Austin. Non seulement je sens de plus en plus combien M. Austin mérite l'estime intellectuelle et morale que je lui ai d'abord vouée, mais j'apprécie aussi, encore mieux qu'au début, le rare ensemble de qualités qui caractérise l'aimable Mme Austin. Je conviens maintenant que je l'avais primitivement jugée avec un peut trop de sévérité, surtout quant au *bluisme*, qui, au fond est loin de sa nature et même de ses habitudes ; je lui trouve maintenant, au contraire, beaucoup de ce que nous autres français appellons *bonhomie*, et ce n'est pas un petit mérite, à mes yeux, surtout chez une dame. Vous pensez bien d'ailleurs que cette modification de ma première opinion résulte seulement d'une appréciation plus complète et plus attentive sans aucun mélange de la petite inclination favorable qui doit résulter de l'assiduité de cette aimable dame à mes séances du dimanche. [1] Je regrette réellement que

1 Allusion au *Cours d'Astronomie populaire*. R. T. M.

l'ensemble de nos habitudes respectives et l'éloignement de nos domiciles ne me permettent pas de fréquenter davantage des personnes aussi intéressantes à tous égards, avec lesquelles je me sens déjà presqu'aussi à l'aise qu'après plusieurs années de relations, ce qui est pour moi une condition fort importante, et pour ainsi dire indispensable, que j'ai vu très-rarement remplie envers vos compatriotes. (*Ibidem*, ps. 222 à 223).

Parmi les relations de notre MAÎTRE, à ce moment, SARAH AUSTIN fut celle qui exerça l'influence la plus importante sur l'évolution de notre MAÎTRE, jusqu'à la bienheureuse rencontre de celui-ci avec CLOTILDE. Pour le montrer, nous nous bornerons à rappeler ici les passages suivants de la correspondance entre notre MAÎTRE et SARAH AUSTIN. (Voir la *Rev. Occ.* 2e série, t. XVII, 1898, ps. 438 à 442; t. XVIII, 1899, ps. 134 à 140, ps. 437 à 443; t. XIX, 1899, ps. 155 à 158; t. XX, 1900, ps. 276 à 281; ps. 418 à 425; t. XXI, 1900, ps. 126 à 128).

Dans sa lettre du Dimanche 3 Mars 1844, remerciant à notre MAÎTRE pour son offre du *Discours sur l'esprit positif*, qui précède l'ASTRONOMIE POPULAIRE, SARAH AUSTIN lui disait :

« Mille grâces, Monsieur, de votre précieux souvenir ; trois fois mille grâces, puisque je suis chargée par mon mari et ma belle-sœur de vous prier d'accepter les leurs. Vous savez déjà combien tout ce que vous dites nous intéresse ; vous savez le profond respect que votre courageux amour de la vérité inspire à des personnes qui aiment aussi la vérité ; respect auquel quelques différences d'opinions ne nuira jamais ; — vous avez dû voir, j'espère, que le sort de cette pauvre espèce humaine les occupe assez pour leur rendre cher tout homme qui cherche vraiment à l'amélio-

rer. Ainsi vous n'avez aucun besoin d'assurances du prix que nous attachons ni à votre livre, ni à votre société.

« *Vous n'avez pas une très haute opinion des femmes*, [1] je le vois, Monsieur, et ce *nous* vous paraîtra un peu arrogant; mais je vous dirai que, puisque mon mari m'a fait l'honneur de me l'accorder depuis vingt-deux ans, je ne permets à aucun homme, même à vous, Monsieur, de me le contester. Je n'ai d'autre sujet de fierté que celui d'avoir été censée digne de l'écouter, et capable de le comprendre, — mais avec cela, je me pense l'égale de qui que se soit.

«Ainsi ne croyez pas que c'est en *femme libre* que je prends la liberté de vous parler, de vous admirer, et même de différer de vous, Monsieur. Je n'ai pas la moindre prétention de la sorte.

«Je vais me mettre à traduire les morceaux admirables et salutaires dont je parlai, et je les enverrai à mon cher fils John Mill — car c'est ainsi qu'il est pour moi depuis qu'il a 14 ans. J'ai de ses nouvelles. Il m'assure qu'il n'y a aucune raison d'inquiétude pour sa santé. Il ne veux demander de congé que dans l'été.

«Voici une grande lettre, au lieu de deux lignes de remerciements. Après avoir dit grâces, je dis pardon, et je vous supplie, Monsieur, de croire à mon profond respect.

SARAH AUSTIN.

Notre MAÎTRE répondit le lendemain :

Madame

. . . . . .

L'importante explication entamée dans votre lettre d'hier me fournit, Madame, une heureuse occasion de me justifier directement d'une sorte

1 Cet italique est de cette transcription.—R. T. M.

de reproche, dont je serais très-affligé, et que je ne crois pas avoir jamais mérité, sur ma prétendue tendance à une insuffisante appréciation de la valeur des femmes en général, et de la vôtre en particulier. Quoique je sois très convaincu que l'office social de votre sexe doit rester essentiellement distinct de celui du nôtre, pour le bonheur normal de tous deux, je pense néanmoins avoir rendu, et avec une vive satisfaction, aux qualités morales et même intellectuelles qui sont propres aux femmes, une exacte justice fondamentale qui, au reste, deviendra naturellement plus explicite dans le grand traité spécial sur la philosophie sociale, que je vais commencer cette année. La condition générale des femmes dans la sociabilité moderne, d'accord avec leurs caractères organiques, les rend, à beaucoup d'égards, spécialement propres à mieux apprécier une véritable rénovation philosophique, en sorte que l'on devrait se défier extrêmement d'un système de philosophie, surtout sociale, qui ne trouverait, chez les femmes, aucune profonde sympathie. Sans remonter au delà de notre grand Descartes, je n'oublierai jamais que, malgré la nature abstraite et austère de ses principales conceptions, qui laissaient trop en dehors les questions sociales, *les femmes ont été réellement les premières à le comprendre et à le protéger*, par une heureuse conséquence de leur situation à la fois plus impartiale et plus dégagée des préjugés philosophiques. Peut-être ne faut-il guère compter, parmi ces généreuses patronnes, la célèbre Christine, probablement déterminée surtout, dans ces démarches, par son métier de reine ; mais on ne peut élever aucun doute sur le zèle constant et désintéressé de l'aimable princesse palatine, qui, dès l'origine, sut apprécier intimement la grande révolution mentale à laquelle Des-

cartes mettait son sceau. Quant a moi, Madame, j'ose assurer que, dans les cinquante personnes environ en Europe dont je me suis proposé, depuis vingt ans, d'obtenir la profonde sympathie comme la principale garantie et la plus noble récompense de mes travaux philosophiques, j'ai toujours pensé qu'il se trouverait une forte proportion de dames. Mais, outre cette sorte d'aveu général, je dois surtout vous exprimer, avec une douce reconnaissance, combien je suis spécialement honoré et touché de l'approbation décisive que vous avez cru devoir m'accorder essentiellement, malgré d'inévitables divergences. Sans avoir encore eu la satisfaction de vous entretenir autant que je l'eusse désiré, j'espère que vous me reconnaîtrez assez de goût et de discernement pour avoir déjà apprécié votre éminente valeur, à la fois intellectuelle et morale. Je n'ai pas manqué de remercier, avec ma sincérité accoutumée, notre cher ami John Mill de m'avoir procuré une aussi heureuse relation que celle résultée du noble et cordial échange de pensées et de sentiments qui s'est déjà opéré de ma part envers vous et votre digne époux. Quoique ma vie soit bien solitaire, j'avais eu auparavant plusieurs occasions de connaître des dames vraiment distinguées par leur portée intellectuelle ; mais *vous êtes jusqu'ici la seule*, Madame, *qui m'ayez procuré le bonheur de voir réunie la délicatesse morale à l'élevation mentale*. Celles chez qui je trouvais assez de vraie supériorité pour se placer au dessus des habitudes *blue* m'offraient le grave désappointement d'une déplorable tendance vers les aberrations de la *femme libre*.

« Permettez-moi, Madame, de vous témoigner ma vive reconnaissance pour la satisfaction que vous m'avez *enfin* procurée de contempler *l'heureuse réunion des deux attributs que je regarde*

comme également indispensables, mais qui sont aujourd'hui *presque toujours en opposition*. Cette alternative déplorable entre deux sortes de travers qui me répugnent pareillement résulte *si naturellement de l'ensemble de votre situation actuelle*, que je dois être spécialement disposé à admirer la précieuse nature qui, sans aucune affectation, s'est également éloignée de tous deux. » (*Rev. Occ.* 2e série, t. XVII, 1898, ps. 438 à 441.—Les italiques sont de cette transcription.)

Dans sa lettre du 3 Avril 1844, SARAH AUSTIN écrit à notre MAÎTRE :

. . . . . .

« Dans ce moment je ne pourrais pas même vous écouter. Une chère et précieuse enfant, la fille ainée de M. Guizot est, je ne le crois que trop, mourante de pleurésie. Je vais et viens. Je reste là ; quand on veut m'avoir, *je pleure, et je prie Dieu*, deux choses qui vous paraîtront également bêtes.

Comme vous voulez. Vous penserez un peu moins bien de mon esprit, — mais je vous défie de me mépriser, — et vous savez si je vous ai en horreur pour votre anti-religiosité. » (*Ibidem*, tome XVIII, 1899, p. 137. Même observation.)

Notre MAÎTRE répondit le lendemain, par une touchante lettre, dont nous transcrirons le passage suivant :

« ... Quant à vous, Madame, je sympathise profondément avec la mélancolique situation où vous êtes maintenant placée, et je sens combien vous devez être absorbée par les soins affectueux qu'elle vous a imposés et qui vous conviennent si bien. Vous savez que les douces tendances de votre âme ne sont pas moins appréciées par moi que les rares qualités de votre intelligence. Mais

permettez-moi, Madame, de me plaindre un peu de l'injustice qui vient d'échapper de votre plume au sujet des émotions qui vous agitent, et que vous me taxez d'ignorer ou de dédaigner. *Je sais pleurer aussi*, croyez le bien, non seulement d'admiration, mais aussi de douleur, surtout sympathique. *Quant à la prière, ce n'est réellement qu'une forme spéciale, dans le régime ancien, d'émotions extatiques ou d'inspirations générales dont le fond indestructible appartiendra toujours à la nature humaine, quelles que deviennent ses habitudes mentales.* Plus je vis, Madame, et plus j'ai lieu de sentir que les philosophes positifs, *obligés de concevoir l'homme tel qu'il est*, et sous tous les modes quelconques propres à son existence totale, sont les seuls qui puissent rendre une pleine justice à leurs adversaires ou à leurs concurrents, dont ils ne doivent pas s attendre à être aussi équitablement appréciés. Les étroites habitudes résultées de la religiosité [1] portent à croire que les émotions, et mêmes les conceptions de notre nature ne peuvent exister sans le costume qu'elles ont dû affecter pendant l'enfance de la raison humaine. Une autre injuste prévention de même source dispose à regarder la saine philosophie comme incapable d'embrasser jamais ce que son développement à peine naissant ne lui a pas encore permis de formuler, surtout quand le défaut d'assistance des institutions correspondantes se joint aux inconvénients d'une telle insuffisance d'essor. Mais je sens très bien, par moi-même, que tous les nobles sentiments d'amour et d'élevation que dirigeait à sa manière la philosophie théologique pourront retrouver sous d'autres formes une alimentation au moins équivalente dans le nouveau régime spéculatif. Ce n'est point exclusivement aux idées

1 Le mot *religiosité* est ici sinonyme de *théologisité*—R. T. M

vagues, arbitraires et nébuleuses qu'appartient l'exeitation systématique des sentiments tendres et généreux. L'élaboration austère et méthodique à laquelle j'ai voué ma vie, pour organiser un ensemble de eoneeptions sans lequel aueune régénération ne peut plus trouver de base solide, ne m'a jamais empêehé de ressentir des élans reguliers d'amour universel et de eontemplation désintéressée, aussi bien en vivant familièrement parmi mes semblables que dans la silencieuse eoneentration de mes nuits philosophiques. Or, e'est là, sans doute, ee qu'offre de réel la situation morale et mentale que représente ou qu'entretient la prière proprement dite, quand on en écarte les enveloppes religieuses [1] qui ne lui son nullement indispeusables. Permettez-moi done, ma ehère dame, en protestant tendrement eontre vos préventions à ee sujet, de vous annoneer que, *quand le temps sera venu de développer convenablement le caractère sentimental de la philosophie nouvelle*, les juges aussi eonseiencieux que vous l'êtes ne tarderont pas à reconnaître qu'elle de eraint pas plus sous ee rapport, que sous l'aspeet spéculatif, la comparaison réelle avec l'ancienne manière de philosopher. *Dieu n'est pas plus nécessaire au fond pour aimer et pour pleurer que pour juger et pour penser.* » (*Ibidem*, p. 138-139. Même observation).

Mais le glorieux exemple que Sarah Austin offrait, pour la première fois, à Auguste Comte, de l'alliance entre l'élevation morale et la supériorité intellectuelle, n'était pas assez déeisif pour conduire à la régénération morale et mentale d'Auguste Comte. Car, outre les heureuses eireonstauces de sa vie, elle conservait essentiellement les eroyances fondamentales théologiques. De

1 *Religieuses* est ici sinonyme de *théologiques*.—R. T. M.

sorte que son altruisme n'avait pas subi les épreuves du plein scepticisme et des grands malheurs.

La situation morale de SARAH AUSTIN, aussi bien que son âge, l'empêchait d'ailleurs de devenir l'objet des profondes émotions dont la compression habituelle torturait le RÉGÉNÉRATEUR. Elle ne saurait donc déterminer l'incomparable essor affectif et mental sans lequel la RELIGION de l'HUMANITÉ serait encore aujourd'hui à construire.

Pour caractériser ici, suffisamment, la nature de SARAH AUSTIN nous rapporterons les documents suivants, d'une époque postérieure.

Le 29 Avril 1846, SARAH AUSTIN écrivait à notre MAÎTRE :

« Je ne vous ai pas oublié un seul instant, ni rien perdu de la profonde sympathie avec laquelle j'ai vu votre douleur, mais il m'a été impossible d'écrire...

. . . . . .

Je me porte très-mal. J'ai la grippe DOUBLE. Car c'est une rechute, et j'ai ce qui est pire le *chagrin* ; maladie dont je ne guérirai pas, car elle affecte mes entrailles de mère. Patience.

Et vous, cher Monsieur Comte, seriez vous assez généreux pour ne pas regretter celle qui ne porte plus tous ces fardeaux-là ? Si le bon Dieu avait eu assez bonne opinion de moi pour me prendre à 36 ans ! »

(Rev. Occ. 2e Série, t. XX, 1900, ps. 422 à 423.)

Dans sa lettre du 5 Mai 1846, SARAH AUSTIN disait à notre MAÎTRE.

«Je vous renvoye (*sic*) vos précieux journaux.[1] Hélas ! on y voit trop bien les souffrances d'un cœur tendre et noble. On y voit aussi cette intel-

[1] Les deux numeros du *National*, où avait été publiée la LUCIF.— R. T. M.

ligence juste et élevée qui a su se mettre au-dessus de ses propres espérances et les regarder comme exceptionnelle (*sic*) et n'affectant par les grandes règles de la vie. C'est un rare mérite auquel peu de nous n'arrive.

Pauvre femme! Je la regrette pour vous et pour moi-même, car elle m'aurait été une précieuse amie. Pour elle, je la trouve trop digne d'envie.» (*Ibidem*, t. XX, 1900, p. 423.)

Et, dans sa lettre du 24 Mai 1846, SARAH AUSTIN disait à notre MAÎTRE :

«J'espère vous voir mieux, mais ce sont des mots stupides. Je respecte trop votre profond attachement pour croire que votre douleur se dissipera comme dans les cœurs faibles et légers, *ils ne savent pas pourquoi.* » (*Ibidem*, p. 425.)

Enfin, recevant le DISCOURS SUR L'ENSEMBLE DU POSITIVISME, publié en Juillet 1848, SARAH AUSTIN en remerciait ainsi notre MAÎTRE :

«Je n'ai pas eu le temps de lire votre livre comme je le lirai. Mais j'ai été enchaînée par quelques pages sur mon sexe. Sur ce sujet, *il n'y a que vous*. Les autres ou donnent à la femme une position essentiellement subalterne, subordonnée aux besoins matériels de l'homme, ou cherchent à lui en assigner une essentiellement en dehors de sa nature et de ses instincts. Vous seul, Monsieur, vous savez combiner sa dignité morale et intellectuelle comme compagne, avec sa nature physiquement et moralement dépendante. Enfin vous concevez *le lien conjugal*, qui renferme tout ceci, soumission et ascendant, pureté et tendresse. Vous développez admirablement cette belle parole de Vauvenargues : «Toute grande pensée vient du cœur!» Vous dérivez la morale des affections. Enfin, je vous remercie d'avoir traité avec le de-

dain qu'elle mérite l'opinion que la vie privée n'a rien à faire à la vie publique maxime, dont a trop longtemps abusé et corrompu les peuples...» (Rev. Occ. t. XXI, 1900, p. 127).

Notre Maître transcrit la première partie de ce passage, dans la *Préface* du tome I de la Politique Positive, en la faisant précéder de cette appréciation :

« ... Les immenses améliorations que le positivisme vient spontanément apporter dans la condition féminine, notre haute appréciation du sexe aimant comme principale personnification du vrai Grand-Être, et notre développement systématique de la culture affective, excitent déjà des sympathies décisives. Un mois après la publication de mon *Discours sur l'ensemble du Positivisme*, une dame anglaise, dont les vertus domestiques sont aussi connues à Londres que les talents littéraires, sanctionnait pleinement ma théorie de la femme. (Suit la transcription de la première partie du passage ci-dessus de la lettre de Sarah Austin.) (Pol. Pos. I. Préface, p. 21).

L'ensemble de cette correspondance confirme pleinement l'appréciation résultée de ces extraits, sur l'inestimable portée des nobles et touchantes relations qui existèrent entre Sarah Austin et notre Maître. Il est donc très regrettable que le livre de sa petite-fille, Mme Janet Ross, — *Three generations of english Women*, — ne donne aucune juste idée à ce sujet. On y voit, à la page 289, que, au commencement de 1853, Sarah Austin avait eu, la candeur de demander des nouvelles sur Auguste Comte, à Barthélemy St Hilaire. La réponse de celui-ci, le 25 et le 28 Mars 1853, apporte un nouveau document sur l'aveuglement moral et mental des lettrés et de savants contemporains de notre Maître,

en France, à son égard. Elle rappelle ce passage de notre MAÎTRE, dans la *préface* du tome III de la POLITIQUE POSITIVE, paru cette même année 1853.

« ... Les conservateurs ou rétrogrades ont, sans doute, le tort de ne pas seconder, au nom de l'ordre, la libre propagation d'une doctrine, qui, dès son début caractéristique, en 1822, fournit la seule réfutation vraiment décisive des dogmes anarchiques. Mais, du moins, ils n'ont jamais entravé son développement spontané; tandis que les révolutionnaires se sont toujours efforcés de l'arrêter par des moyens quelconques. Après m'avoir, en 1847, promis l'échafaud de Condorcet, ils durent ce borner, en 1849, à m'annoncer l'hôpital de Tasse, et maintenant ils ne négligent aucune calomnie pour détourner le peuple du positivisme.» (POL. POS. Tome III. *Préface*, p. X à XI).

Heureusement, de bénignes FATALITÉS assurèrent l'accomplissement de l'incomparable mission du suprême RÉGÉNÉRATEUR. La POSTÉRITÉ repentie et reconnaissante rachetera bientôt, par la glorification des immenses douleurs et des sublimes joies de nos très-saints, PARENTS SPIRITUELS, l'affreux martyre du moderne PROMÉTHÉE. *Les méchants ont souvent plus besoin de pitié que les bons*, selon la maxime de CLOTILDE.

Le même livre, contient à la page 334, une lettre de SARAH AUSTIN à Guizot, le 9 Mai 1858, le remerciant du premier volume de ses Mémoires, où SARAH AUSTIN fait allusion à notre MAÎTRE, en des termes auxquels il serait inadmissible d'accorder un sens contraire à la haute opinion et l'honorable confiance que SARAH AUSTIN témoigne, dans ses lettres, à AUGUSTE COMTE. Voici ce passage :

« This is a woman's judgement of a book wich treats of such large and grave matters. But you,

ÉBOUCHE INITIALE DE LA CLASSIFICATION POSITIVE

DES FONCTIONS INTÉRIEURES DU CERVEAU,

Ou tableau resumant la conception de l'ame d'après AUGUSTE COMTE, *avant d'être régénéré par l'adoration de* CLOTILDE.

(Voir le SYSTÈME DE PHILOSOPHIE POSITIVE III, IV, V, VI, et le DISCOURS SUR L'ESPRIT POSITIF.)

AME HUMAINE

FACULTÉS AFFECTIVES

Partie postérieure et moyenne de l'appareil cérébral prédominante dans la constitution de l'âme (III, 803)

CŒUR (III, 804)

(Vie privée)

Instincts ou *penchants; propensions*, répondant aux *besoins*. Partie postérieure et fondamentale de l'appareil cérébral (III, 803.) Sont les fonctions concernant: (III, 806.)

L'*individu isolé* (Vie personnelle)

- INSTINCT CONSERVATEUR (IV, 627)
- INSTINCT DESTRUCTEUR
- INSTINCT CONSTRUCTEUR

et, tout au plus

la simple *Famille*, successivement envisagée dans ses principaux *besoins de conservation, tels que*

(Vie domestique)

- RÉPRODUCTION (l'instinct le plus énergique de notre animalité, IV, 565, localisé dans le cervelet, III, 818.)
- MATERNITÉ, (éducation des petits, localisé dans les lobes postérieurs du cerveau, III, 818.)
- SÉJOUR, HABITATION, etc. — III, 806, V, 86, 217.

CARACTÈRE (III, 894.)

(Vie publique)

Sentiments ou *affections*

Sont les fonctions supposant plus ou moins l'existence de quelques *relations* sociales, soit entre individus d'espèces différentes, soit surtout entre individus de la même espèce, en faisant *abstraction du sexe* (III, 806.) Partie moyenne de l'appareil cérébral (III, 803.)

INDIRECTS

Sociaux en eux mêmes, mais individuels par leur destination directe (III, 807.)

- Plutôt affectifs
  - PROPRIÉTÉ III, 807
  - ORGUEIL (désir de commandement)
  - VANITÉ (désir d'approbation)

  — VI, 616
- Plutôt pratique ou CARACTÈRE proprement dit (IV, 616.)
  - COURAGE
  - PRUDENCE ou CIRCONSPECTION
  - FERMETÉ ou PERSÉVÉRANCE

DIRECTS

Proprement sympatiques ou bienveillants

- ATTACHEMENT
- VÉNÉRATION IV, 618.
- BIENVEILLANCE ou BONTÉ

FACULTÉS INTELLECTUELLES

Partie antéro-supérieure de la région frontale de la masse encéphalique 1/4 à 1/6 (III, 801, 803, 804.)

ESPRIT (III, 804)

fonctions relatives à la

CONCEPTION

(Plus philosophique)

(V, 138, 141, 158)

- ESPRIT D'OBSERVATION — Facultés perceptives proprement dites (III, 803.) — Diverses facultés relatives à l'observation
  - CONCRÈTE.
  - ABSTRAITE.
- ESPRIT DE COMBINAISON — Facultés réflectives (petit nombre). Les plus élevés de toutes, (III, 803.)
  - COMPARAISON, III, 803.
  - COORDINATION, III, 803.

REPRÉSENTATION ou EXPRESSION (Plus esthétiques) Plus intimement liées aux facultés affectives, et dont les organes se rapprochent davantage de la partie moyenne (IV, 651) — Plusieurs facultés

OBSERVATIONS—Première division fondamentale phrénologique (III, 801) : comparaison entre les *facultés affectives* et les *facultés intellectuelles*.—Comparaison entre les *penchants* et les *sentiments* (III, 804).—Appréciation des *facultés intellectuelles;* leur comparaison avec les *facultés affectives;* les *émotions intellectuelles* sont les plus rares, les plus pures, et *les plus-sublimes de toutes*, quoique les moins vives, peuvent aller quelquefois jusqu'aux larmes (III, 805). —Vraie distinction entre les *penchants* et les *sentiments*, considérés comme *facultés affectives* (III, 806).—L'énergique prépondérance des facultés affectives sur les facultés intellectuelles détermine la *première notion* essentielle sur notre véritable nature (IV, 543). Portée supérieure des facultés intellectuelles au point de vue social (IV, 544—545). Presque tous les hommes sont éminemment impropres au travail intellectuel, et voués essentiellement à une activité matérielle (IV, 546). Classement des hommes suivant la noblesse ou la spécialité des facultés affectives par lesquelles est effectivement produite l'excitation intellectuelle. (IV, 546). Rareté de la prédominance spontanée de la *région frontale* (IV, 546—547). Appreciation de cette fatalité.—(IV, 547—550). Appréciation de la fatale prépondérance des instincts les moins élevés, les plus spécialement égoïstes sur les plus nobles penchants, directement relatifs à la sociabilité (IV. 550—557). Résumé (IV, 557). Comparaison entre les sexes (IV, 558, 570, 574).—Conclusion: rationelle coordination de la morale universelle (IV, 620); *personnelle*,—assujétissant à une sage discipline la conservation fondamentale de l'individu ; *domestique*,—tendant à faire prédominer, autant que possible, la sympathie sur l'égoïsme ; *sociale*, —à diriger de plus en plus l'ensemble de nos divers penchants d'après les lumineuses indications d'une *raison* convenablement développée.

Le type fondamental de l'évolution humaine, aussi bien individuelle que collective, consiste toujours dans l'ascendant croissant de notre humanité sur notre animalité, d'après la double suprématie de l'intelligence sur les penchants, et de l'instinct sympathique sur l'instinct personnel (IV, 837). La morale positive tendra de plus en plus à représenter familièrement le bonheur de chacun comme surtout attaché au plus complet essor des actes bienveillants et des émotions sympathiques envers l'ensemble de notre espèce, et même ensuite, à l'égard de tous les êtres sensibles (VI, 862).

(Extrait de l'ANNÉE SANS PAREILLE, *Introduction* p. 2. publiée en portugais, en Bichat 61/112—Décembre 1900).

R. TEIXEIRA MENDES.

ÉBAUCHE INITIALE DE LA CLASSIFICATION POSITIVE

DES FONCTIONS INTELLECTUELLES DU CERVEAU,

D'après AUGUSTE COMTE.

(Voir la Synthèse de Table ronde Positive III, IV, V, VI, VII, VIII)

L'Individu Réel
(Vie personnelle)
(Il sert au plus)
(Vie domestique)
Intérieur
divisions
(III, 807.)
Univers
(Vie publique)
(Vie politique)
CARACTÈRES (III, 791)
(Vie publique)
ESPRIT (III, 800)
(Vie publique)
(Vie politique)
(Vie politique)
(Vie polit

like poor crazy Auguste Comte (in that particular), value «le sexe affectif» for what it is, and not for what it is not. One is not precisely a fool because one's opinions are greately influenced by one's affections. The opinions of men are often influenced by worse things. . . » [1]

Enfin, le tableau ci-joint, donnant l'ébauche initiale de la classification positive des fonctions intérieures du cerveau, définit précisement le *degré d'approximation* auquel était arrivé AUGUSTE COMTE, à cette époque, quant à la conception capitale de *l'âme*. C'est, donc, seulement d'après cette ébauche qu'Il pouvait concevoir *alors* l'ensemble de ses *devoirs*, privés et publics, c'est-à-dire la *vertu*. C'est, donc, d'après cette ébauche qu'il faudra aussi apprécier le mérite de sa conduite, dès que l'on se dégage des croyances théologiques.

Heureusement, on est effectivement régit par l'ensemble des *lois naturelles* propres à la constitution morale de l'espèce humaine. La connaissance de ces lois nous procure seulement l'inestimable avantage de nous soumettre à elles volontairement, de manière à mieux subordonner l'égoïsme à l'altruisme, en constatant que la *liberté est dans l'Amour*. C'est pourquoi notre MAÎTRE parvint graduellement à surmonter les obstacles résultés de l'état encore arriéré où se trouvait la PHILOSOPHIE POSITIVE, au moment béni où Il rencontra CLOTILDE. Mais, pour cela, il fallut que son altruisme eût éprouvé l'incomparable ébranlement

1 « Cela est un jugement de femme sur un livre qui traite d'aussi grands et graves sujets. Mais vous, de même que le pauvre visionnaire Auguste Comte (en ce particulaier), appreciez «le sexe affectif» d'après ce qu'Il est, et nom pas d'après ce qu'Il n'est pas. On n'est pas fou parce que ses opinions sont grandement influencées par ses affections. Les opinions des hommes sont souvent influencées par des choses pires.» R. T. M.

dû à la sublime sainteté empirique de CLOTILDE. Dès lors, comme *les grandes pensées viennent du cœur*, ainsi que l'avait aperçu VAUVENARGUES, AUGUSTE COMTE se trouva à même de s'élever de l'ébauche philosophique fondé par sa première vie, à la RELIGION de l'HUMANITÉ qui clôtura sa mission.

Or, il suffit de rappeler que notre MAÎTRE n'arriva que le 4 Janvier 1850, *après dix rédactions*, dont la première date du 1er Novembre 1846, à la conception définitive de la théorie cérébrale, — où l'essor de son amour envers CLOTILDE lui accorda seul les données les plus indispensables, — pour reconnaître, et l'immense difficulté d'un tel problème, et toute la grandeur à jamais incomparable de CLOTILDE. Le mot ALTRUISME, désormais irrévocablement acquis au langage humain, résume cette prodigieuse évolution. Il ne surgit, croyons-nous, que dans la rédaction finale du tableau cérébral, publiée dans le premier tome du SYSTÈME DE POITIQUE POSITIVE.

Il est aisé de comprendre maintenant la rectitude du jugement de notre MAÎTRE sur son SYSTÈME DE PHILOSOPHIE POSITIVE, après que l'influence morale et mentale de CLOTILDE le mit à même de faire succéder chez lui la carrière de SAINT-PAUL et de SAINT-BERNARD à celle d'ARISTOTE.

Dans sa cinquième *Confession*, notre MAÎTRE signalait le contraste entre sa situation philosophique originale et son état mental après avoir assimilé les résultats moraux, et intellectuels de l'évolution propre à CLOTILDE :

« Moins de six ans après mon ouvrage fondamental, *où le Positivisme semblait exclusivement destiné aux penseurs scientifiques*, voici un Dis-

cours décisif,[1] où, *contre l'atteinte universelle*, son ensemble repose directement sur la prépondérance continue du cœur, *de manière à convenir surtout aux femmes*. Ce progrès sans exemple t'est radicalement dû, ma Clotilde, quoique tu n'aies pu, hélas ! y assister, ni presque l'entrevoir, malgré mes infatigables annonces. *Une passion moins pure ou moins profonde m'aurait empêché* de consacrer ainsi ma plénitude mentale à systématiser *définitivement* le régime normal de l'avenir. » (TESTAMENT, p. 146-147. Les italiques sont de cette transcription).

Et, dans sa lettre à G. Audiffrent, le 8 Saint-Paul 69 (28 Mai 1857), quatre mois avant d'expirer, notre MAÎTRE lui écrivait :

« Dans votre lettre de dimanche soir, reçue hier matin, je suis spécialement touché de la noble appréciation où je pressens le jugement final de la Postérité sur ma sainte collègue éternelle. J'ai récemment acquis à cet égard une sécurité complète en reconnaissant que sa glorification morale est irrévocablement liée à la conviction intellectuelle de l'incomparable supériorité de ma *Politique* sur ma *Philosophie*. Afin de mieux mesurer cette prééminence décisive, j'ai spécialement relu ces jours-ci, la meilleure partie de la *Philosophie positive*, c'est-à-dire les trois chapitres extrêmes de *conclusions générales* que je n'avais jamais regardés depuis quinze ans. *Outre leur sécheresse morale, qui m'a fait immédiatement lire un chapitre d'Arioste, pour me remonter*,[2] j'ai profondément senti leur infériorité mentale, par rapport au vrai point de vue philosophique où le cœur m'a pleinement établi. » (LETTRES D'AUGUSTE COMTE À DIVERS. » T. I. 1er parti, p. 397).

1 Allusion au *Discours sur l'ensemble du Positivisme*, paru en Juillet 1848.—R. T. M.

2 Cet italique est de cette transcription. R. T. M.

c) *Situation affective d'*Auguste Comte, *lors de sa bienheureuse rencontre avec* Clotilde.

Dans le passage suivant de sa lettre du 24 Novembre 1845, à Clotilde, notre Maître définit exactement l'état de son cœur, jusqu'au moment de sa rencontre avec Elle :

« . . . Pour retrouver quelques émotions analogues à mon heureux état actuel, il faut que mes souvenirs remontent jusqu'à la première adolescence et au pays natal, où se place *mon unique épreuve antérieure du véritable amour*, alors étouffée dès son germe primitif, par le mariage de celle qui en fut, à son insu, l'objet ; elle doit être maintenant grand'mère, car je ne l'ai jamais revue depuis l'année qui précéda votre naissance. Voilà *tout* ce que mon passé peut m'offrir de *faiblement comparable* au sentiment qui dominera profondément tout le reste de mon existence, et *qui ne peut jamais surgir ainsi qu'envers un être vraiment pur*. C'est donc *uniquement* à vous, ma Clotilde que je devrai de ne pas quitter la vie sans avoir dignement éprouvé les plus délicieuses émotions de notre nature. » Testament, *Correspondance*, p. 421. Les italiques sont de cette transcription.)

Dans sa quatrième Sainte Clotilde, le 25 Juin 1848, notre Maître précise davantage ce renseignement : « ... Depuis le jour de sa noce, qui précéda de *deux ans ta naissance*, je ne l'ai point encore revue... » (Testament. *Confessions*, p. 130.)

Et notre Maître insiste plusieurs fois sur cette affirmation. [1]

---

1 Voir, à ce sujet, la correspondance de notre Maître, publiée dans les volumes suivants de la Revue Occidentale :

N°. du 1er Moïse 121-1er Janvier 1909.-Lettres

Notre Maître achevait sa quarante-septième année. De sa Mère extrêmement tendre, Il avait hérité les plus heureuses dispositions affectives, que le parfait Catholicisme de Rosalie avait développées, jusqu'á ce que la fatale anarchie contemporaine vînt l'arracher aux soins maternels, pour le faire admettre au grand Lycée de Montpellier.

Il y devint républicain et y perdit ses croyances catholiques : « Vous savez, rappelait plus tard Auguste Comte à son vieux Père, que dès l'âge de quatorze ans j'avais naturellement cessé de croire en Dieu.» (Lettre du 26 Moïse 69, 26 anvier 1857).

---

de notre Maître à son Père, à sa cousine Victorine Boyer, à sa sœur Alix, à Mme de Montfort, et la réponse de celle-ci.—N°. du 3 Aristote et 12 César 122-1er Mars et 1er Mai 1910-Lettres d'Alix Comte à son Frère, depuis le 25 Juin 1818 au 21 Décembre 1849.—N°. du 14 Charlemagne et 20 Gutenberg 122-1er Juillet et 1er Septembre 1910-Lettres d'Aix Comte à son Frère, depuis le 21 Janvier 1850 jusqu'au 24 Juin 1852.

Grâce à l'amicale obligeance de Mr. Émile Blanchard, nous avons pu obtenir, en 1909, des extraits des actes du mariage, civil et religieux, de Mme de Montfort (Joséphine Jeanne Ernestine Goy). D'après ces documents, Joséphine Goy naquit à Montpellier le 10 Octobre 1792 et se maria, le 4 Février 1813, avec François-Michel-Albert-Ferdinand Petyst de Montfort. L'un des témoins de ce mariage fut Louis Comte, le Père d'Auguste Comte. (Voir la *Circulaire annuelle* de l'Apostolat Positiviste au Brésil, année 120-1908, p. 14 à 16.)

Auguste Comte fut, pourtant, assez heureux d'avoir eu pour Maître de Mathématique au Lycée de Montpellier, Daniel Encontre, dont l'enseignement éveilla les tendances philosophiques de notre Maître, et auquel Auguste Comte dédia le premier volume, seul publié, de la Synthèse Subjective, relatif à la *Logique ou Mathématique*.

Dès lors, Auguste Comte dut chercher son propre salut dans la régénération sociale, d'après les inestimables grâces que l'Humanité lui avait accordées jusqu'alors et lui accorderait sans cesse, d'abord à travers sa Mère, et puis par l'entremise des autres ministres de plus en plus nombreux, tant subjectifs que objectifs, de sa providence.

Or, l'ensemble des *lois naturelles* que définissent la Fatalité suprême et les Fatalités secondaires a inéludablement partagé, entre les deux sexes, les conditions dont le concours continu devient indispensable à l'existence humaine. Notre Maître ne saurait donc accomplir sa sublime destinée tant qu'Il n'aurait pas rencontré la Femme bienheureuse chez laquelle l'Humanité aurait résumé les résultats définitifs de son évolution *morale*, en les dépurant de tout alliage théologique et métaphysique. En un mot, une fois descendu, suivant la vision prophétique de Dante, dans le gouffre révolutionnaire, Auguste Comte ne parviendrait pas à sortir de son purgatoire philosophique et à s'élever au Paradis de l'Avenir sans y être conduit par une nouvelle Béatrice.

TEMPLE DE L'HUMANITÉ à Rio de Janeiro.

L'HUMANITÉ
personnifiée par CLOTILDE
Tableau de Decio Vilares, à la salle DANIEL ENCONTRE, au Temple de Rio.

TEMPLE DE L'HUMANITÉ à Rio de Janeiro.

Salle DANIEL ENCONTRE

Photographie du portrait à l'huile de DANIEL ENCONTRE qui se trouve à la Faculté des Sciences de MONTPELLIER.

PARIS en 1846

Plan de la partie de la ville intéressant plus spécialement la vie des Fondateurs du Positivisme, d'après la carte dessinée par E. Hocquart.

Tout ce qui précède fait voir que notre MAÎTRE venait d'atteindre le moment de sa carrière régénératrice, où une halte anxieuse lui était imposée, même à son insu, d'après l'ensemble des *lois naturelles* propres tant à l'existence qu'à l'évolution de l'HUMANITÉ. Car, comme Il dirait, plus tard, à CLOTILDE, dans sa lettre du 11 Mars 1846 : «pour devenir un parfait philosophe, il me manquait surtout une passion *à la fois profonde et pure*, qui me fît assez apprécier le côté affectif de l'humanité.» (TESTAMENT, p. 551. *Correspondance*. Les italiques sont de cette transcription).

L'ANNÉE SANS PAREILLE

Avril 1845 à Avril 1846

MÉDITATION RELIGIEUSE DU VOLUME SACRÉ

PRÉAMBULE

ORAGEUX DÉBUT DE LA RÉGÉNÉRATION D'AUGUSTE COMTE. D'APRÈS L'ADORATION DE CLOTILDE DE VAUX.

Octobre 1844 à Mai 1845

1. Réactions initiales de la rencontre d' AUGUSTE COMTE *avec* CLOTILDE DE VAUX.

Maintenant demeurent donc la foi, l'espérance, l'amour; ces trois vertus; mais la plus grande est l'amour.
St. PAUL. I. COR. Cap. XIII.

Le vrai Amour est pleinement satisfait de soi-même.
St BERNARD. *Traité de l'amour de Dieu.* Cap. VII.

Magna res est amor, magnum omnino bonum.
THOMAS à KEMPIS. *Imitation.* Livre III. Cap. V.

L'Amour est un trésor qu'on ne peut estimer ;
Il n'est rien de plus grand, rien de plus admirable ;
Il est seul à soi-même ici bas comparable.
Trad. de CORNEILLE.

Les grandes pensées viennent du cœur.
VAUVENARGUES.

Il n'y a rien de réel au monde qu'aimer.
MADAME DE STAËL.

... Sous l'aspect pratique, le cœur trouve moins d'embarras à faire dignement accepter sa suprématie par le caractère, qui, plus sage que l'esprit, dirige aisément sa principale activité vers le développement de l'empire intérieur, *en plaçant la liberté dans l'amour.*
AUGUSTE COMTE. *Synthèse subjective.* Logique positive. Introduc. p. 42. (L'italique est de cette citation).

Vu cette situation morale on peut aisément imaginer l'impression que CLOTILDE dut avoir causé à notre MAÎTRE. Elle avait alors vingt neuf ans et demi.

Malgré les charmes de sa personne, CLOTILDE disait plus tard, sur son lit de mort, à notre MAÎTRE : «Je n'ai pas de beauté, j'ai seulement un peu d'expression. (Son effusion verbale du 22 Mars 1846.)» (TESTAMENT p. 87. *Prières*).

AUGUSTE COMTE

D'après un daguerréotype de Novembre 1849.
Photographie du portrait qui se trouve dans l'*Appréciation positive de l'Imitation de Jésus-Christ ; ou de l'Assimilation à l'Humanité*, par Willem de Constant Rebecque. La Haye 1860.

Il est clair que AUGUSTE COMTE ne resta tout aussitôt amoureux de CLOTILDE. Mais, l'affection qu'Il vouait déjà à la FAMILLE MARIE, s'ajoutant aux malheurs de l'éminente Dame, commença par lui inspirer une réelle sympathie envers Elle. Tel fut le sentiment que la mélancolique affabilité de CLOTILDE alla, á son insu, insensiblement transformant, chez AUGUSTE COMTE, dans les plus tendres émotions... Il serait inconcévable de l'aimer tout de suite avec enthousiasme... Mais pourquoi et comment n'être pas touché, dès lors, de sa destinée ?... Son infortune précoce et immeritée l'entourait d'une auréole révélant son âme angélique à toutes les âmes bonnes qui auraient le bonheur de faire sa connaissance. Les intimes douleurs du PHILOSOPHE permettaient d'ailleurs celui-ci de bien apprécier le malheur de CLOTILDE. À combien de dangers ne se trouvait Elle pas exposée !... AUGUSTE COMTE pourrait l'aider de ses conseils, comme Il guidait déjà son frère...

Le souvenir de sa malheureuse Louise, [1] toujours vivante dans le tendre cœur de notre MAÎTRE, devait donner plus de consistance aux ineffables émotions que CLOTILDE éveillait chez lui... Il était naturel que le PHILOSOPHE se sentît heureux de consacrer à CLOTILDE le devouement paternel dont une mort prématurée avait frustré Louise. Et combien serait doux au PHILOSOPHE recevoir, en retour, quelque chose de l'amour qu'il attendait de sa pauvre Fille. Avec de pareils perspectives, notre MAÎTRE pouvait se complaire à contempler, dans un amoureux ravissement, la suave image de CLOTILDE, que, d'après se convictions philosophiques, des préoccupations conjugales ne lui consentiraient pas d'envisager sans trouble.

(1) L'enfant de l'orageuse jeunesse de notre MAÎTRE. R.T.M.

*2. Lutte entre les tendances chevaleresques d'*Auguste Comte *et ses opinions philosophiques.* Octobre 1844 à Février 1845.

Depuis sa bienheureuse rencontre avec Clotilde, la douce image de celle-ci dominait de plus en plus toutes les émotions et toutes les pensées de notre Maître. Une indescriptible lutte intime s'engageait dans le cœur et dans l'esprit de l'amoureux Philosophe, entre la *spontanéité de son altruisme*, — que le plus pur et le plus profond dévouement social avait sans cesse exalté et qui l'entraînait vers l'adoration de Clotilde, — et les *devoirs* qui lui semblaient découler de ses convictions philosophiques avec l'irrésistible évidence des démonstrations scientifiques. Cet incomparable conflit entre un Amour jamais éprouvé et ce qu'il supposait son inéludable *dévoir* l'absorbait chaque jour davantage et le rendait graduellement inaccessible même aux graves appréhensions suggérées par la persécution polytechnique.

Dans les derniers jours de Novembre et les premiers de Décembre 1844, parurent, dans *Le National*, les articles de Littré sur la Philosophie Positive. Cette manifestation semblait destinée á surmonter la rage des ennemis du chevaleresque Penseur. Mais les événements ne tardèrent pas à dissiper toutes ces généreuses illusions. En effet, le 16 Décembre 1844 eut lieu la réunion du nouveau Conseil polytechnique où, à la majorité de *dix* voix contre *neuf*, fut confirmée l'exclusion prononcée envers notre Maître, par l'encien conseil, quant à ses fonctions d'examinateur, sans porter d'ailleurs aucune atteinte à celles de répétiteur. (Voir Lettres à Stuart Mill, p. 284).

Auguste Comte résolut d'en appeler, une troisième fois, au Maréchal Soult (Lettre du 19 Décembre 1844), lui adressant une lettre, où Il insistait sur sa demande d'une *enquête officielle*. (Testament, pièces justificatives, p. 72). Enfin, le 2 Janvier 1845, était nommé le triste successeur du Philosophe, à la place d'examinateur. (*Lettres à Stuart Mill* p. 291).

À la surprise du Philosophe lui même, une pareille iniquité fut acceptée par lui avec la plus édifiante sérénité. C'est que les scènes de son orageuse vie publique se trouvaient de plus en plus dominées par les suaves images que chaque jour transformaient son cœur et son esprit aussi bien que son caractère.

Plus d'une fois, dans la suite, notre Maître remercia Clotilde de cette salutaire influence de la noble passion qu'Elle lui avait inspirée. Nous nous bornerons à rappeler ici le passage suivant, entre plusieurs autres :

«... *Dès sa naissance*, cette inappréciable sympathie m'a rendu presque imperceptibles des traverses qui, sans un tel préservatif, m'auraient peut-être profondément troublé. Les nouvelles persécutions, d'ailleurs fort invraisemblables, ne pourraient désormais m'affecter qu'autant qu'elles réagiraient sur vous, ce que je suis heureusement certain de pouvoir toujours éviter.» (Testament p. 524. *Correspondance*. Lettre du 24 Février 1846. Les italiques sont de cette citation).

Nous croyons que ce fut en Février 1845 que les tendances chevaleresques qui graduellement entraînaient notre Maître vers l'adoration de Clotilde parvinrent enfin à surmonter les obstacles resultés des opinions du Philosophe. C'est ce que semble indiquer sa lettre du 22 Février 1845.

«...En outre, la même agitation printanière, qui m'empêche *aujour d'hui* d'utiliser pour mon ouvrage cette disponibilité inattendue, *me rappelle involontairement l'heureuse époque où mon cœur commença à vous être irrévocablement acquis.*» (TESTAMENT, *Correspondance*, p. 517. Même observation).

3. *Avénement du Positivisme religieux, le Vendredi 16 Mai 1845.*

Donna, sei tanto grande, e tanto vali,
Che qual vuol grazia, ed a te non ricorre.
Sua desianza vuol volar senz'ali.
La tua benignita non pur soccorre
A chi dimanda, ma molte fiate
Liberamente al dimandar precorre,
In te misericordia, in te pietate,
In te magnificenza, in te s'aduna
Quantunque in creatura è di boutate.
(DANTE. *Paradis.* Chant XXXIII.) 1

Mais, la suprématie de l'Amour sur l'esprit étant ainsi reconnue, le sexe féminin devenait partout le type prépondérant dans l'échelle animale et spécialement dans l'espèce humaine. Et cette conclusion mena notre MAÎTRE à examiner de nouveau ses opinions sur *l'indissolubilité conjugale*, qui se levait comme un double obstacle á l'essor de l'adoration que lui avait inspirée CLOTILDE. Or, il faut se rappeler que la *conception positive de l'âme humaine*, c'est-à-dire *la théorie cérébrale*, se trouvait encore, à ce moment, réduite à l'institution, capitale mais insuffisante, de GALL, quels que soient les perfectionnements que celle-ci avait obtenu, chez AUGUSTE COMTE, par suite des réactions de la SOCIOLOGIE, et que nous avons tâché de résumer dans le

1 Femme, tu es si grande et si puissante, que celui qui soubaite une grâce et ne s'adresse pas à toi, veut que sont désir vole sans ailes. Ta bonté ne vient pas seulement en aide à ceux qui demendent, mais souvent elle devance les vœux avec libéraiité. En toi est la miséricorde, en toi la pitié, en toi la magnificence, en toi ce réunit tout ce qu'il y a de bonté dans la créature.

tableau précédent. Notre MAÎTRE ne saurait donc avoir trouvé á cette époque la solution *réellement scientifique du capital problème* qui se dressait devant lui. La digne *solution pratique* d'un tel problème devenait d'ailleurs inaccessible á *l'empirisme masculin* dépourvu des croyances catholiques qui avaient seules assuré, au Moyen âge, l'alliance entre le culte chevaleresque et la plus parfaite pureté.

Voilà pourquoi notre MAÎTRE ne réussit qu'arriver, alors, à la douloureuse conviction qui domina désormais *théoriquement* sa conduite jusqu'à ce que la méditation continue de *l'exemple* et des *inductions morales* de CLOTILDE, grâce à la restauration, chez lui, des habitudes chevaleresques, d'après l'institution, d'abord spontanée et puis systématique, de la *prière positiviste*, eût permis la construction du *tableau systématique de l'âme*.

On a vu que AUGUSTE COMTE comptait commencer, en Mars 1845, la rédaction du premier volume du SYSTÈME de POLITIQUE POSITIVE. Mais sa situation morale et mentale empêcha la réalisation de ce plan. On peut dire pourtant que le cours de ses méditations, loin de s'être interrompu, l'engagea dans la *seule voie* qui leur convenait ; car l'évolution géniale de l'incomparable RÉGÉNÉRATEUR était intimement connexe à l'essor de son altruisme. Nous ne connaissons aucune trace spéciale de cette touchante évolution jusqu'à Avril 1845. C'est là qui commencent même les souvenirs consacrés dans ses *Prières*.

Le premier de ces souvenirs est du Jeudi 24 Avril, date à laquelle correspond une *image exceptionnelle*. La seconde mention antérieure à la *Correspondance sacrée* est une *image normale*, relative au Mardi 29 Avril :

«Image du 29 Avril 1845—La vue a complété le charme de l'ouïe... *Gli occhi smeraldi!* (TESTAMENT, p. 96. *Prière du milieu de la journée*).

Le lendemain notre Maître inaugurait la *Correspondance sacrée*.

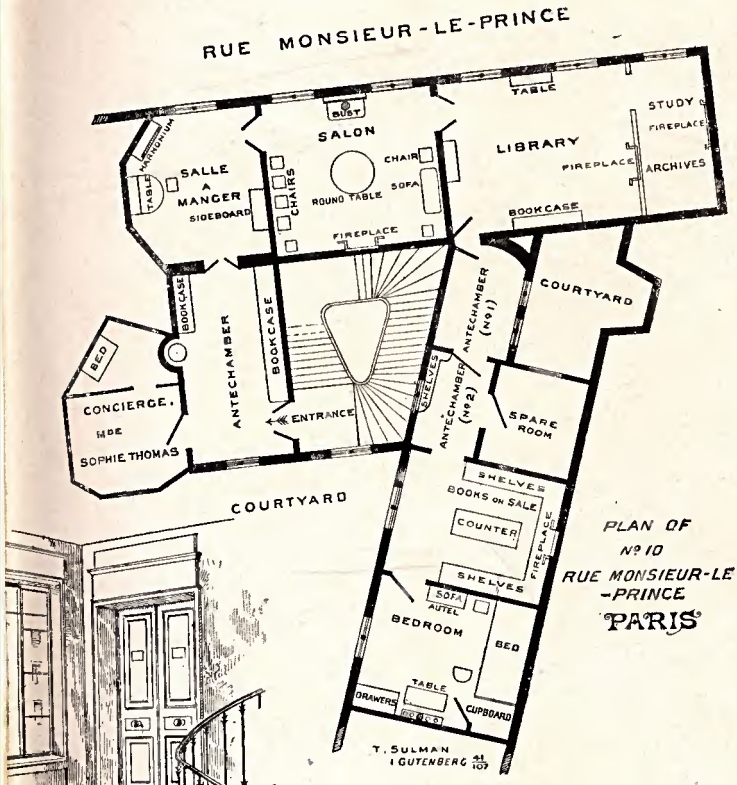
Onze jours après sa seconde lettre, notre MAÎTRE reçut, le Mardi 13 Mai, la gracieuse visite de CLOTILDE avec Maximilien Marie. Cette visite fournit une *image exceptionnelle* au culte intime de notre MAÎTRE.

Enfin, le Vendredi 16 Mai 1845, AUGUSTE COMTE révéla la transformation décisive qui venait d'éprouver son évolution. Voici ses propres paroles :

«...Le Positivisme religieux commença réellement, dans notre précieuse entrevue initiale du Vendredi 16 Mai 1845, quand mon cœur proclama inopinément, devant ta famille émerveillée, la sentence caractéristique (*on ne peu pas toujours penser, mais on peut toujours aimer*) qui, complétée, devint la devise spéciale de notre grande composition...»[1] (VOLUME SACRÉ, p. 146. *Confessions*).

La lutte séculaire entre l'esprit et le cœur terminait ainsi irrévocablement dans le cerveau investi de l'élaboration théorique de la RELIGION FINALE, d'après la réconnaissance de la suprématie systématique de l'Amour. La formule définitive de la réorganisation sociale était trouvée. Il ne restait que tirer de ce principe toutes les conséquences, — morales, mentales, et pratiques, — qui en découlent. Telle était la destination de la seconde

1 Allusion à la sentence *On se lasse de penser, et même d'agir ; jamais on ne se lasse d'aimer*, qui est la devise spéciale du DISCOURS SUR L'ENSEMBLE DU POSITIVISME, publiée en Juillet 1848, d'après la *Dédicace*, alors encore inédite.—R. T. M.



PLAN OF
Nº 10
RUE MONSIEUR-LE
-PRINCE
PARIS

carrière qui s'ouvrait à l'incomparable RÉFORMATEUR!... Mais, pour que ce germe se développât, il était encore indispensable une difficile gestation pendant laquelle devraient se confondre les plus douces et les plus amères émotions!...

4. *Orageux début de l'essor affectif et intellectuel* D'AUGUSTE COMTE, *aboutissant à la*

LETTRE PHILOSOPHIQUE SUR LA COMMÉMORATION SOCIALE

> Cependant, comme nous sommes tous charnels, et que nous prenons tous naissance de la concupiscence de la chair, il ne se peut faire autrement que nos désirs et nos affections ne commencent par la chair. Mais s'ils viennent à se régler avec le temps, s'avançant par degrés sous la conduite de la Grâce, il n'y a point de doute qu'à la fin ils se verront heureusement consumés par l'esprit, parce que, selon la pensée même de Saint-Paul, *ce n'est pas le spirituel qui précède, mais l'animal, et ensuite ce qui est spirituel. (I. Cor. 15)*....
>
> Il est donc vrai que l'homme s'aime premièrement pour soi-même... et je ne sais s'il est possible à quelqu'un en cette vie d'arriver jusqu'au quatrième degré, dans lequel l'homme ne s'aime plus du tout que pour Dieu.
>
> St. BERNARD. *Traité de l'amour de Dieu.* Cap. XV.

> ...La grossièreté de mon sexe m'imposait, sans doute, cette orageuse transition pour aboutir au pur état d'une véritable amitié, que la délicatesse féminine vous permettait d'atteindre directement sans aucun tel préambule.
>
> TESTAMENT. p. 257. *Correspondance*, Lettre d'AUGUSTE COMTE, le 28 Mai 1845.

> ...Je ne me targue jamais, ni dans mes écrits, ni dans mes paroles, de planer au-dessus des sentiments généraux et des penchants essentiels de l'humanité... En tant que fondateur du positivisme systématique, je m'honorerai toujours de penser comme l'indiquait l'aimable Térence par ce vers admirable, le plus merveilleux peut-être que nous ait légué l'antiquité, comme le mieux contraire à son féroce génie. *Je suis homme et rien d'humaine ne me semble étranger,...*
>
> TESTAMENT. p. 321. *Correspondance.* Lettre d'AUGUSTE COMTE; le 9 Septembre 1845.

Ici commence la phase la plus décisive et la plus pathétique de la vie des très-saints FONDATEURS de la RELIGION DE L'HUMANITÉ. Sous l'influence d'un Amour profond et pur, notre MAÎTRE va s'élever graduellement dès les bornes de la Philosophie jusqu'aux chevaleresques

idéals de la Poésie ; et de là aux suprêmes béatitudes de la Sainteté. De son côté, Clotilde va rendre évident que les inestimables qualités de la Femme, en tendresse et en pureté, suffisent, *sans la moindre exaltation mystérieuse*, pour conduire le cœur masculin, dès les ravissements de Dante, jusqu'aux extases de Saint-Bernard. Telle est l'évolution morale sans exemple, écrite par l'un et l'autre, dans ce sublime poème qui constitue le Volume Sacré de la Postérité.

Arrivés à ce moment, nous nous bornerons à rappeler que l'essor affectif et mental d'Auguste Comte fut signalé par un orageux début aboutissant à la Lettre philosophique sur la Commémoration sociale. « Cette petite composition offre un certain intérêt historique à tous ceux qui connaissent maintenant la Religion de l'Humanité. Ils y verront les premiers germes distincts et directs d'une immense synthèse morale et sociale surgir spontanément d'une pure effusion privée. Ma réaction normale du cœur sur l'esprit se trouvait ainsi manifestée plusieurs années avant que j'en eusse construit la théorie définitive. » (Pol. Pos., t. I. *Complément de la dedicace*, p. XXII.)

Notre Maître consacra à la rédaction de cette Lettre la matinée du Mardi 27 Mai 1845, après dix jours environ, des plus incomparables émotions ; et Il surprit agréablement Clotilde, en la lui envoyant, le Lundi 2 Juin, à l'occasion de la Sainte-Clotilde.

Sophie avait accompagné avec une discrète inquiétude cette crise du Philosophe. Ayant donc, aperçu qu'il se jugeait rétabli, le cœur de la noble Prolétaire se sentit soulagé, comme si Elle venait de sortir d'un rêve affreux. Ainsi,

TEMPLE DE L'HUMANITÉ à Rio de Janeiro.

CLOTILDE de Vaux (née Marie)

Portrait de CLOTILDE; tableau de M. Madrnga, d'après le tableau d'Etex et l'esquisse maternelle réproduite dans ce volume p. 101.

après une quinzaine de pénibles émotions, la béatitude mélancolique de la vertu résignée se repandait dans la modeste habitation de la rue Monsieur-le-Prince.

UNION DÉFINITIVE

TRÈS-SAINT ACCOMPLISSEMENT DE LA MISSION OBJECTIVE DE CLOTILDE DE VAUX, AMENANT L'ESSOR FONDAMENTAL DE LA RÉGÉNÉRATION D'AUGUSTE COMTE.

Le 2 Juin 1845 au 27 Mars 1846.

Pour commémorer maintenant la vie de nos très-saints PARENTS SPIRITUELS, pendant leur incomparable *Union* ainsi inaugurée, nous allons reproduire, dans leur ordre chronologique, quelques-uns des documents qui, résumant cette ANNÉE SANS PAREILLE, signalent l'essor de plus en plus systématique de la RELIGION DE L'HUMANITÉ, à savoir: la LETTRE sur la commémoration sociale; LUCIE; la LETTRE sur le Baptême chrétien; la LETTRE sur le Mariage; et les PRIÈRES de notre MAÎTRE.

Nous essayerons enfin de rappeler les derniers jours de la douce MARTYRE que, la plus sainte destinée rendit la VIERGE-MÈRE de la POSTÉRITÉ pour toujours bienheureuse.

LETTRE PHILOSOPHIQUE
sur la
COMMÉMORATION SOCIALE.

Extrait de la CORRESPONDANCE SACRÉE

Quinzième Lettre

Lundi soir 2 juin 1845 (3 h.)

Daignez, Madame, agréer cordialement, à l'occasion de votre fête, la petite composition ci-jointe, qui fut, ces jours derniers, le doux résultat de la première matinée passée hors de mon lit. Outre le motif public très réel et fort grave à mes yeux, que j'y indique au début, vous ne douterez pas, je pense, que mon cœur n'y ait aussi été secrètement poussé par le plaisir de m'occuper de vous et l'innocent espoir de vous surprendre agréablement. Sans que j'eusse aucunement cherché à réagir ainsi sur moi-même, ce léger travail m'a pourtant produit un effet très salutaire, en déterminant spontanément un affectueux retour à mes méditations habituelles, par la seule contention d'esprit qui me fût alors possible comme se rapportant à vous.

Vous y pourrez donc voir aussi un premier exemple de cette solidarité plus intime que j'espère établir peu à peu, d'après notre précieuse amitié, entre l'essor de mes plus hautes pensées et celui de mes plus purs sentiments. Cette heureuse connexité vous était, sans doute, déjà annoncée, en général, dans ma fatale lettre du 17 mai : mais elle s'y trouvait trop altérée par son vicieux mélange aux folies passagères qui vous ont si justement alarmée. L'occasion actuelle attirera spécialement votre attention, d'une manière plus pure et plus directe, sur cette importante corrélation, désormais aussi favorable au

perfectionnement de ma vie publique qu'au bonheur de ma vie privée.

Je dois, Madame, profiter soigneusement d'une journée qui vous dispose davantage à l'indulgence, pour solliciter de nouveau la plénitude de votre pardon au sujet des torts, graves quoique involontaires, que j'eus récemment envers vous, et que je m'efforcerai constamment de vous faire oublier, bien que je les aie réparés presque aussitôt que commis. Peut-être faut-il aujourd'hui me féliciter de n'avoir pu aller chez vos parents Vendredi. Notre première entrevue n'en deviendra que plus satisfaisante après-demain soir, s'opérant ainsi sous l'heureux patronage de sainte Clotilde. Que ce pur souvenir vienne désormais se placer sans cesse devant celui de l'orage antérieur! Il marquera naturellement le vrai point de départ de nos paisibles relations habituelles, toujours dignes, j'ose l'assurer, d'un tel début.

Votre ami dévoué,

A^te^ COMTE.

Quoique l'épître philosophique vous fût uniquement destinée, elle est écrite de manière à comporter, sans le moindre inconvénient, la publicité quelconque que vous désireriez lui donner; j'approuve d'avance tout ce que vous projetteriez à cet égard.

Dans la longue visite qu'a bien voulu me faire hier votre excellent frère, j'ai appris avec douleur le notable redoublement de votre toux nerveuse, que j'entends maintenant d'ici: je crains de n'y avoir que trop contribué par les pénibles émotions que j'ai eu le malheur de vous causer depuis environ quinze jours.

Système de Politique Positive,

ou

TRAITÉ DE SOCIOLOGIE.

Instituant la Religion de l'HUMANITÉ ;

PAR AUGUSTE COMTE,

Auteur du *Système de philosophie positive.*

L'Amour pour principe,
et l'Ordre pour base ;
Le Progrès pour but. *

TOME PREMIER

Contenant le DISCOURS PRÉLIMINAIRE et l'INTRODUCTION FONDAMENTALE

Complément de la dédicace

I

LETTRE PHILOSOPHIQUE SUR LA COMMÉMORATION SOCIALE,
Composée pour Madame Clotilde de Vaux, au sujet de sa fête,
Par l'auteur du *Système de philosophie positive.*

Paris, le Lundi 2 juin 1845.

MADAME,

J'attache beaucoup d'importance à passer auprès de vous pour aussi pleinement affranchi de tous préjugés irréligieux ou métaphysiques que des préjugés purement théologiques comme je le suis en réalité depuis très longtemps. M'étant aperçu récemment que vous conserviez à cet égard quelques doutes essentiels, je me réservai secrètement la faculté de les dissiper bientôt, grâce au prochain retour d'une heureuse occasion périodique. On fête demain sainte Clotilde, votre patronne. Permettez donc, Madame, que, autorisé par un touchant usage universel, je me joigne aujourd'hui à votre famille pour vous offrir, à ma manière, un témoignage spécial d'affectueux souvenir. D'après les réflexions générales que cette précieuse circonstance va

* Énoncé définitif. R. T M.

me conduire à vous indiquer sommairement, vous concevrez, j'espère, de plus justes idées sur le caractère éminemment social d'une philosophie qui, depuis quelque temps, a beaucoup retenti autour de vous, sans que peut-être vous l'ayez encore directement examinée.

L'instinct de la sociabilité, ou le sentiment habituel de la liaison de chacun à tous, serait très imparfaitement développé si cette relation se bornait au présent, comme chez les animaux sociables, sans embrasser aussi le passé et même l'avenir. La société humaine est surtout caractérisée par la coopération continue des générations successives, première source de l'évolution propre à notre espèce. Ainsi, tous les états sociaux ont dû présenter, chacun à sa manière, certaines institutions permanentes, d'abord spontanées, puis de plus en plus systématiques, spécialement destinées à manifester une telle connexité, en constituant la chaîne des temps par la vénération régulière des ancêtres privés et publics. L'antiquité offrit, à cette égard, de puissantes ressources, appropriées à la nature de ses opinions et au caractère de sa civilisation. Ce culte des souvenirs y fut souvent exalté jusqu'à l'apothéose proprement dite, qu'il serait fort injuste d'apprécier seulement par les monstrueux abus propres à la décadence du paganisme. Mais une telle institution ne pouvait être très efficace que pour les premiers âges et envers les castes supérieures, suivant le génie immobile et aristocratique de toutes les sociétés anciennes. Tous les grands départements divins ayant dû être bientôt occupés dans l'organisation initiale du polythéisme, les nouveaux dieux sans portefeuille que multipliait cette reconnaissance officielle pou-

vaient rarement obtenir une véritable importance, même quand on démembrait à leur profit quelque office antérieur.

En remplaçant, suivant l'esprit de sa doctrine, l'apothéose antique par une simple béatification, le monothéisme, surtout chrétien, a réellement perfectionné beaucoup cette partie essentielle de toute organisation sociale. Quoique cette substitution nécessaire stimulât moins les désirs personnels d'une glorieuse immortalité, elle en propageait davantage l'essor, dès lors indistinctement permis à tous les rangs. Vous savez, par exemple, Madame, que votre noble patronne et son humble contemporaine de Nanterre devinrent, presqu'à la fois, l'objet d'un culte au moins égal. Cette universelle extension du principe de consécration permit ensuite au catholicisme, longtemps organe principal du progrès social, d'introduire, à cet égard, un admirable perfectionnement, en y liant très-heureusement la vie privée à la vie publique. L'institution, trop peu comprise, des noms de baptême offrit, en effet, à chacun, non-seulement le libre choix d'un patronage spécial, mais aussi un noble modèle d'imitation personnelle. Si l'inévitable désuétude des croyances théologiques a dû graduellement éteindre la première destination, rien ne saurait jamais détruire la seconde. Inhérente aux lois de notre nature, elle se reproduira bientôt sous des inspirations à la fois plus systématiques et plus durables, dès qu'une vraie réorganisation des principes et des sentiments humains viendra terminer la déplorable anarchie qui caractérise notre temps.

Cette épître philosophique dégénérerait, Madame, en un traité fort déplacé, si j'y dévelop-

pais davantage les indieations prééédentes. Maïs elles suffisent iei pour que votre rare pénétration puisse entrevoir, en général, eomment la philosophie positive justifie pleinement ee eulte eatholique des saints, en le rapportant à sa vraie destination soeiale, alors poursuivie sous des formes propres à l'état eorrespondant de l'humanité. Ce sera toujours un usage très-soeial que de eélébrer périodiquement la mémoire de nos dignes prédéeesseurs, et aussi de preserire solennellement à ehaeun de nous l'imitation eontinue de l'un d'entre eux. Les vrais philosophes déplorent justement, à eet égard eomme à tant d'autres, que ees utiles pratiques se trouvent aujourd'hui diseréditées d'après leur funeste adhérenee à des doetrines qui devaient suecomber sous leur ineompatibilité finale avee l'essor eontinu de l'intelligenee et de la soeiabilité.

Quant au eas individuel qui m'a eonduit, Madame, à vous signaler ees aperçus généraux, je n'en pouvais souhaiter de plus propre à les confirmer. Aux temps de sa déeadenee, le ehristianisme, eomme jadis le paganisme, a souvent abusé, quoiqu'à un degré beaueoup moindre, de ce grand offiee de conséeration publique qui lui était dévolu. Mais rien de pareil ne saurait concerner votre antique patronne, qui présente, à tous égards, l'un des meilleurs exemples de la eanonisation eatholique. L'Église Romaine a justement regardé la eonversion de Clovis eomme ayant plus influé qu'aueune autre eonversion royale, sauf eelle de Constantin, sur le développement soeial de la Franee, et même de toute la République Oeeidentale. Or, on ne saurait eontester la douee influence exereée par l'aimable

Clotilde pour seconder les hautes impulsions politiques qui déterminèrent ce grand événement. Son long et paisible veuvage ne fut pas moins noblement employé à tempérer les sauvages dissensions de ses fils. Une consécration méritée par tant d'éminentes qualités, plutôt morales que mentales, constitue, à mes yeux, l'un des types les plus propres à caractériser l'intervention sociale des femmes, habituellement destinée à moraliser d'après le sentiment la domination spontanée de la force matérielle. Ne soyez donc pas surprise, Madame, que je puisse cordialement m'associer, à ma manière, à tous ceux qui demain célébreront, sous des formes quelconques, cet intéressant souvenir, que personne, j'ose le dire, n'appreciera mieux que moi. Quand la nouvelle école accomplira la révision éclairée et la rectification systématique du calendrier théologique, votre chère patronne y conservera ses justes droits personnels à l'éternelle reconnaissance de l'humanité.

En général, Madame, soyez bien convaincue que la philosophie essentiellement positive qui caractérisera le dix-neuvième siècle ne vient pas pour détruire, comme dut d'abord le faire la philosophie purement négative propre au siècle dernier. Son but consiste toujours à construire, en résultat final de tous les travaux antérieurs, l'ordre, à la fois stable et progressif, le mieux conforme à l'ensemble de notre nature personnelle et sociale. Quand vous connaîtrez assez son esprit relatif et sa tendance organique, vous comprendrez cet admirable privilège qui lui permet, pour la première fois, de combiner, sans aucune inconséquence, dans une seule doctrine

homogène, tout ce que les divers états antérieurs ont pu jamais offrir de grand ou d'utile. Elle sépare partout l'office continu qui déterminait la destination fondamentale de chaque institution, d'avec les formes provisoires qui durent successivement correspondre aux différents âges de l'humanité, de manière à manifester toujours le mode final qui désormais prévaudra directement. Seule, en un mot, cette nouvelle philosophie représente réellement la vie collective de notre espèce, dont la marche nécessaire constitue surtout son sujet propre, que nulle théologie ne put embrasser, et encore moins aucune métaphysique. Les religions, en effet, ne pouvaient jusqu'ici proposer à chacun qu'un but purement personnel, le salut éternel, où la société ne saurait intervenir que comme moyen, et tout au plus comme condition, sans aucune destination progressive qui lui appartienne collectivement. Pendant la longue enfance de l'humanité, la sagesse sacerdotale, heureux organe de l'instinct universel, a dû néanmoins retirer de ces constructions imparfaites une précieuse efficacité sociale, que le positivisme explique et circonscrit. Mais cet indispensable office provisoire ne pouvait les préserver toujours de la déchéance irrévocable qu'elles ont graduellement encourue, à mesure que l'évolution humaine ruinait à la fois leur crédit intellectuel et leur influence morale. Les dénominations usuelles, qui rappellent encore cette aptitude primitive à rallier nos idées et nos sentiments, semblent aujourd'hui ne plus convenir aux croyances théologiques que par une sorte d'amère ironie. Car, depuis trois siècles au moins, bien loin de tendre à nous unir, elles ont évidemment dégénéré de plus en plus en sources fécondes de désordres publics et

même privés. Cette dégradation résulte d'abord de leur impuissance croissante à protéger les notions sociales qui s'y trouvaient confusément formulées, et ensuite de leur propre tendance à susciter des divagations presque indéfinies, désormais incompatibles avec aucun système fixe de convictions actives.

Ne doutez donc pas, Madame, que lorsque les conceptions réelles seront enfin devenues assez générales, ce qui s'accomplit aujourd'hui sous vos yeux, elles ne conviennent mieux que des chimères quelconques à toutes les nobles destinations humaines. Pour l'important sujet ébauché dans cette lettre, on reconnaît surtout la tendance spontanée du positivisme à consacrer dignement les diverses gloires, en appréciant sainement leurs participations respectives à l'évolution fondamentale de l'humanité. Quand les mœurs modernes auront pu acquérir à cet égard leur développement propre d'après les principes convenables, le système de commémoration recevra un perfectionnement général au moins équivalent à celui qui résulta de la substitution du catholicisme au polythéisme. Car le régime catholique était à la fois trop absolu et trop étroit pour avoir jamais pu remplir suffisamment ce grand office social. Tout ce qui avait existé avant lui, et tout ce qui vivait hors de son sein, lui inspirait naturellement une aveugle réprobation. Sans sortir même de sa propre enceinte, il n'a pu envelopper les gloires que ne prévoyaient pas ses formules immobiles. N'avez-vous point, par exemple, remarqué avec surprise et indignation l'étrange lacune de nos calendriers théologiques envers l'héroïque vierge qui sauva la France au quinzième siècle ?

Mieux vous scruterez ce grand sujet, plus vous reconnaîtrez, Madame, que le nouveau régime philosophique peut seul glorifier à la fois tous les temps, tous les lieux, toutes les conditions sociales, et tous les genres de coopération, soit publics, soit même privés. En consolidant l'actif sentiment de la continuité humaine, il en agrandira la portée et en ennoblira le caractère ; car il y comprendra la considération familière de l'avenir, que le régime antérieur ne pouvait embrasser, faute de connaître la loi générale du progrès social. Il popularisera le culte des souvenirs encore davantage que sous le catholicisme, en étendant aux plus humbles coopérateurs le sentiment habituel de la convergence universelle, sans aucune vaine distinction entre l'ordre public et l'ordre privé. Toute existence vraiment honorable pourra légitimement aspirer à quelque consécration solennelle, soit au sein même de la famille, soit dans la cité, la province, la nation, et enfin la race entière.

A tous égards, Madame, quel esprit pourrait être aussi social que celui du vrai positivisme, qui seul embrasse réellement l'ensemble de la vie humaine, individuelle et collective? Les trois modes simultanés de notre existence, penser, aimer, agir, y sont directement combinés, dans toute leur extension possible, par un principe également applicable à l'individu et à l'espèce. Ils y deviennent les sujets respectifs de nos trois grandes créations continues, la philosophie, la poésie et la politique. La première systématise directement la vie humaine, en établissant, entre toutes nos pensées quelconques, une connexité fondamentale, première base de l'ordre social. Le génie esthétique embellit et ennoblit toute notre exis-

tence en idéalisant dignement nos divers sentimcnts. Enfin, l'art soeial, dont la morale constitue la prineipale branehe, régit immédiatement tous nos actes, publies ou privés. Telle est l'intime solidarité que représente le positivisme entre les trois grands aspeets, spéculatif, sentimental, et actif, propres à la vie humaine. Notre existence y est envisagée, soit dans l'individu, soit dans l'espèce, eomme ayant pour but eontinu le perfeetionnement univcrsel, d'abord relatif à notre eondition extérieure, et ensuite à notrc nature intérieure, physique, intellectuelle, et surtout morale.

Quoique eette épître soit déjà bien longue, je voudrais, Madame, ne pas la terminer sans vous y signaler l'attrait spéeial que la nouvelle philosophie doit offrir à votre sexe, quand elle en sera mieux eonnue.

Éeartant une stérile agitation politique, l'éeole positive vient aujourd'hui placer au principal ordre du jour la réorganisation spirituelle. Désormais elle fera prévaloir la régénération directe des opinions et des mœurs sur eelle des institutions proprement dites, qui ne peuvent être eouvenablcment élaborées qu'en dernier lieu. Or cette transformation radicale des vains débats actuels serait assurément très-favorable à l'influenee sociale des femmes, suivant les vraies lois de leur nature propre et de l'ordre universel. L'intervention féminine, si noblement surgie au moyen âge, sous le spiritualismc catholique, semble presque s'être éteinte avee lui. Or les insurreetions personnelles que notre temps suscite eontre une économie vraiment fondamentale sont peu propres à ranimer eette indispensable influ-

ence, que maintenant le spiritualisme positif peut seul développer convenablement. Loin que les prédilections spéciales de votre sexe dussent vainement se rattacher au passé, elles ne devraient y voir qu'une sorte d'indice historique de la participation supérieure que lui réserve nécessairement le véritable avenir social. Car, suivant la marche invariable du progrès humain, les influences morales tendent de plus en plus à prévaloir sur les puissances matérielles. Une telle connexité excita toujours les sympathies féminines pour les diverses rénovations mentales de l'humanité. Elle s'est, à vrai dire, manifestée déjà lors de la première apparition systématique de la philosophie positive, sous la grande impulsion de Descartes, qui trouva tant d'accueil chez votre sexe. Les dames du XIX siècle ne sauraient, à cet égard, rester au dessous de leurs devancières, quand cette philosophie, qui ne pouvait alors être aucunement sociale, parvient enfin à sa pleine maturité. Son principal domaine consiste désormais dans les sujets qui, par leur nature, fourniront toujours l'aliment essentiel des sentiments de votre sexe et des pensées du nôtre.

Une organisation éminemment affective dispose habituellement les femmes à seconder l'influence morale de la force spéculative sur la puissance active dans l'antagonisme journalier qui dirige les affaires humaines. Leur propre position sociale, extérieure sans être indifférente, au milieu du mouvement pratique, les érige spontanément en intimes auxiliaires de tout pouvoir spirituel contre le pouvoir temporel correspondant. Or le nouveau régime moral vers lequel tendent les sociétés modernes developpera davantage que l'ancien cette affinité naturelle. Comment votre sexe ne finirait-il point par pré-

férer une doctrine qui fera nécessairement prévaloir l'adoration des femmes ? L'admirable chévalerie du moyen âge, comprimée sous les croyances théologiques, n'avait jamais pu élever ce culte qu'au second rang. Quand la sociabilité moderne aura pris son vrai caractère, le genou de l'homme ne fléchira plus que devant la femme.

Votre esprit et votre cœur excuseront, j'espère, l'extension de ces diverses indications générales en faveur de leur importance. Elles atteindront du moins leur but principal en vous dispensant, Madame, de recourir à d'immenses traités pour mieux apprécier désormais la nouvelle école, à la fois philosophique et sociale. Quoique réellement émanée de la révolution française, vous voyez qu'elle diffère profondément de toutes les écoles purement révolutionnaires. Celles-ci tendent encore à détruire sans construire, quand le déblai préalable est depuis longtemps assez accompli. Mieux qu'aucune influence métaphysique, la doctrine positive s'oppose radicalement à toute rétrogradation théologique. Or elle ne poursuit jamais cette lutte accessoire qu'en satisfaisant davantage que le régime primitif à tous les besoins, intellectuels et sociaux, qui motivèrent son ascendant, dont elle explique également l'origine et le déclin.

Le souvenir de votre douce patronne me deviendra désormais plus cher. Il m'aura ainsi fourni une précieuse occasion de vous faire sentir l'aptitude morale du positivisme. Vous voyez que, sans aucun vain éclectisme, ce nouveau régime universel s'approprie naturellement tout ce que les autres états de l'humanité offrirent jamais de noble ou de salutaire. Mais il en écarte sagement des formes passagères qui, d'abord indispensables aux fondations correspondantes,

TEMPLE DE L'HUMANITÉ à Rio de Janeiro.

Avénement de la PRIÈRE POSITIVISTE.
Vue du *Chœur* du TEMPLE de l'HUMANITÉ à Rio de Janeiro.
Fac-simile du *Fauteuil* que notre MAÎTRE érigea en
AUTEL DOMESTIQUE de CLOTILDE.

cm 1 2 3 4 5 unesp 8 9 10 11 12

altérèrent ensuite leur efficacité sociale, que l'école nouvelle tend toujours à consolider et à perfectionner.

Daignez, Madame, agréer avec bonté les vœux sincères que ce jour rappelle plus vivement à

votre respectueux ami,

AUGUSTE COMTE.

Avénément de la PRIÈRE POSITIVISTE.

Quant à la prière, ce n'est réellement qu'une forme spéciale, dans le régime ancien, d'émotions, extatiques ou d'inspirations générales, dont le fond indestructible appartiendra toujours à la nature humaine, quelles que deviennent ses habitudes mentales... Quand le temps sera venu de développer convenablement le caractère sentimental de la philosophie nouvelle, les juges aussi consciencieux que vous l'êtes ne tarderont pas à reconnaître qu'elle ne craint pas plus sous ce rapport, que sous l'aspect spéculatif, la comparaison réelle avec l'ancienne manière de philosopher. Dieu n'est pas plus nécessaire au fond pour aimer et pour pleurer que pour juger et pour penser. (*Lettre* d'AUGUSTE COMTE à SARAH AUSTIN, le 4 Avril 1844.)

CLOTILDE n'avait pas revu AUGUSTE COMTE depuis la veille de la fatale lettre. En arrivant, le soir, à la rue Payée, CLOTILDE communiqua aux siens le charmant cadeau avec lequel l'avait surprise notre MAÎTRE; et CLOTILDE décida aller ce soir même, avec sa MÈRE et MAXIMILIEN, remercier le PHILOSOPHE.

Peu après, SOPHIE annonçait à notre MAÎTRE, l'arrivée de la FAMILLE MARIE.

—*Je viens vous remercier de votre charmant cadeau*,—dit CLOTILDE à notre MAÎTRE, lui tournant ses beaux yeux d'émeraude et épanchant la bonté de son âme dans un gracieux sourire...

. . . . . .

Après que la FAMILLE MARIE se retira, qui sait combien de temps le PHILOSOPHE ne resta dans une contemplation extatique, devant le fauteuil que venait de quitter CLOTILDE. Modelée par la puissante imagination de l'amoureux PENSEUR, l'Atmosphère embaumée gardait, vivante et fidèle, l'image adorée qu'elle avait embrassée un moment auparavant. L'attitude noble et suave de CLOTILDE, sa toilette élégante et modeste, les lignes gracieuses de son port, les traits suaves de sa physionomie, les reflets dorés de ses cheveux châtains, la douceur de ses yeux, l'harmonie de sa voix..., tout se reproduisait vivement dans l'âme ravie d'AUGUSTE COMTE. À la fin, comme s'Il obéissait à un signe de la merveilleuse VISION, le PHILOSOPHE tombe à genoux devant celle-ci, saisit ses belles mains, les couvre de ses baisers ardents, les baigne de ses larmes reconnaissantes et enthousiastes, pour l'inattendue générosité de CLOTILDE, non moins admirable par l'angélique candeur que par la surprénante sagesse qu' Elle venait de témoigner. On dirait une ressurrection de DANTE enchanté aux pieds de BÉATRICE.

Personne ne s'assit désormais sur ce Fauteuil, érigé en *autel* domestique de notre tendre et immaculée MÈRE SPIRITUELLE. Après sa mort, notre MAÎTRE la voua, ainsi qu'on la vu ci-dessus, outre cette destination, à servir de chaire pontificale, pour les solennités de la RELIGION FINALE. Cette pratique viendrait rappeler que le Sacerdoce de l'avenir ne constitue que l'organe de la FEMME sans-

pareille qui sera éternellement la meilleure personnification de l'Humanité, parce que le Grand-Être résuma chez Elle, les grâces suprêmes que l'évolution sacrée avait cumulé de plus en plus, dans le sexe féminin.

Merveilleux prestige du cœur : le culte positiviste venait d'être spontanément inauguré, à son plus intime degré. La prophétie de notre Maître à Sarah Austin se trouvait réalisée plus tôt qu'Il ne l'avait jamais rêvé ! ... La *prière* cessait d'être, enfin, un apanage du théologisme. Dépouillant pour toujours les linges de l'égoïsme, elle devenait un pur entretien d'amour avec les êtres aimés, selon la noble aspiration les grands mystiques du Catholicisme. Tandis que d'arides savants épuisaient leur imagination pour se figurer les plus simples types de l'abstraction géométrique, le Philosophe qu'ils persécutaient, en aveugles, faisait doucement pénétrer le génie d'Archimède et de Lagrange dans les régions qui n'étaient jusque là accessibles qu'aux élans poétiques de Dante et de Petrarque.

II

LUCIE.

Paris, le 12 Dante 62 (Samedi 27 Juillet 1850.)

Pour compléter cette dédicace exceptionnelle, je crois devoir y joindre la seule composition publiée par ma sainte collègue. Cette touchante nouvelle (Lucie), dont la principale situation caractérise essentiellement la fatalité conjugale de l'infortunée Clotilde, fut insérée au feuilleton du *National* les 20 et 21 juin 1845. En la reproduisant ici, j'espère fournir aux juges compétents un témoignage direct de l'éminente nature, intellectuelle et morale, de l'ange méconnu qui préside à ma seconde vie.

Auguste Comte — *Pol. Pos.* Complément de la dédicace, p. XXII.

Il y a quelques années, un crime, compliqué de circonstances extraordinaires, vint frapper de stupeur la petite ville de ***.

Un jeune homme, appartenant à une famille distinguée, avait disparu sous une prévention terrible : on l'accusait d'avoir assassiné un banquier son associé, en lui soustrayant des valeurs considérables. Ce double forfait fut attribué à la funeste passion du jeu. Le coupable abandonnait, après quelques mois de mariage, une jeune femme douée d'une grande beauté et des qualités les plus éminentes. Orpheline, elle restait, à vingt ans, livrée à l'isolement, à la misère, et à une position sans espérance.

Les lois lui accordèrent spontanément la séparation de corps et de biens, c'est-à-dire de tout ce qui lui échappait. La famille de son mari lui prêta un abri et une paire de souliers. Comme elle était généralement admirée, des protections puissantes l'environnèrent de toutes parts.

C'était heureusement une de ces nobles femmes qui acceptent le malheur plus facilement qu'une transaction honteuse. Son intelligence élevée lui montra sans voiles sa situation : elle comprit qu'elle ne devrait l'intérêt des hommes qu'à sa beauté ; elle pressentit les périls que couvrent de douces sympathies, et voulut tirer d'elle seule tout adoucissement à son sort. Cette courageuse résolution étant prise, la jeune femme ne pensa plus qu'à l'exécuter. Possédant un talent remarquable, elle se rendit à Paris pour l'utiliser. Après quelques épreuves, elle fut admise, comme institutrice, dans la maison de l'Abbaye-aux-Bois, où elle trouva un asile honorable.

Pendant ce temps, la justice suivait son cours ; des démarches actives cherchaient partout la trace du fugitif. Déjà les créanciers irrités s'étaient partagé la dépouille de sa malheureuse victime, dont les vêtements, les bijoux, et jusqu'aux petits trésors de jeune fille, avaient été vendus à la criée. Elle inspi-

rait tant d'intérêt que quelques personnes rachetèrent plusieurs de ces objets et les lui renvoyèrent.

Une jeune fille voulut avoir un médaillon qui renfermait le portrait de l'héroïne, et le curé du lieu acheta sa robe nuptiale pour en parer l'autel de la Vierge.

Ces détails touchèrent vivement l'infortunée. Une noble fierté se joignait dans son cœur à une sensibilité profonde: elle se sentit soutenue par les témoignages d'intérêt qui lui venaient de toutes parts. Remplie d'effroi au souvenir de son premier amour, elle n'envisagea sa chaîne que comme une barrière qu'elle eût volontairement placée entre les hommes et elle. L'horreur et les périls de sa situation échapèrent ainsi à ses regards, et elle accepta sans révolte l'arrêt injuste des lois.

Un sentiment indestructible, une douce et sainte amitié d'enfance sauva d'abord à ce noble cœur les amères douleurs de l'isolement. La philosophie, si mesquine et si aride dans les âmes égoïstes, développa ses magnifiques proportions dans celle de la jeune femme. Pauvre, elle trouvait le moyen de faire le bien: elle allait rarement dans les églises, où la frivolité a établi ses comptoirs; mais on la rencontrait souvent dans les mansardes, où le malheur est fréquemment réduit à se cacher comme la honte.

Deux années s'écoulèrent sans qu'aucun événement vint changer cette situation étrange et malheureuse. Le temps, qui ne fait qu'accroître les grandes douleurs, avait ruiné peu à peu l'organisation brillante de l'orpheline. À son courage héroïque, à ses efforts persévérants pour rester dans le rude chemin qui lui était tracé, commençait à succéder un abattement profond. Treize lettres qui sont tombées entre mes mains peindront mieux que moi les douleurs de ce cœur ma-

lade. Je demande la permission de les reproduire et de terminer ainsi cette histoire.

1re LETTRE — *Lucie à Madame M.*

Je t'écris de Malzéville, où je vais passer quelques mois, ma bien-aimée. Ma poitrine avait besoin d'air et de lait ; nos dignes amis ont saisi ce prétexte pour m'offrir de partager leur jolie solitude. Combien j'aime ces excellentes gens ! Que ne puis-je leur ressembler, ou faire passer dans mon cœur un peu de la paix qui règne au fond des leurs ! Je me sens pourtant mieux ici : rien n'est sain comme le spectacle d'une belle nature et de cette vie laborieuse et uniforme qui force l'esprit à se régler.

Le général attend prochainement l'arrivée de son voisin, qui passe pour le bienfaiteur de toute cette petite contrée. C'est un jeune homme de vingt-six ans, possesseur d'une belle fortune, et disciple sincère des idées libérales. Il a avec lui sa mère, qu'il adore, et dont on dit aussi beaucoup de bien.

Tu m'engages à cultiver les fleurs pour me sevrer un peu de musique et de lecture. Hélas ! ma bien-aimée, ne sont-ce pas là les seuls plaisirs qui me restent ? Quand j'ai payé mon faible tribut à l'amitié, quand je viens de lire au général quelques passages de ses mémoires, quand nous avons évoqué ensemble de grands et sévères souvenirs, ou quand j'ai partagé avec notre amie ses petits soins d'intérieur, je me trouve de nouveau en proie à ce besoin de sentir et de penser qui est devenu le principal ressort de mon existence ; et pourtant nulle femme plus que moi n'aima la vie paisible et simple. Quels plaisirs brillants n'aurais-je pas sacrifiés avec joie aux devoirs et au bonheur de la

famille? Quels succès ne m'auraient paru fades auprès des caresses de mes enfants ! O mon amie, le maternité, c'est là le sentiment dont le fantôme se dresse, si jeune et si impétueux, dans mon cœur. Cet amour, qui survit à tous les autres, n'est-il pas donné à la femme pour se régénérer dans ses douleurs ?

2e LETTRE — *Maurice à Roger*

Roger, j'ai enfin vu cette femme, si grande et si malheureuse, dont tu me parlais avec orgueil. Ne dis pas que le sort en est jeté si je t'avoue l'impression profonde que j'ai ressentie à l'aspect de cette jeune et belle martyre des injustices sociales. Les touchantes vertus de Lucie, son esprit, ses grâces, tout en elle porte à jamais l'empreinte d'un profond chagrin. On sent, en la voyant, qu'elle aura besoin de générosité pour aimer. Pourtant, n'est-elle pas libre devant l'honneur et la raison ? par quelle étonnante imprévoyance des lois l'être pur et respecté peut-il se trouver enchaîné, par la société même, à l'être flétri qu'elle repousse de son sein?

Qu'appelle-t-on mort civile? Est-ce un simulacre? Dans quel but la société laisse-t-elle une épouse à l'homme qui ne peut plus donner le jour qu'à des bâtards ?

De quel droit imposerait-elle l'isolement et le célibat à l'un de ses membres ? Pour quelle fin le pousserait-elle au désordre ?

Mais j'ai l'air d'être devant des juges. Roger, mon sang est près de s'allumer quand je vois comment l'apathie des hommes enfante souvent le malheur et l'oppression.

Je viens de faire construire un belvédère en vue de Malzéville : de là, avec une lunette, je dé-

couvre entièrement la jolie maison du général. Hier, j'ai aperçu Lucie qui était assise au bord de la pièce d'eau ; son attitude était mélancolique et accablée. Te le dirai-je, ses regards me semblaient se diriger souvent vers le sud. Hélas ! en la voyant si gracieuse et si brisée, je me demandais avec dégoût le secret de certaines influences sur notre cœur. Pourquoi voit-on des femmes vulgaires fasciner des intelligences supérieures et devenir l'objet d'un véritable culte ? Comment arrive-t-il aussi que la générosité et la noblesse de certaines femmes se voient si souvent aux prises avec l'égoïsme et la grossièrcté ? Il faut renoncer à expliquer cette énigme.

Puisque tu veux une description nouvelle d'Oneil, je te dirai, mon cher Roger, que j'en ai fait une des plus jolies propriétés du département. On me racontait ces jours-ci une récente contestation à mon sujet entre les habitants de la commune voisine et un vieux gentilhomme ruiné. Il ne s'agissait de rien moins que de décider si l'on devait le titre de château à Oneil et le premier morceau de pain bénit à son propriétaire. J'ai tranché la question en n'allant pas à la messe et en appelant tout le pays ma vallée.

3e LETTRE. — *Maurice à Roger.*

Non jamais, Roger, jamais une autre femme ne fera naître en moi ces sentiments généreux et élevés que m'inspire la seule vue de Lucie. Ami, tu as dit vrai : c'est en vain que les lois, l'opinion, et le monde élèvent entre nous leur triple barrière ; l'amour nous réunira, je le sens. Qui mieux que toi connaît les besoins de mon cœur et son insurmontable répulsion pour les bonheurs vulgaires ? Hélas ! avant de rencontrer Lucie, je l'ai

souvent senti, c'est un danger de raffiner ses sensations.

Tantôt ma mère a fait sa visite à Malzéville. J'étais curieux, je te l'avoue, de connaître l'impression que Lucie produirait sur elle. En arrivant devant la grille du petit parc, nous l'avons aperçue qui greffait un rosier. Elle était vêtue de blanc; un grand chapeau de jardin couvrait négligemment sa tête, un simple ruban vert dessinait sa taille fine et élégante. On eût dit, à la voir, le plus suave idéal de la Galatée. Je fus surpris de n'apercevoir aucune émotion sur le visage de ma mère, elle ordinairemnt si bienveillante, et qui trouve tant de plaisir à admirer: elle fut imposante et froide pendant toute la durée de notre visite; les mots *devoir* et *honneur* trouvaient place dans toutes ses phrases. Pour la première fois j'entrevis ce qu'il y a d'amer et d'implacable dans les rivalités féminines. Guidée par ce tact délicat que donne l'habitude de la souffrance, Lucie se retira avant nous sous un léger prétexte. Que n'ai-je osé la suivre et me jeter à ses pieds pour protester contre les paroles de ma mère!

Roger, ce moment fixe à jamais mon sort. J'ai compris qu'il n'appartenait qu'à moi d'arracher cette douce victime au malheur. Périssent les chimères qui se dressent entre nous! Je me sens fort contre la mauvaise foi de l'opinion et contre le blâme des envieux: puissé-je l'être contre la générosité et la grandeur de Lucie!

4e LETTRE. — *Maurice à Roger*

On maudirait volontiers la civilisation et les lumières, quand on voit le petit nombre d'esprits justes et de cœurs droits qu'il y a dans le monde. Je ne saurais te dire combien d'insinuations mes-

quines et odieuses j'ai à subir chaque jour au sujet de Lucie. Mais, ce qui n'est pas le moins choquant, tout l'honneur reste à ces corrupteurs de morale, qui se dressent orgueilleusement sur leurs monceaux de sophismes. Il semble, en vérité, que le succès n'accompagne que les guerres honteuses.

Je viens d'avoir avec ma mère une conversation pénible, qui n'a que trop confirmé mes idées sur le dévouement. C'est une magnifique vertu, mais qui vit bien plus volontiers de jouissances que de sacrifices. J'ai dernièrement rencontré, dans le monde, la jeune comtesse de ***, dont le mari est au bagne. Elle avait vingt-quatre ans quand cette fatalité l'a frappée: elle était remarquablement jolie et aimable. Le digne L... en est devenu amoureux, et ils se sont unis. Eh bien ! elle me racontait que ce qu'elle a eu à souffrir de sa propre famille est incalculable. Comme je lui en témoignais mon étonnement, vu leurs idées avancées à tous, elle me répondit : En êtes-vous donc à votre catéchisme de l'homme? Ils m'autorisent bien à être athée, mais non pas à me passer des sacrements.

Tant il y a, mon digne Roger, que cette admirable humanité n'est pas encore bien quitte de sa dette envers les singes, dont quelques docteurs assurent qu'elle descend directement.

5e LETTRE. — *Maurice à Lucie*

Qu'avez-vous fait, Lucie? A quelle funeste pensée avez-vous obéi en vous éloignant de moi? Hélas ! c'est en vain que je cherche à justifier votre silence ; il accable mon cœur comme un fardeau glacé. Et pourtant, hier encore vous m'avez fait chérir la vie. Votre âme semblait s'ouvrir à l'espérance. Quand un faible danger m'a menacé

sur les bords du lac, vous vous êtes élancée à mon secours sans paraître redouter la présence de ceux qui nous entouraient. Que vous étiez belle à cet instant, et que le dévouement vous rendait imposante ! N'avez-vous donc pas lu dans tous les regards l'enthousiasme dont vous étiez l'objet ? O Lucie, quand il ne fallait peut-être que vous montrer ce que vous êtes pour attendrir le cœur de ma mère, par quel inconcevable malheur nous trouvons-nous séparés ? Mais peut-être n'êtes-vous pas la femme angélique que j'avais cru entrevoir ; peut-être un amour généreux est-il au-dessus de vos forces ? Peut-être... Mais à quoi bon tous ces doutes ? Vous seule pouvez me rendre le repos que vous m'avez ôté : j'attends une ligne de vous, un mot qui m'apprenne quels sont vos desseins. Songez-y ! je ne réponds pas de moi si vous continuez à m'accabler de votre silence. Manuel va courir à franc étrier jusqu'à Paris : dans dix heures, je puis avoir votre réponse.

6e LETTRE. — *Maurice à Roger.*

Fallait-il donc que cela fût ainsi ? Roger, l'avoir connue, savoir ce que renferme ce cœur élevé, cet esprit délicat, et peut-être, dans quelques heures, avoir à déplorer sa perte ! Que mon malheur retombe à jamais sur ceux qui l'ont causé ! Hélas ! quand je l'accusais de ce que j'ai souffert, elle succombait à la violence de ses combats et de son amour. J'erre comme un fou autour de la maison du général, interrogeant sans cesse ses gens, et ne recevant d'eux que des réponses vagues ou effrayantes. Heureusement le médecin ignore qui je suis, et il me plonge trois fois par jour la vérité dans le cœur. Je viens de le quitter à l'instant ; son regard était si triste, il semblait

si accablé que je l'ai conjuré de ne pas me cacher le dernier malheur. Il m'a assuré qu'elle existe encore ; mais il est dans l'attente d'une crise terrible et inévitable.

P. S. — Elle est sauvée ! Il faut aimer comme j'aime pour comprendre la magie d'un tel mot. Je me suis prosterné aux pieds du médicin ; je lui ai demandé son amitié. En vain il conserve un air grave, je me sens prêt à faire des folies en sa présence. C'est un homme distingué, il parle de Lucie avec un enthousiasme presque égal au mien. Mais une chose m'a frappé ; il m'observe souvent avec étonnement, et semble prêt à me confier une secret. J'ai vainement essayé plusieurs fois de lui faire dire sa pensée. Il termine toujours nos entretiens sur Lucie par cette phrase : La société est bien coupable.

J'ai souvent remarqué que la prudence est le vice des hommes de cette profession, que leurs profondes connaissances rendraient si propres à seconder le mouvement social. Que d'importantes modifications pourraient être produites dans les lois par la seule autorité de certains faits scientifiques qui demeurent éternellement cachés au vulgaire ! Je voudrais qu'un bon médicin publiât ses mémoires ; ce serait, à mon gré, un livre fort utile à l'humanité.

7e LETTRE. — *Maurice à Roger.*

Ami, je l'ai revue ! Hélas ! on n'ose croire qu'elle appartienne encore à la terre, tant sa beauté a revêtu un caractère idéal et céleste. Elle a consenti à faire sa première promenade appuyée sur mon bras, et j'ai été étonné de la simplicité avec laquelle elle m'a dépeint ses souffrances. Si je ne me trompe, une lueur d'espoir s'est

glissée dans son cœur ; mais je n'ai pu m'expliquer le sens de plusieurs de ses paroles. Comme nous nous reposions à l'ombre d'une petite chapelle en ruines, une noce de villageois est venue à passer devant nous. Il y avait tant de bonheur et d'insouciance sur toutes ces physionomies ouvertes, que je n'ai pu retenir une réflexion amère en comparant nos sorts. Lucie a tressailli en m'entendant. « O mon ami, s'est-elle écriée, ils sont heureux ; mais c'est parce que leur bonheur n'afflige et n'offense personne. » Je l'ai regardée avec stupeur : son visage était légèrement coloré ; elle a posé ma main sur son cœur ; puis elle a repris d'une voix grave et émue : « Maurice, c'est en vain que notre malheur nous pousserait à nous élever contre la société ; ses institutions sont grandes et respectables comme le labeur des temps ; il est indigne des grands cœurs de répandre le trouble qu'ils ressentent. » J'ai voulu lui répondre, mais elle m'a fait un signe de la main pour m'indiquer qu'elle se sentait faible. Il commençait à se faire tard. Le digne docteur, qui déjà s'inquiétait de ne pas voir rentrer Lucie, est venu à notre rencontre, et il m'a aidé à la soutenir jusqu'à l'entrée du parc de Malzéville, où il a fallu nous séparer.

Roger, ce qui m'effraye, c'est moins l'ensemble des obstacles qui m'entourent que la grandeur naturelle de Lucie. Ce n'est pas à de vains préjugés, je le sens, qu'une telle femme a dû jusqu'ici immoler les plus doux penchants de son cœur.

8e LETTRE. — *Lucie à Madame M.*

Mon amie chérie, l'espérance m'a accueillie à mon retour à la vie : Maurice consent à élever

sa grande voix pour protester contre l'abus terrible qui nous sépare. Sa mère m'a pressée sur son cœur; je n'oublierai jamais les sensations délicieuses que ce moment a mêlées à l'amertume de mes souvenirs.

O ma bien-aimée ! l'amour d'un homme pur et délicat est un sentiment plein de puissance. Combien j'ai besoin de force et de courage pour y résister ! Mais l'intérêt et la gloire de Maurice me sont plus chers que mon repos peut-être : aussi suis-je soutenue par l'orgueil de lui voir tenter une noble entreprise ; car il me semble que j'ai accompli la mienne en véritable héroïne.

C'est hier seulement que notre sort a été décidé. Nous avions passé la soirée avec le digne docteur, dont la morale est à la fois si douce et si élevée. À peine nous eut-il quittés, Maurice saisit impétueusement ma main ; et, la pressant sur son cœur, il jura de me protéger malgré le monde et de ne plus permettre que je m'éloignasse de lui. Je rassemblai mes forces pour lutter contre ces émotions délicieuses et terribles. Je représentai à Maurice que le devoir lui commandait d'essayer de m'affranchir de mes liens, en réclamant une loi juste et sage. J'employai pour le toucher les arguments qui ont le plus de prise sur son grand cœur. Je lui dépeignis avec feu les avantages que la société pouvait retirer de cette tentative glorieuse. Pour lui, il ne fut pas difficile de l'intéresser au sort de ces êtres jeunes, faibles, désarmés, qu'un lien odieux peut pousser au désespoir. Il convint que les abus des lois résultent le plus souvent de l'apathie des hommes, et qu'il est toujours honorable et utile de lutter contre l'oppression.

Nous envisageâmes ensuite notre situation sous tous les points de vue. Maurice assurait qu'un lien comme celui qu'il m'engageait à con-

tracter suffisait au bonheur, et qu'il renoncerait, sans le moindre regret, à ce monde qui sacrifie le véritable honneur à des préjugés fièrement décorés du nom de convenances. Je lui avouai que je ne me sentais ni assez haut ni assez bas pour braver l'opinion, et qu'il me serait doux de pouvoir entourer notre amour du respect des familles honnêtes. Il combattit doucement mes idées ; mais le souvenir de sa mère se joignit dans son cœur à tous les sentiments élevés qui lui sont propres. Il finit par me promettre d'adresser une pétition à la chambre, et d'en attendre dignement le résultat.

Je me précipitai aux pieds de cet homme si cher, en versant des larmes de reconnaissance et d'amour. Les efforts que j'avais faits pour me contraindre avaient tellement épuissé mes forces qu'il me sembla que la vie allait m'abandonner. Je n'en ai jamais tant senti le prix que dans cet instant.

O mon amie ! toi qui vis calme et heureuse auprès de l'homme de ton choix, tu comprendras tout ce qui se passe dans mon pauvre cœur. Tu sais si je partage le ridicule de ces femmes qui trépignent à l'idée de n'être jamais député, et qui montent à cheval pour démontrer qu'elles seraient au besoin d'excellents colonels de dragons. Mais tu sais aussi si je sens vivement l'oppression là où elle est réelle. C'est en portant atteinte au bonheur modeste et vrai de la femme que les lois la poussent en dehors de sa sphère et lui font parfois méconnaître sa destinée sublime. Henriette, quels plaisirs peuvent l'emporter sur ceux du dévouement? Entourer de bien-être l'homme qu'on aime, être bonne et simple dans la famille, digne et affable au dehors, n'est-ce pas là notre plus doux rôle et celui qui nous va le mieux ? Il me semble que le

cercle de la famille peut se modeler, à certains égards, sur les cercles du monde ; et n'est-ce pas la femme qui en fait les honneurs ?

9e LETTRE.—*Maurice à Roger*

Une nouvelle douleur vient de fondre sur elle : le monstre qui l'enchaîne à lui a été arrêté sur la frontière et conduit au bagne de Toulon, où il va subir sa peine.

Cet événement, qui donne une si grande portée à nos réclamations, semble cependant avoir abattu le courage de Lucie. Ce cœur si tendre a défailli d'épouvante devant l'horrible dénoûment auquel l'associent les lois. Le nom qu'elle porte encore retentit en elle chargé d'infamie et de lugubres souvenirs. Son impérissable bonté est venue ajouter la compassion à tous ses maux. Puissent ses forces ne pas s'épuiser dans cette cruelle lutte ! Non, je le sens, les lois ne peuvent pas être volontairement immorales et absurdes. L'évidence frappe les hommes : ils briseront ce lien odi eux qui enchaîne l'être le plus pur à un forçat.

Lucie, telle que je la connais, souffrira beaucoup encore : mais diverses circonstances m'ont éclairé sur tous ses sentiments, et je n'en sacrifierai aucun à l'amour. Cette noble femme sera mère comme elle est amante. Les sacrifices qu'elle accepterait vaillamment pour elle-même, elle souffre de la pensée de les léguer à ses enfants. Puisse-t-elle trouver enfin le prix de ses douces vertus ! Je rassemblerai mes forces et mon courage pour dompter mon impatience. O Roger, la vie a de rudes épreuves !

Je t'envoie une copie de ma pétition à la chambre.

«Messieurs les députés,

«Il existe au sein des lois un abus dont la portée est effrayant; permettez-moi de vous le signaler par un exemple frappant.

«Une femme de vingt-deux ans, dont le cœur est pur et plein d'honneur, se trouve enchaînée par le mariage à un forçat.

«Quinze années de détention, d'infamie, le mépris, tout ce qui sépare la vertu du vice, annule matériellement cet odieux lien.

«L'homme est mort civilement; la femme, déclarée libre par les tribunaux, rentre en possession de sa fortune, qu'elle gère déjà. Tous ses droits sont évidents; et pourtant il lui faut renoncer au plus précieux de tous, celui d'user de la liberté de son cœur.

«Par une inconcevable imprévoyance des lois, cette femme se trouve expulsée de leur protection, et placée par elles entre deux abîmes, le malheur et le désordre.

«Quel choix oserait-on lui assigner? Pour se parer d'un stérile héroïsme, renoncera-t-elle à l'amour et à la maternité, ces beaux et nobles fiefs de l'épouse?

«Si l'isolement pèse comme une loi de mort sur son âme, et la pousse à contracter un lien hostile à la société, qui la protégera contre la mauvaise foi de l'opinion et contre tous les dangers attachés à une situation fausse?

«Entre ces deux écueils, il y en a un troisième où tombe tout être opprimé et faible, c'est la lâcheté.

«Messieurs les députés, j'appelle votre attention sur cette question de haute morale, et je sollicite une loi qui constitue le divorce par le seul fait d'une peine infamante.»

10e LETTRE.—*Maurice à Roger*

Nos cœurs sont plus calmes. Lucie semble heureuse de me voir faire acte de soumission envers cette pauvre société. Puisse-t-elle recueillir le fruit de ma patience!

Peut-être ai-je véritablement accompli un devoir. J'ai tant souffert depuis quelque temps, que je ne peux plus être très-bon juge en matière de sagesse. Les abus me révoltent, et l'oppression m'inspire une telle horreur que je fuirais volontiers devant elle au lieu de la combattre. Il se peut que Lucie, avec son héroïsme, soit beaucoup plus près que moi de la simple morale. Peu de femmes unissent comme elle la pénétration à la sensibilité ; elle est éminemment loyale et spirituelle. Mieux je connais ce cœur si tendre, et plus je sens que je ne saurais trop payer son amour.

Avec quelle lenteur je vois arriver chaque jour le moment qui doit nous réunir ! J'aime à la surprendre au milieu des occupations qu'elle s'est créées pour savoir m'attendre, me dit-elle. Hier, je la trouvai très occupée à copier un gros cahier de musique insignifiante destinée aux écoles. Comme je lui en témoignais mon étonnement avec assez d'insistance, elle finit par m'avouer qu'elle se faisait une ressource de ce travail. Je ne saurais te dire, Roger, l'impression pénible que cette découverte me fit éprouver. Le véritable rôle de la femme n'est-il pas de donner à l'homme les soins et les douceurs du foyer domestique, et de recevoir de lui en échange tous le moyens d'existence que procure le travail ? J'aime mieux voir une mère de famille peu fortunée laver le linge de ses enfants, que de la voir consumer sa vie pour répandre au dehors

les produits de son intelligence. J'excepte, bien entendu, la femme éminente que son génie pousse hors des sphères de la famille. Celle-là doit trouver dans la société son libre essor ; car la manifestation est le véritable flambeau des intelligences supérieures.

Je voudrais non seulement que les femmes trouvassent dans leurs pères, leurs frères, et leurs époux des appuis naturels ; mais que, ces appuis venant à leur manquer, elles fussent soutenues par les gouvernements. Ils fonderaient, je suppose, des établissements pour les réunir et utiliser leurs talents divers. Il y a des travaux délicats qui ne peuvent être faits que par les femmes. Ils seraient produits dans ces établissements où l'on assurerait au moins á des êtres isolés et faibles une ressource contre tous les maux qui les menacent en dehors de la vie de communauté.

Nos villes auraient alors de vates bazars où la femme opulente se donnerait la peine d'aller choisir ses parures. On ne verrait plus de pauvres filles, exténuées par un travail forcé, obligées de courir souvent tout le jour pour en trouver le placement. Ces moyens, ou d'autres analogues, établiraient déjà un peu de proportion entre les forces et les devoirs des femmes, qui sont souvent si peu en harmonie.

11e LETTRE.—*Maurice à Roger.*

Où trouver un reste de chaleur dans cette société lasse et démonétisée? L'argent! voilà la clef de leur dictionnaire, le mot qu'il faut absolument saisir pour les comprendre. J'avais fait part au comte de J... de notre situation actuelle et de ma démarche envers la chambre. Il crut me faire fête en me réunissant á quelques-uns de

ces hommes que l'on appelle sensés, sans doute parce qu'ils ont fini de démeubler le cœur au profit de la tête. Je ne croyais pas que la sécheresse pût aller aussi loin. La conversation générale de ces gens-ci ressemble à une véritable opération de bourse. Quand ils se disputent la conversion d'un naïf, c'est une chose curieuse à voir.

La manière obligeante dont le comte de J... avait fait mes honneurs à son cercle me mit, malgré moi, en évidence. Forcé de parler de mes opinions et de mes sentiments, je devins aussitôt le point de mire de toute l'assemblée. Elle me battit en philosophie et en morale. Elle allait me décréter sublime pour se débarrasser de moi, quand un des hommes les plus influents de l'époque me prit à part. « Vous ressemblez, me dit-il, «à une corneille qui abat des noix. Ne vous four- «voyez pas ainsi. Vous venez de heurter des hom- «mes qui pouvaient et qui voulaient vous servir. «Rétablissez promptement vos affaires ; et croyez «qu'un héros à quinze mille livres de rente n'est «pas assez robuste pour marcher seul. »

Ce langage m'étonna tellement que je laissai à la puissance tout le loisir de s'étendre. « Vous «venez, continua-t-elle, de demander le divorce ; «vous vous êtes autorisé d'un exemple assez frap- «pant. Certes, la justice et la raison sont pour «vous. Une loi restreinte, comme celle que vous «demandez, passerait sans la moindre difficulté, «et serait un véritable bienfait. Eh bien ! pour- «tant, cette loi, il y a cent à parier contre un que «vous ne l'obtiendrez pas.

« C'est ma conviction, ajouta-t-il, pendant que je réprimais avec effort une douloureuse impatience. «La faute en est à vous, bien à vous. «Vouloir jouer au géant, mépriser follement la

«hiérarchie, lui refuser la déférence, et explorer, «pour tout appui, l'arsenal des vieux mots, n'est-«ce pas prendre volontairement un rôle de dupe «et courir la dague au poing dans un tir aux pi-«geons? Tenez, dit-il, si vous n'êtiez pas jeune, «vous seriez fou. Mais cette infirmité-là fait tout «excuser. Je vous offre donc ma protection auprès «de l'ambassadeur de ***. Vous avez du monde, «une figure noble: vous pourrez vous pousser au-«près de lui. Vous aimez une femme remarquable: «vous lui donnerez un rang digne d'elle; et, «croyez-moi, l'amour se passe très-bien du ma-«riage.»

En finissant sa période, mon digne mentor me jeta un regard significatif et s'éloigna de moi. J'allai serrer la main du comte de J..., si supérieur aux hommes dont il s'entoure, et je revins à Oneil la rage dans le cœur.

Roger, j'éclarerai promptement ce que m'a dit cet homme, et s'il est vrai qu'il n'y est plus trace de justice et d'honneur au sein de la société actuelle, Lucie est trop grande et trop pure pour s'incliner devant elle.

12e LETTRE.—*Lucie à Maurice.*

Maurice, vous êtes noble et grand. Quel cœur peut être plus digne que le vôtre de comprendre la justice et la raison? O le meilleur et le plus généreux des hommes, vous à qui j'aurais sacrifié avec joie le repos de ma vie entière, puissez-vous reconnaître à quel point le vôtre m'a été cher et sacré! Mon bien-aimé, c'est en vain que nous tenterions de lutter plus longtemps contre le sort: mon âme a achevé de se briser sous ses coups. Hélas! quand je me suis laissée aller au bonheur de vous aimer, j'ai cru pouvoir, à mon

tour, répandre du charme dans votre vie. Laissez-moi puiser mes dernières forces dans une grande et consolante pensée, en espérant que *vous verserez sur la société les flots de dévouement et d'amour* qui sont en vous. Que de fois n'ai-je pas vu votre belle intelligence s'enflammer à l'aspect des plaies qui couvrent le monde ! O Maurice ! *tous les sentiments généreux sont délicieux à éprouver. Quelle destinée est à la fois plus grande et plus douce que celle de l'homme utile ?* Ne vous souvient-il pas d'avoir souvent envié à des pauvres artisans la gloire d'une petite découverte? Vous qui pouvez bien plus qu'eux, resteriez vous oisif ? Cher et bien cher ami, vivez pour imprimer sur la terre votre noble trace. Quand un homme tel que vous apparaît au milieu de la société, il faut qu'il lui apporte son tribut de lumières et *de vertus*, ou qu'il se condamne au silence et à la froideur de l'égoïste. Je connais votre âme ; elle est riche et orageuse comme les nues d'un beau ciel : *jamais vous n'auriez trouvé le bonheur dans l'isolement.* Ne renoncez pas au joies de la famille ; des enfants répandront un grand intérêt sur votre existence. Vous vous plairez à développer en eux les nobles germes qu'ils tiendront de vous. Vous ferez de leurs *jeunes cœurs* autant de foyers où s'épanchera la flamme du vôtre. *Ils vous entoureront de respect et d'amour.* O Maurice ! toutes les félicités de la vie ne se résument-elles pas dans ce seul mot ?

DERNIÈRE LETTRE. — *Le docteur L...*
au docteur B...

Mon vieil ami, j'approuve beaucoup le parti que vous prenez de vous soigner à votre tour. Pour nous, qui croyons au bien, c'est un douloureux spectacle que celui de cette société en dé-

sordre, où rien de ce qui est noble et grand ne peut plus se faire jour. Je viens encore d'être témoin d'un de ces sacrifices qui révoltent le cœur et la raison. L'infortunée jeune femme dont je vous ai écrit l'histoire s'est éteinte hier entre mes bras, brisée par des douleurs que je renonce à vous peindre. L'homme qu'elle aimait ne lui a survéeu que quelques instants : il semble qu'il ait voulu savourer son désespoir. En vain, j'ai tenté de le ramener à la raison et au calme ; il s'est brûlé la cervelle auprès du tilfunèbre, avant que j'aie pu prévenir son funeste dessein.

Ceux qui ont connu la femme intéressante et malheureuse dont je déplore la perte comprendront la fatale passion qu'elle inspira. C'était une de ces organisations si rares où le cœur et l'esprit ont part égale. Nulle femme ne sentait mieux qu'elle la grandeur de son rôle. Elle eût été une mère et une épouse accomplie. Hélas ! en la voyant s'éteindre entre mes bras dans l'âge où l'on doit vivre, j'ai douloureusement apprécié le peu de pouvoir qui est donné à l'homme pour réparer le mal qu'il produit.

CLOTILDE DE VAUX.

Note sur la publication de la LUCIE.

Feuilleton du National du 20 juin 1845 (Vendredi)

LUCIE

Il y a quelques années etc. jusque

Roger, ce qui m'effraye, c'est moins les obstacles qui m'entourent que la grandeur naturelle de Lucie ; ce n'est pas à de vains préjugés, je le sens, qu'une telle femme a dû immoler jusqu'ici les plus doux penchants de son cœur.

(Signé) Mme Clotilde..... (*sic*)

(La fin à demain)

Feuilleton du National du 21 juin 1845 (Samedi)

LUCIE

(Voir le numero du *National* d'hier)

De Lucie à Mme M.

Mon amie chérie, etc... jusqu'à la fin.

(Signé) Clotilde.....(*sic*)

Extraits de la CORRESPONDANCE SACRÉE.

(Les italiques sont de cette transcription).

Dix-huitième Lettre

Lundi 23 Juin 1845 (midi).

Je ne puis résister, ma chère amie, au besoin de vous remercier immédiatement pour les douces larmes que vient de me faire verser la charmante nouvelle dont je vous ai *reproché de ne m'avoir pas gratifié avant le public.* Les sentiments et les idées m'en ont paru également dignes de vous, sans me laisser même apercevoir les fautes typographiques qui vous choquaient tant Vendredi. Il m'est bien doux, je vous l'assure, de pouvoir, à tous égards, vous féliciter aussi sincèrement d'un tel début. Sans me faire regretter les affectueux conseils de ma dernière lettre sur l'ensemble de votre existence littéraire, ce premier travail m'indique *combien vos propres dispositions s'accordent spontanément avec les vœux de mon amitié, surtout quand à votre scrupuleux respect continu des vrais principes sociaux.*

Vous commencez à connaître assez l'esprit toujours sagement relatif de ma philosophe, et la répugnance radicale du positivisme à toute règle strictement absolue, pour sentir déjà que, malgré ma réprobation raisonnée du divorce, je ne saurais étendre nullement l'indissolubilité régulière du mariage jusqu'au cas extrême que vous avez si bien

caractérisé, et envers lequel le principe catholique, au temps de son plein ascendant social, c'est-à-dire pendant le moyen âge, avait lui-même consacré une réserve spéciale. C'est ainsi que, dans autre ordre de relations, l'indispensable précepte de respecter constamment la vérité n'empêche aucunement la seine morale d'excuser, ou même de louer, par exception, certains mensonges déterminés.

Dans toutes ces anomalies, la morale positive se montrera spécialement supérieure à la morale théologique, en ce que sa nature relative lui permettra de mieux s'adapter à ces modifications exceptionnelles, sans altérer néanmoins la juste rigidité de ses règles habituelles. Si vous connaissez, comme je le présume, l'admirable *Prison d'Edinbourg* de Walter Scott, vous y aurez noté comment le poète a heureusement apprecié la fatale impossibilité où se trouvait placée Jeannie Deans, par la caractère purement religieux [1] de ses convictions morales, de faire, sans s'exposer elle-même à une démoralisation totale, la fausse déclaration qui eût aussitôt préservé sa sœur d'une barbare légalité, tandis qu'une éducation raisonnable aurait autorisé ce pieux mensonge, tout en laissant intacte l'habitude de la vérité.

Adieu, et encore une fois merci : à après-demain soir.

Tout à vous

A^TE COMTE.

Dix-neuvième Lettre

Lundi soir 23 Juin 1845.

J'allais prendre la plume pour vous faire part de tous mes petits bonheurs, quand j'ai reçu votre aimable lettre, Monsieur. Le *National* m'a fait une

1 *Religieux* est ici synonime de *théologique*. R. T. M.

jolie offrande en retour de l'infortunée Lucie; et j'espère que son frère cadet recevra le même accueil. C'est un double plaisir pour moi de réussir, car mes parents ne sont pas riches et sont bien bons.

Je vous remercie donc sincèrement de vous être associé de cœur à ma joie, Monsieur Comte. Le *National* m'a beaucoup blâmée d'avoir traité si rapidement le grand sujet en question: mais j'ai voulu aller selon mes petites forces; l'habitude me viendra en aide pour la suite.

A Mercredi, comme vous dites, Monsieur; j'aime à espérer que vous vous portez bien maintenant, et que vous êtes aussi heureux qu'on peut l'être en ce pauvre monde (soit dit sans préjudice à la philosophie.)

Recevez l'assurance de mes meilleurs sentiments.

CLOTILDE DE V.

Soixante-dix-huitième Lettre

Samedi soir 25 Octobre 1845 (1 h)

. . . . . .

Le besoin d'échapper à la pénible impression que me laissait le fatal paquet vient naturellement de me conduire à une quatrième lecture de votre touchante *Lucie*, que je n'avais pas relue depuis le commencement de Juillet. Vous seule pouvez dignement comprendre le nouveau genre de douces émotions que j'ai dû éprouver ainsi, *maintenant que je sais à quel point votre douloureuse réalité ressemble* à cette pathétique fiction. [1] Combien j'ai mieux admiré la noble résolution de votre grand cœur, loin de *répandre le trouble qu'il ressent*, de faire jaillir, de l'ensemble de ses souffrances, une haute instruction générale! J'ai mieux apprécié aussi la *généreuse raison* qui malgré tant d'injustes

tourments, vous fait concevoir la société sans aucune amertume personnelle. Quelles tendres larmes j'ai versées encore sur l'inappréciable maxime par laquelle, vous caractérisez, à l'abri de toute aberration contemporaine, la vrai destination des femmes ! Oh ! ma très chère CLOTILDE, comptez à jamais sur la respectueuse adoration de votre philosophe, qui se sent à peine digne de vous.

A^TE COMTE

MA QUATRIÈME SAINTE-CLOTILDE.

NOTRE IDENTIFICATION FINALE !

(IL EST ENCORE PLUS DOUX D'AIMER QUE D'ÊTRE AIMÉ !)

Paris, le Dimanche 25 Juin 1848.

NOBLE ET TENDRE ÉPOUSE,

. . . . . .

... Ta célébration serait assurée, si quelque femme d'élite pouvait aujourd'hui écarter assez toute vraie rivalité pour caractériser dignement ton aptitude *mentale et morale à constituer le meilleur type féminin*. Les besoins essentiels du nouveau culte m'ont fait chercher avec candeur, dans l'ensemble du passé, une vraie personnification de la femme. mais ma conscience sacerdotale m'a toujours ramené à toi. *Je n'ai pu trouver ailleurs cette pleine harmonie entre le cœur et l'esprit que tu prêtas à ta touchante Lucie.*

(TESTAMENT, p. 132. *Confessions.*)

LETTRE PHILOSOPHIQUE

sur le

BAPTÊME CHRÉTIEN

Il s'agit surtout, au fond, d'incorporer intimement au positivisme, avec des améliorations radicales, tout ce que le système catholique du moyen-âge a pu réaliser, ou même ébaucher, de grand ou de tendre.

TESTAEENT, p. 296. *Correspondance.* Lettre d'AUGUSTE COMTE, le 5 Août 1845.

Extrait de l'acte de BAPTÊME
du fils de Mme et Mr Maximilien Marie,
filleul de CLOTILDE *et d'*AUGUSTE COMTE.

DIOCÈSE DE PARIS

PAROISSE St PAUL-St LUIS

Extrait du registre des actes de Baptême

L'an mil huit cent quarente cinq, le 28 Août a été baptisé Charles, Paul, Auguste, Maximilien, Léon né le 25 Juin fils de Charles, François, Maximilien, Marie et de Philiberte Félicité, Aniel, son épouse, demeurant rue Pavée 24. Le Parrain a été Isidore Auguste Marie François Xavier CONTE (*sic*) d^t^ rue M^r^ le Prince, 10. La marraine a été Charlotte Clotilde Joséphine Marie femme Devaux) (*sic*) rue Pavée 24. Lesquels ont signé avec nous ainsi que la Mère et l'aieule. [1]

Certifie conforme à la minute déposé aux Archives de l'Église, et délivré par moi soussigné vicaire de la dite paroisse.

Paris, ce 13 Octobre 1897.
(Signé) F. Buffière.

1 Note de R.T.M.:—Voici les signatures que nous avons copiées, en 1897:

M. Marie. Ate. Comte. de Vaux (*sic*) née Marie. Thomasin
Félicité Marie prêtre
Marie née de Ficqueimont.
(mot illisible)

PARIS

Eglise de St. Paul-St Louis. Cet fut là qu'il eut lieu le baptême d'un fiis de Maximilien Marie, céremonie considerée par Auguste Comte comme étant la consécration publique de son union spirituelle avec Clotilde de Vaux.

Lettre philosophique sur l'appréciation sociale du baptême chrétien composée pour Madame Félicie Marie, au sujet du baptême de son premier-né, par l'auteur du *Système de philosophie positive*. [1]

(*Copie conforme.*)

: E'crite reellement le mardi 1er Juillet
mais remise seulement le 28 août, jour du baptême

Paris, le eudi 28 août 1845.

Madame,

Pour vous mieux expliquer comment mes principes philosophiques autorisent pleinement une sincère participation à la touchante cérémonie qui nous réunit aujourd'hui, permettez-moi de vous indiquer sommairement mon appréciation sociale de l'institution du baptême, considérée, indépendamment de toute intention théologique, dans sa relation fondamentale avec les besoins permanents de l'humanité.

Sous cet aspect, trois destinations bien distinctes s'y trouvent intimement combinées, l'incorporation d'un nouvel être à la masse humaine, l'imposition des noms qui lui ont été choisis, et la consécration des engagements volontaires contractés envers lui par ses parents spirituels.

Les deux premiers offices étant indispensables pour constater et distinguer la nouvelle existence, tous les états sociaux doivent en manifester l'exercice quelconque, soit spontané, soit plus ou moins systématique, toujours modifié par les opinions dominantes. On les retrouve, en effet, sous des formes très caractérisées, dans le régime polythéique de l'antiquité. Depuis que l'inévitable décadence catholique a laissé les sociétés modernes provisoirement dépourvues de

1 Rev. Occ. Seconde série. T. XII, 1895, p. 125 à 128. R. T. M.

toute véritable organisation spirituelle, le pouvoir temporel a dû s'emparer, à sa manière, de cette double fonction, en la réduisant à sa partie matérielle. Mais quelque nécessaire que soit aujourd'hui une telle opération civile, son accomplissement même est très propre à faire sentir la haute importance de la cérémonie ecclésiastique, envisagée comme le seul type actuel du caractère intellectuel et moral qu'exige surtout une semblable affiliation.

En attribuant à l'acte municipal sa plus grande portée, on n'y peut voir qu'une sorte de légalisation spéciale des inévitables engagements que contractent tacitement le nouvel individu et l'Etat, l'un quant aux charges matérielles communes à tous, l'autre quant à la protection temporelle correspondante, sans s'occuper, d'aucun côté, des principes et des sentiments qui doivent toujours diriger la vie sociale. La solennité spirituelle est surtout destinée à combler cette immense lacune de la formalité civile.

Toutes les promesses respectives de la famille et de la société s'y rapportent, au fond, à la direction intellectuelle et morale qui rendra le nouveau membre apte à concourir au bonheur universel en assurant sa propre félicité. Or, cette indispensable direction ne peut résulter que d'un système convenable d'opinions communes. En un temps où ne domine réellement aucune telle doctrine, nous sommes donc obligés d'emprunter l'image de cette initiation spirituelle aux usages établis sous l'empire de la dernière croyance générale qui ait régi la civilisation. Sans partager cette croyance, nous envisageons alors l'ensemble de la solennité correspondante comme le seul moyen que nous permette l'anarchie actuelle pour maintenir, d'une manière quelconque,

la précieuse tendance à spiritualiser, dès le début, toute la vie humaine. Telle est la haute intention sociale qui nous unit ici au ministre religieux, [1] quoique chacun doive aujourd'hui la rapporter intérieurement à la doctrine qu'il juge seule digne de diriger désormais l'humanité. C'est ainsi que l'esprit le plus émancipé peut encore participer sincèrement à cette touchante incorporation. Malgré que l'absence totale d'opinions vraiment dominantes rende maintenant cette intention trop vague et trop abstraite, cette imparfaite indication de ces conditions, que l'avenir devra convenablement remplir, reste partout préférable à une grossière matérialité.

Il est plus aisé, Madame, d'apprécier l'importance sociale d'une telle solennité, en y considérant, en second lieu, l'imposition des noms patronimiques. Là où l'autorité temporelle ne voit qu'un simple signalement individuel, dont les éléments sont presque arbitraires, le pouvoir spirituel aperçoit surtout un puissant moyen de concourir à l'ensemble de l'éducation future, en disposant le nouvel être à l'initiation familière d'un type personnel dignement choisi parmi nos prédécesseurs. Cette heureuse institution, essentiellement introduite par le christianisme, a dû passagèrement en partager la décadence, mais sans pouvoir s'éteindre avec lui. Son efficacité permanente renaîtra, plus étendue et mieux assurée, quand l'ascendant final d'une doctrine vraiment commune aura dissipé notre désordre intellectuel et moral. Le système d'incorporation sociale se trouvant ainsi lié au système de commémoration, il devra naturellement recevoir les divers perfectionnements indiqués envers celui-ci dans l'épître philosophique que j'ai eu récem-

1 *Religieux* est ici synonyme de *théologique*. R. T. M.

ment le bonheur d'adresser à votre chère belle-sœur. Vous concevez surtout que le choix des modèles individuels deviendra dès lors plus vaste et plus judicieux, pouvant à la fois embrasser, d'après une saine théorie historique, tous les noms quelconques qui ont réellement honoré l'humanité, sans aucun vain préjugé restrictif. L'ensemble de cette opération pourra d'ailleurs éprouver aussi un autre perfectionnement élémentaire déjà confusément entrevu chez quelques sectes chrétiennes : le modèle général imposé, dès l'origine, à un être trop peu caractérisé, serait utilement complété, dans l'âge convenable, par un type mieux adapté à sa nature spéciale. Cette solennité complémentaire propre à l'émancipation naissante du nouveau membre tendrait, en outre, à mieux remplir les deux autres destinations sociales de l'utilisation du baptême, par une confirmation plus décisive des promesses et des obligations primitives.

En troisième lieu, l'introduction de la parenté spirituelle constitue certainement l'une des plus heureuses innovations qui soient dues au christianisme. Il serait superflu d'insister pour faire ressortir le profond caractère de sociabilité inhérent à ce touchant usage qui, outre les tendres protecteurs naturels du nouvel être, assure spécialement à l'ensemble de son existence un surcroît d'appui, dont les organes doivent se sentir d'autant mieux liés par cette douce obligation qu'elle a été pour eux pleinement volontaire. Le grossier matérialisme du régime temporel n'a pas même tenté, sous ce rapport, de dépouiller aucunement l'Église d'une attribution qu'il ne pouvait dignement comprendre. C'est donc surtout à cet égard que je devais aujourd'hui comparaître devant le fonctionnaire

PARIS

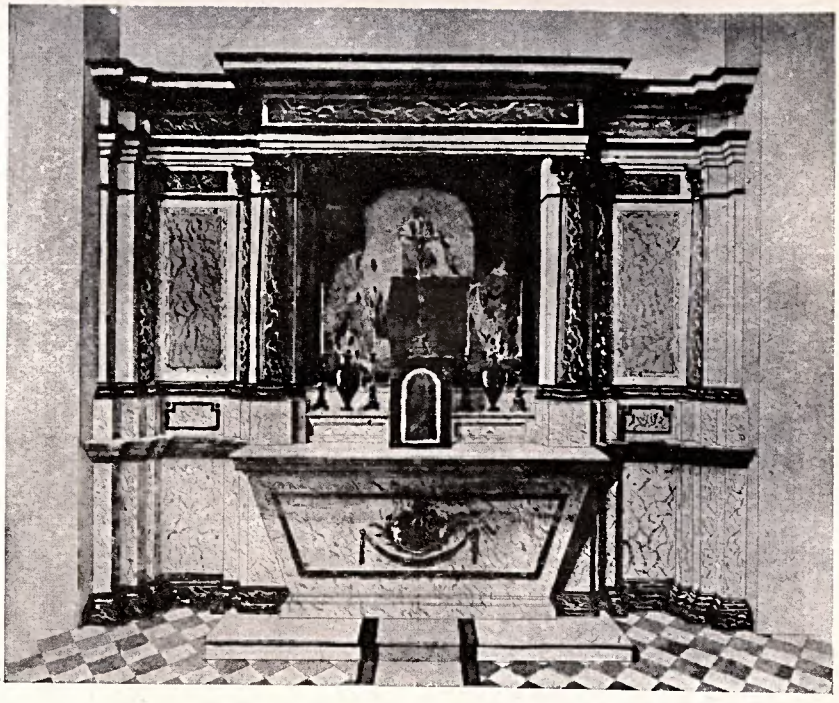
Eglise St. Paul-St. Louis. Paptistère où il eut lieu la cérimonie que Auguste Comte considérait la consécration publique de son union spirituelle avec Clotilde de Vaux

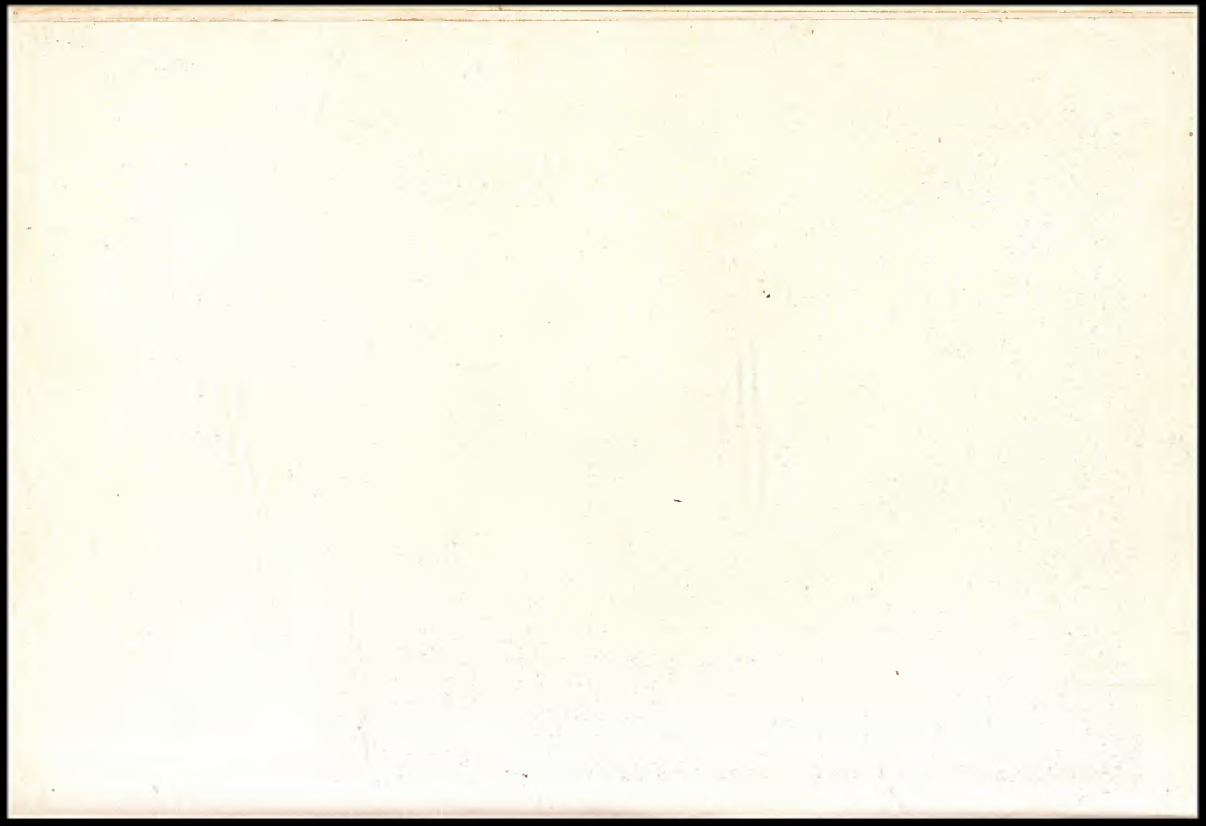
PARIS

Eglise St. Paul—St. Louis

(Rue S. Antoine)

Chapelle contigué au baptistère: Vue de l'Autel





sacerdotal, comme seul organe public par lequel la société actuelle puisse recevoir, en mon nom et en celui de ma chère compagne spirituelle, l'engagement solennel, que nous contractons avec joie, de toujours donner à votre fils de bons conseils et de bons exemples ; en un mot, de coopérer, autant que possible à son bonheur, jusqu'à remplacer envers lui, au besoin, la sollicitude maternelle ou paternelle. Telle est la sincère déclaration que n'hésitera point à consacrer, sans s'enquérir de nos opinions quelconques, tout prêtre qui aura dignement saisi le véritable esprit social de son ministère.

En la reproduisant ici envers vous, je dois, Madame, vous remercier spécialement du choix dont vous et votre digne époux m'avez honoré, et qui tend à compenser chez moi la déplorable privation des plus douces émotions naturelles. Mais permettez aussi que je vous témoigne hautement une reconnaissance encore plus personnelle pour la manière dont vous avez utilisé, à mon égard, l'heureuse tendance accessoire de cette touchante institution à resserrer le lien social en créant une affection commune aux deux éléments du couple protecteur. Je me féliciterai toujours qu'une telle convergence de sentiments vienne, grâce à vous, rendre plus intime et plus sacrée l'éternelle amitié que j'avais déjà vouée à la noble compagne que vous m'avez choisie.

Le tendre attachement instinctif que vous conservez pour le catholicisme vous fera, j'espère, Madame, mieux sentir l'importance des diverses indications précédentes, dont la généralisation graduelle vous disposera peut-être à comprendre plus tard que toute la valeur réelle de cet admirable chef-d'œuvre social de la sagesse humaine, bien loin de devoir finalement

partager l'irrévocable déclin des croyances correspondantes, sera soigneusement consolidé, à tous égards, et même beaucoup perfectionné, par le nouveau régime mental vers lequel tend désormais l'élite de l'humanité.

Veuillez, Madame, spécialement agréer, dans cette heureuse journée, l'assurance cordiale des affectueux sentiments de

Votre ami dévoué,

AUGUSTE COMTE.

LETTRE PHILOSOPHIQUE

sur le

MARIAGE

Extraits de la CORRESPONDANCE SACRÉE

Cent trente-septième Lettre

Jeudi matin 8 Janvier 1846.

Vous avez le cœur d'un chevalier, mon excellent philosophe; et c'est une belle chance dans la vie d'une femme malheureuse de rencontrer un ami comme vous. Je serais bien riche si j'étais aimée de tous côtés comme vous faites : on me voterait la paix à l'unanimité, au lieu que je suis vraiment seule à la fabriquer. Vous, qui me remerciez toujours du courage que je vous ai fait trouver contre les tracasseries, vous êtes bien l'auteur de celui que je sens en moi. Je vous dédie donc, du fond du cœur, tout ce qu'il me fera accomplir de bon et de digne de vous.

J'espère que vous trouverez de bonnes vues dans ma nouvelle œuvre. J'ai imaginé de mettre en regard de la mère excentrique une mère modèle faisant une fille heureuse ; le tout se passe en esquisse, mais n'y est pas moins tracé. Peut-être vous donnerai-je Samedi ma seconde partie à lire : j'ai à la copier seulement.

Bonjour, mon tendre ami ; portez-vous bien, et comptez sur ma profonde affection. Je vous embrasse de cœur.

CLOTILDE.

Au moment de faire partir ma lettre, je la rouvre, mon cher ami, pour vous demander une chose à laquelle j'avais déjà pensé. Voudriez-vous, vous qui pensez si éloquemment et si bien, me faire la substance d'une lettre, à la fois *philosophique et sentimentale, sur les avantages et l'importance de l'institution de la famille et du mariage* ? Ce serait un morceau que je me glorifierais de vous devoir, et qui ferait saillir mon personnage de Stéphane dans son action sur Willelmine. Par une note accessoire, je pourrais indiquer que cette lettre a été adressé à l'*auteur* par l'*auteur* de la philosophie positive. Je vous demanderais de la faire cadrer le plus possible avec la forme roman, c'est-à-dire de la rendre aussi intelligible aux indolents qu'aux penseurs, et de grouper le plus possible les idées. Je vous demande là un véritable cadeau : mais vous vous entendez si bien à gâter vos amis, que vous leur y faites prendre goût.

Stéphane n'a pas vu Willelmine, il lutte avec elle à distance, et cherche dans ses propres convictions sa chaleur et son zèle. C'est donc tout à fait une pièce *positive* que je vous demande.

Maintenant, mon cher ami, il faut que je vous demande aussi de ne vous gêner nullement pour me faire ce plaisir ; il faut de plus que je vous recommande de me refuser, si vous avez pour cela le moindre motif. Je suis avec vous en toute confiance, et j'accepterais toujours avec oie les témoignages de la vôtre.

Je vous embrasse derechef.

Cent trente-huitième Lettre

Vendredi 9 Janvier 1846 (midi.)

Votre charmante lettre d'hier, ma très chère Clotilde, m'a procuré plusieurs douces satisfactions. Sans me parler de votre santé, elle m'en confirme l'amélioration, par un ton soutenu de sécurité spontanée et d'active confiance, imcompatible avec d'intimes perturbations physiques. Elle m'annonce aussi la consolidation de notre sainte affection, puisque vous en sentez autant que moi l'heureuse efficacité personnelle. Une telle intimité, quand elle est très complète et bien enracinée, constitue certes la plus puissante ressource habituelle contre toutes les diverses tribulations de la vie réelle : nous en voilà tous deux également convaincus par une suffisante expérience spéciale, qui nous dispose mieux à développer dignement les avantages mutuels de cette cordiale association. Nous aurons, j'espère, longtemps, à bénir ensemble l'année qui vient de finir, pour avoir vu surgir notre profonde sympathie naturelle, à laquelle, de part et d'autre, il ne manquait qu'une suffisante occasion de rapprochement. Enfin, je suis heureux d'apprendre, par cette excellente lettre, l'avancement continu de la noble composition dont je

vous ai félicitée aussitôt que vous l'avez projetée, comme devant imprimer un grand caractère à toute votre belle carrière littéraire.

L'honorable demande que vous m'adressez, à cette occasion, me touche beaucoup, en me confirmant votre digne résolution de consacrer votre talent à une sage et énergique défense des vrais principes sociaux contre l'inévitable débordement des vulgaires utopies anarchiques, Vous sentez, ma bien-aimée, qu'il me serait impossible de vous refuser la primière assistance vraiment importante que vous ayez réclamé de moi jusqu'ici. Si je ne considérais, à cet égard, que votre propre aptitude, je me bornerais à vous conseiller la lecture attentive de ce que mon grand ouvrage contient de directement relatif à ce beau sujet, surtout dans l'avant-dernier chapitre du quatrième volume: votre heureux talent féminin tirerait certainement un parti suffisant de ces inspirations fondamentales. Mais je me procurerai un vif plaisir de cœur, au milieu de mes occupations actuelles, en faisant moi-même, à votre usage, ce petit travail spécial, qui consiste, au fond, pour moi, en une certaine anticipation sommaire sur un chapitre essentiel du second volume de mon nouvel ouvrage. Puisque je suis, à vos yeux, un vrai chevalier, ne dois-je pas m'estimer heureux que ma dame me commande quelque prouesse déterminée? Je crains seulement de n'avoir pas le temps de l'accomplir aussi promptement que je le désirerais, quoique j'espère ne vous retarder nullement. Quels que soient mes efforts pour m'y rapprocher des formes que vous devez préférer, le défaut de souplesse que je sens inhérent à ma manière ne me permet pas de vous garantir d'avance contre la nécessité d'une sorte de

remaniement secondaire, qui toutefois vous serait facile, afin d'harmoniser assez le ton de ce morceau avec celui de votre œuvre. En ce qui concerne l'indication d'auteur, je vous laisserai pleine liberté de suivre la résolution que vous jugerez la plus utile à votre succès. Je serais heureux de vous faire, en cette occasion, dans le secret de nos cœurs, un cadeau vraiment complet: mais si vous pensiez que mon nom puisse faciliter votre éminent début, j'éprouverais autant de plaisir à vous procurer une telle satisfaction. A quelque époque que notre pure amitié se trouve connue du public, je sais d'avance qu'elle sera bientôt jugée également honorable pour tous deux.

Adieu donc, ma tendre et noble Clotilde ; à demain notre chaste baiser : à toujours la sainte effusion de nos intimes sympathies.

Amour et respect,

Ate COMTE.

Cent trente-neuvième Lettre

Vendredi soir 9 Janvier 1846.

J'accepte le *cadeau*, mon cher ami, et avec une tendre reconnaissance. Mais alors ne prenez la peine que de me faire un aperçu des plus saines idées sur ce grand sujet. Je serais peut-être mal habile à les extraire d'un ouvrage destiné aux savants; et, comme vous avez tout le mois pour rédiger ce morceau, j'ose accepter le travail. Je le mettrai au niveau du reste pour la forme; cela m'évitera peut-être l'épithète de pédante, dont on a si vite gratifié une femme.

Je vous remercie de vos sollicitudes de toute nature. Ma santé vaut vraiment mieux, quoique

je tousse beaucoup trop; mais je suis quitte des crachements de sang et des battements de cœur: c'est déjà un bon pas de fait. Quant à mes journées, elles passent probablement plus vite que celles de la plupart des duchesses: il ne faut donc pas importuner les dieux.

La bonne Sophie m'a donné d'assez satisfaisantes nouvelles de votre santé; son attachement vous fait honneur, mais il ne m'étonne certes pas. A demain, mon cher philosophe. Je ne vous ai rien copié, parce que je me réserve de le faire pendant trois ou quatre jours où je ne composerai pas. Je deviens amie de mon germe de santé, car je sens que la force serait bien précieuse pour moi. Bonsoir, mon cher ami. Puissent tous mes vœux se réaliser en proportion de leur ferveur; ceux surtout qui ont votre bonheur pour objet!

A vous d'affection,

CLOTILDE V.

Cent quarantième Lettre

Dimanche soir 11 Janvier 1846 (11 h.).

Vous serez peu surprise, ma bien-aimée, que nos charmants adieux d'hier aient assez redoublé mon zèle pour me faire accomplir aujourd'hui la douce obligation réservée d'abord à une autre semaine. Privé des Italiens par des coliques passagères, j'ai heureusement laissé le bon M. Lenoir occuper mes deux stalles, et je me suis couché avant l'ouverture. Quoique ayant très peu dormi, j'ai bien préparé, dans mon lit, l'honorable tâche que vous m'imposiez, et je viens de l'achever sous une énergique impulsion, soutenue pendant plus de dix heures. N'en craignez pas les suites, ma noble amie; vous voyez qu'il me reste

assez de force et de temps pour vous remercier avec tendresse, et je vais, sans doute, obtenir ainsi une meilleure nuit. Il y a très longtemps que je n'avais fait une tel excès de travail, et je ne regretterai pas d'avoir essayé combien j'en suis encore susceptible. Tout est ici dû à votre inspiration, ma céleste Clotilde, le sujet, le zèle, et même la verve. J'ai travaillé sans vous perdre de vue, et les yeux fixés sur le *don du cœur*. [1] L'amour seul, et un noble amour, peut faire passer de telles journées, où l'on sert directement l'Humanité en satisfaisant les plus chères affections privées. Ce n'est qu'en me reportant à l'heureuse matinée où le même sentiment m'inspira la *Sainte-Clotilde*, que je puis retrouver une aussi délicieuse activité. Si j'eus alors le mérite de la spontainété, j'ai eu aujourd'hui celui de l'obéissance, qui certes, quoique d'une autre nature, n'a pas moins de prix en amour. Là, j'avais l'espérance de vous surprendre heureusement; ici, j'ai la certitude de vous servir dignement: laquelle est donc préférable? Quant à l'étendue, à l'importance, et à la difficulté, le travail actuel l'emporte certainement, quoique je m'y sois borné au mariage. Pour le mérite intrinsèque, *le temps ne fait rien à l'affaire*, comme dit Alceste: mais il influe beaucoup sur la valeur cordiale de l'exécution. Je suis donc tout fier auprès de vous d'avoir, en un jour, achevé cette ébauche: il ne me reste qu'à la réécrire, et, malgré mes corvées journalières, vous l'emporterez Mercredi. Ma récompense immédiate consiste aujourd'hui à ne pas me coucher sans vous remercier dignement de m'avoir ainsi ouvert l'année, et permis d'employer aussi bien mon dernier Dimanche libre. Le sureroît

1 Voir, à la page 403, la note sur le *don du cœur*.—R. T. M.

d'activité déterminé par cet amoureux accès de travril tournera d'ailleurs au prochain avantage de ma propre élaboration actuelle. Telle est, d'ordinaire, la précieuse influense de tout inclination bien placée. Ne soyez donc pas étonnée, ma tendre amie, que l'ensemble de cette heureuse journée tende spécialement à fortifier l'amour et le respect de

Votre dévoué philosophe.

A^TE COMTE.

Cent quarante et unième Lettre

Lundi matin 12 Janvier 1846.

Mon cher philosophe, Sophie vous portera mes remerciements, en attendant que je vous les offre moi-même Mercredi. Je suis bien touchée et bien confuse de la nouvelle preuve de dévouement que vous me donnez. J'espère que vous en retirerez tout le plaisir et moi l'honneur, ce qui vous fera certainement double profit. Tout en regrettant sincèrement votre peine, je ne puis me défendre en secret de jouir de votre courage, qui me procure si vite un résultat très digne d'être attendu; j'aime à penser que ce petit excès ne vous aura pas trop fatigué, et que je vous trouverai bien portant Mercredi. Ma belle-sœur s'embarque ce jour-là; c'est à deux heures. Si je la conduis à la voiture, peut-être n'arriverai-je chez vous qu'un peu plus tard: en voici la cause d'avance.

A ce soir, mon excellent ami; je vous embrasse de cœur.

CLOTILDE.

LETTRE PHILOSOPHIQUE SUR LE MARIAGE

Composée pour Madame CLOTILDE DE VAUX, sur sa demande,
Par l'auteur du *Système de Philosophie Positive*

MADAME,

Je vous ai promis, ma noble amie, de vous indiquer sommairement l'ensemble des saines notions philosophiques sur l'importance fondamentale du mariage et de la famille. Une juste impatience me pousse à accomplir cette heureuse tâche plus promptement que je ne l'espérais, afin de hâter l'instant où mes conceptions trop systématiques acquerront, sous votre aimable plume, la grâce et l'onction qui peuvent seules les faire doucement pénétrer chez toutes les intelligences, en les rendant chères à tous les cœurs.

La nouvelle philosophie sociale se distinguant surtout par son caractère toujours historique et son esprit sagement relatif, je crois devoir vous signaler d'abord la vraie filiation générale des opinions actuelles sur ce grand sujet. Cette seule appréciation préalable suffit pour y écarter spontanément de longues discussions et de stériles déclamations. Elle ne saurait être convenablement indiquée sans la rattacher rapidement à la vraie théorie fondamentale de l'ensemble de l'évolution humaine, à la fois intellectuelle et sociale.

Il n'existe, en tout genre, que trois manières de philosopher: 1° la méthode théologique, franchement fondée sur des fictions qui ne comportent aucune preuve; 2° la méthode métaphysique, procédant toujours d'après des abstractions personnifiées; 3° la méthode positive, qui part direc-

tement d'une exacte appréciation de la réalité. Chez l'individu et dans l'espèce, le premier mode convient seul à l'enfance de la raison humaine, et le dernier à sa pleine virilité ; le second, incapable de rien organiser, n'est destiné qu'à préparer l'émancipation mentale en permettant la transition de l'un à l'autre état. La vulgaire division générale des temps historiques constitue spontanément une sorte d'aperçu empirique de cette marche nécessaire ; car l'esprit de l'antiquité fut éminemment théologique, et celui du moyen âge essentiellement métaphysique, tandis que l'esprit moderne est principalement positif, comme l'indique de plus en plus, depuis cinq siècles, son essor préliminaire.

Toutes les spéculations humaines, sans excepter les plus simples, ont d'abord surgi sous l'inspiration théologique, pour aboutir finalement à la démonstration positive, en passant par l'argumentation métaphysique. Mais cette marche commune a dû être plus ou moins rapide, suivant la complication croissante des divers sujets de contemplation. Les doctrines sociales devaient donc subir, après toutes les autres, cette transformation fondamentale, dont l'extension à ce principal domaine constitue la seule issue intellectuelle de l'immense révolution qui s'opère maintenant d'après l'initiative française, dans tout l'occident européen.

Pendant le siècle dernier, l'esprit métaphysique a irrévocablement complété l'émancipation préliminaire de la raison humaine, en ôtant à l'esprit théologique l'empire qu'il conservait encore sur les principales notions morales et politiques. Ce salutaire ébranlement préalable était aussi indispensable pour l'ordre que pour le pro-

grès, parce que l'influence religieuse,[1] si longtemps nécessaire à tous deux, avait dû, depuis la fin du moyen âge, devenir à la fois oppressive et impuissante. Mais cet immense service temporaire, maintenant assez accompli, ne doit pas empêcher aujourd'hui de reconnaître la nature purement négative de la philosophie métaphysique, qui dut triompher au XVIIIe siècle, et dont l'influence, quoique radicalement énervée, dirige encore la plupart des esprits actifs. Après avoir abouti partout au doute spéculatif, son génie exclusivement critique devait toujours pousser à l'anarchie sociale, en discréditant les anciennes maximes, sans pouvoir en établir de nouvelles. Succédant à ce déblai nécessaire, la systématisation positive reconstruira bientôt l'ensemble des saines notions sociales, sur des bases vraiment inébranlables, que ne comporta jamais le régime théologique. Mais pendant ce fatal interrègne, notre faible raison se trouve inévitablement livrée aux plus dangereuses fluctuations, d'abord théoriques, puis pratiques, envers toutes les règles fondamentales de la sociabilité.

Un sophisme caractéristique, qui contenait en germe toutes les aberrations ultérieures, a conduit la métaphysique révolutionnaire, chez son plus éloquent organe, à condamner radicalement toute société, en faisant prévaloir la chimérique conception d'un préalable état de nature, qu'un prétendu contrat originaire avait fait de plus en plus dégénérer en existence sociale. Cette dangereuse hypothèse fournissait alors le seul moyen d'imprimer assez d'énergie, soit active, soit même spéculative, pour dégager l'avant-garde de l'humanité des liens oppressifs

1 *Religieuse* est ici synonyme de *théologique*.—R. T. M.

d'une organisation caduque, afin de l'entraîner vers une régénération totale. Néanmoins, de telles conceptions constataient spontanément l'impuissance radicale de l'esprit métaphysique à s'emparer convenablement du domaine social, toujours antipathique à son caractère essentiellement individuel. Sa tendance critique eut trop longtemps, et conserve encore, une véritable utilité politique, en s'appliquant au régime ancien. Mais depuis que cette application est assez complète pour avoir manifesté le besoin d'un système nouveau, cet esprit negatif, désormais privé de sa principale destination, est entraîné, par sa nature absolue, à une activité morale de plus en plus désastreuse, aveuglément tournée contre les bases élémentaires de la sociabilité humaine, de manière à constituer un obstable direct à la régénération finale, en s'opposant à tout véritable régime quelconque. L'inévitable débordement des utopies anarchiques, bornées d'abord à l'ordre politique proprement dit, s'étend maintement jusqu'au triple fondement universel de l'existence sociale, la propriété, la famille, et le mariage.

On cherche vainement à contenir ces ravages métaphysiques en s'efforçant de ranimer l'esprit religieux,[1] dont la tendance, finalement rétrograde, a seule accrédité un tel abus du raisonnement. Ces efforts empiriques n'aboutissent réellement qu'à perpétuer et à aggraver le mal, en inspirant à la raison moderne des inquiétudes propres à maintenir l'office transitoire de l'esprit critique, qui, sans cela, resterait livré à son inopportunité actuelle, faute de toute importante application. L'inaptitude évidente des croyances théologiques à conserver leur antique em-

1 *Religieux* est ici synonyme de *théologique*.—R. T. M.

pire intellectuel démontre assez leur impuissance radicale à protéger réellement les notions sociales laissées sous leur dangereux patronage. Il est certain, au contraire, qu'une telle solidarité compromet aujourd'hui de plus en plus toutes les saines maximes morales comme tous les vrais principes politiques, en faisant rejaillir sur elles le discrédit croissant d'un ordre d'idées devenu depuis longtemps incompatible avec notre essor mental. Toutes les notions élémentaires sur le mariage et la famille sont tellement conformes aux tendances spontanées des populations modernes qu'elles n'ont, à vrai dire, pour les intelligences actuelles, d'autre tort essentiel que la forme religieuse encore inhérente à leur conception dogmatique. C'est donc exclusivement à l'esprit positif qu'est aujourd'hui réservée la sage consolidation de ces maximes fondamentales, qu'il peut seul dégager des sophismes métaphysiques. L'abus du raisonnement ne saurait être contenu par une philosophie hostile à l'essor final de la raison humaine, mais uniquement par celle qui le développe en le régularisant, et qui, à ce titre, peut seule surmonter désormais d'inévitables discussions.

Quoique l'esprit positif ait dû surgir d'abord envers les plus simples sujets, il a ensuite étendu graduellement son domaine à des études de plus en plus compliquées. La systématisation directe des notions sociales constitue certainement sa principale destination, qu'il peut aujourd'hui aborder immédiatement, en résultat final de ce long préambule. Son incontestable supériorité intellectuelle devient le gage assuré de sa pleine efficacité morale. C'est à lui seul qu'il appartient de dissiper le fatal conflit qui existe, chez les modernes, entre les besoins du cœur et ceux de

l'intelligence. En vertu de sa réalité caractéristique, il doit être éminemment social, puisque tout notre essor spéculatif s'accomplit par la société et pour elle : tandis que l'esprit théologique, naturellement personnel, n'avait pu devenir social qu'indirectement, en fournissant à la sagesse sacerdotale un précieux moyen initial de consacrer les résultats empiriques de l'expérience universelle.

La saine philosophie conçoit, à tous égards, l'active intervention humaine comme subordonnée à un ordre invariable, spontanément résulté, en chaque cas, de l'ensemble des lois correspondantes. Cet ordre naturel n'est jamais modifiable qu'entre certaines limites déterminées, d'autant plus distantes qu'il s'agit d'événements plus complexes. Quoique les effets sociaux comportent, à ce titre, plus de modifications que tous les autres, ils n'en sont pas moins autant assujettis à d'inaltérables lois, dont la découverte y offre seulement plus de difficultés. Il faut toujours s'attacher d'abord à connaître suffisamment cette économie spontanée, que notre sagesse systématique doit tendre ensuite à consolider et améliorer le plus possible. Un tel fondement extérieur peut seul prévenir les divagations et contenir les divergences auxquelles notre faible raison est sans cesse exposée ; en même temps, un tel but garantit constamment notre vraie dignité, en assignant à notre judicieuse activité une noble et vaste destination, à la fois individuelle et collective, pour le perfectionnement universel. On comprend ainsi en quoi les institutions humaines sont également naturelles et artificielles.

En ce qui concerne la famille, et surtout son principal fondement, le mariage, la part de la

nature et celle de notre sagesse deviennent aisément appréciables, quand on se place au point de vue convenable. On ne peut douter que l'homme ne soit, comme beaucoup d'autres animaux, et même à un plus haut degré, entraîné spontanément vers l'état de mariage, dont il nous offre toujours et partout la réalisation essentielle, caractérisée surtout par la fixité d'union. La consécration systématique de la société n'intervient ensuite que pour mieux assurer la plénitude et la stabilité de ce lien élémentaire, en dissipant l'irrésolution et en prévenant l'inconstance.

Cette double nécessité s'explique aisément par une saine appréciation de la nature humaine, envisagée surtout quant à la diversité des sexes. Notre humanité est principalement supérieure à toute animalité en vertu de sa combinaison caractéristique entre la raison et la sociabilité. Or, de ces deux attributs élémentaires, le premier est plus prononcé chez l'homme, et le second chez la femme.[1] De là, résulte la prééminence naturelle du mariage sur toute autre association quelconque; puisque les deux sexes se trouvent ainsi placés dans la disposition habituelle la plus favorable à leur perfectionnement mutuel, qui consiste surtout, pour chacun d'eux, à mieux développer par là les qualités qu'il possède moins. Telle est la noble destination sociale du mariage, directement envisagé, et même abstraction faite de la propagation sur laquelle on a trop exclusivement appuyé son appréciation réelle. Pour bien concevoir cette aptitude

1 Il faut ne pas oublier que notre MAÎTRE n'avait pas encore institué la *théorie cérébrale*; de sorte que cette appréciation fut perfectionnée, d'après un plus juste jugement de l'esprit féminin. Nous nous bornerons ici à rappeler, à ce sujet, la constatation du caractère *fondamentalement affectif* de toute *logique*; ce qui conduit à reconnaître que les attributs intellectuels de deux sexes se complètent, en assurant la prééminence féminine dans l'étude morale.—R. T. M.

fondamentale, il faut considérer sommairement l'analyse positive de toute existence humaine.

Notre vie se compose à la fois de pensées, de sentiments ou penchants, et d'actes. Dans leurs vaines disputes sur la prééminence de l'existence spéculative ou de l'existence active, les philosophes ont essentiellement négligé l'existence affective, qui pourtant imprime seule aux deux autres leur impulsion habituelle, sans laquelle leur exercice s'épuiserait bientôt en stériles efforts. Sous cet aspect, le positivisme consacre systématiquement l'heureux aperçu pressenti par l'instinct social du catholicisme, qui, à travers ses formes mystiques, proclama réellement l'amour universel comme le vrai mobile central de l'humanité. Les travaux de spéculation, et même ceux d'action, quoique beaucoup mieux adaptés à la plupart des organismes, déterminent communément, par leur persistance prolongée, une intolérable fatigue. Au contraire, les affections bienveillantes peuvent seules persévérer au plus haut degré sans jamais lasser, et leur simple diminution passagère inspire toujours d'intimes regrets. Elles constituent donc la principale base du bonheur personnel, outre leur tendance directe à garantir le bonheur général en poussant chacun à servir les autres, soit par ses pensées, soit par ses actes.

C'est ainsi, que le mariage devient le premier lien de l'humanité, en développant spécialement nos facultés affectives. Après que l'éducation proprement dite a rendu chacun apte à l'action et à la spéculation, il complète cette double préparation élémentaire, par un digne essor de l'affection qui doit animer la vie sociale. En effet, c'est seulement entre les deux sexes, et en vertu de leur diversité caractéristique,

d'abord naturelle, puis civile, que peut exister habituellement une entière liaison. Dans le même sexe, l'amitié reste presque toujours exposée à d'inévitables rivalités, qui en altèrent la sécurité avant d'en corrompre la pureté. La concurrence ne peut totalement disparaître que d'un sexe à l'autre, pour donner lieu, par leur union, au plus doux concours, résulté d'une tendance spontanée de leurs moyens respectifs vers leur commune fin. Qu'est-ce, en effet, que le sentiment conjugal, sinon la véritable amitié, consolidée et embellie par une incomparable possession mutuelle? C'est ainsi que le plus énergique instinct de notre animalité, cessant de nous entraîner à de brutales perturbations, nous conduit à la plus douce harmonie dans cette sainte intimité qui utilise toute l'aptitude naturelle d'un tel appétit à nous dégager de l'égoïsme fondamental. [1] S'il était possible que cette admirable économie n'eût pas encore existé, celui qui nous en offrirait l'utopique avènement serait certainement regardé comme le plus grand bienfaiteur de l'humanité. Auprès de cette notion fondamentale, on néglige bientôt, malgré leur gravité réelle, les inconvénients accessoires ou passagers, et même les dangers exceptionnels, que l'imperfection humaine attache inévitablement à cette première base du bonheur intime, individuel ou social. Quoiqu'on doive, sans doute, tendre toujours à diminuer autant que possible ces maux secondiares, le rétrécissement d'esprit et le dévergondage de cœur propres aux temps de transition anarchique ont pu seuls conduire à en exagérer la considération spéciale

1 Cette appréciation de la constitution morale de la nature humaine se trouva aussi *radicalement perfectionnée* d'après la *théorie cérébrale* de notre MAÎTRE.—R. T. M.

jusqu'à méconnaître l'efficacite essentielle d'une telle institution.

Sa pleine spontanéité n'est pas douteuse pour celui qui appréeie judicieusement les efforts même que l'excentricité, naturelle ou factice, a souvent tentés contre elle. Les plus rebelles à de tels liens finissent d'ordinaire par en déplorer amèrement l'absence. Toutes les intimités vraiment recommendables qui s'établissent hors de eet ordre régulier tendent bientôt à revétir, autant que possible, ses principaux caractères, en constituant une affection à la fois exclusive et indissoluble. Quand l'imagination humaine s'est librement élancée à la conception idéale du parfait bonheur, elle a érigé l'éternité d'union en attribut essentiel de ses plus nobles utopies sur la vie future. L'inconstance systématique que tant d'esprits superficiels osent aujourd'hui prôner ne pourrait aboutir qu'à dégrader radicalement, chez les deux sexes, les principaux attributs de l'humanité, en s'opposant à tout profonde moralisation mutuelle.

Malgré d'incontestables abus, la solennelle intervention de la puissance sociale est habituellement indispensable à la pleine efficacité de cette économie naturelle. Les organisations énergiques, seules susceptibles d'affections profondes, n'ont peut-être besoin d'une telle saction que pour compléter leur doux bonheur par une noble publicité. Chez l'immense majorité, où tout est médiocre, en bien comme en mal, l'esprit, le cœur et le caractère, chaque vie privée, sans ce frein salutaire, se consumerait bientôt en capricieux essais aussi désastreux que superflus. On aperçoit aujourd'hui cette funeste tendance là où le protestantisme a assez altéré les mœurs modernes pour introduire un usage réel du divorce.

Quant aux inconvénients propres á l'indissolubilité, ils sont ordinairement compensés, dans l'état normal, par les mêmes causes qui la rendent nécessaire. Car, l'aptitude à se modifier beaucoup résulte spontanément de cette médiocrité native qui interdit toute tendance très prépondérante. Une telle faculté ne peut alors se développer essez qu'en présence d'une situation vraiment inaltérable. Nul n'a choisi son père ni son fils, et pourtant ces relations comportent une pleine harmonie. Quoique l'union conjugale ne puisse être aussi préparée, le libre choix personnel qui lui est propre tend à compenser cette moindre consistance naturelle, mais seulement quand la consécration sociale a imposé un invincible frein aux caprices individuels. Entre deux êtres aussi divers, y a-t-il trop de tout leur vie pour se bien connaître et s'aimer dignement? La virginité préalable, la fidélité continue et le veuvage final, resteront toujours en honneur, même chez le sexe prépondérant.

Outre cette indissoluble sanction, la société générale exerce spontanément une heureuse réaction sur le lien élémentaire qui lui sert de base, en assignant aux deux sexes des destinations distinctes, essentiellement conformes, d'ordinaire, à leur nature respective. Quelques séditieuses réclamations qu'excite aujourd'hui cette repartition fondamentale, l'étude positive de l'homme, et de l'humanité démontrera de plus en plus une telle harmonie, sans laquelle d'ailleurs on ne saurait comprendre l'universelle persistance de cette économie. Aucun esprit sérieux ne tentera d'expliquer par le simple abus de la force matérielle, un ordre où l'on voit si souvent la plus frêle créature obéie et respectée, même dans ses caprices, par tant de vigoureux agents, La vie

affective étant spéeialement prépondérante ehez la femme, rien n'est plus sage qu'une constitution soeiale qui lui en eonfie la prineipale eulture permanente, en réservant à l'homme les travaux suivis, soit de spéeulation, soit d'aetion, qui, d'ordinaire, lui eonviennent mieux. Si la nature féminine est, en général, moins suseeptible de résolutions à la fois énergiques et persévérantes, elle devient par eela même plus modifiable et s'adapte plus aisément à toute invariable situation. L'uniformité de destination se trouve aussi, ehez les femmes, en harmonie spontanée avee la variété beaueoup moindre de leurs types individuels. Toute saine appréeiation de notre nature eonduira done à admirer profondément la sagesse instinetive de l'éeonomie fondamentale qui, dans ehaque aete soeial, réserve eommunément à l'homme la déeision finale, en attribuant à la femme l'influence eonsultative ou modifieatriee. La seule époque où l'intervention sceiale des femmes ait été ainsi eonstituée dignement, sous l'aseendant du prineipe ehevaleresque, indique hautement la noble efficaeité que eomporte cette apparente restriction. Si, par une impratieable aberration, les deux sexes pouvaient jamais être appelés à suivre indifféremment les mêmes earrières, on peut assurer que eette fatale eoneurrenee, loin de seeonder l'essor féminin, le rendrait bientôt impossible, en lui imposant des luttes trop inégales. Une situation impartiale, sans être indifférente, qui dispose à l'observation sans pousser à l'ation, est eertainement très favorable au développement, á la fois intellectuel et moral, des faeultés propres aux femmes dans le mouvement journalier de l'humanité. L'absenee eorrespondante de responsabilité pratique, et le droit fondamental à vivre du travail maseulin,

constituent d'ailleurs d'inévitables compensations habituelles de cette inertie relative, en complétant le régime élémentaire de toute association humaine.

Telle est, en aperçu, l'appréciation positive de l'institution du mariage, envisagée dans ce qu'elle offre d'essentiellement commun à tous les modes quelconques de sociabilité. Une étude rationnelle des principales variations qu'y apporte successivement l'évolution nécessaire de l'humanité n'aboutit qu'à éclaircir et à confirmer cette théorie élémentaire; quoique le spectacle inopportun de ces changements ait souvent conduit jusqu'ici, faute d'une véritable doctrine historique, à de très dangereuses fluctuations, qui disposent encore tant d'esprits irréfléchis à regarder comme radicalement arbitraires les plus saines maximes sociales.

Le positivisme constitue spontanément la conciliation nécéssaire, si vainement cherchée jusqu'ici, entre l'ordre et le progrès, en montrant que non-seulement l'ordre est, à tous égards, la première condition du progrès, mais que sous tous les aspects sociaux, le perfectionnement humain consiste surtout à développer de plus en plus l'ordre fondamental, qui contient, dès l'origine, le germe naturel de toute amélioration quelconque. C'est ce que l'ensemble du passé prouve clairement quant au mariage.

Si cette union élémentaire est destinée directemente à permettre aux deux sexes l'essor mutuel de leurs facultés caractéristiques, on peut dire que ses variations régulières ont toujours tendu à la mieux adapter a ce grand but. Bien loin de disposer les deux types humains à la vaine égalité qu'on rêve aujourd'hui, le cours de la civilisation développe nécessairement leurs prin-

cipales differences, surtout mentales et morales, qui sont d'abord peu prononeées, comme nous le montrent eneore les rangs inférieurs, où se eonserve spontanément, à beaucoup d'égards, l'image de chaque phase antérieure.

Dans l'antiquité greeque et romaine, le pas prineipal a consisté, sous ee rapport, á substituer la monogamie à la polygamie primitive. Quoiqu'une superficielle appréeiation ait souvent eonduit à représenter la diversité de ces deux modes comme essentiellement régie par le climat, un plus mûr examen démontre qu'elle dépend partout du degré de civilisation. Au nord autant qu'au sud, on retrouve toujours la polygamie en remontant assez le cours des âges sociaux: le midi ne manifeste pas moins que le nord la tendanee finale de notre espèee vers la vie pleinement monogame, qui prévaudra bientôt chez les plus eivilisés Orientaux. Mais, quelle que fut l'importance de ee premier progrès, chez les populations greeques et surtout romaines, il s'y trouvait trop neutralisé, soit par la nullité soeiale les femmes chez des nations militaires, soit par l'existenee de l'esclavage domestique, qui maintenait une sorte de polygamie pratique, soit aussi par l'exeessif privilège de répudiation eonservé aux hommes. C'est pourquoi le mariage y resta eneore essentiellement borné à sa destination physique, et les sympathies morales que les modernes y appréeient surtout furent alors cherchées ailleurs, même par les plus éminentes natures.

A l'admirable révolution aecomplie au moyen âge, sous le eatholieisme, l'humanité devra toujours la première ébauehe de la vrai eonstitution normale du mariage propre à noire espèce. La famille n'était eonstituée ehez les aneiens que

d'après le despotisme presque illimité du chef domestique. Sauf cela, l'Etat ne s'y inquiétait que des qualités personnelles susceptibles de mieux développer la commune activité guerrière. Par l'initiation catholique, l'humanité a commencé à sentir l'importance fondamentale de la vie domestique, soit comme la plus convenable à la plupart des hommes chez les sociétés industrielles, soit aussi comme la meilleure école de la vie pleinement sociale. Le mariage a pris, en même temps, la prépondérance qui lui convient dans l'ensemble des liens élémentaires: elle fut alors heureusement représentée par l'innovation spontanée qui obligea la femme à renoncer au nom de son père pour prendre celui de son époux. En ébauchant enfin l'indépendance radicale de la morale envers la politique, cette grande phase a irrévocablement placé dans la famille le véritable centre de la moralité humaine. Un aveugle esprit révolutionnaire peut seul entraîner aujourd'hui à méconnaître cet immense progrès, et à tendre vers l'antique subordination directe de l'individu à l'Etat, qui ne constituerait maintenant qu'une intime rétrogradation. Pendant cet âge catholique, que la métaphysique protestante ou déiste taxe si follement d'une ténébreuse barbarie, l'éducation sentimentale de notre espèce accomplit le plus grand pas qu'elle ait pu faire jusqu'ici. L'admirable institution de la chevalerie vint alors témoigner au monde que, du moins chez les classes supérieures qui servirent ensuite de type universel, l'amour jusque-là si brutal, avait enfin développé la noble nature qui le distingue dans l'humanité. Fréquemment parvenu à la plus exquise délicatesse, il devint capable, par ses moindres encouragements, de déterminer avec persévérance d'actifs dévouements, également favorables

au perfectionnement moral, et même physique, de l'un et l'autre sexe. La vraie condition sociale des femmes, la juste liberté de leur vie intérieure, les droits matériels et moraux inhérents à leur situation, et la sage restriction d'une indispensable suprématie, furent alors aussi normalement établis que le permirent la civilisation contemporaine et la nature propre de la doctrine précaire qui servait d'organe imparfait à la sagesse sacerdotale pour diriger l'essor spontané des populations d'élite.

Sous tous ces aspects, le positivisme, successeur nécessaire du catholicisme, après la clôture de l'interrègne métaphysique, devra surtout accomplir dans un milieu plus favorable la systématisation finale de la morale humaine tentée par le noble régime du moyen âge, en consolidant sur des bases inébranlables et perfectionnant d'après de meilleures inspirations ce que le système antérieur n'avait pu ébaucher qu'avec des croyances passagères, bientôt hostiles au développement naturel de l'intelligence et de la sociabilé. C'est dans un tel changement de principes que doit aujourd'hui consister essentiellement la saine reconstruction philosophique de la doctrine du mariage. L'institution actuelle n'exige d'ailleurs aucune grande innovation spéciale, sauf les précieuses améliorations qu'amènera spontanément la refonte générale de l'éducation et des mœurs. Depuis la fin du moyen âge, l'ascendant catholique, même avant que sa décadence devînt ostensible, a radicalement perdu son ancienne aptitude à faire convenablement respecter les prescriptions morales que l'humanité avait établies sous sa direction initiale. Il n'a pu lancer qu'une impuissante flétrissure sur le dévergondage habituel qui discré-

ditait de plus en plus, même publiquement, toutes les saines maximes conjugales, encore dangereusement adhérentes à des croyances justement déchues. Comment espérer, par exemple, qu'une indispensable émancipation pût maintenir un respect sincère pour la vraie subordination des sexes, quand sa consécration officielle dérivait uniquement d'une puérile fiction religieuse [1] sur l'origine physique de la femme ! La systématisation positive peut seule garantir ces grandes notions, comme toutes les autres conceptions vraiment sociales, aussi bien contre les frivoles sarcasmes que contre les sophismes anarchiques. Privé du caractère sacré que lui imprima le catholicisme, le mariage n'a pu être réduit que provisoirement, par la métaphysique de nos légistes, à la grossière nature d'un simple contrat temporel. Une véritable réorganisation lui rendra bientôt, suivant un mode plus efficace et plus durable, l'auguste consécration spirituelle qu'exige le premier lien élémentaire de toute société humaine. La même puissance morale qui en dirigera surtout l'usage habituel se trouvera d'ailleurs naturellement autorisée, par la nouvelle conviction publique, à corriger autant que possible ses inconvénients accessoires ou exceptionnels, sans recourir presque jamais, sauf les dispositions secondires, à une intervention temporelle qui tend à dégrader cette sainte institution, quelqud indispensable qu'y soit aujourd'hui son office hétérogène, jusqu'à l'avénement d'un ordre normal.

Je n'ai pas besoin, ma chère amie, d'indiquer davantage cette sommaire appréciation, que votre esprit et votre cœur développeront sans difficulté, en l'adaptant convenablement à votre

1 *Religieuse* est ici synonyme de *théologique*.—R. T. M

noble composition actuelle. La troisième partie de la lettre philosophique que j'eus le bonheur de vous offrir à l'occasion de la Sainte-Clotilde renferme d'ailleurs quelques aperçus directs, que j'ai pu dès lors écarter ici, sur l'avenir social de votre sexe sous l'ascendant final du positivisme.

En commençant l'indication que je viens d'achever, je comptais y aborder l'ensemble de la constitution de la famile humaine, qui, fondée par les liens conjugaux, se perpétue par les relations filiales, et s'étend par les rapports fraternels. Mais le sujet principal m'a trop entraîné pour me permettre, du moins cette fois, l'examen des deux autres éléments de cette théorie fondamentale: ils me semblent d'ailleurs beaucoup moins utiles à votre élaboration. Au reste, si vous désiriez, à leur égard, quelques éclaircissements immédiats, vous pourriez consulter avec fruit le cinquantième chapitre de mon grand ouvrage. Sa lecture spéciale, déjà recommandée, vous deviendra, pour l'étude de cette lettre, bien plus facile que ne le suppose votre admirable modestie. Ce n'est point aux savants que je m'y suis surtout adressé, mais à tous les esprits sains qu'animent des cœurs honnêtes, sans aucune autre initiation philosophique que celle qui ressort spontanément de l'ensemble de la vie réelle.

Adieu, ma digne amie; je vous remercie solennellement de m'avoir ainsi procuré la douce satisfaction spéciale de vous servir personnellement sans cesser de poursuivre convenablement ma mission sociale.

A. COMTE.

11 Janvier 1816.

Cent quarante-deuxième Lettre

Jeudi soir 15 Janvier 1846.

Mon digne philosophe, je viens de lire avec un vif intérêt et une grande attention la composition distinguée dont vous avez bien voulu me faire le cadeau. Je conçois tout le prix que peuvent acquérir des idées par leur filiation, et je sens que la seule grande manière de les produire est de les échelonner sur une base. Malheureusement, nous avons tous encore un pied en l'air sur le seuil de la vérité; nous regardons les champions dans l'arène sans nous soucier de prendre part au combat. Aussi il ne nous reste que de petits rôles et de vraies entraves pour peu que nous nous dirigions du côté du bien. J'en suis là; je ne me sens pas de force à abdiquer un grand doute avant de me trouver munie; par conséquent, je ne puis puiser ma morale que dans mon cœur et l'édifier que sur le pur sentiment; c'est assez le lot d'une femme au reste; elle gagne à marcher modestement derrière le convoi des novateurs, dût-elle y perdre un peu de son élan.

Je passerai sous silence tout ce qui se rattache aux systèmes épuisés et au nouveau, et je trouverai encore à tirer un bien bon parti de ce morceau philosophique. Je vous en remercie donc du fond du cœur, mon cher ami, comme de de tous les plaisirs que vous me faites si tendrement. Si j'étais un homme, vous auriez en moi un disciple enthousiaste; je vous offre en indemnité une sincère admiratrice.

Au revoir, mon cher ami; je vous quitte en même temps que le jour; cinq heures sonnent, et l'on peut clore une lettre dans mon donjon, c'est assez joli en Janvier.

Je vous embrasse tendrement.

CLOTILDE V.

Cent quarante-troisième Lettre

Dimanche 18 Janvier 1846 (midi).

Le douce intimité de cette heureuse semaine ne m'a pas empêché, ma bien-aimée, de sentir que, quoique noblement occupé de vous, je suis pourtant privé depuis huit jours de la satisfaction spéciale de vous écrire directement. Aussi me felicité-je d'avoir à répondre aujourd'hui à votre charmante lettre d'avant-hier matin, dont je n'ai pu encore vous remercier assez.

Votre manière d'utiliser la petite composition philosophique qui absorba si délicieusement mon dernier Dimanche réalise pleinement toutes mes espérances. J'ai dû l'écrire avec les allures systématiques qui me sont propres, et sans lesquelles il me serait difficile d'exécuter rien de satisfaisant. Mais il est très naturel, et même fort convenable, que vous les y écartiez finalement, pour vous y borner aux considérations sentimentales, qui seules conviennent à votre aimable talent, auquel j'espère avoir ainsi préparé, sur ce grand sujet, d'utiles indications. C'était là tout mon projet, en vous faisant, dans le secret de nos cœurs, cet affectueux cadeau. Je suis heureux de le voir aussi judicieusement apprécié par vous, suivant la parfaite mesure convenable à votre sexe et à votre destination,

comme à la situation actuelle des esprits et des cœurs.

Dans cette précieuse occasion, nous pouvons, j'ose le dire, ma digne amie, nous glorifier tous deux d'un noble concours spontané à la sage justification d'une institution fondamentale, dont nous avons eu pourtant, par de douloureuses exceptions, beaucoup à souffrir personnellement. Si ces circonstances individuelles pouvaient être convenablement divulguées, elles augmenteraient sans doute la puissance générale de nos motifs en faisant sentir combien doivent être réelles et profondes des convictions aussi contraires aux impulsions directes de nos situations respectives. Vous, mon incomparable Clotilde, qui fûtes, à cet égard, à la fois plus irréprochable et plus malheureuse que moi, vous avez pourtant pris la digne initiative de cette sainte coopération! Serait-il donc possible qu'une telle épreuve ne tendît spécialement à fortifier mon respectueux amour! Admis à contempler de près des vertus si éminentes et si modestes, pourrais-je ne pas me sentir de plus en plus touché, en même temps qu'honoré, d'une telle affection! Les expressions me manquent pour vous témoigner toute ma reconnaissance d'une tendresse par laquelle je me sens chaque jour poussé au plus intime perfectionnement aussi bien qu'au plus doux bonheur. Viennent, s'il le faut, des traverses et des luttes nouvelles; la force ne me manquera jamais, sous aucun rapport, tant que je pourrai compter sur mon inappréciable amie. Dussé-je même être momentanément abandonné de tous les autres, ma principale satisfaction serait encore de me dévouer pour elle.

Je puis aujourd'hui, ma très chère Clotilde, vous remercier spécialement de la situation à la

fois calme et délicieuse où nous sommes enfin parvenus, et qui certes est surtout duc à votre affectueuse sagesse. Le temps s'écoule avec rapidité sur notre sainte intimité, qui déjà commence à s'appuyer d'un véritable passé ; et je sens, avec une profonde satisfaction, qu'elle s'enracine de plus en plus en s'épurant davantage. Une pleine confiance mutuelle s'est maintenant établie, et j'espère qu'elle ne sera plus troublée, puisqu'elle résulte d'une juste appréciation du présent, sans aucune vicieuse anticipation de l'avenir. Résigné aux lacunes actuelles de votre cœur, je me félicite que du moins vous acceptiez l'entière possesion du mien. Aussi vous dois-je une intime gratitude pour m'avoir autorisé à vous témoigner habituellement, sans aucune vaine dissimulation, des sentiments jusqu'alors inconnus, qui doivent consoler et embellir tout le reste de ma vie.

L'heureux incident qui m'inspire cette expansion spéciale me semble, adorable amie, très propre à caractériser spontanément la solidité de notre affection, qui désormais se trouvera, j'espère, de plus en plus liée, ainsi, de part et d'autre, à notre essor social. Bien loin que nos travaux respectifs tendent à nous séparer, ils vont devenir un puissant moyen de fortifier notre cordiale association par la convergence habituelle de nos vues et de nos efforts. Grâce à l'éminente nature de l'être chéri, la défense des vrais principes sociaux se transforme pour moi en acte journalier d'adoration personnelle. Laissez-moi, ma noble et tendre Clotilde, bénir, à vos genoux, cette admirable coïncidence qui doit à la fois me faire aimer davantage mon travail et mieux apprécier mon affection.

Amour et respect éternels,

A^TE COMTE.

NOTE SUR LE DON DU CŒUR

« Il est à craindre que, malgré leur zèle, mes exécuteurs testamentaires ne puissent pas réaliser les vœux proclamés au tome final de ma *Politique positive* (pags. 553 et 554) sur ma communauté de sépulture avec mes trois anjes. Si le vœu principal s'accomplit, on placera, dans un cercueil exceptionnel, le corps de ma sainte compagne à la droite du mien, nos mains entrelacées tenant le petit médaillon qu'elle-même garnit chez-moi de ses cheveux, le dimanche 5 octobre 1845, en l'appellant le *don du cœur*. Ce talisman qui, depuis lors, sert à mon culte quotidien, sera seulement tenu sur mon cœur, par ma main droite, dans sa bourse verte due à notre Sophie, si la réunion objective devient impossible. En ce cas, mon cercueil exceptionnel renfermerait, au lieu de l'angélique corps, un simple cénotaphe, avec l'inscription : *Clotilde de Vaux, éternelle compagne d'Auguste Comte, née le 3 avril 1815 à Paris, et décédée le 5 avril 1846 à Paris.* » — (TESTAMENT, pag. 12,)

ÉPILOGUE *

La Sainte-Passion

Le 28 Mars 1846 au 10 Avril 1846.

I

Ces nouvelles impressions ont naturellement atteint leur degré principal au début d'Avril, où j'ai définitivement réglé, comme complément de nos neuf fêtes annuelles, la fatale période de onze jours propre au dernier acte du drame annuel.

(Auguste Comte—IIe *Sainte-Clotilde*, 7 Gutenberg 67—19 Août 1855—Testament. p. 224.)

Mes intimes tableaux de la douloureuse semaine ainsi terminée, quand je les aurai suffisamment publiés dans la biographie promise pour 1864, seront peut-être destinés à doter nos successeurs d'une commémoration annuelle mieux méritée que celle dont nos prédécesseurs honorèrent la *Passion* chimérique du prétendu fondateur du Catholicisme. (Auguste Comte—*Lettres à Edger*, 9 Archimède 69—3 Avril 1857.)

Nous voici arrivés à la phase la plus douloureuse de la pathétique existence de nos Parents spirituels. Poursuivant son inplacable marche, la cruelle maladie va aggraver, de jour en jour, les souffrances qui, depuis le 11 Mars, prostraient Clotilde sur son lit d'agonie. Mais, plus navrantes que ce martyre, seront les tortures morales qui déchireront son cœur, en contemplant les immenses peines de ceux qui l'entourent. Ce sont toutes ces afflictions que notre Maître recueillera dans son âme, et, pendant plus de onze années, constitueront le saint aliment de son inextinguible amour !

Nous allons résumer ici les données venues à notre connaissance sur ces jours incomparables. Nous tâcherons ainsi d'ébaucher la reconstruction du divin épisode qui mit le sceau à la rédemption humaine, de manière à permettre de satisfaire, autant qu'il est en nous, les touchantes espérances que renferme la seconde des épigraphes ci-dessus.

* Extrait de l'Année sans pareille, publié en portugais. Décembre 1900.

II

Les médecins mériteraient plutôt le titre de vétérinaires si, la culture empirique ne compensait un peu chez les meilleurs d'entre eux, les vices de l'instruction théorique. (AUGUSTE COMTE—*Catéchisme positiviste*—Août 1852.)

Votre invocation d'une angélique victime à l'appui d'un dangereux conseil, est d'autant plus aveugle que ma Béatrice succomba, non à sa maladie, mais sous ses deux médecins... (Lettre d'AUGUSTE COMTE à Madame BRAZILEIRA, 22 Gutenberg 69—24 Août 1857).

CLOTILDE était d'une constitution extrêmement délicate. Son adolescence avait été précédée, comme on l'a vu, d'une longue crise végétative. Sa santé se consolida postérieurement. Mais les souffrances morales ne tardèrent pas à s'abattre sur Elle, bientôt après son mariage. Depuis cet instant, ses tortures ne trouvèrent plus de soulagement jusqu'à ce qu'un bienveillant Destin, quoique aveugle, lui fit connaître AUGUSTE COMTE. La chevaleresque adoration de celui-ci aboutit seule, alors, à lui apporter un doux confort dans le présent et les espérances d'un vertueux bonheur dans l'avenir. Et tant de luttes morales furent exaspérées par les dures privations que lui imposaient la pauvreté des siens et la sublimité de son altruisme.

Or, le fait d'avoir atteint sa trente deuxième année, malgré de si cruelles circonstances, constitue une preuve incontestable de l'excellent organisme de CLOTILDE. L'ensemble de son existence démontre ainsi qu'Elle se trouvait naturellement en des conditions d'avoir même une longue vie. La fin prématurée de sa glorieuse carrière objective n'est, dès lors, explicable que par des motifs étrangers à ses dispositions organiques. Et le jugement de notre MAITRE ne permet pas de douter qu'Elle tomba victime d'un aveugle empirisme médical, dont la victoire de la Religion de l'Humanité épargnera seule l'Avenir.

La médication du Dr. Grandchamp avait aggravé l'état de CLOTILDE. Pour corriger cette erreur, Elle avait adopté Elle-même les précautions morales et végétatives dont le passé lui avait appris l'efficacité. Mais, le trouble persistant, malgré la sagesse de sa conduite, Elle résolut, le 10 Mars, de se remettre aux soins du Dr. Cherest, et notre MAÎTRE considéra *très rationnelles* les prescriptions que conseilla alors ce médecin.

À partir de ce moment, nous n'avons aucune donnée spéciale sur la marche de la maladie. Nous savons à peine, par la *Correspondance sacrée*, que la santé de notre divine MÈRE SPIRITUELLE traversa alors une crise qui porta même notre MAÎTRE à craindre sa mort. Mais, le 17 Mars, son état était déjà assez flatteur pour animer AUGUSTE COMTE à lui adresser un court billet. Ce mieux continua les jours suivants; et CLOTILDE, Elle même, le jugea si satisfaisant que, le Vendredi 20 Mars, Elle se trouva en des conditions de recevoir des visites. À cette date, notre MAÎTRE fut surpris par l'invitation de CLOTILDE pour qu'Il allât la voir, et Il eut une touchante rencontre avec la vénérable MÈRE de son angélique INSPIRATRICE. Ce fut alors aussi qu'Il acheva sa dernière lettre.

Cette situation pleine d'espérance dura jusqu' au Dimanche 22 Mars, où notre MAÎTRE fut de nouveau avec CLOTILDE. Mais, cette semaine même, voire dès la soirée de ce jour-là, eut lieu un fatal changement. C'est ce que nous concluons du fait de ne trouver aucune indication de visite de notre MAÎTRE avant le Samedi 28 Mars. Car, il ne nous semble pas croyable que CLOTILDE eût laissé de le recevoir, au moins le Mercredi 25 Mars, si l'état de sa santé l'avait permis. Cette circonstance montre, en même temps, ce nous semble, qu'Elle suspendit alors aussi toutes les autres visites quelconques.

Cette précaution de la part de CLOTILDE causait aux siens une amère contrariété ; et cette contrariété devenait plus pénible par le soupçon qu'une pareille réserve ne s'étendait pas à notre MAÎTRE...

Soit en cédant aux affectueuses instances des personnes de sa FAMILLE, soit qu'Elle se fût convaincue que son état était mortel, CLOTILDE décida se livrer aux soins des siens. Nous croyons que cette résolution fut prise le Samedi 28 Mars, car depuis cette date les visites de notre MAÎTRE deviennent journalières. Nous supposons aussi que ce fut depuis ce moment que la vénérable MÈRE de CLOTILDE ne s'éloigna plus de la rue Payenne. Peut-être, malheureusement, les relations entre notre MAÎTRE et les parents de son angélique INSPIRATRICE avaient déjà subi une altération assez profonde, pour faire craindre l'imminente rupture de la sainte affection commencée sous de si émouvants auspices.

La visite du Samedi 28 Mars constitua l'une des *Images normales* du culte intime de notre MAÎTRE ; mais nous ne possédons aucun éclaircissement à ce sujet.

L'entretien du dimanche 29 Mars forma également une *Image normale* du culte intime du saint PENSEUR. Ce fut à cette occasion, à 4 h du soir, que CLOTILDE lui donna l'exemplaire de la JOURNÉE DU CHRÉTIEN, comme son livre usuel à la Maison de la Légion d'honneur.

III

> O ! que l'amour de cette aimable Magesté est solide, que sa charité est véritable, puisqu' effectivement ce ne sont point ses propres intérêts qu'elle cherche... (SAINT-BERNARD—*Traité de l' Amour de Dieu.* Chap. I.)

Le Lundi 30 Mars, notre MAÎTRE fut aussi avec CLOTILDE ; et cette entrevue constitue une *Image exceptionnelle* du culte intime de notre MAÎTRE. Nous croyons que ce fut à l'occasion de cet entretien que

CLOTILDE avoua à notre MAÎTRE l'étendue réelle de son affection envers lui.

C'est cette sainte révélation qui achéve de mettre dans tout son jour la sublimité morale de CLOTILDE. D'abord, la supériorité de son altruisme lui a seule permis de correspondre enfin à l'amour de notre MAÎTRE, malgré les obstacles qui contrariaient naturellement l'essor d'une passion aussi exceptionnelle. Mais, en outre, l'angélique sagesse avec laquelle Elle dirigea sa conduite, en déterminant l'étonnante évolution affective de notre MAÎTRE, reçoit, d'une telle réciprocité, une portée à jamais incomparable. Car, la persistance de sa noble pureté exigeait des efforts relativement peu considérables tant qu'Elle ne partageait par la passion de son chevaleresque ADORATEUR. Mais, depuis que notre MAÎTRE devint pour son cœur un véritable époux, le soin de la gloire de celui-ci et la sollicitude envers le repos de sa FAMILLE, aussi bien que le respect dû aux grandes institutions sociales purent seuls la soutenir.

Notre MAÎTRE eut dès lors, pour sujet de ses saintes méditations, une âme capable de lui révéler la vraie portée de l'altruisme dans l'ensemble de l'existence humaine. En effet, l'exemple offert par CLOTILDE ne se bornait pas à démontrer irrévocablement que la *moralité dépend surtout de l'altruisme ;* il faisait voir aussi que la *plus parfaite union entre les deux sexes peut devenir indépendante des satisfactions voluptueuses*. En un mot, CLOTILDE prouva par là que les unions dues à *l'amour conjugal* peuvent être aussi pures que celles résultées de *l'amitié*. Rien ne manquait donc désormais à notre MAÎTRE pour amener à la *phase positive* la profonde conception de SAINT-BERNARD relative à notre nature morale. De même que le sublime ADORATEUR de la VIERGE-MÈRE, Il pourrait proclamer :

« ... Il ne se peut faire autrement que nos désirs et nos affections ne commencent par la chair. Mais s'ils viennent à se régler avec le temps, s'avançant par degrès sous la conduite de la *Grâce*, il n'y a point de doute qu'à la fin ils se verront heureusement consummés par l'esprit, parce que, selon la pensée même de Saint-Paul, ce n'est pas le spirituel qui précède mais l'animal, et ensuite ce qui est spirituel. » (TRAITÉ DE L'AMOUR DE DIEU. Chap. XV.)

Le Mardi 31 Mars est aussi signalé comme correspondant à une *Image normale*, dans le culte intime de notre MAÎTRE. Mais nous ne possédons aucune indication spéciale à cet égard.

Mars terminait ainsi en consacrant l'union définitive de nos saints PARENTS SPIRITUELS... Qui pourra jamais décrire les émotions qui agitaient alors l'âme de notre MAÎTRE et celle de sa sublime INSPIRATRICE ! ... Elle pressentant la fatale issue qui ne devait pas tarder longtemps, imaginant le désespoir où sa mort allait jeter Celui dont Elle était devenue tout dans la vie, la douleur immense de ses PARENTS qui avaient déjà tant souffert... Et notre MAÎTRE se refusant à accepter la cruelle réalité, interrogeant à son cœur et à son génie quels prodiges de dévouement au quelles merveilles de science seraient capables de conjurer l'effrayante catastrophe ! ... Et pour comble d'infortune, les cœurs qu'une douleur implacable ceignait dans un même anneau autour du lit martyrisant de CLOTILDE, étaient, en même temps, violemment disjoints par les dispositions les plus antagonistes ! ...

Aucune Femme ne fut jamais aimée comme CLOTILDE l'a été par AUGUSTE COMTE ; personne n'adorait CLOTILDE avec un amour plus dévoué et plus désintéressé ; personne n'était en état de mieux apprécier l'incomparable grandeur d'une

existenee où l'Humanité avait résumé les suprêmes résultats de sa magestueuse évolution. Qui, si ce n'est pas lui, avait dévoilé, à travers l'exquise modestie de notre très-sainte Mère spirituelle, une prééminenee sans pareille, vouée à une destinée sans exemple? Personne aussi ne possédait plus de lumières pour appréeier les soins que la maladie de Clotilde exigeait pour que eelle-ei put être sauvée d'une mort imminente, autant que eette fatale issue était à la portée de la sagesse humaine. Notre Maître avait done le devoir inéludable de veiller sur le sort de son immortelle Inspiratrice, quelles qu'en fussent, envers lui-même, les suites de son dévouement.

Mais ce n'était pas ainsi, hélas! que la noble Famille de notre divine Mére spirituelle envisageait la situation. Dans ses derniers jours, l'attitude de Clotilde à l'égard de notre Maître excitait, de plus en plus, les suseeptibilités domestiques qu'avait éveillées leur mutuelle affeetion. L'amour du Philosophe était jugé d'après le eritérium généralement appliqué à l'appréeiation des passions vulgaires. La grande différenee de son âge envers eelle de Clotilde, aussi bien que la eireonstanee qu'il se trouvait à sa quarante-neuvième année, disposait déjà à regarder étrange une pareille affeetion. Il s'ajoutait à eette fatalité que la présenee du Philosophe n'offrait pas les attraits physiques qui font ordinairement aeeepter volontiers le contraste entre la verdeur morale et la maturité eorporelle. De sorte que la Famille de Clotilde, spéeialement Maximilien Marie, ne reeontrait d'autre expliea-tion pour la eonduite de notre Maître, que l'alliage d'un amour vulgaire avee un immense orgueil!...

Cette opinion suffisait déjà pour créer de trop amères dispositions de la part de la FAMILLE de CLOTILDE à l'égard d'AUGUSTE COMTE. Mais ces dispositions étaient naturellement aggravées par les conditions sociales où se trouvaient CLOTILDE et notre MAÎTRE. On comprend, en effet, que, si les circonstances avaient permis de consacrer par le mariage civil et religieux l'union exceptionnelle de nos PARENTS SPIRITUELS, la situation aurait changé. Quel que fût le mécontentement suscité par un pareil lien, il est à présumer que la double sanction sociale aurait porté la FAMILLE de CLOTILDE à s'y conformer. Mais cette indispensable solennité ne pouvant pas exister, la position de notre MAÎTRE devenait tout-a-fait fausse, vu les grandes règles morales qu'avait instituées l'évolution occidentale. Car toute préférence qu'' accorderait dès lors CLOTILDE aux indications de notre MAÎTRE, et tous les conseils de Celui-ci contrariant les opinions des membres de la FAMILLE de COTILDE, sembleraient une véritable usurpation des *droits domestiques*. De sorte que les interventions de notre MAÎTRE, voire même sa présence ainsi que peut-être l'assistance de SOPHIE, ne pouvaient subsister que parce qu'il n'était permis à personne de contrarier, à ce sujet, la volonté de CLOTILDE, qui était civilement libre et se trouvait chez Elle-même.

Mais aussi, quel ensemble de conditions n'était-il pas indispensable pour ne pas se méprendre, *à cette époque*, sur une conduite si au-dessus des mœurs contemporaines? Tout concourt, de plus en plus, à nous démontrer qu'il fallait être presque CLOTILDE et AUGUSTE COMTE eux-mêmes, pour comprendre alors la situation

où se sont fatalement trouvés les FONDATEURS de la RELIGION DE L'HUMANITÉ.

Nous ne possédons pas de données qui nous permettent de préciser avec sureté le moment où les susceptibilités de la FAMILLE de CLOTILDE envers notre MAÎTRE assumèrent les poignantes proportions d'un véritable antagonisme. Mais nous conjecturons que cette malheureuse transition s'accomplit dans la *semaine fatale*. Car ce fut alors que, les contacts entre les PHILOSOPHE et les membres de la FAMILLE de sa divine INSPIRATRICE devenant plus fréquents, durent surgir les occasions de froissements, soit au sujet d'interventions thérapeutiques, soit au sujet de visites que notre MAÎTRE jugeait imprudentes et tâchait d'empêcher. Cette attitude de notre MAÎTRE motiva les plus amères plaintes de la FAMILLE de CLOTILDE, qui crut y voir le propos délibéré de faire que CLOTILDE ne fût soignée que par SOPHIE, à l'exclusion même ne sa dévouée MÈRE ! Tous ces froissements moraux rendirent, à chaque instant, plus embarassantes les rencontres de notre MAÎTRE avec la FAMILLE de CLOTILDE, à l'exception du Capitaine MARIE. Les choses sont allées à tel point que, à la fin, lorsque notre MAÎTRE arrivait, la vénérable MÈRE de CLOTILDE s'absentait aussitôt de la chambre. Et, si la visite de notre MAITRE se prolongeait, Madame MARIE insistait avec le Capitaine MARIE pour que celui-ci fît le PHILOSOPHE se retirer ! ...

Tous ces fatals contre-coups allaient frapper le cœur de CLOTILDE ! ... Sans le vouloir aucunement, Elle était devenue l'occasion des immenses douleurs qui déchiraient les âmes qu'Elle aimait le plus ! qui lui était le plus attachées ! ... Et, au milieu de si grandes tortures, son unique soulage-

ment c'était d'adoucir les tourments de ceux qui l'entouraient !... Pourquoi ne se rallieraient-ils pas aussi au dehors d'Elle tous ces cœurs qui souffraient tant pour l'aimer, et que son inextinguible altruisme avait fondus si intimement dans son âme !

IV

Dans l'amour, on ne vit pas sans douleur.
THOMAS À KEMPIS — *Imitation.* Livre III, Cap. 6.

Les rapprochements qu'éveillait cet anxieux moment rendaient encore plus pathétique le saint épisode. L'humble appartement formait déjà, dans les conditions habituelles, un émouvant contraste avec la sublimité morale de CLOTILDE. Comme il était naturel, les préoccupations de pourvoir aux accidents de la maladie avaient fait disparaître le modeste et soigneux arrangement antérieur. Dans cette afflictive besogne s'était cassé l'un des carreaux de la porte de la chambre à ouvrant sur le corridor. On retrouvait partout, dans le saint appartement, les empreintes si amèrement connues des douleurs sans espérance et sans adoucissement.

Au dehors la nature étalait les splendeurs d'un printemps exceptionnel... Et combien de souvenirs n'apportait-elle pas cette saison, et ce même mois d'Avril, qui commençait au milieu de si navrantes angoisses !... C'était le mois où CLOTILDE avait contemplé le jour pour la première fois ; sept années après, AUGUSTE COMTE y avait découvert les *lois fondamentales de l'évolution de l'*HUMANITÉ... A pareille époque, sa raison faillit sombrer dans une crise horrible ; et, grâce au dévouement de ROSALIE BOYER, Il était parvenu à recouvrer tout-à-fait, pour toujours, l'incomparable énergie de son cerveau... Ce fut enfin

dans cette saison que le cœur du PHILOSOPHE, ravi par les charmes de CLOTILDE, avait commencé, depuis un an à peine, la transformation religieuse du Positivisme !

Et cette liaison entre l'essor d'un amour sans pareil et la régénération définitive de l'HUMANITÉ devenait plus touchante d'après sa coïncidence avec la rédemption précourseuse que célébrait le Catholicisme, il y aurait bientôt dix-neuf siècles ! Cette semaine même, l'Occident s'apprêtait, de nouveau, à commémorer la mystérieuse *Passion* qu'avait divinisée la sublime abnégation de SAINT-PAUL !

Quelles profondes réactions ces inévitables rapprochements, plus ou moins communs à tous les cœurs qui gémissaient autour de CLOTILDE, ne devaient-ils déterminer spontanément chez ceux qui l'aimaient ! Avec quelle vivacité redoublée, tant d'émotions pathétiques ne devaient-elles pas répercuter surtout dans les âmes de nos PARENTS SPIRITUELS !...

La *correspondance inédite* d' AUGUSTE COMTE, quatrième série, publiée en 1904, contient les lettres douloureuses où se trouvent des détails sur ce suprême épisode de la vie de nos très-saints PARENTS SPIRITUELS. Il est impossible d'exprimer tout le regret qu'on éprouve en parcourant ces documents !... Malgré tout ce que nous savions déjà de ce fatal épisode, c'est alors seulement que nous avons compris combien dut souffrir CLOTILDE, en voyant souffrir tant ceux qui l'aimaient et qu'Elle aimait !... Quels cruels déchirements !... L'évolution religieuse que le culte de CLOTILDE détermina seul chez notre MAÎTRE nous procure aujourd'hui l'unique soulagement que comporte un aussi grand malheur... Car c'est cette évolution incom-

parable qui éveille, grâce à une sincère adoration de CLOTILDE et d'AUGUSTE COMTE, les saints sentiments faisant revivre les nobles relations qui existèrent jadis entre notre MAÎTRE et la FAMILLE de son angélique INSPIRATRICE.

D'après cette bienheureuse issue d'un orageux passé, les souvenirs de tant de souffrances ne serviront désormais qu'à nous faire voir tout l'immense Amour dont CLOTILDE fut l'objet, et combien était profond le bouleversement religieux qui empêcha l'harmonie des cœurs animés par un pareil Amour. Cette catastrophe ne serait, en effet, survenue si l'ensemble des fatalités humaines avaient permis la RELIGION de l'HUMANITÉ de présider à l'essor des irreprochables relations entre CLOTILDE et AUGUSTE COMTE, au lieu d'en résulter !... Mais, dans cette hypothèse contradictoire, CLOTILDE aurait manqué sa sublime destinée, faute des circonstances indispensables pour faire éclater toute la grandeur de son âme sans pareille. Il ne nous reste donc que gémir sous les conditions inéludables qui exigèrent jusqu'ici les plus cruels sacrifices de nos prédécesseurs, à notre profit et au profit de la POSTÉRITÉ. Si la pensée de tant d'éminentes victimes pouvait, dès ce moment, amortir partout les suggestions qui troublent les doux mouvements de l'altruisme !... Ce miracle du cœur s'accomplira pourtant un jour ; car *l'homme s'agite, et l'Humanité le mène*, selon la paraphrase positiviste de la célèbre maxime catholique.

Suivant ces documents, nous allons compléter et corriger le récit du volume en portugais publié en 1900, sur l'ANNÉE SANS PAREILLE.

Le premier Avril était Mercredi. Notre MAÎTRE était sorti de chez-lui naturellement absorbé par la pensée des cruelles circonstances qui le privaient, ce jour-là, de la visite habituelle de son angélique INSPIRATRICE... Cherchant dans ses amères réflexions l'unique adoucissement de ses peines, il était arrivé à la douloureuse chambre de CLOTILDE...

Madame MARIE s'y trouvait, alimentant ses souffrances de Mère dévouée et accablée par l'âge, dans la contemplation du martyre de son innocente FILLE. Plus d'une fois, se serait rétracé, ce matin, au cœur de CLOTILDE, le doux souvenir de la Maison sanctifiée par sa présence...

Je voudrais bien aller coucher chez-vous,—dit mélancoliquement CLOTILDE à notre MAÎTRE, devant sa vénérable MÈRE. Cette sainte entrevue constitue l'une des *Images normales* du culte intime du tendre PENSEUR.

Ce fut ce mercredi 1er Avril que CLOTILDE remit à notre MAÎTRE «l'ensemble des lettres de celui-ci, renfermées, sans aucun autre objet, dans une boîte à gants qu'il lui avait offerte lors du baptême où il lui fut associée. Elle désirait que ce dépôt lui fut rendu par notre MAÎTRE quand Elle se retablirait, ou qu'il en devint possesseur si Elle succombait.

«Notre MAÎTRE reconnut plus tard que cette collection manquait de ses *sept* dernières lettres, intérieurement précédées des nos respectifs 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, et suivis de leurs dates correspondantes 1er Mars 1846, 4 Mars, 5 Mars, 9 Mars, 11 Mars, 17 Mars.» (P. S. de la liste demandée des divers objets prêtés à Mme. de Vaux. Cette liste fut adressée à Madame Marie, la Mère. —*Correspondance inédite* d'AUGUSTE COMTE, quatrième partie, p. 89).

Ce Mercredi matin, notre MAÎTRE avait écrit la lettre suivante à G. H. Lewes : [1]

Monsieur,

Je regrette beaucoup d'avoir manqué Lundi votre intéressante visite. Mon meilleur ami (*sic*) est dangereusement malade; et j'y passe tout le temps dont je puis disposer. Aussitôt que je serai moins cruellement absorbé, je m'empresserai d'aller renouveler notre connaissance de 1842. J'espère que cela deviendra possible avant votre départ.

Agréez, Monsieur, l'affectueuse considération de

votre dévoué serviteur
A^te^ COMTE.

Mercredi matin 1er Avril 1846.

Adresse :
A Monsieur G. H. Lewes
Hôtel Windsor
Rue de Rivoli.

Vers le soir, la santé de CLOTILDE empira énormement; et sa FAMILLE, perdant peut-être l'espérance de sa guérison, résolut de lui faire conférer les derniers Sacrements de l'Église catholique. Ce fut, certes, sa pieuse condescendance envers les siens, le mobile auquel essentiellement

1 Nous devons la photographie de ce précieux document à notre regrettée sœur de l'Église de Liverpool, Miss Mary Crompton, si cruellement ravie prématurément pendant la nuit du 28 Shakespeare au 1er. Descartes 125 (7 au 8 Octobre 1913), à la propagande positiviste. Miss Mary Crompton, l'aînée de Elinor et d'Albert Crompton, naquit à Londres, le 14 Juillet 1871, et fut une des deux enfants *présentés* à l'Humanité les premiers en Angleterre. La cérémonie eut lieu sous la présidence de Richard Congreve. Albert Crompton succéda à Thomas Carson, après la mort de celui-ci, le 10 Mars 1890, à la direction de l'Église de Liverpool, dont il avait été l'un des fondateurs. Il mourut, à Paris, le 22 Shakespeare 120 (1er. Octobre 1098.) Le don qu'il nous transmit pour aider décisivement le rachat de la Maison de CLOTILDE, fut fait au nom de sa fille bien-aimée. (*Voir Circulaires sur la Maison de* CLOTILDE.)

obéit CLOTILDE, à cet anxieux moment. Mais, malgré son complet dégagement des croyances théologiques, Elle conservait une sincère vénération pour les grandes institutions du Catholicisme. Dû d'abord à la spontanée délicatesse de son cœur et à la rectitude propre à son génie, ce respect se trouvait alors déjà assez systématisé par ce qu'Elle avait assimilé du Positivisme naissant. Pour ne pas avoir aucun doute à cet égard, il suffit de rappeler, indépendamment des lumières que durent lui procurer, à ce sujet, ses entretiens avec notre MAÎTRE, les épîtres philosophiques sur la SAINTE-CLOTILDE, sur le BAPTÊME, et sur le MARIAGE. On comprend donc, que, en se conformant avec le désir de sa FAMILLE, CLOTILDE suivait les inspirations de son cœur, qui lui montrait le besoin de solenniser, d'après l'intervention sociale, la terminaison objective de chaque digne existence humaine. Il est même à présumer qu'Elle ait consulté notre MAÎTRE, à ce propos, et que sa conduite ait été approuvée par celui-ci, soit comme une déférence aux vœux de sa FAMILLE, soit par les motifs sociaux.

La douloureuse solennité eut lieu le Jeudi 2 Avril. Ce jour correspond à une *Image exceptionnelle*, dans le culte intime de notre MAÎTRE. Peu d'heures après, CLOTILDE complétait trente-un ans !... Un Jeudi aussi (28 Août 1845) avait eut lieu l'incomparable cérémonie, d'où notre MAÎTRE datait son mariage spirituel avec son angélique INSPIRATRICE. Et ces circonstances rendent encore plus touchante la coïncidence sociolatrique qui détermina à choisir ce *milieu* de la semaine pour l'administration des SACREMENTS positivistes, où le culte *domestique* prépare la fête *publique* de chaque Dimanche.

Le Sacrement de l'EXTRÊME-ONCTION fut, à cette occasion, administré selon le rituel propre à l'Église gallicane, alors encore en vigueur en France.

Nous avions prié M. Émile Blanchard de vouloir bien se renseigner, si cela lui était facile, depuis quand le *Rituel romain* a remplacé le *Rituel parisien* (de de Quelen). Dans sa lettre du 26 Mai 1910, M. Émile Blanchard nous informa que ce remplacement eut lieu *à partir du premier dimanche du Carême de 1874*, ainsi qu'il l'a vu lui-même dans un livre à l'Archevêché. C'est donc le *Rituel parisien* qui a été observé à l'occasion de l'Extrême-Onction et des funérailles de Clotilde de Vaux. Il faut donc corriger, à ce sujet, le récit de notre publication, en portugais, sur l'*Année sans pareille*. [1]

Cette cérémonie causa à notre MAÎTRE une impression extrêmement pénible. Plus de six ans après, en caractérisant le SACREMENT positiviste de la TRANSFORMATION, les paroles suivantes gardent l'empreinte de ses tortures :

« ... Il doit remplacer l'horrible cérémonie où le Catholicisme, livré sans contrôle à son caractère anti-social, arrachait ouvertement le mourant à toutes les affections humaines pour le transporter isolément au céleste tribunal... »

(CATÉCHISME POSITIVISTE—Édition Jorge Lagarrigue, 4e Entretien, ps. 117 à 118).

Et ces luttes dont l'âme du tendre PENSEUR était le théatre devenaient plus terribles d'après l'impossibilité d'un juste épanchement. Malgré lui, les larmes du désespoir brulaient son visage, que les souffrances endurées dans la solitude de ses

1 *Circulaire sur la Maison de* CLOTILDE. (Cesar 60—Mai 1914—p. 9.)

longues nuits d'insomnie avaient si rudement tourmenté. Mais, après que le Prêtre se fut retiré, lorsque la FAMILLE de CLOTILDE l'entourait des émouvantes démonstrations avec lesquelles l'amour traduit les agonies que rien ne console plus, notre MAÎTRE ne put retenir plus longtemps les gémissements qui faisaient éclater sa poitrine: «*Vous avez été méconnue, mais je vous ferai apprécier... Non, jamais ancune autre...*», s'écria-t-'l, avec une voix que la noblesse de sa douleur ne consentit pas de traverser entièrement ses lèvres... Mais son cœur compléta: «*Ta mort même consolide à jamais le lien fondé sur mon affection, mon estime, et mon respect...*»

Notre MAÎTRE passa la nuit du 2 au 3 Avril veillant auprès de son immortelle INSPIRATRICE. Et ce fut la seule nuit qu'Il passa avec CLOTILDE. (TESTAMENT, p. 42).

«Dans cette nuit du 2 au 3 Avril, CLOTILDE déclara formellement, devant son frère, Maximilien Marie, et Mme. Stanislas. [1] qu'elle avait légué à notre MAÎTRE son dernier manuscrit non achevé, déjà soumis par elle aux amicales consultations littéraires de notre MAÎTRE [2]. » (*Ibidem* pg. 85. Lettre d'AUGUSTE COMTE au Capitaine MARIE père, le lundi matin 27 Avril 1846). [3]

(1) Mme. Stanislas était une ancienne religieuse qui avait quitté l'habit, pendant la Révolution. CLOTILDE se complaisait à l'entendre jovialement raconter les innocents enfantillages que, en dépit de la règle, avait introduit dans les monastères, l'épuisement de la foi théologique.—R. T. M.

(2) *Willelmine*. R. T. M.

(3) Dans la CORRESPONDANCE INÉDITE, on lit; *Lundi matin 7 Avril 1846*, au lieu de *27;* mais il y a évidemment une méprise. Car le *7 Avril 1846* fut *mardi* et non *lundi*; et fut le jour de l'enterrement de CLOTILDE. Le *27 Avril* fut *lundi*. Enfin dans sa lettre du mercredi 6 Mai 1846, au Capitaine MARIE, notre Maître dit: «J'ai en l'honneur, *le lundi 27 Avril*, d'adresser par la poste à, M. le capitaine Marie, une lettre importante, etc » (*Ibidem* p. 92). R. T.M.

Clotilde avait perdu toute espérance de son rétablissement. Mais, devant la perspective de sa mort imminente, ce n'est par vers Elle-même que se tourne sa pensée. Exalté par le martyre, son altruisme ne permet de surgir dans son imagination que les souffrances des êtres qu'Elle aime le plus, et qui allaient restés livrés aux horreurs de son éternelle absence...

Devant cette affreuse perspective, un mélange de regret infini et de pitié inépuisable se répand dans l'âme de Clotilde. Elle s'efforce, dans un élan suprême, de prolonger, au delà de sa tombe, l'angélique influence qu'Elle avait heureusement exercée la dernière année de sa vie sur l'orageuse existence du Penseur accablé. À cet effet, Elle l'exhorte, avec une ineffable tendresse, à opposer la plus sainte résignation au trop rude coup que va lui frapper l'aveuglement du Destin. Pour le soutenir, Elle lui cite avec candeur son propre exemple ; Elle lui rappelle que, pour Elle aussi, les souffrances imméritées avaient commencé dès l'aurore de sa jeunesse, pour ne pas la quitter même au bord de la sépulture... Elle mourait pourtant avec la conscience de n'avoir jamais fait de mal qu'à Elle-même... Elle lui supplie, certes, comme le dernier témoignage de son amour, la promesse de ne se laisser jamais abattre par le malheur... Elle lui parle de leur douce Sophie... Elle voudroit mourir bien sure qu'Il saurait toujours transformer en sources de bienfaits sociaux les plus cruelles tortures que lui reservât l'avenir. *Quels plaisirs peuvent l'emporter sur ceux du dévouement?—Il est indigne des grands cœurs de repandre le trouble qu'il ressentent.—On n'est heureux que lorsque son bonheur n'afflige et n'offense personne.* Telles étaient,

sans cesse, ses réflexions, rehaussées par la plus admirable conduite.

Toutes ces saintes exhortations, que les allusions de notre MAÎTRE font, plus tard, entrevoir dans ses *Confessions*, devraient apporter à l'amoureux PENSEUR, spontanément, le mélancolique souvenir de la LUCIE. Et cette évocation tendait à lui retracer avec une extrême vivacité la tragique issue de l'amour qu'avait inspiré la sublime héroïne. Mais le désespoir tentait en vain s'emparer de son cœur déchiré par tant de tortures si grandes. Car les recommendations sacrées de sa divine INSPIRATRICE venaient à la rencontre des suggestions de son propre altruisme exalté par l'adoration qu'Il lui vouait continuellement. Il sentait avec une indomptable énergie qu'Il avait maintenant besoin de vivre, plus que jamais, pour dévoiler au Monde l'incomparable grandeur de la FEMME que lui avait fait trouver sa bienheureuse destinée. Il lui fallait vivre pour rétribuer dignement, d'après un dévouement paternel, l'inestimable zèle avec lequel SOPHIE avait soigné la vie de CLOTILDE...

Ce fut donc avec les accents de la plus auguste résolution, qu'Il jura, tout en larmes, de ne jamais oublier les dernières prières de CLOTILDE, et de tâcher de correspondre, de mieux en mieux, aux saints vœux qu'Elle exprimait avec une si pieuse candeur. Telles furent les extrêmes *promesses* qu'adoucirent les derniers jours de notre tendre MÈRE SPIRITUELLE, d'après ce que lon peut inférer des *Confessions* de notre MAÎTRE. (TESTAMENT p. 42. *Dédicace* de la POLITIQUE POSITIVE, p. 117). Mais nous ne connaissons, au sujet de cette incomparable entrevue qu'une mélancolique phrase de CLOTILDE, dite à ce début de sa lente agonie, et

qui se trouve consigné dans les *Prières* de notre MAÎTRE:—*Vous n'aurez pas eu une compagne long-temps!* (TESTAMENT, p. 88).

Nous croyons que l'*Image exceptionelle* du Vendredi 3 Avril correspond à ce saint entretien.

Tout semble indiquer que jusqu'à ce moment se conservaient encore cordiales, quoique tendues, les relations entre la FAMILLE de CLOTILDE et notre MAÎTRE. Du moins, ses *Prières* ne signalent aucun grave changement dans ses touchantes relations avant le Samedi 4 Avril. Nous devons à la bonté de Madame Ve Maximilien Marie la connaissance de deux épisodes, on ne saurait dire lequel plus amer, survenus dans cette fatale semaine. Mais notre vénérable informante n'a pas précisé la date où ils eurent lieu. Nous croyons qu'aux archives de la rue Monsieur-le-Prince se rencontrent des documents qui permettront un jour de reconstruire complètement toutes ces poignantes scènes. Peut-être aussi Monsieur Charles de Rouvre en fera mention, avec les détails indispensables, dans la biographie de sa glorieuse GRAND'TANTE. En attendant, on est forcé de suppléer par des conjectures à ces pénibles lacunes.

Nous croyons, donc, que ces deux épisodes ont eu lieu, du Vendredi 3 Avril au Samedi 4. Nous supposons même que se rattache à l'un deux l'émouvante remontrance que notre MAÎTRE adressa, ce dernier jour, à la désolée MÈRE de CLOTILDE, et que le véhément désespoir da la douleur put seul arracher au martyrisé PENSEUR. (TESTAMENT p. 88). Nous allons reproduire ce navrant récit, dans l'ordre qui semble être celui de la succession de ces malheureux incidents, d'après leur gravité comparative.

L'*image exceptionelle* du Vendredi 3 Avril semble se rattacher, comme nous l'avons dit, à la sainte entrevue qui eut lieu pendant la nuit du 2 au 3. Nous ne savons à quelle heure notre MAÎTRE rentra chez lui, ni, si y étant retourné, Il revint ce même jour à la rue Payenne. D'autre part, les informations de Madame Ve Maximilien Marie nous portent à croire que la maladie présenta alors de signes trompeurs d'amélioration. Dans sa lettre, déjà citée, au capitaine MARIE, le Lundi 27 Avril 1846, notre MAÎTRE fait allusion «à l'espoir momentané du samedi 4 avril» (*Correspondance inédite*, 4e parte, p. 86). De sorte que le fait de notre MAÎTRE n'avoir passé aucune autre nuit veillant chez son immortelle INSPIRATRICE doit être attribué, soit à cette amélioration apparente, soit à ce que l'état des relations de notre MAITRE avec la FAMILLE MARIE était déjá devenu incompatible avec la persistance de notre MAÎTRE auprès de sa Dame idolatrée. Quand on réfléchit à ce que Celle-ci se priva spontanément des visites de notre MAÎTRE à cause de ne pas pouvoir recevoir aussi les visites des siens, on reste inclin à admettre qu'Elle même l'ait prié le sacrifice de ne pas persévérer auprès d'Elle.

Quoi qu'il en soit, il est certain que, plus s'aggravait l'état de CLOTILDE, plus notre MAÎTRE redoublait son zèle pour tâcher de la sauver, et moins son attitude devenait compréhensible à la FAMILLE MARIE et à ceux qui entouraient celle-ci. Le danger croissant à tout instant augmentait, d'autre part, les difficultés de chacun dominer ses émotions. Ne voyant que l'immensité et l'imminence de la catastrophe, n'écoutant que les inspirations de son incomparable amour, le chevaleresque PHILOSOPHE avait assumé la responsabilité de veiller, quoi qu'il en coûtât, sur une existence si intime-

ment liée aux suprêmes destinées de l'Humanité. — *Je vous confie mon reste de vie*, — lui avait dit CLOTILDE, Elle-même, dans sa lettre du 5 Septembre 1845; et notre MAÎTRE accepta cette douce mission avec un dévouement sans bornes. Les convenances ordinaires, de même que les plus saints préjugés vulgaires, quelle qu'en fussent la noblesse et la justesse, en général, ne sauraient donc et ne devaient aucunement l'arrêter ou le détourner de ce propos d'une abnégation irréprochable.

Mais la FAMILLE MARIE et ceux qui l'entouraient ne comprirent pas, et n'auraient peut-être su comprendre ainsi, cette situation extrêmement exceptionelle. Elle ne vit, dans le noble procédé du chevaleresque PERSEUR, que les manifestations d'un amour vulgaire, ainsi que l'on a déjà fait remarquer. Elle se sentit donc profondément blessée, avec la conduie d'un simple ami qui méconnaissait les convenances habituelles et osait se placer au dessus de ce que l'on considère les droits incontestables de la Famille. Le capitaine MARIE semble avoir spontanément puisé dans les incomparables souvenirs de la *grande Révolution* de 1789, les sentiments libéraux et le dégagement des anciens prejugés sociaux et moraux qui lui permirent d'allier seul sa tendresse paternelle envers CLOTILDE au scrupuleux respect à l'égard de la chevaleresque attitude d'AUGUSTE COMTE. En effet, les documents publiés dans la *Correspondance inédite d'*AUGUSTE COMTE, quatrième partie, font voir cette admirable conduite du capitaine MARIE, au milieu de l'exaspération où étaient arrivés les cœurs et les espirits dans ces jours funestes, dont les deux épisodes suivants peuvent donner une idée extrêmement douloureuse.

A un certain moment, la vénérable MÈRE de CLOTILDE voulut entrer avec Madame Maximilien Marie dans la chambre de la douce MARTYRE. Celle-ci se sentait trop fatiguée par les visites; Elle n'avait pas, pourtant, le courage de contrarier l'affectueux désir de ceux qui voulaient la voir. AUGUSTE COMTE prit donc la résolution de lui épargner les manifestations d'un intérêt dont on peut ne pas méconnaitre la tendresse, mais qui, pour cela, n'était pas moins dangereux. C'est pourquoi, notre MAÎTRE alla à la rencontre de Madame MARIE, et lui dit : — *On ne peut admettre que les femmes de service, Madame.* — A' quoi, Madame MARIE répondit :

— *Si c'est ainsi, je regrette bien de ne pas être une femme de service pour pouvoir soigner ma fille !...*

Madame V.e Maximilien Marie, en nous faisant le récit de cette poignante scène, nous dit qu'il lui semblait voir encore CLOTILDE lever ses bras maigris, dans un geste qui peignait bien son angoisse, et d'une voix faible s'adresser à sa MÈRE :

— *Ce n'est pas pour toi, Maman, qu'on a dit cela,* — s'écria-t-Elle.

Cette déchirante phrase montre bien que la véhémente douleur de la vénérable MERE de CLOTILDE avait occasionnée une cruelle méprise. Elle avait pris pour Elle-même une précaution qui concernait les autres personnes qui désiraient visiter l'angélique MALADE.

Une autre fois, était survenu un accident qui jeta tout le monde dans une grande consternation. On appella, en toute hâte, le médecin qui habitait dans la Maison et en était le propriétaire. Il voulut faire un certain traitement, et

se vit tellement empêché par l'attitude de notre MAITRE qu'il laissa échapper ces mots :

— *Ou Monsieur Comte a ici des droits incontestables, ou bien il est fou...*

Madame MARIE intervint à ce moment pour déclarer que notre MAITRE n'y avait aucune autorité, et pour assurer au médecin la liberté d'agir comme il l'entendrait.

Ce fut peut-être ce poignant épisode qui arracha à notre MAITRE ces paroles d'une invencible douleur :

— *Madame vous aimez votre fille comme un objet de domination, et non pas comme un objet d'affection.* (TESTAMENT. p. 88) *Prières.*

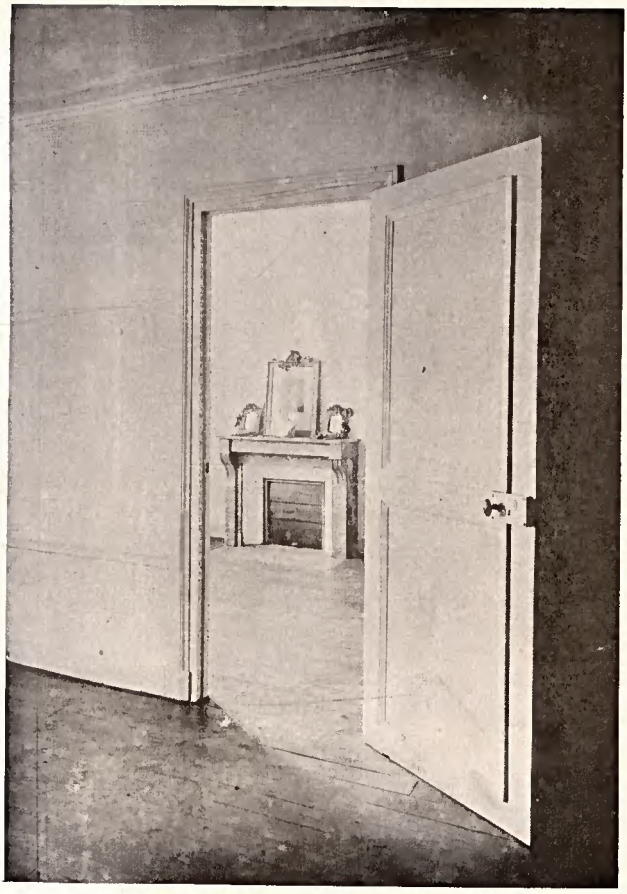
S'il en est ainsi, cette tragique scène arriva le Samedi 4 Avril et devant CLOTILDE, car c'est dans ces incomparables conditions qu'eut lieu la désespérée remontrance que nous venons de rappeler.

Ce jour correspond à une *Image exceptionnelle* du culte intime de notre MAÎTRE.

V

> Il m'a fallu toute la puissance de mes convictions philosophiques contre le suicide, fortifiée du sentiment fondamental de la haute mission sociale qui me reste à remplir, pour survivre sans hésitation à une telle catastrophe.
>
> (AUGUSTE COMTE—Lettre à Stuart Mill, le 6 Mai 1846.)

CLOTILDE se trouvait à la veille du dernier jour de son martyre !... On a déjà vu qu'il eut ce jour-là, Samedi 4 Avril, «un espoir momentané» de sa guérison. La FAMILLE MARIE ne soupçonnait nullement que la fatale issue fût si près. Elle n'imaginait pas même l'état réel de CLOTILDE. Madame Ve Maximilien Marie nous assura qu'elle n'entendit ja-



PARIS

MAISON DE CLOTILDE

Rue Payenne, 5

(*3.e étage*)

Appartement de CLOTILDE

Chambre mortuaire: vue prise du côté gauche de l'alcove funébre pour faire voir la cheminée du salon

mais dire que sa Belle-sœur fut morte poitrinaire. Le D. Cherest disait qu'Elle mourait parce que ses entrailles se trouvaient entièrement délabrées.

Madame Maximilien Marie était venue dans la matinée du Dimanche 5 Avril voir sa divine Belle-sœur; et, en l'embrassant au moment de sortir, Celle-ci lui dit:

— *Je sens que je vais mourir! ... Faites avec ma robe blanche que je portais le jour du baptême de mon filleul, une robe pour lui...*

Puis, CLOTILDE ajouta:

— *Mais, il est mieux que ce soit ainsi! ... Qui sait ce qui arriverait entre Monsieur Comte et ma famille si je vivais! ...*

Vu l'état de la santé de Madame Maximilien Marie, on ne la laissait pas rester longtemps chez CLOTILDE, pour lui épargner des émotions qui pourraient avoir des contre-coups dangereux. Lorsque, à l'occasion de l'une des trois incomparables entrevues qu'elle eût la bonté de nous accorder, nous lui avons parlé de l'EXTRÊME-ONCTION de CLOTILDE, Madame Ve Maximilien Marie montra ignorer que cette cérémonie eût eu lieu... Elle se sépara donc de sa tendre Belle-sœur sans soupçonner nullement que c'était son dernier adieu qu'Elle venait de lui faire!... Mais la poignante réflexion avec laquelle elle conclut, plus de cinquante et un ans après, le récit de ce touchant épisode montre bien toute la douleur d'un tel adieu: — *Pauvre* CLOTILDE! ... *combien elle a souffert...*

Madame MARIE ne laissait plus l'appartement de la rue Payenne, depuis quelque temps; mais elle se retirait généralement de la chambre de CLOTILDE, lorsque notre MAÎTRE y arrivait, ainsi que nous l'avons dit. Il est à présumer que ce fut cette circonstance qui occasionna l'absence de la véné-

rable Dame, au moment suprême. Mais nous ne sommes pas parvenus à connaître précisément les motifs qui empêchèrent la dévouée MÈRE de CLOTILDE de récueillir le dernier soupir de sa FILLE. Nous avons appris seulement, en termes généraux, qu'on avait imputé une *conduite cruelle* à notre MAÎTRE, dans cette circonstance, et que ce fait devint un des plus amers griefs de Madame MARIE à son égard.

Mais, quelles qu'aient été ces douloureux événements, l'ensemble de la vie de notre MAÎTRE démontre d'avance qu'une fatale méprise sur leur interprétation put seule permettre de lui attribuer la moindre dureté. Tout le monde comprendra spontanément la douleur de la désolée MÈRE de CLOTILDE, à ce terrible moment!... Comme CLOTILDE, Elle-même, le disait à notre MAÎTRE, un mois avant d'expirer: « elle avait toujours ce cœur qui n'avait pas battu un seul instant pour elle dans sa vie. » (TESTAMENT, p. 536. *Correspondance.*) Mais la souffrance de notre MAÎTRE ne fut pas moindre, comme devait le témoigner plus de onze années d'un culte sans pareil.

Toutes ces circonstances nous portent à croire que la mort de notre divine MÈRE SPIRITUELLE survint tout-à-coup, sans que personne l'attendit. Notre MAÎTRE avait écrit Dimanche matin 5 Avril, au Capitaine MARIE, une lettre incomparablement douloureuse. Notre MAÎTRE, y rappelait avoir spécialement signalé, la veille, au Capitaine MARIE, ses craintes sur l'imminent danger que faisaient courir à *leur chère Clotilde* les personnes dont celle-ci se trouvaient entourée. « D'après ces motifs, disait notre MAÎTRE, je dois aujourd'hui vous sommer, au nom de la puissante affection qui nous est commune, de veiller, avec une constante sollicitude, suivant

votre loyale promesse, aux mesures qu'exige une situation aussi difficile. Vous avez beaucoup contribué, Monsieur, à m'éloigner momentanément de ma malheureuse fille adoptive. Songez que, tant que durera cet abus de l'autorité paternelle, vous encourriez une bien grave responsabilité morale si, par votre négligence ou votre insuffisante indépendance de jugement, il nous arrivait quelque malheur que ma présence aurait pu empêcher. »

. . . . . .

Copie de l'enveloppe :

Ecrite le Dimanche matin 5 Avril 1846 à 11 h.

A Monsieur le Capitaine MARIE *père,*

Pour remettre à lui seul en mains propres, ou rapporter la lettre, s'il est absent.

La prudence de ma bonne Sophie lui a fait ajourner la remise de cette lettre parce que le capitaine était avec sa femme et son fils. À mon arrivée, à deux heures, l'état de la chère victime m'a convaincu que cette lecture était inutile et même dangereuse. Je l'ai donc reprise aussitôt, pour la consigner, avec sa double enveloppe primitive, parmi mes intimes reliques, sauf à l'envoyer plus tard, s'il y a lieu, ce qui, depuis la catastrophe, devient fort douteux.

Lundi 6 Avril 1846 (*midi*).

(*Correspondance inédite* d'AUGUSTE COMTE — Quatrième partie—ps. 83 à 85.)

Ce document montre que notre MAÎTRE arriva, le Dimanche 5 Avril, à la rue Payenne, à *deux heures du soir*, et fait voir toute la gravité de l'état où Il rencontra CLOTILDE. Il semble, pourtant, que, malgré son extrême faiblesse, CLOTILDE se trouvait encore animée. Nous avons déjà dit que Madame MARIE se retirait de la chambre de CLOTILDE, lorsque que notre MAÎTRE y arrivait. La proximité de la Maison

de la rue Pavée, où demeuraient les PARENTS de CLOTILDE, rend possible même que Madame MARIE y fût allée, tant que durerait la visite de notre MAÎTRE. On peut ainsi expliquer comment celui-ci s'est trouvée seul à seul avec CLOTILDE et SOPHIE lorsqu'est venue les surprendre la terrible catastrophe.

Il est probable que, dans les archives de la rue Monsieur-le-Prince, se trouvent des documents détaillés sur ce qui s'est passé alors. Mais les textes publiés de notre MAÎTRE ne nous indiquent que les circonstances que nous allons rappeler.

Les accidents qui précédèrent la mort survinrent, à ce qu'il semble, peu avant trois heures du soir. À cette heure, notre douce MÈRE SPIRITUELLE avait cessé de voir et d'entendre ; Elle conserva pourtant jusqu'au dernier moment ses facultés supérieures (TESTAMENT. p. 116). Ce fut alors, en effet, qu'Elle répéta cinq fois consécutivement cette sainte exhortation, touchant résumé de ser récommandations finales :

« *Comte, souviens-toi que je souffre sans l'avoir mérité !* ... »[1]

Et, une démi-heure après, Elle rendit le dernier soupir ! ! ! ... Le tableau de ce moment suprême fut caractérisé, dans les *Prières* de notre MAÎTRE, avec le vers suivants de VIRGILE :

Illa, graves oculos conata attollere, rursùs
Deficit ; infixum stridit sub pectore vulnus.
Ter sese attollens, cubitoque adnixa, levavit :
Ter revoluta toro est, oculisque errantibus alto
Quæsivit cœlo lucem, ingemuitque repertâ

Elle rouvre en mourant ses yeux appesantis,
Sa force l'abandonne; au fond de sa blessure,
Son sang en bouillonnant forme un triste murmure.
Trois fois, avec effort, sur un bras se dressant,
Trois fois elle retombe; et d'un œil languissant
Levant un long regard vers le céleste empire,
Cherche un dernier rayon, le rencontre, et soupire.

(L'ENÉIDE. Livre IV. Trad. de J. Delille.)

1 Voir l'inscription sur la phototyple de la *Journée du Chrétien* ci-jointe.

PARIS

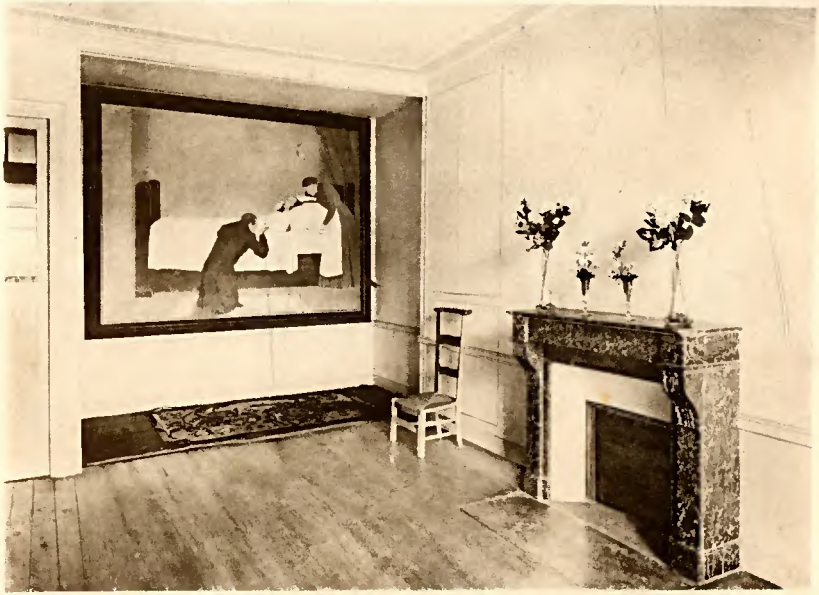
MAISON DE CLOTILDE

Rue Payenne, 5

(3.e *étage*)

Appartement de CLOTILDE

Derniers moments de Clotilde (Tableau de Decio Villares)

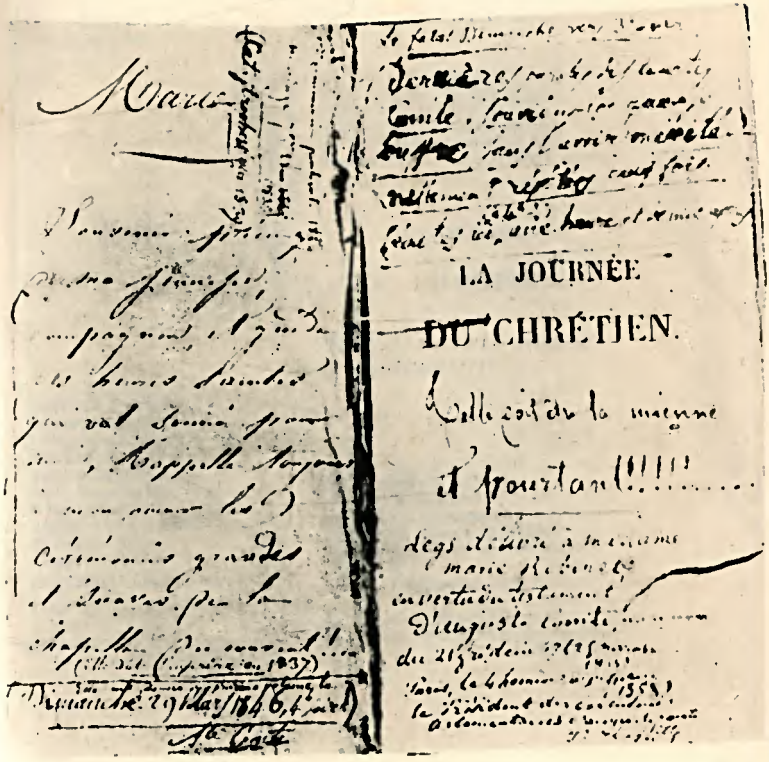


CHAPELLE DE L'HUMANITÉ à PARIS. (Rue Payenne 5).

En deuil, à cause de l'actuel déchirement fratricide occidental.

Appartement de CLOTILDE, au troisième étage. Vue de l'alcove funèbre, montrant le tableau ébauché par le peintre brésilien Decio Vilares, idéalisant la mort, le 5 Avril 1846, de **CLOTILDE de Vaux (née Marie)**.

cm 1 2 3 4 5 unesp 8 9 10 11 12



LA JOURNÉE

DU CHRÉTIEN.

cm 1 2 3 4 5 unesp 8 9 10 11 12

Selon un avis de notre confrère Mr. Armando Esteves, nous reproduisons ici, comme il l'a fait, pour plus de clarté, les inscriptions de CLOTILDE et de notre MAÎTRE sur l'exemplaire de la JOURNÉE DU CHRÉTIEN, dont on voit ci-jointe la phototypie.

(Phrase illisible.)
Ire. Communion pentecôte 1829
Mariage 7bre 28-1835
Catastrophe 15 juin 1839

Marie

Souvenir précieux
de ma jeunesse ;
Compagnon et guide
des heures saintes
qui ont sonné pour
moi, Rapelle toujours
à mon cœur les
cérémonies grandes
et suaves de la
Chapelle de Couvent

(Elle dut l'inscrire em 1837)

(Elle me donna ce précieux volume le
Dimanche 29 Mars 1846, 4 h soir)
Ate. COMTE

Le fatal Dimanche, vers 3 h soir
Dernières paroles distinctes :
Comte, souviens-toi que je
souffre sans l'avoir mérité !...
nettement répétées cinq fois
Écrites ici, (à 4 h. ½) une heure
et demie après.

LA JOURNÉE

DU CHRÉTIEN

Telle doit être la mienne
et pourtant!!!!!.....

Legs délivré à Maname
Marie Robinet,
en vertu du testament
d'Auguste Comte (illisible)
du 21 Frédéric 67 (25 novembre
1855)
Paris, le 4 Homère 70 (1 février
1858)
le Président des exécuteurs
testamentaires d'Auguste Comte
P. Laffitte.

Ces vers sont chaintés au Temple de l'Humanité, de Rio de Janeiro, chaque année, le 5 Avril, à la commémoration de la mort de Clotilde, avec la musique eomposée exprès pur M. Agostinho Gouvea.

Cette indiseriptible scène constitue une *Image exceptionnelle*, dans le cultc intimc de notre Maître.

Dans son Testament, ainsi que dans ses *Prières*, Il fait allusion à un mouchoir de Clotilde et à une bouele de ses cheveux, coupée après sa mort. La rédaction de ce passage indique peut-être que ce mouehoir avait servi, depuis le moment de la eatastrophe, pour garder cette précieuse relique. Nous ne savons pas par qui a été eoupée eette bouele, que le tendre Penseur portait habituellement sur lui-même, à ee qu'il paraît.

L'état du cœur de notre Maître, à ce cruel moment, nc peut guère êtrc imaginé même par ceux qui auront conçu toute la sublimité de Clotilde ct toute la grandeur dc l'amour qu'elle avait inspiré. Si la perte d'un être, adoré à peine par ses qualités domestiques, détermine si souvent le désespoir dans les cœurs aimants, qui est-ce qui saura mesurer toute l'énormité d'une douleur où se confondaient les plus navrantes angoisses d'époux, de père, et de régénérateur?... Foudroyé par une tellc catastrophc, lc ehevaleresque Philosophe sentit s'élever dans son cerveau, avec une force immense, toutes les séductions d'un suicide qui fît mettrc fin à sa vie avec sa divine félicité. Et, seule, l'image suave de Clotilde, de Clotilde martyrisée, méconnue,.. eette image suprême, éveillant, à la fois, ses plus vives émotions

privées et ses plus sublimes ravissements sociaux, put le sauver de l'abîme qui l'attirait !... Ce ne serait pas en frustrant l'HUMANITÉ de toutes ses promesses, qu'Il témoignerait aux générations à venir l'incomparable excellence de la FEMME à laquelle Il devait d'avoir éprouvé, et les plus purs et les plus profonds sentiments de la béatitude. Ce ne serait pas en lui immolant sa vie, en immolant cette vie qu'Il lui avait consacrée, qu'Il lui avait juré de vouer à sa glorification, qu'il parviendrait à accomplir son vœu solennel :— *Vous avez été méconnue, mais je vous ferai apprécier... Non jamais aucune autre... Ta mort même consolide à jamais le lien fondé sur mon affection, mon estime, et mon respect.*

. . . . . .

Mais, si tout cela est incontestable, ne sont pas moins compréhensibles les grandes douleurs de la Famille MARIE, lorsque vint la surprendre la nouvelle de la cruelle catastrophe. Le désespoir de la vénérable MERE de CLOTILDE, surtout, ne souffrit pas de trêve ni d'adoucissement... De pareils douleurs ne sauraient jamais être décrites ; mais il n'y a personne qui ne les conçoive et qui ne les partage sympathiquement... C'est pourquoi on comprendra, ce nous semble, les dispositions que ce navrant épisode détermina envers notre MAÎTRE.

Madame Ve Maximilien MARIE nous dit que c'était, en effet, le plus amer grief de la vénérable MERE de CLOTILDE, de n'avoir pu assister les derniers moments de CLOTILDE.—*Non, je ne puis pardonner à Auguste Comte*, disait-Elle toujours, dans les transports de son inexorable douleur, *de ne m'avoir pas laissé recevoir le dernier soupir de ma fille!...*

Mais tout cela fut une cruelle fatalité, que la situation ne permettait guère éviter. Car les sentiments et les opinions courants empêchaient la Famille Marie de comprendre et d'accepter le lien spirituel tout-à-fait exceptionnel qui s'était formé entre Auguste Comte et Clotilde. Dans ces conditions, si la Famille Marie s'était trouvée présente au moment où Clotide expira, il est certain qu'il aurait été defendu à notre Maître de donner librement, à son idolatrée Inspiratrice les derniers témoiguages de son amour. Et, aurait-il été juste, aurait-il été humain que, au nom des droits et des affections domestiques, au nom des règles que la moralité occidentale institua pour les cas généraux, fussent méconnues les plus nobles et les plus purs sentiments de Clotilde Elle-même! Mais, comment la Famille de Clotilde aurait-Elle pu procéder autrement, si la situation sociale et morale ne lui permettait pas de voir dans la conduite de notre Maître que les manifestations d'un immense orgueil et d'un amour vulgaire! Comment procéder autrement, si personne n'y apercevait la nature extrêmement exceptionnelle de l'union spirituelle surgie entre les âmes que l'ensemble des antécédents humains avait investi de la mission de la suprême régénération politique et morale, en un mot, religieuse?

La clairvoyance de cet anxieux Présent, d'après une intuition nette de l'Avenir, aurait seule été capable d'éviter une pareille issue. Car, uniquement ainsi, la Famille de Clotilde, reconnaissant la sainteté du lien surgi entre notre divine Mère spirituelle et notre incomparable Maître, se serait incorporé Celui-ci, et lui aurait, partant, accordé la sainte place qu'une situation sans exemple lui decernait. Et il faut faire re-

marquer que cela n'eut pas exigé que la FAMILLE MARIE acceptât une complète liaison conjugale entre l'un et l'autre. Tout au contraire, l'accomplissement de la mission des FONDATEURS du POSITIVISME demandait que leur union restât toujours,— comme elle fut réellement, — purement spirituelle. LA FAMILLE MARIE devait donc mettre tout son zèle à ce que les relations entre AUGUSTE COMTE et CLOTILDE conservassent perpétuellement le caractère immaculé qu'elles ont toujours gardé. Mais, une fois satisfaite cette condition, comme elle l'était, d'ailleurs, spontanément, grâce à la sublimité altruiste de CLOTILDE et à l'adoration chevaleresque d'AUGUSTE COMTE, il fallait, pour la régénération sociale, aussi bien que pour le bonheur de tous ceux qui aimaient CLOTILDE, que l'on eût vu en notre MAÎTRE, à l'égard de Celle-ci, un Frère privilégié chez lequel s'étaient confondues les affections de Père, d'Époux, et de Fils.

Devant les douloureux événements que nous venons de retracer, nous nous avouons humblement impuissant à concevoir désormais toute récrimination. Nous croyons qu'il faut attribuer ces calamités à l'aveugle fatalité de la situation sociale et morale qui dominait toutes les âmes. Or, cet aveuglement du Destin (c'est-à-dire de l'ensemble des *lois naturelles*) ne permet pas même de tourner contre lui les mouvements de nos cœurs opprimés par ses inévitables décrets. Ici, comme partout, il ne nous reste qu'à y puiser de nouveaux motifs pour développer notre altruisme; car, ainsi que le montre cet accablant épisode même, l'ascendant de l'Amour permettra seul d'épargner pour toujours, à l'Avenir, de semblables catastrophes!...

VI

Il n'y a, dans la vie, d'irrévocable que la mort.
TESTAMENT.—*Correspondance sacrée* lettre de CLOTILDE à AUGUSTE COMTE.

L'imagination se perd dans les plus poignantes conjectures pour concevoir exactement la douloureuse scène dans le modeste appartement de la rue Payenne, lorsque la MÈRE et les parents de CLOTILDE contemplèrent morte Celle qu'ils avaient laissée, il n'y avait qu'un instant, vivante !... Les incomparables entretiens que Madame Vᵉ Maximilien Marie eut la bonté de nous accorder, en 1897, nous permirent à peine de savoir qui il y eut, à cet anxieux moment, un échange de paroles très-amères entre Madame MARIE, et Maximilien Marie, d'un côté, et notre MAÎTRE, de l'autre. Nous avons fait remarquer, à cette occasion, que le Capitaine MARIE semblait ne s'être point offensé avec la conduite de l'accablé PENSEUR, puisqu'il était allé rendre, plus tard, visite à notre MAÎTRE, après la mort de CLOTILDE. Madame Vᵉ Maximilien Marie nous répondit que le PÈRE de CLOTILDE se laissa d'abord toucher par les paroles d'AUGUSTE COMTE qui s'était jeté à ses pieds. Mais elle nous assura que le Capitaine MARIE partagea finalement l'opinion de sa Famille. À ce propos, il faut rappeler que les allusions du VOLUME SACRÉ font supposer des vacillations chez ce noble vieillard, dans sa manière d'apprécier la conduite de notre MAÎTRE. Il est probable que les documents existant à la rue Monsieur-le-Prince expliquent complètement ces points; les plus douloureux peut-être de ces documents ont été publiés en 1904, dans la quatrième partie de la *Correspondance inédite* d'AUGUSTE COMTE. C'est seulement alors que nous les avons connus.

Dans sa *Prière du soir*, notre MAÎTRE consigne qu'Il écrivit sur la *Journée du Chrétien*, devant SOPHIE, les dernières paroles de CLOTILDE, *une heure et demie* après les avoir entendues. Et, sur la phototypie de la *Journée du Chrétien*, jointe ci-dessus, se trouve cette inscription de notre MÉÎTRE : « Dernières paroles distinctes : « *Comte, souviens-toi que je souffre sans l'avoir mérité!...* » nettement répétées cinq fois, le fatal Dimanche, vers 3 h du soir. Ecrites ici, à 4 h 1/2, une heure et demie après. »

Cela nous porte a supposer que notre MAÎTRE et SOPHIE se trouvaient déjà à la rue Monsieur-le-Prince vers 4 h 1/2, c'est-à dire une heure après la terrible issue. D'autre part, les cruelles circonstances dans lesquelles eut lieu la catastrophe font supposer que AUGUSTE COMTE ne resta pas à la rue Payenne après le décès de son angélique INSPIRATRICE, et n'y soit même retourné avant l'enterrement. Les documents parus, en 1904, dans la quatrième partie de la *Correspondance inédite* d'AUGUSTE COMTE, permettent de préciser les circonstances de la rupture survenue, après le décès de CLOTILDE, entre la FAMILLE MARIE et notre MAÎTRE. Avant ces renseignements n'étaient publiés, à ce sujet, que les passages suivants.

Dans la *Dédicace* de la POLITIQUE POSITIVE, écrite du 26 Septembre 1846 au 4 Octobre de cette même année, sous l'impression de ces accablants conflicts, et au début de sa régénération religieuse, notre MAÎTRE avait dit:

« ...La secrète oppression qui pesa sur toute ta vie ne s'est pas arrêté devant ta tombe: le précieux manuscrit (WILLELMINE) que tu m'avais ouvertement légué m'a été finalement refusé, au mépris des plus formelles promesses, et malgré

les ordres spéciaux d'un noble chef de famille, dont la loyauté guerrière fut bientôt révolté d'une telle violation, due peut-être à une douloureuse rivalité littéraire.» (VOL. SACRÉ, p.111).

Et dans le TESTAMENT, écrit du Dimanche 21 Frédérie 67 (25 Novembre 1855) au Jeudi 11 Bichat 67 (13 Décembre 1855), notre MAÎTRE fait allusion à ce navrant incident, dans des termes que révèlent le progrès moral accompli par lui, pendant les neuf années qui s'étaient écoulées, grâce au culte de CLOTILDE qui «*l'avait épuré graduellement de toute aigreur.*» (VOLUME SACRÉ, p. 228. 11e *Sainte-Clotilde*):

«...Ces sept lettres furent retenues par la mère et le frère de mon amie, malgré mes réclamations spéciales, et contre les ordres formels du père, quand il commanda sans succès, la restitution de la WILLEMINE léguée.» (*Ibidem*. p. 15, note).

Soutenu par l'image de CLOTILDE et par le souvenir des saintes exhortations de ses derniers moments, notre MAÎTRE tâcha de surmonter l'immensité de sa douleur. Et, d'où si ce n'était pas de l'altruisme exalté par une adoration sans exemple, pourrait-il lui venir la force capable de maintenir spontanément l'unité cérébrale? Car il ne faut pas oublier que, à ce fatal moment, notre MAÎTRE n'avait pas encore institué la *théorie cérébrale*, de sorte que *toute morale systhématique scientifique devenait impossible.*

Se résignant, partant, à une fatalité irréparable, notre MAÎTRE sentit que sa vie ne lui appartenait pas: elle constituait désormais la plus précieuse des reliques que lui avait laissées sa divine BIEN-AIMÉE. Il lui fallait donc surveiller de tout

son zèle cet inestimable trésor et ne pas permettre qu'il s'éteignît avant que les âmes d'élite n'eusset pu connaître l'excellence de notre suave MÈRE SPIRITUELLE. Ranimé par cette pensée, son cœur transborda de gratitude et d'admiration, plus que jamais, envers un PASSÉ qui s'était résumé dans cette angélique CRÉATURE; de dévouement à l'égard d'une POSTÉRITÉ qui devait la glorifier éternellement; d'amour pour un PUBLIC qui, quoique à son insu, lui garantissait l'essor de sa ravissante mission.

Grâce à ce culte sans antécédents, notre torturé MAÎTRE put dominer assez sa terrible situation pour ne laisser répercuter au dehors, que, comme un écho lointain, l'orage qui éclatait dans son âme. Dans ses accès de désespoir, la voix angélique de sa douce INSPIRATRICE lui murmurait l'extrême récommendation qui montrait consubstantiées en Elle-même les maximes sublimes de l'altruisme:—*Comte souviens-toi que je souffre sans l'avoir mérité*!... De sorte que, le lendemain, malgré une anxieuse insomnie, notre MAÎTRE put recevoir Lewes, à qui il avait, quelques jours auparavant, assigné un rendez-vous spécial. (*Lettres à Strart Mill*, p. 415—6 Mai 1846.)

Mais, tandis que notre MAÎTRE cherchait, dans la pensée de l'apothéose éternelle de CLOTILDE, la seule diversion à la désolée situation où sa mort l'avait laissé, la FAMILLE MARIE tâchait d'épancher l'immensité de sa douleur dans de toutouchants hommages rendus à son corps sacré. La dévouée MÈRE de CLOTILDE spécialement s'évertuait en vain pour trouver, dans ces pieux témoignages d'amour, de quoi atténuer la cruelle réalité qui déchirait son cœur. N'imaginant aucunement l'incomparable grandeur de

sa FILLE, la vénérable DAME, de même que ceux qui l'entouraient, ne pouvait sentir ses afflictions privées se multiplier par la considération des incalculables malheurs qu' une semblable catastrophe entraînait pour l'HUMANITÉ ! Elle ne pouvait donc concevoir d'autres moyens pour éterniser son amour et sa douleur. C'était comme Mère toute dévouée, mais seulement comme Mère, qu'Elle déplorait sans consolation aucune son immense perte. Un seul instant, Elle ne soupçonna pas que la disgrâce qui la frappait si impitoyablement dût jamais identifier avec son cœur tous les cœurs, dans la plus lointaine POSTÉRITÉ !...

Concentrée, néanmoins, ainsi dans son foyer, la douleur de la vénérable DAME lui semblait tout ce que serait capable de souffrir de plus atroce l'âme humaine. Et, qui est-ce qui aura vécu quelque temps et qui ne concevra pas ces explosions indiscritibles d'un cœur mortellement blessé dans ses plus profondes affections ? Dans la violence de sa passion, Madame MARIE cherchait, donc à rendre à sa FILLE morte tous les témoignages que sa tendresse maternelle lui inspirait. Rien ne fut épargné afin que les funérailles s'accomplissent avec une digne pompe. Madame MARIE a voulu même qu'on embaumât le corps idolatré ; car, disait-Elle, Elle ne pouvait pas se résigner à la pensée de le voir tomber dans une affreuse dissolution. L'exaltation affective ne lui permit pas d'apercevoir qu'une pareille opération, tout-à-fait inutile au culte de la mémoire aimée, équivaut à un vrai sacrilège. En rendant le cadavre chéri à la TERRE, nous ne faisons que nous soumettre dignement aux lois inflexibles du DESTIN ; tandis que, dans l'embaumement, nous

altérons la constitution du corps adoré, en y faisant intimement pénétrer des substances profanes. [1]

La pénible opération dut être exécutée le Lundi 6 Avril. Le corps sacré fut ensuite revetu d'une robe blanche et placé dans un cercueil en plomb mis, à son tour, dans un autre en chaîne. On érigea, dans le modeste salon, un catafalque sur lequel on déposa le cercueil, entouré et couvert de fleurs. Il est à présumer que l'on ait mis un Crucifix, entre des cierges, au chevet du catafalque, et qu'autour de celui-ci aient été distribués des torches de cire jaune. On étendit à l'entrée de la MAISON un drap noir avec un écusson aux iniciales de l'angélique MORTE.

L'enterrement eut lieu le Mardi 7 Avril. CLOTILDE ayant reçu le SACREMENT de l'ÉXTRÊME-ONCTION et son CORPS ayant été porté à l'Église, son enterrement dut suivre le rituel catholique, gallican, en usage à Paris, à cette époque.

La levée du CORPS dut avoir lieu le matin. Un peut avant, le CORPS aura été transféré à la petite cour de la MAISON.

Nous croyons que le convoi funèbre suivit ce trajet: rue Payenne, rue du Parc-Royal, rue Saint-Louis (aujourd'hui rue Tourenne) jusqu'à l'église Saint-Dénis-du-Saint-Sacrement. Là, on s'arrêta pour la solemnité religieuse. Après cette cérémonie fut dressé l'acte de la déposition du corps. Voici l'extrait de ce document:

(1) La crémation est encore plus inadmissible, parce que nous y appliquons notre activité à accélérer une destruction qui ne saurait être imaginé sans une douleur profonde.

Extrait de l'acte de la présentation du corps de CLOTILDE *en l'Eglise St. Denis du Saint Sacrement.* (1)

Je soussigné, vicaire, déclare que le sept avril 1846 a été présenté en l'église Saint-Denis-du-Saint-Sacrement le corps de Charlotte Clotilde Joséphine Marie, femme Amédée de Vaux, (*sic*) décédée le cinq avril 1846, à l'âge de trente un ans, rue Payenne, n. 5 (n. cinq).

Furent témoins : Charles François Maximilien Marie ; Ange Gabriel (mot illisible) Michel Dorferville, chevalier de la Légion d'honneur.

Paris le 13 Octobre 1897.

Signature illisible.

Après cet acte, le cercueil fut porté au cimetière Père Lachaise. On dut suivre ce trajet : rue St. Claude, Boulevard St. Antoine, (aujourd'hui Beaumarchais), place de la Bastille, rue de la Roquette, rue d'Aunay, (aujourd'hui de la Roquette), jusqu'au Père Lachaise.

Placé d'abord dans un caveau provisoire, le saint CORPS de notre MERE SPIRITUELLE fut transféré, le 8 Mai de cette même année 1846, dans la tombe que fit construire la FAMILLE MARIE, et où Il git encore.

La fin de la pieuse cérémonie dispersa naturellement ceux qui avaient accompagné CLOTILDE jusqu'à sa tombe. L'ensemble des cruelles circonstances que nous venons de rappeler fait supposer

(1) Cet acte constitue le document probant que CLOTILDE mourut à la rue Payenne n. cinq. L'acte civil du décès, qui est un *document reconstitué*, porte le n. 7 (sept) et mentionne fautivement un des prénoms de CLOTILDE, *Jeanne* au lieu de *Joséphine*. Voir cet extrait dans le rapport : *Une visite aux lieux Saints du Positivisme*. R. T. M.

PARIS

Église Saint-Denis du Saint-Sacrement

que notre MAÎTRE ne resta pas à la rue Payenne après le décès de son angélique PATRONNE. Madame Ve Maximilien Marie ne put nous informer rien à cet égard, parce que, on ne la laissait demeurer longtemps auprès de sa BELLE-SŒUR. Mais elle n'a pas vu notre MAÎTRE au convoi qu'elle suivit jusqu'au cimetière.

Quoi qu'il en soit, nous croyons que notre MAÎTRE assista à l'enterrement de son angélique INSPIRATRICE. Et, alors, le besoin d'aller travailler à la glorification de Celle-ci dut seul avoir arraché de l'incomparable sanctuaire le PENSEUR accablé. Pour la première fois, après le fatal Dimanche, Il trouvait la solitude propice à l'épanchement de ses larmes sur le CORPS idolatré. Là, à genoux, jusques à quand dut l'avoir maintenu étranger à lui-même et à tout, l'inépuisable méditation de l'immense catastrophe !...

VII

L'oubli, c'est le néant ; la gloire est l'autre vie.
. . . . . .
La pierre du cercueil est ton premier autel.

ELISA MERCŒUR.

Elle est bienheureuse, la voilà certaine de l'immortalité.

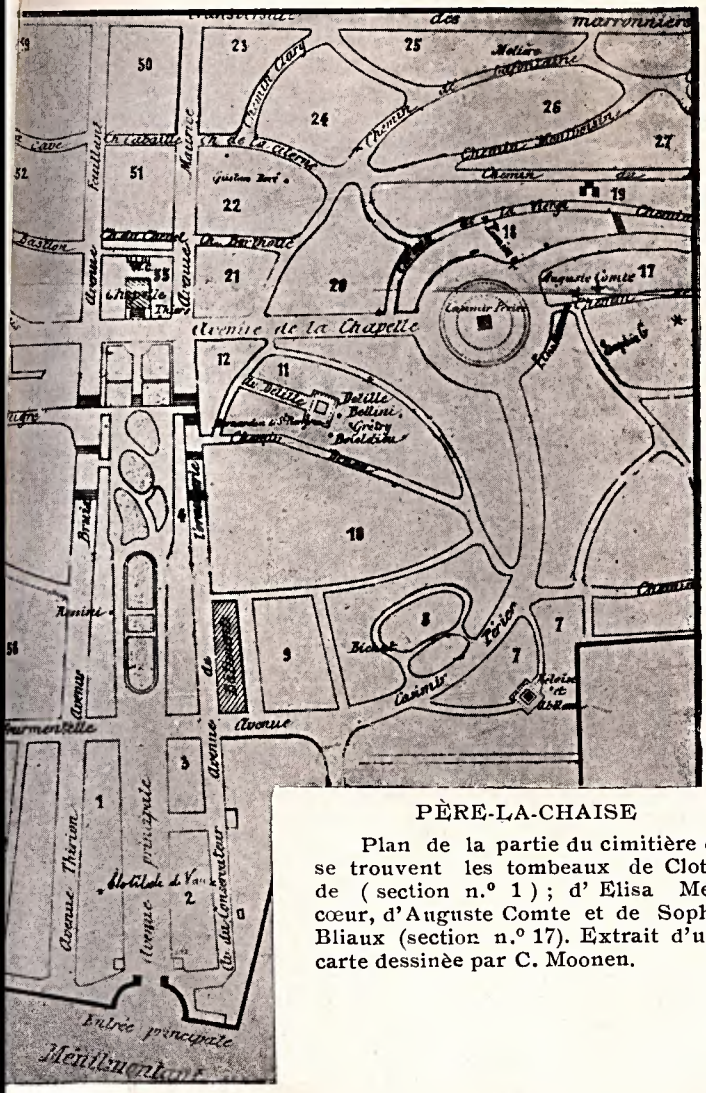
VICTOIRE BONNIN. (POL. POS. IV. ps. 50 à 51).

La mort de CLOTILDE vint fatalement exaspérer les troubles que l'aggravation de sa maladie avait déterminé dans la santé de notre inconsolable MAÎTRE. Dès ce terrible moment, Il ne chercha pas d'adoucissement et d'encouragement pour l'auxieuse vie que s'offrait désormais à lui que dans la méditation de l'année sans pareille, que la mort venait de déviniser à jamais ! La systémati-

sation définitive du sublime culte que la SAINTE-CLOTILDE l'avait spontanément mené à instituer, surgit dans son cœur tourmenté comm la première condition de sa mélancolique existence. Par là seulement parviendrait-Il à puiser des forces pour remplir le vœu solennel qu'Il avait fait auprés de son idolatrée INSPIRATRICE agonisante. Aussitôt que le lui permit l'accurité de sa douleur, Il attacha donc son génie à l'organisation du plan sacré qu'Il devait accomplir jusqu'à ce que le Destin viendrait lui arracher son dernier souffle.

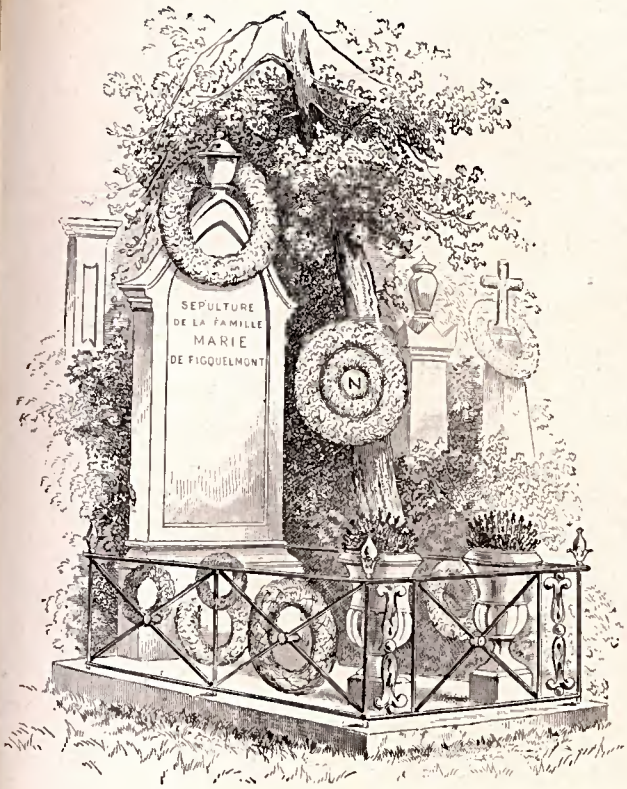
Nous croyons que notre MAÎTRE s'est absorbé dans cette touchante construction dès le lendemain de l'enterrement de notre divine MÈRE SPIRITUELLE. C'était alors *le Mercredi de Ténèbres*, et le sympathique PENSEUR sentit son culte s'exalter avec la pensée des émotions qui dominaient les âmes, surtout féminines, que ravissent encore les cérémonies grandes et suaves du Catholicisme. Vivante, CLOTILDE serait venue charmer, de nouveau, par sa présence, la modeste demeure de la rue Monsieur-le-Prince. Morte, son image martyrisée transforme le salon qu'Elle avait remplí de joie, de consolation, et d'espérances, dans la funèbre chambre où Elle venait d'expirer ! Ce fut sous la prédominance de cette vision de l'horrible catastrophe que notre MAÎTRE se livra à la méditation de sa *Correspondance sacrée*. Cette revision l'absorba jusqu'an *Vendredi-Saint*, 10 Avril, premier septenaire du début de la lente agonie de son angélique INSPIRATRICE. Telle est la date qu'Il signale comme celle de la première institution systématique de ses *Prières*.

Ces incomparables hymnes d'un amour sans exemple furent revues portérieurement; mais, malheureusement, nous ne connaissons pas ces diver-



PÈRE-LA-CHAISE

Plan de la partie du cimitière où se trouvent les tombeaux de Clotilde (section n.º 1); d' Elisa Mercœur, d'Auguste Comte et de Sophie Bliaux (section n.º 17). Extrait d'une carte dessinée par C. Moonen.



PÈRE-LA-CHAISE

Tombeax de la Familie Marie où se trouvent inhumés
Clotilde de Vaux, sa Mère et son Père

ses rédactions. Il est à présumer qu'elles existent dans les archives de la rue Monsieur-le-Prince. Mais, nous trouvant dans l'impossibilité de consulter ces monuments, il ne nous reste que transcrire ces *Prières*, telles qu'elles furent publiées.

Finissant ainsi cet ÉPILOGUE, les âmes tendres y pourront sentir combien ce culte d'amour, d'après l'idéalisation de la réalité, perfectionna la touchante mais mystérieuse célébration que le CATHOLICISME consacre aux MORTS. Dans le POSITIVISME, on évoque *subjectivement* ses êtres chéris, afin de leur témoigner sa gratitude, pour se rendre de plus en plus apte au service de l'HUMANITÉ, suivant la loi: *les vivants sont toujours, et de plus en plus, nécessairement gouvernés par les morts.* Entre la nature de notre suave et humble DÉESSE et celle de ses dignes enfants, il existe une homogénéité si parfaite, que chacun de ceux-ci devient, à des degrés divers, une personnification d'Elle. Dans le CATHOLICISME, le croyant s'efface entièrement devant Dieu, en reléguant dans l'avenir d'outre-tombe l'intuition de l'harmonie de la toute-puissance avec la sagesse infinie et, encore plus, avec la bonté sans bornes, comme le rappellent ces vers de DANTE, et de CORNEILLE d'après THOMAS-À-KEMPIS:

Chè tu dicevi: Un uom nasce alla riva
Dell'Indo, e quivi non è chi ragioni
Di CRISTO, nè chi legga, nè chi scriva;
E tutti i suoi voleri ed atti buoni
Sono, quanto ragione humana vede,
Senza peccato in vita od in sermoni:
Muore non battezzato e senza fede;
Ov'è questa giustizia che il condanna?
Ov'è la colpa sua, s'egli non crede?

Or tu chi se', che vuoi sedere a seranna,
Per giudicar da lungi mille miglia,
Con la veduta corta d'una spanna? [1]
DIVINA COMEDIA, Paradiso; *Canto* XIX.

Je te suis nécessaire, et tu m'es inutile.
IMITATION, Liv. IV, Chap. XII. Traduction de CORNEILLE.

Ce perfectionnement que la Religion de l'HUMANITÉ apporte au CULTE a été résumé dans l'appréciation suivante que notre MAÎTRE attribue à CLOTILDE, dans son CATÉCHISME :

LA FEMME... Cette doctrine (la théorie de la vie subjective) est aussi neuve que difficile, puisque ce doux problème ne put pas même être posé, tant que prévalurent les croyances surnaturelles, qui nous interdisaient de nous représenter nos morts autrement que dans une situation mystérieuse, et communément indéterminée. Un tel état ne leur permettait aucune analogie essentielle avec nous. Quand nos inquiétudes envers leur sort final auraient été dissipées, on ne pouvait jamais instituer pour eux une vie subjective qui rendait chacun sacrilége en détournant vers la créature l'affection due au Créateur. Mais, si cette touchante question est nécessairement propre au positivisme, sa solution générale ne lui appartient pas moins, comme ayant seul dévoilé les vraies lois de notre intelligence, que vous m'avez déjà fait entrevoir. Je conçois donc à la fois l'institution générale du culte sub-

(1) . . . tu disais: Un homme nait sur le rivage de l'Indus, et là nul ne parle, nul ne lit, nul n'écrit sur le Christ. Toutes les volontés de cet homme et toutes ses actions sont honnêtes, selon le jugement de la raison, et il est sans péché dans ses œuvres et dans ses paroles; qu'il meure sans baptême et sans foi : où est la justice pour le condamner ? où est sa faute s'il ne croit pas ?

Or, qui es-tu, toi qui veux t'asseoir sur le tribunal pour juger à mille milles avec une vue courte d'un pan ?

(Traduction de Pier-Angelo Fiorentino).

jectif et son fondement normal, qui convertit cette existence idéale en un simple prolongement de l'existence réelle...» (CATÉCHISME POSITIVISTE. Édition Jorge Lagarrigue avec des notes de Miguel Lemos, 3e entretien, ps. 83 à 84).

Mais, avant de transcrire les *Prières* de notre MAÎTRE, il nous faut signaler les autres pratiques cultuelles qu'Il institua, cette même année, voire aussi, à cette même occasion. Nous nous rapportons à sa lecture journalière de THOMAS À-KEMPIS et de DANTE. En effet, dans sa lettre à son disciple Alfred Sabatier, le 8 Shakespeare 68 (17 Septembre 1856) Il dissait :

«...Lisez, comme je le fais depuis dix ans, chaque matin, un chapitre de l'*Imitation*, d'abord en latin, puis dans la traduction en vers de Corneille, et, chaque soir, un chant de Dante en original ne passez jamais une année sans avoir relu l'*Orlando furioso*, et même *Gerusalemme*, plus Homère suivi d'Eschyle. Apprenez l'espagnol et rendez-vous propre *El ingenioso Hidalgo*, comme le *Teatro escogido*, récemment publié, sous mon indication, par l'éminent positiviste Florez, digne ami de votre noble frère Lonchampt. Quant à la partie négative de votre hygiène cérébrale, abstenez-vous scrupuleusement de toute lecture de journaux ou revues, même scientifiques, et des productions en vogue. Cultivez autant que possible vos goûts musicaux sans négliger vos dégoûts pour toutes les médiocrités esthétiques.» (*Lettres* d'AUGUSTE COMTE à divers, publiées par ses exécuteurs testamentaires. Tome I, deuxième partie, ps. 363 à 364.)

Nous rappellerons aussi que, depuis Décembre 1845, notre MAÎTRE récitait chaque matin la poésie *Les Pensées d'une Fleur*. (POLITIQUE POSITIVE, IV, p. 549.)

A propos de ces lectures, nous rappellerons enfin un épanchement de notre MAÎTRE, qui montre, une fois de plus, combien était profond chez lui le sentiment de l'humilité, et quel continuel effort Il faisait sur lui-même, pour son propre perfectionnement moral, afin de correspondre, de mieux en mieux, à sa sainte mission. P. Laffitte raconte qu'Il lui avait dit un jour, en parlant de DANTE: *je me purifie avec lui du péché de l'orgueil quand je lis le Purgatoire.* (REV. OCC. 1.er série. Tome VII. 1886. p. 190.)

Voici maintenant les *Prières* de notre MAÎTRE, telles qu'elles se trouvent publiées dans le VOLUME SACRÉ, qui est son TESTAMENT.

L'amour pour principe,
et l'ordre pour base ;
Le progrès pour but.

Ordre et progrès.
Vivre pour autrui.
Vivre au grand jour.

PRIÈRES QUOTIDIENNES

Instituées le Vendredi-Saint, 10 Avril 1846

Revues d'abord le 6 Avril 1849, puis le 26 Août 1853, enfin le 25 Décembre 1855 (après le dépôt de mon Testament), et complètement récrites le Vendredi-Saint, 10 Avril 1857.

PRIÈRE DU MATIN (de 5 heures 1/2 à 6 heures 1/2).

COMMÉMORATION (40 minutes),
à genoux devant son *autel*.

PRÉAMBULE (5 minutes).

1° *Image normale de la veille.*

Ce culte d'amour et de reconnaissance ne peut jamais cesser de me soulager et surtout de m'améliorer.

Il est encore meilleur d'aimer que d'être aimé.
Il n'y a rien de réel au monde qu'aimer.

Oh amanza del solo amore, o diva,
Non è l'affezione mia tanto profonda
Che basti à render voi grazia per grazia.

2° *Image exceptionnelle de la veille.*

C'est uniquement à toi, ma sainte Clotilde, que je dois de ne pas quitter la vie sans avoir dignement éprouvé les meilleures émotions de la

nature humaine. Une incomparable année fit spontanément surgir de seul amour, à la fois pur et profond, que comportât ma destinée. L'excellence de l'être adoré permit à ma maturité, mieux traitée que ma jeunesse, d'entrevoir, dans toute sa plénitude, le vrai bonheur humain : *Vivre pour autrui*. Voilà le vrai bonheur, comme le vrai devoir ! Toi seule m'enseignas à fondre leurs formules ! Quels plaisirs peuvent l'emporter sur ceux du dévouement ? Pour devenir un parfait philosophe, il me manquait surtout une passion, à la fois profonde et pure qui me fit assez apprécier la partie affective de la nature humaine.

On se lasse de penser, et même d'agir ; jamais on ne se lasse d'aimer, ni de le dire.

Au milieu des plus graves tourments qui puissent jamais résulter de l'affection, je n'ai pas cessé de sentir que l'essentiel pour le bonheur c'est toujours d'avoir le cœur dignement rempli... même de douleur, oui même de douleur, de la plus amère douleur.

Sagrada es yà mi passion.
La divinizò la muerte !

COMMÉMORATION SPÉCIALE (15 minutes)

Méditation sur nos principaux souvenirs propres à ce jour de la semaine, sous les images normales qui s'y rapportent.

Sagrada es yà, etc.

Mai non t'appresentò natura od arte
Piacer, quanto le belle membra in ch'io
Rinchiusa fui e che son terra sparte :

E se'l sommo piacer si ti fallio
Per la mia morte, qual cosa mortale
Dovrà poi trarre te nel suo disio ?

COMMÉMORATION GÉNÉRALE (20 minutes).

Image principale de ce jour.

Non, quella ch'imparadisa la mia mente, ta mort même ne rompra jamais le lien fondé sur mon affection, mon estime et mon respect.

Revue chronologique de tous nos souvenirs essentiels d'après les passages correspondants de nos lettres.

Je suis venue, Monsieur, pour vous remercier de votre charmant cadeau (Sa visite du Lundi 2 Juin 1845, avec sa mère et son frère).

Initiation fondamentale.

JUIN. — *Estime.* Lassez-moi librement travailler à votre perfectionnement, puisque c'est ma principale manière de m'occuper de votre bonheur, qui me sera toujours cher, à quelques degrés et sous quelques formes que j'y puisse concourir (Ma lettre du 6 Juin).

Il est indigne des grands cœurs de répandre le trouble qu'ils ressentent (Sa *Lucie*, publiée le 20 Juin).

JUILLET. — *Confiance.* Mon cœur voit finalement en vous, dans la réalité présente, une parfaite amie, et, dans mes rêves d'avenir, une sainte épouse (Ma lettre du 3 Juillet).

Je vous tends la main bien sincèrement, je vous suis tendrement dévouée, et j'aurai toujours du plaisir à vous procurer, dans nos relations, tout le bonheur dont je puis disposer : à vous de cœur (Sa lettre du 4 Juillet).

Aout.—*Affection,* Mon essor direct de l'amour universel s'accomplit sous la stimulation continue de notre pur attachement (Ma lettre du 5 Août).

Adieu, cher et digne ami ; vous voyez que je vous apprécie, et que je crois en vous: comptez sur le cœur de Clotilde de Vaux (Sa lettre du 11 Août).

A chaque suspension de mon travail, votre chère image revient doucement s'emparer de moi : loin de nuire ensuite à ma méditation, elle la soutient et l'anime (Ma lettre du 26 Août).

Crise décisive

Septembre. — Si vous croyez pouvoir accepter toutes les responsabilités qui s'attachent à la vie de famille, dites-le-moi, et je déciderai de mon sort. . . Je vous confie mon reste de vie (Sa lettre du 5 Septembre).

Voilà mon plan de vie: l'affection et la pensée (Sa lettre du 6 Septembre).

Hélas ! je me sens encore impuissante pour ce qui dépasse les limites de l'affection. Personne ne vous appréciera comme je le fais ; et, ce que vous ne m'inspirez pas, aucun homme ne me l'inspire : mais le passé me fait encore mal, et j'ai eu tort de vouloir le braver. Soyez généreux à tous égards, comme vous l'êtes à certains. Laissez-moi le temps et le travail, nous nous exposerions à de cruels regrets maintenant (Sa lettre du 8 Septembre).

Depuis la Sainte-Clotilde, vrai début de nos relations suivies, aucune pensée charnelle n'avait jusqu'alors, soit en votre présence, soit même en votre absence, jamais troublé mon intime adoration. Je reprends donc sans effort mes chères habitudes de tendresse chevaleresque (Ma lettre du 10 Septembre).

Je sens combien je vous aime de cœur en vous voyant souffrir (Sa lettre du 13 Septembre).

Jai compris, mieux que personne, la faiblesse de notre nature, quand elle n'est pas dirigée vers un but élevé, qui soit inaccessible aux passions... Il me reste au moins des sources d'enseignement pour les autres : c'est encore un intérêt réel dans ma vie ; je veux l'exploiter... Comptez sur tout ce que j'ai de bon et d'affectueux dans le cœur (Sa lettre du 14 Septembre).

Je vous envoie le don du cœur, accommodé suivant la simple nature: la pensée est le seul artiste qui puisse orner ces riens-là. Mon profit à moi, c'est de vous faire plaisir, et de me pénétrer de la sincérité de votre attachement, auquel je mets tout son prix (Sa lettre du 25 Septembre).

Je n'ai encore rencontré qu'en vous l'équité unie à d'amples besoins du cœur... Que ne vous ai-je connu plus tôt (Sa lettre de Garges) !

Aimons-nous profondément, chacun à sa manière ; et nous pourrons encore être vraiment heureux l'un par l'autre (Ma lettre du 2 Octobre).

Transition finale

Octobre. — *Épanchement total.* Cheminons appuyés l'un sur l'autre, mon cher philosophe ; laissons le temps nous guider et nous faire (Sa lettre du 4 Octobre).

Vos lettres me font toujours du plaisir et du bien... Adieu, cher homme, aimez-moi, et soyez sûr que je vous le rends bien (Sa lettre du 18 Octobre).

Il faut à notre espèce, plus qu'aux autres, des devoirs pour faire des sentiments (Sa lettre du 25 Octobre).

Voilà ce que je comprends le mieux du dix-neuvième siècle : c'est la tendance universelle des

êtres vers la raison toute simple. En voyant les plus modestes intelligenees participer naturellement et sans efforts à toutes les elartés obtenues, je sens chaque jour davantage que la seience a seulement besoin de résider au sommet des sociétés pour les enriehir tout entières : et, ma foi, je me eonsole de n'être pas initiée aux merveilles du carré de l'hypothénuse (Sa lettre du 30 Octobre).

Novembre.—*Abandon sans réserve.* S'il vous fallait ne m'aimer qu'un quart d'heure par jour pour votre repos, je souhaiterais, de tout mon cœur, que la ehose eût lieu demain (Sa lettre du 2 Novembre).

Je me ehauffe et je me vêtis en femme délieate, grâce à vous (Sa lettre du 8 Novembre).

A vous, en retour, la pensée si douee d'avoir ranimé un être anéanti, d'avoir versé du baume dans un cœur uleéré (Sa lettre du 9 Novembre).

Que ne suis-je sûre de vous rendre heureux par des liens plus intimes ! je n'hésiterais pas à les former (Sa lettre du 18 Novembre).

Vous êtes le meilleur des hommes ; vous avez été pour moi un ami incomparable ; et je m'honore, autant que je me tiens heureuse de votre attachement (Sa lettre du 23 Novembre).

C'est donc uniquement à vous, ma Clotilde, que je devrai de ne pas quitter la vie sans avoir dignement éprouvé les meilleures émotions de la nature humaine (Ma lettre du 24 Novembre).

Décembre—*Familiarité continue.* Rallionsnous habituellement, ma Lucie, à ces sublimes conceptions, qui rattaehent direetement notre affection mutuellə à l'ensemble de l'évolution humaine (Ma lettre du 9 Déeembre).

Comptez sur l'attaehement le plus tendre

que je puisse éprouver... J'ai pour vous aujourd'hui plus que le cœur d'une parente... Il faut ne pouvoir pas vous rendre heureux pour ne pas le faire... Quel que soit notre sort, j'espère que la mort seule rompra le lien fondé sur mon affection, mon estime et mon respect (Sa lettre du 10 Décembre).

Cette incomparable année a fait surgir en moi le seul amour, à la fois pur et profond, que comportât ma destinée. L'excellence de l'être adoré permet à ma maturité, mieux traitée que ma jeunesse, d'entrevoir, dans toute sa plénitude, le vrai bonheur humain (Ma lettre du 26 Décembre).

État normal.

(*Images spéciales et fixes.*)

JANVIER.—*Intimité complète.* Vous avez le cœur d'un chevalier, mon excellent philosophe (Sa lettre du 8 Janvier).

Nous avons tous encore un pied en l'air sur le seuil de la vérité... Je ne peux puiser ma morale que dans mon cœur, et l'édifier que sur le pur sentiment. C'est assez le lot d'une femme, au reste. Elle gagne à marcher modestement derrière le convoi des novateurs, dût-elle y perdre un peu de son élan... Si j'étais un homme, vous auriez en moi un disciple enthousiaste: je vous en offre, en indemnité, une sincère admiratrice (Sa lettre du 15 Janvier).

Votre noble ascendant a profondément lié l'essor habituel de mes plus hautes pensées à celui de mes plus tendres sentiments. Ne soyez donc pas surprise que je veuille secrètement inaugurer ce seizième service annuel par un souvenir spécial de ma bien-aimée. Cette courte

effusion doit me préparer mieux au ministère que je vais remplir, en faisant spontanément prévaloir la disposition d'âme la plus favorable á mon office philosophique (Ma lettre du 25 Janvier).

Février.—*Parfaite identité.* Votre cœur est le sanctuaire où je dépose toute ce qui constitue ma vie : les petits comme les grands événements, tout vous en est connu ; et vous savez que je n'ai encore fait de mal qu'à moi (Sa lettre du 12 Février).

Dans mes heures de souffrance, votre image plane toujours devant moi (Sa lettre du 23 Février).

Les âmes ardentes et scrupuleuses rencontrent bien des Golgotha dans ce monde ; mais, du moins, elles échappent souvent aux regrets comme aux remords (Sa lettre du 24 Février).

Mars.—*Union définitive.* Les méchants ont souvent plus besoin de pitié que les bons (Sa lettre du 2 Mars).

J'ai beaucoup de choses amicales à vous dire. Il faut que je cesse pour aujourd'hui. Recevez l'éternelle assurance de ma tendresse (Fin de sa 86e et dernière lettre, du 8 Mars 1846).

Pour devenir un parfait philosophe, il me manquait surtout une passion, à la fois profonde et pure, qui me fît assez apprécier la partie affective de la nature humaine (Ma lettre du 11 Mars).

Au milieu des plus graves tourments qui puissent jamais résulter de l'affection, je n'ai pas cessé de sentir que l'essentiel pour le bonheur c'est toujours d'avoir le cœur dignement rempli (Ma 95me et dernière lettre, des 18 et 20 Mars 1846).

Vous me donnerez une boucle de vos cheveux (Son effusion verbale du 20 Mars).

Vous m'avez aujourd'hui fait profondément sentir le prix de notre noble pureté, qui nous a permis, devant votre mère, de tenir tendrement votre main das les miennes, pendant que je contemplais l'angélique physiouomie dont l'altération passagère rend plus touchante la suave beauté (Fin de ma derniére lettre).

Je n'ai pas de beauté, j'ai seulement un peu d'expression (Son effusion verbale du 22 Mars).

CONCLUSION

Avril ! — Je voudrais bien aller coucher chez vous (Son vœu du 1er Avril matin devant sa mère).

Vous avez été méconnue, mais je vous ferai appréeier... Non, jamais aucune autre... (Mon effusion vereale du 2 Avril, devant sa famille, après son extrême-onction).

Vous n'aurez pas eu une compagne longtemps ! (Pendant notre unique nuit, du 2 au 3 Avril 1846 !)

Madame, vous aimez votre fille comme un objet de domination,, et non pas comme un objet d'affection (Ma remontrance à sa mère, devant elle, le 4 Avril).

Comte, souviens-toi que je souffre sans l'avoir mérité !... (Ses dernières paroles distinctes, nettement répétées cinq fois de suite, le Dimanche soir 5 Avril 1846, vers trois heures, une demi-heure avant d'expirer !!!)

Oui, ta mort même consolide à jamais le lien fondé sur mon affection, mon estime, et mon respect !

Sagrada esiyà, etc.

Effusion (20 minutes)

1° A genoux devant ses fleurs (5 minutes)

Image du 27 Août 1851.—Noble et tendre patronne, *quella ch'imparadisa la mia mente*, ton adorable influence éternelle a profondément amélioré l'ensemble de ma nature, morale, intellectuelle, et même physique. Je te remercie surtout de m'avoir spontanément inspiré cette pureté dont, jusqu'à toi, j'ignorais le vrai prix, mais qui, j'espère, continuera de te survivre sans altération, grâce à la persistance naturelle de ton involontaire ascendant. Ton angélique inspiration doit de plus en plus dominer tout le reste de ma vie, tant publique que privée, pour présider encore à mon inépuisable perfectionnement en épurant mes sentiments, agrandissant mes pensées, ennoblissant ma conduite.

Image finale.—Morte, comme vivante, ma sainte Lucie, tu dois toujours rester le vrai centre de la seconde vie dont je te suis essentiellement redevable. Ta douloureuse transformation d'une triste existence en une glorieuse éternité ne doit jamais altérer la devise familière que je t'ai fait agréer, amour et respect éternels!

Image du 27 Août 1856.

Ah! sè 'l sommo piacer si mi fallio
Per la tua morte, qual cosa mortale
Potrà mai trarre me nel suo disio?
Oh, nulla, nulla, giammai.
Es hombre vil, es infame,
El que, solamente atento
A lo bruto del deseo,
Viendo perdido lo mas
Se contenta con lo menos!

2° DEBOUT PRÈS DE L'AUTEL (10 minutes)

Image du 5 Octobre 1851.—Ma chère fille, qu'elle fut bientôt détruite l'incomparable félicité, que t'apporta si tard un lien saintement exceptionnel (je me suis assez plaint, c'est toi que je dois plaindre)! Pour moi-même, elle n'est pas détruite, elle n'est que transformée ; elle est maintenant inaltérable. Malgré la catastrophe, ma situation finale a de plus en plus surpassé tout ce que je pouvais espérer, et même rêver, avant toi. Surtout, ma vertueuse passion ne doit jamais perdre, son aptitude naturelle à seconder activement la haute mission sociale qui, dès lors m'absorbant tout entier, put seule m'offrir une sainte compensation personnelle, de plus en plus précieuse à mesure que tu t'y trouves mieux incorporée. Les devoirs du chaste époux continuèrent à fortifier ceux du philosophe, quand je dus cesser de travailler à ton perfectionnement pour aspirer à ta glorification.

Image du 11 Février 1852.—Cher ange méconnu, ton admirable ascendant ne devint dignement appréciable qu'en me disposant toujours à mieux servir le Grand-Être auquel je te sens irrévocablement incorporée, et dont tu m'offres la meilleure personnification. Pendant une année sans pareille ta douce impulsion spontanée a profondément facilité le plein essor du vrai caractère finalement propre à ma philosophie ; la systématisation réelle de toute l'existence humaine d'après la prépondérance fondamentale du cœur sur l'esprit, en consacrant l'intelligence au service continu de la sociabilité.

L'Amour pour principe, et l'Ordre pour base ; le Progrès pour but. L'Amour cherche l'ordre et pousse au progrès ; l'Ordre consolide l'amour et

dirige le progrès; le Progrès développe l'ordre et ramène à l'amour.

Un, union, unité, continuité; *deux*, arrangement, combinaison; et *trois*, évolution, succession.

L'amour universel, assisté par la foi démontrable, dirige l'activité pacifique.

L'homme devient de plus en plus religieux.

Agir par affection, et penser pour agir.

En rapportant tout à l'Humanité, l'unité devient plus complète et plus stable qu'en s'efforçant de tout rattacher à Dieu.

La soumission est la base du perfectionnement.

Adieu, ma chaste compagne éternelle! Adieu, ma bien-aimée Lucie! Adieu, mon élève chérie et ma digne collègue!

(Souvenirs intercalés de mon vieil ami Charles Bonnin et de sa malheureuse fille Victoire.)

C'est à moi d'obtenir, par mes nobles travaux, que ton nom devienne inséparable du mien, dans les plus lointains souvenirs de l'humanité reconnaissante.

La pierre du cercueil est ton premier autel.

Addio, sorella! Addio, cara figlia! Addio, casta sposa! Addio, sancta madre! Virgine-madre, figlia del tuo figlio, Addio!

Oh, amanza, etc.

(Reproduction, là genoux, les yeux ouverts, de la seconde partie du préambule, sous l'image fixe du 11 Février 1852.)

3° CONCLUSION (5 minutes)

A genoux devant l'autel recouvert

I — (Tableau général de ma vraie famille, objective et subjective, réunie, avec mes principaux disciples, le Dimanche 4 Septembre 1870, à Montpellier, dans le seul domicile où se rapportent mes souvenirs du pays natal).

La vénérable image de Rosalie Boyer s'est de plus en plus combinée avec l'aimable présence de Clotilde de Vaux, d'abord dans ma visite hebdomadaire à la tombe chérie, ensuite pendant mes prières quotidiennes.

II. — *Image de la tombe chérie.* — Rosalie, Lucie, Sophie, votre vertueux ensemble, désormais inaltérable, doit toujours m'offrir le meilleur type de la vraie nature féminine. Sous votre inspiration continue, j'ai mieux systématisé l'influence, publique et privée, du sexe affectif, comme le premier fondement de la régénération finale. Celle de vous qui survit ranime, à son insu, la sainte impulsion des deux autres, par le doux spectacle continu de notre état normal, l'intelligence et l'activité librement subordonnées au sentiment. Puisse ma juste gratitude publique rendre vos trois noms également inséparables du mien pour la Postérité reconnaissante ! J'osai publiquement terminer ma construction religieuse en chargeant tous mes disciples des deux sexes d'obtenir, comme principale récompense de mes services, ma solennelle inhumation au milieu de vous trois, au nom du Grand-Être auquel nous serons irrévocablement incorporés.

Que ne ferais-je point, ma sainte Lucie, pour avoir pleinement mérité la commune tombe devant

laquelle viendra dignement s'incliner le drapeau collectif de l'Occident régénéré!

III. — (*A mon éternelle compagne*). *Amem te plus quàm me, nec me nisi propter te!*

(*A l'Humanité dans son temple, devant son grand autel*). *Amem te plus quàm me, nec me nisi propter te!*

(*A ma noble patronne, comme personnifiant l'Humanité*). *Vergine-madre, Figlia del tuo figlio, amem te plus quàm me, nec me nisi propter te!*

Tre dolci nomi ha'in te raccolti
Sposa, madre, e figliuola!

(*Petrarca.*)

(Introduit le Dimanche 25 César 69.)

IMAGES HEBDOMADAIRES (51)

31 Normales.

LUNDI.—2 Juin 1845, 30 Juin, 25 Août.
MARDI.—29 Avril 1845, 12 Août, 26 Août, 31 Mars 1846 (14 Avril 1846).
MERCREDI.—27 Août 1845, 12 Novembre, 14 Janvier 1846, 11 Février, 1er Avril.
JEUDI.—26 Juin 1845, 28 Août, 16 Octobre (28 Août 1851). *
VENDREDI.—16 Mai 1845, 18 Juillet, 8 Août, 29 Août, 20 Mars 1846.
SAMEDI.—11 Octobre 1845, 7 Février 1846, 28 Février, 7 Mars, 28 Mars.
DIMANCHE.—7 Septembre 1845, 5 Octobre, 29 Mars 1846 (4 Avril 1847).

* Introduite le Jeudi 1er César 69.

20 Exceptionnelles

Lundi.—9 Juin 1845, 30 Mars 1846.
Mardi.—13 Mai 1845, 25 Novembre, (3 Juin 1851), (3 Juin 1856).
Mercredi.—2 Juillet 1845, 20 Août, 3 Septembre, (15 Avril 1846), (11 Avril 1855).
Jeudi.—24 Avril 1845, 2 Avril 1846!
Vendredi.—3 Avril 1846! (11 Janvier 1856), (10 Avril 1857).
Samedi.—6 Décembre 1845, 14 Février 1846, 4 Avril!
Dimanche.—5 Avril 1846!!!

Prière du soir (une demi-heure)

(*Au lit, sur mon séant*).

1° Commémoration (10 minutes).

Souvenir précieux de ma jeunesse, compagnon et guide des heures saintes qui ont sonné pour moi, rappelle toujours à mon cœur les cérémonies grandes et suaves de la chapelle du couvent!... (Son inscription de 1837 sur la *Journée du Chrétien* qu'elle me donna, le Dimanche 29 Mars 1846, comme son livre usuel ao couvent de la Légion d'Honneur, rue Barbette.)

Comte, souviens-toi que je souffre sans l'avoir mérité!!! (Ses dernières paroles, que j'inscrivis sur ce même livre, devant Sophie, une heure et demie après que nous les entendîmes).

Image principale du jour. — Oui, ta mort même consolide à jamais le lien fondé sur mon affection, mon estime, et mon respect.

Mai non t'appresentô etc.
Oh amanza, etc.

2° Effusion (15 minutes).

Image du 28 Février 1852.—Sous ta puissante invocation, la plus douloureuse crise de ma vie intime m'a finalement rendu meilleur, à tous égards, en développant, quoique seul, les saints germes dont je dus surtout à toi l'évolution tardive mais décisive. L'âge des passions privées fut alors terminé pour moi: pouvait-il plus dignement finir? Je dus depuis me livrer exclusivement à l'éminente passion, qui, dès mon adolescence, a toujours voué ma vie au service fondamental de l'Humanité. Poursuivant ma sublime mission, je dois constamment bénir ta salutaire influence, qui ne pourra jamais cesser de présider à mon principal perfectionnement. La prépondérance systématique de l'amour universel, graduellement émanée de ma philosophie, n'aurait pu sans toi me devenir assez familière, malgré l'heureuse préparation déjà résultée de l'essor spontané de mes goûts esthétiques.

Mes intimes satisfactions ne durent dès lors provenir que d'un culte assidu des purs et nobles souvenirs que me laissa, pour toujours, notre incomparable année de vertueuse tendresse réciproque. Ce culte d'amour et de reconnaissance ne peut jamais cesser de me soulager et surtout de m'améliorer. Sous tes diverses images, toujours tu m'y rappelleras combien, malgré la catastrophe, ma situation finale surpasse tout ce que je pouvais espérer et même rêver, avant toi. Plus se développe l'harmonie sans exemple que je te dois entre ma vie privée et ma vie publique, mieux tu t'incorpores, aux yeux de mes vrais disciples, à chaque mode de mon existence. Notre parfaite identification deviendra la meilleure récompense de tous nos services, peut-être même avant que la

bannière universelle vienne solennellement s'incliner sur notre commun cercueil.

Image du 20 Août 1851.

Ah ! s'el sommo piacer si mi fallio
Per la tua morte, qual cosa mortale
Potrà mai trarre me nel suo disio !

(Reproduction de la seconde partie du préambule du matin).

Addio, la mia Béatrice ! Addio, Clotilde ! Addio Lucia ! Addio, quella ché'mparadisa la mia mente, Addio !

(*Image de la tombe chérie*). La pierre du cercueil est ton premier autel.

Vre dolci nomi, etc.

La soumission est la base du perfectionnement.

3° Conclusion (5 minutes).

(*Couché.*)

(*Image principale du jour*). Il est indigne des grands cœurs de répandre le trouble qu'ils ressentent.

Il faut à notre espèce, plus qu'aux autres, des devoirs pour faire des sentiments.

Les méchants ont souvent plus besoin de pitié que les bons.

L'Amour pour principe, et l'Ordre pour base; le Progrès pour but.

Vergine-madre, Figlia del tuo figlio, Amem te plus quàm me, nec me nisi propter te !

Vivre pour autrui—La Famille, la Patrie, l'Humanité. —Vivre au grand jour.

PRIÈRE DU MILLIEU DE LA JOURNÉE.

(A 10 heures 1[2 précises.—20 minutes.)

1° COMMÉMORATION (10 minutes).

Image du 7 Mars 1846.

Oh! amanza, etc.

(*Sa dernière lettre*). Mon cher ami, voici le reste des forces dont je comptais vous donner la meilleure part. La bonne Sophie en a eu l'étrenne, et vous aura raconté mon acte d'autorité pour *les roses*. Je m'en trouve très bien, en y suppléant par l'eau de riz et le coing. Je voulais, depuis longtemps, vous parlez de vous; et hier j'espérais en avoir la force. Mais, c'est une chose arrêtée, malgré toute la tendresse qui me pousse vers vous, votre exaltation me contraint à revenir à la plume.

Cher ami, votre attachement me rend bien heureuse, et souvent bien penseuse. Je me demande si quelque jour vous ne me demanderez pas compte de ces distractions violentes jetées au milieu de votre vie publique. D'un lien qui devait être tout douceur, vous faites une sorte d'astringent pimenté qui dissipe votre temps, votre pensée, et qui ne réagit que sur moi. Vous vous trompez quand vous dites que l'amitié n'aime pas: je n'ai jamais osé être moi-même avec vous (et ne revenez pas aux causes vulgaires ou grossières que vous avez supposées jadis); quand je me sers du mot *oser*, c'est qu'il convient parfaitement. Si nous étions tous les deux calmes, je vous prouverais que l'amitié sait être tendre et brave. Voilà pourquoi je patronne notre attachement de tous les titres les plus doux et les plus saints: c'est

pour l'amener à me faire place à vos côtés, au coin du feu.

Tout cela demande à être développé, et je vous promets que cela m'occupera tout de suite que je pourrai l'être. J'ai des visites de sabre pour deux jours ; je ne sais trop quel bien cela me fera.

J'ai beaucoup de choses amicales à vous dire. Il faut que je cesse pour aujourd'hui. Recevez l'éternelle assurance de ma tendresse.

Oui, ma noble patronne, je la reçois respectueusement, comme le principal trésor de toute ma seconde vie.

(Image finale).

Illa, graves oculos conata attollere, rursùs
Deficit ; infixum stridit sub pectore vulnus.
Ter sese attollens, cubitoque adnixa, levavit :
Ter revoluta toro est, oculisque errantibus alto
Quæsivit cœlo lucem, ingemuitque repertâ.

(Virgile).

(En baisant ma boucle portative de ses cheveux). Reconnaissance, Regrets, Résignation.— La soumission est la base du perfectionement.

Image du 29 avril 1845.—La vue a complété le charme de l'ouïe... *Gli occhi smeraldi !*

(Sa première lettre). Vos bontés me rendent bien heureuse et bien fière, Monsieur, et je ne me sens pas la patience d'attendre une meilleure occasion pour vous dire tout le plaisir que m'a fait *Tom-Jones.*

Puisque votre supériorité ne vous empêche pas de vous faire tout à tous, je me réjouis de

l'espérance de causer avec vous de ce petit chef-d'œuvre, et de pouvoir quelquefois recueillir, dans mon cœur et dans mon esprit, vos beaux et nobles enseignements.

Veuillez, Monsieur, agréer avec l'expression de ma reconnaissance, celle de ma très grande considération.

(Ma réponse). Madame; je ne saurais non plus attendre jusqu'à l'heureuse occasion de vous revoir pour vous témoigner combien je suis touché du précieux accueil dont vous daignez gratifier une légère marque d'attention que pouvait seul recommander une opportunité dignement empressée, d'ailleurs trop naturelle envers vous.

Le prix que vous voulez bien attacher à ma conversation m'enhardit à vous déclarer que je serais très satisfait de voir se multiplier de telles relations, autant que vous le croirez convenable. J'ai souvent été jugé peu sociable, faute de trouver chez les autres une disposition d'esprit, et surtout de cœur, suffisamment en harmonie avec la mienne. Mais je n'en ai pas moins apprécié toujours ce doux échange de sentiments et de pensées comme la principale source du vrai bonheur humain, quand les conditions en sont dignement remplies. Le confiant abandon que je me plais à développer auprès de vos parents peut assez indiquer ma tendance naturelle à goûter convenablement votre aimable entretien. Outre l'élévation d'idées et la noblesse de sentiments qui semblent propres à toute votre intéressante famille, une triste conformité morale de situation personnelle constitue encore, entre vous et moi, des rapprochements plus spéciaux.

Veuillez, Madame, agréer, de nouveau, l'assurance bien sincère de l'affectueux respect de votre dévoué serviteur.

2° EFFUSION (7 minutes).

Image du 7 Mars 1846.

(A genoux).

DANTE.

Donna, sè tanto grande et tanto vali
Che, qual vuol grazia e a te non ricorre,
Sua disianza auol volar senz'ali.
La tua benignità non pur soccorre
A chi dimanda, ma molte fiate
Liberamente al dimandar precorre.
In te misèricordia, in te pietate,
In te magnifizenza, in te s'aduna
Quantunque in creatura è di bontate.

(Assis).

PETRARCA.

Qual paura ho quando mi torna a mente
Quel giorno ch'i lasciai grave e pensosa
Ma donna èl mio cor seco! E non è cosa
Che si volentier pensi e si sovente.
I'la riveggio starsi umilemente
Tra belle donne, a guisa d'una rosa
Tra minor fior, ne lieta, ne dogliosa,
Come chi teme ed altro mal non sente.
Deposta avea l'usata leggiadria,
Le perle e le ghirlande e i panni allegri,
E'l riso e'l canto e'l parlar dolce umano,
Cosi in dubbio lasciai la vita mia!
Or tristi augurii, e sogni, e pensier negri
Mi danno assalto, piaccia a dio ch'invano!

(*Image de la tombe chèrie*). La pierre du cercueil est ton premier autel.

PETRARCA.

Dolci durezze e placide repulse,
Piene di casto amor e de pietate,
Leggiadri sdegni, che le mie infiammate
Voglie tempraro (or me n'accorgo) e'nsulce.
Gentil parlar, ove chiaro rifulse
Con somma cortesia somma onestate,
Fior di virtù, fontana di beltate,
Ch'ogni basso pensier dal cor m'avulse.
Divino sguardo, da far l'uom félice,
Or fiero in affrenar la mente ardita
A quel che giustamente si disdice,
Or presto a confortar mia frale vita:
Questo bel variar fu la radice
Di mia salute, ch'altramente era ita.

3° Conclusion (3 minutes).

(*Image de la tombe chérie. Quella chè mparadisa la mia mente!* Vivre pour autrui. Voilà le vrai bonheur comme le vrai devoir. Toi seule m'enseignas à fondre leurs formules ! Quels plaisirs peuvent l'emporter sur ceux du dévouement ?

(*A mon éternelle compagne*). *Amem te plus quàm me, nec me nisi propter te!*

(*A l'Humanité, dans son temple, devant son grand autel*). *Amem te plus quàm me, nec me nisi propter te!*

(*Les sept maximes de ma patronne*). Il est indigne des grands cœurs de répandre le trouble qu'ils ressentent.

Quels plaisirs peuvent l'emporter sur ceux du dévouement ?

J'ai compris, mieux que personne, la faiblesse de notre nature, quand elle n'est pas dirigée vers un but élevé, qui soit inaccessible aux passions.

Il faut à notre espèce, plus qu'aux autres, des devoirs pour faire des sentiments.

Il n'y a, dans la vie, d'irrévocable que la mort.

Nous avons tous encore un pied en l'air sur le seuil de la vérité.

Les méchants ont souvent plus besoin de pitié que les bons.

(*A ma patronne, comme personifiant l'Humanité*).

Vergine-madre, Figlia del tuo figlio,
Amem te plus quàm me, nec me nisi propter te!
Tre dolci nome hà' in te raceolti
Sposa, madre e figliuola!

Paris, 10, rue Monsieur-le-Prince.
Le Vendredi, 16 Archimède 69 (10 Avril 1857).

AUGUSTE COMTE

Fondateur de la Religion de l'Humanilé.
Né le 19 Janvier 1798, à Montpellier.

TROISIÈME PÉRIODE

UNITÉ. CONTINUITÉ.

ROSALIE CLOTILDE SOPHIE

COMPLET ÉPANOUISSEMENT DE LA RÉGÉNÉRATION D'AUGUSTE COMTE, GRÂCE À L'INFLUENCE SUBJECTIVE DE CLOTILDE, DÉVELOPPANT CELLE DE ROSALIE, AVEC LE FILIAL DÉVOUEMENT DE SOPHIE.

10 Avril 1846 au 24 Gutenberg 69 (5 Septembre 1857)

PRÉCIS BIOGRAPHIQUE

CONSTRUCTION

de la

RELIGION DE L'HUMANITÉ

Je ne serais point un digne pontife de l'Humanité si je n'étais pas profondément convaincu de mon infériorité morale envers toi. C'est donc à m'efforcer de te ressembler que je dois m'attacher de plus en plus. (TESTAMENT, p. 178. Septième Confession).

TROISIÈME PÉRIODE

DE LA VIE DES FONDATEURS

de la

RELIGION DE L'HUMANITÉ

10 Avril 1846 au 24 Gutenberg 69 (5 Septembre 1857)

UNITÉ. CONTINUITÉ.

ROSALIE CLOTILDE SOPHIE

COMPLET ÉPANOUISSEMENT DE LA RÉGÉNÉRATION D'AUGUSTE COMTE, GRÂCE À L'INFLUENCE SUBJECTIVE DE CLOTILDE, DÉVELOPPANT CELLE DE ROSALIE, AVEC LE FILIAL DÉVOUEMENT DE SOPHIE.

CONSTRUCTION

de la

RELIGION de l'HUMANITÉ

> Le temps n'est point encore venu de rendre directement appréciable la supériorité complète de ce type féminin sur tous ceux que m'offrent l'étude du passé, l'observation du présent, et même la conception de l'avenir. (AUGUSTE COMTE, POL. POS., Tome I, *Préface*, p. 9.)

I

Les relations entre la FAMILLE MARIE et AUGUSTE COMTE, après la mort de CLOTILDE.

Dans la méditation religieuse sur l'ANNÉE SANS PAREILLE, publiée en Décembre 1900, nous avons tâché de réunir les renseignements jusqu'alors connus sur la douloureuse cessation des relations entre la FAMILLE MARIE et AUGUSTE COMTE. Les lacunes et les incertitudes qu'y furent signalées, ont été, les unes remplis et les autres

dissipées presque entièrement d'après la publication, en 1904, de la *quatrième serie* de la CORRESPONDANCE INÉDITE de notre MAÎTRE. (Douze lettres à Mr et Madame Marie ; neuf lettres à M. Lenoir. une lettre à M. d'Aguiar.)

II

Réactions de l'adoration de CLOTILDE *sur l'institution fondamentale du culte positive des Morts*

... Je suis heureux de pouvoir vous éviter les tâtonnements que j'ai dû employer moi-même, quand je me suis trouvé le premier dans la néeessité personnelle d'organiser ainsi le eulte intime, dont le passé ne pouvait réellement fournir aucun type suffisant. Plus vous le pratiquerez, mieux vous sentirez la convenance du mot *transformation* par lequel je qualifie définitivement ee que j'avais d'abord nommé séparation. C'est bien là en effet, où réside la vraie théorie religieuse de la mort, qui se réduit réellement à rendre subjective l'existence qui était auparavant objective. On satisfait ainsi à ce qu'il y a de fondamental dans les aspirations primitives à l'éternité d'existanee, qui ne sauraient cesser avce les croyances d'où résultèrent leurs satisfactions antérieures. Les cœurs et les espirits auront peu de peine à accepter eette institution finale de l'autre vie... (Correspondance d'AUGUSTE COMTE avec P. Laffitte.—Lettre du 15 Gutenberg 62.—27 Août 1850).

. . . . . .

Je suis bien aise que vous soyez déjà arrivé spontanément à faire dignement figurer, dons vôtre eulte intime, l'image directe de la mort. Vous saisissez trés bien les prineipaux motifs, intelleetuels et moraux, de eette importante condi-

tion, dont je répugnais à vous parler avant que vous en eussiez assez éprouvé le besoin personnel. Depuis que mon culte final est institué, le tableau des derniers moments de ma Clotilde se place toujours dans chacune de mes quatre prières quotidiennes, outre les souvenirs spéciaux sur le jour fatal. Pendant l'année du deuil, cette impression m'a été trés pénible. Mais il y a plus de trois ans que sa réitération habituelle a de plus en plus pour principal résultat de mieux caractériser la transformation de sa vie objective en vie subjective. Je ne continue à la qualifier de catastrophe que d'aprés son évidente précocité exceptionnelle, qui n'a point permis à ma malheureuse amie de sentir assez l'immortalité due à ses mérites.

(*Ibidem.* — Lettre du 16 Shakespeare 62. — 25 Septeimbre 1850).

Système de Politique Positive,

ou

TRAITÉ DE SOCIOLOGIE,

Instituant la Religion de l'HUMANITÉ;

Par Auguste COMTE

Auteur du *Système de phisolophie positive*.

DÉDICACE

A LA SAINTE MÉMOIRE

DE MON ÉTERNELLE AMIE

Madame CLOTILDE DE VAUX (née MARIE)

Morte sous mes yeux le 5 avril 1846

AU COMMENCEMENT DE SA TRENTE-DEUXIEME ANNEE!

Oh, nostra vita, ch'é si bella in vista,
Com perde agevolmente in un mattino
Quel ch'n molt' anni a gran pena s'acquis ta

(PÉTRARCA).

RECONNAISSANCE, REGRETS, RÉSIGNATION.

Paris le dimanche 4 octobre 1846.

NOBLE ET TENDRE VICTIME,

La constante pureté de notre affection me permet aujourd'hui de publier ce funèbre hommage sans y dissimuler aucunement l'auguste intimité propre à nos dernières semaines. Notre douloureuse destinée nous a du moins laissé toujours goûter la pleine conviction que tout loyal examen de notre conduite mutuelle augmenterait beaucoup nos droits respectifs á la cordiale vénération des âmes honnêtes. Quand l'Humanité recherchera, dans une scrupuleuse appréciation de ma vie privée, ces justes garanties morales qu'elle doit surtout exiger des vrais philosophes, l'ensemble de notre correspondance

suffirait, au besoin, pour attester la sainteté continue d'un lien exceptionnel, également honorable à nos deux cœurs. Cette irréprochable conduite se trouve déjà récompensée dignement par ma profonde satisfaction de pouvoir ici proclamer mes plus intimes sentiments avec l'entière sincérité qui dirigea toujours la manifestation de mes pensées quelconques.

Ton admirable modestie, cédant enfin à mon affectueuse insistance, avait franchement accepté la juste dédicace de ma seconde élaboration philosophique, commencée, l'an dernier, sous la naissante stimulation de la noble tendresse qui, malgré la mort, continuera d'embellir tout le reste de ma mélancolique existence. Que ta mémoire sacrée reçoive donc cette hommenage solennel d'une reconnaissance convenablement motivée, qui n'est plus contenue par tes touchants scrupules !

1. Une anomalie involontaire, trop aisément explicable, a beaucoup retardé le plein essor des dispositions profondément affectueuses que me transmit une très tendre mère, si prope, hélas ! à devenir la tienne. D'après l'ensemble de ma fatale situation, mon cœur paraissait irrévocablement condamné à ne trouver habituellement une digne alimentation que dans l'exercice spécial, insuffisant quoique précieux, que ma carrière philosophique offre à l'amour universel. Sans notre tardive liaison, je n'eusse jamais apprécié assez l'énergique netteté qu'une juste application individuelle peut seule procurer aux principales affections.

Cette relation décisive de deux cœurs disposés à la plus pure harmonie avait été précédée, chez l'un et l'autre, par l'accomplissement spon-

tané des diverses conditions indispensables à sa pleine efficacité. Avant notre première entrevue, j'avais entièrement recouvré, depuis plusieurs années, une irréprochable liberté morale, dans une crise d'autant plus définitive qu'elle fût, de ma part, involontaire ; et même je sentais déjà la profonde insuffisance du paisible isolement qui me parut d'abord si précieux. L'heureux essor simultané de mes goûts esthétiques, surtout envers le plus affectueux des beaux-arts, ne pouvait qu'indiquer, sans les satisfaire, les besoins exceptionnels de mon cœur. Mais ces dispositions personnelles ne m'auraient pas suffi si je n'eusse trouvé en toi une équivalente liberté et une pareille tendance. Longtemps avant notre contact, l'incomplète protection des lois t'avait spontanément affranchie de l'indigne lien imposé à ta vertueuse obéissance. Tu te trouvais ainsi replacée sous une pénible dépendance, qui n'était point habituellement adoucie par une juste appréciation de ton éminente nature, ni même par la respectueuse sollicitude due à tes malheurs exceptionnels.

Diversement poussés et autorisés tous deux à chercher enfin une affection complète, nos sympathies naturelles étaient donc fortifiées d'avance par la triste conformité de nos destinées domestiques, sans que mon infortune fût d'ailleurs équivalente à la tienne. Malgré sa récente origine, une intimité aussi préparée dut bientôt acquérir la consistance familière d'un ancien attachement, depuis que tu me connus assez pour oser m'écrire : *Je vous confie mon reste de vie.* Combien nous étions loin de prévoir alors la prochaine impuissance de cette précieuse mission !

A toi seule, ma Clotilde, j'ai dû ainsi, pendant une année sans pareille, l'expansion tardive

mais décisive des plus doux sentiments humains. Une sainte intimité, à la fois paternelle et fraternelle, compatible avec nos justes convenances respectives, m'a permis de bien apprécier en toi, parmi tous les charmes personnels, cette merveilleuse combinaison de tendresse et de noblesse que peut-être aucun autre cœur ne réalisa jamais à un tel degré. Cette excellence morale, convenablement assistée des plus hautes facultés de l'esprit féminin, était si heureusement complétée par la candeur et la dignité du caractère! La contemplation familière d'une pareille perfection devait accroître, même à mon insu, mon ardeur systématique pour ce perfectionnement universel où nous plaçions tous deux le but général de la vie humaine, soit publique, soit privée.

Ceux qui savent que l'essor continu des instincts sympatiques constitue la principale source du vrai bonheur, personnel ou social, respecteront ici ma solennelle gratitude pour l'ineffable félicité que tu m'as dévoilée, et qui devait exercer une réaction durable sur mon amélioration morale. Suivant la tendance ordinaire des inclinations bien placées, ta salutaire influence m'a spontanément rendu plus affectueux envers mes amis, et plus indulgent pour mes ennemis, plus doux avec mes inférieurs, et mieux subordonné à mes supérieurs. Loin d'amortir mon énergie antérieure, elle en a beaucoup augmentée l'efficacité: à la vigueur persévérante que j'avais assez exercée, j'ai su dès lors joindre une patiente modération qui m'était trop peu familière. Je te dois ainsi, en grande partie, d'avoir supporté, sans aucun vain murmure, une infâme persécution, qui jadis m'eût poussé peut-être à une ardente explosion, inopportune quoique légitime.

Une sollicitude trop empirique a fait crain-

dre que ect éveil inespéré de ma vie privée n'entravât ma vie publique. Ton extrême délicatesse était surtout préoecupée d'une telle opposition, qui, malgré mes fréquentes explieations, t'inspira de si touehantes inquiétudes, jusque dans la dernière de tes inappréciables lettres. C'est pourtant sous cet aspect que je te suis, au fond, le plus redevable ; car, j'ai pu enfin, grâcc à toi, réaliser, en un temps d'anarchie morale, cette pleine harmonie entre l'existence privée et l'existence publique, si indispensable à la fois au bonheur et à la dignités des âmes d'élite. Jusqu'alors, en effet, ma mission sociale m'avait seule fait supporter la profonde amertume de ma situation domestiquc. Sous ton impulsion spontanée, j'ai, au eontraire, senti avee déliees que, par une tardive réeiproeité, ma vie privée tendrait désormais à mieux développer ma vie publique.

Toute ma philosophie m'avait déjà disposé à cette grande reaetion en faisant dignement ressortir la juste prépondérance des affeetions domestiques dans l'ensemble du véritable essor moral. Nul n'a mieux apprécié que moi le principal danger des utopies aetuelles, qui, rétrogradant vers le type antique par une folle ardeur de progrès, s'aecordent à prescrire au eœur humain de s'élever, sans acune transition, de sa personnalité primitive à une bienveillance direetement universelle, dés lors dégénérée en une vague et stérile philanthropie, trop souvent perturbatrice. Reetifiant ees aberrations métaphysiques, la nouvelle philosophie place surtout la supériorité fondamentale de la morale moderne dans sa juste preoccupation de la vie privée comme souree indispensable de l'éducation sympathique. Quand ce earaetère du positivisme t'aurait été mieux connu, il eût bientôt dissipé les alarmes de ta

consciencieuse affection sur un prétendu conflit de ma tendresse personelle avec ma destination sociale.

Mais cette convergence spontanée des deux impulsions devait surtout distinguer la seconde moitié de ma carrière philosophique, où je dois désormais m'adresser au cœur encore plus qu'à l'esprit, par la nature même du dernier effort fondamental qu'exige l'ensemble de ma mission. J'ose ainsi assurer que, indépendamment de toute inclination privée, jamais dédicace ne fut mieux méritée que celle-ci, puisqu'elle repose sur une participation réelle et quissante, quoique indirecte et involontaire.

En un temps où l'orgueil intellectuel constitue, au fond, le principal obstacle à une vraie régénération, nous fûmes tous deux assez heureusement organisés pour remettre l'esprit à sa juste place, en le ramenant envers le cœur à cette sage subordination qui constitue la base nécessaire d'une harmonie réelle et durable, individuelle ou collective. L'unité personnelle suppose l'ascendant du seul genre de dispositions qui puisse rallier tous les autres, et la solidarité sociale exige la prépondérance systématique de l'unique impulsion propre à faire converger toutes les individualités. Par elle-même, la suprématie du cœur ne tend point à étouffer le juste essor de l'esprit, mais à lui procurer une indispensable destination: au contraire, depuis la fin du moyen âge, le règne exceptionnel de l'esprit a trop souvent altéré l'essor moral, pour satisfaire une curiosité stérile, en développant une insociable vanité. C'est pourquoi le premier régime constitue seul l'état normal de notre économie, personnelle ou sociale, l'autre ne convenant qu'à la transition révolutionnaire, dont il forme le principal caractère. Telle est la con-

clusion nécessaire de la saine philosophie, quand sa marche naturelle l'élève enfin jusqu'au vrai point de vue social, essentiellement inaccessible à tous mes prédécesseurs.

Mon ouvrage fondamental a surtout consisté à établir ce grand principe, de façon à préparer sa juste application continue, en constituant l'irrévocable prépondérance, logique et scientifique, des conceptions sociales sur tous les autres ordres de spéculations réelles. C'est d'après une telle base que, suivant la destination essentielle de la vraie philosophie, le traité actuel procède directement à la systématisation finale de toute l'existence humaine, par la subordination nécessaire de l'esprit envers le cœur. A la vérité, ma principale tâche doit s'y borner à faire librement accepter à l'esprit lui-même un tel empire, dont l'avènement normal ne peut se passer de cette ratification volontaire. Mais pouvais-je espérer de jamais produire chez les autres une rénovation aussi difficile, si d'abord elle ne m'était pas devenue profondement familière? C'est ainsi, ma bien aimée, que je devais spécialement éprouver la précieuse réaction philosophique d'une vertueuse passion privée.

Par une heureuse coïncidence, cette inclination décisive surgit aussitôt que ma nouvelle élaboration exigea vivement un digne essor personnel des affections tendres. Dès notre première expansion, je te signalai naïvement la solidarité que déjà je sentais s'établir entre le cours de mes plus hautes pensées et celui de mes plus chers sentiments. Après avoir noblement consacré la première moitié de ma vie publique à développer le cœur par l'esprit, je voyais sa seconde partie vouée surtout à éclairer l'esprit par le cœur, sans les inspirations duquel les grandes notions sociales

ne peuvent acquérir leur vrai caractères. Mais pouvais je aspirer à ces nouvelles lumières si je n'eusse dignement subi l'énergique ascendant du sentiment le mieux propre à dégager l'homme de sa personnalité fondamentale, en faisant dépendre d'autrui sa principale satisfaction? Combien j'ai chéri alors l'exception involontaire qui réservait à ma pleine maturité l'unique épreuve de ce suprême sentiment, dont un tel retard augmente l'efficacité morale, quand il comporte la sanction systématique d'une raison exercée. Si, d'abord, je déplorai l'inégalité de nos âges, ta supériorité me rassura bientôt sur une condition qui rendait notre intimité encore plus conforme à sa haute destination.

Toi seule m'as donc permis de développer convenablement cette réaction du cœur sur l'esprit, devenue indispensable à l'ensemble de ma mission! Sans ton doux ascendant, ma grande préparation philosophique, quoique secondée par mes prédilections esthétiques, ne pouvait me rendre assez familière la vraie prépondérance systématique de l'amour universel, principal caractère définitif du positivisme, dont aucun autre attribut ne secondera mieux l'avènement social. A chaque phase de la nouvelle composition qu'interrompit la fatale maladie, je me plaisais à te témoigner ma juste reconnaissance pour l'assistance involontaire qui facilitait mes meilleures inspirations! Jamais je n'avais aussi nettement senti la profonde réalité de la maxime fondamentale due à ce noble Vauvenargues, qui seul parmi les penseurs du dernier siècle, parla dignement du cœur, et dont la valeur intellectuelle et morale m'offrait avec la tienne une éclatant analogie, bientôt complétée, hélas! par une égale précocité de mort!

2. Notre vertueuse intimité était donc, à tous égards, aussi précieuse à ma vie publique qu'à ma vie privée. Mais, quelle que soit, à ce double titre, ma légitime reconnaissance de notre court passé, elle ne saurait équivaloir à mes éternels regrets pour l'incomparable avenir qui s'ouvrait à nous quand je t'ai perdue. L'indépendence personnelle que tu allais enfin conquérir, et la parfaite confiance mutuelle constatée par nos dernières épreuves, permettaient désormais le libre cours de nos rares sympathies. Outre l'heureuse concordance de nos opinions, et même de nos goûts, nous étions surtout réunis par une égale tendance, encore moins commune aujourd'hui, à subordonner au cœur l'ensemble de la vie humaine. Nous nous sommes si souvent dit: on se lasse de penser, et même d'agir; jamais on ne se lasse d'aimer! Chacun de nous reconnaissait d'ailleurs que la complète amitié n'est vraiment possible que d'un sexe à l'autre, parce que là seulement elle peut être assez dégagée de toute rivalité perturbatrice.

Quoique cette entière harmonie m'ait été sitôt ravie, il me suffit de l'avoir sentie pour ne pouvoir plus me contenter d'aucune moindre sympathie. Ainsi moi-même j'atteindrait la tombe sans avoir jamais connu, sauf un court instant, cette pleine identification qui convient tant à mon cœur! Jamais à moi ces chastes caresses, ces affectueux regards, qui dissipent aussitôt la fatigue des longues méditations pour ne laisser sentir que le charme d'une existence agrandie et ennoblie par elles! Au début de cette lente et douloureuse agonie, qui n'altéra nullement ta raison dans une maladie presque toujours accompagnée de violents délires, tu caractérisais toute ma destinée intime par cette touchante exclamation d'une

âme sans cesse preoccupée d'autrui: *Vous n'aurez pas eu une compagne longtemps!*

Mais je ne puis espérer ici d'associer à mes regrets personnels quelques sympathies publiques qu'en expliquant sortout la perte inappréciable que l'Humanité vient de subir en toi. Hélas! il n'y a pas encore un an, je te chargeais, au contraire, de faire un jour rendre à mon cœur une exacte justice. Ce philosophe austère, qu'on ne croit accessible qu'aux préoccupations mentales, tu l'avais, dès l'origine, apprécié surtout comme le plus aimant des hommes à toi connus. Ton irrécusable suffrage, dans une décision réservée essentiellement aux femmes, aurait peut-être assez protégé ma mémoire morale contre les haineux sophismes et les superficielles préventions qui poursuivent d'ordinaire les rénovateurs intellectuels. Pourquoi faut-il que, malgré l'ordre naturel de âges, ce soit moi qui doive aujourd'hui révéler ta superiorité méconnue?

Ce qui m'autorise ici à réclamer dignement l'attention publique pour ce devoir sacré, c'est que je ne voyais pas seulement en toi ma noble compagne et ma précieuse conseillère, mais aussi mon éminente collègue dans l'immense régénération réservée à notre siècle. La nouvelle philosophie, comme le prouvera ce second traité, est maintenant parvenue au point de demander à ton sexe, outre une intime sympathie, une active et puissante coopération, que ton cœur et ton esprit avaient également pressentie. Aucune rénovation mentale ne peut vraiment régénérer la société que lorsque la systématisation des idées conduit à celle des sentiments, seule socialement décisive, et sans laquelle la philosophie ne remplacerait jamais la religion. Si la première élaboration, où l'esprit doit prévaloir, était naturellement réser-

vèc à mon sexe, c'est surtout au tient qu'appartient la seconde, où le eœur devra dominer. Or, toi seule eneore, parmi les femmes d'élite, avais dignement eompris cette progression et ce eoneoeurs, que déjà tu sentais, à ta manière, presque aussi profondément que moi-même.

Les préjugés vulgaires sur la prétendue sécheresse du vrai positivisme se dissipèrent promptement chez toi, quand tu distinguas cette philosophie d'avec les spécialités successives qui ont dû la préparer. Tout ce que j'ai conçu jusqu'ici, tout ce que je eoneevrai jamais, pour développer en tous sens la grandeur de l'homme, j'étais certain de pouvoir le soumettre utilement à ta cordiale sagesse; auprès de toi seulement je ne craignais plus d'être jamais seupçonné d'une affectation sentimentale contraire à l'ensemble de mon caractère intellectuel et moral. La profonde impression qu'une âme comme la tienne dut recevoir d'abord du catholicisme, avait heureusement préservé ton émancipation finale de toute halte sérieuse dans le vain déisme du siècle dernier; d'ailleurs ton esprit, malgré sa douce gaieté, ne pouvait se contenter d'une attitude essentiellement critique, qui ne convient plus qu'aux écrivains subalternes. Tout ce que l'admirable régime du moyen âge offrit de noble ou de tendre, tu comprenais que la vraie sociabilité moderne peut et doit se l'approprier pleinement, avec la supériorité naturelle à un système dont tous les principes sont discutables et où les meilleurs sentiments ne sont plus corrompus par un irrésistible égoïsme.

Déjà tu regardais eette vaste construetion comme devant offrir aux femmes vraiment éminentes une digne carrière, indice spontané de l'extension fondamentale prochainement réservée à la juste influence féminine. Ton esprit, assez

familier avec les principales productions de ton sexe, aurait bientôt complété son indispensable préparation. Malgré ta rare modestie, j'étais d'ailleurs parvenu à te faire bien apprécier le grand avantage résulté de ta pureté exceptionnelle pour mieux utiliser le concours naturel entre le cœur et l'esprit . Déjà tu t'étais créée, dans la réorganisation morale, une première tâche littéraire, heureusement liée à tes justes plans d'indépendance personnelle. Je regrette beaucoup de ne pouvoir joindre ici aucun fragment de cette naissante *Willelmine*, à laquelle avaient des lors participé mes effectueux avis, et même mon indirecte collaboration, par la lettre philosophique que j'écrivis, à ta prière, en janvier dernier, sur la vraie théorie du mariage. La secrète oppression qui pesa sur toute ta vie ne s'est pas arrêtée devant ta tombe: le précieux manuscrit que tu m'avais ouvertement légué m'a été finalement refusé, au mépris des plus formelles promesses, et malgré les ordres spéciaux d'un noble chef de famille, dont la loyauté guerrière fut bientôt révoltée d'une telle violation, due peut être à une douloureuse rivalité littéraire.

L'esprit et le but de cette ébauche doivent cependant être indiqués ici, non seulement pour ta juste glorification, mais surtout pour l'exemple caractéristique qui en ressort spontanément du digne emploi actuel des talents féminins. En un siècle où tant de têtes, même fortes ou excercées, se préoccupent d'utopies anarchiques sur l'économie fondamentale de la famille humaine, il importe de noter qu'une jeune femme éminente, mûrie par le malheur, consacrait librement sa belle carrière littéraire à l'active défense des lois inviolables de la sociabilité élémentaire. Si ta fatale histoire est un jour connue, chacun sentira que

personne n'eût été plus excusable que toi de concevoir une éternelle amertume contre l'institution du mariage. Mais, comme tu l'as si bien dit dans ta touchante *Lucie: Il est indigne des grands cœurs de répandre le trouble qu'ils ressentent.* Cette admirable maxime était la devise spontanèe de toute ta conduite.

Victime innocente d'un sort exceptionnel, tu reconnus dignement que l'indispensable généralité des règles sociales ne doit pas être jugée d'après leurs douloureuses anomalies. Malgré tes injustes souffrances, ta haute raison apprecia bientôt les déclamations frivoles ou sophistiques qui, exclusivement attentives à quelques maux incontestables mais accessoires ou fortuits, entrainent aujourd'hui à altérer radicalement la pureté et la consistance des principaux sentiments humains. Sous la seule inspiration de ta belle âme, tu destinas ta *Willelmine* à la réfutation, décisive quoique indirecte, des dangereux paradoxes rajeunis par une éloquente contemporaine, avec laquelle ton talent n'aurait pas redouté une équitable comparaison.

Ton heroïne excentrique devait successivement traverser les principales aberrations actuelles, mais toujours préservée par sa pureté et son élévation naturelles, de manière à aboutir à la vraie félicité domestique, sans avoir jamais succombé dans ses crises préalables. Le tableau progressif de ces diverses situations du cœur féminin, habilement analysées par une âme irréprochable, eût comporté un vif intérêt et une haute utilité. A la gloire de ton sexe, j'ai remarqué que ces sophismes anti-domestiques, quoique dirigés, en apparence, vers son avantage spécial, y ont jusqu'ici trouvé fort peu d'honorables adhésions. Les femmes, jugeant surtout par le cœur, sont bientôt

révoltées d'une telle anarchie morale, tandis que notre superbe esprit masculin, égaré aujourd'hui sans principes dans ces difficiles spéculations, y aboutit trop souvent à de funestes chimères, qu'une moindre délicatesse rend alors plus graves et plus durables. Suivant ce contraste, ton noble essai tendait à dissiper ces dangereuses controverses sous la suprême intervention du vrai sentiment, naturellement reservée aux plumes féminines.

Quoique la mort ait étouffé cette sainte composition, poursuivie avec persévérance au milieu des troubles physiques, j'espère que mon imparfaite indication et mon faible témognage suffiront ici pour inspirer quelques regrets sincères, et peut-être pour susciter d'autres tentatives. Le poids de ta douloureuse destinée doit d'ailleurs disposer d'avance à respecter des principes susceptibles de produire de telles convictions chez ceux-là même qui ont le plus souffert de leur application absolue. Si j'osais ici rapprocher mon exemple du tien, sans que nos malheurs soient assez comparables, je noterais que nous seuls aujourd'hui, dans le camp progressif, avons énergiquement justifié le mariage, malgré nos injustes douleurs personnelles. Outre le nouveau respect ainsi suggéré pour la base nécessaire de toute sociabilité, cette remarque concourrait à dissiper des préventions banales contre l'aptitude morale de l'unique philosophie qui puisse désormais offrir des garanties systématiques à l'ordre fondamental, de plus en plus compromis par l'impuissance théologique et l'anarchie métaphysique.

Notre convergence spontanée sur de tels sujets indique assez aux juges compétents la haute efficacité philosophique de notre heureuse association, d'ailleurs exempte de toute vaine dépen-

dance dogmatique. Tous ceux qui prennent un intérêt sérieux à la nouvelle doctrine générale regretteront ainsi la précieuse coopération d'un esprit qui, sans jamais manquer aux moindres convenances féminines, pouvait, à sa manière, s'approprier entièrement les plus éminentes conceptions sociales. Le principe du positivisme sur l'harmonie fondamentale des deux sexes, comme destinée surtout à leur mutuel perfectionnement, avait été avidement accueilli par une âme si bien disposée à sa sage application. Puisque les qualités prépondérantes de chaque sexe sont, en général, trop peu prononcées chez l'autre, ce n'est pas seulement sous l'aspect matériel que leur union est indispensable pour constituer le véritable élément humain.

Si, dans les œuvres individuelles, rien de grand n'est possible sans un digne concours entre le cœur et l'esprit, de même toute rénovation sociale exige l'active coopération des deux sexes. Tant que les femmes regretteront, au fond, le régime catholique et féodal, surtout d'après les immortels souvenirs d'une admirable chevalerie, la révolution moderne n'aura pas encore acquis son caractère définitif, et la rétrogradation politique continuera à sembler possible. Or, l'unique moyen de les associer irrévocablement à cet immense mouvement consiste à leur présenter enfin une philosophie aussi propre à satisfaire aux besoins essentiels du cœur qu'à ceux de l'esprit. Quoique le positivisme remplisse certainement cette condition fondamentale, une femme peut seule en convaincre son sexe.

Moi-même, sans doute, je dois viser finalement au cœur ; mais je n'y puis atteindre qu'indirectement, par l'esprit, en faisant prévaloir les idées qui correspondent aux nobles sentiments. A toi je réservais l'office inverse, plus facile et

non moins efficace, qui, par l'excitation directe des émotions sympathiques, dispose l'intelligence à l'admission presque irrésistible des doctrines vraiment générales. Chacune de ces deux grandes opérations est socialement insuffisante sans l'autre : en se bornant à la première, l'inertie des sentiments empêcherait bientôt toute active application, même privée, des principes philosophiques ; si la seconde s'accomplissait seule, les sentiments restant dépourvus de toute consistance systématique, une agitation mystique entraînerait l'homme et l'humanité à d'éternelles fluctuations ou à des divagations indéfinies.

Nous concevions dignement tous deux cette belle harmonie entre des fonctions solidaires mais indépendantes, aussi distinctes dans leurs moyens que dans leur principe et leur destination : l'une tendant à établir, par la voie scientifique, d'actives convictions masculines ; l'autre à développer, par la voie esthétique, de profonds sentiments féminins. Deux offices pareillement indispensables ne comportaient d'ailleurs aucune préséance, et leur succession nécessaire ne saurait susciter aucun débat sérieux depuis qu'ils peuvent et doivent se fortifier mutuellement. Notre vertueuse intimité eût seulement embelli et facilité un concours sans exemple, de manière à manifester spontanément la tendance caractéristique de la vraie philosophie à concilier enfin les exigences, encore opposées, de l'esprit et du cœur.

3. Telle fut la sainte union qui m'autorise aujourd'hui à associer hautement un public d'élite à mon éternelle affection privée : car la mort seule a brisé ce noble plan, dont les principales conditions se trouvaient déjà remplies, et auquel nos âges promettaient une suffisante réalisation. Ah !

si ma raison pouvait jamais rétrograder jusqu'à cet état théologique qui ne convient qu'à l'enfance de l'Humanité, cette catastrophe suffirait pour me faire rejeter avec indignation l'optimisme providentiel qui prétend consoler nos misères en nous prescrivant la stupide admiration des plus affreux désordres. Toi, victime toujours innocente, qui presque jamais ne connus de la vie que ses plus intimes douleurs, tu es frapée au moment où commençait enfin ton digne bonheur personnel, étroitement lié à une haute mission sociale ! Et moi-même, quoique moins pur, méritais-je, après tant d'injustes souffrances, d'être ainsi frustré de la tardive félicité réservée à une existence solitaire, constamment vouée, dès le début, au service fondamental de l'Humanité? Ce double désastre privé ne constitue-t-il pas d'ailleurs une perte publique, de manière à exclure toute idée de compensation?

Mais la saine philosophie, en écartant sans retour des croyances chimériques et dérisoires, autant nuisibles désormais qu'elles furent d'abord utiles, interdit aussi les récriminations correspondantes. Elle n'exige point que, par de dangereux sophismes, on méconnaisse l'extrême imperfection de l'ordre réel. Seule néanmoins elle inspire une vraie résignation, consistant à subir avec courage les maux inaccessibles à l'intervention humaine, en réagissant le plus possible contre les fatalités extérieures par le perfectionnement intérieur. Mon malheur ne comporte ni consolation ni diversion, et je n'en dois chercher aucunes. Comme le dit Vauvenargues, en déplorant aussi une perte prématurée: *Qui s'est consolé n'aime plus; mais qui n'aime plus est léger et ingrat.* Loin de t'oublier, je dois m'efforcer de te supposer vivante, pour continuer à nous identifier de plus en plus.

Notre incomparable année de vertueuse tendresse réciproque m'a laissé beaucoup de purs et nobles souvenirs, fortifiés par une correspondance caractéristique. Je les ranimerai davantage, comme je le fais depuis six mois, par un culte continu, à la fois quotidien, hebdomadaire, et bientôt annuel. Ce trésor d'affections constitue la principale ressource de ma vie intime.

Si, malgré mes efforts, toutes tes images sont encore dominées par l'image finale, ce douloureux tableau me rappelle aussi les témoignages extrêmes de ta sainte tendresse. A moi seul s'adressèrent tes dernières paroles, en l'unique présence de ma noble domestique, cette incomparable Sophie, que ta grande âme se plaisait à traiter en sœur, et dont l'actif dévouement à tes longues souffrances méritera toujours notre intime reconnaissance. Pourrais-je oublier jamais cette prescription suprême, solennellement répétée cinq fois, quand tu cessais déjà de voir et d'entendre, mais non d'aimer et de penser, quelques minutes avant d'expirer : *Comte, souviens-toi que je souffre sans l'avoir mérité !...*

Cette auguste recommandation, résumé trop fidèle de ta vie entière, réglera ma plus intime existence. Elle consacre notre inaltérable solidarité, presque également exclusive des deux parts : dans l'ordre privé, chacun de nous était tout pour l'autre. La mort ne reproduit pas mon isolement antérieur, car rien ne peut plus me priver ni me dégager de ma seule union véritable. Plus qu'aucun autre régime, le positivisme tend à développer le culte de tous les souvenirs, personnels et sociaux, en les systématisant mieux et davantage : je dois donc nous appliquer d'abord cette précieuse propriété de la nouvelle philosophie. Combien d'âmes tendres se soutinrent longtemps par

cette mélancolique alimentation, sans avoir autant de ressources pour l'instituer dignement !

Notre union étant surtout destinée à perfectionner nos cœurs, un tel but peut encore offrir beaucoup de charme, même quand le commerce moral n'est plus actif que d'un seul côté. La vraie connaissance de la nature humaine, individuelle ou collective, prescrit, en général, l'indissolubilité des liens intimes. Mais, par une extension plus délicate, les mêmes motifs fondamentaux imposent aussi la loi universelle du veuvage. Ce devoir moral, toujours honoré et recommandé, devient, chez les deux sexes, une grande source d'améliorations profondes et de nobles satisfactions. Si la vie entière suffit à peine pour que deux êtres puissent se bien connaître et s'aimer dignement, si donc la parfaite constance peut seule permettre l'intime développement des affections humaines, pourquoi la mort interrompraitelle cette continuité d'appréciation ? Quand survient la fatale viduité, l'obligation n'est-elle pas toujours également décisive, soit que l'intimité ait duré pendant quelques mois ou quelques années ? Ou plutôt, ne doit-on pas s'efforcer davantage de prolonger ce qui a le moins duré ? Tout oubli résulte alors d'un frivole égoïsme qui, faute d'une douce persévérance, perd aussitôt le fruit principal des germes antérieurs. A plus forte raison, l'inconstance des affections tend-elle à dégrader profondément celui qui, privé d'une éminente tendresse, accepte quelque intimité vulgaire, suivant l'énergique réprobation proclamée par Calderon ([1]).

(1) *Es hombre vil, es infame,*
El que, solamente atento
A lo bruto del deseo,
Viendo perdido lo mas,
Se contenta con lo menos.

Six mois d'intimes méditations sur la plus douloureuse crise de ma vie privée ont ainsi confirmé pleinement les solennelles promesses qui adouoirent tes derniers jours. Le soin continu de mon principal perfectionnement fortifiera sans cesse ce devoir sacré. C'est pourquoi, chaque jour, devant ton autel domestique, je te répète, avec une conviction croissante, que ta mort même consolide à jamais le lien fondé sur mon affection, mon estime, et mon respect.

L'âge des passions privées vient donc en moi de finir dignement par notre irrévocable identification. Je dois désormais me livrer exclusivement à la noble passion publique qui, dès ma première jeunesse, voua l'ensemble de ma vie à la grande régénération. C'est là surtout que les précieux germes développés sous ton ascendant trouveront, malgré la mort, une haute destination. Quoique privé de ton active coopération, rien ne me ravira du moins ton assistance passive. Pendant notre sainte année, ta douce impulsion a concouru, beaucoup plus que tu n'as pu le croire, à mes meilleures inspirations philosophiques. Depuis six mois, ta précieuse influence n'a pas cessé de faciliter les nouveaux progrès accomplis au milieu des larmes. Sagement cultivée, elle continuera, je le sens, d'épurer et d'animer mes principales conceptions. Elle consolide et ennoblit, d'ailleurs, tous les goûts esthétiques qui nous étaient communs, et dont l'essor familier, outre son importance propre, peut seul neutraliser aujourd'hui l'oppressive séoheresse des habitudes scientifiques.

Directement consacré désormais à la reconstruction sociale fondée sur ma rénovation philosophique, j'y retirerai une utilité plus étendue et plus immédiate du tardif complément d'éducation

morale que je dois à toi seule. En tout ce qui concerne la vraie condition des femmes et leur participation croissante au mouvement universel, j'éprouverai de plus en plus le besoin de confirmer et d'améliorer mon appréciation systématique par un vif souvenir de notre parfaite concordance sur le sujet où les conceptions d'un sexe peuvent le moins se passer de la libre sanction de l'autre. Ton éminente pénétration avait déjà saisi la tendance naturelle du positivisme à développer, par une systématisation à la fois privée et publique, le culte habituel de la femme, que le moyen âge put seulement ébaucher. Laissant désormais un libre cours à ce bel ordre de pensées et de sentiments, j'y serai sans cesse encouragé par l'intime attrait d'une digne application individuelle, dont la sincérité et la maturité ne seront pas contestables.

En achevant une dédicace aussi méritée, je sens déjà la haute efficacité toujours propre à notre éternelle union. Le doux accomplissement d'un tel devoir me ramène sans effort à la grande composition interrompue par notre catastrophe ; en même temps, l'heureuse réaction morale ainsi obtenue va, j'espère, me rendre toutes mes forces antérieures. L'exposition, surtout solennelle, procure aux sentiments, au moins autant qu'aux pensées, à la fois plus de précision et de consistance. Cette considération excusera peut-être, auprès des juges compétents, la nature et l'extension inusitées de cet hommage exceptionnel. Tous les penseur qui savent apprécier la réaction mentale des affections sympatiques respecteront le temps employé à retracer et à ranimer des émotions pures. Mais j'adresse surtout cette naïve expansion aux esprits les mieux disposés à subir l'impulsion du cœur, soit parmi les femmes, le peuple, ou la jeunesse.

Adieu, mon immuable compagne ! Adieu, ma sainte Clotilde, toi qui me tenais lieu à la fois d'épouse, de sœur, et de fille ! Adieu, mon élève chérie, et ma digne collègue ! Ton angélique inspiration dominera toute le reste de ma vie, tant publique que privée, pour présider encore à mon inépuisable perfectionnement, en épurant mes sentiments, agrandissant mes pensées, et ennoblissant ma conduite. Puisse cette solennelle assimilation à l'ensemble de mon existence révéler dignement ta supériorité méconnue ! Ton salutaire ascendant ne peut plus être apprécié qu'en me disposant toujours à mieux remplir ma grande mission. Comme principale récompense personnelle des nobles travaux qui me restent à accomplir sous ta puissant invocation, j'obtiendrai peut-être que ton nom devienne enfin inséparable du mien dans les plus lointains souvenirs de l'Humanité reconnaissante.

La pierre du cercueil est ton premier autel !
(Élisa Mercœur).

Donna, se' tanto grande e tanto vali.
Che qual vuol grazia e a te non ricorre,
Sua disianza vuol volar senz'ali,
La tua benignità non pour soccorre
A chi dimanda, ma molte fiate
Liberamente al dimandar precorre.
In te misericordia, in te pietate,
In te magnificenza, in te s'aduna
Quantunque in creatura è di bontate !

(Dante).

Auguste COMTE.

Note. — Cette Dédicace fut écrite de lundi 28 Septembre à 4 octobre 1846. (La troisième copie, sur pages volantes, est du samedi 31 octobre 1846.)- (Voir *Rev. Occ.* 2e. série. Tome VI, 1892, ps. 442).-R. T. M.

Lettre de notre MAÎTRE *au Capitaine* MARIE, *le remerciant de sa visite du 14 Octobre 1846 et lui annonçant la* DÉDICACE *du* SYSTÈME DE POLITIQUE POSITIVE. (*16 Octobre 1846*).

A Monsieur le Capitaine MARIE père.

Le 16 octobre 1846.

Monsieur,

La démarche que vous avez bien voulu faire auprès de moi avant-hier m'a profondément touché, d'après le récit de ma fidèle Sophie. Je sens tout le prix des nobles regrets aussi loyalement témoignés sur ce qui s'est passé entre nous dans une douloureuse crise. Mais cet incident trop explicable ne m'avait d'ailleurs laissé envers vous aucun souvenir irritant. Je n'ai jamais oublié que personne, dans votre famille, n'appréciait autant que vous celle que notre vertueuse intimité me permettra toujours de pleurer hautement comme une seule compagne véritable.

Quant à la coupable mesure à laquelle une aveugle mère s'est laissé entraîner contre moi par les mauvaises passions de son fils, je n'ai pas besoin de votre désaveu spécial pour être déjà certain que votre loyauté guerrière en avait été révoltée. J'apprends, en outre, sans surprise, qu'une telle conduite a été complétée en refusant la réparation prescrite par votre juste autorité domestique.

En appréciant dignement l'ensemble de votre démarche spontanée, j'espère aussi, Monsieur, vous faire goûter les motifs qui empêchent de satisfaire votre honorable désir de me voir.

Depuis l'affreuse catastrophe dont je ne dois pas tenter de me consoler, ma solitude habituelle est devenue encore plus triste qu'auparavant ; il y a, par exemple, plusieurs mois que je n'ai vu M. Lenoir. Le délabrement de ma santé à la suite

PREMIÈRE ÉBAUCHE MÉTHODIQUE

D'UNE CLASSIFICATION POSITIVE DES FONCTIONS INTÉRIEURES DU CERVEAU

OU TABLEAU SYSTÉMATIQUE DE L'EXISTENCE MORALE.

(Ordre et progrès.) (Moralité et raison.)

PRINCIPE.

HUMANITÉ

VIE AFFECTIVE.

Sentiments personnels.	Intérêt	Instinct conservateur (8)	Egoïsme fondamental.	Impulsion. (Le cœur.)	Décroissement d'énergie, et d'universalité, accroissement de portée et de dignité.
		Instinct destructeur (6)			
		Instinct constructeur (7)			
	Orgueil (10)				
	Vanité (11)				
Sentiments domestiques.	Amour conjugal (1)		Sympathie.		
	Amour paternel (2)				
	Amour filial				
	Amour fraternel				
Sentiments sociaux.	Attachement (4)		Sociabilité.		
	Vénération (14)				
	Bonté, ou amour universel (13)				

MOYEN.

VIE CONTEMPLATIVE.

Facultés scientifiques.	Observation	Statique, ou des êtres (22)	d'où matériaux théoriques.	Conception d'où philosophie.	Le vrai ou l'existence.	Conseil. (L'esprit.)
		Dynamique, ou des phénomènes (30)				
	Comparaison (34), d'où logique inductive, *généralisation*					
	Coordination (35), d'où logique déductive, *systématisation*					
Facultés esthétiques.	Imitation (21)			Représentation d'où poésie.	Le beau ou la perfection.	
	Idéalisation (20)					
	Expression (33)					

BUT.

VIE ACTIVE.

Aptitude pratique.	Courage (5)		Réalisation d'où politique	Le bon (utile et honnête). ou l'amélioration.	Décision. (Le caractère.)
	Prudence (12)				
	Persévérance (15)				

FORMULE POSITIVE DE LA VIE HUMAINE, INDIVIDUELLE OU COLLECTIVE.

Le cœur inspire et stimule ;
L'esprit conseille et prépare ;
La force décide et accomplit ;
La morale contrôle et dirige tout, sentiments, pensées, actes.

(Édition de l'Apostolat Positiviste du Brésil).

Paris, le dimanche 1er novembre 1846.
Signé, Ate. COMTE.

(Extrait du livre du Dr. G. Audiffrent : *Des maladies du* CERVEAU *et de l'innervation*. Appendice. Paris 1874.

d'une telle crise suffirait pour m'imposer ce régime indispensable. Le peu de temps que me laissent de pénibles occupations professionnelles, doit d'ailleurs être consacré tout entier à mes grands travaux philosophiques: dont la pleine exécution exige, à mon âge, que j'utilise jusqu'aux moindres instants. Mon ouvrage actuel m'importe d'autant plus qu'il est dédié à ma sainte Clotilde ; j'espère que cette confidence touchera votre cœur paternel: si je n'ai pu préserver sa vie, puissé-je du moins immortaliser son nom !

Outre ces motifs généraux, à la fois intellectuels, moraux et même physiques, qui me prescrivent le plus d'isolement possible, vous sentirez aisément, Monsieur, que je dois surtout éviter toute société qui, comme la vôtre, ranimerait nécessairement mes plus douloureux souvenirs. Mon état nerveux m'interdit toutes les émotions que je puis m'épargner. Quoique votre visite ne m'ait affecté qu'en récit, elle m'a pourtant assez troublé pour m'empêcher de vous répondre dès hier, comme je l'avais voulu. J'espère donc, Monsieur, que vous ne me saurez aucun mauvais gré d'un refus commandé malgré moi, par des raisons aussi puissantes, auxquelles vous êtes entièrement étranger.

Comme depuis six mois mon état ne s'est guère amélioré, je crains que ces pénibles précautions ne doivent encore durer longtemps, et peut-être toujours. Si jamais je sens que je puis enfin m'en affranchir, soyez assuré, Monsieur, que j'aurais beaucoup de satisfaction à courir au devant du père de mon éternelle amie. Jusque-là, bornons-nous à pleurer sincèrement, chacun de son côté, l'ange que nous avons perdu.

Veuillez, Monsieur, agréer la nouvelle assurance de ma respectueuse estime.

A^te COMTE.

En renouvelant, il y a deux mois, mon abonnement aux Italiens, j'ai définitivement abandonné mes deux stalles du samedi pour ne garder que celle du jeudi. Peut-être même cette unique soirée hebdomadaire excédera-t-elle souvent mes forces actuelles. Je regrette de ne pouvoir plus vous faciliter aucunement l'accès de ce théâtre.

(*Correspondance inédite* d'Auguste Comte ; quatrième série, — ps. 93 à 95).

Premier hommage public de notre Maître à Clotilde

Dix-septième cours gratuit d'Astronomie populaire *professé à la mairie du troisième arrondissement de* Paris *en 1847. Séance du Dimanche 4 Avril 1847.*

> En terminant cette indispensable indication, qu'il me soit permis de remercier ici mes auditeurs des deux sexes pour la précieuse sympathie qui accueillit, l'an dernier, [1] l'expansion involontaire arrachée à ma douleur par la coïncidence spontanée de ma séance relative aux femmes avec le premier anniversaire de notre catastrophe. — (Auguste Comte. *Discours sur l'ensemble du Positivisme*. 1ère édition. Juillet 1848. Préface).
>
> Cette faute primitive (la publication du *Cours de philosophie positive*, avant le *Système de Politique positive*) ne m'a finalement laissé de vraie compensation durable que de mieux signaler, d'après un irrécusable contraste, la profonde réaction philosophique due à l'ascendant spontané de mon incomparable patronne ; en ce sens, je ne dois rien regretter. — (Auguste Comte. *Lettre à G. Audiffrent*, le 8 Saint-Paul 69--28 Mai 1857).
>
> Pour nous, le mot de la situation fut «qu'avec un tel homme et un tel programme, nous étions sauvés.» (Fabien Magnin, ouvrier-menuisier. Premières impressions du cours d'Astronomie populaire en 1843. —*Revue Occidentale*. Tome 1er, 1878, p. 657).

L'appréciation de l'*esprit positif* constituait l'introduction de ce noble enseignement populaire.

1. Séance du Dimanche 4 Avril 1847.—R. T. M.

En 1847, cette appréciation montra que le Positivisme avait acquis désormais la *dignité finale d'une réligion réelle et complète* (Pol. Pos. I. *Préface* p. 10), quoique notre Maître n'adoptât pas encore ce mot pour désigner le système destiné à permettre enfin la réorganisation de la société moderne. Nous croyons que le programme du *Cours philosophique sur l'histoire général de l'Humanité*, professé gratuitement, au Palais Cardinal, à partir du dimanche 11 Mars 1849, fut le premier document contenant la locution Religion de l'Humanité. Le gouvernement retira, le 23 Août 1849, sans donner aucun motif, avant la terminaison du cours, la salle accordée en Mars; de sorte que les deux dernières leçons furent professées à la rue Monsieur-le-Prince 10, comme le dit F. Magnin. (*Rev. Occ.* Tome 1er—1878, p. 663).

Nous rappellerons, à ce sujet, l'information suivante de notre Maître:

«...Loin d'interdire à la positivité de se compléter, de se résumer, et de conclure, le millieu pratique attend qu'elle soit ainsi devenue propre à diriger la terminaison nécessaire d'une révolution que les lettrés tendent partout à perpétuer. *C'est là que surgit la qualification de religion positive, que je n'ai rendue usuelle qu'après l'avoir vu spontanément employée par d'éminents prolétaires.*» (Pol. Pos. IV, p. XIII).

Le Dimanche 17 Janvier 1847 qui précéda l'ouverture du cours, notre Maître rédigea le programme du *Discours d'inauguration* (*Rev. Occ.* 1ère série, tome XVII, 1886. ps. 215-223). Et, le Lundi suivant, 18 Janvier, fut institué le cachet politique, *Ordre et Progrès* (Volume sacré p. 18).

Le *Moniteur Universel* du Mercredi 19 Janvier publia bientôt après l'annonce suivante:

« Le cours philosophique d'astronomie popu-

laire, professé gratuitement par M. Auguste Comte, aura lieu, comme les seize années précédentes, tous les dimanches, à midi précis, dans la plus grande salle de la 3e mairie (aux Petits-Pères), à partir de dimanche prochain 24 Janvier jusqu'à la fin d'août.

«Les douze premières séances seront consacrées à caractériser la nouvelle philosophie dont cette étude scientifique constitue l'un des éléments indispensables.»

P. Laffitte, qui accompagna intégralement cette exposition, donna, dans la *Revue Occidentale*, (tome XVII, 1886, p. 194) des renseignements à ce sujet.

«Une séance fut consacrée à l'exposition, à l'appréciation et à la réfutation du *Communisme*. La grande salle du premier étage était au comble; tous les principaux prolétaires communistes de Paris s'étaient donné rendez-vous à cette séance.[1] Ainsi commençaient à se développer les relations d'Auguste Comte et du *Positivisme* avec le *prolétariat* parisien. J'avais fait, à cette occasion, une lecture attentive du *Voyage en Icarie*, de Cabet, dont j'avais rendu un compte très détaillé à Auguste Comte.»

P. Laffitte transcrit ensuite, de la TROISIÈME SAINTE CLOTILDE, une allusion à la séance consacrée à *l'appréciation de l'influence féminine du Positivisme*. Voici le passage contenant cette allusion :

Ma Troisième Sainte-Clotilde.

SON ETERNELLE RENAISSANCE !

(LA PIERRE DU CERCUEIL EST TON PREMIER AUTEL !)

Paris, le Mercredi 2 Juin 1847.

NOBLE ET TENDRE ÉPOUSE,

La voilà donc accomplie cette douloureuse

1. Le Dr. Robinet dit, dans la Biographie de notre MAÎTRE, que cette séance fut assistée par 200 communistes.—R. T. M.

année pendant laquelle un deuil sacré devait empêcher mon cœur de sentir pleinement le charme et le pouvoir de ton éternelle présence ! Ainsi éprouvée et sanctifiée par la mort, notre union est maintenant devenue inaltérable ; désormais elle développera librement son active efficacité pour seconder sans cesse mon intime perfectionnement, tant public que privé.

Je puis déjà me glorifier d'avoir dignement subi notre fatale catastrophe, en poursuivant, sous de nouvelles formes, au milieu d'une telle affliction, la régénération morale dont je te suis redevable. Pendant cette indispensable initiation à notre existence définitive, je me félicite aujourd'hui de n'avoir pu prendre la plume que pour toi, quoique ma haute mission sociale ait fait alors un pas décisif, au delà même des mes espérances, par la grande exposition orale que je viens d'achever sous ta puissante invocation. [1] En célébrant, malgré la mort, le doux anniversaire [2] qui me rappellera toujours le noble début de notre intimité, je préparais spontanément la juste dédicace que ta touchante modestie avait si difficilement acceptée. Quand la douleur m'a permis de l'accomplir, cette solennité exceptionnelle est venue m'offrir à la fois le plus digne soulagement et la plus précieuse stimulation. Ce préambule sans exemple me procurera la double satisfaction de proclamer à jamais notre entière solidarité, et de signaler avec énergie le vrai caractère final propre à ma philosophie. En attendant sa publication opportune, j'éprouve déjà, sous l'un et l'autre aspect, son efficacité continue. A peine l'avais-je terminé, la noble visite de ton vieux père m'a fourni l'occasion imprévue de com-

1. Allusion aux *douze séances* préliminaires du *Cours d'Astronomie populaire*, en février, mars, et avril 1847.—R. T. M.
2. Le 2 Juin 1846.—R. T. M.

pléter cette manifestation en l'annonçant avec loyauté au seul membre de la famille qui pût en sentir le prix. [1] Trois mois après, une inqualifiable tentative m'a naturellement offert l'avantage plus difficile de l'annoncer non moins dignement à la malheureuse qui sut si peu apprécier le nom dont l'honora la fatale générosité de ma téméraire jeunesse : l'ensemble de sa coupable conduite ne pouvait être mieux puni que par l'amère obligation de recevoir, [2] sans aucune réclamation possible, un tel aveu, indiquant d'ailleurs à cette âme orgueilleuse quoique insensible, l'inévitable flétrissure de la postérité. Enfin, mon élaboration orale, [3] m'a récemment permis de solenniser cette annonce au déla de toutes mes prévisions, en y associant directement un auditoire d'élite qui l'a dignement accueillie. La coïncidence spontanée qui amenait ma prédication philosophique sur les femmes, le jour même de notre affreux anniversaire constituait pour mon courage une rude épreuve : je me glorifierai toujours de l'avoir convenablement soutenue, en y cherchant une précieuse compensation, que tant d'évidentes sympathies m'ont fait profondément goûter. (*Testament* d'Auguste Comte, p. 121).

«J'étais à cette séance, bien entendu, continue P. Laffitte, comme à toutes les autres ; j'y avais même conduit un de mes élèves dont j'étais le correspondant. Au moment où Auguste Comte parla de la femme qu'il avait aimée et de la perte affreuse qu'il avait faite, sa voix s'altéra profondément,

1. Cette visite eut lieu le 14 Octobre 1846. Le Capitaine Marie ne parla pas alors avec notre Maître, qui l'en remercia le surlendemain dans la lettre ci-dessus transcrite p. 500.—R. T. M.

2. Lettre du 10 Janvier 1847, réproduite parmi les *pièces justificatives* du Testament de notre Maître, ps. 38 à 42.—R. T. M.

3. Les *douze séances* du *Cours d'Astronomie populaire*, en février, mars, et avril 1847.—R. T. M.

sa figure se décomposa, et une vive émotion s'empara de l'auditoire ; ce qu'il put constater, malgré son extrême myopie, par ce que j'ai appelé : le silence dans le silence.» (*Revue Occidentale*, 1ère série, tome XVII, 1886. ps. 194 à 195).

Cette séance destinée à appréciér *l'influence féminine du Positivisme* eut lieu le Dimanche 4 Avril 1847. Cette date correspond à une *image normale* dans le culte intime de notre MAÎTRE. Dans l'ordre chronologique, c'est la troisième de ses *images subjectives*. Et, quoique la mort de CLOTILDE fût arrivée le Dimanche 5 Avril de l'année préeédente, ce fut ce Dimanche que notre MAÎTRE considéra alors comme correspondant à l'incomparable catastrophe. (VOLUME SACRÉ p. 121 ; POLITIQUE, I. *Préface*, p. 10)

Nous croyons même, d'après l'*Invocation finale* de la POLITIQUE, que le dogme de l'HUMANITÉ surgit ce jour-là. Voici ce passage de notre MAÎTRE:

«... Mon ouvrage fondamental avait irrévocablement dévoilé l'existence composée et continue qui domine de plus en plus l'ensemble des affaires terrestres. Il avait même proclamé graduellement la prépondérance du cœur sur l'esprit, comme unique source, spontanée ou systématique, de l'harmonie humaine. La nature et la destinée du Grand-Être se trouvant ainsi révélées, il suffisait, pour instituer la religion universelle, qu'une sainte tendresse me rendit assez familier le principe fondamental où venait d'aboutir ma première vie. *Voilà comment le dogme de l'Humanité surgit, à l'anniversaire initial de notre catastrophe, dans le cours décisif d'où dérive tout ce traité.* Quiconque a bien senti cette filiation doit maintenant reconnaître qu'il faut la faire remonter jusqu'à la dédicace qui, quelques mois avant, formula la pre-

mière manifestation de tous les germes d'un tel progrès.» (Pol. Pos. IV, ps. 546 à 547).

Dans le «*programme raisonné* du discours prononcé le dimanche 24 Janvier 1847, pour l'ouverture de la 17e année du cours philosophique d'Astronomie populaire», notre Maître résuma ainsi l'appréciation qu'il développa dans la séance du Dimanche 4 Avril 1847.

Programme raisonné

DU DISCOURS PRONONCÉ LE DIMANCHE 24 JANVIER 1847, POUR L'OUVERTURE DE LA 17e ANNÉE DU COURS PHILOSOPHIQUE D'ASTRONOMIE POPULAIRE.

1ère RÉDACTION	2e RÉDACTION
. . . . .	. . . . .
QUATRIÈME PARTIE (1/4 h.)	QUATRIÈME PARTIE (1/4 h.)
Nécessité d'associer intimement les femmes au mouvement universel des temps modernes, qui leur inspire encore une secrète répugnance, surtout d'après leur regret très naturel des mœurs chevaleresques du moyen âge. Heureuse tendance de cette grande condition à poser directement la question la plus fondamentale, consistant dans la conciliation radicale entre les besoins du cœur et ceux de l'esprit.	Nécessité d'associer intimement les femmes au mouvement universel des temps modernes, qui leur inspire encore une secrète répugnance, surtout d'après leur regret très naturel des mœurs chevaleresques du moyen âge. Heureuse tendance de cette inévitable condition à poser enfin la question la plus fondamentale, consistant dans la conciliation radicale entre les besoins essentiels du cœur et ceux de l'esprit.
Vicieux antagonisme de ces deux impulsions depuis la fin du moyen	Vicieux antagonisme de ces deux impulsions depuis la fin du moyen

âge, le cœur ayant été de plus en plus sacrifié à l'esprit. Dans l'état normal de toute existence humaine, personnelle ou sociale, l'esprit est toujours subordonné convenablement au cœur, à titre, non d'esclave, mais de ministre. Le prétendu règne de l'intelligence ne convient qu'à la transition révolutionnaire.

Aptitude fondamentale du Positivisme à subordonner systématiquement l'esprit au cœur, d'après la prépondérance nécessaire, à la fois logique et scientifique, qu'il procure au point de vue social sur tous les autres aspects spéculatifs. La vulgaire imputation de sécheresse ne convient qu'aux spécialités empiriques et dispersives qui devaient préparer la Philosophie positive. Nulle Philosophie théologique ne peut organiser une conciliation durable entre le sentiment et la raison; faute d'accorder à l'esprit toute sa juste influence, consistant à

âge, le cœur ayant été de plus en plus sacrifié à l'esprit. L'état normal de toute existence humaine, personnelle ou sociale, consiste dans une convenable subordination de l'esprit au cœur, non comme esclave, mais comme ministre. Le prétendu règne de l'intelligence ne convient qu'à la transition révolutionnaire.

Aptitude fondamentale du Positivisme à systématiser cette subordination continue, d'après la prépondérance nécessaire, à la fois logique et scientifique, qu'il procure au point de vue social sur tous les autres aspects spéculatifs. La vulgaire imputation de sécheresse ne convient qu'aux spécialités empiriques et dispersives qui devaient préparer la nouvelle Philosophie. Nulle doctrine théologique ne peut organiser une conciliation durable entre le sentiment et la raison, faute d'accorder à l'esprit toute sa juste influence, consistant à résou-

résoudre seul les questions posées par le cœur.

Le Positivisme consolide et anoblit le mariage, en le liant intimement à la théorie fondamantale du perfectionnement humain, de manière à systématiser finalement le culte, à la fois public et privé, de la femme, empiriquement ébauché au moyen âge.

dre seul les questions posées par le cœur.

Le Positivisme consolide et anoblit le mariage, en le liant irrévocablement à la théorie fondamentale du perfectionnement humain, de manière à systématiser enfin le culte, à la fois public et privé, de la femme, empiriquement ébauché au moyen âge.

Nous ne savons si notre MAÎTRE fit, à cette occasion, une rédaction de sa prédication. La quatrième partie du DISCOURS SUR L'ENSEMBLE DU POSITIVISME, publié en Juillet 1848, verse sur le même sujet et *reproduit un fidèle équivalent de* l'exposition de notre MAÎTRE (*Préface*, p. VI). Mais cette rédaction correspond à un état plus avancé de son évolution religieuse. Car, le 4 Avril 1847, ses opinions morales étaient encore dominées par la théorie affective constant de la *deuxième ébauche du tableau cérébral*. [1] Tandis que le DISCOURS SUR L'ENSEMBLE DU POSITIVISME fut écrit de 1er Jan-

1. Voici les dates de ces incomparables monuments, selon la publication qu'en fit le Dr. Audiffrent, dans son traité « *Des Maladies du Cerveau et de l'innervation d'après d'Auguste Comte.* Paris. 1874 ».

1ère.	ébauche du tableau cérébral	—			1er.	Novembre 1846.
2e.	rédaction	»	»	»	6	Décembre 1846.
3e.	»	»	»	»	28	Avril 1847.
4e.	»	»	»	»	25	Novembre 1847.
5e.	»	»	»	»	30	Mai 1848.
6e.	»	»	»	»	21	Novembre 1848.
7e.	»	»	»	»	1er.	César 61 (3 Mai 1849).
8e.	»	»	»	»	22	Charlemagne 61 (30 Juillet 1849).
9e.	»	»	»	»	21	Shakespeare 61 (30 Sept. 1849).
10e.	rédaction, *définitive*,				3	Moïse 62 (3 Janvier 1850).

11e. rédaction normale, publiée dans le tome premier du *Système de Politique Positive*, parue en Juillet 1851.

Le Tableau cérébral fut publié, pour la première fois, en Mars 1851.

CLASSIFICATION POSITIVE DES FONCTIONS INTÉRIEURES DU CERVEAU

OU TABLEAU SYSTÉMATIQUE DE L'EXISTENCE MORALE.

(Ordre et progrès.) (Amour, raison, activité.)

PRINCIPE.

HUMANITÉ

VIE AFFECTIVE. — IMPULSION. (LE CŒUR.) — DÉCROISSEMENT D'ÉNERGIE, ACCROISSEMENT DE DIGNITÉ.

Sentiments personnels.	Intérêt.	Instinct conservateur	De l'individu.	Égoïsme fondamental
			De l'espèce.	
		Instinct destructeur		
		Instinct constructeur		
	Orgueil			
	Vanité			
Sentiments domestiques.	Amour conjugal			Sympathie
	Amour paternel			
	Amour filial			
	Amour fraternel			
Sentiments sociaux.	Attachement			Sociabilité
	Vénération			
	Bonté, ou amour universel			

MOYEN.

VIE CONTEMPLATIVE. — CONSEIL. (L'ESPRIT.)

Fonctions scientifiques.	Observation, d'où matériaux théoriques	Statique, ou des êtres (concrète et synthétique)	CONCEPTION d'où philosophie.	LE VRAI ou l'existence.	
		Dynamique, ou des événements (abstraite et analytique)			
	Combinaison, d'où théories réelles	Inductive, ou comparaison, d'où *généralisation*			
		Déductive, ou coordination, d'où *systématisation*			
Fonctions esthétiques.	Imitation		REPRÉSENTATION d'où poésie.	LE BEAU ou la perfection.	
	Idéalisation				
	Expression				

RÉSULTAT.

VIE ACTIVE. — DÉCISION. (LE CARACTÈRE.)

Aptitude pratique.	Courage	RÉALISATION d'où politique.	LE BON (utile et honnête), d'où l'amélioration.	
	Prudence			
	Persévérance			

FORMULE POSITIVE DE L'EXISTENCE HUMAINE, SOIT INDIVIDUELLE SOIT SURTOUT COLLECTIVE.

DESTINATION. Notre vie est destinée à perfectionner, autant que possible, l'ordre fondamental, en consacrant l'intelligence au service continu de la sociabilité; d'abord quant à notre condition extérieure; ensuite quant à notre nature intérieure, physique, intellectuelle, et surtout morale.

FONCTIONS.
La philosophie *systématise* d'abord le pensées, puis les sentiments, et enfin les actes;
La poésie *idéalise* d'abord les sentiments, puis les actes, et enfin les pensées;
La politique *régit* d'abord les actes, puis les sentiments, et enfin les pensées;
La morale *prépare* d'abord les sentiments, puis les pensées et enfin les actes;

MODE. Dans chaque opération humaine, le cœur inspire et stimule; l'esprit conseille et prépare; le caractère décide et accomplit; la morale contrôle et domine tout, penchants, opinions et actions.

Paris, le mardi 30 mai 1848.

AUGUSTE COMTE,
Auteur du *Système de philosophie positive*.
(10, rue Monsieur-le-Prince)

(Ce tableau, avec la formule ci-contre, será annexé au dernier chapitre du tome premier de mon *Système de politique positive*.)

(Cinquième rédaction; note de cette édition de l'Apostolat positiviste du Brésil).

(Extrait du livre du Dr. Audiffrent : *Des maladies du* CERVEAU *et de l'innervation*.—Appendice. Paris 1874.)

vier à 18 Juin 1848. (*Rev. Occ.* 2e série, 1892, T. VI, ps. 442 à 443). Or, dans cet intervalle. — 4 Avril 1847 à 18 Juin 1848, — il y eut *trois* nouvelles ébauches du tableau cérébral.

Une partie du DISCOURS cité fut rédigée sous l'influence de la *cinquième ébauche* du tableau cérébral, qui est du 30 Mai 1848. C'est donc cette *cinquième rédaction* qu'il faut avoir présente pour bien apprécier la sublime exposition inaugurale *écrite* de la nouvelle Foi.

Les angoisses de la situation matérielle où se trouvait notre MAÎTRE le torturaient infiniment moins que l'impossibilité de publier ce DISCOURS. Heureusement, le dévouement de ses disciples hollandais, Comte de Stirum, de Capellen, et Baron W. de Constant Rebecque, le soulagea de cette noble préoccupation. [1] (Lonchampt. BIOGRAPHIE, traduction et notes de Miguel Lemos p. 141).

Le DISCOURS rédempteur parut le 29 Juillet 1848. (*Rev. Occ.* Ibidem p. 443). P. Laffitte raconte que la joie que cet événement causa à notre MAÎTRE fut immense. Notre MAÎTRE lui disait, au sujet de cette publication : «Je serais mort désespéré, si je ne l'avais pas effectuée : mais à présent l'essentiel est fait, et je pourrais disparaître.» (*Rev. Occ.* Tome XVII. 1886, ps. 193 à 194).

Telle fut l'incomparable exposition qui vint fixer pour toujours les merveilleux résultats de la *régénération morale et mentale* que notre MAÎTRE dut à l'adoration de l'âme angélique de notre tendre et immaculée MÈRE-SPIRITUELLE. Le développement continu de cet émouvant culte était destiné à conduire la *théorie positive de* la FEMME à

1. Dans sa lettre du 26 Moïse 69 (26 Janvier 1857), notre MAÎTRE disait à son PÈRE: «Il m'a fallu pareillement révoquer tout espoir de visite à d'éminents disciples et dignes patrons, *même au noble foyer hollandais qui, depuis dix ans, constitue mon principal appui matériel et moral.*» (Voir ci-après p. 568).

un dégré de perfection encore plut étonnant, ainsi que le montrerait l'UTOPIE de la VIERGE-MÈRE, au tome quatrième et dernier du SYSTÈME DE POLITIQUE POSITIVE. Mais, dès ce moment, toutes les conquêtes essentelles se trouvaient pleinement accomplies, et la régénération définitive de l'HUMANITÉ à jamais assurée.

Nous allons réproduire, d'après ce DISCOURS, la sainte effusion publique de notre MAÎTRE, sur CLOTILDE.

Discours sur l'ensemble du Positivisme [1]

PAR

AUGUSTE COMTE

Auteur du *Système de Philosophie Positive*

Réorganiser, sans dieu ni roi,
par le Culte systématique de l'Humanité.

—

Nul n'a droit qu'à faire son devoir.

—

L'esprit doit toujours être le ministre du cœur
et jamais son esclave.

QUATRIÈME PARTIE

INFLUENCE FÉMININE DU POSITIVISME [2]

(Extrait)

. . . . . .

Quelle que doive être, sur de vrais philosophes, la puissance des démonstrations qui établissent la prépondérance logique et scientifique du point de vue social, laquelle conduit ensuite à faire systématiquement prévaloir le cœur sur l'esprit, un tel enchaînement ne saurait les dispenser d'une stimulation directe de l'amour universel. Eux-mêmes connaissent tellement le peu d'efficacité

1. Ecrit de 1er. Janvier à 18 Juin 1848, et publié le samedi 29 Juillet 1848. (*Rev. Occ.* 1892. Tome VI ps. 442 à 443).—R. T. M.

2. Les amendements faits dans la deuxième édition de ce DISCOURS, publiée avec le tome premier du SYSTÈME DE POLITIQUE POSITIVE, seront indiqués au bas des pages. — R. T. M.

pratique des influences purement intellectuelles que, dans l'intérêt de leur propre mission, ils n'éluderont jamais cette douce nécessité. J'ose dire l'avoir dignement sentie, quand j'écrivais, le 11 mars 1846, à celle qui, malgré la mort, sera toujours mon immuable compagne : «Pour devenir un »parfait philosophe, il me manquait surtout une »passion, à la fois profonde et pure, qui me fît assez »apprécier le côté affectif de l'humanité.» De telles émotions exercent une admirable réaction philosophique, en plaçant aussitôt l'esprit au vrai point de vue universel, où la voie scientifique ne peut l'élever que par une longue et difficile élaboration, après laquelle sa verve épuisée l'empêche de poursuivre activement les nouvelles conséquences du principe ainsi établi. L'essor direct du cœur sous l'impulsion féminine n'est donc pas seulement indispensable à l'ascendant social d'une philosophie qui ne pourrait jamais devenir populaire si son intime adoption devait exiger la savante initiation qui prépara sa formation originale. Cette influence habituelle est même nécessaire aussi à tous ses organes systématiques, afin d'y contenir la tendance naturelle des spéculations abstraites à dégénérer en d'oiseuses divagations, toujours plus faciles à poursuivre que les saines recherches.

.....

Le régime positif permet seul le plein essor du culte des femmes, par son entière systématisation, où les opinions seconderont toujours les mœurs. Érigeant la tendresse en principal attribut féminin, le nouveau culte y fera pourtant apprécier dignement la pureté, en la rattachant enfin à sa véritable source et à sa destination essentielle, comme condition capitale du bonheur et du perfectionnement. Une étude approfondie de la nature humaine écartera sans peine les vains sophismes

que notre anarchie inspire, sur cet important sujet, aux esprits superficiels unis à des cœurs grossiers. Même le matérialisme scientifique présentera, sous ce rapport, peu d'obstacles réels à la mission morale du positivisme. Le judicieux médecin Hufeland a déjà remarqué que la vigueur notoire des anciens chevaliers écartait d'avance toute objection sérieuse sur les dangers physiques d'une continence habituelle. Sans scinder les divers aspects d'une telle question, l'appréciation positive établira facilement que la pureté, imposée d'abord comme condition de toute profonde tendresse, n'importe pas moins au perfectionnement matériel et intellectuel de l'homme et de l'humanité qu'à leur progrès moral.

D'après l'ensemble des indications propres à cette quatrième partie, le positivisme dispose autant l'esprit que le cœur à organiser dignement, dans toute la vie réelle, soit privée, soit publique, le culte, à la fois individuel et collectif, du sexe affectif par le sexe actif. Nées pour aimer et être aimées, affranchies de toute responsabilité pratique, librement retirées au sanctuaire domestique, nos occidentales positivistes y recevront le pur hommage habituel d'une gratitude pleinement sentie. Prêtresses spontanées de l'Humanité, elles n'auront plus à surmonter leurs propres scrupules, ni la terrible rivalité d'un dieu vindicatif. Chacun de nous apprendra, dès l'enfance, à voir, dans tout leur sexe, la principale source du bonheur et du perfectionnement humains, tant publics que privés.

Tous ces trésors d'affection que nos ancêtres perdirent pour un but mystique, et que nos mœurs révolutionnaires ont ensuite méconnus, seront alors soigneusement recueillis, et appliqués à leur vraie destination, par des populations étrangères à toute chimère dégradante. Des êtres nés pour

l'action, et qui se sentiront les chefs du monde connu, feront consister leur principale félicité à subir dignement l'heureux ascendant moral des êtres voués à l'affection. En un mot, le genou de l'homme ne fléchira plus que devant la femme.

Ce culte contenu dérive naturellement d'une intime reconnaissance, déterminée par une exacte appréciation habituelle des bienfaits réels du sexe affectif envers le sexe actif. Une conviction familière fera profondément sentir à tout positiviste que notre vrai bonheur, tant privé que public, dépend surtout du perfectionnement moral, et que celui-ci résulte principalement de l'influence de la femme sur l'homme, d'abord comme mère, puis comme épouse. Il est impossible qu'un tel sentiment habituel ne détermine pas une tendre vénération active envers un sexe auquel sa position sociale interdit toute concurrence intéressée. A mesure que la vocation féminine sera mieux comprise et plus développée, chaque femme deviendra pour chaque homme la meilleure personnification de l'Humanité.

Mais ce culte, d'abord émané d'une reconnaissance spontanée, sera consacré ensuite, d'après une appréciation systématique, comme un nouveau moyen de bonheur et de perfectionnement. L'imperfection morale du sexe actif lui prescrit de développer, par un exercice assidu, les affections tendres qui sont chez lui trop inertes. Rien ne peut mieux remplir cette importante condition qu'une pratique familière, à la fois privée et publique, du culte féminin. C'est surtout ainsi que le positivisme retrouvera dignement la haute efficacité morale que le catholicisme retirait de la prière.

Une grossière appréciation représente aujourd'hui cet usage religieux comme inséparable des

intérêts chimériques qui l'inspirèrent aux premiers hommes. Mais la systématisation catholique a toujours tendu [1] à l'en dégager, quoique le régime théologique ne pût jamais le permettre entièrement. Depuis saint Augustin, toutes les âmes pures ont de plus en plus senti, à travers l'égoïsme chrétien, que prier peut n'être pas demander. A mesure que prévaudra la vraie théorie de la nature humaine, on concevra mieux cette haute fonction, que le régime définitif doit développer davantage, d'après un meilleur principe. Dans l'état normal de l'humanité, la prière, purifiée de tout calcul personnel, deviendra, selon sa vraie destination morale, une solennelle effusion, individuelle ou collective, des sentiments généreux, liés [2] aux vues générales. Le positivisme en prescrira la pratique journalière comme propre à combattre les impulsions égoïstes et les idées étroites qu'inspire ordinairement la vie active. C'est surtout aux hommes qu'elle sera recommandée, puisqu'ils ont plus besoin d'être régulièrement ramenés vers les pensées d'ensemble et les affections désintéressées, dont leur existence habituelle tend à les écarter davantage.

Pour en mieux assurer l'efficacité, il importe que son objet soit nettement déterminé. Or, cette condition est naturellement remplie par le culte féminin, qui peut ainsi devenir beaucoup plus salutaire que le culte divin. Sans doute, la prière humaine doit finalement avoir surtout en vue l'Humanité, comme je l'indiquerai spécialement à la fin de ce discours. Mais ce but serait trop vague pour réaliser les heureux effets moraux d'une telle coutume, si on voulait d'abord la centraliser ainsi. Peut-être la tendresse féminine emporte-t-elle cette subite extension directe. Quoi qu'il en soit,

1. Tendit toujours.
2. Toujours liés.

le sexe actif n'y saurait prétendre, même chez la classe contemplative, mieux disposée à tout généraliser. C'est donc le culte féminin, d'abord privé, puis public, qui peut seul préparer l'homme au culte réel de l'Humanité.

Nul n'est assez malheureux pour ne pas trouver, parmi les femmes, soit comme épouse, soit comme mère, un digne objet d'affection spéciale, qui puisse préserver son cœur de toute divagation dans son adoration privée du sexe aimant. La mort, qui semble devoir détruire ce culte individuel, peut,[1] au contraire, le consolider en l'épurant davantage, quand il est bien institué. Ce n'est pas seulement dans l'existence collective que le positivisme fera nettement sentir la liaison du présent avec l'ensemble du passé, et même de l'avenir. En liant tous les individus et toutes les générations, sa doctrine familière permettra à chacun de mieux raviver ses plus chers souvenirs, dans un régime où la vie privée se rattachera profondément à la vie publique, jusque chez les moindres citoyens. Les esprits bien cultivés sont déjà habitués à vivre avec leurs éminents prédécesseurs du moyen âge, et même de l'antiquité, presque comme ils le feraient envers des amis absents. Pourquoi le cœur, beaucoup plus énergique, ne comporterait-il pas aussi cette idéale résurrection? La vie publique nous offre déjà de fréquents exemples de sympathies et d'antipathies développées, à un haut degré, chez d'immenses populations, à l'égard des principaux personnages historiques, surtout quand leur influence actuelle est appréciable. Rien n'empêche d'étendre aux destinations privées une telle aptitude affective, pour les relations senties par chacun. Notre culture morale s'est accomplie jusqu'ici sous un régime si peu convenable que nous ne pouvons au-

1. doit,

jourd'hui concevoir assez l'efficacité habituelle que comportera sa régénération positive, concentrant toujours, sur la vie humaine, les affections comme les pensées. Vivre avec les morts, constitue l'un des plus précieux priviléges de l'humanité, qui le développe davantage à mesure que ses idées s'étendent et que ses sentiments s'épurent. Le positivisme doit lui procurer un vaste essor, à la fois spontané et systématique, non-seulement public, mais encore privé. Il l'étendra même à l'avenir, en nous faisant vivre aussi avec ceux qui ne sont pas nés ; ce qui n'était auparavant impossible que faute d'une vraie théorie historique, embrassant d'un seul regard l'ensemble des destinées humaines. Une foule d'exemples nous indique l'aptitude du cœur humain aux émotions dépourvues de tout fondement objectif, si ce n'est idéal. Les visions familières du polythéiste, les mystiques affections du monothéiste, signalent, dans le passé, une tendance naturelle que l'avenir doit utiliser en lui procurant une destination plus réelle et plus noble, d'après une saine philosophie générale. [1] Ainsi, ceux-là mêmes qui seraient malheureusement dépourvus d'un digne objet d'affection personnelle, pourraient néanmoins instituer convenablement le culte privé de la femme, [2] en choisisissant, chez nos prédécesseurs, un type adapté à leur propre nature. Les plus puissantes imaginations s'ouvriraient aussi le domaine de l'avenir, en y construisant un idéal encore plus parfait. Au fond, c'est ce que firent souvent nos chevaleresques aïeux, malgré leur naïve ignorance. Pourquoi l'habitude d'une saine théorie historique n'augmenterait-elle pas, à cet égard, nos facultés naturelles ? Envers l'avenir, comme quant au passé, la doctrine positive étendra d'autant mieux cette

1. d'après une meilleure philosophie générale.
2. de la Femme,

heureuse aptitude qu'elle pourra la préserver de toute divagation énervante, en lui imposant des lois objectives propres à contenir la versatilité spontanée du cœur humain.

J'ai dû insister sur cette institution, tantôt réelle, tantôt idéale, du culte privé et individuel de la femme,[1] parce que son culte public et collectif ne saurait autrement comporter une profonde efficacité morale. La réunion des hommes fortifie et développe beaucoup leurs sentiments propres, mais sans pouvoir les inspirer. Si donc chacun n'éprouvait isolément une tendre vénération habituelle pour celles qui président à nos principales affections, une multitude ainsi composée se bornerait à répéter, dans les temples de l'Humanité, de vaines formules en l'honneur des femmes. Mais ceux qui, tous les jours, leur adressent sincèrement de secrets hommages, pourront, par leur concours solennel, exalter souvent leurs nobles sentiments respectifs jusqu'au plus salutaire enthousiasme. Dans ma dernière lettre à mon éternelle compagne, je lui disais spontanément : «Au milieu des plus «graves tourments qui puissent résulter de l'affec-«tion, je n'ai pas cessé de sentir que l'essentiel «pour le bonheur c'est d'avoir toujours le cœur dignement rempli.» Après notre fatale séparation,[2] une expérience journalière a mieux confirmé cette appréciation, d'ailleurs si conforme à la vraie théorie de la nature humaine. C'est par de telles habitudes individuelles qu'on peut convenablement préparer de sincères pratiques collectives.

L'aptitude caractéristique du positivisme est encore plus irrécusable pour ce culte public de la femme[3] que pour le culte privé. Car, la prépondé-

1. de la Femme,
2. Après notre fatale séparation objective,
3. de la Femme

rance systématique du point de vue social permet seule de rendre un tel hommage à la destination fondamentale du sexe aimant. Dans les grandes réunions du moyen âge, les chevaliers manifestaient à la fois leurs divers sentiments individuels, mais sans jamais s'élever au-dessus d'un simple prolongement collectif du culte privé. Quoique ce culte doive rester le préambule de l'autre, celui-ci consistera surtout à témoigner directement la reconnaissance du peuple pour l'office social du sexe affectif, comme organe spontané du principe fondamental de l'unité humaine et premier élément du pouvoir modérateur. Or, une telle appréciation était impossible, au moyen âge, faute d'une véritable théorie sociale, embrassant l'ensemble des rapports humains. [1] Elle y eût même été inconciliable avec la doctrine dominante, où Dieu usurpait la place de l'Humanité.

Cette glorification convient tellement au positivisme, qu'il peut l'étendre jusqu'aux anomalies. Sans doute, le culte public de la femme, [2] comme son culte privé, doit se rapporter surtout à la vocation affective qui la caractérise. Mais il faut aussi savoir honorer dignement les natures exceptionnelles qui auront rendu de vrais services à l'humanité, soit dans les carrières spéculatives, soit même par une activité pratique encore plus étrangère au type féminin. Le caractère absolu de l'esprit théologique lui interdisait une telle flexibilité, qui eût gravement compromis ses principales prescriptions sociales. Aussi le catholicisme fut-il contraint, malgré ses regrets d'abord sincères, de laisser sans consécration d'augustes mémoires féminines, dont le culte eût, en effet, été alors encore plus nuisible à la morale qu'utile à la poli-

1. des rapports réels.
2. de la Femme,

tique. Rien ne caractérise mieux cette impuissance nécessaire que l'admirable histoire de l'héroïque vierge qui sauva la France au quinzième siècle. Une canonisation si méritée fut noblement sollicitée por notre éminent Louis XI, et dignement accordée par l'autorité pontificale. Cependant elle n'a jamais déterminé aucune consécration pratique, et sa désuétude a bientôt entraîné [1] le clergé à une sorte d'éloignement spontané pour cette grande mémoire, qui lui rappelait surtout son impuissance sociale. Une telle conduite n'a rien d'accidentel, ni même de blâmable ; car elle fut d'abord inspirée par des craintes, alors très-légitimes, sur les dangers moraux d'une pareille célébration, qui eût tendu à dénaturer les mœurs féminines. Mais l'incompatibilité n'existe que pour une doctrine absolue, incapable de glorifier une anomalie sans compromettre la règle. Le positivisme réprouve encore davantage que le catholicisme l'existence guerrière des femmes, comme plus éloignée qu'aucune autre de leur vraie vocation. Il peut seul, néanmoins, honorer dignement l'incomparable vierge que délaissa l'impuissance théologique, et qu'osa souiller, même en France, le cynisme métaphysique. Sa consécration solennelle, à chaque anniversaire de son glorieux martyre, sera non-seulement nationale, mais occidentale, comme cet immense bienfait, sans lequel le centre normal des populations d'élite perdait peut-être l'indépendance indispensable à son office européen. Tout l'Occident ayant d'ailleurs participé plus ou moins à la turpitude voltairienne, doit également concourir à la réparation positiviste. Loin de compromettre les mœurs féminines, cette glorification exceptionnelle pourra les consolider, en caractérisant l'anomalie et en manifestant les conditions

1. entraina bientôt

d'une telle apothéose. On y trouvera une nouvelle confirmation des avantages moraux que procure l'esprit relatif du positivisme, seul apte à apprécier les exceptions sans énerver les règles.

Une telle indication du culte positiviste de la femme par l'homme suscite finalement une question fort délicate, quant à la manière de satisfaire un besoin analogue chez l'autre sexe. Si les hommes ne peuvent s'élever directement au culte réel de l'Humanité, sans s'y préparer par ce préambule naturel, les femmes, quoique plus aimantes, sont peut-être assujetties aussi à une préparation équivalente. Toutefois, elle devrait certainement prendre une autre direction, afin de mieux développer, chez chaque sexe, les qualités morales que sa nature laisse insuffisantes. Car, l'humanité est autant caractérisée par l'énergie que par la tendresse, comme l'atteste familièrement l'heureuse ambiguïté du mot *cœur*. L'homme, n'ayant pas naturellement assez de tendresse, exige, sous ce rapport, un exercice assidu, que lui procure spontanément le culte de reconnaissance dû à la femme. Au contraire, le sexe affectif, où l'énergie est insuffisante, doit diriger sa préparation spéciale au culte final de l'Humanité de façon à développer plutôt le courage que l'amour. Mais mon impuissance masculine m'interdit de scruter davantage ces intimes besoins du cœur féminin. [1] La lumière

1. L'adoration de CLOTILDE permit, plus tard, notre MAÎTRE de remplir cette lacune, grâce à l'influence *subjective* de son angélique INSPIRATRICE:

«Mon exposition publique de la Religion de l'Humanité m'a conduit, en Septembre, à perfectionner le culte fondamental, surtout envers l'institution décisive des anges gardiens. Tu sais combien leur multiplicité caractérisait déjà ma propre expérience, par l'adjonction quotidienne de ma sainte mère et de ma digne fille adptive à ta suprême adoration. Alors je systématisait cet exemple spontané, en constituant une triple sauvegarde morale, qui émanée ainsi du passé, du présent, et de l'avenir, réunit sans confusion la vénération pour les supérieurs, l'attachement entre les égaux, et la bonté envers les inférieurs. L'Institution se trouvant par là complétée, j'osai y aborder le doux problème que je t'avais réservé, quant à la modification féminine d'une telle pra-

philosophique me conduit à signaler cette lacune inaperçue, sans me permettre de la remplir. A la femme seule appartient une telle tâche, que j'eusse réservée à l'éminente collègue dont je ferai, j'espère, universellement déplorer la perte prématurée.

L'ensemble de cette quatrième partie me fait profondément sentir, comme philosophe, notre fatale séparation. [1] J'y ai, [2] sans doute, constaté l'aptitude fondamentale du positivisme à incorporer dignement les femmes au grand mouvement moderne, en réalisant, mieux que le catholicisme, tous leurs vœux domestiques et sociaux, d'après leur noble office naturel dans le régime définitif. Pourtant je ne puis espérer de leur faire assez goûter une telle appréciation pour obtenir leur active adhésion, tant que cette exposition n'émanera point d'un organe féminin, seul capable de l'adapter pleinement à leur nature et à leurs habitudes. Jusqu'alors, on les suposera même impropres à comprendre jamais la nouvelle philosophie, malgré leur affinité spontanée pour le positivisme, d'après les diverses indications précédentes.

Tous ces obstacles se trouvaient pleinement écartés par la noble et tendre amie à laquelle j'ai dédié le grand Traité dont ce discours est le prélude. [3] Quoique cette dédicace exceptionnelle puisse sembler exagérée, je crains aujourd'hui, vingt mois après ce funèbre hommage, [4] d'y avoir trop peu caractérisé l'intime reconnaissance dont je me sens redevable à ce vertueux ascendant, sans lequel l'essor moral du positivisme eût été très retardé.

tique. Trop confuse tant que le type restait simple, cette modification nécessaire a bientôt résulté d'une telle décomposition. J'y combine assez la conformité avec la variété, en consacrant, des deux parts, la prépondérance de l'ange maternel, et chargeant chaque sexe d'emprunter à l'autre les deux anges complémentaires.» (TESTAMENT, p. 171. *Septième sainte-Clotilde;* 10 Saint-Paul 63--Vendredi 30 Mai 1851).

1. notre séparation objective.
2. J'ai,
3. j'ai dédié ce nouveau Traité.
4. cinq ans après ce funèbre hommage

Également éminente d'esprit et de cœur, Clotilde de V*** [3] sentait déjà l'aptitude de la nouvelle philosophie à réorganiser dignement l'influence féminine, tant altérée, depuis la fin du moyen âge, par la transition révolutionnaire. Partout méconnue, surtout dans sa propre famille, sa grande âme l'avait pourtant préservée de toute aigreur. Malgré des malheurs aussi étranges qu'immérités, sa pureté, encore plus exceptionnelle, la garantissait assez de tous les sophismes anti-domestiques, avant même que sa raison eût apprécié la vraie théorie conjugale. La seule composition qu'elle ait publiée contient, à cet égard, cette admirable maxime, que sa destinée [4] rend si touchante : «Il est indigne des grands cœurs »de répandre le trouble qu'ils ressentent.» Dans cette charmante nouvelle, qui précéda son initiation au positivisme, on trouve, sur la vraie vocation de la femme, cette opinion caractéristique, si décisive chez un tel juge : «Le véritable rôle de la »femme n'est-il pas de donner à l'homme les soins »et les douceurs du foyer domestique, et de rece»voir de lui, en échange, tous les moyens d'exis»tence que procure le travail? J'aime mieux voir »une mère de famille peu fortunée laver le linge »de ses enfants, que de la voir consumer sa vie pour »répandre au dehors les produits de son intelli»gence. J'excepte, bien entendu, la femme émi»nente que son génie pousse hors des sphères de »la famille. Celle-là doit trouver dans la société »son libre essor, car la manifestation est le véri»table flambeau des intelligences supérieures.» Une telle appréciation, émanée d'une jeune dame, aussi distinguée par sa beauté que par son mérite, réfutait déjà nos utopies anarchiques. Mais, en outre, la composition plus étendue que sa mort

3. Clotilde de Vaux

4. sa propre destinée rend

a laissée incomplète [1] était directement destinée à réparer les atteintes portées aux dogmes domestiques par une éloquente contemporaine, au-dessus de laquelle le talent l'élevait autant que la vertu. [2] Noblement dominée par le sentiment, cette âme privilégiée savait pourtant conserver à la raison toute sa juste influence. Au début de ses études positivistes, elle m'écrivait : «J'ai compris mieux »que personne la faiblesse de notre nature, quand »elle n'est pas dirigée vers un but élevé et inaccessible aux passions.» Peu de temps après, au milieu des plus gracieux épanchements de l'amitié, sa plume féminine introduisait, presqu'à son insu, cette profonde sentence morale : «Il faut à notre »espèce, plus qu'aux autres, des devoirs pour faire des sentiments.»

D'après cette préparation spontanée, on sera peu surpris que ma sainte Clotilde ait dignement senti l'aptitude morale du positivisme, quoique cette étude n'ait pu occuper que sa dernière année. Quelques mois avant sa mort, elle m'écrivait, à ce sujet : «Si j'étais un homme, vous auriez en »moi un disciple enthousiaste ; je vous offre, en »indemnité, une sincère admiratrice.» Cette même lettre caractérise ainsi sa participation projetée à l'installation morale de la nouvelle philosophie : «Une femme doit [3] marcher modestement derrière »le convoi des novateurs, dût-elle y perdre un peu

1. La *Wilelmine*.—R. T. M.

2. Nous rappellerons le passage suivant de la lettre de notre Maître à G. Audiffrent le lundi 20 Charlemagne 63 (7 Juillet 1851) :

«... J'ai à me reprocher d'avoir repoussé il y a quinze ans, par un dégoût très légitime, mais funeste, des ouvertures spontanées de Mme Sand, qui aurait pu depuis servir heureusement notre cause. Cette faute, que je me reprochai quelques années après, doit me disposer davantage à mieux accueillir toute coopération vraiment efficace, de quelque source qu'elle puisse émaner, pourvu que son exercice ne m'entraîne à aucune fâcheuse concession de principes ou de sentiments. (*Lettres* d'Auguste Comte à *divers*, publiées par ses exécuteurs testamentaires. Tome I. Première partie, pg. 95.)—R. T. M.

3. gagne toujours à

»de son élan.» Elle y apprécie aussi notre anarchie mentale par cette charmante image : «Nous avons »tous encore un pied en l'air sur le seuil de la vérité.»

Une telle collègue, qui réunissait toutes les qualités éparses jusqu'ici entre les diverses femmes d'élite, eût bientôt associé son sexe à la régénération finale, en réalisant déjà la réaction normale du sentiment sur la raison, qui doit ensuite constituer le principal office féminin. Quand sa noble élaboration aurait été terminée, je voulais assigner, à l'ensemble de sa coopération positiviste, un but déterminé quoique vaste, pleinement conforme à sa nature intellectuelle et morale. Je crois devoir l'indiquer ici, pour mieux caractériser la participation spéciale des femmes à l'avénement occidental du positivisme, suivant un mode spontanément analogue à leur finale intervention sociale. Il concerne surtout les deux grandes populations méridionales. Partout ailleurs, il se borne aux individus dont l'affranchissement se trouve rétardé aussi, quoique placés dans un milieu émancipé. Mais les fréquents succès que j'ai dé'à constatés pour ce dernier cas me confirment d'avance l'efficacité collective des moyens que je vais signaler.

L'émancipation mentale de l'Occident commença, chez ses deux éléments septentrionaux, avec tous les dangers inhérents à une originalité qui ne pouvait alors être qu'empirique. Par l'ascendant légal du protestantisme, la halte métaphisique prix là une consistance qui a beaucoup troublé les progrès ultérieurs, et qui aujourd'hui y coustitue le principal obstacle à une rénovation décisive. Heureusement préservé de cette prétendue réformation, le centre normal de la république occidentale compensa ensuite ce retard initial

en passant d'emblée, sous l'impulsion voltairienne, à une pleine émancipation, qui lui permit de reprendre enfin sa présidence naturelle de la commune régénération finale. Mais, en évitant ainsi l'inconséquence et la fluctuation protestantes, la population française s'est trouvée exposée aux tendances anarchiques que devait susciter l'entière prépondrance de la métaphysique révolutionnaire. Ce négativisme systématique constitue maintenant, par sa vicieuse prolongation, la principale entrave à la réorganisation définitive qu'il prépara si utilement. On peut dès lors espérer que, dans son inévitable extension aux deux éléments méridionaux, l'émancipation occidentale s'accomplira aujourd'hui plus heureusement chez les[1] populations où le catholicisme a mieux résisté jusqu'ici, d'abord au protestantisme, puis au déisme. Si la France a franchi le calvinisme, pourquoi l'Italie, et même l'Espagne, ne franchiraient-elles pas aussi le voltairianisme? En compensation naturelle de leur retard apparent, les méridionaux passeraient directement du catholicisme au positivisme, sans s'arrêter sérieusement à aucun négativisme. Quoique la nouvelle philosophie ne pût naître chez ces populations, d'après un tel défaut d'émancipation préalable, elle y peut néamoins prévaloir d'emblée, après avoir été assez élaborée dans son foyer naturel. Il suffit que le positivisme, sans s'y préoccuper d'aucune critique directe, s'y présente désormais en concurrence immédiate avec le catholicisme, pour toutes ses fonctions sociales, actuelles ou même passées.

Tous les monuments, surtout poétiques, attestent, du moins envers l'Italie, que, avant l'explosion luthérienne, les croyances occidentales étaient plus déchues au sud qu'au nord. La résistance

1. des

rétrograde du catholicisme n'a pu y ranimer profondément la foi chrétienne. Ces populations, qu'on taxe d'arriérées, n'adhèrent vraiment au régime catholique que faute de sentir aucune autre satisfaction réelle de leurs besoins moraux et sociaux. Le cœur y est mieux disposé qu'ailleurs au positivisme, d'après une moindre altération des instincts de fraternité, tant compromis dans l'essor industriel des septentrionaux protestants. En même temps, l'esprit s'y trouve moins éloigné du principe fondamental de la nouvelle politique sur la séparation normale des deux puissances. Ainsi, le positivisme y obtiendra un ascendant décisif, aussitôt qu'on y reconnaîtra son aptitude nécessaire à mieux remplir que le catholicisme toutes les conditions qui caractérisaient le régime du moyen âge. Or, cette appréciation appartient davantage au sentiment qu'à la raison, puisque ces conditions étaient principalement morales. Une telle mission propagatrice est donc pleinement conforme à la nature propre du talent féminin. C'est par les femmes que le positivisme doit pénétrer en Italie et en Espagne, tandis que les hommes y ont déjà initié l'Angleterre, et surtout la Hollande, avant-garde permanente, depuis le moyen âge, de toute la Germanie. Mais cet appel positiviste aux Italiennes et aux Espagnoles ne saurait émaner convenablement que d'une éminente Française, et non d'aucun Français, afin que le cœur y parle mieux au cœur. Puisse cette sommaire indication faire apprécier l'incomparable collègue à laquelle je destinais un tel office, et lui préparer une digne émule !

Un premier exemple décisif confirme donc mon espoir naturel d'associer intimement les cœurs féminins au mouvement philosophique qui leur assigne aujourd'hui une haute mission sociale,

prélude caractéristique de leur futur office normal. Quelque exceptionnelle que doive sembler cette coopération initiale, elle n'a pu qu'anticiper sur la commune adhésion. Car les êtres privilégiés subissent seulement avant les autres les transformations universelles, dont ils deviennent ainsi les meilleurs organes. Sauf son admirable nature, morale et mentale, mûrie d'avance par le malheur, ma sainte collègue n'offrait aucune disposition spécialement favorable à son initiation positiviste. Prolétaire ou illettrée, elle aurait peut-être saisi encore plus facilement l'esprit fondamental et la destination sociale de la nouvelle philosophie.

D'après l'ensemble de cette quatrième partie, l'élément le plus systématique du pouvoir modérateur n'a pas moins d'affinité avec l élément le plus sympathique qu'avec le plus synergique. Une telle adhésion féminine permet seule aux philosophes de compléter l'organisation de la force morale, fondée d'abord sur l'alliance populaire. En instituant aujourd'hui l'impulsion régénératrice qui doit terminer la révolution, ce concours décisif inaugurera déjà l'ordre final, puisque chaque élément modérateur y agira conformément à sa future destination normale et à sa disposition naturelle envers le pouvoir directeur. Celui qui doit rallier les deux autres trouvera ainsi, au sein de chaque famille, une heureuse assistance privée pour sa mission sociale, secondée déjà, dans chaque cité, par une puissante coopération publique. Toutes les influences qui doivent rester étrangères au gouvernement pratique concourront alors à soumettre la politique spéciale aux règles constantes de la morale universelle. Dans les cas exceptionnels, l'active participation du peuple dispensera même les deux autres éléments modérateurs de toute intervention directe tendant à dénaturer

leur caractère spéculatif ou affectif, qu'il importe de maintenir inaltérable par une invariable exclusion de tout commandement.

Mais ce double appui fondamental, en rendant la force morale plus efficace qu'au moyen âge, imposera de difficiles conditions à ses organes systématiques. Il faudra surtout que le cœur du prêtre de l'Humanité corresponde toujours à son esprit d'ensemble. L'adhésion du sexe affectif et l'alliance du peuple ne lui seront acquises que quand il deviendra aussi sympathique et aussi pur qu'une femme, et, en même temps, aussi énergique et aussi insouciant qu'un prolétaire. Sans ce rare concours moral, le nouveau pouvoir théorique n'obtiendrait jamais l'ascendant social que comporte la systématisation positive. Malgré cet ensemble de moyens intérieurs et extérieurs, il sentira bientôt que l'extrême imperfection de la nature humaine oppose d'éternels obstacles à la mission caractéristique du positivisme, la prépondérance habituelle de la sociabilité sur la personnalité.

Touchant accueil que trouva, chez les prolétaires, le saint hommage de notre MAÎTRE *à son angélique* INSPIRATRICE.

Fabien Magnin, raconte un incident qui eut lieu, à cette séance, et qui montre le touchant accueil que trouva, chez des prolétaires, le saint hommage de notre MAÎTRE à son angélique INSPIRATRICE.

«En parlant des mobiles qui le déterminaient à poursuivre son œuvre, Auguste Comte fit connaître l'influence heureuse et décisive que Mme Clotilde de Vaux avait exercée sur lui. Comme toujours il le fit, cette fois, en termes irréprochables

et attendris que personne ne semblait disposé à incriminer. Cependant, au moment de sortir, um personnage de mine et de tenue fort convenables dit à haute voix.... [1] Alors, un prolétaire picard, M. Guilbert, mécanicien, travaillant à Paris, avenue Parmentier, et le moins parleur d'entre nous, se tournant vers lui, articula ces mots: «... [2] Eh bien! Monsieur, je ne vous en fait pas mon compliment!» Il accompagna ces mots d'un indiscriptible mouvement d'épaules qui, s'ajoutant à notre murmure improbateur, déconcerta quelque peu notre élégant critique. L'incident en resta là; mais il ne fut pas oublié.» (Voir *Revue Occidentale*. Tome I, 1878, ps. 661 à 662).

1. Une phrase calomnieuse.—R. T. M.
2. Relevant avec indignation la calomnie, en ajoutant ce qui suit. —R. T. M.

Décès de la vénérable MÈRE *de* CLOTILDE.

PRÉFECTURE DU DÉPARTEMENT DE LA SEINE

EXTRAIT des minutes des Actes de Décès

RECONSTITUÉS EN VERTU DE LA LOI DU 12 FÉVRIER 1872

de Ficquelmont
Hamante (*sic*) Joséphine

11e Arrondissement de Paris. Année 1848

L'an mil huit cent quarante huit, le huit février à trois heures de relevée. Par devant nous, Jacques Simon Chaudé, chevalier de la légion d'honneur, adjoint au maire du onzième arrondissement de Paris, remplissant les fonctions d'officier de l'état civil. Sont comparus M. M. Joseph Simon Marie, Capitaine retraité, officier de la légion d'honneur, agé de soixante douze ans, demeurant rue Miromesnil, nº. 18, et Charles François Maximilien Marie, professeur de mathématiques, agé de vingt neuf ans demeurant rue du petit Bourbon, nº. 18, fils de la défunte, lesquels nous ont déclaré que Hamante (*sic*) Joséphine de Ficquelmout, agée de soixante sept ans, née à Barroy (*sic*) (Meurthe), mariée au susdit Joseph Simon Marie est décédée susdite rue du Petit Bourbon, nº. 18, ce jourd'hui à trois heurs du matin. Et les déclarants ont signé avec nous le présent acte après lecture, le décès ayant été dûment constaté. Signé: Marie, M. Marie et Chaudé—Pour

extrait conforme au registre. Delivré par nous Maire du onzième arrondissement. Signé : Desgranges.—Expedié et collationné. Signé: Carré, notaire à Paris. —Admis par la Commission (Loi du 12 Février 1872) Le Membre de la Commission. Signé: Felix Charoy. Pour expédition conforme : Paris, le dix neuf Octobre mil huit cente quatre vingt dix sept.

Le Secrétaire Général de la Préfecture
Pour le Secrétaire Général
Le Conseiller de Préiecture Délégué
(Siguature illisiblc)

Vu par nous M. Duvernoy juge pour la légalisation de la signature de M. Pelisse. Pour empêchement de M. le Président du Tribunal de 1ère Instance de la Seine.

Paris, le 19 Octobre 1897
(Signature illisible)

Discours sur l'ensemble du Positivisme

PAR

AUGUSTE COMTE

Auteur du *Système de Philosophie Positive*

Réorganiser, sans dieu ni roi,
par le Culte systématique de l'Humanité.

—

Nul n'a droit qu'à faire son devoir.

—

L'esprit doit toujours être le ministre du cœur
et jamais son esclave.

PRÉFACE

Après avoir publié, en 1842, le tome sixième et dernier de mon *Système de philosophie positive*, je commençai bientôt l'élaboration du *Système de politique positive*, ou *Traité de sociologie*, qui constitue le principal et le plus urgent des quatre traités annoncés à la fin de mon livre fondamental. Mais la longue persécution personnelle qui suivit cette publication m'a empêché d'accomplir aussi tôt que je l'espérais ce second grand ouvrage, composé de quatre volumes. Ces obstacles involontaires me déterminent aujourd'hui à publier séparément le *Discours préliminaire* qui servira de prélude général à ce nouveau traité. Il donnera d'avance une juste idée du développement systématique, surtout moral et social, qu'a reçu le positivisme d'après l'ensemble de mes dernières méditations.

Cet essor décisif est déjà caractérisé par l'exposition orale qui constitua, en février, mars, et avril 1847, le préambule philosophique du cours hebdomadaire que j'ai gratuitement professé, pendant dix-sept ans, à la mairie du troisième arrondissement de Paris. Le Discours actuel reproduit un fidèle équivalent de ces douze séances exceptio-

nelles, qui me rappelleront toujous le recueillement continu d'un nombreux auditoire, surtout prolétaire, pendant chacune de ces pénibles improvisations de trois ou quatre heures sur les plus éminents sujets.

J'y ai seulement introduit les modifications secondaires qu'exigeait la mémorable transformation survenue, en France, quand j'achevais d'écrire la première partie de ce discours. Ce changement inespéré m'a surtout permis de mieux caractériser la politique exceptionnelle la plus propre à seconder aujourd'hui la terminaison organique de la révolution occidentale, jusqu'à ce que l'élaboration philosophique ait graduellement dissipé l'interrègne spirituel, d'après le libre ascendant de la doctrine finale. On sentira ainsi que la même théorie historique qui détermine l'ensemble de l'avenir social est également apte à diriger la transition actuelle.

Cet écrit est surtout destiné à constater que le positivisme, toujours poussé par sa réalité caractéristique, constitue enfin un système complet et homogène, où tous les aspects humains convergent spontanément vers une entière unité, à la fois objective et subjective. Sans attendre l'ouvrage annoncé, les lecteurs bien préparés sentiront ainsi que cette synthèse finale, résumée dans le Culte de l'Humanité, surpasse nécessairement toutes les systématisations provisoires qui seules avaient pu surgir jusqu'ici, et surtout l'admirable ébauche propre au moyen âge. D'après cette comparaison naturelle avec le catholicisme, l'aptitude morale du positivisme deviendra bientôt aussi évidente que son aptitude intellectuelle, reconnue aujourd'hui par tous les vrais penseurs.

Quant à sa destination politique, j'ai surtout expliqué comment toute profonde apprécia-

tion sociale conduit aujourd'hui à fonder la réorganisation finale sur l'avénement du nouveau pouvoir spirituel que suscite la philosophie positive. Cette grande construction, dont le moyen âge nous a légué l'accomplissement, fut représentée, dans mon essor initial, dès 1825, comme la seule terminaison possible de notre immense révolution. Après avoir consacré les dix-sept années suivantes à poser la base philosophique qu'exigeait une telle solution, je me félicite aujourd'hui que la précocité de mes travaux ait permis a ma maturité de réaliser directement le hardi projet de ma jeunesse. Un système et un culte qui acceptent pleinement le programme moral et social du moyen âge, se montrent dignes de remplacer à jamais le catholicisme, et même s'y substituent déjà, quelque petit que soit encore le nombre des vrais positivistes. Désormais, c'est des prolétaires et des femmes que les prêtres de l'Humanité attendent le principal appui de leurs efforts systématiques pour reconstruire les opinions et régénérer les mœurs afin de réorganiser les institutions.

Cette coalition décisive, où les trois éléments sociaux étrangers au pouvoir politique concourent à fonder la force morale, sera dirigée par le *Comité Positif Occidental*, annoncé, à cette fin, dans mon premier grand ouvrage. Il faut donc regarder ce Discours comme le manifeste fondamental où ce comité rénovateur initie tout l'Occident à l'ensemble de ses opérations continues, et prépare la *Revue Occidentale* destinée à les seconder.

Tous ceux qui compareront cet écrit au traité philosophique sur lequel il repose remarqueront, peut-être avec surprise, l'heureux ascendant que le positivisme accorde directement

au sentiment, et même à l'imagination. Mon ouvrage fondamental fournit tous les germes de cette évolution décisive, en constituant, sur des bases inébranlables, l'universelle prépondérance, à la fois logique et scientifique, du point de vue social. Néanmoins, un tel développement semblait réservé à mon successeur, si une incomparable affection privée n'avait ranimé ma vie publique, au temps même où ma mission sociale exigeait ce salutaire ébranlement. Quoique l'ange méconnu d'où émana cette admirable impulsion ne puisse hélas ! en apprécier aujourd'hui les résultats irrévocables, je dois ici rendre à sa sainte mémoire un tribut de gratitude qui n'équivaudra jamais à l'immensité du bienfait. La composition du grand traité dont ce discours n'est que le préambule commença, en 1846, par la dédicace exceptionnelle qui, six mois après notre fatale séparation, put seule rouvrir le cours de mes travaux. Mais un hommage aussi mérité ne serait pas entièrement digne de son objet si je le liais à un simple fragment. Je ne dois pas l'isoler de l'ensemble de l'ouvrage qu'il caractérise spontanément. Malgré ma juste impatience de hâter l'éternelle identification par laquelle le public récompensera, j'espère, un lien sans exemple, je me suis borné à extraire de cette dédicace initiale l'épigraphe propre à ce discours préliminaire.

En terminant cette indispensable indication, qu'il me soit permis de remercier ici mes auditeurs des deux sexes pour la précieuse sympathie qui accueillit, l'an dernier, l'expansion involontaire arrachée à ma douleur par la coïncidence spontanée de ma séance relative aux femmes avec le premier anniversaire de notre catastrophe. Puisse cette intime alliance entre la vie privée et

la vie publique annoncer déjà l'un des plus nobles priviléges du nouveau culte, qui poussera dignement à vivre, autant que possible, au grand jour!

Cette importante connexité me conduit à compléter cette préface, en y consignant la juste réparation que je fis à M. Arago pendant ma séance positiviste du dimanche 27 février dernier. Elle est assez caractérisée par la lettre ci-jointe, que j'écrivis aussitôt à mon éminent collègue philosophique M. Littré, et dont j'obtins ensuite la reproduction dans plusieurs journaux, fran-

(1) MON CHER MONSIEUR LITTRÉ

Pendant ma prédication philosophique, je viens de faire deux importantes déclarations, naturellement connexes, dont je vous prie de compléter l'efficacité, en leur procurant, autant que vous le pourrez, une publicité plus étendue et plus durable que celle d'une simple exposition orale.

J'ai, d'abord, proclamé ma ferme résolution de ne jamais accepter aucune position politique proprement dite, même celle qui pourrait m'être conférée par la confiance directe de mes concitoyens : je n'ai point hésité à présenter ce solennel engagement comme ne m'étant pas seulement personnel, mais aussi comme commun à tous les philosophes positifs qui veulent désormais vouer sérieusement leur vie au sacerdoce de l'Humanité.

Ensuite, j'ai loyalement regretté d'avoir attaqué M. Arago, auquel je me suis efforcé de rendre sommairement une exacte justice intellectuelle et morale. Le besoin social de ménager toute puissance réelle, surtout l'ascendant moral, plus rare et plus important qu'aucun autre, s'aggrave beaucoup, de nos jours, par le prix exceptionnel qu'acquièrent les personnes en un temps où il ne peut encore exister de véritables principes. Tel est le motif essentiel d'après lequel j'ai blâmé comme inconsidérée ma critique antérieure, même quand sa justesse serait supposée complète.

Vous savez que l'urgence spéciale de la concorde entre tous ceux qui peuvent aujourd'hui concourir réellement au bien public m'a seule inspiré spontanément cette sincère manifestation, afin de ne pas contrarier involontairement le bien immense que peut faire M. Arago dans son éminente position actuelle. Mais, malgré votre rare modestie, mon scrupuleux amour de la vérité m'a forcé d'ajouter que je vous dois l'indication du mode que j'ai adopté : je vous remercierai toujours, et de me l'avoir proposé, et de m'avoir jugé capable de le suivre.

Tout à vous,
AUGUSTE COMTE.

Paris, le dimanche soir 27 février 1848.

çais, hollandais, et anglais. Je n'oublierai jamais que l'inspiration spontanée de cette heureuse démarche surgit, le lendemain d'une généreuse commotion sociale, pendant mon invocation quotidienne de la mémoire sacrée qui ne cessera jamais d'améliorer mon cœur.

Une telle manifestation me rappelle naturellement un doux devoir, que je me serais déjà honoré d'accomplir, si j'en eusse trouvé plus tôt une digne occasion.

Dans une seconde édition de mon ouvrage fondamental, je supprimerai ce que contient de défavorable à la personne de M. Poinsot la note la plus considérable du sixième volume. Cette juste rectification est déterminée par la belle conduite de cet éminent géomètre pendant tout le cours de la grave persécution indiquée ci-dessus. Ma sévérité philosophique eût peut-être dispensé tout autre savant de combattre, avec une infatigable noblesse, l'iniquité alors consommée envers moi. Puisse cette reconnaissance publique pour mon ancien maître mathématique témoigner doublement contre les reproches absolus de sécheresse morale qu'une appréciation empirique adresse encore à un genre de culture intellectuelle qui ne réagit ainsi que sur ses organes vulgaires!

Je ne terminerai pas ma préface sans y proclamer la gratitude que m'inspire le zèle généreux auquel je dois la possibilité de publier aujourd'hui ce Discours. Notre crise industrielle empêche tous les éditeurs d'entreprendre cette petite publication, quoiqu'ils la regardent comme impatiemment attendue. D'un autre côté, mon défaut total de fortune personnelle m'interdit, á cet égard, des avances incompatibles avec la spoliation que je souffre depuis quatre ans. Aussitôt

qu'une telle perplexité a été connue, ces obstacles matériels, qui pouvaient encore retarder longtemps cette urgente publication, ont été noblement levés par l'intervention spontanée de quelques éminents positivistes, étrangers à la France, mais considérant Paris comme le centre normal de la régénération occidentale. Je regrette que leur modestie me défende ici de signaler leurs noms à la juste reconnaissance de toute la nouvelle école philosophique.

Paris, le jeudi 22 juin 1848.

Note.—Nous devons rappeler que Littré devint bientôt un des plus coupables ennemis d'Auguste Comte et du Positivisme.

Il faut aussi rappeler que notre Maître finit par considérer tout projet de *Revue* comme contraire à la régénération sociale, et, dès lors, incompatible avec le Positivisme. R. T. M.

TABLEAU SOCIOLATRIQUE,

L'Amour pour principe, et l'Ordre pour base ; le Progrès pour but.

RÉSUMANT EN 81 FÊTES ANNUELLES

Vivre pour autrui. (La Famille, la Patrie, l'Humanité).

l'adoration universelle de l'Humanité.

LIENS FONDAMENTAUX.

- **1er Mois. L'Humanité.....**
  - 1er Jour de l'année... Fête synthétique du Grand-Être.
  - Fêtes hebdomadaires de l'Union sociale.
    - religieuse.
    - historique.
    - nationale.
    - communale.
- **2me Mois. Le Mariage.....**
  - complet.
  - chaste.
  - inégal.
  - subjectif.
- **3me Mois. La Paternité.....**
  - complète....
    - naturelle.
    - artificielle.
  - incomplète...
    - spirituelle.
    - temporelle.
- **4me Mois. La Filiation.....** *Mêmes subdivisions.*
- **5me Mois. La Fraternité....** *Idem.*
- **6me Mois. La Domesticité...**
  - permanente..
    - complète.
    - incomplète.
  - passagère.... *Même subdivision.*

ÉTATS PRÉPARATOIRES.

- **7me Mois. Le Fétichisme. ..**
  - spontané....
    - nomade. (*Fête des Animaux.*)
    - sédentaire. (*Fête du Feu.*)
  - systématique..
    - sacerdotal. (*Fête du Soleil.*)
    - militaire. (*Fête du Fer.*)
- **8me Mois. Le Polythéisme..**
  - conservateur.. (*Fête des Castes.*)
  - Intellectuel... (*Salamine.*)
    - esthétique. (*Homère. Eschyle, Phidias.*)
    - théorique. (*Thalès, Pythagore. Aristote; Hippocrate, Archimède, Apollonius, Hipparque.*)
  - social..... (*Scipion, César, Trajan.*)
- **9me Mois. Le Monothéisme..**
  - théocratique.. (*Abraham, Moïse, Salomon.*)
  - catholique ...
    - (*Saint-Paul.*)
    - (*Charlemagne.*)
    - (*Alfred.*)
    - (*Hildebrand.*)
    - (*Godefroi.*)
    - (*Saint-Bernard.*)
  - islamique.... (*Mahomet.*) (*Lépante.*)
  - métaphysique..
    - (*Dante.*)
    - (*Descartes.*)
    - (*Frédéric.*)

FONCTIONS NORMALES.

- **10me Mois. La Femme.....** Providence morale.
  - mère.
  - épouse.
  - fille.
  - sœur.
- **11me Mois. Le Sacerdoce.....** Providence intellectuelle.
  - incomplet.. (*Fête de l'Art.*)
  - préparatoire (*Fête de la Science.*)
  - définitif.....
    - secondaire.
    - principal. (*Fête des Vieillards.*)
- **12me Mois. Le Patriciat.....** Providence matérielle.
  - banque. (*Fête des Chevaliers.*)
  - commerce.
  - fabrication.
  - agriculture.
- **13me et dernier Mois. Le Prolétariat..** Providence générale.
  - actif. (*Fête des Inventeurs: Guttemberg, Colomb, Vaucanson Watt, Montgolfier.*)
  - affectif.
  - contemplatif.
  - passif. (*Saint-François-d'Assise.*)

Jour complémentaire..... Fête universelle des Morts.

Jour bissextile..... Fête générale des Saintes Femmes.

Paris, le samedi 7 Archimède 66 (1er Avril 1854).

AUGUSTE COMTE,

(10, rue Monsieur-le-Prince).

(*Catéchisme Positiviste*, édition apostolique de Jorge Lagarrigue, avec des notes de MIGUEL LEMOS, p. 402)

Les quatre premières éditions de ce Calendrier furent publiées, avec le préambule intitulé *Système de commémoration*, en avril 1849, avril 1850, février 1851, et mai 1852; la cinquième en octobre 1852, dans le *Catéchisme Positiviste*; la sixième en août 1854, dans le tome quatrième du *Système de politique positive*; et la septième, en août 1855, dans l'*Appel aux Conservateurs*.

CALENDRIER POSITIVISTE,

POUR UNE ANNÉE QUELCONQUE;

OU

TABLEAU CONCRET DE LA PRÉPARATION HUMAINE, destiné surtout à la transition finale de la république occidentale formée, depuis Charlemagne, par la libre connexité des cinq populations avancées, française, italienne, espagnole, britannique, et germanique :

PAR LE FONDATEUR DE LA RELIGION DE L'HUMANITÉ.

AVIS.

Les noms inscrits en italiques désignent des adjoints, qui, dans les anuées bissextiles, remplacent les types correspondants.

	PREMIER MOIS. **MOÏSE.** LA THÉOCRATIE INITIALE.	DEUXIÈME MOIS. **HOMERE.** LA POÉSIE ANCIENNE.	TROISIÈME MOIS. **ARISTOTE.** LA PHILOSOPHIE ANCIENNE.	QUATRIÈME MOIS. **ARCHIMÈDE.** LA SCIENCE ANCIENNE.	CINQUIÈME MOIS. **CESAR.** LA CIVILISATION MILITAIRE.	SIXIÈME MOIS. **SAINT PAUL.** LE CATHOLICISME.	SEPTIÈME MOIS. **CHARLEMAGNE.** LA CIVILISATION FÉODALE.
Lundi	1 Promethée. . . . . *Cadmus.*	Hésiode.	Anaximandre.	Théophraste.	Miltiade.	Saint-Luc. . . . . *Saint-Jacques.*	Théodoric-le-Grand.
Mardi	2 Hercule. . . . . *Thésée.*	Tyrtée. . . . . *Sapho.*	Anaximène.	Hérophile.	Léonidas.	Saint-Cyprien.	Pélage.
Mercredi	3 Orphee. . . . . *Tirésias.*	Anacreon.	Héraclite.	Érasistrate.	Aristide.	Saint-Athanase.	Othon-le-Grand. *Henri-l'Oiseleur.*
Jeudi	4 Ulysse.	Pindare.	Anaxagore.	Celse.	Cimon.	Saint-Jérôme.	Saint-Henri.
Vendredi	5 Lycurgue.	Sophocle . . . . . *Euripide.*	Démocrite. . . . . *Leucippe.*	Galien.	Xénophon.	Saint-Ambroise.	Villiers. . . . . *La Valette.*
Samedi	6 Romulus.	Théocrite. . . . . *Lonqus.*	Hérodote.	Avicenne. . . . . *Averrhoës.*	Phocion . . . . . *Épaminondas.*	Sainte-Monique.	Don Juan de Lépante. *Jean Sobieski.*
Dimanche	7 **Numa.**	**Eschyle.**	**Thalès.**	**Hippocrate.**	**Thémistocle.**	**Saint-Augustin.**	**Alfred.**
	8 Bélus. . . . . *Sémiramis.*	Scopas.	Solon.	Euclide.	Périclès.	Constantin.	Charles Martel.
	9 Sésostris.	Zeuxis.	Xénophane.	Aristée.	Phlippe.	Théodose.	Le Cid. . . . . *Tancrède.*
	10 Manou.	Ictinus.	Empédocle.	Théodose-de-Bythinie.	Démosthènes.	Saint-Chrysostome. *Saint-Basile.*	Richard . . . . . *Saladin.*
	11 Cyrus.	Praxitèle.	Thucydide.	Iléron. . . . . *Clésibius.*	Ptolémée Lagus.	Sainte-Pulchérie. . . . . *Marcien.*	Jeanne d'Arc. . . . . *Marina.*
	12 Zoroastre.	Lysippe.	Archytas. . . . . *Philolaüs.*	Pappus.	Philopœmeu.	Sainte-Geneviève-de-Paris.	Albuquerque. . . . *Walter Raleigh.*
	13 Les Druides. . . . . *Ossian.*	Apelles.	Apollonius de Tyane.	Diophante.	Polybe.	Saint-Grégoire-le-Grand.	Bayard.
	14 **Bouddha.**	**Phidias.**	**Pythagore.**	**Apollonius.**	**Alexandre.**	**Hildebrand.**	**Godefroi.**
	15 Fo-Hi.	Ésope . . . . . *Pilpai.*	Aristippe.	Eudoxe. . . . . *Aratus.*	Junius-Brutus.	Saint-Benoît. . . . . *Saint-Antoine.*	Saint-Léon-le-Grand. . . . *Léon IV.*
	16 Lao-Tseu.	Plaute.	Autisthènes.	Pythéas . . . . . *Néarque.*	Camille. . . . . *Cincinnatus.*	Saint-Boniface . . . . . *Saint-Austin.*	Gerbert. . . . . *Pierre Damien.*
	17 Meng-Tseu.	Térence . . . . . *Ménandre.*	Zénon.	Aristarque. . . . . *Bérose.*	Fabricius. . . . . *Régulus.*	Saint-Isidore-de-Séville. *St.-Bruno.*	Pierre-l'Ermite.
	18 Les théocrates du Tibet.	Phèdre.	Cicéron . . . . . *Pline-le-Jeune.*	Ératosthène. . . . . *Sosigène.*	Annibal.	Laufranc. . . . . *Saint-Anselme.*	Suger. . . . . *Saint Éloi.*
	19 Les théocrates du Japon.	Juvénal.	Épictète. . . . . *Arrien.*	Ptolémée.	Paul-Émile.	Héloïse. . . . . *Béatrice.*	Alexandre III. . . . *Thomas Becket.*
	20 Manco-Capac. . . . *Tanéhaméa.*	Lucien.	Tacite.	Albategnius . . . . . *Nassir-Eddin.*	Marius. . . . . *Les Gracques.*	Les arcbit. du moyen-âge. *St. Benezet.*	St.-François d'Ass. *St. Dominique.*
	21 **Confucius.**	**Aristophane.**	**Socrate.**	**Hipparque.**	**Scipion.**	**Saint-Bernard.**	**Innocent III.**
	22 Abraham . . . . . *Joseph.*	Ennius.	Xénocrate.	Varron.	Auguste. . . . . *Mécène.*	St.-François-Xav. *Ignace de Loyola.*	Sainte-Clotilde.
	23 Samuel.	Lucrèce.	Philon d'Alexandrie.	Columelle.	Vespasien. . . . . *Titus.*	St.-Charles-Borrom. *Fréd. Borrom.*	Ste-Bathilde. *Ste-Math.-de-Toscane.*
	24 Salomon . . . . . *David.*	Horace.	Saint-Jean-l'Évangéliste.	Vitruve.	Adrien. . . . . *Nerva.*	Ste.-Thérèse. *Ste.-Cather.-de-Sienne.*	St-Etienne-de-Hong. *Mat. Corvin.*
	25 Isaïe.	Tibulle.	Saint-Justin . . . . . *Saint-Irénée.*	Strabon.	Antonin. . . . . *Marc-Aurèle.*	St.-Vinc.-de-Paule. *L'abbé de l'Épée.*	Bourdaloue. . . . . *Claude Fleury.*	Sainte.-Élisabeth de Hongrie.
	26 Saint-Jean-Baptiste.	Ovide.	Saint-Clément-d'Alexandrie.	Frontin.	Papinien. . . . . *Ulpien.*	Bourdaloue. . . . . *Claude Fleury.*	Blanche de Castille.
	27 Haroun-al-Raschid. *Abdéra. III*	Lucain.	Origène . . . . . *Tertullien.*	Plutarque.	Alexandre-Sévère. *Aétius.*	W. Penn. . . . . *G. Fox.*	Saint Ferdinand III. *Alphonse X.*
	28 **Mahomet.**	**Virgile.**	**Platon.**	**Pline-l'ancien.**	**Trajan.**	**Bossuet.**	**Saint-Louis.**

	HUITIÈME MOIS. **DANTE.** L'ÉPOPÉE MODERNE.	NEUVIÈME MOIS. **GUTTEMBERG.** L'INDUSTRIE MODERNE.	DIXIÈME MOIS. **SHAKESPEARE.** LE DRAME MODERNE.	ONZIÈME MOIS. **DESCARTES.** LA PHILOSOPHIE MODERNE.	DOUZIÈME MOIS. **FREDERIC.** LA POLITIQUE MODERNE	TREIZIÈME MOIS. **BICHAT.** LA SCIENCE MODERNE.	
Lundi	1 Les Troubadours.	Marco-Polo. . . . . *Chardin.*	Lope de Vega . . . . . *Montalvan.*	Aibert-le-Grand. . *Jean de Salisbury*	Marie de Molina.	Copernic . . . . . *Tycho-Brahé.*	
Mardi	2 Bocace . . . . . *Chaucer.*	Jacques Cœur. . . . . *Gresham.*	Moreto . . . . . *Guillen de Castro.*	Roger Bacon. . . . . *Raimond Lulle.*	Côme de Médicis, l'ancien.	Kepler . . . . . *Halley.*	
Mercredi	3 Rabelais . . . . . *Swift.*	Gama . . . . . *Magellan.*	Rojas. . . . . *Joachim.*	Saint-Bonaventure. . . . . *Jean Bernoulli.*	Philippe de Comines. *Guicciardini.*	Huyghens. . . . . *Varignon.*	
Jeudi	4 Cervantes.	Neper. . . . . *Briggs.*	Otway.	Ramus. . . . . *Le Cardinal de Cusa.*	Isabelle de Castille.	Jacques Bernoulli. *Jean Bernoulli.*	
Vendredi	5 Lafontaine. . . . *Robert Burns.*	Lacaille. . . . . *Delambre.*	Lessing.	Montaigne. . . . . *Érasme.*	Charles-Quint. . . . . *Sixte-Quint.*	Bradley. . . . . *Roëmer.*	
Samedi	6 Foë. . . . . *Goldsmith.*	Cook. . . . . *Tasman.*	Goëthe.	Campanella. . . . . *Morus.*	Henri IV.	Volta. . . . . *Sauveur*	
Dimanche	7 **Arioste.**	**Colomb.**	**Calderon.**	**Saint-Thomas-d'Aquin.**	**Louis XI.**	**Galilée.**	
	8 Léonard de Vinci. . . *Le Titien.*	Benvenuto Cellini.	Tirso.	Hobbes. . . . . *Spinosa.*	L'Hôpital.	Viète. . . . . *Harriott.*	
	9 Michel-Ange. . . *Paul Véronèse.*	Amontons. . . . . *Wheatstone.*	Voudel.	Pascal. . . . . *Giordano Bruno.*	Barneveldt.	Wallis. . . . . *Fermat.*	
	10 Holbein. . . . . *Rembrandt.*	Harrison. . . . . *Pierre Leroy.*	Rsciue.	Locke . . . . . *Malebranche.*	Gustave-Adolphe.	Clairant. . . . . *Poinsot.*	
	11 Poussin. . . . . *Lesueur.*	Doilond. . . . . *Graham.*	Voltaire.	Vauvenargues. . *Mme. de Lambert.*	De Witt.	Euler . . . . . *Monge.*	
	12 Velasquez. . . . . *Murillo.*	Arkwright. . . . . *Jacquart.*	Métastase. . . . . Alfieri.	Diderot . . . . . *Duclos.*	Ruyter.	D'Alembert . . . . *Daniel Bernoulli.*	
	13 Teniers . . . . . *Rubens.*	Conté.	Schiller.	Cabanis . . . . . *Georges Leroy.*	Guillaume III.	Lagrange . . . . . *Joseph Fourier.*	
	14 **Raphael.**	**Vaucanson.**	**Corneille.**	Le Chancelier **Bacon.**	**Guillaume**-le-Taciturne.	**Newton.**	
	15 Froissart . . . . . *Joinville.*	Stévin. . . . . *Torricelli.*	Alarcon.	Grotius . . . . . *Cujas.*	Ximenès.	Bergmann. . . . . *Scheele.*	
	16 Camoens. . . . . *Spenser.*	Mariotte. . . . . *Boyle.*	Mme. de Motteville. . *Mme. Roland.*	Fontenelle. . . . . *Maupertuis.*	Sully. . . . . *Oxenstiern.*	Priestley. . . . . *Davy.*	
	17 Les Romancistes espagnols.	Papin. . . . . *Worcester.*	Mme. de Sévigné. . *Lady Montague.*	Vico. . . . . *Herder.*	Mazarin. . . . . *Walpole.*	Cavendish.	
	18 Châteaubriand.	Black.	Lesage . . . . . *Sterne.*	Fréret. . . . . *Winckelmann.*	Colbert . . . . . *Louis XIV.*	Guyton-Morveau. . . . . *Geoffroy.*	
	19 Walter-Scott. . . . *Fen. Cooper.*	Jouffroy . . . . . *Fulton..*	Mme. de Staal. . . *Miss Edgeworth.*	Montesquieu . . . . . *d'Agueseau.*	D'Aranda. . . . . *Pombal.*	Berthollet.	
	20 Manzoni.	Dalton. . . . . *Thilorier.*	Fieldiug. . . . . *Richardson.*	Buffon. . . . . *Oken.*	Turgot. . . . . *Camponanes.*	Berzélius. . . . . *Ritter.*	
	21 **Tasse.**	**Watt.**	**Molière.**	**Leibnitz.**	**Richelieu.**	**Lavoisier.**	
	22 Pétrarque. . . [*nade et Bunyan.*	Bernard de Palissy.	Pergolése. . . . . *Palestrina.*	Robertson . . . . . *Gibbon.*	Sidney. . . . . *Lambert.*	Harvey. . . . . *Ch. Bell.*	
	23 Thomas A'Kempis. *Louis de Gre.*	Guglielmini. . . . . *Riquet.*	Sacchini . . . . . *Grétry.*	Adam Smith . . . . . *Dunoyer.*	Franklin . . . . . *Hampden.*	Boërhaave. . . . . *Stahl et Barthez.*	
	24 Mme. de Lafayette. *Mme. de Staël.*	Duhamel (du Monceau). *Bourgelat.*	Gluck . . . . . *Lully.*	Kant . . . . . *Fichte.*	Washington. . . . . *Kosciusko.*	Linné. . . . . *Bernard de Jussieu.*	
	25 Fénelon. *St.-François-de-Sales.*	Saussure . . . . . *Bouguer.*	Beethoven. . . . . *Handel.*	Condorcet . . . . . *Feryuson.*	Jefferson. . . . . *Madison.*	Haller. . . . . *Vicq-d'Azyr.*	
	26 Klopstock. . . . . *Gessner.*	Coulomb. . . . . *Borda.*	Rossini. . . . . *Weber.*	Joseph de Maistre. . . . . *Bonald.*	Bolivar. . . . *Toussaint-Louverture.*	Lamarck. . . . . *Blainville.*	
	27 Byron. *Élisa Mercœur et Shelley.*	Carnot. . . . . *Vauban..*	Bellini . . . . . *Donizetti.*	Hegel . . . . . *Sophie Germain.*	Francia.	Broussais . . . . . *Moryagni.*	
	28 **Milton.**	**Montgolfier.**	**Mozart.**	**Hume.**	**Cromwell.**	**Gall.**	

Jour complémentaire. . . . . Fête universelle des MORTS.

Jour bissextile. . . . . Fête générale des SAINTES FEMMES.

Huitième édition, en Shakespeare 72 (octobre 1860).
dans la *Notice sur l'œuvre et sur la vie d'*AUGUSTE COMTE, par le Dr. Robinet.

Cette huitième édition a été modifiée d'après les indications manuscrites laissées par AUGUSTE COMTE.

OBSERVATION.

En comparant le tableau ci-joint à l'ensemble du volume précédent (3e volume de la *Politique Positive*), on peut nettement apprécier l'imperfection nécessaire du culte concret, incapable d'embrasser la majeure partie de la préparation humaine. Outre son impulssance, déja motivée, envers le fétichisme, la théocratie n'y peut être assez glorifiée, parce qu'une admirable abnégation nous cache ses meilleurs types; ce qui m'a forcé d'incorporer au mois initial quelques célébrations collectives, et même des illustrations fabuleuses. Dans tout le reste du calendrier, l'extension des fêtes se trouve rarement proportionnée à l'importance des évolutions : en sorte qu'un tableau destiné surtout à représenter l'ensemble de la transition occidentale en compare mal les principales phases. Il consacre trois mois à l'élaboration grecque, tandis que la civilisation romaine s'y condense dans un seul, dont la moitié ne concerne même qu'une préparation indirecte. Si deux mois suffisent réellement à l'idéalisation des neuf siècles du moyen âge, l'évolution moderne ne semble pas mériter un semestre. Parmi les cinq éléments de l'occidentalité, *le type espagnol n'est point assez honoré, parce que son admirable supériorité, surtout relative au sentiment, ne saurait être dignement appréciée en célébrant l'essor de l'intelligence et de l'activité.* Quoique les divers inconvénients d'un tel système puissent se trouver beaucoup atténués par la sagesse de ses interprètes, ils resteront toujours inhérents au culte concret, qui doit seulement préparer les âmes actuelles à la glorification abstraite du passé.

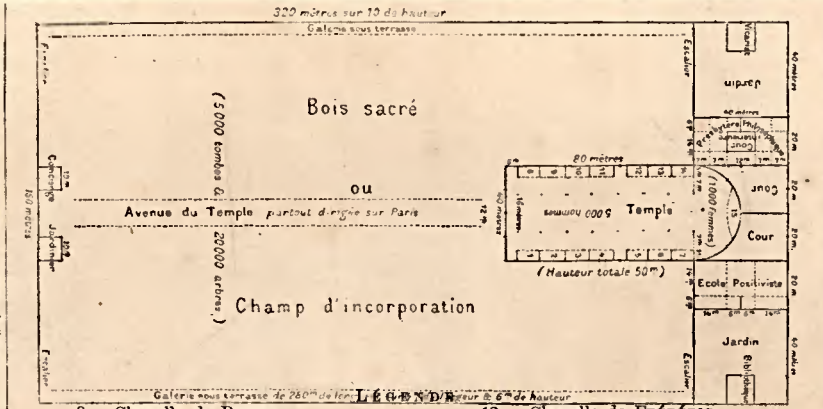
Pour compléter cette indication des imperfections nécessaires du Calendrier historique, *il faut noter que les services théoriques ou pratiques doivent y prévaloir sur le mérite moral*, afin d'apprécier l'essor des forces humaines pendant un âge incapable de les discipliner. *Cette institution n'est point destinée à fournir des types de conduite, qui ne pourront se multiplier assez que dans l'état normal*, mais à ramener des âmes anarchiques à la subordination envers le passé par la glorification concrète des progrès accomplis. Quoique une telle liste doive, après la transition, servir toujours pour le choix des prénoms, quand elle aura reçu l'extension convenable, cette destination ne cessera jamais d'exiger l'intervention du sacerdoce, afin d'éviter un vicieux patronage. Même en classant les types intellectuels, *j'ai dû quelquefois subordonner la valeur personnelle aux résultats effectifs*, qui dépendent surtout de la situation historique, favorable à certaines vocations et contraire à d'autres. Des six penseurs raugés sous Bacon, trois lui furent, à mes yeux, supérieurs, quoique cette prééminence n'ait pu se développer assez pour leur permettre de seconder autant l'évolution mentale; un pareil contraste existe entre Lagrange et Newton.

Tel est l'esprit suivant lequel il convient d'étudier et d'enseigner le tableau ci-joint, qui résume toute la commémoration. Quoique consacré surtout à l'immense transition qui devait conduire l'Occident de la théocratie à la sociocratie, il peut être aujourd'hui regardé comme représentant l'ensemble de la préparation humaine, dont cette évolution fournit le dénoûment. L'instinct de continuité ne fut réellement altéré que pendant ces trente siècles, que le positivisme termine en ralliant les occidentaux, de plus en plus révolutionnaires, à l'attitude normale des théocrates et des fétichistes, afin d'instituer l'association universelle. Outre que la construction générale du calendrier historique indique une destination purement provisoire, sa composition spéciale annonce directement le prochain avénement du culte normal, d'après la nature abstraite des deux célébrations finales. Car le dernier jour de chaque année et le jour additionnel des années bissextiles reproduisent ici les fêtes extrêmes du tableau sociolâtrique. (*Politique Positive*, tome IV, pgs. 402-404).

Imprimerie de l'Apostolat Positiviste du Brésil.

LÉGENDE

1. Chapelle de Moïse.
2. » d'Homère.
3. » d'Aristote.
4. » d'Archimède.
5. Chapelle de César.
6. » de S. Paul.
7. » de Charlemagne.



LÉGENDE

8. Chapelle de Dante.
9. » de Gutenberg.
10. » de Shakespeare.
11. » de Descartes.
12. Chapelle de Frédéric.
13. » de Bichat.
14. » des Treize Saintes ou d'Héloïse.
15. *Statue du vrai* Grand-Être, et *chaire sacerdotale*.

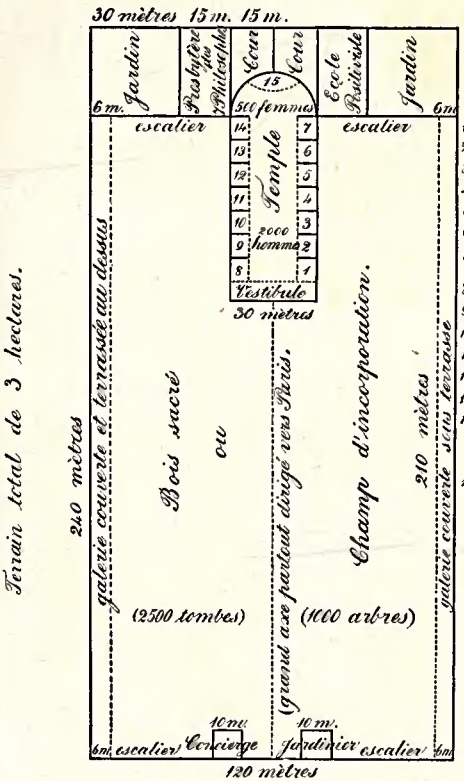
Plan général d'un grand temple de l'Humanité.

Versailles, E. Aubert, imprimeur, 6, avenue de Sceaux.

Plan du Temple de l'HUMANITÉ laissé par notre Maître (reproduit de la *Rev. Occ.* Tome 4, 1880, p. 176).

COPY BUT NOT FACSIMILE.

Plan général d'un Temple de l'Humanité.



Terrain total de 3 hectares.

Echelle de $\frac{1}{2000}$

1 Chapelle de Moïse
2. „ d'Homère
3. „ d'Aristote
4. „ d'Archimède
5. „ de César
6. „ de Saint Paul.
7. „ de Charlemagne
8 Chapelle de Dante
9. „ de Gutenberg
10. „ de Shakespeare
11. „ de Descartes
12. „ de Frédéric
13. „ de Bichat
14. „ des 13 Saintes ou d'Héloïse.
15. Statue du vrai Grand Être et chaise sacerdotale.

Dans chaque chapelle le clergé sera entouré de ses 4 héros suivant le calendrier Positiviste

Paris le lundi 1er Gutenberg 61
Auguste Comte
auteur du système de philosophie positive.
10 rue Monsieur le Prince

Ce plan sera annexé au Tome 4me et dernier de mon système de politique positive.

CLASSIFICATION POSITIVE DES FONCTIONS INTÉRIEURES DU CERVEAU

OU TABLEAU SYSTÉMATIQUE DE L'EXISTENCE MORALE.

(Aimer, penser, agir.) — (Ordre et progrès.)

PRINCIPE.

HUMANITÉ

MOTEURS AFFECTIFS.

Sentiments personnels.

- **Intérêt.**
  - Instinct de la conservation... de l'individu (1) (*instinct nutritif*)..... / de l'espèce (2) (*instinct sensuel*).....
  - Instinct du perfectionnement par destruction (3) (*instinct militaire*). / par construction (4) (*instinct industriel*)
- Orgueil (5) (besoin de la domination).....
- Vanité (6) (besoin de l'approbation).....

Sentiments domestiques.

- Amour conjugal (7).....
- Amour paternel (8).....
- Amour filial (9 ?).....
- Amour fraternel (10?).....

Sentiments sociaux.

- Attachement (11).....
- Vénération (12).....
- Bonté, ou amour universel (13) (*charité.*).....

Personnalité fondamentale. Sympathie. Sociabilité.

Décroissement d'énergie, accroissement de dignité.

IMPULSION. (LE CŒUR.)

MOYEN.

FONCTIONS SPÉCULATIVES.

- Contemplation, d'où matériaux..... — Statique, ou des *êtres* (concrète et synthétique) (14) *esthétique* ..... / Dynamique, ou des *événements* (abstraite et analytique) (15) *scientifique*
- Méditation, d'où constructions.... — Inductive, ou par *comparaison* (16) d'où *généralisation*..... / Déductive, ou par *coordination* (17) d'où *systématisation*.....
- Expression, d'où communication... — Mimique ou par les formes. / Vocale ..... (18).....

(Savoir pour prévoir, afin de pourvoir.)

CONSEIL. (L'ESPRIT.)

RÉSULTAT.

QUALITÉS PRATIQUES.

- Courage (19).....
- Prudence (20).....
- Persévérance (21).....

DÉCISION. (LE CARATÈRE.)

RELIGION

FORMULE POSITIVE DE LA VIE HUMAINE, TANT PRIVÉE QUE PUBLIQUE. — L'amour pour *principe.* / L'ordre pour *base* .... / Et le progrès pour *but* — VIVRE POUR AUTRUI.

DESTINATION.

Notre vie est destinée à perfetionner, autant que possible, l'ordre fondamental, en consacrant l'intelligence au service continu de la sociabilité; d'abord quant à notre condition extérieure; ensuite quant à notre nature intérieure, physique, intellectuelle, et surtout morale.

Paris, le lundi 22 Charlemagne 61. (9 juillet 1849).

FONCTIONS.

- La philosophie, vouée à la conception du *vrai* (l'existence), *systématise* d'abord les pensées, puis les sentiments, et enfin les actes;
- La poésie, vouée à la représentation du *beau* (la perfection), *idéalise* d'abord les sentiments, puis les actes, et enfin les pensées;
- La politique, vouée à la réalisation du *bon* (l'amélioration), *régit* d'abord les actes, puis les sentiments, et enfin les pensées.

(Ce tableau sera annexé, avec la formule ci-contre, au dernier chapitre du tome premier de mon *Système de politique positive*).

MODE.

Dans chaque opération, le *cœur* inspire et stimule; l'esprit conseille et prépare; le *caractère* décide et accomplit; la morale spontanée, directment émanée de l'amour, contrôle et domine tout (penchants, opinions et actions).

CHARITÉ, FOI, ESPÉRANCE.

HUMANITÉ

(VIVRE POUR AUTRUI.)

(Sainte-Clotilde 61.)

(Huitième rédaction; note de cette édition de l'Apostolat Positiviste du Brésil).

(Extrait du livre du Dr. G. Audiffrent: *Des maladies du* CERVEAU *et de l'innervation.*—Appendice. Paris 1874)

CLASSIFICATION POSITIVE DES FONCTIONS INTÉRIEURES DU CERVEAU,

(Aimer, penser, agir.) OU TABLEAU SYSTÉMATIQUE DE L'EXISTENCE MORALE. (Ordre et progrès. Vivre pour autrui.)

PRINCIPE.

L'HUMANITÉ

MOTEURS AFFECTIFS (10).

Sentiments personnels.

- Intérêt propre et direct
  - Instinct de la conservation
    - de l'individu (1)... instinct *nutritif*.....
    - de l'espèce ..... Instinct *sexuel* (2). Instinct *maternel* (3)
  - Instinct du perfectionnement
    - par destruction (4). instinct *militaire*.....
    - par construction (5) instinct *industriel*.....
- Intérêt relatif et indirect
  - Orgueil (6) (besoin de la domination).....
  - Vanité (7) (besoin de l'approbation).....

Personnalité fondamentale

Sentiments sociaux.

Spéciaux.
- Attachement (8) .....
- Vénération (9) .....

Général.
- Bonté ou amour universel (10), *charité*.....

Sociabilité

DÉCROISSEMENT D'ÉNERGIE. ACCROISSEMENT DE DIGNITÉ.

IMPULSION. (LE CŒUR.)

MOYEN.

FONCTIONS SPÉCULATIVES (5).

- Conception
  - Contemplation d'où matériaux
    - Statique, ou des êtres (concrète et synthétique) (11), *esthétique* .....
    - Dynamique, ou des événements (abstraite et analytique), (12) *scientifique* .....
  - Méditation d'où constructions
    - Inductive, ou par comparaison (13), d'où *généralisation*..
    - Déductive, ou par coordination (14), d'où *systématisation*..
- Expression d'où communication
  - Mimique, ou par les formes.
  - Vocale, ou par les sons....
  - (15).....

(Savoir pour prévoir, afin de pourvoir)

CONSEIL. (L'ESPRIT.)

RÉSULTAT.

QUALITÉS PRATIQUES (3).

- Activité
  - Prudence (16) .....
  - Courage (17) .....
- Persévérance (18).....

DÉCISION. (LE CARACTÈRE.)

RELIGION (DOGME, RÉGIME ET CULTE).

FORMULE POSITIVE DE LA VIE HUMAINE, TANT PRIVÉE QUE PUBLIQUE.

L'amour pour *principe*,
L'ordre pour *base*,
Et le progrès pour *but*.

(Agir parce qu'on aime, et penser pour agir.)

MODE. MOYENS. DESTINATION.

Notre vie est destinée à perfectionner le plus possible l'ordre fondamental, en consacrant l'intelligence au service continu de la sociabilité: d'abord quant à notre condiction extérieure; ensuite quant à notre nature intérieure, physique, intellectuelle, et surtout morale.

La philosophie, vouée à la conception du *vrai* (l'existence), *systématise* d'abord le pensées, puis les sentiments, et enfin les actes;
La Poésie, vouée à la représentation du *beau* (la perfection), *idéalise* d'abord les sentiments, puis les actes, et enfin les pensées;
La politique, vouée à la réalisation du *bon* (l'amélioration), *régit* d'abord les actes, puis les sentiments, et enfin les pensées.

Dans chaque fonction, le *cœur* inspire et stimule; l'esprit conseille et prépare; le *caractère* déeide et accomplit: la morale spontanée, directment émanée de l'amour, apprécie et règle tout, penchants, opinions et actions.

CHARITÉ, FOI, ESPERANCE

Paris, le dimanche 21 Shakespeare 61. (1)

AUGUSTE COMTE,
Auteur du *Système de philosophie positive*.
(10, rue Monsieur-le-Prince)

(Ce tableau sera annexé, avec la formule cicontre, au dernier chapitre du tome premier de mon *Système de politique positive*.)

* Cette formule sera mieux placée dans le premier chapitre du tome suivant. (1er Moïse 62).

HUMANITÉ

(ORDRE ET PROGRÈS — VIVRE POUR AUTRUI)

(Molière 61.) (1)

(Neuvième rédaction; note de cette édition de l'Apostolat Positiviste du Brésil). (Extrait du livre du Dr. G. Andffornt: *Des maladies du* CERVEAU *et de l'innervation*.—Appendice Paris 1874)

(1) 30 Septembre 1849. R. T. M.

CLASSIFICATION POSITIVE

HUMANITÉ — **VIVRE POUR AUTRUI**

DES DIX-HUIT FONCTIONS INTÉRIEURES DU CERVEAU,
OU
TABLEAU SYSTÉMATIQUE DE L'AME;
PAR L'AUTEUR DU *Système de philosophie positive.*

RÉSUMÉ DE LA THÉORIE CÉRÉBRALE.

AVIS—L'ensemble de ces dix-huit organes cérébraux constitue l'appareil nerveux central, qui, d'une part, stimule la vie de nutrition, et, d'une autre part, coordonne la vie de relation en liant ses deux sortes de fonctions extérieures. Sa région spéculative communique directement avec les nerfs sensitifs, et sa région active avec les nerfs moteurs. Mais sa région affective n'a de connexités nerveuses qu'avec les viscères végétatifs, sans aucune correspondance immédiate avec le monde extérieur, qui ne s'y lie qu'à l'aide des deux autres régions. Ce centre essentiel de toute l'existence humaine fonctionne continuellement, d'après le repos alternatif des deux moitiés symétriques de chacun de ses organes. Envers le reste du cerveau, l'intermittence périodique est aussi complète que celle des sens et des muscles. Ainsi, l'harmonie vitale dépend de la principale région cérébrale, sous l'impulsion de laquelle les deux autres dirigent les relations, passives et actives, de l'animal avec le milieu.

(AIMER, PENSER, AGIR.)
AGIR PAR AFFECTION, ET PENSER POUR AGIR.

PRINCIPE.

10 MOTEURS AFFECTIFS. (Penchants, dans l'état actif; et sentiments, dans l'état passif.)

7 PERSONNELS.

- **INTÉRÊT...** Instincts de la conservation..
  - de l'individu, ou *instinct nutritif*.....(1)
  - de l'espèce ...
    - *instinct sexuel*.....(2)
    - *instinct maternel*.....(3)
- **AMBITION..** Instincts du perfectionnement
  - par destruction, ou *instinct militaire* (4)
  - par construction, ou *instinct industriel* (5)
- **AMBITION..** Temporelle, ou Orgueil, besoin de domination.....(6).....
- **AMBITION..** Spirituelle, ou Vanité, besoin d'approbation.....(7).....

→ Egoïsme.

3 SOCIAUX.

- Spéciaux. **ATTACHEMENT**.....(8).....
- Spéciaux. **VÉNÉRATION**.....(9).....
- Général. **BONTÉ**, ou Amour universel (sympathie), *humanité*...(10).....

→ Altruisme.

→ Décroissement d'énergie, et accroissement de dignité, d'arrière en avant, de bas en haut, et des bords au milieu.

→ **IMPULSION.** (LE CŒUR.)

MOYEN.

5 FONCTIONS INTELLECTUELLES.

- **CONCEPTION** — Passive, ou Contemplation, d'où matériaux objectifs.
  - Concrète, ou relative aux êtres, essentiellement *synthétique*...(11)
  - Abstraite, ou relative aux événements, essentiellement *analytique* (12)
- **CONCEPTION** — Active, ou Méditation, d'où constructions subjectives.
  - Inductive, ou par comparaison, d'où *Généralisation*....(13).....
  - Déductive, ou par coordination, d'où *Systématisation*...(14).....
- **EXPRESSION..** Mimique, orale, écrite, d'où *Communication*.....(15).....

→ (Savoir pour prévoir, afin de pourvoir.)

→ **CONSEIL.** (L'ESPRIT.)

RÉSULTAT.

3 QUALITÉS PRATIQUES.

- **ACTIVITÉ..**
  - Courage.. .....(16).
  - Prudence .....(17).
- **PERMETÉ**, d'où *Persévérance*.. .....(18).....

→ **EXÉCUTION.** (LE CARACTÈRE.)

Ce tableau cérébral appartient au troisième chapitre (page 726)du tome premier, publié em Juillet 1851, de mon *Système de politique positive*. Il résume ma théorie subjective du cerveau, destiné à remplacer l'admirable mais insuffisante tentative de Gall.

AUGUSTE COMTE,
(10, rue Monsieur le Prince.)

(Onzième rédaction; note de cette édition de l'Apostolat Positiviste du Brésil).

Système de Politique Positive
ou
TRAITÉ DE SOCIOLOGIE,
Instituant la Religion de l'HUMANITÉ;
par Auguste COMTE,
Auteur du *Système de philosophie positive.*

TOME PREMIER [1]
Juillet 1851

PRÉFACE.
(*Extrait*)

Qu'est-ce qu'une grande vie?
Une pensée de la jeunesse, exécutée par l'âge mûr
(*Alfred de Vigny.*)

Le principal titre de ce traité coïncide avec le titre général que je choisis, en 1824, pour la seconde édition de l'opuscule fondamental qui, sous un titre special, avait, deux ans auparavant, caractérisé irrévocablement mon début philosophique. Cette conformité spontanée indique la pleine homogénéité d'une longue carrière systématique où, dès l'ouverture, le but était nettement signalé. Pour la mieux manifester, je terminerai le quatrième et dernier volume du traité actuel par la fidèle réimpression de tous mes travaux primitifs, depuis longtemps soustraits à la circulation, ou enfouis dans des recueils justement oubliés.

Mais, d'un autre côté, un tel intervalle entre la conception et la construction de ma philosophie politique, montre aussi que je n'eus pas d'abord un sentiment assez précis des conditions intellectuelles qu'exigeait cette grande rénovation. Je crois donc devoir ici compléter, envers cette mar-

1. La DÉDICACE fut écrite de lundi 28 septembre à 4 octobre 1846. (La troisième copie, sur pages volantes, est du samedi 31 octobre 1846).
Le DISCOURS PRÉLIMINAIRE (publié d'abord le samedi 29 juillet 1848) fut écrit de 1er. janvier à 18 juin 1848.
L'INTRODUCTION FONDAMENTALE fut écrite de lundi 22 Shakespeare 61 (1er. octobre 1849) à dimanche 27 Homère 62 (24 février 1850).
La *Préface* fut commencée le vendredi 17 Aristote 63. (Terminée le 23, en cinq jours, jeudi 20 mars 1851).
(*Rev. occ.* 2e. série. Tome VI. 1892. pages 442 à 444).—R. T. M.

che générale, l'insuffisante explication ébauchée dans la préface du tome sixième et dernier de mon *Système de philosophie positive*.

J'y ai assez indiqué comment, em 1822, ma découverte fondamentale des lois sociologiques me procura, dès l'âge de vingt quatre ans, une véritable unité cérébrale, en faisant intimement converger les deux ordres de tendances, scientifiques et politiques, qui m'avaient jusqu'alors partagé. Ma conviction personnelle d'avoir suffisamment accompli la préparation encyclopédique indispensable à ma mission sociale, permit à mon ardeur rénovotrice de me pousser aussitôt vers la construction directe de la doctrine destinée à terminer l'immense révolution occidentale. Dès 1826, mon travail décisif sur le pouvoir spirituel avait hautement voué l'ensemble de ma vie à fonder une autorité théorique vraiment digne de diriger l'entière régénération des opinions et des mœurs, en remplaçant définitivement le monothéisme épuisé. Ainsi se termina mon début septénaire, commencé, en 1820, par ma première coordination du passé moderne.

Cette dernière partie de mon ouverture me conduisit à mieux apprécier la principale difficulté de la synthèse totale que j'osais entreprendre. Je sentis bientôt que la foi nouvelle exigeait, chez tous les esprits systématiques, un fondement scientifique équivalent à celui que j'avais péniblement acquis, et dont j'espérais d'abord pouvoir ainsi dispenser le public. Ma propre loi hiérarchique me démontra que la philosophie sociale ne pouvait prendre son vrai caractère et comporter une irrésistible autorité qu'en reposant explicitement sur l'ensemble de la philosophie naturelle, partiellement élaborée pendant les trois derniers siècles. Cette reconstruction directe du pouvoir

spirituel me suscita promptement une méditation continue de quatre-vingts heures, qui aboutit à concevoir, comme préambule indispensable, la systématisation totale de la philosophie positive, dont je commençai l'exposition orale au printemps de la même année 1826.

Tel fut donc le résultat général de cette crise décisive, bientôt suivie d'un profond orage cérébral: l'immense opération que j'avais d'abord jugée unique se trouva décomposée en deux fondations successives, l'une essentiellement mentale, l'autre directement sociale. Dans la première, ma sociologie devait offrir le terme nécessaire de la difficile initiation qui, commencée par Thalès et Pythagore, venait de conduire Bichat et Gall jusqu'au seuil du dernier domaine propre à la positivité rationnelle. Sur cette base inébranlable, il fallait ensuite construire la nouvelle foi occidentale, et instituer le sacerdoce définitif. En un mot, la science réelle devait d'abord aboutir à la saine philosophie, capable de fonder enfin la vraie religion.

Ces deux phases connexes d'une évolution sans exemple devaient, sous peine d'une insuffisante harmonie, s'accomplir chez le même organe de l'Humanité. La première, retardée par ses difficultés propres et mes embarras personnels, m'absorba jusqu'à l'âge de la pleine maturité. En la terminant, en 1842, j'y annonçai nettement la seconde élaboration, dont je publiai, six ans après, le prélude décisif. A la philosophie positive, je fais donc succéder aujourd'hui la politique positive, qui deviendra ma principale construction, quoique nécessairement fondée sur la première.

Une telle réalisation du hardi projet de ma jeunesse constitue la meilleure récompense de

mon opiniâtre dévouement. Non moins vives et plus profondes, les mêmes tendances régénératrices qui échauffèrent mon zèle naissant animent aujourd'hui les approches de ma digne vieillesse. La vaste élaboration théorique qui remplit ce long intervalle ne m'apparaît désormais que comme un épisode nécessaire de l'incomparable mission que m'assigna l'ensemble de l'évolution humaine.

Malgré leur intime connexité, ces deux grands traités doivent donc différer essentiellement. L'esprit prévalut dans l'un, pour mieux caractériser la supériorité intellectuelle du positivisme sur un théologisme quelconque. Ici le cœur domine, afin de manifester assez la prééminence morale de la vraie religion. Le nouveau sacerdoce occidental ne pouvait dignement terminer la fatale insurrection de l'intelligence contre le sentiment qu'en procurant d'abord à la raison moderne une pleine satisfaction normale. Mais, d'après ce préambule nécessaire, les besoins moraux devaient ensuite reprendre directement leur juste prépondérance, pour construire une synthèse vraiment complète, où l'amour constitue naturellement le seul principe universel.

La diversité normale de ces deux élaborations successives y affecte même le mode d'exposition. Pour tirer d'une science dispersive les bases élémentaires de la saine philosophie, mon ouvrage fondamental dut offrir surtout un caractère de recherche et de discussion. En systématisant ici la religion universelle d'après des principes déjà construits, mon exposition dogmatique se rapproche davantage du vrai régime rationnel, où la conviction résulte beaucoup plus d'une réflexion solitaire que d'aucune controverse. Au vif attrait qu'inspira d'abord une féconde origina-

lité, succède maintenant l'imposante regularité d'une construction bien définie et assez préparée.

Toutes ces différences de forme se rattachent à la profonde diversité logique qui constitue le principal contraste intellectuel entre mes deux traités, conformément à leur nature et à leur destination respectives. Dans le premier, où il fallait prolonger l'initiation scientifique jusqu'à son dernier terme normal, j'ai dû scrupuleusement persister à préférer la méthode objective, qui convient seule à cet immense préambule, s'élevant toujours du monde à l'homme. Mais le succès même de cette marche préliminaire, qui m'a finalement conduit au vrai point de vue universel, doit faire ici prévaloir la methode subjective, source exclusive de toute systématisation complète, où l'on descend constamment de l'homme au monde. Ainsi régénérée par le positivisme, la logique supérieure qui guida nos constructions initiales convient encore davantage à nos synthèses finales. Sa prépondérance normale correspond naturellement à l'ascendant nécessaire du cœur sur l'esprit.

Quand ma grande élaboration objective me conduisit, en 1836, de la cosmologie à la biologie, je sentis aussitôt que l'exclusion scientifique de la méthode subjective ne pouvait être que provisoire, et mon premier chapitre biologique fit entrevoir déjà l'accord final des deux logiques. En constituant la présidence systématique du point de vue social, mon ouvrage fondamental prépara nécessairement leur concordance positive, directement établie dans le présent volume.

Ce résultat général de mon travail philosophique devient ici la source directe de ma con-

struction religieuse, qui commence par régénérer ainsi les conceptions scientifiques d'où elle surgit d'abord. Tel est l'objet propre de ce volume préliminaire, après le discours fondamental qui caractérise l'ensemble du traité. L'unité encyclopédique étant alors organisée, le tome second, consacré à la statique sociale, accomplit directement la principale synthèse, en établissant la théorie abstraite de l'ordre humain, résumé nécessaire de l'ordre universel. D'après cela, le volume suivant, relatif à la sociologie dynamique, détermine la marche totale de notre progrès, toujours réductible au développement graduel de cet ordre fondamental. Enfin, le tome quatrième, réservé aux applications décisives de la doctrine sociologique, institue spécialement la religion positive, ainsi résultée de notre nature dans l'ensemble du passé : il en complète l'avénement normal par l'organisation générale de la transation extrême.

Quant aux trois autres ouvrages qui doivent suivre celui-ci, d'après l'annonce finale de mon premier traité, les dix années de pleine vigueur cérébrale qui me séparent encore d'une sage retraite suffiront, j'ose l'assurer, à leur entière exécution, si ma situation matérielle devient assez calme. Mais l'infatigable persécution que la pédantocratie fait peser sur moi depuis sept ans, pouvant m'interdire cette terminaison, je me suis déterminé à développer ici les relations naturelles de ces trois compositions accessoires avec ma construction essentielle, sans altérer d'ailleurs leur propre accomplissement ultérieur. S'il me reste possible, j'écrirai d'abord les deux volumes de ma philosophie mathématique, ensuite le volume spécialement relatif à l'éduca-

tion universelle, et enfin celui qui systématisera l'action totale de l'homme sur le monde.

Après avoir assez indiqué la nature et la marche de ce nouveau traité, sa subordination nécessaire envers le précédent, et même ses liaisons générales avec les ouvrages suivants, il faut ici caractériser surtout l'heureuse exception personnelle qui m'a successivement procuré deux vies philosophiques aussi différentes. Elle résulte essentiellement de deux influences intellectuelles, l'une involontaire, l'autre volontaire, complétées, en temps opportun, par l'incomparable régénération morale que je dus à ma sainte passion.

Cette possibilité exceptionnelle d'accomplir successivement deux élaborations, dont chacune semble devoir absorber une carrière spéciale, dépendit d'abord de la précocité de mes travaux. Émancipé de toute théologie avant la fin de mon enfance, et promptement initié aux études positives, j'accomplis bientôt la transition métaphysique. Dès l'âge de vingt-deux ans, mon premier travail public sur la coordination historique annonça nettement l'ensemble de ma carrière philosophique, irrévocablement fixée, deux ans après, par ma découverte des lois sociologiques.

Mais cette précocité n'aurait pas suffi pour me procurer une second vie sans l'énergique résolution qui me fit sacrifier toute vanité littéraire au besoin majeur de terminer à temps mon immense tâche objective. Son exécution, qui dura douze ans, en eût exigé au moins six de plus, si je m'étais assujetti, comme je l'avais fait auparavant, à récrire mon manuscrit, au lieu de toujours livrer à la presse ma première rédaction, jamais suivie d'aucune correction importante. Cette seule précaution m'aurait préservé des

principaux reproches littéraires adressés à mon ouvrage fondamental, par des juges trop peu attentifs aux explications spéciales de sa dernière préface. Mes premiers opuscules, réimprimés à la fin du présent traité, indiqueront si le talent d'écrire m'est réellement interdit quand je me conforme aux usages qu'exige toujours le perfectionnement du style. Si j'avais ainsi procédé, ma seconde carrière n'aurait pu commencer qu'à un âge trop avancé pour comporter un digne cours. En même temps, l'admirable impulsion morale que je vais indiquer eût alors manqué d'opportunité. Ma rénovation exceptionnelle, directement vouée à la grande réorganisation occidentale, exigeait donc ce dédain apparent des éloges littéraires. Toutefois, je sais assez combien les conceptions philosophiques peuvent gagner par le mérite de l'expression pour m'efforcer de procurer cette nouvelle efficacité à mon livre fondamental, si les loisirs de ma retraite me permettent un jour de le récrire paisiblement, mais en respectant son originalité. Sans adopter davantage une coutume inopportune, j'ai mieux soigné la rédaction du présent traité, où les conditions de rapidité sont naturellement devenues moins impérieuses.

Ainsi pourvu du temps nécessaire à ma seconde carrière, il me manquait surtout l'impulsion profonde et permanente qui pouvait seule utiliser dignement cette disponibilité cérébrale. Fatigué de son immense course objective, mon esprit ne suffisait pas pour régénérer subjectivement ma force systématique, dont la principale destination était alors redevenue, comme dans mon début, plus sociale qu'intellectuelle. Cette indispensable renaissance, qui devait émaner du cœur, me fut procurée, il y a six ans, par l'ange

incomparable que l'ensemble des destinées humaines chargea de me transmettre dignement le résultat général du perfectionnement graduel de notre nature morale.

Pour comprendre assez sa sainte influence, il faut d'abord considérer la fatalité exceptionnelle qui m'avait jusqu'alors privé d'une suffisante culture affective, malgré l'organisation sympathique que je reçus d'une excellente mère. Soustrait, dès l'enfance, au cours ordinaire des émotions domestiques, par une funeste claustration scolastique, je fus ensuite poussé artificiellement vers l'existence spéculative, où ma nature ne m'entraînait que trop. Au début de ma virilité, le principal obstacle à ma tardive évolution morale surgit bientôt de la situation même que je choisis alors pour réparer mes lacunes involontaires, dont je sentais déjà la gravité. Tant que persista cette situation déplorable, qui ne devait point cesser par moi, elle m'interdit nécessairement toute digne satisfaction de cœur. Quand elle finit irrévocablement, au moment même où j'achevais mon traité fondamental, je pus enfin, après avoir goûté deux ans un calme indispensable, tendre librement vers un bonheur moins négatif, devenu d'ailleurs nécessaire à ma construction principale.

Mais cette intime tendance, dont l'énergie dut être proportionnée à sa compression exceptionnelle, ne m'aurait point assez régénéré si elle eût abouti à un type trop peu éminent. Victime, plus malheureuse, et surtout plus irréprochable, d'une équivalente fatalité, d'où résultait, encore plus dignement, une pareille liberté morale, Madame Clotilde de Vaux dirigea spontanément ma tardive initiation aux meilleurs sentiments humains. Une inaltérable pureté consolida notre tendresse,

et devint la principale source de ma résurrection morale, pendant une incomparable année d'union objective. Mon adoration subjective ne diffère ainsi du premier culte que par un exercice plus assidu et plus touchant, quoique moins vif. Ce mode final d'identification me fait journellement sentir la réalité de cette profonde sentence, familièrement échappée à la plume de ma sainte compagne: «Il n'y a, dans la vie, d'irrévocable que la mort.»

Le temps n'est point encore venu de rendre directement appréciable la supériorité complète de ce type féminin sur tous ceux que m'offrent l'étude du passé, l'observation du présent, et même la conception de l'avenir. Cinq ans de séparation objective ne suffisent pas pour garantir au public l'impartialité d'un jugement dont les vrais éléments lui sont inconnus. Le touchant début que je vais reproduire devra cependant faire entrevoir combien ce vertueux talent aurait servi et honoré l'humanité. Je regrette de ne pouvoir publier aussi un manuscrit plus étendu, unique legs de ma mourante collègue, qui me fut ravi par sa famille, malgré les ordres formels d'un père consciencieux. L'excellence, intellectuelle et morale, de cette admirable nature ne peut donc être assez sentie qu'en appréciant son éternelle réaction sur ma grande mission. Tous ceux qui ont sainement jugé les progrès récents du positivisme comprennent déjà, par une comparaison décisive, combien cette impulsion spontanée facilita le plein essor de mon vrai caractère philosophique, l'entière systématisation de l'existence humaine d'après la prépondérance du cœur sur l'esprit. Mes nouveaux services peuvent seuls obtenir que ce nom chéri devienne inséparable du mien dans les plus lointains souvenirs de l'humanité reconnais-

TEMPLE DE L'HUMANITÉ à Rio de Janeiro.

Chapelle d'HÉLOISE

Buste d'Héloïse par Decio Vilares. Images de Jeanne d'Arc (sans nom d'auteur) et de Ste. Thérèse; celle-ci de D. Vilares.

Catéchisme Positiviste,

ou

SOMMAIRE EXPOSITION DE LA RELIGION UNIVERSELLE,

EN ONZE ENTRETIENS SYSTÉMATIQUES

entre une Femme et un Prêtre de l'HUMANITÉ ;

par Auguste COMTE,

Auteur du *Système de philosophie positive*,
et du *Système de politique positive*.

Octobre 1852.

PRÉFACE

(Extrait)

. . . . . .

D'après cette théorie spéciale de la forme didactique, je me suis trouvé conduit, non seulement à justifier l'usage antérieur, mais aussi à l'améliorer, en ce qui concerne l'interlocuteur. L'indétermination totale de l'auditeur rendait essentiellement vague le mode dialogique, ainsi devenu même presque illusoire. Ayant systématisé l'institution empirique du dialogue, j'ai bientôt senti qu'elle resterait incomplète, et dès lors insuffisante, tant que l'interlocuteur n'y serait pas nettement défini, du moins pour l'auteur. C'est uniquement en se proposant une communication réelle, quoique actuellement idéale, que l'on peut assez développer tous les avantages essentiels d'une telle forme. On institue alors un véritable entretien, au lieu d'un récit dialogué.

En appliquant aussitôt ce principe évident, je devais spontanément choisir l'angélique inter-

locutrice qui, après une seule année d'influence objective, se trouve, depuis plus de six ans, subjectivement associée à toutes mes pensées comme à tous mes sentiments. C'est par elle que je suis enfin devenu, pour l'Humanité, un organe vraiment double, comme quiconque a dignement subi l'ascendant féminin. Sans elle, je n'aurais jamais pu faire activement succéder la carrière de saint Paul à celle d'Aristote, en fondant la religion universelle sur la saine philosophie, après avoir tiré celle-ci de la science réelle. La constante pureté de notre lien exceptionnel, et même l'admirable supériorité de l'ange méconnu, sont d'ailleurs assez appréciées déjà des âmes d'élite. Quand je révélais, il y a quatre ans, cette incomparable inspiration, en publiant mon *Discours sur l'ensemble du positivisme*, elle ne pouvait d'abord être jugée que d'après ses résultats intellectuels et moraux, dès lors sensibles aux cœurs sympathiques et aux esprits synthétiques. Mais, l'an dernier, le triple préambule qui distinguera toujours le tome premier de mon *Système de politique positive* permit à chacun d'apprécier directement cette éminente nature. Aussi, dans ma récente publication de second volume de ce même traité, ai-je déjà pu me féliciter ouvertement de la touchante unanimité des sympathies décisives qu'éprouvent les deux sexes envers la nouvelle Béatrice. Ces trois antécédents publics dissipent ici toute hésitation sur ma sainte interlocutrice, assez connue des lecteurs dignement préparés pour que nos entretiens puissent vraiment leur inspirer un intérêt propre et direct.

Une telle catéchumène remplit heureusement toutes les conditions essentielles du meil-

leur type didactique. Malgré sa supériorité personnelle, Madame Clotilde de Vaux me fut sitôt ravie qu'elle ne put être suffisamment initiée au positivisme, où tendaient spontanément ses vœux et ses efforts. Avant que la mort brisât irrévocablement cette affectueuse instruction, la douleur et le chagrin l'avaient profondément entravée. En accomplissant aujourd'hui subjectivement la préparation systématique que je pus à peine ébaucher objectivement, l'angélique disciple m'offre donc seulement les dispositions essentielles que présentent aussi la plupart des femmes et même beaucoup de prolétaires. Chez toutes ces âmes que le positivisme n'a point encore atteintes, je suppose uniquement, comme envers mon éternelle compagne, un profond désir de connaître la religion capable de surmonter l'anarchie moderne, et une sincère vénération pour son prêtre. Je dois même préférer des lecteurs qu'aucune culture scolastique ne détourne d'un suffisant accomplissement spontané de ces deux conditions préalables.

Tous ceux qui connaissent mon institution générale des véritables anges-gardiens, assez expliquée déjà dans ma *Politique positive*, savent d'ailleurs que le principal type féminin y devient habituellement inséparable des deux autres. Cette douce connexité convient même au cas exceptionnel qui m'offre réunies, chez ma chaste compagne immortelle, la mère subjective que suppose ma seconde vie, et la fille objective qui devait embellir une existence temporaire. Depuis que sa réserve invariable avait assez épuré mon affection pour l'élever au niveau de la sienne, j'aspirais seulement à l'union pleinement avouable qui devait résulter d'une adoption légale, conforme à l'inégalité de nos âges. Quand je

publierai notre digne correspondance [1]; ma lettre finale constatera directement ce saint projet, hors duquel nos fatalités respectives nous auraient interdit le repos et le bonheur.

C'est donc sans aucun effort que je vais appliquer ici les qualifications personnelles qu'impose habituellement l'instruction religieuse. Le sacerdoce positif exige, encore plus que le sacerdoce théologique, une entière maturité, surtout en vertu de son immense préparation encyclopédique. Voilà pourquoi j'ai placé l'ordination des prêtres de l'Humanité à l'âge de quarante-deux ans, après l'entière terminaison du développement corporel et cérébral, comme de la première vie sociale. Les noms de *père* et de *fille* deviennent donc spécialement convenables entre l'initiateur et la catéchumène, conformément à l'antique étymologie du titre sacerdotal. En les employant ici, je me rapproche spontanément des relations personnelles au millieu desquelles j'aurais vécu sans notre fatale catastrophe.

Mais cette concentration du saint entretien sur l'ange prépondérant ne doit pas plus dissimuler au lecteur qu'à moi-même la constante participation tacitement propre à mes deux autres patronnes. La vénérable mère et la noble fille adoptive, dont j'ai fait ailleurs connaître l'influence subjective et l'action objective, seront toujours ici présentes à mon cœur quand mon esprit subira dignement l'impulsion dominante. Devenus désormais inséparables, ces trois anges me sont tellement propres que leur concours continu vient de suggérer, à l'éminent ar-

[1] Cette correspondance ne fut publiée qu'en 1886, avec le Testament du Maître, ses prières et ses confessions formant un volume in 8° de 570 pages. Voir CATÉCHISME POSITIVISTE, avec des notes de Miguel Lemos, édition Jorge Lagarrigue.

tiste dont le positivisme s'honore aujourd'hui, une admirable inspiration esthétique, qui convertit un simple portrait en un tableau profond [1].

En instituant ainsi l'entretien didactique, mon travail s'y trouve autant facilité que celui du lecteur. Car une telle exposition publique se rapproche beaucoup des explications privées que m'aurait naturellement demandées ma sainte compagne si notre union objective s'était prolongée davantage, comme le prouve déjà ma lettre philosophique sur le mariage. La saison même où j'accomplis cette douce élaboration me rappelle spécialement, dans notre incomparable année, ses vœux spontanés d'initiation méthodique. Il me suffit donc de me reporter à sept ans en arrière pour concevoir objectivement ce que je dois aujourd'hui développer subjectivement, en attribuant à 1852 ma situation de 1845. Mais cette transposition forcée me procure la précieuse compensation de faire mieux apprécier l'angélique ascendant que je ne puis assez caractériser qu'en combinant deux admirables vers respectivement destinés à Béatrice et à Laure :

Quella che'mparadisa la mia mente [2]
Ogni basso pensier dal cor m'avulse [3]

1 Auguste Comte parle ici du tableau exécuté par Antoine Etex. Cette remarquable composition représentait le Fondateur de la Religion universelle écrivant sous l'inspiration de ses trois anges (sa mère, Clotilde, et Sophie). Après la mort d'Auguste Comte ce tableau resta entre les mains de l'*indigne veuve*, qui, par vengeance et dépit, fit effacer les figures accessoires, laissant à peine la tête du Maître. C'est tout ce qui reste de cette mémorable toile, conservée aujourd'hui dans le domicile sacré de la rue Monsieur-le-Prince. (Ibidem).

2 « *Celle qui emparadise mon âme.* » Dante. *Paradis*, Chant 28e, v. 3. (*Ibidem*)

3 « *M'arrache du cœur toute basse pensée.* » Pétrarque *Sonnets*. (*Ibidem*)

Ce tardif accomplissement d'une affectueuse initiation la rend d'ailleurs plus conforme aux dispositions paternelles qui prévalurent finalement envers celle qu'on m'associera toujours comme disciple et collègue à la fois. Son âge étant devenu fixe, suivant la loi générale de la vie subjective, le mien le surpasse de plus en plus, au point de ne me permettre déjà que des images filiales. Cette continuité plus parfaite de notre double existence perfectionne aussi l'harmonie totale de ma propre nature. En expliquant ainsi la constitution positive de l'unité humaine, je développe et je consolide la liaison fondamentale entre ma vie privée et ma vie publique. La réaction philosophique due à l'ange inspirateur devient alors aussi complète et aussi directe qu'elle puisse jamais l'être, et par suite pleinement irrécusable aux yeux de tous. J'ose donc espérer que, pour témoigner ma juste gratitude, la digne assistance des âmes d'élite suppléera bientôt à la profonde insuffisance que je sens au milieu de mes meilleures effusions quotidiennes, comme Dante envers sa suave patronne :

Non é l'affezion mia tanto profonda
Che basti a render voi grazia per grazia 1

Mais cette reconnaissance publique doit, autant que la mienne, s'étendre ici aux deux autres anges qui complètent ma principale impulsion féminine. Quelque lointain que soit, hélas ! l'imposant souvenir du parfait catholicisme qui domina ma noble et tendre mère, il me poussera toujours à faire prévaloir, mieux que dans ma jeunesse, la culture continue du sentiment sur celle de l'intelligence et même de l'activité.

1 *Mon affection n'est pas si profonde qu'elle suffise à vous rendre grâce pour grâce.* Dante. *Paradis.* Chant 4e, v. 121—122. (*Ibidem.*)

D'une autre part, si l'appréciation trop exclusive des fondements privés qu'exigent les véritables vertus publiques pouvait ici m'entraîner à méconnaître l'importance propre et directe de la moralité civique, je me rectifierais bientôt, d'après l'admirable sociabilité de ma troisième patronne. J'entreprends donc ce travail exceptionnel sous l'assistance spéciale de tous mes anges, quoique la coopération de deux d'entre eux doive y rester muette, sans altérer leurs titres personnels à la vénération universelle.

Appréciée sous un aspect plus général, cette institution didactique tend directement à caractériser profondément la religion correspondante. Car elle fait spontanément ressortir la nature fondamentale du régime positif, qui, destiné surtout à discipliner systématiquement toutes les forces humaines, repose principalement sur le concours continu du sentiment avec la raison pour régler l'activité. Or cette suite d'entretiens représente toujours le cœur et l'esprit se concertant religieusement afin de moraliser la puissance matérielle à laquelle le monde réel est nécessairement soumis. La femme et le prêtre y constituent, en effet, les deux éléments essentiels du véritable pouvoir modérateur, à la fois domestique et civique. En organisant cette sainte coalition sociale, chaque élément procède ici selon sa vraie nature: le cœur y pose les questions que résout l'esprit. Ainsi la composition même de ce catéchisme indique aussitôt la principale conception du positivisme: l'homme pensant sous l'inspiration de la femme, pour faire toujours concourir la synthèse et la sympathie, afin de régulariser la synergie.

D'après une telle institution du nouvel enseignement religieux, il s'adresse de préférence

au sexe affectif. Cette prédilection, déjà conforme au véritable esprit du régime final, convient surtout à la transition extrême, où toutes les influences propres à l'état normal doivent toujours fonctionner plus fortement, mais moins régulièrement. Quoique les dignes prolétaires me semblent devoir bientôt accueillir beaucoup cet opuscule décisif, il convient davantage aux femmes, surtout illettrées. Elles seules peuvent assez comprendre la prépondérance que mérite la culture habituelle du cœur, tant comprimée par la grossière activité, théorique et pratique, qui domine l'Occident moderne. C'est uniquement dans ce sanctuaire qu'on peut aujourd'hui trouver la digne soumission d'esprit qu'exige une régénération systématique. Pendant les quatre dernières années, un déplorable exercice du suffrage universel a profondément vicié la raison populaire, jusqu'alors préservée des sophismes constitutionnels et des complots parlementaires, concentrés chez les riches et les lettrés. Développant un aveugle orgueil, nos prolétaires se sont crus ainsi dispensés de toute étude sérieuse pour décider les plus hautes questions sociales. Quoique cette dégénération soit beaucoup moindre chez les occidentaux du Midi, que la résistance catholique abrita contre la métaphysique protestante ou déiste, des lectures négatives commencent à l'y trop propager. Je ne vois partout que les femmes, qui, d'après leur salutaire exclusion politique, puissent m'offrir un point d'appui suffisant pour faire librement prévaloir les principes d'après lesquels les prolétaires deviendront enfin capables de bien placer leur confiance théorique et pratique.

La profonde anarchie des intelligences motive d'ailleurs cet appel spécial de la religion po-

sitive au sexe affectif, en rendant plus nécessaire que jamais la prépondérance du sentiment, qui maintenant préserve seul la société occidentale d'une entière et irréparable dissolution. Depuis la fin du moyen âge, c'est uniquement l'intervention féminine qui contient secrètement les ravages moraux propres à l'aliénation mentale vers laquelle tendit de plus en plus l'Occident, et surtout son centre français. Ce délire chronique étant désormais à son comble, puisque aucune maxime sociale ne surmonte une discussion corrosive, les sentiments soutiennent seuls l'ordre occidental. Mais eux-mêmes se trouvent déjà fort altérés d'après les réactions sophistiques, toujours favorables aux instincts personnels, qui d'ailleurs ont plus d'énergie.

Parmi les trois penchants sympatiques propres à notre vraie constitution cérébrale, les deux extrêmes sont très affaiblis, et le moyen presque éteint, chez la plupart des hommes qui maintenant participent activement à l'agitation occidentale. En pénétrant au sein des familles actuelles, on voit combien l'attachement conserve peu de force dans les relations qui doivent le développer le mieux. Quant à la bonté générale, tant prônée aujourd'hui, elle indique davantage la haine des riches que l'amour des pauvres. Car la philanthropie moderne exprime trop souvent une prétendue bienveillance avec les formes propres à la rage ou à l'envie. Mais le plus usuel des trois instincts sociaux, comme offrant la seule base directe de toute vraie discipline humaine, est encore plus altéré que les deux autres. Cette dégénération, sensible surtout parmi les lettrés et les riches, s'étend même chez les prolétaires, à moins qu'une sage indifférence ne les détourne du mouvement politique.

La vénération peut cependant persister au milieu des plus grands égarements révolutionnaires, dont elle fournit spontanément le meilleur correctif. J'en fis jadis l'épreuve personnelle pendant la phase profondément négative qui dut précéder mon essor systématique. Alors l'enthousiasme me préserva seul d'une démoralisation sophistique, quoiqu'il m'exposât spécialement aux séductions passagères d'un jongleur superficiel et dépravé [1]. La vénération constitue aujourd'hui le signe décisif qui caractérise les révolutionnaires susceptibles d'une véritable régénération, quelque arriérée que soit encore leur intelligence, surtout parmi les communistes illettrés.

Mais, quoique ce précieux symptôme se vérifie maintenant chez l'immense majorité des négativistes, il manque certainement à la plupart de leurs chefs, sous une anarchie qui fait partout prévaloir temporairement les mauvaises natures. Ces hommes vraiment indisciplinables exercent, malgré leur petit nombre, une vaste influence, qui dispose à la fermentation subversive tous les cerveaux dépourvus de convictions inébranlables. Envers cette peste occidentale, il ne peut maintenant exister d'autre ressource habituelle que le mépris des populations ou la sévérité des gouvernements. Mais la doctrine qui seule régularisera cette double garantie ne saurait d'abord

1 Fait allusion à Saint-Simon, le fondateur de la célèbre école industrialiste. Sur les relations d'Auguste Comte avec ce sophiste, voyez ; *Philosophie Positive*, t. VIe, préf., p, 7. note ; *Politique Positive*, t. IIIe, p. 15 ; *Lettres à M. Valat*, p. 36-37, 51, 75, 106-107, et surtout toute la lettre XVI, p. 112 ; la biographie d'Auguste Comte par le Dr. Robinet ; *La loi des Trois Etats*, par le Dr. Sémérie ; et un article du directeur de la *Revue Occidentale*, publiée dans le t. IXe de cette revue. (*Ibidem*)

Voir aussi *l'Évolution originale* d'Auguste Comte; recueil des documents jusqu alors parus. Publication n 243 de l'Apostolat positiviste du Brésil, parue en Juillet 1913.—R. T. M.

comporter d'autre appui déeisif que le sentiment féminin, bientôt assisté par la raisou prolétaire.

Sans la digne intervention du sexe affeetif, la diseipline positive ne parviendrait point à refouler aux derniers rangs ees prétendus penseurs qui tranehent en soeiologie quoiqu'ils ignorent l'arithmétique. Car, le peuple, partageant eneore, à beaueoup d'égards, leurs viees prineipaux, reste ineapable jusqu'iei de seeonder le nouveau sacerdoee eontre ees dangereux parleurs. Je ne puis, du moins, espérer immédiatement un eoneours eolleetif que ehez les prolétaires demeurés étrangers à nes débats politiques, quoique spontanément attaehés, eomme les femmes elles-mêmes, au but soeial de la graude révolution. Tel est le double milieu préparé pour ee eatéehisme.

Outre les motifs généraux qui doivent iei diriger vers les femmes ma prineipale attentiou, je fus, depuis longtemps, eonduit à faire surtout dépendre d'elles l'avénement déeisif de la solution oeeidentale indiquée par l'ensemble du passé.

D'abord, il serait absurde de prétendre terminer sans elles la plus eomplète des révolutions humaines, tandis qu'elles partieipèrent profondément à toutes les rénovations antérieures. Leur répugnanee instinetive envers le mouvement moderne suffirait pour le rendre stérile, si elle était vraiment invineible. C'est de là que proeède, au fond, l'étrange et funeste anomalie qui impose des ehefs rétrogrades à des populations progressives, eomme si l'idiotisme et l'hypoerisie devaient fournir les garanties offieielles de l'ordre oeeidental. Jusqu'à ee que la religion positive ait assez surmouté ees résistanees fémi-

nines, elle ne pourra point développer suffisamment, envers les principaux partisans des diverses doctrines arriérées, la réprobation décisive que mérite leur infériorité mentale et morale.

Ceux qui nient maintenant l'existence naturelle des affections désintéressées deviennent justement suspects de ne repousser, à cet égard, les démonstrations de la science moderne que d'après l'imperfection radicale de leurs propres sentiments. Ne poursuivant le moindre bien que sous l'appât d'une rétribution infinie ou par la crainte d'un éternel supplice, leur cœur se montre aussi dégradé que l'est évidemment leur esprit, vu l'absurdité de leurs croyances. Pourtant, la tacite adhésion des femmes confie encore la direction officielle de l'Occident à ceux que de tels caractères feront sagement exclure de toute fonction supérieure, quand le positivisme aura dignement systématisé la raison publique.

Mais la Religion de l'Humanité privera bientôt la rétrogradation de cet auguste appui que lui conserve seule une juste horreur de l'anarchie. Car, malgré des préventions empiriques, les femmes sont très disposées à bien apprécier l'unique doctrine qui puisse aujourd'hui concilier radicalement l'ordre et le progrès. Elles reconnaîtront surtout que cette synthèse finale, quoique embrassant toutes les faces de notre existence, fait mieux prévaloir le sentiment que la synthèse provisoire qui lui sacrifiait l'intelligence et l'activité. Notre philosophie devient pleinement conforme à l'esprit féminin, en terminant l'échelle encyclopédique par la morale, qui, comme science et comme art, constitue nécessairement l'étude la plus importante et la plus difficile, résumant et dominant toutes les autres.

Développant enfin le sentiment chevaleresque, comprimé jadis par les conflits théologiques, le culte positif érige le sexe affectif en providence morale de notre espèce. Chaque digne femme y fournit habituellement la meilleure représentation du vrai Grand-Être. Systématisant la famille, comme base normale de la société, le régime correspondant y fait dignement prévaloir l'influence féminine, devenue enfin le suprême arbitre privé de l'éducation universelle. A tous ces titres, la vraie religion sera pleinement aprécíée par les femmes, aussitôt qu'elles connaîtront assez ses principaux caractères. Celles même qui regretteraient d'abord des espérances chimériques ne tarderont point à sentir la supériorité morale de notre immortalité subjective, dont la nature est profondément altruiste, sur l'ancienne immortalité objective, qui dut toujours être radicalement égoïste. La loi du veuvage éternel, qui caractérise le mariage positiviste, suffirait pour instituer, à cet égard, un contraste décisif.

Afin de mieux incorporer les femmes à la révolution occidentale, il faut concevoir sa dernière phase comme devant leur offrir un profond intérêt spécial, directement relatif à leur propre destinée.

Les quatre grandes classes qui composent le fond de la société moderne durent subir successivement l'ébranlement radical qu'exigeait d'abord sa régénération finale. Il commença, dans le dernier siècle, par l'élément intellectuel, instituant enfin une insurrection décisive contre l'ensemble du régime théologique et militaire. L'explosion temporelle qui devait s'ensuivre surgit bientôt d'une bourgeoisie qui, depuis longtemps, aspirait de plus en plus à remplacer la noblesse. Mais la résistance européenne de celle-ci ne put

être surmontée qu'en appelant les prolétaires français au secours de leurs nouveaux chefs temporels. Introduit ainsi dans la grande lutte politique, le prolétariat occidental éleva d'irrésistibles prétentions sur sa juste incorporation à l'ordre moderne, quand la paix lui permit une suffisante manifestation de ses propres vœux. Toutefois, cet enchaînement révolutionnaire n'embrasse point encore l'élément le plus fondamental du vrai régime humain. La révolution féminine doit maintenant compléter la révolution prolétaire, comme celle-ci consolida la révolution bourgeoise, émanée d'abord de la révolution philosophique.

C'est seulement alors que l'ébranlement moderne aura vraiment préparé toutes les bases essentielles de la régénération finale. Tant qu'il ne s'étend point jusqu'aux femmes, il ne peut aboutir qu'à prolonger nos déplorables oscillations entre la rétrogradation et l'anarchie. Mais ce complément décisif résulte de l'ensemble des phases antérieures plus naturellement qu'aucune d'elles n'émana de la précédente. Il se lie surtout à la révolution populaire, d'après l'évidente solidarité qui subordonne l'incorporation sociale du prolétariat au digne affranchissement de la femme envers tout travail extérieur. Sans cette universelle émancipation, complément nécessaire de l'abolition du servage, la famille prolétaire ne saurait être vraiment constituée, puisque l'existence féminine y reste habituellement abandonnée à une horrible alternative entre la misère et la prostitution.

Le meilleur résumé pratique de tout le programme moderne consistera bientôt dans ce principe incontestable : *L'homme doit nourrir la femme*, afin qu'elle puisse remplir convenablement sa sainte destination sociale. Ce catéchisme

fera, j'espère, apprécier l'intime connexité d'une telle condition avec l'ensemble de la grande rénovation, non seulement morale, mais aussi mentale, et même matérielle. Sous la sainte réaction de la révolution féminine, la révolution prolétaire se purgera spontanément des dispositions subversives qui la neutralisent jusqu'ici. Tendant partout à faire justement prévaloir l'influence morale, le sexe affectif réprouve spécialement les brutalités collectives : il supporte encore moins le joug du nombre que celui de la richesse. Mais sa secrète impulsion sociale produira bientôt des modifications aussi précieuses, quoique plus indirectes, envers les deux autres faces de la révolution occidentale. Elle y secondera l'avénement politique du patriciat industriel et du sacerdoce positif, en les disposant à se dégager irrévocablement des classes hétérogènes et éphémères qui dirigèrent la transition négative. Ainsi complétée et purifiée, la révolution occidentale tendra fermement et systématiquement vers sa paisible terminaison, sous la direction générale des vrais serviteurs de l'Humanité. L'impulsion organique et progressive écartera partout les rétrogrades et les anarchistes, en traitant toute prolongation de l'état théologique ou de l'état métaphysique comme une infirmité cérébrale qui rend impropre à gouverner.

Telles sont les conditions essentielles qui représentent la composition de ce catéchisme comme pleinement adaptée à sa principale destination, actuelle ou permanente. Quand la religion positive aura suffisamment prévalu, il en deviendra le meilleur résumé usuel. Maintenant il doit servir, à titre d'aperçu général, pour en préparer le libre avénement, par une propaga-

tion décisive, qui manquait jusqu'ici d'un guide systématique.

L'ensemble de cette construction épisodique caractérise, même par sa forme et sa marche, tous les grands attributs, intellectuels et moraux, de la foi nouvelle. On y sentira toujours une digne subordination de la raison masculine au sentiment féminin, afin que le cœur applique toutes les forces de l'esprit à l'enseignement le plus difficile et le plus important. Sa réaction finale doit donc faire respecter, et même partager, mon culte intime envers l'ange incomparable d'où procèdent à la fois les inspirations principales et leur meilleure exposition. Après de tels services, ma sainte interlocutrice deviendra bientôt chère à toutes les âmes vraiment régénérées. Désormais inséparable de la mienne, sa propre glorification constituera ma plus précieuse récompense. Irrévocablement incorporée au véritable Être-Suprême, sa tendre image m'en fournit, aux yeux de tous, la meilleure personnification. Dans chacune de mes trois prières quotidiennes, cette double adoration résume tous mes vœux d'intime perfectionnement par l'admirable souhait où le plus sublime des mystiques préparait, à sa manière, la devise morale du positivisme (*Vivre pour autrui*),

Amem te plus quàm me, nec me nisi propter te ! 1

AUGUSTE COMTE,

Fondateur de la Religion de l'HUMANITÉ.

Paris, le 25 Charlemagne 64 (dimanche 11 juillet 1852).

1 « *Que je t'aime plus que moi-même et que je ne m'aime que pour l'amour de toi.* » *Imitation de Jésus-Christ.* Livre III. Chap. V. (*Ibidem.*)

République Occidentale.

Ordre et Progrès. — Vivre pour autrui.

Conseils urgents,

adressés, par le Fondateur de la Religion de l'Humanité,

à tous les vrais républicains français.

1° Prédire leur devise à Liberté et Fraternité.

2° conjurant, au nom de leur cause, et même complétant, la récente abolition du régime parlementaire en France,

Fonder leur gouvernement sur une dictature (jugement énergique), mais purement pratique,

dont le caractère toujours progressif soit garanti par une pleine, et inviolable liberté d'exposition et de discussion.

3° Exclure de tous les offices vraiment politiques, même gratuits, quiconque y participa depuis le 24 Février 1848.

Paris, le 4 Aristote 65 (Mardi 1er Mars 1853),

Auguste Comte

auteur du Système de philosophie positive, du Système de politique positive, et du Catéchisme positiviste.

(10, rue Monsieur-le-Prince.)

Autographe d'Auguste Comte

Système de Politique Positive,

ou

TRAITÉ DE SOCIOLOGIE,

Instituant la Religion de l'HUMANITÉ;

par Aguste COMTE,

Auteur du *Système de philosophie positive.*

TOME QUATRIÈME ET DERNIER.

Contenant le TABLEAU SYNTHÉTIQUE DE L'AVENIR HUMAIN.

Ce volume final est terminé par un APPENDICE GÉNÉRAL, qui réproduit tous les opuscules primitifs de l'auteur sur la philosophie sociale.

Août 1854.

INVOCACION FINALE.

(Voyez la Dédicace, au tome premier.)

Non è l'affezion mia tanto profonda,
Che basti a render voi grazia per grazia.

(DANTE.)

Vivre pour autrui.—Vivre au grand jour.

—

Paris, le lundi 9 Dante 66 (24 juillet 1854)

NOBLE ET TENDRE PATRONNE,

Huit ans se sont écoulés depuis que ma reconnaissance, mes regrets, et ma résignation offrirent à ta sainte mémoire, au milieu de l'année du deuil, une dédicace exceptionnelle, qui ne put être publiée que cinq ans après. Quoique la manifestation actuelle s'écarte davantage des usages universels, elle excitera moins de surprise, parce qu'elle termine une élaboration dont les principales phases motivent de plus en plus un tel hommage. Peut-être ferai-je ainsi surgir une institution complémentaire, qui désormais consolidera, d'après la sanction publique, la digne dédicace de toute construction successive.

Le retard involontaire que subit la publication de mon hommage initial fut heureusement compensé par la participation immédiate des âmes d'élite, que mon discours préliminaire préparait, depuis trois ans, à ratifier la consécration qu'il annonça. Je dois davantage obtenir un résultat analogue, en complétant ici la sainte dédicace, dont tous mes dignes lecteurs ont pleinement apprécié la validité. Vu le déréglement des esprits actuels, ce volume sera souvent examiné, du moins d'abord, sans aucune connaissance des trois précédents. Mais il suffit pour motiver l'hommage final, qui ramènera bientôt à la consécration initiale. Plus systématique qu'aucun autre, il fait mieux ressortir la connexité, dont je te dois le sentiment décisif, entre la synthèse et la sympathie.

Chacun des sept pas essentiels de ma construction religieuse caractérise spécialement l'angélique influence que son début proclama. Ton concours est inconstestable envers les trois qui distinguent le tome initial, quoiqu'on ne le sente assez que pour le premier d'entre eux. Mon ouvrage fondamental avait irrévocablement dévoilé l'existence composée et continue qui domine de plus en plus l'ensemble des affaires terrestres. Il avait même proclamé graduellement la prépondérance du cœur sur l'esprit, comme unique source, spontanée ou systématique, de l'harmonie humaine. La nature et la destinée du Grand-Être se trouvant ainsi révélées, il suffisait, pour instituer la religion universelle, qu'une sainte tendresse me rendit assez familier le principe fondamental où venait d'aboutir ma première vie. Voilà comment le dogme de l'Humanité surgit, à l'anniversaire initial de notre catastrophe, dans le cours décisif

d'où dérive tout ce traité. Quiconque a bien senti cette filiation doit maintenant reconnaître qu'il faut la faire remonter jusqu'à la dédicace qui, quelques mois avant, formula la première manifestation de tous les germes d'un tel progrès.

Ta participation n'est moins sentie, envers les deux pas propres à la seconde moitié, du tome initial, que parce qu'ils ne sont point encore devenus aussi familiers à la plupart de mes disciples. Quand j'introduisis le titre de positiviste, un public empirique et sceptique le jugea non moins contradictoire qu'étrange. Je l'ai fait, en trente ans, tellement grandir qu'il est recherché, comme gage d'ordre autant que de progrès, par beaucoup de ceux qui n'en remplissent pas les principales conditions. Parmi les sept acceptions qu'il combine, la dernière, que je ne pouvais assez sentir sans toi, reste la moins appréciée, quoiqu'elle soit la plus décisive, comme concernant directement la seule source de la véritable unité. Ceux qui reconnaissent le mieux la connexité nécessaire des six caractères propres à l'esprit positif, à la fois réel, utile, certain, précis, organique, et même relatif, n'ont point assez accompli leur régénération pour lier le stitres intellectuels à la qualification morale. Mais, quoique je sois encore la seule âme où *positif* soit aussi devenu, grâce à toi, l'équivalent de *sympathique*, je ne doute pas que tous me vrais disciples ne me suivent bientôt jusque-là, sous l'irrésistible impulsion de la synthèse que je viens d'achever. Alors l'ensemble de la révolution occidentale se trouvera familièrement résumé par la pleine régénération d'un terme fondamental, qui désormais caractérisera la meilleure moralité, sans perdre les avantages propres à sa matérialité primitive.

Une telle issue se trouve annoncée par l'ap-

préciation naissante des deux pas complémentaires du tome premier, qui, quoique intellectuels, manifestent directement la source affective de la vraie synthèse. La systématisation de la logique positive, d'après l'irrévocable avénement de la méthode subjective, caractérise l'ensemble de la réaction mentale que je dus à ton saint ascendant. Comment aurai-je assez reconnu sans toi que les sentiments peuvent seuls combiner les images avec les signes pour élaborer la pensée, de manière à rendre directement connexes l'instinct fétichique et la raison positive? Quand on aura dignement compris que tu participas autant au second pas du positivisme religieux qu'au premier, on ne tardera point à distinguer ton influence envers le troisième. Ma construction de la théorie cérébrale est tellement liée à l'institution de la méthode subjective que toutes les âmes assez sympathiques pour devenir vraiment synthétiques sentiront ton concours nécessaire dans une élaboration plus féminine que masculine.

Ici commence la discordance croissante entre les positivistes qui se qualifient d'intellectuels, sans êtreplus intelligents, et les positivistes complets, c'est-à-dire religieux. Quoique la plupart des premiers bornent leur adhésion à mon traité fondamental, quelques-uns ont déjà poussé leur évolution jusqu'au dogme de l'Humanité, dont la liaison avec l'ensemble de la sociologie n'échappe qu'aux sophistes. Mais cette conclusion, purement intellectuelle, y reste stérile, sans pouvoir instituer un point de départ, faute d'impulsion morale. Aussi les positivistes avortés ont-ils réprouvé ma dédicace, en la taxant d'exagération sentimentale, et je ne doute pas que l'invocation actuelle ne les choque davantage, au même titre. Leur appréciation de la méthode subjective et de

la théoric cérébrale diffère peu de celle des penseurs assez arriérés pour rejeter le dogme de l'Humanité comme ontologique ou mystique, quoiqu'ils admettent la sociologie.

Quiconque a bien senti la connexité normale des trois pas qui constituent la progression propre à mon premier volume, apprécie aisément les quatre autres degrés du positivisme religieux. Cette extension devient surtout facile envers les deux accomplis au tome deuxième, et principalement pour celui qui, formant le milieu de la régénération sympathique, sera bientôt regardé comme le plus décisif de tous. En instituant, au début de la statique sociale, la suprématie encyclopédique de la morale, même sur la sociologie, j'ai systématiquement élevé ma construction religieuse au-dessus de ma fondation philosophique, d'après la vraie théorie de l'unité. L'influence féminine, dont tu dus me fournir le meilleur type, ne saurait être méconnue envers un tel progrès, qui distingue le mieux le positivisme social du positivisme intellectuel. Ton concours n'est pas plus contestable pour le degré connexe, qui complète mon second volume en fondant la socioératie sur la séparation normale des deux pouvoirs, restée familière à ton instinct catholique, malgré les perturbations sceptiques.

J'aurais difficilement amené ton incomparable modestie à reconnaître ta participation capitale dans l'ensemble du tome troisième, dont le domaine échappe le plus à tes préparations spéciales. Mais, si nous avions pu réaliser le noble désir que tu me témoignas spontanément envers l'étude synthétique de l'histoire, tu sentirais maintenant combien tu m'aidas à systématiser mes conceptions dynamiques. Il te suffirait de comprendre que la synthèse historique se résume nécessaire-

ment dans l'institution d'une connexité directe entre les deux termes extrêmes de l'initiation humaine, le fétichisme et le positivisme. L'admirable canzone que je récite chaque matin depuis neuf ans caractérise autant la poésie fétichique que ta sainte nouvelle annonce l'idéalisation positive. Sous ce concours spontané, tu n'aurais pu refuser de reconnaître ta participation involontaire à ma construction de la philosophie de l'histoire, quoique cette réaction échappe encore à mes meilleurs disciples.

Nul ne contestera ton influence nécessaire sur le septième pas, qui, dans ce volume, termine l'ascension normale du positivisme religieux, en dissipant les graves discordances que j'y laissai l'an dernier. S'il t'eût été permis de contempler les meilleurs fruits de ton éternel ascendant, tu m'aurais spontanément signalé la triple dissonance qui, tardivement sentie, m'a pourtant conduit à préserver le tome final de l'altération propre à l'opuscule intermédiaire. Quoique tous mes vrais disciples aient immédiatement adopté la résolution systématique qui m'a définitivement conduit à classer le culte avant le dogme, aucun d'eux ne pouvait assez surmonter l'empirisme théologique et sceptique pour me suggérer un tel conseil. Mais, chez toi, la sympathie aurait tant assisté la synthèse que ce perfectionnement eût été déjà réalisé dans le saint opuscule où ta collaboration fut seulement subjective. Faute d'un tel secours, j'ai failli manquer le progrès final qui, résumant l'ensemble de mon essor religieux, dois, plus que les six pas précédents, choquer les positivistes incomplets.

Voilà comment l'appréciation spéciale de ton concours essentiel à chaque phase de mon élaboration religieuse aboutit à confirmer la fatale dif-

férenee entre la participation subjective et l'assistanee objeetive. Il faut encore plusieurs anuées avant que le positivisme, enfin eomplet dans ce traité, passe de la nation la plus philosophique à la population la plus poétique, où s'aeeomplira son idéalisation décisive, seule évolution que je ne puisse instituer. Cet intervalle t'était réservé pour préparer l'essor final d'une religion plus esthétique que théorique par la sanction et l'intervention solennelles du sexe que la sympathie dispose le mieux à l'état synthétique.

La supériorité morale de la femme, normalement eomplétée d'après son existence soeiale, lui permet de tendre directement vers l'unité résultée d'une incorporation graduelle à l'Humanité. Sa synthèse peut rester spontanée sans altérer sa propre destination, qui, jamais équivoque et toujours prochaine, transforme ehaque aete et ehaque pensée en développement spécial du vrai culte, sous l'impulsion eontinue de l'affeetion. Mais les devoirs pratiques et théoriqnes interdisent à l'homme de eondenser la religion positive dans son élément fondamental. Obligé de eonstruire une synthèse systématique afin de se subordonner à l'ordre universel, pour le mieux subir et le modifier davantage, il se trouve détourné de la culture du dedans en s'efforçant de le lier au dehors. Négligeant le but d'après les préoccupations habituelles envers les moyens, l'intelligenee, et même l'activité, s'épuisent en efforts stériles ou perturbateurs, tandis que l'amour, tendant toujours au bien, poursuit, parmi tous les rapports saisissables, les seuls propres à nous améliorer. Quand une saine appréeiation du savoir humain empêehe le philosophe de se gonfler, rien ne le préserve de se desséeher, d'aprés le fatal isolement à défaut duquel la faiblesse de notre entendement

ferait avorter les méditations abstraites. Toujours imminente, cette dégradation ne peut se surmonter sans la digne intervention, objective ou subjective, du sexe aimant, assistée par la culture esthétique qui s'y lie naturellement.

Celui que le Grand-Être chargea d'instituer la vraie religion en systématisant la morale positive, ne pouvait lui-même échapper à cette loi ; car la contention qu'exigeaient ses travaux entravait la réaction sympathique qui résultait de leur nature synthétique. En achevant de constituer la véritable unité, j'éprouve une inexprimable satisfaction à pouvoir ici contempler directement sa source affective sans altérer une élaboration qui doit plus servir aux autres qu'à moi. Mais cette récompense eût été plus efficace si j'avais pu t'y faire personnellement participer, quelque prix que j'attache à l'appréciation naissante de « la noble dame dont tous mes vrais disciples chérissent et vénèrent la mémoire. » Une telle connexité devient le meilleur résumé d'une élaboration surtout caractérisée par la construction de la vraie théorie du sexe aimant. Pour représenter ce lien, il sufirait de rapprocher tes principales sentences, en y joignant la seule que je n'aie pas citée, et qui sera jugée la plus touchante quand on en connaîtra l'occasion : « Les «méchants ont souvent plus besoin de pitié que «les bons. »

Réduit à l'identification subjective, d'après une incomparable année d'union objective, je l'ai du moins utilisée le mieux possible, en développant les avantages propres à son immuabilité. Je puis autant appliquer à ma vie publique qu'à mon existence privée l'appréciation incorporée, depuis plusieurs années, à mes prières quotidiennes : « Malgré la catastrophe, ma situation finale sur-

passe tout ce que je pouvais espérer, et même rêver, avant toi. » Notre tendresse toujours sainte me rendit d'abord chaste, puis sobre ; cette double purification, développée sous ton ascendant subjectif, me fit mieux surmonter les autres instincts personnels, d'après l'essor continu des trois impulsions sympathiques. Tu persisterais peut-être à me reprocher de compromettre, par trop de bienveillance et d'abandon, un empire individuel que tant de personnages ont aisément obtenu, d'après une artificieuse réserve. Cependant, je ne saurais déplorer une disposition propre à seconder mon principal office, suivant l'aptitude que tu m'attribuas à me faire tout à tous, et qui convient mieux au fondateur du relativisme qu'à celui du catholicisme. Grâce à toi, j'ai pu reconstruire le saint régime du moyen âge en consacrant, depuis huit ans, la première heure de chaque journée à la culture directe des meilleures émotions de la nature humaine. Pleinement sensible envers mon essor moral, et même intellectuel, cette régénération s'étend jusqu'à mon existence physique, non moins préservée des annonces ordinaires de la vieillesse, malgré ma laborieuse carrière, dont la prolongation te sera due.

Dans ce saint patronage, tu seras toujours assistée par l'incomparable auxiliaire que ta grande âme sut ériger en digne sœur, et qui depuis a tant mérité le bonheur que tu rêvais pour *nous trois*. Outre son efficacité matérielle, la famille qu'elle dirige m'offre habituellement un spectacle salutaire, en me prouvant combien les âmes les moins cultivées peuvent goûter, sous toutes les formes, ce que tu nommas les plaisirs du dévouement. Je suis ainsi conduit à mieux sentir comment la dignité, le bonheur, et même la santé, consistent dans l'unité, dont l'altération

constitue nos principales maladies, morales, intellectuelles, ou physiques. Ta naïve compagne ranime, à son insu, ma disposition systématique à juger surtout les actes et les pensées d'après leurs sources ou leurs influences affectives, qui préoccupent spontanément sa sollicitude maternelle et conjugale. Autant vouée que moi-même à la culture morale, la fréquente supériorité de ses inspirations empiriques me fait mieux apprécier la nature féminine, et complète objectivement ta réaction subjective sur mon intime perfectionnement, d'abord privé, puis public.

Quoique dépourvue, comme toi, de tout contact avec la vénérable mère qui ne put, malgré son zèle et son aptitude, assez élaborer mon cœur, ma fille adoptive t'assiste journellement dans ma juste adoration de sa sainte et malheureuse mémoire. Ainsi placé sous le triple patronage que j'ai normalement institué pour chacun des vrais croyants, j'en ai maintenant fait assez apprécier la réaction continue sur ma vie publique pour pouvoir ici demander que la postérité l'associe directement à ma propre immortalité. Depuis cinq ans, je complète ma prière du matin par cette résolution : « J'oserai terminer ma cons-«truction religieuse en chargeant ouvertement «tous mes disciples des deux sexes d'obtenir un «jour, comme principale récompense de mes ser-«vices, ma solennelle inhumation au millieu de vous «trois, au nom du Grand-Être auquel nous serons «irrévocablement incorporés. »

En formulant ici mon vœu caractéristique, j'espère, suivant notre foi, faciliter sa réalisation d'après une digne publicité, qui permettra, non-seulement d'apprécier davantage sa validité, mais aussi de mieux surmonter les résistances quelconques. Si l'incurie chrétienne a déjà dispersé

les vénérables restes, il suffira qu'un noble cénotaphe adhère à notre cercueil comme celui de ma dernière patronne.

Une telle récompense est trop propre à caractériser la nature et manifester l'ascendant de la religion universelle pour qu'elle puisse m'échapper, quand même sa réalisation devrait immédiatement suivre l'entière publication du saint traité. Déjà ton angélique influence se trouve appréciée au point que des âmes d'élite sympathisent, à travers les mers, avec mon adoration continue. Cette juste réaction de mon insuffisante gratitude deviendra plus profonde et plus étendue sous la prochaine impulsion du volume le plus décisif. Grâce à la noble confiance de ton vieux père, un habile pinceau put dignement instituer ta suave image d'après l'esquisse maternelle. Elle est peut-être destinée à fournir bientôt, aux âmes régénérées, le meilleur emblème du Grand-Être dont le culte fut systématisé sous ta sainte impulsion.

L'incomparable patronage qui dirigea la principale élaboration de ma seconde vie doit aussi présider au triple complément qu'elle exige. J'apprécierai spécialement cette efficacité finale en dédiant le plus important de ces traités à celle qui, dès mon enfance, me fit spontanément pressentir la vraie morale. Quand le travail complémentaire sera terminé, ma dernière publication consistera, dans dix ans, à réaliser ma solennelle promesse envers notre sainte correspondance, précédée de ta biographie, et même de la mienne. Mais le sentiment, qui seul consacre tout, m'autorisera peut-être à terminer ma seconde vie objective en osant ébaucher la troisième, dont l'essor m'est interdit d'après l'ensemble des fatalités réelles, quoique j'en sente le vrai caractère. Après avoir normalement passé de ma fondation philo-

sophique à ma construction religieuse, il faudrait exceptionnellement compléter celle-ci par la création poétique qui pourra seule lui procurer un ascendant universel. Incompatible avec l'ordre corporel, une telle plénitude est assez conforme à l'ordre cérébral pour que j'aie pu concevoir et proposer l'éminente composition que je ne saurais exécuter. En renonçant à toute vaine tentative, j'espère cependant pouvoir compléter notre volume par une ébauche en treize chants sur la seconde vie qu'il explique en moi d'après toi.

Je doit terminer l'invocation finale en rapportant à sa vraie source une manifestation où le fondateur de la religion positive achève de caractériser les mœurs normales, par une digne intervention du public dans les actes privés. Outre le devoir général de proclamer à temps les dernières volontés, un motif spécial prescrit à ma cinquante-septième année d'indiquer ici trois résolutions qui ne peuvent s'accomplir sans le libre concours de tous les positivistes :

1° L'ensemble de mes adhérents continuera l'annuité viagère de deux mille francs indiquée dans ma quatrième circulaire, afin que j'accomplisse jusqu'à son terme naturel l'obligation résultée, dès ma jeunesse, de ma seule faute vraiment grave ;

2° Une annuité viagère, de quinze cents francs, sera consacrée, par la reconnaissance des vrais croyants, à la fille adoptive qui ma voué, depuis treize ans, son incomparable assistance ;

3° Cette éminente prolétaire gardera, pour mon successeur, dans son état actuel, aux frais de l'église universelle, le saint domicile où surgit et s'accomplit l'évolution religieuse du positivisme, dont les rites sacrés continueront de s'y célébrer jusqu'à l'avénement d'un temple spécial.

Aussitôt que ce volume sera suffisamment connu, je communiquerai directement à chacun de mes treize exécuteurs testamentaires les dispositions secondaires qui doivent assurer l'exécution de ces trois décisions.

Mes actes se concentrent autant que mes pensées et mes sentiments autour de celle qui domine ma seconde vie, où se développe, depuis huit ans, une harmonie sans exemple entre les mœurs privées et l'existence publique. Quand ma tendresse fut assez épurée, je te vis dignement accepter mon projet d'adoption légale, que notre catastrophe fit seule avorter. Depuis que ton influence est devenue uniquement subjective, la vénération a de plus en plus prévalu sur l'attachement, sans me détourner de la bonté, toujours cultivée par mes justes efforts pour faire apprécier un ange méconnu. Cette fusion de tous les liens féminins dans une seule union ne semble contradictoire que d'après la grossièreté des impulsions masculines. Pressentie par la poésie et la religion, elle m'autorise à conclure l'invocation finale en combinant la qualification et le vœu, pleinement caractéristiques, que je proclame chaque matin, d'après les deux sublimes interprètes du moyen âge :

Vergine-Madre, figlia del tuo figlio,
Amen te plus quàm me, nec me nisi propter te !

Décès du noble PÈRE *de* CLOTILDE.

PRÉFECTURE DU DEPARTEMENT DE LA SEINE

EXTRAIT des minutes des Actes de Décès

RECONSTITUÉS EN VERTU DE LA LOI DU 12 FÉVRIER 1872

Marie
Joseph Simon

1er Arrondissement de Paris. Année 1855

L'an mil huit cent cinquante cinq, le vingt un Février, est décédé à Paris, rue de Penthièvre, nº 10, premier arrondissement, Joseph Simon MARIE, capitaine en retraite, agé de soixante dix neuf ans et demi, né à Orléans (Loiret) ; veuf. Le Membre de la Commission. Signé : E. Ferry. — Pour expédition conforme : Paris, le dix neuf octobre mil huit cent quatre vingt dix sept.

Le Secrétaire Général de la Préfecture
Pour le Secrétaire Général
Le Conseiller de Préfecture Délégué
(Signature illisible)

Vu par nous M. Duvernoy juge pour la légalisation de la signature de M. Pelisse. Pour empêchement de M. le Président du Tribunal de 1ers Instance de la Seine.

Paris, le 19 Octobre 1897.

(Signature illisible)

Réconciliation définitive de notre MAÎTRE *avec son vieux* PÈRE *et sa* SŒUR, *sous l'impulsion du culte de* CLOTILDE.

I

(Extrait de la Correspondanee entre notre MAÎTRE et son disciple G. Audiffrent.)

Paris, le Vendredi 26 Charlemagne 67. (1)

. . . . . .

La copie ei-jointe (que vous pouvez garder) dont j'ai donné leeture mereredi, vous apprendra l'heureuse démarche que je viens de tenter, sous l'impulsion graduellement résultée de mon culte quotidien et des inspirations surgies devant la sainte tombe, dans mes visites hebdomadaires. Cette initiative a déterminé sur le champ une excellente réponse, à laquelle hier j'ai convenablement répliqué.

. . . . . .

Vous, qui, eonnaissant le cas d'une manière spéciale, deviez être particulièrement informé de la transformation, vous ne manquerez pas d'y reconnaître une nouvelle confirmation de l'aptitude directe du culte positif à perfectionner notre conduite en développant nos meilleurs instincts, afin de eonsolider l'unité, d'après une liaison croissante entre la vie privée et la vie publique, suivant la loi générale de l'évolution individuelle ou eolleetive: *L'homme devient de plus en plus religieux*.

Tout à vous.

Auguste COMTE.

(10, rue Monsieur-le-Prince).

1 Le 13 juillet 1855. R. T. M.

A M. Louis Comte a Montpellier

(*copie conforme.*)

Paris, le 18 Charlemagne 67 (Jeudi 5 juillet 1855.)

Mon cher Père,

En approchant de la vieillesse, j'éprouve le besoin de vous témoigner combien je regrette la longue interruption de nos relations. Quant à ma sœur, je dois seulement me souvenir du grand service qu'elle n'a jamais cessé de me rendre en vous consacrant toute son existence. Si mes embarras matériels n'entravaient pas la liberté propre à ma situation définitive, je viendrais bientôt offrir et recevoir les affectueux témoignages, qui me manquent depuis tant d'années. [1]

Votre fils respectueux.

Auguste Comte.

(10, rue Monsieur-le-Prince.)

P. S.—Quoique je cesse, pour la première fois de ma vie, de vous tutoyer, j'espère que ce changement ne suscitera point de méprise. Il n'est dû qu'aux réflexions qui me font finalement regarder le tutoiement comme n'étant pas assez respectueux envers un père, malgré qu'il convient à l'égard d'un fils.

(*Lettres* d'Auguste Comte *à divers*, publiées par ses exécuteurs testamentaires. Tome 1er, —Première partie, ps. 269 à 270).

1 Voir ci-après, p. 567, la lettre de notre Maître à son Père, le 26 Moïse 69 (26 janvier 1857), ajournant la réalisation de ce tendre projet. R. T. M.

RELIGION UNIVERSELLE

L'Amour pour principe, et l'Ordre pour base;
le Progrès pour but.

Paris, 10, rue Monsieur-le-Prince.

Dimanche, 21 Frédéric 67 (25 novembre 1855).

Au nom de l'Humanité,
représentée, pour moi, par la noble et tendre patronne
à qui je dédiai mon principal ouvrage,
Voici mon Testament,
entièrement écrit de ma propre main.

Ordre et progrès. — Vivre pour autrui.
Vivre au grand jour.

Vergine Madre, figlia del'tuo figlio,
quella che'mparadisa la mia mente,
Ogni basso pensier dal cor m'avulse !

.....

(*Extrait*)

Dispositions de notre MAÎTRE sur son enterrement et sa sépulture.

C.—Vu l'ensemble de ma carrière philosophique et religieuse, je n'ai maintenant besoin d'aucune précaution pour me trouver préservé de toute entrevue ou cérémonie théologique, soit avant, soit après le moment suprême. Je me suis toujours félicité d'être né dans le catholicisme, hors duquel ma mission aurait difficilement surgi, par suite des dangers, intellectuels et moraux, propres à l'éducation protestante ou déiste. Mais, depuis l'âge de treize ans, je suis spontanément dégagé de toutes les croyances surnaturelles, sans excepter les plus fondamentales et les plus universelles, d'où les occidentaux tirèrent tous

les dogmes catholiques. Quels qu'aient d'abord été pour moi les inconvénients d'une émancipation aussi précoce, je reste convaincu qu'elle fut indispensable à ma destination, puisque je ne pouvais vraiment systématiser le culte de l'Humanité qu'après avoir entièrement éliminé Dieu. Néamoins, quand j'eus subi l'état sceptique plus complètement qu'aucun de mes contemporains, je m'en trouvai, dès l'âge de vingt quatre ans, irrévocablement affranchi, par ma découverte des lois sociologiques, qui me poussa directement à reconstruire la spiritualité. Depuis l'année 1825, mes écrits témoignent un respect croissant pour le catholicisme, précurseur immédiat et nécessaire de la religion qui doit surtout consolider et développer la construction ébauchée au douzième siècle. A mesure que j'élaborais la dogmatisation positive, je devenais plus incapable de retourner aux croyances surnaturelles ; mais aussi je vénérais davantage une théologie longtemps organique, et je méprisais plus profondément une métaphysique toujours dissolvante.

Dès qu'on croira que j'ai cessé de vivre, on devra me laisser au lit comme un simple malade, jusqu'à ce que mon corps soit dans un état prononcé de putréfaction, seul signe de mort vraiment certain, faute duquel ont souvent lieu des inhumations déplorables. Nul ne devant être soumis à l'exploration anatomique sans sa propre autorisation, j'interdis envers moi cette vaine curiosité, que j'ai toujours jugée aussi stérile pour l'intelligence que funeste au sentiment. Ce respect doit être poussé jusqu'à me préserver de toute opération d'embaumement. Les vains efforts contre la décomposition matérielle émanent de la synthèse absolue et personnelle, surtout depuis que le monothéisme proclama la ré-

surrection corporelle. Quand la religion devient relative et sociale, on dédaigne de telles luttes, parce qu'on n'aspire à revivre que dans et par autrui, si l'on a réellement vécu pour autrui. C'est comme souvenir ou signe qu'il faut apprécier les restes des êtres chéris, quel que soit leur état spontané; nous sommes ainsi conduits à les respecter scrupuleusement, au lieu de retarder leur inévitable dissolution en profanant leur indivisible structure. En considérant les urnes cinéraires de l'antiquité militaire, et les cénotaphes, privés ou publics, tant employés par les musulmans, le culte des morts se montre indépendant de la conservation de leurs formes, dont la contemplation extérieure troublerait l'évocation intérieure.

Le samedi 1er mai 1847, dans une sainte visite au cimetière de l'Est, je fis spécialement connaître à M. Lafflitte le lieu précis de ma sépulture, au centre d'une petite vallée adjacente à la tombe d'Elisa Mercœur. C'est là que les positivistes, d'abord réunis à mon domicile, devront me conduire, sous la bannière sacrée de la religion universelle[1] si, comme je l'espère, le

1 Le drapeau sacré du Positivisme est un étendard ayant une face blanche et l'autre verte. Sur la face blanche, l'Humanité est représentée par une Femme de trente ans, tenant son fils entre ses bras. «Ce ne sera pas la Madone, si elle est bien peinte» (4.e lettre à G. Audiffrent, le 1er. Homère 63—29 Janvier 1851). Sur la face verte, tournée, dans les processions, vers le cortège, sera inscrite la divise sacrée du Positivisme: *l'Amour pour principe, et l'Ordre pour base; le Progrès pour but.* Notre Maître émit le vœu et manifesta la conviction que la Postérité reconnaissante adopterait Clotilde pour cette *personnification suprême* de la tendre et humble Déesse qu'Elle seule lui révéla.

À l'enterrement de notre Maître ne figura pas le drapeau religieux. Mais son touchant vœu sur cet emblème du Positivisme fut, pour la première fois, accompli, à Rio de Janeiro, à l'occasion de la procession civique qui, après la République, inaugura, chez nous, la commémoration populaire du premier martyr de l'indépendance politique du peuple brésilien, — Tiradentes. (27 Archimède 102—21 Avril 1890). Cette idéalisation est due à notre coreligionnaire brésilien Decio Vilares. R. T. M.

Gouvernement leur permet cette manifestation d'un emblème de paix et d'ordre. J'invite ce cortège à s'arrêter devant l'église Saint-Paul (rue Saint-Antoine), où, depuis la fin de novembre 1854, je vais, chaque samedi, jour de mes visites hebdomadaires à Mme de Vaux, prier une demi-heure, dans la chapelle contiguë à celle du baptême. Mon cœur institua cette pratique en commémoration de l'incomparable cérémonie accomplie en ce lieu le jeudi 28 août 1845, d'où j'ai toujours daté mon mariage spirituel avec mon angélique collègue, quand nous y fûmes parrain et marraine de son neveu. Bientôt mon esprit sanctionna cet usage, auquel j'ai déjà dû d'heureuses inspirations, en me disposant à mieux sentir les relations normales entre le catholicisme et le positivisme. Une telle explication doit ici prévenir toute méprise envers la manifestation que je viens de demander; elle spécifiera mon respect général pour les lieux de méditation[1] que la libéralité catholique tient toujours ouverts aux âmes avides de culture morale. Si l'on interdisait cette courte station, il suffirait d'incliner respectueusement la bannière positive en faisant notre signe religieux,[2] quand le cortège passera devant le temple du vrai fondateur du catholicisme.

Malgré l'ingratitude de ceux qui maintenant exploitent mes travaux sans concourir à me pré-

1 Notre Maître fait allusion aux églises catholiques, qui se trouvent, à Paris, ouvertes au public toute la journée.—R. T. M.

2 Notre signe religieux consiste à réciter la formule : *L'Amour pour principe, et l'Ordre pour base; le Progrès pour but.* — en posant successivement la main droite sur les trois organes cérébraux qui, à la région antéro-supérieure, correspondent à l'amour (*bonté*), à l'ordre (*déduction*), et au progrès (*fermeté*); tandis que la main gauche placée sur le cœur indique qu'il faut du sang, pour tout cela, c'est-à-dire, le concours du corps. (Voir lettres à Henry Edger, ps. 31 à 32).

server de la misère, ils s'empresseront, pour la plupart, de venir à mes funérailles étaler leurs regrets, et peut-être vanter leur reconnaissance. J'invite mes exécuteurs testamentaires à ne jamais repousser ces manifestations, qui pourront quelquefois devenir sincères, même avant que le cri public les ait imposées. Il faut pourtant excepter de cette indulgence trois personnages qui sortirent, en 1852, de la Société Positiviste, dont ils étaient membres depuis sa fondation. Si l'indignité de leur conduite n'eût concerné que moi, j'aurais borné leur punition à ma résolution, immédiatement proclamée, de ne jamais admettre leurs souscriptions quelconques : mais je dois ici flétrir leurs ignobles calomnies sur ma fille adoptive. Outre ces trois exclusions déterminées, envers lesquelles, sans citer des noms qui me répugnent, je ne crains aucune méprise, je recommande que mon cortège funèbre soit préservé de tout concours, individuel ou collectif, émané de mon indigne épouse ou de l'École polytechnique.

Si la chapelle publique du cimetière de l'Est se trouve alors devenue civilement commune à tous les cultes, je désire que mon cercueil y soit d'abord porté, pour accomplir avec plus de décence la cérémonie qui doit précéder l'inhumation.[1] Faute d'un tel mode, la célébration locale devrait se réduire à quelques mots prononcés sur ma tombe. Dans tous les cas, la vraie commémoration exige, suivant nos rites, le lieu normal de nos réunions religieuses, en y convoquant une assemblée spéciale de tous mes disciples des

1 Ce passage fait voir que les gouvernements doivent aujourd'hui instituer, aux cimetières civils, une chapelle commune à tous les cultes.—R. T, M.

deux sexes, pour le troisième dimanche après l'inhumation.

Il est à craindre que, malgré leur zèle, mes exécuteurs testamentaires ne puissent pas réaliser les vœux proclamés au tome final de ma *Politique positive* (pages 553 et 554) sur ma communauté de sépulture avec mes trois anges. [1] Si le vœu principal s'accomplit, on placera, dans un cercueil exceptionnel, le corps de ma sainte compagne à la droite du mien, nos mains entrelacées tenant le petit médaillon qu'elle-même garnit chez moi de ses cheveux, le dimanche 5 octobre 1845, en l'appelant le *don du cœur*. Ce talisman qui, depuis lors, sert à mon culte quotidien, sera seulement tenu sur mon cœur par ma main droite, dans sa bourse verte due à notre Sophie, si la réunion objective devient impossible. En ce cas, mon cercueil exceptionnel renfermerait, au lieu de l'angélique corps, un simple cénotaphe, avec l'inscription: *Clotilde de Vaux, éternelle compagne d'Auguste Comte, née le 3 avril 1815 à Paris, et décédée le 5 avril 1846 à Paris.*

Le cercueil vide devrait seulement contenir, dans mon mouchoir de Mme de Vaux, ma touffe de ses cheveux, coupée sur elle après sa mort, plus ma vieille montre à boîte et cadran d'or, qui servit à mon amie pendant ses trois dernières semaines. Relativement à ma vénérable mère, je ne puis maintenant espérer qu'un cénotaphe, renfermant la petite montre qui seule me reste

1 Voici le passage de *l'Invocation finale* de la POLITIQUE POSITIVE auquel notre MAÎTRE fait allusion: « Depuis cinq ans, je complète ma prière du matin par cette résolution: « J'oserai « terminer ma construction religieuse en chargeant ouvertement « tous mes disciples des deux sexes d'obtenir un jour, comme « principale récompense de mes services, ma solennelle inhumation « au milieu de vous trois, au nom du Grand-Être auquel nous « serons irrévocablement incorporés. » (Pol. Pos. IV, ps. 553 à 554) —R. T. M.

d'elle, et portant l'inscription: *A la digne mère d'Auguste Comte, Rosalie Boyer, née le 28 Janvier 1764 à Jonquières (Hérault), et décédée le 3 mars 1837 à Montpellier.* Quant à celle de mes trois patronnes qui, j'espère, me survivra, sa communauté de tombe avec moi suppose le libre assentiment de son excellent époux ou de leurs deux fils.

Après sept ans d'épreuves journalières, je la proclamai ma fille adoptive, devant un nombreux auditoire des deux sexes, dans la cérémonie religieuse du Jeudi 18 juillet 1850, relative au second mariage positiviste (celui de M. le docteur Segond avec Mlle Léonie de Lanneau). Mais ce lien exceptionnel, de plus en plus respecté par tous mes vrais disciples, ne doit jamais altérer, même en idée, l'harmonie normale de l'admirable ménage dont je puis journellement apprécier la parfaite union, qui pourrait y faire justement repousser toute séparation des sépultures. Si ceux que ma troisième ange chérit avant moi se trouvaient plus affligés qu'honorés de la communauté que j'ai souhaitée, mes exécuteurs testamentaires substitueraient au cercueil filial un simple cénotaphe, renfermant la robe léguée à Sophie par notre Clotilde. L'inscription à compléter serait: *A l'incomparable fille adoptive d'Auguste Comte, traitée en digne sœur par Clotilde de Vaux, Sophie Bliaux, épouse de M. Martin Thomas, née le 18 septembre 1804, à Oissy (Somme), canton de Molliens-Vidame.* Vides ou pleins, les deux cercueils, maternel et filial, devront être placés, le premier à droite, le second à gauche du double cercueil conjugal: on recouvrira le saint groupe d'une simple pierre, surmontée d'une plaque de marbre. Autour du demi-cercle qui terminera celle-ci, la formule sacrée du Positivisme: (*L'Amour*

pour principe, et l'Ordre pour base; le Progrès pour but) enveloppera le titre : *Auguste Comte et ses trois anges.* Toute clôture étant spécialement déplacée envers le philosophe qui prescrit de *vivre au grand jour*, la commune sépulture sera seulement entourée d'une balustrade en fer, dont les deux côtés doivent être chacun extérieurement pourvus d'un banc de bois à dossier. (AUGUSTE COMTE, *Testament*, ps. 9 à 13.)

Réconciliation définitive de notre MAÎTRE *avec son vieux* PÈRE *et sa* SŒUR, *sous l'influence du culte de* CLOTILDE.

II.

Ajournement de la tendre visite projetée par notre MAÎTRE à son PÈRE.

A MONSIEUR LOUIS COMTE, A MONTPELLIER.

Paris, le Lundi 26 Moïse 69 (26 Janvier 1857).

Mon cher et vénéré Père,

Cette lettre exceptionnelle est uniquement destinée à vous expliquer les graves motifs qui me font irrévocablement retirer la promesse inconsidérée qu'un affectueux entraînement m'inspira pour le mois d'Août 1857. Je compte que ma sœur se croira scrupuleusement obligée de vous lire ceci complètement et textuellement, même les passages où je l'aurais involontairement choquée. La prudence devrait seulement ajourner cette lecture, si vous n'étiez plus dans le bon état où M. Audiffrent vous a récemment trouvé.

D'après les renseignements que ce digne disciple vous a cordialement annoncés, et qui

sont directement confirmés par la circulaire que je vous envoyais Jeudi dernier, je puis déjà présumer que le subside sur lequel est exclusivement fondée mon existence matérielle, dissipera, cette année, le principal obstacle que j'avais d'abord craint envers la visite projectée. Mais des considérations d'un ordre supérieur, surtout relatives à mes devoirs publics, m'obligent à retarder ce voyage, jusqu'à l'entière terminaison du grand ouvrage dont j'ai récemment publié le premier volume.

Quand je fis, en 1855, la promesse que je suis ainsi forcé de retirer, j'étais dans une véritable année de chômage, venant d'achever ma principale construction, et n'étant pas encore préoccupé de celle qui doit la compléter. Si l'état de mon subside m'avait alors permis de venir auprès de vous, cette satisfaction eût été pleinement exempte d'inconvénients. C'est ce qui me conduisit à la promettre pour 1857, où ne devant rien écrire, je semblais retrouver mon équivalente liberté. Mais depuis que j'ai publié le tome initial de mon ouvrage complémentaire, l'approche du terme indiqué m'a fait spontanément reconnaître que j'avais d'abord mal apprécié la diversité des deux cas. Bien que je ne doive rien écrire cette année, elle ne sera point un temps de repos comme 1855. Elle doit être entièrement absorbée par une profonde préparation méditative, qui demande tous mes moments et toutes mes forces. Un tel travail devient d'autant plus intense qu'il concerne, non seulement le volume annoncé pour 1858, mais aussi celui de 1859; lequel, ne devant alors être réellement séparé du précédent que par quelques mois de refraîchissement, a besoin d'être spécialement préparé dès 1857.

La liaison de ces deux tomes est tellement intime qu'ils instituent, l'un la connaissance, l'autre le perfectionnement de la nature humaine. Je spécifie leur destination pour vous indiquer combien elle exige l'entière concentration de mes efforts vers le double sujet, à la fois le plus difficile et le plus important, que puisse jamais aborder notre intelligence. C'est pourquoi je dois scrupuleusement écarter les diversions quelconques, qui pourraient involontairement altérer la pleine efficacité d'une telle préparation. Déjà j'ai systématiquement ajourné l'opuscule épisodique que j'avais d'abord projeté pour cette année. Il m'a fallu pareillement révoquer tout espoir de visite à d'éminents disciples et dignes patrons, même au noble foyer hollandais qui, depuis dix ans, constitue mon principal appui matériel et moral. Mais le poids le plus douloureux d'une telle nécessité concerne le filial voyage que j'avais affectueusement projeté pour le mois d'Août prochain. Plus il me produirait une puissante diversion, plus il troublerait la profonde méditation qu'il viendrait naturellement interrompre au milieu du principal effort.

Ma préparation actuelle est d'autant plus sacrée qu'elle concerne mon dernier grand ouvrage, où toutes les graves imperfections deviendraient nécessairement irréparables; ce qui n'existait pas pour mes constructions précédentes, dont je puis ici rectifier les défauts. Je dois donc ajourner toute diversion, sans excepter la plus chérie, jusqu'à l'entier achèvement de mon œuvre finale en 1862, où commencera ma retraite comme écrivain, n'ayant plus à publier que le volume promis envers la sainte correspondance qui caractérise ma régénération morale. Il est vrai que, d'après mon plan général, l'an-

née 1860 sera pleinement exempte de toute publication: voilà pourquoi mon affectueux empressement avait d'abord restreint là l'ajournement du filial voyage. Néanmoins cette nouvelle suspension doit, au fond, avoir le même caractère que la préparation actuelle, quoique avec moins d'intensité. Si je n'y dois plus préparer qu'un seul tome, ce sera le dernier de tous mes volumes: il exigera toute mon attention, comme devant dignement couronner l'ensemble de ma longue carrière philosophique.

Après vous avoir assez expliqué le motif qui m'interdit de vous revoir avant cinq ans, je dois accessoirement indiquer deux considérations de prudence, l'une physique, l'autre morale, en faveur de cet ajournement nécessaire.

Il est d'abord conforme aux exigences de ma santé, qui ne se maintient vraiment satisfaisante que d'après un scrupuleux régime de tout genre, que je ne puis guère pratiquer hors de chez moi, surtout quant à la nourriture, où mon seul organe radicalement faible (l'estomac) prescrit des soins continus. Depuis plusieurs années, j'ai toujours refusé de dîner ailleurs, parce que je ne l'avais jamais fait impunément, malgré toutes les précautions possibles. Ce motif aura probablement le même poids dans cinq ans, puisque je ne saurais espérer que la vieillesse rende mon estomac moins impressionnable. Mais alors je ne serai plus préoccupé d'un grand ouvrage, en sorte que je pourrai davantage risquer un dérangement corporel, qui ne réagira point sur mes travaux. Les mêmes appréciations conviennent à toutes les autres parties de mon régime physique.

Je dois maintenant aborder une considération plus délicate et plus directe, qui représente

l'ajournement auquel je suis maintenant forcé comme spécialement favorable à la précieuse réconciliation dont je pris, en 1855, la digne initiative. Car un voyage trop prochain pourrait involontairement altérer cette heureuse issue, en développant les conflits propres à nos opinions respectives, surtout religieuses, envers lesquelles je puis, à distance et par écrit, garder les ménagements difficilement compatibles avec une cohabitation de quelques semaines. Quoique je vous ai toujours reconnu naturellement tolérant, j'ai lieu de craindre qu'il ne soit autrement chez ma sœur, si j'en crois sa réputation locale. Voilà pourquoi mon médecin et disciple, qui passa six semaines à Montpellier l'été dernier, n'a jamais osé faire la visite qu'il m'avait d'abord promise. Envers moi, le conflit serait plus grave et plus imminent, puisque je suis le fondateur de la doctrine qu'il a seulement adoptée après de mûres délibérations.

Une telle doctrine a pour principal privilège de pouvoir, sans se contredire ni s'énerver, rendre à toutes les autres pleine justice, dont elle ne doit jamais attendre l'équivalent, naturellement incompatible avec leur caractère nécessairement absolu. La religion de l'Humanité regarde tous les cultes antérieurs, comme ses diverses préparations spontanées, encore utiles et même indispensables, à l'immense majorité des âmes actuelles. Il fait surtout apprécier le catholicisme, dernier et principal précurseur du positivisme. Cette sympathie s'est publiquement caractérisée dans la construction du *Calendrier positiviste* où tous les grands noms catholiques sont mieux honorés qu'ils ne l'avaient jamais été. Ma vie privée a spécialement développé ces dispositions de gratitude et de vénération par un

long usage journalier du meilleur livre du catholicisme (l'*Imitation*). Depuis dix ans, je relis trois fois chaque année cet incomparable ouvrage, à raison d'un chapitre chaque matin, lu d'abord dans l'original, puis d'après la traduction en vers de Corneille. Je termine chaque Mercredi mon affectueux pèlerinage hebdomadaire par une demi-heure de pieuse station à l'église Saint-Paul, en souvenir spécial de la haute importance que ma sainte amie et moi savions également attacher à notre naissance catholique qui nous avait spontanément préservés des divagations et fluctuations protestantes.

Vous savez que dès l'âge de quatorze ans, j'avais naturellement cessé de croire en Dieu. Toutes mes études et réflexions ultérieures ont de plus en plus confirmé cet affranchissement nécessaire, sans lequel l'ensemble de ma carrière eut radicalement avorté. Mais j'ai bientôt senti les graves dangers, même intellectuels, et surtout moraux de l'état purement négatif où ce début m'avait spontanément placé. Les efforts que j'ai toujours faits pour me reconstruire une discipline spirituelle ne me conduisirent d'abord qu'à fonder une nouvelle philosophie sur la combinaison des diverses sciences réelles. Ils aboutirent à constituer, d'après cette base, la religion finale, quand une angélique influence eut assez déterminé ma régénération morale, en faisant irrévocablement prévaloir le cœur sur l'esprit. Depuis dix ans, cet état définitif de pleine concentration religieuse s'est tellement développé que j'ai pu graduellement susciter une équivalente rénovation chez beaucoup d'âmes longtemps retenues comme la mienne dans le scepticisme complet, au commun détriment du bien public et du bonheur privé. Ma religion,

ultérieurement destinée à tous, devient aujourd'hui celle de quiconque n'en peut plus avoir d'autre; ce qui constitue un cas très fréquent, et surtout fort important, puisqu'il concerne la plupart des chefs occidentaux et principalement français, quoique notre siècle les condamne à l'hypocrisie, tant qu'ils restent purement sceptiques ou négativistes.

Parmi les âmes vraiment régénérées, la religion positive est directement destinée à régler la vie humaine, tant privée que publique, en y faisant convenablement prévaloir le sentiment sur l'intelligence et l'activité. Nous ne différons des catholiques qu'en ce que notre unité se rapporte à l'Humanité, tandis que la leur se rattache à Dieu. Quoique la théorie puisse pleinement démontrer la supériorité du nouveau système sur l'ancien, pour les âmes suffisamment préparées, la pratique doit seule prononcer entre les deux régimes, en rendant les positivistes plus religieux que les théologistes quelconques, dans chaque partie de l'existence terrestre.

Telle est la comparaison qui ne peut manquer désormais de se développer, à mesure que la situation actuelle fera mieux apprécier quelle doctrine peut réellement terminer l'état révolutionnaire, personnel, domestique, et civique, qui de plus en plus nous entraîne vers une entière anarchie, d'abord intellectuelle, puis morale, et finalement matérielle. Dans les cinq années qui me séparent encore de vous, cette appréciation sera, j'espère, assez avancée pour que la justice, que déjà l'on commence à me rendre partout, ait enfin pénétré jusqu'à ma famille, sous de nombreux et lointains intermédiaires.

Alors, je pourrai dignement revoir le sol natal, sans trouver, même chez ma sœur, des allu-

sions blessantes ou dédaigneuses, que je ne puis ni ne dois supporter de personne, et qui pourraient aujourd'hui compromettre une inappréciable réconciliation. Incompétentes envers mes principes, beaucoup d'âmes sincèrement catholiques, surtout féminines, se bornent à juger, d'après ses résultats moraux, la doctrine universelle, à la construction de laquelle j'ai consciencieusement voué la plus complète de toutes les carrières philosophiques. Je ne doute pas que la même sagesse empirique ne doive aussi me procurer, en 1862, la juste déférence spontanée sans laquelle notre contact direct deviendrait plus nuisible qu'utile à la consolidation de nos liens naturels.

Votre fils respectueux,

Auguste COMTE.

(10. rue Monsieur-le-Prince.)

(*Lettres* d'AUGUSTE COMTE *à divers*, publiées par ses exécuteurs testamentaires.—Tome I—Deuxième partie, ps. 375 à 381.)

TEMPLE DE L'HUMANITÉ à Rio de Janeiro.

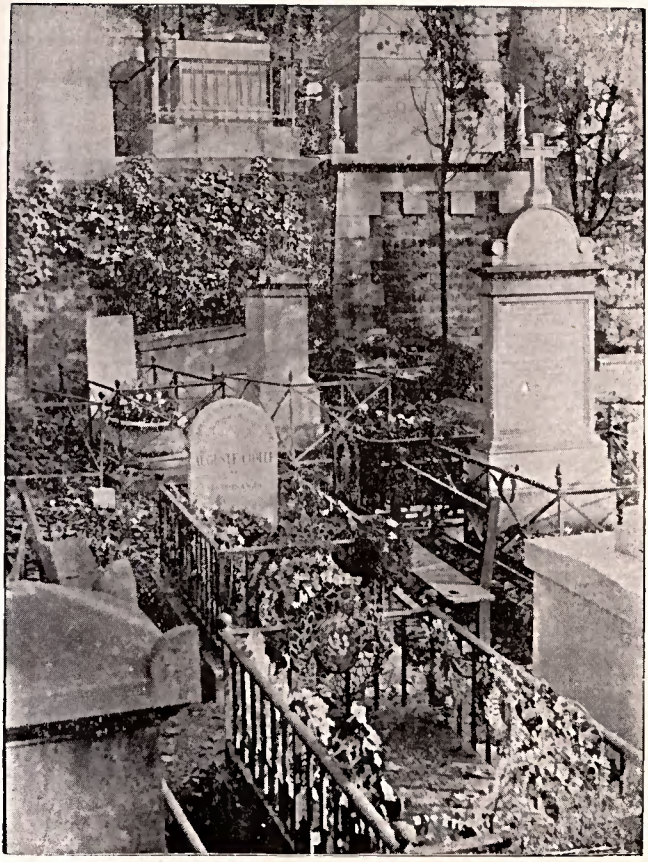
SOPHIE THOMAS (née Bliaux)

Fille adoptive d'AUGUSTE COMTE

recevant le dernier soupir du très-saint Fondateur de la Religion universelle et premier Grand-Prêtre de l'HUMANITÉ (24 Gutenberg 69-5 Sept. 1857). Cette ébauche est de Mr. Eduardo de Sá.

PÈRE-LA-CHAISE.

Tombeaux d'Auguste Comte et de Sophie Bliaux



PÈRE-LE-CHAISE
Tombeaux d'Auguste Comte et de Sophie Bliaux

CLASSIFICATION POSITIVE

HUMANITÉ — DES DIX-HUIT FONCTIONS INTÉRIEURES DU CERVEAU, ou TABLEAU SYSTÉMATIQUE DE L'AME. — **VIVRE POUR AUTRUI**

(AIMER, PENSER, AGIR.) — AGIR PAR AFFECTION, ET PENSER POUR AGIR.

PRINCIPE.

10 MOTEURS AFFECTIFS. (Penchants, dans l'état actif; et sentiments, dans l'état passif.)

7 PERSONNELS.

- **INTÉRÊT** — Instincts de la conservation — de l'individu, ou *instinct nutritif*.....(1)
- **INTÉRÊT** — Instincts de la conservation — de l'espèce ... *instinct sexuel*.....(2)
- **INTÉRÊT** — Instincts de la conservation — de l'espèce ... *instinct maternel*.....(3)
- **AMBITION** — Instincts du perfectionnement — par destruction, ou *instinct militaire*..(4)
- **AMBITION** — Instincts du perfectionnement — par construction, ou *instinct industriel* (5)
- **AMBITION** — Temporelle, ou Orgueil, besoin de domination.....(6).....
- **AMBITION** — Spirituelle, ou Vanité, besoin d'approbation.....(7).....

Egoïsme.

3 SOCIAUX.

- Spéciaux. — **ATTACHEMENT**.....(8).....
- Spéciaux. — **VÉNÉRATION**.....(9).....
- Général. — **BONTÉ**, ou Amour universel (sympathie), *humanité*...(10).....

Altruisme.

Décroissement d'énergie, et accroissement de dignité, d'arrière en avant, de bas en haut, et des bords au milieu.

IMPULSION. (LE CŒUR.)

MOYEN.

5 FONCTIONS INTELLECTUELLES.

- **CONCEPTION** — Passive, ou Contemplation, d'où matériaux objectifs. — Concrète, ou relative aux êtres, essentiellement *synthétique*...(11)
- **CONCEPTION** — Passive, ou Contemplation, d'où matériaux objectifs. — Abstraite, ou relative aux événements, essentiellement *analytique* (12)
- **CONCEPTION** — Active, ou Méditation, d'où constructions subjectives. — Inductive, ou par comparaison, d'où *Généralisation*....(13).....
- **CONCEPTION** — Active, ou Méditation, d'où constructions subjectives. — Déductive, ou par coordination, d'où *Systématisation*...(14).....
- **EXPRESSION**.. Mimique, orale, écrite, d'où *Communication*.....(15).....

(Savoir pour prévoir, afin de pourvoir.)

CONSEIL. (L'ESPRIT.)

RÉSULTAT.

3 QUALITÉS PRATIQUES.

- **ACTIVITÉ**.. Courage.. .....(16).. .....
- **ACTIVITÉ**.. Prudence .....(17).. .....
- **FERMETÉ**, d'où *Persévérance*.. .....(18)..... .....

EXÉCUTION. (LE CARACTÈRE.)

RÉSUMÉ DE LA THÉORIE CÉRÉBRALE.

L'ensemble de ces dix-huit organes constitue l'appareil central, qui, d'une part, stimule la vie de nutrition, et, d'une autre part, coordonne la vie de relation en liant ses deux sortes de fonctions extérieures. Sa région spéculative communique directement avec les nerfs sensitifs, et sa région active avec les nerfs moteurs. Mais sa région affective n'a de connexités nerveuses qu'avec les viscères végétatifs, sans aucune correspondance immédiate avec le monde extérieur, qui ne s'y lie qu'à l'aide des deux autres régions. Ce centre essentiel de toute l'existence humaine fonctionne continuellement, d'après le repos alternatif des deux moitiés symétriques de chacun de ses organes. Envers le reste du cerveau, l'intermittence périodique est aussi complète que celle des sens et des muscles. Ainsi, l'harmonie vitale dépend de la principale région cérébrale, sous l'impulsion de laquelle les deux autres dirigent les relations, actives et passives, de l'âme avec le milieu.

AUGUSTE COMTE,
(10, rue Monsieur le Prince.)

Troisième édition, août 1855, dans l'*Appel aux conservateurs*, page 41.—(La première fut publiée, en juillet 1851, dans le tome 1er du *Système de politique positive*; et la seconde, en octobre 1852, dans le *Catéchisme positiviste*.)

CONCLUSION

Sommaire indication des résultats de la propagande positiviste depuis la mort de notre MAÎTRE.

24 Gutenberg 69 (5 Septembre 1857)
à
la Fête des MORTS 127 (1915)

... je vous engage à représenter le positivisme comme directement résumé par l'utopie de la *Vierge-Mère*, qui doit nous rendre spécialement attentifs tous les dignes catholiques des deux sexes. (AUGUSTE COMTE; *Lettre à G. Audiffrent*, le 8 Saint-Paul 69-28 Mai 1857).

Aux yeux du sacerdoce de l'Humanité, tous les hommes sont, surtout aujourd'hui, des positivistes spontanés, à divers degrés d'évolution, qui n'ont jamais besoin que d'être complétés. (AUGUSTE COMTE. *Pol. Pos.* IV, p. 377.)

N'ayant pu jusqu'ici trouver de successeur, ni même aucun collègue, je déclare que, si je disparaissais avant d'y parvenir, le positivisme se développerait mieux d'après les libres efforts de mes dignes disciples, que sous un chef insuffisant. (*Ibidem*, p. 542.)

... Je ne puis reconnaître *pour mes vrais disciples* que ceux qui renonçant à fonder eux-mêmes une synthèse, regardent celle que j'ai construite comme essentiellement suffisante et radicalement préférable à toute autre. Leur devoir est alors de la propager et de l'appliquer, sans prétendre la critiquer ou même la perfectionner. (AUGUSTE COMTE. *Lettres à Henry Dix Hutton*, p 72-73.)

Nous ne différons des catholiques qu'en ce que notre unité se rapporte à l'Humanité, tandis que la leur se rattache à Dieu. (AUGUSTE COMTE. *Lettre* à son Père, le 26 Moïse 69—26 Janv. 1857.)

Amendement à la p. 586.

Nous remercions notre coreligionnaire Mr. Sydney Style de nous avoir signalé, dans l'apostolat positiviste en Angleterre, l'omission involontaire des efforts de notre regretté coreligionnaire Henri Dussauze, que la lutte fratricide actuelle vient de ravir, si prématurément, à la propagande de la Religion de l'Humanité. Ce fraternel avis nous mena, dès lors, à y réparer aussi l'omission également involontaire du concours que Richard Congreve reçut de Henry Crompton et de Thomas Sulman, auxquels il faut joindre notre coreligionnaire Mr. Francis Walter Westbrook.

CONCLUSION

Sommaire indication des résultats de la propagande positiviste.

24 Gutenberg 69 (5 Septembre 1857) à la Fête des Morts 127 (1915)

...doctrine inaltérable, toujours supérieure à ses organes quelconques. (Auguste COMTE. Catéchisme positiviste. *Régime en général*).

...Je n'ai nullement souhaité, ni même approuvé, les secousses de 1830 et de 1848, quoique j'aie tâché de les utiliser après leur accomplissement; en se conduisant ainsi, les positivistes, devront toujours prévoir les orages, et s'efforcer d'abord de les prévenir, puis de les adoucir, enfin de les utiliser ; mais en se regardant comme librement associés aux gouvernements occidentaux, sans jamais seconder aucune opposition, dont pourtant ils obtiendront le respect involontaire, outre qu'aucun parti ne les jugera ses concurrents au pouvoir.

Cette attitude collective doit être dignement complétée par la conduite individuelle, *d'après laquelle les plus obscurs positivistes peuvent mieux participer à l'avènement de notre foi que ses plus brillants apôtres, écrits ou verbaux, en prouvant que ceux qui viennent régler la vie humaine ont d'abord réglé la leur*, de manière à dissiper la seule incertitude qui reste aux empiriques honnêtes sur l'efficacité morale du positivisme. (Auguste COMTE. *Correspondace inédite*. Deuxième série. Lettre à Hadery, le jeudi 10 Saint-Paul 68---29 Mai 1856).

Considérations préliminaires

Il faut, d'abord, rappeler l'appréciation suivante de notre Maître :

«...Le sacerdoce doit, sans doute, s'efforcer toujours de contenir des mutations personnelles, dont le libre cours deviendrait bientôt plus funeste que les abus qui les auraint inspirées. Mais, il doit aussi construire et développer, par contraste à cet ordre objectif résulté de la puissance effective, un ordre subjectif fondé sur l'estime personnelle, d'après une suffisante appréciation de tous les titres individuels. Quoque ce second classement ne puisse ni ne doive prévaloir jamais, sauf dans le culte sacré, sa juste opposition au

premier y suscite les améliorations vraiment praticables, en consolant aussi des imperfections insurmontables.

«La compétence directe et exclusive du pouvoir spirituel n'exige, à cet égard, aucune explication. C'est par là qu'il accomplit le mieux la destination caractéristique qui lui réserve nécessairement l'ensemble du régime coopératif, en réglant la fonction générale qui accompagne chaque office social. Immédiatement relative à la conservation et à l'amélioration du grand organisme, cette commune attribution institue spontanément la concurrence universelle d'après laquelle le sacerdoce peut procéder au classement abstrait des individus. Car, il doit leur distribuer l'estime selon l'aptitude totale de chacun d'eux à servir dignement l'Humanité. Sa propre situation sociale le dispose d'ailleurs à opposer autant que possible cet ordre de considération à l'ordre de puissance résulté du classement concret des offices. Il finit même par le faire prévaloir envers l'éternité subjective, quand il systématise la glorification humaine. Quoique l'antiquité ait souvent étendu jusqu'aux morts le classement imparfait des vivants, le moyen âge tenta noblement une meilleure répartition, qui fit sentir sans anarchie les vices de l'ordre objectif. Mais cette attribuition convient surtout à la religion positive, seule capable d'établir une saine appréciation sociale. En réglant la vie subjective, elle s'y trouve naturellement affranchie des nécessités grossières qui font si souvent prévaloir l'influence objective des situations extérieures ou des moindres qualités personnelles. Quand cette application décisive a propagé partout les vrais principes du meilleur classement humain, leur usage ne saurait se borner aux morts, et chacun l'éten-

drait aussi aux vivants, si le sacerdoce n'allait pas au-devant d'un tel besoin.

«Cette extrême attribution, qui résume, au fond, toutes les autres, *constitue réellement le plus difficile des devoirs pontificaux*, comme exigeant les déterminations les plus précises. Après y avoir fait abstraction des divers avantages résultés de chaque situation, on y doit écarter aussi ceux qui proviennent de l'instruction; puisque, sans être plus personnels, ils ne sont guére moins fortuits jusqu'ici. *Mais il faut encore s'abstenir de juger les morts ou les vivants d'après les seules productions de leur existence effective; car elles dépendent trop de la position dans le temps et dans l'espace, qui domine souvent les conditions vraiment individuelles.* Telle est la triple écorce que le sacerdoce doit habituellement percer pour instituer dignement le classement abstrait. Cette immense difficulté ne comporte même une pleine solution que quand l'appréciation pontificale peut embrasser toute la carrière personnelle. Peu de types humains sont assez caractérisés pour devenir vraiment jugeables avant que leur destinée se trouve accomplie. Il en résulte une nouvelle demonstration de l'impossibilité nécessaire de faire jamais prévaloir objectivement l'ordre abstrait sur l'ordre concret. Cet office sacerdotal est donc aussi celui de tous qui pourrait le plus dégénérer en tendance subversive, si la sagesse et la pureté n'y présidaient sans cesse. En même temps qu'il exige une application plus délicate de la doctrine universelle, il demande plus de calme dans le milieu correspondant. De toutes les fonctions propres au grand organisme, c'est donc celle-là qui souffre le plus pendant les siècles anarchiques. Rien ne peut aujourd'hui contrister davantage un vrai philosophe que de voir sou-

vent usurper la considération, presque autant que la puisance, par les plus indignes types, tandis que les meilleures natures restent méconnues ou comprimées, faute de toute discipline spirituelle.

«Tel est le jugement universel qui, sagement accompli, constitue l'office sacerdotal le plus décisif, mais aussi le plus difficile à fonder et à développer. En résumant spontanément toutes les autres attributions du pouvoir spirituel, il caractérise mieux qu'aucune d'elles l'ensemble des conditions intellectuelles et morales, propres à ce suprême organe de l'Humanité. La pleine indépendance sociale du sacerdoce et son entière abnégation politique se présentent ainsi comme pareillement indispensables à sa vraie destination. Ce but suppose également une digne prépondérance de l'esprit synthétique, consolidée et développée par une forte préparation encyclopédique, où domine toujours l'harmonie normale entre la science, l'art, et l'industrie. Mais l'intime consécration de l'intelligence au service continu de la sociabilité devient ainsi la principale obligation d'une classe qui, destinée à compléter et régler le grand organisme, y susciterait bientôt une profonde dissolution sans cette constante moralité». (Syst. de Pol. Pos. T. II, ps. 330 à 332. Les italiques sont de cette transcription).

Simple apôtre de l'Humanité, empiriquement surgi de la propagande de la Religion de l'Humanité par notre incomparable ami Miguel Lemos, nous nous proposons donc uniquement à indiquer ici les *faits*, sans prétendre aucunement prononcer, sur les personnes, des jugements pour lesquels, le sacerdoce futur sera seul compétent.

FRANCE

I

Résultats fondamentaux,

en tant que constituant le *complément essentiel* des données indispensables à la connaissance de la vie de CLOTILDE de Vaux et d'Auguste COMTE, aussi bien que de leur Œuvre.

Ces inestimables documents déjouent désormais les mystifications ou les égarements quelconques, tant de la part des adversaires avoués du Positivisme, que de la part de ses adeptes à divers degrés

1. Défense du Testament de notre Maître, par ses premiers disciples, sous la direction de ses exécuteurs testamentaires.

2. Publication du Testament de notre Maître, suivi des *pièces justificatives*, de ses *Prières*, de ses *Confessions*, et de la *Correspondance* entre notre Maître et Clotilde de Vaux. Septembre 1884.

3. Publication de la *Correspondance* de notre Maître, embrassant l'ensemble de sa vie, depuis son admission à l'Ecole polytechnique (Octobre 1814) jusqu'à sa mort, 24 Gutenberg 69 (5 Septembre 1857). Ces documents répandent une incomparable lumière sur la vie et sur l'œuvre de notre Maître, presque journellement.

II

VULGARISATION DE LA VIE ET DE L'ŒUVRE d'AUGUSTE COMTE et CLOTILDE DE VAUX.

1. Vulgarisation de la Vie d'AUGUSTE COMTE. Biographies:

du Dr. Robinet

de Lonchampt, et les notes de Miguel Lemos;

du Dr. Audiffrent.

2. Reprise des traditions de notre MAÎTRE.

Richard Congreve;—Circulaire du 28 Saint-Paul 90 (17 Juin 1878);

Audiffrent;—Lettre publique du 3 Shakespeare 90 (12 Septembre 1878),

et Sémerie;—lettre publique du 4 Descartes 90 (11 Octobre 1878);

Miguel Lemos; — Circulaire du 1.er Bichat 95 (3 Décembre 1883);

Jorge Lagarrigue;—Circulaire du 23 Homère 96 (20 Février 1884).

Circulaire des exécuteurs testamentaires de notre MAÎTRE.—1er Gutenberg 107 (13 Août 1895). (Signé: J. S. Florez, Deullin, J. B. Foucart, Dr. Robinet, et Henry Dix Hutton.

3. Vulgarisation des conceptions d'AUGUSTE COMTE, sur la médecine et sur l'UTOPIE DE LA VIERGE-MÈRE, par le Dr. G. Audiffrent.

4. Rachat de la Maison de notre MAÎTRE.— Rue Monsieur-le-Prince 10, à Paris.

«RUE MONSIEUR-LE-PRINCE. — S'appelait au XIVe siècle: chemin des Fossés, près des Fossés-St-Germain; puis rue des Fossés-M.-le-Prince; rue de la Liberté pendant la Révolution.

Nom actuel en 1806 à cause du voisinage de l'hôtel de M. le prince de Condé. Avant 1851, la rue s'étendait seulement du carrefour de l'Odéon à la rue de Vaugirard: à cette époque on lui a ajouté la rue des Francs-Bourgeois qui allait de la rue de Vaugirard à l'ancienne place St-Michel (angle actuel de la rue Monsieur-le-Prince et du boulevard St-Michel).

. . . . . .

«N.° 10. Maison où habita et mourut, en 1857, Auguste Comte, le grand-prêtre du positivisme. (Visiter la Chambre intacte)... (Inscription)...»

(Marquis de Rochegude. *Promenades dans toutes les rues de Paris, par arrondissements.* VIe Arrondissement. 1910, ps. 117 et 118).

5. Apostolat de Jorge Lagarrigue, à Paris, 1885-1894.

Édition des *Circulaires annuelles* d'Auguste Comte. 1886.

Édition apostolique du *Catéchisme positiviste*, avec les notes de Miguel Lemos, 1891.

Lettres de notre Maître à Henry Edger et à John Metcalf, 1889.

Expositions publiques de la Religion de l'Humanité, d'après le *Catéchisme positiviste*; 9 Descartes 104 (16 Octobre 1892).

Efforts continus pour porter la connaissance de la Religion de l'Humanité et spécialement de la politique propre à la première phase de la transition organique (phase actuelle),—c'est-à-dire, la *dictature républicaine* et la *ligue religieuse*,—chez les *conservateurs* et les *catholiques*.

Lettres à Etex, 1895 ; publiées pra J. Montenegro Cordeiro.

6. Rachat de la Maison de CLOTILDE.—Rue Payenne 5, à Paris.—La Consécration de cette MAISON au culte de l'HUMANITÉ, depuis le 16 Gutenberg 49/115 (28 Août 1903), LIXe année du Positivisme religieux. Concours décisif de nos confrères Ernesto Otero et Albert Crompton, celui-ci alors directeur de l'Église positiviste de Liverpool.

Édition filiale du volume dédié à la TRÈS-SAINTE VILLE DE PARIS, contenant, sous le titre COMTE ET CLOTILDE, la *Lucie*, *Les Pensées d'une Fleur*, *L'Enfance*, la *Lettre sur la commémoration sociale*, et les *Prières quotidiennes* de notre MAÎTRE.

Ces volumes ont été distribués le jour de la consécration solennelle de la MAISON, ainsi que le jour de l'inauguration de la CHAPELLE DE L'HUMANITÉ.

7. Inauguration de la *Chapelle de l'Humanité*, dans la Maison de CLOTILDE. Rue Payenne 5, à Paris. Le 13 Saint-Paul 51/117 (2 Juin 1905) LXI année du Positivisme religieux.

«RUE PAYENNE.—Doit son nom à Jean Payen, écuyer de Charles VI, qui avait une maison dans le voisinage. La rue fut dite Payelle, Parelle et de Guyenne avant 1636.....

«N.° 5. Date du commencement du XVIIIe siècle. Temple de la religion de l'Humanité. (Enseigne symbolisant l'Humanité. Buste d'Auguste Comte avec longue inscription). Clotilde de Vaux, «la tendre inspiratrice» d'Auguste Comte est morte dans cette maison au troisième étage. La chapelle qui renferme des souvenirs du fondatenr de l'école positiviste, est au premier étage.» (Marquis de Rochegude. *Promenades dans toutes les rues de Paris, par arrondissements.* IIIe Arrondissement. 1910, ps. 81 à 82).

Voici l'inscription dont il s'agit :

RELIGION DE L'HUMANITÉ

Fondée par AUGUSTE COMTE sous l'inspiration de CLOTILDE.

L'Amour pour principe, et l'Ordre pour base;
le Progrès pour but.

Vivre pour autrui.
Ordre et Progrès. Vivre au grand jour.
L'homme devient de plus en plus religieux.
La soumission est la base du perfectionnement.
Famille—Patrie—Humanité.
Résumé synthétique actuel : UTOPIE DE LA VIERGE-MÈRE.
Resumé pratique : L'HOMME DOIT NOURRIR LA FEMME.
Paris, c'est la France, l'Occident, la Terre.
Auguste COMTE.

(Anciennes Armes de la Ville de Paris.)

CLOTILDE
(Charlotte-CLOTILDE-Joséphine,
fille de Henriette-Joséphine de FICQUELMONT
et de Joseph Simon MARIE, ancien volontaire
au 2e bataillon du Loiret, le 9 Août 1792.
mort capitaine retraité)
Tendre et immaculée INSPIRATRICE
d'AUGUSTE COMTE,
Fondateur de la Religion Universelle
et premier Grand-Prêtre de l'Humanité,
Née à Paris le 3 Avril 1815
est morte au troisième étage de cette Maison,
le 5 Avril 1846
An II du Positivisme religieux

Inscription placée le 16 Gutenberg 49 (115)
(28 Août 1903)
LIX Année du Positivisme religieux.

La MAISON se trouve, depuis son rachat en 1903, sous la sympathique surveillance de Mr. Émile Blanchard, et la sollicitude spéciale de Mme Louise Robin, assistée par son époux Mr. Auguste Robin et, après l'inauguration de la Chapelle de l'HUMANITÉ, en 1905, par Mme Fernand Grassin.

Les installations faites en 1903, ont été exécutées sous la direction de Mr. l'architecte Gustave Goy, selon le projet de Mr. Alfred Burnier, de Rio. (Voir la *circulaire* publiée le 19 Moïse 52/118—19 Janvier 1906, sur la CHAPELLE DE L'HUMANITÉ À PARIS, rue Payenne 5).

Renouvellement du DRAPEAU de l'HUMANITÉ, chaque 2 Juin, par les soins spontanés de notre re-

grettée Sœur de l'Église de Liverpool, Miss Mary Crompton. Après sa cruelle mort, (voir p. 416), notre Sœur de la même Église Miss Crockford a bien voulu continuer ce pieux concours.

Travaux complémentaires exécutés, en Juin 1910, pour placer la Maison dans un digne état de conservation. C'est notre confrère Trajano de Medeiros qui en a payé les frais ; et les travaux ont été surveillés par Mr. Gustave Goy.

8. Appel fraternel aux catholiques et aux vrais républicains français, pour que fût instituée en France la liberté spirituelle, d'après AUGUSTE COMTE, et non seulement la séparation despotique de l'Église et de l'Etat, en 1905. Premières relations conséquentes de l'Apostolat positiviste du Brésil avec l'Episcopat et le Clergé français.

9. Deuil permanent de la CHAPELLE, à cause de l'horrible catastrophe fratricide, qui, depuis Août 1914, déchire l'HUMANITÉ.

ANGLETERRE

1. Apostolat de Richard Congreve; de Thomas Carson; d'Albert Crompton; de Sydney Style. Concours de Henry Crompton et de Thomas Sulman; efforts de Henri Dussauze.

2. Première édition apostolique du CATÉCHISME POSITIVISTE, suivant les amendements indiqués par notre MAÎTRE, plaçant le *culte* avant le *dogme* et le *régime*. Traduction en anglais, par Richard Congreve.

3. Traduction en anglais du SYSTÈME de POLITIQUE POSITIVE.

4. Traduction en italien du CATÉCHISME POSITIVISTE, par Walter Congreve; 1882.

5. Traduction en anglais de l'*Introduction* du Tome 1er de la SYNTHÈSE SUBJECTIVE, le seul publié par AUGUSTE COMTE ; par Richard Congreve 1891.

6. Publication des lettres d'Auguste Comte à Richard Congreve, 1889.

7. Publication des lettres d'Auguste Comte à John Fisher, à un posiviste anglais, et à Alexander J. Ellis, 1889.

8. Publication des lettres d'Auguste Comte à Henry Dix Hutton ; par H. Dix Hutton, 1890. Les Originaux furent confiés, par notre confrère H. D. Hutton, à la garde de l'Église positiviste du Brésil.

9. Traduction du Testament complet d'Auguste Comte, y compris la Correspondance avec Clotilde de Vaux ; édition d'Albert Crompton 1910 ; ornée de la photographie d'une plaquette avec les portraits de Clotilde et Auguste Comte, sous l'image de l'Humanité.

10. Médaille représentant l'Humanité personnifiée par Clotilde, et ayant, sur le revers, le buste de notre Maître. Fait graver par Albert Crompton, en argent et en cuivre, pour être portée par les positivistes.

11. Temple de l'Humanité à Liverpool. Inauguration le 5 Bichat 59/125 (7 Décembre 1913).

BRÉSIL

1.° Préliminaires.

a). Relations de Mme. Brazileira et de sa Fille avec notre Maître, depuis Août 1856 jusqu'à la mort de notre Maître. En 1886, furent publiées par Miguel Lemos, les sept lettres que notre Maître adressa à Mme Brazileira. La première est du 8 Gutenberg 68 (19 Août 1856), et la dernière est du 17 Gutenberg 69 (29 Août 1857); la voici.

A Mme Brasileira, à Paris.

Paris (10, rue Monsieur-le-Prince), le Samedi 17 Gutenberg 69 (29 Août 1857).

Madame,

je lus hier votre digne effusion, et j'éprouve ce matin le besoin de vous en remercier cordialement. C'est le complément durable du premier hommage féminin rendu jusqu'à présent à celle qui, par moi, régénère son sexe, à la chaste inspiratrice qui mérite si bien la sentence de Pétrarque:

Tre dolci nomi a in te raccolti,
Sposa, Madre, e Figliuola.

Votre touchante composition est irrévocablement placée dans le tiroir sacré qui ne contient que la correspondance exceptionnelle.

Respect et Sympathie,

Auguste Comte.

Fondateur de la Religion universelle, et premier Grand-Prêtre de l'Humanité.

À l'occasion de l'enterrement de notre Maître, Mme Brazileira accompagna Sophie Bliaux, avec la Sœur ainée de Sophie, Mme Laveyssière, à côté de Mme Marie Robinet, dans l'unique voiture de deuil du cortège funèbre d'Auguste Comte. Ce furent les seules Dames qui se trouvèrent à cette sainte cérémonie.

Nous reproduirons enfin le passage suivant de la *Correspondance* de notre Maître:

«Pendant votre visite d'automne, je vous ferai spécialement part des espérances, mieux appréciables alors, que m'inspirent, pour notre appui le plus décisif, deux nouvelles disciples méridionales, une noble veuve brésilienne et surtout sa digne demoiselle, respectivement agées de 47

et 22 ans. Elles habitent Paris depuis sept mois et j'ai lieu d'espérer qu'elles s'y fixeront, de manière à pouvoir y présider le vrai salon positiviste qui nous serait si précieux. Toutes deux éminentes de cœur et suffisantes pour l'esprit, la mère est tellement imbue des habitudes du dix-huitième siècle, qu'il faut peu compter sur la plénitude de sa conversion, quoique ses sympathies remontent à mon cours de 1851, qu'elle ne put cependant subir que d'après une seule séance; mais sa fille comporte une incorporation complète, que la mère secondera sans rivalité déguisée.—(Auguste Comte. *Lettre à G. Audiffrent*, le 4 Archimède 69 —29 Mars 1857).

L'Église positiviste du Brésil possède, parmi ses reliques, l'exemplaire du Système de Politique Positive offert par notre Maître à Madame Brazileira.

Voici la dédicace:

À Madame Brazileira,
affectueux hommage de l'auteur
(signé) Auguste COMTE.
Paris, le 15 Descartes 68.

Madame Brazileira offrit cet exemplaire à son frère:

«Je l'offre à mon bien-aimé frère Dr. J. P. Brazil, dont la haute intelligence goutera mieux que la mienne la grande pensée de l'auteur.
(signé) Brazileira Augusta.

Et notre inoubliable confrère Rufino Augusto d'Almeida, qui possédait cet exemplaire depuis le décès de son beau-père, le Conseiller M. Buarque de Macedo, l'offrit, le 18 Août 1891, à Miguel Lemos et à R. Teixeira Mendes.

b) Première manifestation de l'influenee de notre MAÎTRE, au Brésil. Thèses mathématiques, depuis Février 1850; Miguel Joaquim Pereira de Sá.

c) Influenco de l'enseignement mathématique de notro MAÎTRE, d'après la vulgarisation de sa GÉOMÉTRIE ANALYTIQUE ot du tome premier du SYSTÈME DE PHILOSOPHIE POSITIVE. Benjamin Constant Botelho de Magalhães; depuis 1857.

Dans une lettre adressée à sa digne Épouse, le 5 Juin 1867, du théatre de l'exéerable guerre du Paraguay, Benjamin Constant révélait son enthousiasmo pour CLOTILDE DE VAUX, et la plénitude de son adhésion à l'ensemble do l'œuvre religieuse d' AUGUSTE COMTE. Ses expressions y indiquent, en même temps, uno imparfaite appréeiation de la sublimité de CLOTILDE et de l'ineomparablo amour qu'Ello inspira à notre MAÎTRE, aussi bien qu'une insuffisante assimilation do la RELIGION de l' HUMANITÉ. Voiei eette touehante effusion: «Tu es pour moi plus, beaueoup plus que ne l'était CLOTILDE DE VAUX pour le savant et honnête AUGUSTE COMTE. Je suis, eomme tu le sais, toutes ses doetrines, ses prineipes, ses croyanees: la religion de l'Humanité est ma religion, je la suis de cœur, mais aveo eette différenee que, pour moi, la famille est au dessus de tout. C'est une religion nouvelle, mais la plus rationnelle, la plus philosophique, la seule qui découle naturellement des lois qui régissent la nature humaine....» Dans sa lettre du 8 Février 1867, Benjamin Constant avait dit: «Mon honneur et mon devoir sont seuls au dessus de ma famille. ...Et puis, ma religion est la religion de la famille ot du devoir.»

d) Influenee sur l'abolition de l'esclavage afri-

cain: opuscule de F. A Brandão Junior, en 1865. [1]

e) Publication du Dr. Luiz Pereira Barreto, sous le titre *Les trois philosophies;* premier volume, *La philosophie théologique*, à l'occasion du conflit épiscopo-maçonnique, en 1874, où l'auteur prétendait apprécier la situation sociale et politique du Brésil, en s'inspirant du Positivisme.

Réactions de l'adhésion initiale de Miguel Lemos à la PHILOSOPHIE POSITIVE, *au commencement de 1875.*

Fondation de la première Societé positiviste à Rio de Janeiro; 1.er Avril 1876. Antonio Carlos de Oliveira Guimarães; décédé le 2 Homère 90 (30 Janvier 1878).

2° INAUGURATION DE LA PROPAGANDE DE LA RELIGION DE L'HUMANITÉ AU BRÉSIL.

I *Réactions de la conversion de Miguel Lemos à la* RELIGION DE L'HUMANITÉ, *pendant son séjour à Paris, depuis Octobre 1877 jusqu'à Janvier 1881.*

1. LUIS DE CAMOËNS ; par Miguel Lemos, Paris. 92—1880.

2. Inauguration, à Rio de Janeiro, de l'exposition publique de la RELIGION DE L'HUMANITÉ, d'après le CATECHISME POSITIVISTE, continuée annuellement, depuis lors; Avril 1880.

3. Inauguration du Culte sociolatrique à Rio de Janeiro; commémoration du troisième Centenaire de la vie subjective de CAMOËNS; par l'initiative de Miguel Lemos; 22 Saint Paul 92 (10 Juin 1880.)

1. «...Quelques années auparavant (c'est à-dire avant 1865), M. Barreto d'Aragão avait publié, à Bahia, une arithmétique précédée d'une introduction phllosophique, dans laquelle l'auteur exposait la hiérarchie scientifique d'Auguste Comte; le reste du livre ne dénonçait pas un positiviste.» (Miguel Lemos, 1ère. CIR. AN., 2me. éd. fran. p. 7).

Fut inauguré alors le drapeau religieux positiviste avec la formule sacrée sur la face verte, mais sans l'image de l'HUMANITÉ sur la face blanche.

Buste de CAMOENS, par Almeida Reis; déposé solennellement à la Bibliothéque publique de Rio, après une procession sociolatrique. Édition d'un récueil des Poésies lyriques de CAMOENS.

Hymne à l'HUMANITÉ, pour être chanté avec la musique de la *Marseillaise* ; par J. E. Teixeira de Souza.

Drapeaux allégoriques du FÉTICHISME; conçus par Anibal Falcão.

4. Inauguration de la commémoration publique de la mort de notre MAÎTRE, le 25 Gutenberg 92 (5 Septembre 1880).

5. Influence sur le mouvement abolitionniste de l'esclavage africain; intervention du 30 Septembre 1880, vulgarisant les enseignements d' AUGUSTE COMTE sur *l'incorporation du prolétariat à la société moderne.*

6. Inauguration de la Fête de l'HUMANITÉ, le 1er jour de l'an 93 (1er Janvier 1881.)

7. Adhésion de la vénérable doyenne des positivistes brésiliennes. Mme Ve Quiteria Jesuina Torres de Carvalho, qui, dès 1880, assista, chez elle à la lecture commentée du CATÉCHISME POSITIVISTE, faite à plusieurs de ses filles encore adolescentes ou au début de leur jeunesse. C'est chez elle également, à la rue Santa Izabel (aujourd'hui rue Benjanin Constant nº. 24, IV), qu'ont été célébrés, sous la présidence de Miguel Lemos, les premiers Sacréments de l'Église Positiviste du Brésil, après qu'il fonda celle-ci. Elle est décédée à sa septente-septième année, le 6 Dante 121 (21 Juillet 1909), après quarante ans environ d'édifiant veuvage.

II *Propagande systématique après l'arrivée de Miguel Lemos à Rio de Janeiro, le 4 Homère* 93 (*1er Février 1881*).

1. Pendant l'Empire
19 César 93 au 11 Frédérie 101
(11 Mai 1881 au 15 Novembre 1889.)

a) Fondation de l'Église Positiviste du Brésil, par Miguel Lemos ; 19 César 93 (11 Mai 1881.)

b) Santa Tereza—(En portugais). Troisième Centenaire de sa vie subjective ; par Miguel Lemos, 8 Descartes 91 (15 octobre 1882).

c) Reprise des traditions de notre Maître ; 28 Gutenberg 95 (9 Septembre 1883.)

d) Inauguration de la Fête de la Vierge-Mère ; 13 Gutenberg 96 (15 Août 1884.)

e) Appréciation de Tiradentes et du rôle politique de José Bonifacio, le patriarche de l'indépendance politique du peuple brésilien. Vulgarisation des projets de celui-ci sur *l'abolition de l'esclavage africain* et sur *la protection due aux indigènes.*

Defense des indigènes américains.

f) Influence sur l'abolition de l'esclavage africain, jusqu'au 22 César 100 (13 Mai 1888.)—Appréciation de Toussaint-Louverture.

g) Influence sur l'institution de la pleine séparation entre le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel, y compris l'abolition des privilèges académiques quelconques, d'après la pleine liberté civile de l'exercice de toutes les professions, morales, intellectuelles, et industrielles. Concours de notre confrère le Dr Joaquim Bagueira do Carmo Leal, spécialement en ce qui concerne la défense de la liberté spirituelle contre le despotisme médical et hygiénique. Colaboration de notre coreligionnaire l'avocat A. de Souza Pinto, contre les usurpations juristes.

h) Influence sur l'évanouissement des préjugés propres à la diplomatie impérialiste, spécialement en ce qui concerne les relations entre le peuple brésilien et les autres peuples ibéro-américains.

i) Traduction, en portuguais, du CATÉCHISME POSITIVISTE, avec des notes, publiée en 98 (1886), par Miguel Lemos.

j) Vulgarisation des enseignements d'AUGUSTE COMTE sur l'irrévocable caractère républicain de la société occidentale, depuis le 14 Juillet 1789, en la réorganisant entièrement dégagée du régime théologico-militaire, d'après l'ascendant de la fraternité universelle disciplinant la poésie, la science, et l'industrie.

Appel conséquent à D. Pedro II et à D. Izabel, aussi bien qu' aux classes dominantes, pour qu'ils prissent, au Brésil, l'initiative de la substitution de la *dictature républicaine* au parlementarisme dynastique ou bourgeois.

k) Défense de l'indissolubilité conjugale, comme la plus précieuse des institutions sociales héritées du régime catholico-féodal, d'après la réfutation des sophismes révolutionnaires pour justifier la rétrogradation protestante qui restaura le *divorce* en Occident.

l) Ébauche de l'éducation positiviste, suivant l'institution du culte intime dès la première enfance, en initiant les enfants dans l'adoration de l'HUMANITÉ, aussi bien que de notre MAÎTRE et ses TROIS ANGES, d'après les invocations habituelles adressées aux Mères et aux pères. Désistement toujours de tout recours aux écoles quelconques.

m) Entier rénoncement à l'attitude révolutionnaire.

n) Vulgarisation des enseignements d'Auguste Comte, sur l'inévitable décomposition des grandes nationalités en petites *Matries* pacifico-industrielles, succédant irrévocablement aux états théologico-militaires.

Efforts de notre regretté confrère Francisco Santiago Pinto Eloy, décédé prématurément, le 2 Frédérie 102 (6 Novembre 1890), pour porter la connaissance de la Religion de l'Humanité, chez ses collègues de l'école militaire de Rio de Janeiro.

o) Vulgarisation des enseignements de notre Maître, sur l'irrévocable hiérarchie des cinq éléments occidentaux, résultée de l'évolution de l'Humanité: français, italien, ibérique, britannique, et germanique.

p) Vulgarisation des enseignements de notre Maître sur l'Hégémonie spirituelle de Paris.

q) Vulgarisation de l'enseignement mathématique de notre Maître, d'après l'explication de sa Synthèse subjective.

r) Appui à la tentative apostolique de Jorge Lagarrigue, à Paris.

s) Célébrations spéciales des Grands-Types de l'Humanité.

Turgot.—Premier centenaire de sa vie subjective. 23 Aristote 93 (20 Mars 1881).

Calderon de la Barca. Deuxième centenaire de sa vie subjective. 28 Aristote 93 (25 Mars 1881). Publication du Discours de J. E. Teixeira de Souza.

Pombal. Premier centenaire de sa vie subjective. 16 César 94. (8 Mai 1882). Procession civique portant le buste de Pombal, fait par Mr. A. Benvenuto de Celline, et qui a été ensuite offert à l'Église positiviste du Brésil. Portrait à l'huile fait par Mr. Aurelio de Figueredo. Opuscule de Antonio de Souza Pinto, publié en 1900.

Ste Thérèse. Troisième centenaire de sa vie subjective. 8 Descartes 94 (15 octobre 1882). Publication de la Commémoration sommaire de sa vie et de ses mérites, par Miguel Lemos. (En portugais).

Mahomet. Commémoration le 28 Moïse 95 (28 janvier 1883).

Danton. Commémoration du 14 juillet 1883. Le 28 octobre 1885, inauguration de son buste, exécuté et offert par Almeida Reis.

D'Alembert. Premier centenaire de sa vie subjective. 23 Descartes 95 (30 octobre 1883).

Diderot. Premier centenaire de sa vie subjective 16 Dante 96 (30 juillet 1884).

Toussaint-Louverture. Inauguration de son portrait. Tableau de Aurelio de Figueredo. 14 juillet 1884. Publication, à la même année, de la brochure, en portugais, *Le Positivisme et l'esclavage moderne*; recueil des principaux passages de notre Maître, concernant ce monstrueux crime occidental; par Miguel Lemos.

Frèderic II.—Premier centenaire de sa vie subjective. 5 Gutenberg 98 (17 Août 1886).

t) Efforts de nos confrères pour fonder un noyau de propagande à São-Paulo ; Godofredo José Furtado, décédé le 14 Archimède 116 (7 Avril 1904); et Sebastião Hummel, décédé le 5 Gutenberg 116 (16 Août 1904).

2. Depuis la proclamation de la République le 11 Frédéric 101 (15 Novembre 1889.)

a) Influence sur l'institution de la République, après sa fondation par Benjamin Constant, le 15 Novembre 1889. Inscription de la divise *Ordre et Progrès* sur le drapeau brésilien. 15 Frédéric 101 (19 Novembre 1889.)

Participation à la défense de la république, dans les déchirements cruels qu'a éprouvés le peuple brésilien, et où fut sacrifié notre jeune coreligionnaire Oscar Piquet Carneiro; (12 Homère 106- 9 Février 1894). (Voir *Cir. an.* 1893 et 1894).

b) Inauguration publique de l'image de CLOTILDE, comme la meilleure personnification de l'HUMANITÉ, selon le vœu de notre MAÎTRE; 27 Archimède 102 (21 Avril 1890.) Étendard positiviste peint par Decio Vilares, d'après notre MAÎTRE, portant sur la face verte la formule sacrée: *L'Amour pour principe, et l'Ordre pour base; le Progrès pour but.*

c) Influence sur l'abolition *constitutionnelle* du militarisme. Rétablissement de la vérité historique sur l'exécrable guerre du Paraguay. Efforts continus en faveur de la solennelle restitution des trophées fratricides et du désistement de la tyrannique dette imposée par le gouvernement brésilien.

d). Construction du TEMPLE DE L'HUMANITÉ, à Rio de Janeiro, selon le plan laissé par notre MAÎTRE. La façade rappelle le PANTHÉON de PARIS. Commencement solennel des travaux, le 5 Descartes 102 (12 Octobre 1890). Inauguration le 3 Gutenberg 103 (15 Août 1891). Concours décisif de Rufino Augusto de Almeida. Architecte, notre confrère l'ingénieur Trajano de Medeiros. Maître ouvrier-maçon surveillant les travaux, Joaquim Alves.

Développement du *Culte public*, sous la direction esthétique, en tout ce qui concerne la collaboration féminine et le chant, de la vénérable Épouse du Fondateur et Directeur de l'Église brésilienne, sa première conversion à la RELIGION DE L'HUMANITÉ, notre Sœur Albertina Torres de Carvalho Lemos, qu'une mort prématurée vient de ravir, le 1er Homère dernier (29 Janvier 1916). Cette conversion contribua, avec celle de

son frère l'ingénieur Cipriano José de Carvalho, à l'adhésion de leur vénérable Mère, Mme Ve Quiteria J. Torres de Carvalho et à celle de plusieurs de leurs Sœurs.

Concours de Mrs. Lima Coutinho et Agostinho Gouvêa à la préparation d'une petite orchestre et d'un chœur formés par des enfants et des adolescents positivistes des deux sexes.

Concours musical (harmonium) de notre vénérable Sœur Melle Adelaïde Torres de Carvalho, jusqu'à ce qu'ait pu la suppléer l'adolescent Cipriano Lemos, fils du Fondateur et Directeur de l'Église brésilienne. Cipriano Lemos eut, dans la suite, la direction de la partie musicale du culte publique, jusqu'à son départ pour Paris, en janviér 1914, afin d'y compléter sa préparation d'architecte. Le remplaça, quant à l'harmonium, à nos séances des dimanches, et, en général, à nos fêtes sociolatriques, notre confrère Jefferson Sensburg Vieira de Lemos.

Concours poétique de notre confrère José Mariano de Oliveira, à notre culte publique.

Inauguration (le 14 Juillet 1893), de la petite typographie, depuis lors à la charge de notre confrère Malaquias Pereira da Silva; publication de la *Conclusion totale du Système de Politique Positive*, sous le titre: *Mission et devoirs des positivistes dans l'actualité*. Depuis Novembre 1913, une fonction extérieure à notre Église ne laisse à Mr. Malaquias Pereira da Silva que quelques heures, chaque jour, pour ce précieux concours à la propagande positiviste. Concours de Mr. Vicente Ferrer, typographe, qui continua à nous aider exceptionnellement, même après sa retraîte.

Reprise des travaux en 107 (1895); contribntions décisives de nos confrères Ernesto Otero et Trajano de Medeiros.

Inauguration de la nef actuelle, à la Fête de l'Humanité, le 1er jour de l'an 119 (1er janvier 1897). Consécration de la salle destinée à l'enseignement encyclopédique, à Daniel Encontre ; du dépot des publications, à Ternaux ; et de la petite typographie, à Thunot.

Inauguration des bustes, en plâtre, des Grands-Types de l'Humanité, offerts par notre confrère Richard Congreve, et colorés par Decio Vilares.

Decio Vilares a, fait, à cette occasion, les bustes, en plâtre, colorés, de Moïse, et d'Heloïse.

Les moulages, en plâtre, des chapitaux et des piedestaux de ces bustes, ainsi que le moulage des nouveaux bustes ont été exécutés par Mr. Henri Lavoie. Et, à la Fête des Saintes-Femmes de l'an 120 (1908), fut substitué le buste de St Paul par un autre, également en plâtre et coloré, exécuté et offert par Decio Vilares.

Concours de notre confrère feu Artur Paiva au maintien de la correspondance générale de l'Église. Après sa mort prématurée, le 6 César 119 (28 Avril 1907), ce concours a été continué par nos confrères Venancio de Figueiredo Neiva, Malaquias Pereira da Silva, et Horacio Barboza Carneiro.

Entretien du Temple pendant dix ans, environ, depuis le milieu de 1900 jusqu'à sa mort, le 19 César 142 (11 Mai 1910), par Vicente Lourenço.

Efforts de nos confrères et coreligionnaires pour instituer des noyaux de propagande : au Recife (Pernambuco), Luciano Godofredo de Souza Pinto : à Porto-Alegre (Rio Grande do Sul), J. J. Felizardo Junior, décédé prématurément le 24 Aristote 118 (21 Mars 1906) ; et pour continuer la propagande à São Paulo, Joaquim da Silveira Santos.

Les efforts de J. J. Felizardo Junior ont été continués par J. Faria Santos, Carlos Torres Gonçalves, Raul Abbott, et Dr A. Homem de Carvalho.

Efforts de Mrs. Bernardino J. Patricio et José Antunes de Carvalho, l'un et l'autre ouvriers-tourneurs, pour porter, chez les prolétaires, la conaissance de la Religion de l'Humanité. A. de Carvalho est mort prématurément le 17 Archiméde 109 (11 Avril 1897). Faisant part de son décès, sa Sœur disait daus sa lettre : «Et ce fut la foi positiviste qui lui donna quelque bonheur et du courage pour résister aux si nombreuses contraiétés de sa vie.» (Voir les *Circulaires annuelles* de 106-1894 et 109 1897). Son ami Mr. Patricio, que son âge a mis en retraite depuis plusieurs annécs, continue à nous apporter son touchant appui moral et matériel.

Intervension de notre confrère J. Mariauo de Oliveira, en defense des indigènes ; 28 Saint-Paul 105 (17 Juin 1893).

Efforts de notre confrère Candido Mariano da Silva Rondon, en défense des indigènes. Essor de ces efforts après l'instituition du *service de protection républicaine des indigènes* (20 Juin 1910), par Mr. Rodolfo Miranda, Ministre de l'Agriculture, sous la Présidence de Mr. Nilo Peçanha. Malheureusement ces efforts sont contrariés par les douloureuses dispositions matérialistes des classes dominantes du peuple brésilien, tendant à continuer les horreurs de la conquête coloniale, qui ménacent d'aboutir à l'extermination des touchants débris des fétichistes du Nouveau-Monde. Le salut de ces tribus peut seule procurer pourtant la digne expiation filiale des immenses fautes de nos ancêtres envers les leurs.

Parmi les compagnons de Rondon, dans ses humanitaires excursions, nous rappellerons: notre confrère Francisco Bueno Horta Barboza, décédé le 1er Bichat 115 (3 décembre 1903) et notre coreligionnaire Alberto Portela, décédé le 17 Bichat (19 Décembre 1911), l'un et l'autre tombés pré-

maturément au milieu de leur dévouement ; nos confrères Renato Barboza Rodrigues Pereira, Nicolau Bueno Horta Barboza, Pedro Ribeiro Dantas, Alipio Bandeira, et Mancel Rabelo ; et nos coreligionnaires Luis Bueno Horta Barboza, Antonio Martins Viana Estigarribia, Humberto de Oliveira, Raul Abbott, et Franeiseo de Paulo Teixeira da Fonseca Vaseoneelos.

e). Traduction, en portugais, de l'*Appel aux Conservateurs*, avec des notes, par Miguel Lemos. 1899.

f). Publication des *Trois rapports de l'ancien* Société positiviste de Paris. 1907.

g). Deuxième édition de l'Astronomie populaire. 1893.

h). Deuxième édition de la Synthèse Subjective, avec le portrait de Daniel Encontre. 1900. —Donnée au fond typographique de l'exécution testamentaire de notre Maître. (Voir *Bulletin de l'Apoltolat Positiviste du Brésil*. 5 F. ps. 4-5 et 16, et 7 F. p. 14).

i). Organisation de la deuxième édition de la Géométrie Analytique, précédée de la Géométrie de Descartes; publiée par M. Briguiet. 1894.

j). Ébauche de l'enseignement positiviste encyclopédique, depuis la *Philosophie première* jusques et compris la *Morale*, en des cours publies et gratuits, au Temple de l'Humanité, à Rio de Janeiro, selon le programme de notre Maître. 1897 à 1905. Concours de nos confrères Pedro Barreto Galvão et João Fernandes da Silva. Cette ébauche de l'initiation théorique n'a été accomplie que par deux de nos adolescents.

Les adolescents ont fait, en même temps, pendant leur initiation théorique (de 14 à 21 ans), leur apprentissage d'un métier prolétaire, dans

les ateliers de Mrs. Leuzinger et Cie (reliure), de Mrs. L. B. de Almeida et Cie (serrurerie), de notre confrère Trajano de Medeiros, à Rio ; et de la Westinghouse Electric Co., à Pittsburg, aux États-Unis.

k). Essai sur la prière par J. Lonchampt. Traduction en portugais, par Miguel Lemos 1896.

Célébration du Centenaire de la Naissance d'Auguste COMTE.
30 Nivose an VI de la République. (19 Janvier 1798)
19 Moïse 44/110 (19 Janvier 1898).
LIVe année du Positivisme religieux.

La garde des débris de l'ancienne *Grille de la sépulture de* Clotilde. Relique confiée à notre piété filiale par Mme Ve Maximilien Marie, et placée au Chœur du Temple de l'Humanité, de Rio de Janeiro, depuis le 15 Homère 110. (12 Février 1898).

Séance solennelle le 14 César 44/110
(6 Mai 1898).

Inauguration du tableau de Eduardo de Sá, représentant Rosalie Boyer vouant son enfant nouveau-né à la rénovation religieuse. Notre petite orchestre a exécuté un morceau expressement composé pour cette Fête, par Mr. Lima Coutinho.

Publication du *Précis de la vie et des écrits* d'Auguste COMTE, par Joseph Lonchampt ; traduction et notes, en portugais, par Miguel Lemos.

Publication de la notice sur la vie et les écrits de Daniel Encontre, par G. F. Juillerat. Traduction et notes de Miguel Lemos. Avec le portrait de Daniel Encontre, photographie du tableau à l'huile existant à la Faculté des Sciences de Montpellier.

L'Eglise positiviste du Brésil garde quelques

manuscrits et quelques publications de DANIEL ENCONTRE, qui ont été confiés à notre piété filiale par sa vénérable petite-fille Mme Abrie Encontre et par son neveu Mr. le Pasteur Bourchenin.

Le 21 César (13 Mai). Hymne à TOUSSAINT-LOUVERTURE (orchestre) par Mr. Lima Coutinho, chanté, pour la première fois, en 1897.

Le 24 Gutenberg (5 Septembre), inauguration du tableau de Eduardo de Sá représentant les Derniers moments d'AUGUSTE COMTE.

(Voir la *Circulaire annuelle* de l'année 1898).

l). CLOTILDE DE VAUX — LUCIE — LES PENSÉES D'UNE FLEUR—LES SEPT MAXIMES. 1899.

Inauguration, au Temple de l'HUMANITÉ, à Rio, du despositif en bronze destiné à assurer la pieuse conservation des débris de la primitive Grille de la Sepulture de CLOTILDE. Ouvrage de Mr. Alfredo Presgrave ; fonte de Mr. José de Azevedo, exécutée à l'atélier de notre confrère Trajano de Medeiros. 3 Gutenberg 118 (15 Août 1906).

La plaque en bois, placée au chevet, imitant la pierre de la sépulture, fut inaugurée à la Fête générale des MORTS 122 (31 Décembre 1910). Ouvrage dirigé par Mr. Virgilio Serapião, ouvrier-menuisier, chef de travaux à l'atélier de notre confrère Trajano de Medeiros. En haut de cette plaque se trouve une réproduction en plâtre de la plaquette qui orne l'édition, en anglais, du TESTAMENT de notre MAÎTRE, par Albert Crompton. Nous avons reçu cette plaquette à la Fête des MORTS de l'année précédente (31 Décembre 1909) ; envoyée par notre regrettée Sœur de l'Église de Liverpool, Miss Mary Crompton.

m). Recueil et traduction, en portugais, des passages de notre MAÎTRE concernant ses *dernières*

conceptions, pour servir de complément au CATECHISME POSITIVISTE; par R. Teixeira Mendes. Saint Paul 110 (Juin 1898).

n). Publication de plusieurs documents inédits et de renscignements sur la vie de CLOTILDE DE VAUX, de notre MAÎTRE, de ROSALIE BOYER, de SOPHIE BLIAUX, et de DANIEL ENCONTRE. (*Uma Visita aos lugares santos do Positivismo*, par R. Teixeira Mendes). Shakspeare 111 (Septembre 1899.)

o). Traduction en portugais de la CORRESPONDENCE SACRÉE entre AUGUSTE COMTE et CLOTILDE DE VAUX; par R. Teixeira Mendes (*O Ano sem par*; Bichat 112 — Déc. 1900). Édition du traducteur, publiée avec le généreux concours de Mr. Manoel Pereira Reis.

p). Développement continu du culte positiviste. Institution de la glorification annuelle des FONDATEURS DU POSITIVISME, le 1er Descartes, depuis 47/113 (1901). Caractère funèbre rendu à la commémoration annuelle de la mort de CLOTILDE (5 Avril), selon le vœu de notre MAÎTRE, dans sa lettre du 9 Archimède 69 (3 Avril 1857) à son disciple Henry Edger. Inauguré le 11 Archimède 48/114 (5 Avril 1902). Extension conséquente de ce caractère à la commémoration annuelle de la mort d'AUGUSTE COMTE (5 Septembre.) Inaugurée le 24 Gutenberg 48/114 (5 Septembre 1902).

q). Éditions des ouvrages suivants de la BIBLIOTHÈQUE POSITIVISTE:

St. BERNARD-*Traité de l'Amour de Dieu*-1895.

DESCARTES—*Discurso sobre o methodo*—Traduction en portugais, de Miguel Lemos—1896.

BROUSSAIS—*Propositions, de médecine*, suivi de la *bibliographie* extraite de l'Éloge de Broussais par Fréd. Dubois (d'Amiens); par Miguel Lemos. 1899.

Nous rappellerons, à ce sujet, le passage

suivant de la lettre de notre MAÎTRE à G. Audiffrent, le 25 Descartes 67 (1er Novembre 1855) :

«Une longue et précieuse visite que me fit dimanche mon noble et tendre docteur Robinet, me confirme l'universalité d'une telle disposition parmi les médecins positivistes, (emploi des moyens moraux et intellectuels parmi les moyens de traîtement). Cette entrevue m'a pareillement confirmé leur tendance à se caractériser par une digne appréciation du grand Broussais, qui n'est maintenant jugé que chez eux, quoique tous les autres l'exploitent ou le dénigrent. M. Robinet est déjà conduit dans son action pratique à se rapprocher de plus en plus des principes, ou plutôt des aperçus pathologiques, et même thérapeutiques, *émanés du seul homme de génie dont la médecine puisse réellement s'honorer depuis Hippocrate* (Gall et Cabanis, étant plutôt des philosophes que des médecins, tandis que Boerhaave et Barthez furent seulement des professeurs).» *Lettre* d'AUGUSTE COMTE *à divers.* Tome 1er, première partie, p. 295).

DIDEROT—*Essai sur le beau*, avec portrait. Publié par notre confrère F. Germano Medeiros. 1900.

CONDORCET—*Moyens d'apprendre à compter*—1903.

St. AUGUSTIN—*Commentaire sur le sermon de la Montagne*—1905.

r). Accomplissement du vœu testamentaire de notre MAÎTRE, au sujet de l'entretien du culte catholique à Paris, 9 Gutenberg 52/118 (21 Avril 1906.) Relations avec le Sacerdoce catholique, spécialement en France. Efforts en faveur de la *Ligue religieuse*. Développement des sympathies entre les positivistes et les catholiques. Défense de la liberté du Sacerdoce catholique, contre

ces aberrations régaliennes du gouvernement brésilien.

s). Accomplissement final du vœu testamentaire de notre MAÎTRE, en ce qui concerne son legs à sa sainte FILLE adoptive, SOPHIE BLIAUX ; le 8 Saint-Paul 56/122 (7 Juin 1910.)

t). Recueil des documents sur l'évolution originale de notre MAÎTRE, montrant la parfaite continuité de cette évolution sans pareille. Juillet 1913.

u) Célébrations des GRANDS-TYPES de l'HUMANITÉ.

ISABELLE ET COLOMB.—Célébration annuelle, depuis 3 Descartes 102. (12 Octobre 1890.) Buste de COLOMB par Decio Vilares.

Célébration du premier centenaire du 10 Août 1792.

Célébration du troisième centenaire de la découverte du Nouveau-Monde. Don de Ernesto Otero pour la continuation de la construction du Temple de l'HUMANITÉ, à Rio. 4 Descaates 104 (12 octobre 1892).

DESCARTES. Troisième centenaire de sa naissance. Buste fait par Decio Vilares. Publication de la traduction, en portugais, du DISCOURS DE LA MÉTHODE, par Miguel Lemos ; avec le portrait de DESCARTES, par Decio Vilares. 7 Archimède 108 (31 Mars 1896).

Célébration du quatrième centenaire du BAPTÊME DE CLOVIS. 24 Bichat 108 (25 Décembre 1896). Publication de la traduction, en portugais, de la LETTRE PHILOSOPHIQUE SUR LA COMMÉMORATION SOCIALE, avec l'image de STE CLOTILDE en prière, reproduite de la brochure de l'abbé Louis Bernard : *Le baptême de la France et sa mission dans l'histoire* ; par Miguel Lemos.

ST AMBROISE. Quinzième centenaire de sa vie

subjective, 10 Archimède 109 (4 Avril 1897). Inauguration da l'image peinte par Decio Vilares, d'après Champagne. Réproduction par la phototiphie.

Vasco da Gama. Célébration du quatrième centenaire de la découverte du chemin maritime des Indes. 21 Charlemagne 109 (8 juillet 1897).

Washington. Premier centenaire de sa vie subjective. 18 Bichat 111 (20 Décembre 1899). Réproduction à pastel, de son portrait; par notre confrère J. Montenegro Cordeiro.

Cromwell. Troisième centenaire de sa naissance. Copie d'un tableau representant Cromwell méditant son refus de la couronne; par J. Montenegro Cordeiro. 15 César 111 (7 Mai 1899).

Marina. Traduction, en portugais, de l'écrit de Lucien Biart paru dans la *Revue des Deux Mondes*; par Miguel Lemos. 112 (1900).

v) Publications vulgarisant les passages de notre Maître sur les Grands-Types de l'Humanité:

Jeanne d'Arc—*L'heroïque Vierge qui sauva la France au XVe siècle, et annonça déjà la supériorité finale de la femme prolétaire*—Cinquième centenaire de sa naissance. 124 (1912).

Inauguration de la statuette de l'héroïque Vierge, dans ses ravissements religieux; offerte par notre confrère Otavio B. Carneiro, au nom de notre confrère Trajano de Medeiros. Célébration le 6 Moïse 124 (6 janvier 1912). Étendard brodé, ensuite, par notre Sœur Melle Tereza-Silvia Barboza Carneiro, avec le concours de nos Sœurs Melle Izabel Xaltron et Melle Clotilde-Sofia Ferreira.

Charlemagne—*Incomparable Fondateur de la République Occidentale*. Onzième centenaire de sa vie subjective. Essai d'une paraphrase positi-

viste de la MARSEILLAISE, en y éliminant tout sentiment guerrier. 25 Charlemagne 126—12 Juillet 1914.

x). Deuil permanent du Temple de l'Humanité à Rio de Janeiro, à cause de l'horrible catastrophe fratricide qui, depuis Août 1914, déchire l'HUMANITÉ.

Vulgarisation, à cette occasion, des enseignements de notre MAÎTRE, sur l'anarchie moderne et sur l'UTOPIE DE LA VIERGE-MÈRE. Publications n. 380 et n. 391 de l'Église Positiviste du Brésil.

CÉLÉBRATION DU CENTENAIRE DE LA NAISSANCE DE CLOTILDE DE VAUX (née MARIE)

3 Avril 1815—9 Archimède 61/127 (3 Avril 1915)

LXXIe année du Positivisme religieux.

A PARIS.

Le 3 Avril a été placé, à la MAISON de CLOTILDE, le DRAPEAU de l'HUMANITÉ, envoyé du Brésil. Nos Sœurs Mme Tereza Xavier Lemos, et Mme Franeisea Xavier Rondon, aidées par Cipriano Lemos, ont décorés de fleurs la CHAPELLE et la CHAMBRE FUNÈBRE; et le 5 Avril, la SEPULTURE de CLOTILDE. Le 2 Juin, ont eu lieu les mêmes filiaux hommages. Les fleurs artificielles ont été renouvelées, à la dernière FÊTE de l'HUMANITÉ (1er janvier 1916).

A RIO DE JANEIRO.

Séance solennelle le 17 Saint-Paul 61/127 (6 Juin 1915)

Ornementation du Temple par l'inieiative de notre Sœur Melle Tereza-Silvia Barboza Carneiro avec le eoneours prieipal de sa vénérable Mère notre Sœur Mme Ve Luiza Barboza Carneiro, et

de nos jeunes Sœurs et Coreligionnaires, Mme Joaquina Xaltron Esteves, Melle Ana-Maria Miranda, Pinto, Mme Maria-Rita S. M. Bittencourt Miranda Pinto, Mme Maria-Carolina F. Neiva, Mme Beatriz-Heloïza Cordeiro Rodrigues Pereira, et Mme Izabel Xaltron Avilez. Plusieurs adolescentes et un enfant, avec le concours de nos Sœurs Mme Clotilde-Heloïza Rabelo, Mme Heloïza-Elvira Lemos, et Melle Izabel-Otélia Bagueira Leal, ayant toutes l'incomparable bonheur d'être nées, ainsi que cet enfant, au sein de la Religion de l'Humanité, parvinrent, aidées généreusement par Mme Celeste Jaguaribe Faria, à organiser la partie musicale, tant vocale qu'instrumentale (violon, violoncelle, harmonium, etpiano) de la modeste solennité. La vénérable Epouse du Fondateur de l'Église brésilienne, notre Sœur Mme Albertina Torres de Carvalho Lemos offrit, à cette destination, une hymne, chantée alors pour la première fois, où son fils Cipriano Lemos, avait adapté, depuis plusieurs années, à un morceau de Beethoven, les paroles de notre Maître, dans ses *Prières*. (Voir p. 8).

Inauguration du tableau à l'huile (ébauche) de Décio Vilares représentant la Première Communion de CLOTILDE: Clotilde se vouant, au début de son adoleseence, sous le patronage de Ste Clotilde, de Ste Géneviève, et de Saint-Bernard, à la régénération morale.

Ste Therèse--Quatrième centenaire de sa naissance (28 Mars 1515). Célébration le 24 S. Paul 127 (13 Juin 1915). L'édition définitive de la publication faite alors sera ornée de la vue du *Chœur* du Temple de l'Humanité à Rio, le jour de cette célébration, montrant l'image de la Sainte en extase, par Decio Vilares, ainsi que de la vue de la *Chapelle* d'Héloïse. Le jour de la commémoration du centenaire, l'image se trouvait encore en argile;

elle a été moulée ensuite, en plâtre, par Mr. Paul Lavoie.

Inauguration d'un double trophée symbolisant l'évolution du peuple brésilien, ainsi que des chants entièrement pacifiques, idéalisant cette évolution, d'après les essais poétiques qui en résultèrent, résumés dans l'hymne au drapeau républicain proclamant la devise ORDRE ET PROGRÈS. 11 Frédéric 127 (15 Novembre 1915).

Préparation du volume CLOTILDE DE VAUX (NÉE MARIE) et AUGUSTE COMTE ; — LE POSITIVISME, esquisse d'un tableau de la fondation de la RELIGION DE L'HUMANITÉ, dédié à la TRÈS-SAINTE VILLE DE PARIS.

Trois exemplaires provisoires achevés le jour de la Fête universelle des MORTS 61/127 (31 décembre 1915), et parus le jour de la Fête de l'HUMANITÉ 62/128 (1ᵉᵉ janvier 1916).

Concours principal de nos confrères Ernesto Otero et Trajano de Medeiros pour les frais de cette célébration.

CHILI

1. Premiers efforts de Jorge Lagarrigue, 1875.

2. Réprise des traditions de notre MAÎTRE, le 23 Homère 96 (20 Février 1884).

3. Vulgarisation des enseignements de notre MAÎTRE, spécialement sur la politique internationale, s'efforçant pour dissiper les aberrations militaristes, prêchant sans cesse la restitution de Taena et Arica au Pérou; par Juan Enrique Lagarrigue.

4. Le buste d'AUGUSTE COMTE et le médaillon d'AUGUSTE COMTE et CLOTILDE, l'un et l'autre en marbre, par Carlos Lagarrigue. Gardés au Temple de l'HUMANITÉ de Rio de Janeiro.

5. Efforts de Luiz Lagarrigue.

NOTE *sur le temps employe par notre* MAÎTRE, *dans la rédaction de ses ouvrages, sous l'angélique influence de* CLOTILDE. (Voir *Revue Occidentale* 2e série. Tome VI, 1892, ps. 442 à 452).

SYSTÈME DE POLITIQUE POSITIVE

Notre MAÎTRE commença la rédaction du SYSTÈME DE POLITIQUE POSITIVE, le lundi 18 Août 1845 et la continua jusqu'à 23 Septembre de la même année. Le travail fut depuis lors suspendu; et, dans le tableau indiquant le nombre de jours et des feuilles employées dans la rédaction de ses ouvrages, se place ensuite ce renseignement:

«(Depuis la réaction mentale résultée de la mort de ma CLOTILDE, j'ai résolu, le dimanche suivant 12 Avril 1846, de recommencer tout ce volume avec une importante modification philosophique en le faisant précéder d'une juste dédicace à la mémoire bien-aimée.)»

La DÉDICACE fut écrite de lundi 28 septembre à 4 octobre 1846. (La troisième copie, sur pages volantes, est du samedi 31 octobre 1846).

Tome premier

Le DISCOURS PRÉLIMINAIRE (publié le samedi 29 juillet 1848) fut écrit de 1er janvier à 18 juin 1848.

L'INTRODUCTION FONDAMENTALE fut écrite de lundi 22 Shakespeare 61 (1er octobre 1849) à dimanche 27 Homère 62 (24 février 1850).

La *Préface* du tome premier fut commencée le vendredi 17 Aristote 63 (terminée le 23, en cinq jours, jeudi, 20 mars 1851).

Tome deuxième ou *Statique sociale.*

Le TOME DEUXIÈME fut commencé le 7 Archimède 62 (lundi 1er avril 1850), mais interrompu, et terminé le 9 César 64 (vendredi 30 avril 1852)—

La *Préface* fut écrite les 10 et 11 César 64 (1er et 2 mai 1852).

SAINT OPUSCULE ÉPISODIQUE

Le CATÉCHISME POSITIVISTE fut commencé (la *Préface*) le 23 Charlemagne 64 (vendredi 9 juillet 1852) et le saint opuscule terminé le 23 Gutenberg 64 (4 septembre 1852).

Tome troisième ou *Dynamique sociale.*

Le TOME TROISIÈME fut écrit de 9 Homère 65 (dimanche 6 février 1853) à 17 Dante 65 (lundi 1er août 1853).

La *Préface* fut écrite les 21, 22 et 23 Dante 65 (5, 6 et 7 août 1853).

Tome quatrième et dernier ou *Avenir humain.*

Le TOME QUATRIÈME ET DERNIER fut écrit de 1er Homère 66 (dimanche, 29 janvier 1854) à 8 Dante 66 (dimanche 23 juillet 1854).

L'INVOCATION FINALE fut écrite de 9 Dante 66 (lundi 24 juillet 1854) à 10 Dante (25 juillet 1854).

La *Préface* fut écrite de 13 Dante 66 (vendredi 28 juillet 1854) à 15 Dante 66 (30 juillet 1854).

APPEL À TOUS LES VRAIS CONSERVATEURS

Écrit de 14 Saint-Paul 67 (Hildebrand) ! (dimanche, 3 juin 1855) Clotilde ! à 23 Charlemagne 67 (mardi 10 juillet 1855).

La *Préface* fut écrite de 28 Charlemagne 67 (dimanche, 15 juillet 1855) à 2 Dante (17 juillet 1855).

Note de notre MAÎTRE: «J'ai remis à M. Thunot la totalité de ce manuscrit, avec le titre et la table, le 5 Dante 67 (vendredi, 20 juillet 1855.)»

SYNTHÈSE SUBJECTIVE
ou
SYSTÈME UNIVERSEL DES CONCEPTIONS PROPRES
À L'ÉTAT NORMAL DE L'HUMANITÉ
Tome premier, le seul écrit
Système de Logique positive
ou Traité de Philosophie mathématique

Fut écrit de 4 Homère 68 (vendredi, 1er février 1856) à 1er Shakespeare 68 (9 septembre 1856).

La *Dédicace* à *Daniel Encontre* fut écrite les 6 et 7 Shakespeare 68 (dimanche 14 et lundi 15 septembre 1856).

La *Préface* fut écrite de 11 Shakespeare 68 (vendredi, 19 septembre 1856) à 14 Shakespeare 68 (22 septembre 1856).

NOTE—Le jour de la FÊTE DE L'HUMANITÉ de cette année 62/128 (1er Janvier 1916), ont été publiés *trois exemplaires provisoires, incomplets*, de ce volume. Plus tard, ont été publiés quatre autres exemplaires également *provisoires*.

Les photogravures de ce volume ont été exécutées d'après des clichés employés dans: la *Biographie de Auguste Comte* par Lonchampt, traduction et notes par Miguel Lemos (1); et dans les publications, en portugais, l'*Année sans pareille* (2) et en français, la *Chapelle de l'Humanité à Paris* (rue Payenne n° 5). (3) Les phototypies (4) sont dues à Mr. A. Ribeiro, d'après les photographies faites par lui-même, par Mr. Carlos de Freitas, et par notre confrère J. Montenegro Cordeiro.

Les signes (1), (2), (3), et (4), placés à la table suivante, indiquent la source des photogravures et des phototypies.

Table des matières

	Pages
Préliminaires	1—2
Frontispice	3—4
Explication fraternelle	5
INTRODUCTION	
Calendrier positiviste: institution initiale; mois de DESCARTES, où fut placée CLOTILDE DE VAUX	11
Motifs qui déterminèrent notre MAÎTRE à revenir de ce projet	12
Tableau synoptique de la vie et de l'œuvre des FONDATEURS de la Religion de l'HUMANITÉ	13
PREMIÈRE PÉRIODE	
SOLITUDE	
a) Résumé de l'évolution spontanée d'AUGUSTE COMTE; fondation systématique de la PHILOSOPHIE POSITIVE	16
b) Évolution spontanée de CLOTILDE	
Institution décisive, tant pratique qu'esthétique de la MORALE POSITIVE	
PREMIÈRE ENFANCE de CLOTILDE	
Acte de naissance	17
Famille maternelle	20
Famille paternelle	35
Fondation de la Famille de CLOTILDE	37
Situation de la Famille MARIE pendant la première enfance de CLOTILDE	38
SECONDE ENFANCE de CLOTILDE	56
Situation de la Famille MARIE pendant la seconde enfance de CLOTILDE	40
BAPTÊME de CLOTILDE	56
Séjour de CLOTILDE à la Maison de la Legion d'Honneur, à Paris	60

PAGES

ADOLESCENCE de CLOTILDE

Situation de la Famille Marie pendant l'adolescence de CLOTILDE 63
PREMIÈRE COMMUNION de CLOTILDE 70
Lettre de CLOTILDE à ses PARENTS, à cette occasion 71
Milieu social où se passa l'enfance et le début de l'adolescence de CLOTILDE (3 Avril 1815 à 29 Juillet 1830) 75
Sortie de CLOTILDE de la Maison de la Légion d'honneur 83
Instruction systématique de CLOTILDE 84
Données sur la naturel de CLOTILDE 86
Milieu social où se passa l'adolescence de CLOTILDE, pendant les dernières années qu'Elle resta à la Maison de la Légion d'honneur, et où Elle allait vivre désormais directement (29 Juillet 1830 à 10 Avril 1833) 87

Précoce début social de CLOTILDE, d'après l'aveugle destinée à laquelle la primitive et grossière appréciation du mariage et de la maternité continue à vouer l'essor féminin, en méconnaissant les inéludables conditions, politiques et morales, en un mot religieuses, de ces sublimes liens 90
Les trois dernières années de l'adolescence de CLOTILDE (10 Avril 1833 à 3 Avril 1836) 90
Situation de la Famille MARIE pendant les dernières années de l'adolescence de CLOTILDE 90

Mariage de CLOTILDE 95

JEUNESSE de CLOTILDE 107
Vie conjugale de CLOTILDE (28 Septembre 1835 à 15 Juin 1839) 107
Premiers temps de mariage 107

PAGES

Situation de la Famille MARIE après le mariage de CLOTILDE 108
Début de la carrière polytechnique de Maximilien MARIE 113
Amertume de la vie conjugale de CLOTILDE 116
Catastrophe conjugale de CLOTILDE 118
Situation légale de CLOTILDE après sa catastrophe conjugale 144
Jugement d'AUGUSTE COMTE et de CLOTILDE sur l'homme fatal 145

La vie de CLOTILDE depuis sa catastrophe conjugale jusqu'à la fin de sa jeunesse (15 Juin 1839 à 3 Avril 1843) 147
Sainte attitude de CLOTILDE dans son malheur immérité 147
Touchante conduite du Comte de FICQUELMONT 155
Appréciation de CLOTILDE sur sa FAMILLE 157

Situation du problème religieux, spécialement sous l'aspect moral, à ce moment 159
Dangers moraux du fatal *sceptécisme intellectuel* où se trouvait CLOTILDE 179

La vie de CLOTILDE, depuis sa catastrophe conjugale jurqu'à la fin de 1841 ou le commencement de 1842, lorsqu'Elle vint résider à PARIS, avec son frère, Maximilien MARIE 180
Situation de Maximilien MARIE, depuis que CLOTILDE vint habiter PARIS jusqu'à la fin de la jeunesse de CLOTILDE. (Fin de 1841 ou commencement de 1842 jusqu'á 3 Avril 1843) 182
Essor des relations entre Maximilien MARIE et AUGUSTE COMTE 182

PAGES

PRÉCOCE MATURITÉ DE CLOTILDE (3 Avril 1843 à 5 Avril 1846!!!)..... 211

La vie de CLOTILDE depuis qu'Elle vint habiter PARIS jusqu'à la première rencontre d'AUGUSTE COMTE avec Elle, chez la Famille MARIE, en Octobre 1844. Fin de 1841 ou commencement de 1842 à Octobre 1844 211

Grave crise morale qu'éprouva CLOTILDE en 1843. Fondation spontanée de la MORALE POSITIVE d'après la sainte conduite de CLOTILDE à ce dangereux moment 219

Début poétique de CLOTILDE: systématisation esthétique de la MORALE POSITIVE par CLOTILDE 233

Documents publiés jusqu'ici relatifs au début poétique de CLOTILDE 240

Réactions de l'essor poétique de CLOTILDE sur l'institution du CULTE POSITIVISTE 247

Reliques de CLOTILDE gardées au TEMPLE de l'HUMANITÉ à Rio de Janeiro 254

Situation de la Famille MARIE pendant cette période de la vie de CLOTILDE (3 Avril 1843 à Octobre 1844) 256

Début des relations d'AUGUSTE COMTE avec la Famille MARIE, résultées des relations de notre MAITRE avec Maximilien MARIE 260

RÉSUMÉ ET CONCLUSION de la vie de CLOTILDE avant la première rencontre d'AUGUSTE COMTE avec Elle, chez la Famille MARIE, en Octobre 1844. 267

PAGE

DEUXIÈME PÉRIODE
UNION
ROSALIE et CLOTILDE

PRÉCIS BIOGRAPHIQUE
COMBINAISON DE L'ESSOR MORAL DE
CLOTILDE DE VAUX
AVEC L'ÉVOLUTION PHILOSOPHIQUE
D'AUGUSTE COMTE
Octobre 1844 au 10 Avril 1846.

FONDATION
de la
RELIGION DE L'HUMANITÉ

Considérations préliminaires 275
Situation personnelle d'AUGUSTE COMTE en Octobre 1844. 277
Situation privée. 277
Isolement conjugal de notre MAÎTRE depuis le 5 Août 1842 277
Le foyer d'AUGUSTE COMTE, depuis le 5 Août 1842 jusqu'à sa mort, le 5 Septembre 1857. Dévouement filial de SOPHIE THOMAS (née BLIAUX) 279
Douloureuse situation de notre MAÎTRE, à l'égard de sa FAMILLE MATERNELLE 280
Situation publique d'AUGUSTE COMTE en Octobre 1844. 283
Relations sociales de notre MAÎTRE, en 1844 : Charles Bonnin, Lenoir, la Famille Austin 283
Position polytechnique de notre MAÎTRE 287
Situation philosophique d'AUGUSTE COMTE lors de sa bienheureuse rencontre avec CLOTILDE 291
Correspondance entre notre MAÎTRE et SARAH AUSTIN 298

PAGES

Ébauche initiale de la classification positive des fonctions intérieures du cerveau, ou tableau résumant la conception de l'âme, d'après AUGUSTE COMTE, *avant d'être régénéré par l'adoration de* CLOTILDE 308

Situation affective d'AUGUSTE COMTE, lors de sa bienheureuse rencontre avec CLOTILDE 312

L'ANNÉE SANS PAREILLE
Avril 1845 à Avril 1846
MÉDITATION RELIGIEUSE DU VOLUME SACRÉ

PRÉAMBULE
ORAGEUX DÉBUT DE LA RÉGÉNÉRATION D'AUGUSTE COMTE, D'APRÈS L'ADORATION DE CLOTILDE DE VAUX.
Octobre 1844 à Mai 1845

Réactions initiales de la rencontre d'AUGUSTE COMTE avec CLOTILDE DE VAUX 316

Lutte entre les tendances chevaleresques d'AUGUSTE COMTE et ses opinions philosophiques (Octobre 1844 à Février 1845). 318

Avénement du POSITIVISME RÉLIGIEUX, le Vendredi 16 Mai 1845 320

Orageux début de l'essor affectif et intellectuel d'AUGUSTE COMTE, aboutissant à la LETTRE PHILOSOPHIQUE SUR LA COMMÉMORATION SOCIALE, composée pour CLOTILDE, à l'occasion de sa fête 323

UNION DÉFINITIVE
TRES-SAINT ACCOMPLISSEMENT DE LA MISSION OBJECTIVE DE CLOTILDE DE VAUX, AMENANT L'ESSOR FONDAMENTAL DE LA RÉOÉNÉRATION D'AUGUSTE COMTE.
2 Juin 1845 au 27 Mars 1846.

LETTRE PHILOSOPHIQUE SUR LA COMMÉMORATION sociale—(2 Juin 1845) 326

Avénement de la PRIÈRE POSITIVISTE 339

PAGES

LUCIE 341

LETTRE PHILOSOPHIQUE SUR LE BAPTÊME CHRÉTIEN, composée pour Madame FÉLICIE MARIE, au sujet du Baptême de son premier né. (28 Août 1845) 366

LETTRE PHILOSOPHIQUE SUR LE MARIAGE, composée pour CLOTILDE, à sa demande (11 Janvier 1846) 372

ÉPILOGUE
LA SAINTE PASSION
28 Mars 1846 à 10 Avril 1846 403

PRIÈRES QUOTIDIENNES de notre MAITRE, instituées le Vendredi-Saint, 10 Avril 1846. 449

TROISIÈME PÉRIODE
UNITÉ. CONTINUITÉ.
ROSALIE CLOTILDE SOPHIE
COMPLET ÉPANOUISSEMENT DE LA RÉGÉNÉRATION D'AUGUSTE COMTE,
GRÂCE A L'INFLUENCE SUBJECTIVE DE CLOTILDE,
DÉVELOPPANT CELLE DE ROSALIE,
AVEC LE FILIAL DÉVOUEMENT DE SOPHIE.
10 Avril 1846 à 24 Gutenberg 69 (5 Septembre 1857)

CONSTRUCTION
de la
RELIGION DE L'HUMANITÉ

Les relations entre la FAMILLE MARIE et AUGUSTE COMTE, après la mort de CLOTILDE 475

Réactions de l'adoration de CLOTILDE sur l'institution fondamentale du CULTE POSITIF DES MORTS 476

DÉDICACE du SYSTÈME DE POLITIQUE POSITIVE (4 Octobre 1816) 478

PAGES

Lettre de notre MAÎTRE au Capitaine MARIE, le remerciant de sa visite du 14 Octobre 1846 et lui annonçant la DÉDICACE du SYSTÈME DE POLITIQUE POSITIVE. (16 Octobre 1846). 500

PREMIÈRE ÉBAUCHE MÉTHODIQUE D'UNE CLASSIFICATION DES FONCTIONS INTÉRIEURES DU CERVEAU (1er Novembre 1846). 501

PREMIER HOMMAGE PUBLIC DE NOTRE MAITRE à CLOTILDE, pendant la séance préliminaire de son *Cours d'Astrononie Populaire*, où il fit l'appréciation de *l'influence feminine du Positivisme*. (Dimanche 4 Avril 1847). 502

Cinquième rédaction du tableau cérébral (30 Mai 1848). 511

Extrait de la quatrième partie du DISCOURS SUR L'ENSEMBLE DU POSITIVISME, qui reproduit un fidèle équivalent de la séance du Dimanche 4 Avril 1847. (Publiée le 29 Juillet 1848). 512

Touchant accueil que trouva, chez les prolétaires, le saint hommage de notre MAÎTRE à son angélique INSPIRATRICE. 512[18]

Acte de décès de la mort de la vénérable MÈRE de CLOTILDE 512[20]

PRÉFACE de la première édition du DISCOURS cité 512[22]

TABLEAU SOCIALATRIQUE, institué le 28 Novembre 1848. 512[23]

Huitième rédaction du tableau cérébral (9 Juillet 1849). 512[23]

PAGES

Neuvième rédaction du tableau cérébral (30 Septembre 1849. Ce fut seulement alors que notre MAÎTRE arriva à la *conception définitive de notre nature morale*, d'après la distinction entre la *personnalité* et la *sociabilité*, en éliminant les *instincts domestiques*, qu'Il admettait d'abord sous le titre de *Sympathie*. 512[28]

TABLEAU CÉRÉBRAL DÉFINITIF. 512[28]

Préface du tome premier du SYSTÈME DE POLITIQUE POSITIVE (extrait) 512[29]

Solution de la MORALE POSITIVE pour les mariages malheureux. (Extrait de la lettre de notre MAÎTRE à Littré, le lundi 6 César 63 —28 Avril 1851). 524

Préface du tome deuxième du SYSTÈME de POLITIQUE POSITIVE (Extrait). 525

Préface du CATÉCHISME POSITIVISTE (Extrait). 527

INVOCATION FINALE DU SYSTÈME DE POLITIQUE POSITIVE, le lundi 9 Dante 66 (24 Juillet 1854). 543

Acte de décès du noble PÈRE de CLOTILDE. 556

Réconciliation définitive de notre MAITRE, avec son vieux PERE et sa SŒUR, sous l'influence du culte de CLOTILDE. 557

Dispositions testamentaires de notre MAITRE sur son enterrement et sa sepulture. 559

Lettre de notre MAITRE exposant à son PÈRE les motifs qui l'obligeaient à ajourner la tendre visite qu'Il lui avait promise. (26 Mars 69—26 Janvier 1857). 566

Trosième édition de la rédaction définitive du TABLEAU CÉRÉBRAL ; dans l'*Appel avec Conservateurs* 574

PAGES

CONCLUSION

Sommaire indication des résultats de la propagande positiviste depuis la mort de notre MAÎTRE.

24 Gutenberg 69 (5 Septembre 1857)
à
la Fête des MORTS 127 (1915)

CONSIDÉRATIONS PRÉLIMINAIRES 577

FRANCE

I RÉSULTATS FONDAMENTAUX 581

II—Vulgarisation de la vie et de l'œuvre d' AUOUSTE COMTE et CLOTILDE DE VAUX 582

ANGLETERRE 586
BRÉSIL 587
CHILI 610

Note sur temps employé par AUOUSTE COMTE *dans la rédactions de ses ouvrages* 611

Autographes

(4) Lettre de CLOTILDE à ses PARENTS, à l'occasion de sa PREMIÈRE COMMUNION 70
(4) L'ENFANCE, poésie de CLOTILDE 254
(1) AUTOGRAPHE d'AUGUSTE COMTE (le 1er Mai 1853) 542
(4) La JOURNÉE DU CHRÉTIEN, pages contenant des inscriptions de CLOTILDE et d'AUGUSTE COMTE 431

Images

INTRODUCTION

(4) CHAPELLE de l'HUMANITÉ, à Paris, Maison de CLOTILDE, rue Payenne 5 2
(4) Vue du CHŒUR 14

PAGES

PREMIÈRE PERIODE

SOLITUDE

(2) Vue de la partie de la RUE DU CADRAN, à PARIS, où naquit CLOTILDE—Photographie prise en 1897 18
(2) Portrait d'Henriette-Joséphine MARIE (née de FICQUELMONT) 20
(2) Portrait du Capitaine MARIE (Joseph-Simon) 34
(4) Portrait de CLOTILDE enfant; esquisse maternelle 58
(4) Première communion de CLOTILDE. Vue du Temple de l'HUMANITÉ à Rio, à la célébration du Centenaire de la naissance de CLOTILDE 74
(4) CLOTILDE se vouant, au début de son adolescence, sous le patronage de STE. CLOTILDE, de STE. GENEVIÈVE, et de ST. BERNARD, à la régénération morale. Ebauche de Decio Vilares idéalisant la PREMIÈRE COMMUNION de CLOTILDE, à l'occasion du Centenaire de la naissance de CLOTILDE 77
(4) Portrait de CLOTILDE; esquisse maternelle 101
(4) Portrait de CLOTILDE ; tablean d'*Etex*, d'après une esquisse maternelle 102
(4) Portrait de CLOTILDE ; tableau d'*Etex*. Photographie retouchée par Mr. Rodolfo Chambelland 146
(4) SOPHIE GERMAIN, d'après le buste de Zacharie Astruc 230
(4) SOPHIE GERMAIN; moulage phrénologique de sa tête 231
(4) Portrait de ELISA MERCŒUR 234
(2) Entrée de la Maison de la Rue Pavée n.° 24, où demeuraient les Parents de CLOTILDE en 1844 et jusqu'à la mort de CLOTILDE 258
(2) Façade de la Maison de la rue Payenne n°. 5, en 1897, avant les installations de 1905 258
(3) Plan de l'appartement de CLOTILDE 258
(4) L'HUMANITÉ, personnifiée par CLOTILDE. Esquisse de Decio Vilares au *Maître—autél* du Temple de Rio

Pages

DEUXIÈME PERIODE

UNION

(4) ROSALIE BOYER vouant son enfant nouveau-né à la régénération religieuse. Tableau de Eduardo de Sá 274
(1) Vue de la *Maison* de la rue MONSIEUR-LE-PRINCE n.° 10 276
(4) Portrait de SOPHIE THOMAS (née BLIAUX) 278
(2) Portrait de MARTIN THOMAS 279
(1) Maison ou naquit AUGUSTE COMTE, à Montpellier 282
(2) Église de St. Pierre à Montpellier 290
(2) Vue du CIMETIÈRE de l'Hôpital Général, à Montpellier 292
(4) L'HUMANITÉ ; tableau de Decio Vilares, représentant l'HUMANITÉ personnifiée par CLOTILDE, à la salle DANIEL ENCONTRE, au Temple de Rio
(4) Portrait de DANIEL ENCONTRE 314
(2) Plan de PARIS (partie intéressant plus spécialelement la vie des FONDATEURS du POSITIVISME) 314
(4) Portrait de AUGUSTE COMTE (d'après un daguerréotype de Novembre 1849) 316
(2) Plan de l'Appartement d'AUGUSTE COMTE (rue Monsieur-le-Prince n.° 10 à PARIS) 322
(4) Portrait de CLOTILDE ; tableau de M. Madruga, d'après le tableau d'Etex et l'esquisse maternelle réproduite dans ce volume p. 101 325
(4) Avénement de la PRIÈRE POSITIVISTE—Vue du *Chœur* du TEMPLE de l'HUMANITÉ à Rio de Janeiro. Fac-simile du *Fauteuil* que notre MAÎTRE érigea en AUTEL DOMESTIQUE de CLOTILDE 339
(2) EGLISE St. PAUL—St. LOUIS, à PARIS (rue St. Antoine) 366
(2) Vue du BAPTISTÈRE 370
(3) Vue de la Chapelle contigüe 371
(3) Appartement de CLOTILDE; vue de la chambre funèbre, montrant le petit salon 426

Pages

(3) DERNIERS MOMENTS DE CLOTILDE (esquisse de Decio Vilares) 430
(4) Appartement de CLOTILDE; chambre funèbre, (après les installations de 1905) 431
(2) Église SAINT-DENIS DU SAINT-SACRÉMENT, à PARIS 442
(2) Plan du Cimétière PÈRE LACHAISE. (Partie où se trouvent les sépultures de CLOTILDE, d'ELISA MERCŒUR, d' AUGUSTE COMTE, et de SOPHIE 444
(2) Vue du Tombeau de la Famille MARIE 445

TROISIÈME PERIODE

UNITÉ — CONTINUITÉ

(4) Plan du Temple de l'HUMANITÉ laissé par notre MAÎTRE (reproduit de la *Rev. Occ.* Tome 4, 1880, p. 176) 512[2a]
(1) Même plan, non fac-simile 512[2a]
(4) La CHAPELLE d'HELOÍSE, au Temple de l'HUMANITÉ, Rio de Janeiro 527
(4) Les derniers moments d'AUGUSTE COMTE; tableau d'Eduardo de Sá 574
(1) Tombeaux d'AUGUSTE COMTE et de SOPHIE, au PÈRE LACHAISE. Gravure de Thomas Sulman 574
(2) Photographie des mêmes Tombeaux 574

CONCLUSION

PARIS

(3) Façade de la Maison de CLOTILDE, aprés les installations de 1905
(3) Détails
(3) Vestibule de la CHAPELLE; entrée de la nef
(3) Vestibule; mur principal. Buste de notre MAÎTRE, par Carlos Lagarrigue
(3) Plan de la CHAPELLE
(3) Vue du CHŒUR
(3) L'HUMANITÉ, Tableau de Eduardo de Sá
(3) Nef, aile droite. Busts des GRANDS-TYPES de l'HUMANITÉ, peints par M. Madruga

Pages

(3) Nef, aile gauche. Bustes peints par M. Madruga
(3) Nef, fond
NOTE—Voir les circulaires sur la CHAPELLE DE L'HUMANITÉ à PARIS

LONDRES

(4) Chapelle de l'HUMANITÉ
(4) Vue spéciale de la chaire

RIO DE JANEIRO

(4) TEMPLE DE L'HUMANITÉ—Inauguration solennelle des travaux
(4) L'installation primitive, à l'actuelle salle d'orchestre
(4) La primitive GRILLE de la SÉPULTURE de CLOTILDE
(4) Vue du CHŒUR, à la célébration du cinquième centenaire de la naissance de JEANNE d'ARC
(4) Vue du CHŒUR, au onzième centenaire de la VIE SUBJECTIVE de CHARLEMAGNE
(4) Vue du CHŒUR au quatrième Centenaire de la naissance de St. THÉRÈSE
(4) Vue du CHŒUR, à l'occasion de la célébration de l'avénement de la Republique en 61/127, au premier Centenaire de la NAISSANCE de CLOTILDE

LIVERPOOL

(4) TEMPLE de l'HUMANITÉ

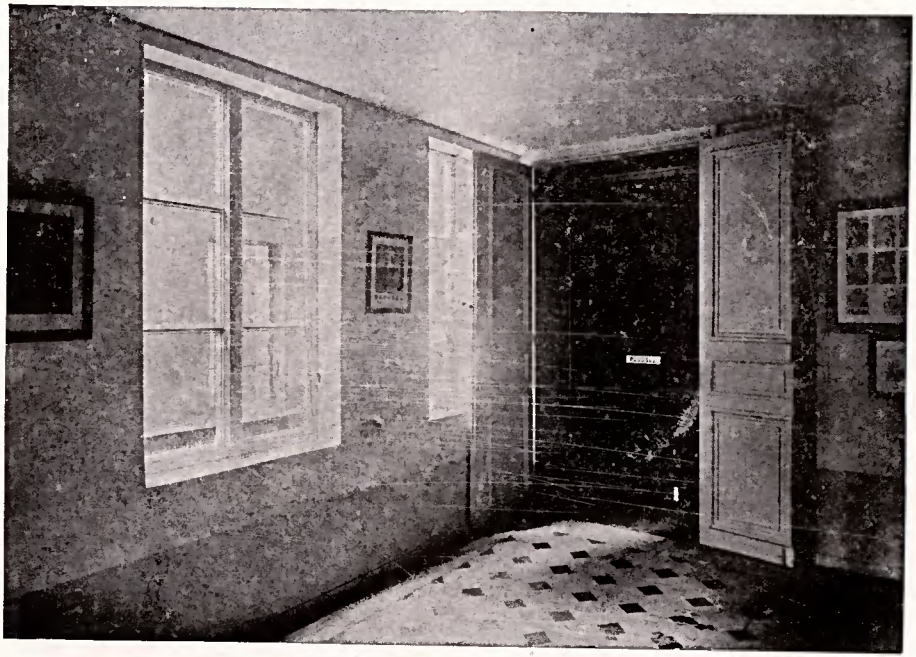
Musiques

(4) Hymne à CLOTILDE. Paroles d'AUGUSTE COMTE adoptées à un morceau de BEETHOVEN 9
(4) LES PENSÉES D'UNE FLEUR, musique de A. Segond. Réproduit de la *Rev. Occ.* Tome 22, 1889, p. 238 248
(4) LES PENSÉES D'UNE FLEUR, musique de Mr. Agostinho Gouvea 248
(4) LA MORT DE CLOTILDE, musique de Mr. Agostinho Gouvea 248

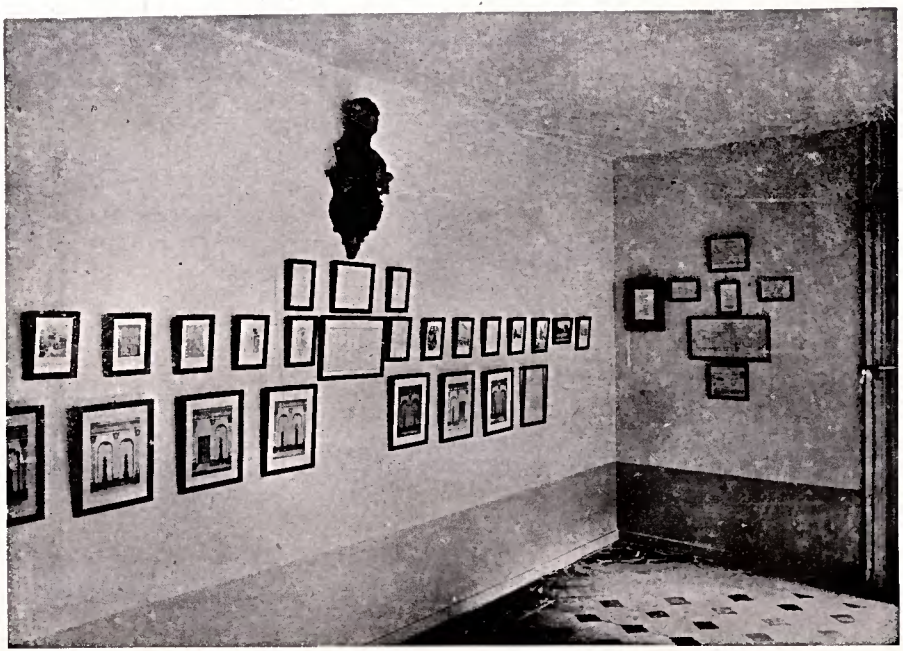
Imprimerie de l'Apostolat Positiviste du Brésil — 24 Aristote 82|128
et Imprimerie de Martins de Araujo & C. — Rio de Janeiro, 20 Mars 1916.

PARIS—Maison de Clotilde—Rue Payenne. 5
La façade après les installations de 1905.

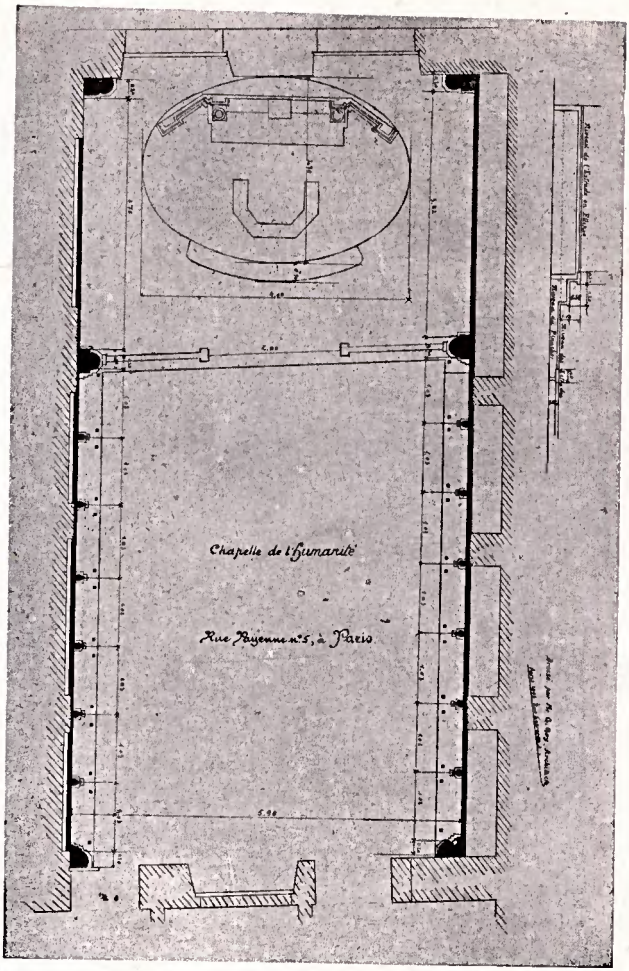
PARIS—MAISON DE CLOTILDE—Rue Payenne, 5
Détails de la façade.



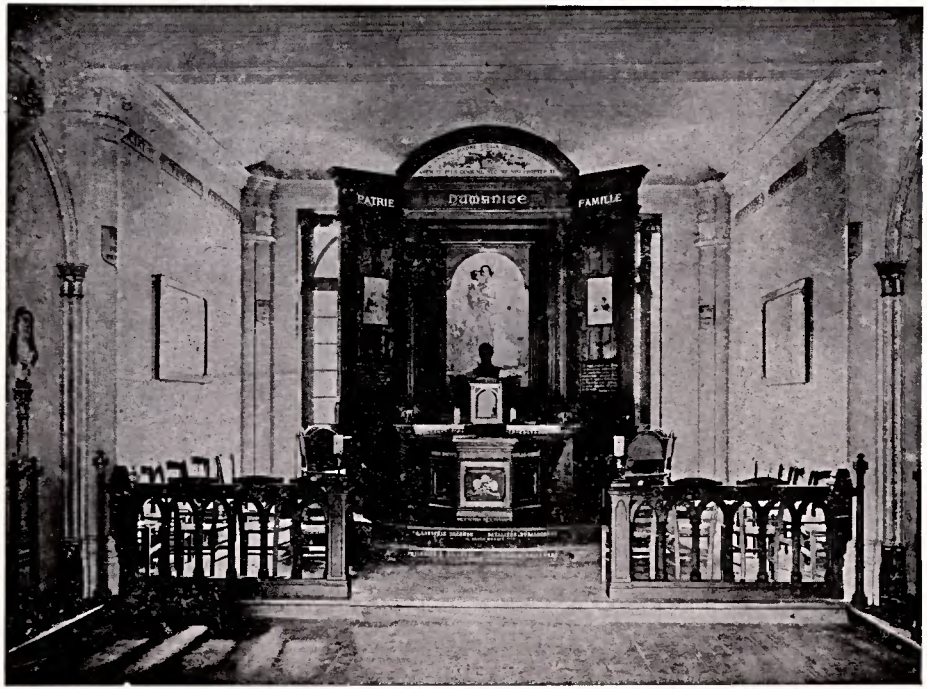
PARIS—MAISON DE CLOTILDE—Rue Payenne, 5 (1.er étage)
Chapelle de l'Humanité—Vestibule: porte de l'entrée de la nef.



PARIS — MAISON DE CLOTILDE—Rue Payenne, 5 (1.er étage)
Chapelle de l'Humanité Vestibule: mur principal.

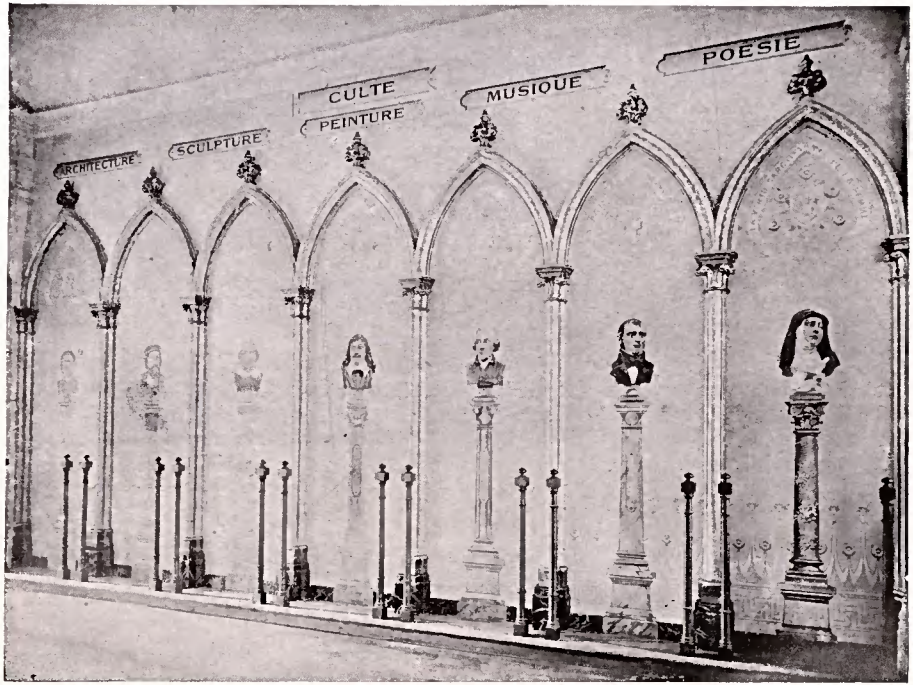


PARIS—MAISON DE CLOTILDE—Rue Payenne, 5
1.er *étage*. *Chapelle de l'Humanité*—Plan de la nef.



PARIS—MAISON DE CLOTILDE—Rue Payenne, 5 (1.er étage)
Chapelle de l'Humanité — Chœur: autel de *l'Humanité*.

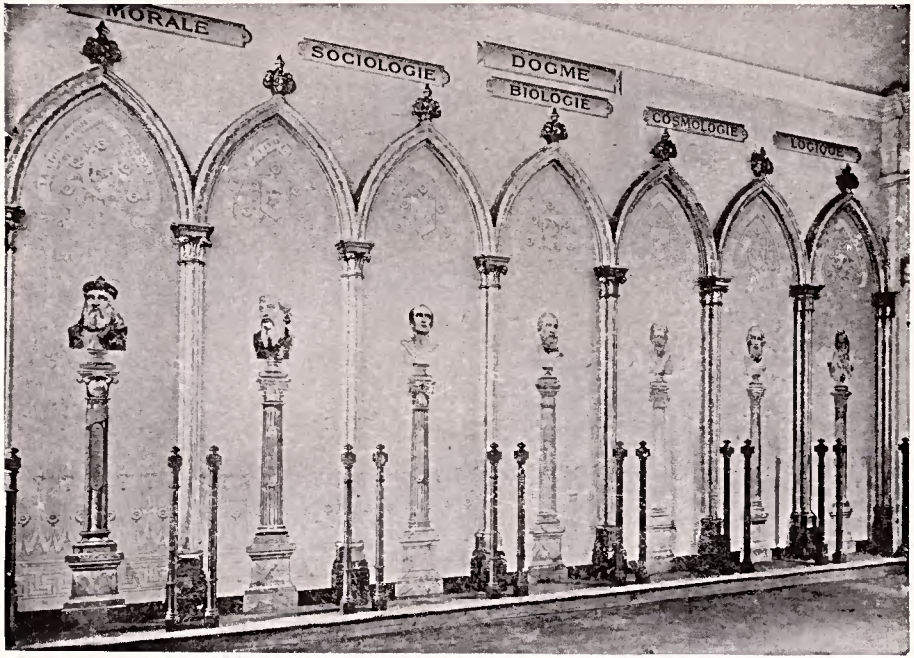
PARIS—MAISON DE CLOTILDE Rue Payenne, 5 1.er *étage*—*Chapelle de l'Humanité*. Tableau sur le maître-autel. L'*Humanité* y est personnifiée par Clotilde, selon le vœu d'A. Comte. Tabl. de E. Sá



PARIS—MAISON DE CLOTILDE—Rue Payenne, 5 (1.er étage)
Chapelle de l'Humanité—Nef: aile droite.

PARIS—MAISON DE CLOTILDE—Rue Payene 5 (1.er étage)

Chapelle de l'Humanité—Nef: aile gauche.



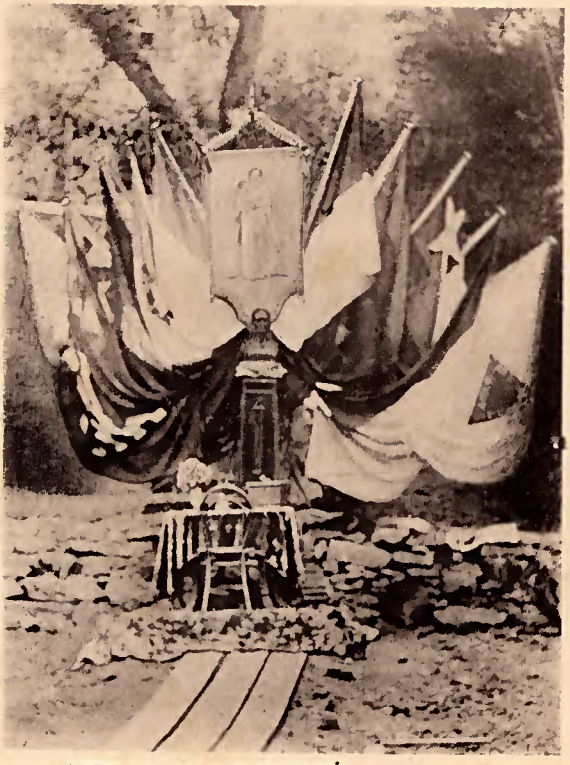
PARIS — MAISON DE CLOTILDE — Rue Payenne, 5 (1.er étag

Chapelle de l'Humanité — Fond de la nef.

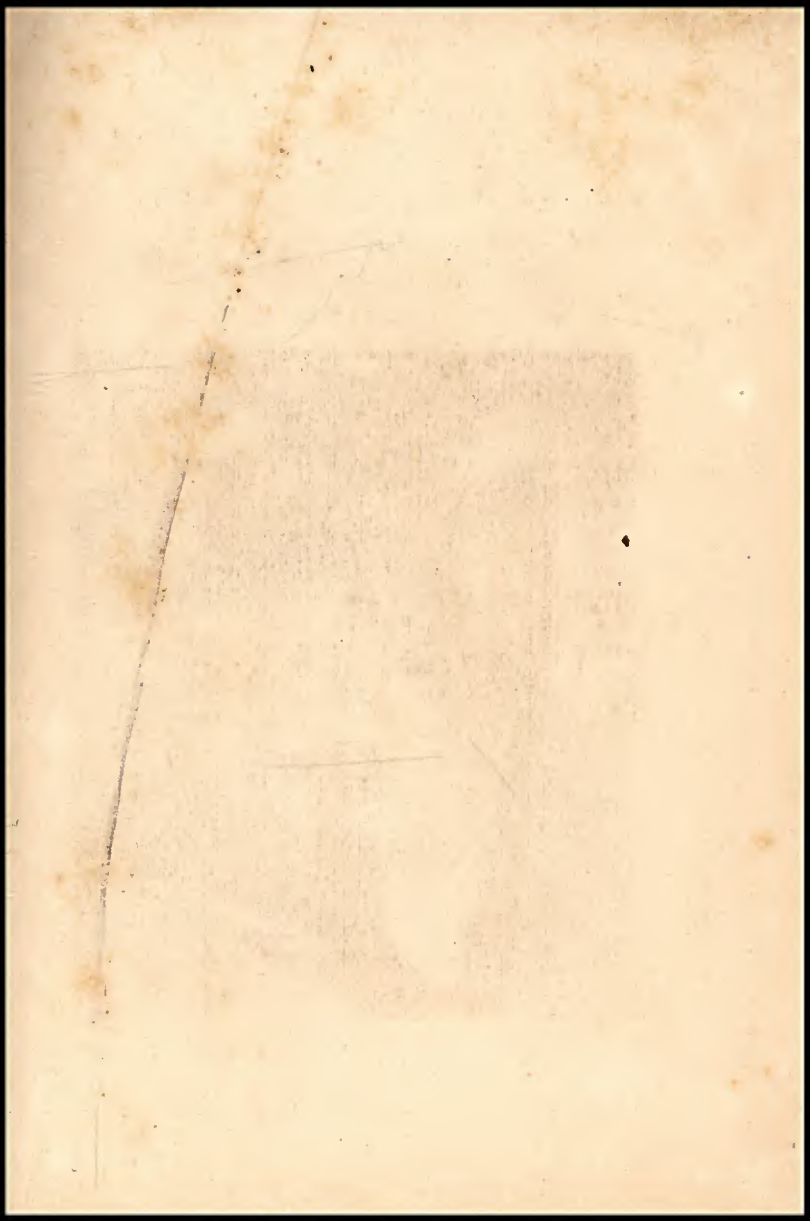
CHAPELLE DE L'HUMANITÉ A LONDRES.

19. Chapel Street. W. C.

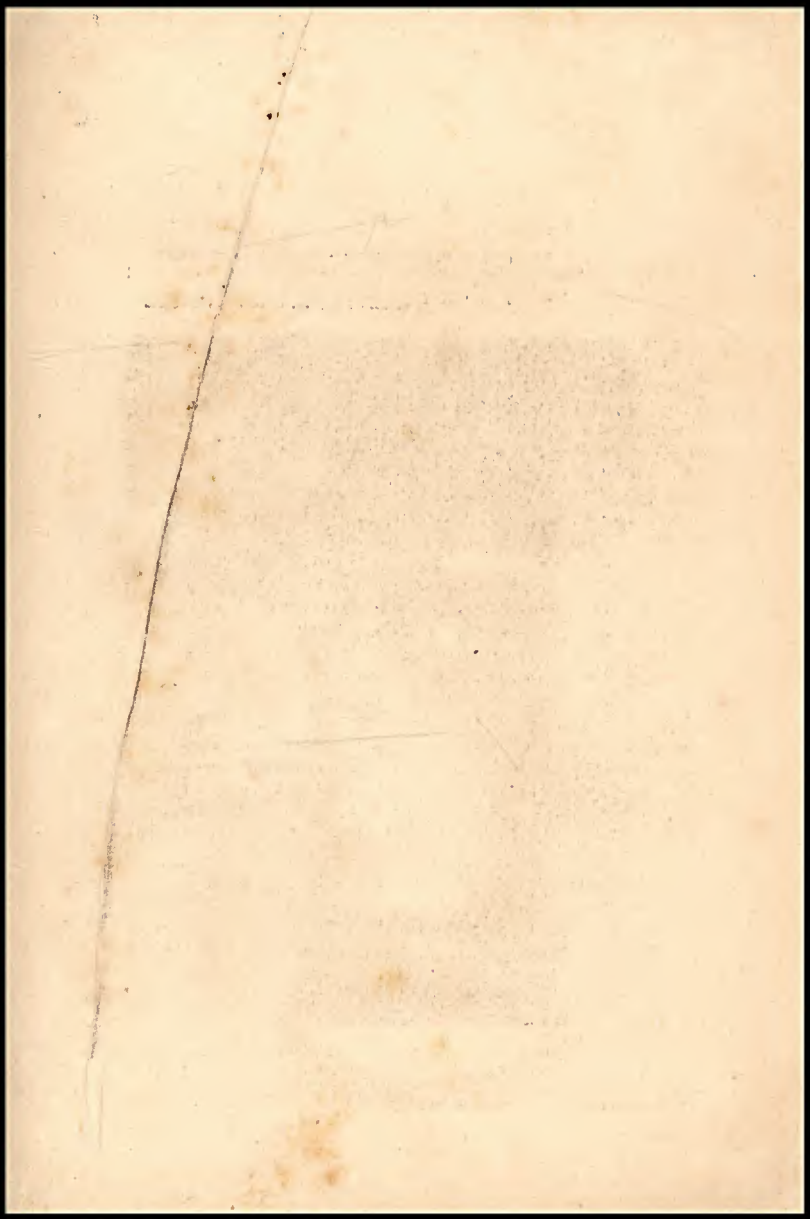
CHAPELLE DE L'HUMANITÉ A LONDRES.
19. Chapel Street. W. C.
Notre confrère, feu Richard Congreve, fondateur de l'Apostolat positiviste en Angleterre, à coté de la chaire.



TEMPLE DE L'HUMANITÉ à Rio de Janeiro.
Inauguration solennelle de la construction.
Le 5 Descartes 102 — 12 octobre 1890.
Le premier étandard réprésentant l'HUMANITÉ sous l'image de CLOTILDE. Tableau du peintre brésilien Decio Vilares.
Inauguré le 27 Archimède 36/102 (21 Avril 1890).



TEMPLE DE L'HUMANITÉ à Rio de Janeiro.
Instalation primitive, à l'actuelle salle d'orchestre.
Inauguré le 3 Gutenberg 37/103 (15 Août 1891).



TEMPLE DE L'HUMANITÉ à Rio de Janeiro.

6 Moïse 58/124 (Samedi 6 Janvier 1912).
Vue du *Chœur* à l'occasion de la commémoration solennelle du cinquième Centenaire de la Naissance de

JEANNE D'ARC

6 Janvier 1412 — 30 Mai 1431.
L'héroïque Vierge qui sauva la France au XV siècle et annonça déjà la supériorité finale de la femme prolétaire.

Sa consécration solennelle, à chaque anniversaire de son glorieux martyre, sera non-seulement nationale mais occidentale, comme cet immense bienfait, sans lequel le centre normal des populations d'élite perdait peut-être l'indépendance indispensable à son office européen. (Auguste Comte. *Discours sur l'ensemble du Positivisme*, IV partie, p. 259. Paris, Juillet 1848).

. . . . . .

Je vous ai déjà annoncé la grande extension que j'ai donnée, cette année, avec un entier succès, au préambule philosophique de mon cours habituel d'astronomie populaire. L'une de ces douze séances a suscité une manifestation publique qui mérite de vous être signalée comme indice d'une heureuse modification dans l'opinion française, dont le progrès actuel m'a toujours paru mesurable surtout par le degré d'exécration nationale vouée à la mémoire du charlatan rétrograde qui a tant troublé la marche révolutionnaire. [1] Au sujet de l'aptitude naturelle du positivisme à systématiser toutes les gloires, j'ai été conduit à recommander à mon auditoire la digne glorification de notre héroïque Jeanne, que la théologie n'a pas su s'approprier, et que le principal propagateur de la métaphysique négative[2] a si indignement tenté de flétrir. J'ai terminé cette exhortation spéciale en ajoutant que «cette manifestation spontanée constituerait une digne compensation de la déplorable apothéose décernée à Bonaparte.»

Par ces dernières paroles, je craignais bien d'exciter quelques murmures qui, du reste, ne m'auraient nullement ébranlé. À ma grande surprise, elles ont, au contraire, déterminé, dans toutes les parties de ce nombreux auditoire, l'explosion immédiate d'énergiques applaudissements, dont je n'avais jamais été ainsi accueilli. (Auguste Comte. *Lettres à Stuart Mill*, ps. 431-432. Paris, le jeudi 3 septembre 1846).

1 Le premier Bonaparte. 2 Voltaire.—*E. T. M.*

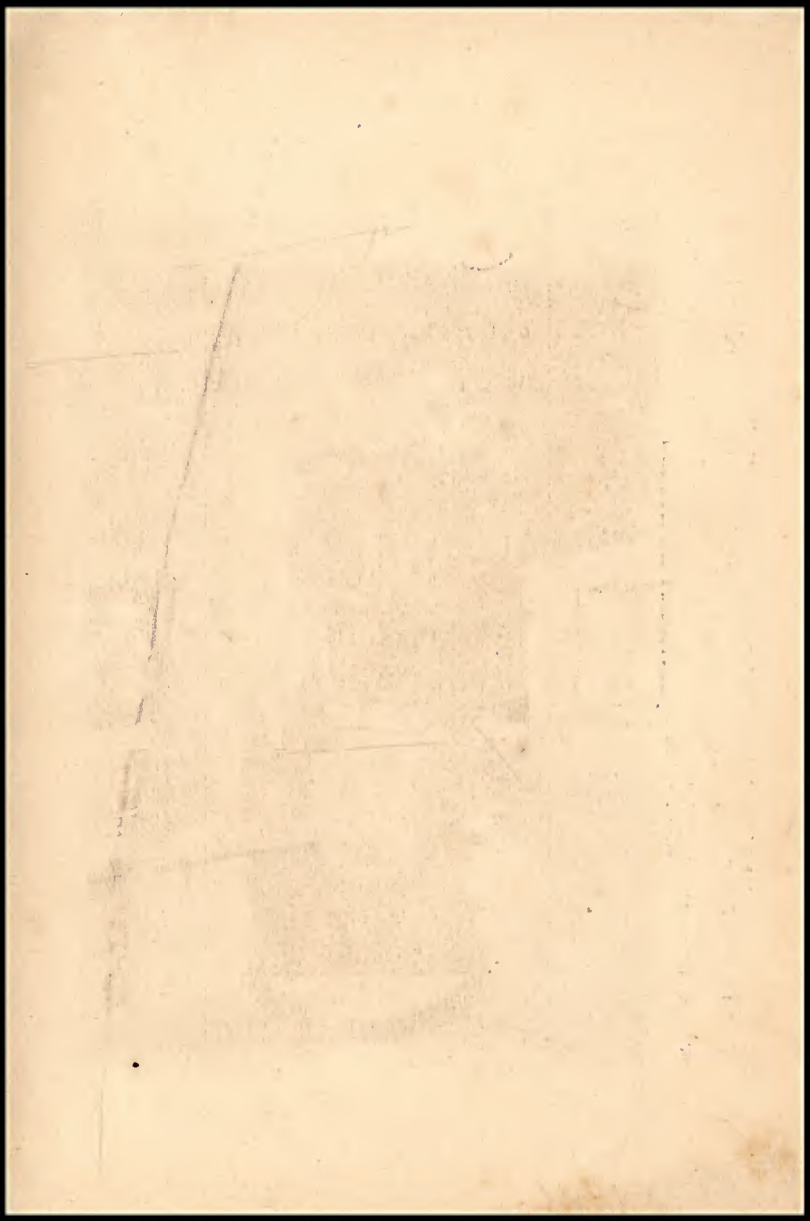
cm 1 2 3 4 5 unesp 8 9 10 11 12

TEMPLE DE L'HUMANITÉ à Rio de Janeiro.

Partie du *Chœur*, montrant la Grille primitive de la sépulture de CLOTILDE, à Paris, qui fut confiée à notre piété filiale par Mm. Ve. Maximilien Marie.

Débris gardés au Temple de l'Humanité à Rio de Janeiro depuis le 15 Homère 44/110 (12 Février 1898).

TEMPLE DE L'HUMANITÉ à Rio do Janeiro.
Vue du *Chœur* à l'occasion de la Commémoration solennelle du onzième Centenaire subjective de
CHARLEMAGNE.
Incomparable Fondateur de la Républiquo Occidentale. (2 Avril 742 — 28 Janvier 814).
(Le 25 Charlemagne 60/126 — Dimanche 12 Juillet 1914).



TEMPLE DE L'HUMANITÉ à Rio de Janeiro.

Vue du *Chœur*, à l'occasion de la célébration du quatrième Centenaire de la Naissance de SAINTE-THÉRÈSE. (28 Mars 1515—15 Octobre 1582).
24 Saint-Paul 61/127 — 13 Juin 1915.
Année du Centenaire de la Naissance de CLOTILDE DE VAUX (n. MARIE).

TEMPLE DE L'HUMANITÉ à Rio de Janeiro.
Célébration du vingt-cinquième anniversaire de la fondation légale de la République au Brésil le 11 Fréderic 127—15 Novembre 1915. Année du Centenaire de la Naissance de CLOTILDE DE VAUX (née Marie).

TEMPLE DE L'HUMANITÉ À LIVERPOOL.

Parliament place, Upper Parliament Street.
Inauguré le dimanche 5 Bichat 59/125 (7 Décembre 1913).

COPY BUT NOT FA

Plan

d'un Temple a

30 mètres 15 m. 17

Jardin

Presbytère des Philosophes

Loge

6 m.

escalier

500

14

13

12

11

10

9

8

7

30

Terrain total de 3 hectares.

240 mètres

galerie couverte et terrassée au dessus

Bois sacré

ou

(2500 tombes)

10 m

escalier

Converge

120 m

Échelle

Paris le lundi 1er Gutenberg 6

Auguste Comte

auteur du système de philosophie

10 rue Monsieur le Prince